

THE
JOURNALS
OF
JAMES
MILNE
ESQ.

73





Re's.
8203

L'HISTOIRE ET L'OEUVRE
DE
L'ÉCOLE FRANÇAISE
D'ATHÈNES



ATH

~~1477~~ 7.637.

GEORGES RADET

PROFESSEUR D'HISTOIRE ANCIENNE A L'UNIVERSITE DE BORDEAUX
DOYEN DE LA FACULTE DES LETTRES

~~10998~~
~~4245~~
8.203

L'HISTOIRE ET L'OEUVRE
DE
L'ÉCOLE FRANÇAISE
D'ATHÈNES

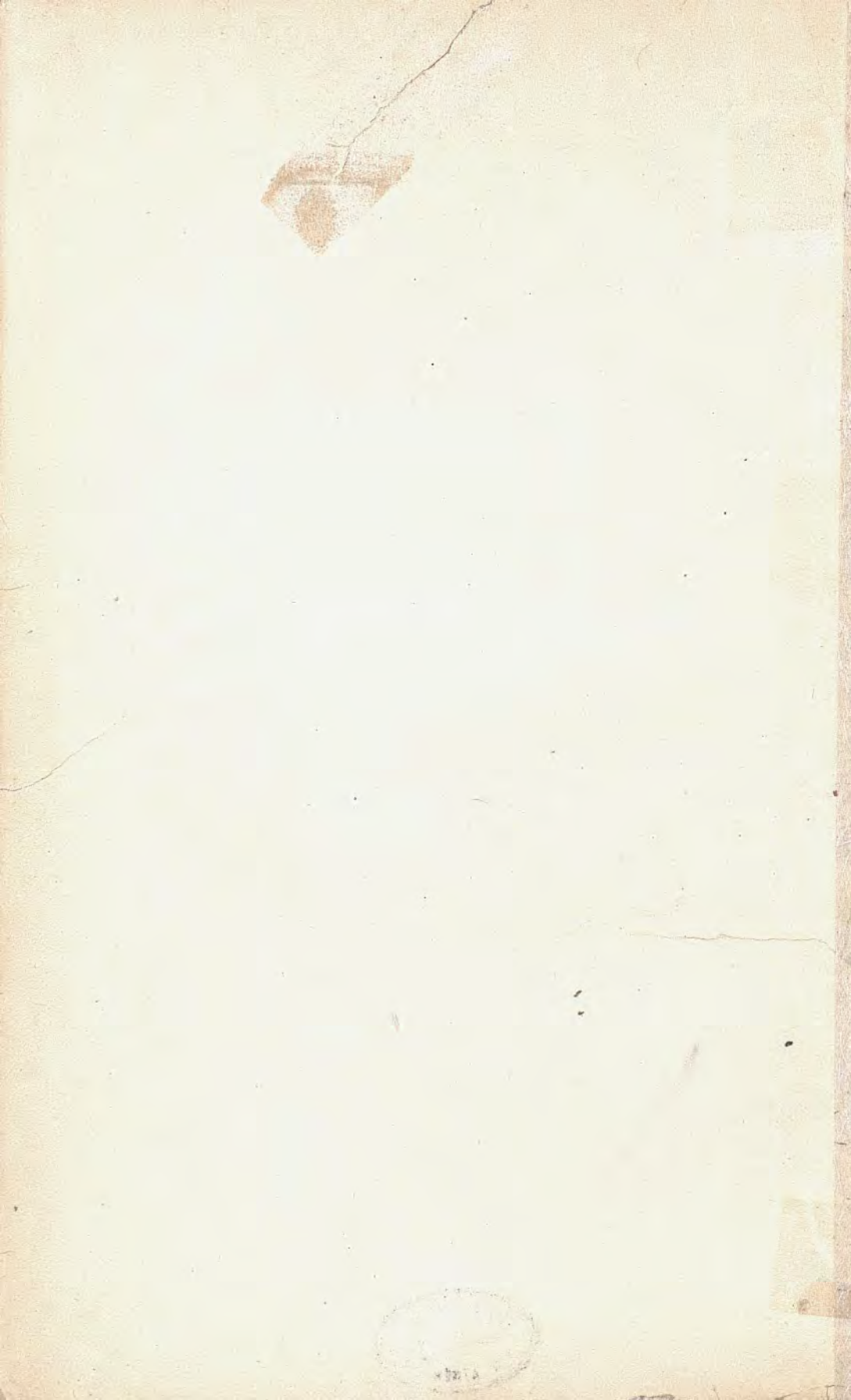
Φιλοκαλοῦμεν γὰρ μετ' εὐτελείας
Θουκυδίδε, II, 40



PARIS
ALBERT FONTEMOING
Libraire des Écoles françaises d'Athènes et de Rome
4, RUE LE GOFF, 4

1901





A M. TH. HOMOLLE
DIRECTEUR DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'ATHÈNES

AUX CAMARADES ATHÉNIENS

A LA MÉMOIRE DE NOS FONDATEURS ET DE NOS LÉGISLATEURS
PISCATORY, DE SALVANDY, GUIGNIAUT

A NOTRE GLORIEUSE AÎNÉE

L'ACADÉMIE DE FRANCE A ROME

A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES
INSPIRATRICE ET GARDIENNE DE NOTRE VIE SCIENTIFIQUE

A LA GRÈCE AMIE ET HOSPITALIÈRE

CE LIVRE EST DÉDIÉ



PRÉFACE

Une des choses qui me frappèrent le plus, lorsque j'eus le plaisir, il y a seize ans, d'être l'hôte athénien de la Villa Médicis, ce ne furent ni la « loggia », ni le « bosco », ni le magnifique panorama qu'on a des campaniles : ce fut la saine et cordiale simplicité avec laquelle tous, architectes, sculpteurs, peintres, musiciens, graveurs, se jugeaient les uns les autres. Il ne me parut pas que la camaraderie souffrit de ce mâle et fraternel accent de sincérité vibrante. Le monde d'où je sortais, jeune lui aussi, lui aussi original, ne connaissait guère de milieu entre le dénigrement et l'apothéose. Rien ne me fut d'un plus salutaire exemple que l'alliage de bonhomie et de vérité qui avait cours sur le Pincio. Au moment d'entreprendre ce livre, dont le sujet veut que je me prononce sur des faits contemporains, les leçons du noviciat de Rome me revinrent en mémoire, et je résolus d'associer, autant qu'il était en moi, l'élan de la sympathie à la chaleur de la franchise. Que dois-je avant tout aux hommes dont l'œuvre se dresse sur mon chemin ? De les peindre sans les affadir, de les présenter en haut relief, avec leurs lumières et leurs ombres. Personne ne m'a demandé de cantate officielle. J'aurais autant de mauvaise grâce à tromper l'attente des gens sérieux que de peine à forcer mon goût. Sans me départir, envers mes anciens, de l'attitude respectueuse dont les convenances me font une loi, j'ai tenu à ne rien cacher, à ne rien atténuer, à garder l'entière liberté de mes appréciations.

M. Homolle pensa qu'après cinquante ans d'efforts l'École française d'Athènes avait intérêt à rechercher quels devoirs

entendirent lui imposer ses fondateurs, comment elle les a remplis, comment elle pourra les remplir encore¹. Remettre à plus tard cet examen de conscience, c'était se priver, moralement, d'un moyen de perfectionnement immédiat : l'expérience que le passé lègue à l'avenir; historiquement, d'un moyen de contrôle précieux : le témoignage des survivants de l'âge héroïque. De là est sortie l'idée d'une commémoration. En me désignant pour élever ce monument jubilaire, le chef de notre grande mission hellénique m'a confié une tâche peut-être enviable, certainement ardue. J'avoue que je me serais dérobé à ses difficultés et à ses périls, si M. Homolle, dont j'ai maintes fois éprouvé la bonne grâce généreuse, ne m'avait assuré de nouveau que je n'invoquerais jamais en vain le secours de ses lumières et les encouragements de son affection.

J'ai utilisé, en les rapprochant sans cesse, deux sortes de sources : la tradition orale et les documents écrits. Ceux-ci à leur tour se partagent en deux classes : les pièces officielles et les communications particulières.

Au ministère de l'Instruction publique, M. Liard, qui transporte si naturellement dans les affaires les vues élevées de la philosophie, a mis à ma disposition, avec la plus libérale bienveillance, les dossiers de l'École d'Athènes. Ses collaborateurs, M. de Beauchamp, M. Musson, M. Mornand, M. Delahaye, m'ont prêté, conformément à ses instructions, un concours d'une extrême et constante obligeance. Au ministère des Affaires étrangères, M. Girard de Rialle ne m'a pas fait un moins courtois accueil. Par malheur, au temps de Guizot, les questions se traitaient en général par lettres privées, et les séries du quai d'Orsay ont un peu déçu mon espérance. D'autre part, ni M^{me} de Witt, au Val-Richer, ni M. de Salvandy, à Graveron, ni M^{me} Piscatory-Trubert, à Chérigny, n'ont trouvé, dans leurs reliques familiales, de quoi suppléer aux lacunes des collections officielles. Les papiers de Thouvenel renfermaient, m'a-t-on dit, des trésors. M. Rouher en ayant emporté une caisse à Cerçay pour l'examiner à loisir, les Prussiens, en 1870, s'en emparèrent, et depuis il a été

¹, *Revue de l'Art ancien et moderne*, t. I, 1897, p. 1.

impossible, malgré des négociations opiniâtres et la mort de M. de Sybel, soit de reconquérir les originaux, soit d'obtenir des copies. Les admirateurs de *La Grèce du roi Othon* ont de la peine à s'en consoler, et ils regrettent que les droits de la guerre s'étendent jusque sur l'histoire. Les Archives nationales ne m'ont fourni que des pièces insignifiantes ou déjà publiées. A Athènes, la chancellerie de la Légation de France, où dort peut-être une partie de notre histoire primitive, ne nous a pas ouvert ses cartons. En revanche, j'ai eu la faculté de recourir aux liasses de l'École. Les plus anciennes sont d'un maniement commode, grâce à un catalogue sommaire dressé par M. Émile Burnouf pendant sa direction. Cet inventaire va du 11 septembre 1846 au 24 avril 1874 et comprend un total de 399 numéros.

C'est surtout pour la période des origines, la plus curieuse et la plus obscure, que les témoignages m'étaient nécessaires. Là, j'ai été servi à souhait. M. Charles Lévêque, qui fut de la promotion des « Argonautes », a été pour moi, dans ce petit ermitage de Bellevue où je lui fis d'inoubliables visites, un guide incomparable. On ne saurait apporter plus de précision dans l'évocation des souvenirs. Ses causeries substantielles et charmantes, dont je pus vérifier cent fois l'exactitude à l'aide de ses propres carnets, étaient l'équivalent d'une relation prise sur le vif. Que n'est-il encore de ce monde pour voir s'achever l'œuvre dont il a si noblement secondé les débuts ! Parmi ses camarades de 1846, Emmanuel Roux et Antoine Grenier ont laissé des lettres. Elles m'ont été communiquées : les unes, par M^{me} et M^{lle} Grenier, à qui la mémoire du brillant écrivain est restée justement chère ; les autres, par la veuve de l'auteur et par ses neveux, les fils de M. Philippe Roux, qui fut longtemps doyen de notre Faculté des Lettres de Bordeaux. La correspondance de Roux, que j'ai publiée dans la *Bibliothèque des Universités du Midi*, abonde en détails positifs, dont la finesse volontiers narquoise en dit plus long sur les événements et les hommes que les tirades lyriques d'un autre témoin oculaire : l'excellent Charles Benoit. Emmanuel Roux fut le Dangeau de nos premières années ; Antoine Grenier en est le Saint-Simon.

Ses lettres, qui contiennent un roman touchant et tragique, sont passionnées comme tout roman vécu, étincelantes de poésie et d'esprit, mêlées d'éclairs et traversées de larmes.

Pour l'époque ultérieure, les secours ne m'ont pas manqué non plus. M. Émile Burnouf m'a remis, sur sa direction, deux cents pages de documents copiés sur les originaux. Lui aussi, je l'ai interrogé, dans la retraite paisible où il vit en bénédictin, au seuil de la tempête parisienne, l'âme détachée de bien des vanités, l'oreille close à la rumeur des ambitions, gardant intacte, malgré d'assombrissantes épreuves, sa foi dans la vertu de l'étude et la puissance de la raison. Ce modeste et laborieux philosophe, dont les actes eurent toujours pour mobile l'amour obstiné du bien, ne s'offensera pas des critiques que ma conscience d'historien m'oblige à présenter.

Les trois années de la direction Dumont sont un des points lumineux de notre histoire. Il importait de le montrer. Aussi ne saurais-je trop remercier M^{me} Albert Dumont de m'avoir autorisé à puiser dans la correspondance, encore inédite, de son mari. J'y ai trouvé avec joie des motifs nouveaux d'admirer l'homme et l'œuvre. Cela ne surprendra aucun de ceux qui ont voué un culte à cette chère et brillante mémoire.

Dans ma chasse aux matériaux, j'ai eu de précieux auxiliaires : en Grèce, M. Typaldo Cosakis, dont le père fut mêlé aux luttes de la fondation, et M. Spyridion Lambros, qui m'a rendu le service d'établir, à l'aide des journaux du temps, le dossier de ces polémiques; en France, M. Amédée Hauvette, qui dépouilla pour moi les papiers de famille du comte Paul de Salvandy; M. Stapfer, qui fut mon intermédiaire auprès de M^{me} de Witt, née Guizot; M. Camille Jullian, qui me mit sur la piste amusante de quelques disparus; M. Charles-Émile Ruelle, qui avait réuni en 1867 les éléments d'une étude sur l'École et qui me les a confiés. Mais, plus que tous, M. Edmond Pottier et M. Paul Girard ont droit à ma reconnaissance. M. Paul Girard fut un négociateur aussi heureux qu'empressé. Au secrétariat de l'Institut, au dépôt de la direction des Beaux-Arts, dans les ateliers de vétérans de Rome, il était

partout, compulsant les procès-verbaux, transcrivant les pièces, cherchant dans tous les coins l'information qui précise ou l'aquarelle qui pare. Mes exigences n'ont pu déconcerter son zèle. Quant à M. Edmond Pottier, l'habituelle providence des Athéniens, il me faudrait plusieurs stèles pour y inscrire ses titres d'évergète. Je renonce à les énumérer. Certains privilégiés ont une manière si discrète et si délicate, en même temps que si persévérante, de témoigner leurs sympathies qu'en regard les remerciements pâlisent.

L'École française d'Athènes est partie d'une idée, qui était vague, pour aboutir à une autre, qui est précise. Comment s'est effectué le passage de celle-là à celle-ci, dans quelle mesure l'évolution nécessaire a été contrariée ou facilitée par les événements et les hommes, tel est l'objet de la première moitié du livre. Le bilan de l'œuvre accomplie, tel est l'objet de la seconde. Pour dresser ce bilan, que j'ai voulu minutieux afin qu'il fût profitable, je me suis livré à des recherches étendues. Leur succès ne dépendait pas uniquement de moi, et j'ai dû faire appel au dévouement de tous. Ceux dont le concours technique mérite d'être particulièrement signalé sont : au chapitre des explorations, Bourguet (Phocide), et Perdrizet (Macédoine et Thrace, Chypre et Syrie); au chapitre de l'érudition, Ardaillon (géographie et topographie); Dürrbach (histoire et institutions); Holleaux et Colin (épigraphie); Henri Lechat (archéologie); Beaudouin et Fournier (philologie classique et néo-grecque); Gabriel Millet (byzantinisme).

Non moins que d'appui scientifique, j'avais besoin de conseils littéraires et de collaboration morale. Ce réconfort ne m'a pas manqué. L'homme de cœur et de pensée qu'est Ernest Zyromski a été mon confesseur de tous les instants. Il a tantôt canalisé les eaux impétueuses, tantôt ranimé le souffle qui languissait. Je ne puis assez dire le prix que ma gratitude attache à sa chaude et loyale amitié.

Un mot, pour finir, de l'illustration. Les documents reproduits, portraits et paysages, médaillons, tableaux, dessins, lithographies, pastels, daguerréotypes, l'ont été en général par les soins de M. Devillard. M. Maxime Collignon m'a

procuré le plaisir de montrer qu'il y a des Athéniens qui ne manient pas le crayon ou le pinceau avec moins de charme que la plume. MM. Perrot et Bréton m'ont permis d'utiliser une des planches du *Centenaire de l'École normale*. M. Jules Comte, directeur de la *Revue de l'Art ancien et moderne*, et M. Louis Olivier, directeur de la *Revue générale des Sciences*, m'ont communiqué de nombreux clichés. D'autres vignettes sont empruntées à l'*Illustration* et à la *Gazette des Beaux-Arts*. Les maisons Fontemoing, Leroux, Plon-Nourrit ont libéralement complété notre galerie.

Dans l'antique Hellade, quand un temple s'achevait, l'architecte s'effaçait devant le sculpteur, et un groupe divin, prenant place au fronton, marquait aux yeux le sens et la destination de l'édifice. C'est une bonne fortune pour ce livre que d'avoir en façade une composition de Roty. Le grand médailleur, en qui revit la délicatesse exquise des maîtres grecs, a voulu que l'École reçût de l'Académie de France, à l'occasion de son cinquantenaire, cette rare et souveraine parure. Qu'il en soit remercié. La Science unie à l'Art, les Athéniens unis aux Romains, c'est l'histoire de notre passé, c'est le symbole de notre avenir.

Bordeaux, 7 janvier 1901.



BIBLIOGRAPHIE

E. VINET. — *L'École française d'Athènes*, dans le *Journal général de l'Instruction publique* du 5 décembre 1863, t. XXXII, p. 918-921 (tiré à part et publié chez Didier).

ANONYME. — *École française d'Athènes*, dans la *Statistique de l'Enseignement supérieur* de 1868, p. 673-682 (Imprimerie impériale).

Lettres et souvenirs d'enseignement d'EUGÈNE GANDAR, publiés par sa famille et précédés d'une étude biographique et littéraire par Sainte-Beuve, t. I, *Lettres*, Paris, Didier, 1869.

ANONYME. — *École française d'Athènes*, dans le *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*, par Pierre Larousse, t. VII, 1870, p. 116-117.

E. G.-D. — *L'École française d'Athènes, 1846-1873*, dans le *Journal officiel* des 12 et 13 mai 1873, p. 3067-3069 et 3080-3081 = *Bulletin administratif du ministère de l'Instruction publique* du 7 juillet 1873, p. 408-418.

A. CAMPAUX. — *Isidore Vincent, feuillet d'histoire de l'École normale supérieure et de l'École d'Athènes*, Nancy, Berger-Levrault, 1874.

Ch. BIGOT. — *L'École française d'Athènes et l'École française de Rome*, dans la *Revue politique et littéraire* du 11 décembre 1875, p. 553-560.

ANONYME. — *École française d'Athènes*, dans la *Statistique de l'Enseignement supérieur* de 1878, p. 731-738 (Imprimerie nationale).

Ch. LÉVÊQUE. — *École française d'Athènes*, dans le *Journal des Savants* de décembre 1879, p. 750-757, et de janvier 1880, p. 5-17.

A. DE CEULENEER. — *L'École française d'Athènes*, extrait de la *Revue de l'Instruction publique en Belgique*, t. XXII et XXIII, Gand, 1880.

Ch. HANRIOT. — *L'École française d'Athènes*, dans le *Bulletin de la Faculté des Lettres de Poitiers*, t. V, 1887, p. 318-330.

G. DESCHAMPS. — *Edmond About à l'École d'Athènes, d'après des lettres inédites*, dans la *Revue politique et littéraire* du 7 mars 1891, p. 291-301.

Ch. BENOIT. — *La Grèce ancienne étudiée dans la Grèce moderne, souvenirs personnels des commencements de l'École française d'Athènes*, dans les *Annales de l'Est*, t. VI, 1892, p. 505-538.

É. GEBHART. — *Souvenirs d'un vieil Athénien*, dans la *Revue universitaire* de 1892, n^o du 15 juin, p. 61-69; — 1893, n^{os} du 15 janvier, p. 37-41; 15 juin, p. 42-49; 15 décembre, p. 494-500; — 1894, n^o du 15 mars, p. 239-244, et du 15 décembre, p. 449-456; — 1895, n^o du 15 juillet, p. 142-146.

V. BÉRARD. — *L'École française d'Athènes*, dans *Nos grandes Écoles d'application*, Paris, Hachette, 1895, p. 339-400 (avec gravures).



G. RADET. — *L'École française d'Athènes*, dans la *Revue encyclopédique* du 10 avril 1897, p. 291-295 (avec gravures).

Th. HOMOLLE. — *L'École française d'Athènes*, dans la *Revue de l'Art ancien et moderne* des 10 avril, 10 juillet et 10 août 1897, t. I, p. 1-18 et 321-334; t. II, p. 1-14 (avec gravures).

Ch. LÉVÊQUE. — *La fondation et les débuts de l'École française d'Athènes*, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} mars 1898, p. 85-119.

G. RADET. — *Le Cinquantenaire de l'École française d'Athènes*, dans la *Revue générale des Sciences* du 30 mars 1898, p. 207-228 (avec gravures).

P. QUILLARD. — *L'École française d'Athènes*, dans l'*Illustration* du 16 avril 1898, p. 282-283 (avec gravures).

G. RADET. — *Les débuts de l'École française d'Athènes : Correspondance d'Emmanuel Roux, 1847-1849*, premier fascicule de la *Bibliothèque des Universités du Midi*, Bordeaux, Feret, 1898.

H. DRUON. — *Charles Benoît*, ch. III et IV (p. 40-106) : *L'École d'Athènes* (extrait des *Mémoires de l'Académie de Stanislas* pour 1898), Nancy, Berger-Levrault, 1899.

ABRÉVIATIONS

Arch. Ath. = Archives de l'École française à Athènes. Le numéro d'ordre se réfère au catalogue dressé par M. Émile Burnouf.

Arch. Miss. = Archives des Missions scientifiques et littéraires.

BCH. = Bulletin de Correspondance hellénique.

C. R. Acad. Inscr. = Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Doss. I. P. = Dossiers de l'École française d'Athènes au ministère de l'Instruction publique à Paris (Direction de l'Enseignement supérieur, 2^o bureau).

Hist. Acad. Inscr. = Mémoires de l'Institut de France (Académie des Inscriptions et Belles-Lettres). Première partie : Histoire de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Journ. I. P. = Journal général de l'Instruction publique.

Rpp. = 1^o de 1851 à 1874 : Rapport fait au nom de la Commission de l'École française d'Athènes sur les travaux des membres de cette École; 2^o depuis 1875 : Rapport de la Commission des Écoles françaises d'Athènes et de Rome sur les travaux de ces deux Écoles (Académie des Inscriptions et Belles-Lettres). Pour le numéro d'ordre et les autres indications, voir, à la fin du volume, l'appendice IV.



LIVRE PREMIER
L'HISTOIRE





L'ACROPOLE D'ATHÈNES AU TEMPS DE CHOISEUL-GOUFFIER¹

PREMIÈRE PÉRIODE

LES ORIGINES

(1841-1849)

I

LES CAUSES ET LES PRÉLIMINAIRES

Les aspirations romantiques : M. de Salvandy. — Les circonstances politiques : Coletti et le parti français en Grèce; rivalité de Sir Edmund Lyons et de M. Piscatory. — Les influences artistiques : règlement du 22 février 1845; délégation en Grèce des pensionnaires architectes de l'Académie de France à Rome. — Les dernières étapes : voyage du duc de Montpensier (septembre 1845); mission Alexandre (6 mars-2 juillet 1846); programme de Sainte-Beuve (25 août 1846).

Quand je commençai à réunir les matériaux de cette histoire, ce fut avec étonnement que je lus dans le *Moniteur* du 3 mars 1846 la phrase suivante : « L'École française d'Athènes est aujourd'hui installée². » On sait en effet qu'elle ne fut créée que six mois plus tard, par une ordonnance du 11 septembre. Il en résultait, de toute

1. *Voyage pittoresque de la Grèce*, t. II, 2^e partie, p. 500.

2. N^o 62, p. 524, col. 2. L'information est probablement empruntée au *Moniteur grec*, le journal de la Légation de France à Athènes.

évidence, que l'institution officielle avait été précédée d'une ébauche officieuse et que l'usage du « ballon d'essai » n'était pas plus inconnu à la monarchie bourgeoise qu'à notre démocratie. Recherchons comment l'idée vint au Gouvernement français d'établir en Grèce une mission permanente, de quelle manière il s'efforça de réaliser son dessein et quelles circonstances spéciales en favorisèrent l'exécution.

A juger du passé par le présent, l'École française d'Athènes étant actuellement vouée aux recherches savantes, il serait normal de lui supposer des antécédents scientifiques. Si les érudits qu'elle forme peuvent se réclamer de quelque illustre exemple, ce doit être de l'Institut de Correspondance archéologique fondé en 1829, à Rome, par Bunsen, Gehrard et Panofka. Un Français, le duc de Luynes, en fut l'un des plus zélés promoteurs¹; un autre Français, le duc de Blacas, en fut le premier président. Dès le début, sur la liste des membres, figura Guigniaut, que l'on a surnommé le « Père de l'École d'Athènes ». Est-il croyable que « le plus savant de nos savants »², qui, en sa qualité de secrétaire général du Conseil de l'Université, voyait chaque jour le ministre et se trouvait plus particulièrement en mesure de l'inspirer³, n'ait pas pesé dans le sens des études qui lui étaient chères? Pour être invraisemblable, la chose n'en est pas moins sûre. Nulle part, dans les documents contemporains, il n'est fait une allusion quelconque à l'Institut de Correspondance archéologique. L'idée de doter Athènes, comme Rome, d'un établissement scientifique était, de toutes, la plus simple. Personne ne l'eut⁴. On partit d'une conception absolument différente, et ce n'est qu'après un quart de siècle d'hésitations, de vicissitudes, d'efforts contradictoires, qu'on en vint à ce qui nous paraît si naturel aujourd'hui.

Si l'archéologie n'a eu aucune part dans nos origines, il n'en est pas de même de l'art. Comme l'a fort bien observé M. Homolle⁵, « l'École d'Athènes était en germe, si longtemps que la graine ait

1. Guigniaut, *Notice sur la vie et les travaux de M. le duc d'Albert de Luynes*, dans les *C. R. Acad. Inscr.*, 1868 (nouvelle série, t. IV, p. 368 = *Hist. Acad. Inscr.*, t. XXVII, p. 279).

2. Jules Simon, *Guigniaut*, dans le *Centenaire de l'École normale*, p. 253.

3. Alfred Maury, *J.-D. Guigniaut*, dans la *Revue politique et littéraire* du 22 avril 1876 (t. X, p. 390).

4. Les études archéologiques manquaient de public. Ernest Vinet se plaignait qu'à Paris, trente ans après la fondation de l'Institut de Rome, les *Annali* et le *Bullettino* n'eussent pas vingt souscripteurs (*Débats* du 22 janvier 1860 = *L'Art et l'Archéologie*, p. 91). Gaston Boissier, *Progrès de l'archéologie grecque et romaine*, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} mai 1864 (2^e période, t. LI, p. 138 sqq.), exprime des regrets analogues.

5. *Revue de l'Art ancien et moderne*, t. I, 1897, p. 3.

mis à se développer, dans la fondation de Colbert : l'Académie de France à Rome. » C'est de ce précédent, c'est de ce modèle que s'inspirait, en un temps où les voivodes turcs résidaient encore sur l'Acropole, un architecte de mérite¹, Jacques-Guillaume Legrand, pour recommander la création à Athènes d'une « Académie » ou « École » d'artistes antiquaires. Legrand est vraiment un précurseur. Son « Projet d'une Académie universelle des Beaux-Arts » mérite une brève analyse², car si le style sent terriblement l'époque révolutionnaire, la pensée est originale et « le dessein prophétique » : c'est le programme, tracé entre la paix d'Amiens et le traité de Tilsitt³, « de tout ce qui devait être tenté et accompli durant le XIX^e siècle, par la France et les pays étrangers, pour la conservation, la découverte et la publication des antiquités⁴. »

Legrand part d'une double conception, l'une et l'autre prévoyante et généreuse : d'abord, à côté de la Villa Médicis, il réclame l'équivalent de nos missions archéologiques d'Athènes, de Rome et du Caire, et il se préoccupe de les relier entre elles, de les fondre en un même corps, de les rattacher à une sorte de maison mère ayant son siège à Paris. Puis, ce n'est pas seulement à ses compatriotes qu'il songe ; il a l'idée d'une entente plus vaste : « Que cette Athènes qui fut jadis l'école de Rome devienne donc aujourd'hui sa rivale et que deux fanaux rallumés dans leurs murs, jetant de nouveau les feux du génie sur le globe, invitent toutes les nations amies des arts à venir s'éclairer aux pieds de leurs ruines savantes⁵ ! » L'Institut de Correspondance archéologique sous ses deux formes, l'ancienne, où la France avait sa place, la nouvelle, purement allemande, avec sa direction centrale à Berlin et ses deux secrétariats de Rome et d'Athènes, a chez Legrand son prototype.

Le rôle qu'il assigne à la section athénienne n'est pas moins curieux. S'agit-il de rechercher et de conserver les monuments ? On ferait tout ce que les circonstances permettent « pour leur restauration, leur isolement et la fouille du terrain qui les encombre » ; on relèverait soigneusement leurs débris ; on rassemblerait les sculp-

1. Voir les articles qui lui sont consacrés dans les biographies de Michaud (1^{re} éd., t. XXIII, p. 578-580 ; 2^e éd., t. XXIII, p. 638-639) et de Didot (t. XXX, p. 430-431).

2. Resté manuscrit, il a été découvert aux Archives nationales par M. Ph.-E. Legrand, qui l'a résumé dans le *Bulletin de Correspondance hellénique* (t. XX, 1866, p. 379-382).

3. Le mémoire n'est pas daté, et son contenu n'a pas permis à l'éditeur de préciser davantage.

4. Th. Homolle, *loc. cit.*, p. 4.

5. *BCH.*, t. XX, 1896, p. 379.

tures, les médailles « et autres objets curieux » pouvant exister dans leur voisinage. Le Parthénon, aménagé à cet effet, recevrait « tous ces fragments échappés aux ravages des guerres. Les murs de la *cella* du temple seraient relevés et le toit remplacé suivant l'inclinaison du fronton ». Un jour favorable, éclairant ces antiques, les présenterait « à la curiosité des étrangers et à l'étude des élèves qu'un si célèbre établissement ne pourrait manquer d'attirer de tous les points de la terre ». — S'agit-il de méthode et d'instruments de travail? « Les auteurs qui ont parlé de ces monuments, les voyageurs qui en ont fait la description seraient comparés et vérifiés sur les lieux. Leurs erreurs seraient relevées et des dessins nouveaux mettraient en évidence jusqu'aux moindres détails qui peuvent intéresser les artistes. Ces dessins seraient achevés et il en serait fait plusieurs exemplaires pour les différentes Académies correspondantes avec celle d'Athènes. Les plus habiles graveurs seraient employés pour multiplier ces dessins précieux et en faire jouir tous les amis des sciences et des arts. » Une bibliothèque, à laquelle on joindrait un musée de moulages contenant, entre autres choses, une suite de plâtres ou de soufres exécutés « sur les médailles, camées ou pierres gravées des plus beaux cabinets de l'Europe », fournirait aux études tous les secours nécessaires. Les fouilles dirigées par les élèves enrichiraient à l'infini ces collections. — S'agit-il d'explorations et de voyages? « Ce n'est point aux seuls monuments d'Athènes que l'École ou l'Académie de cette ville porterait son attention : tous ceux de la Grèce et des îles célèbres qui l'avoisinent seraient soumis aux mêmes soins, à la même surveillance et à la même publicité. Hérodote, Strabon, Pausanias, Homère lui-même serviraient de guides à la nouvelle colonie d'artistes empressés de découvrir, de mesurer, de dessiner les ruines et d'en mouler les plus belles parties. C'est alors qu'on pourrait espérer de joindre à ces anciens ouvrages les cartes et les figures qui leur manquent. » — S'agit-il de propagande et de publications? Ce que les missionnaires et les pèlerins font pour étendre la foi, les savants et les artistes doivent le faire pour propager les « lumières ». A quoi bon de magnifiques trouvailles dont le souvenir reste enfoui dans des cartons? Il n'y a pas de progrès sans publicité périodique. C'est pourquoi les professeurs et directeurs des Académies correspondantes seront tenus de former un « Journal des Arts », qui rendra compte de l'avancement des travaux, du succès des fouilles et de toutes les découvertes opérées au cours des voyages.

Ainsi, vers le début du premier Empire, un émule de Millin

déroule à nos yeux l'œuvre de la troisième République. Il devance Albert Dumont; il imagine le *Bulletin de Correspondance hellénique*; il annonce des innovations qui sont aujourd'hui réalisées; il en prévoit d'autres que réalisera certainement l'avenir. Par malheur, son mémoire n'a été que tout récemment exhumé de l'oubli. S'il est certain qu'entre 1802 et 1807 le plan fut soumis à Choiseul-Gouffier,



LE PARTHÉNON RESTAURÉ¹

puisque c'est dans ses papiers qu'il a été découvert, on ne voit pas que l'auteur du *Voyage pittoresque* y ait donné suite. Fauvel, l'ancien familier de l'ambassadeur, le consul antiquaire, le correspondant obligé de tous ceux qui ont écrit sur Athènes, le cicérone né de tous ceux qui visitaient l'Attique, n'y fait aucune allusion dans ses lettres ou dans ses notes². Rien absolument ne permet de soupçonner que le « Projet d'une Académie universelle des Beaux-Arts » ait été connu des fondateurs de l'École d'Athènes. C'est d'eux-mêmes que ceux-ci ont jeté les yeux sur la Villa Médicis, et la succursale athénienne qu'ils conçoivent d'après le type romain est aussi confuse que celle de Legrand est précise. Mais les idées les plus nettes ne sont pas

1. D'après une planche de la maison E. Pourchet. Cette restauration, demeurée classique, est due à Paccard, qui la fit à Athènes, en 1847, dans les circonstances indiquées plus loin (p. 18). L'original est conservé à la Bibliothèque de l'École des Beaux-Arts.

2. M. Ph.-E. Legrand, dont la *Revue archéologique* de 1897 (t. XXX et XXXI) a publié une *Biographie de Louis-Sébastien Fauvel* puisée aux sources, m'a confirmé que les liasses dépouillées par lui ne contenaient rien de ce genre.

toujours les mieux douées pour la vie. Une institution ne réussit guère qu'à la condition de sacrifier d'abord au goût du temps, à la mode du jour, et ce sont précisément les parties contestables et caduques qui lui assurent la durée. Si, d'aventure, quelque savant de génie avait offert au cabinet Guizot de créer une École de tout point semblable à celle d'aujourd'hui, la proposition, j'imagine, n'aurait pas eu un grand succès. C'eût été trop simple, et les humbles intérêts de l'archéologie n'auraient pas suffi à passionner les hommes d'État. Avant d'être coulée en métal, la statuette athénienne eut son moule d'argile : la politique.

Comme toutes les générations, la génération contemporaine de la renaissance du peuple hellénique eut son préjugé distinctif, qui peut s'exprimer ainsi : la cause grecque est celle d'une race qui a légué la civilisation à l'Europe ; l'Europe se doit à elle-même de rendre à la Grèce, non seulement l'indépendance, mais la civilisation¹. Déjà, d'Ansse de Vilvoison parlait de « reporter les lumières et les connaissances dans la Grèce, l'ancien berceau des sciences »². A son tour, Ambroise-Firmin Didot, en dehors du comité institué pour affranchir la Grèce, songe à fonder une société « pour l'aider à reprendre sa place dans la civilisation moderne, en répandant chez elle les connaissances accumulées en Europe durant les siècles où elle gémissait sous le joug des Turcs »³. Avec la monarchie de juillet, le philhellénisme dépose son panache guerrier ; il s'embourgeoise, Mais en changeant d'allures, il ne change pas d'esprit. Il garde, sous la robe de chambre à ramages, toutes les ardeurs de sa foi romantique. Plus que jamais, le culte de la Grèce demeure le sentiment intangible. Voyez comment J.-J. Ampère termine la relation de son voyage de 1841, fait avec Mérimée, de Witte et Lenormant : « La Grèce a allumé le flambeau des connaissances humaines dans l'Antiquité, et l'a rallumé au xv^e siècle. Toute l'Europe a été éclairée de cette lumière ; la Grèce seule était privée des rayons qu'elle répandait sur le monde ; aujourd'hui, elle redemande un peu de ce qu'elle a tant donné⁴. »

1. Cf. H. Wallon, *Notice sur la vie et les travaux de M. Ambroise-Firmin Didot*, dans les *C. R. Acad. Inscr.*, 1886 (4^e série, t. XIV, p. 550).

2. Lettre du 3 nivôse an XI, publiée par le marquis de Queux de Saint-Hilaire, dans la *Revue politique et littéraire* du 6 novembre 1875 (t. IX, p. 442-443). Toute la vie de Corai a été vouée à la réalisation de ce programme (cf. Brunet de Presle, même recueil, n^o du 15 avril 1865, t. II, p. 322).

3. H. Wallon, *loc. cit.*, p. 554.

4. *De l'instruction publique et du mouvement intellectuel en Grèce*, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} avril 1843 (nouvelle série, t. II, p. 134).

Ne sourions pas. Ce sentimentalisme vieillot eut sa fraîcheur de nouveauté, et sans lui, sans la sève créatrice dont il fut doué, il n'y aurait jamais eu d'École d'Athènes. C'est parce que lui aussi était un romantique, c'est parce qu'il était pénétré, lui aussi, des « obligations de toutes les nations civilisées, et particulièrement de la France, envers l'Antiquité grecque »¹, que M. de Salvandy provoqua l'ordonnance du 11 septembre 1846, qui reportait les études classiques « à leur source la plus pure et au berceau même de la plus haute civilisation de notre Occident »². Rien n'est donc plus juste que de voir, avec Guigniaut, dans la fondation de l'École d'Athènes, « la conséquence éloignée, mais légitime, de l'intervention de la France dans la lutte glorieuse de l'indépendance grecque »³. Nous devons surtout l'existence, a fort bien dit M. Homolle, « à deux révolutions, l'une politique, l'autre littéraire : la révolution grecque et la révolution romantique. *L'itinéraire de Paris à Jérusalem, les Orientales*, en exaltant les beautés de la Grèce antique, les misères, l'héroïsme de la Grèce moderne, imposèrent à tous les esprits, à tous les cœurs, la patrie de Périclès et de Canaris »⁴.

Dire que l'École française d'Athènes est une création de l'Angleterre risque de paraître un paradoxe. Et cependant, si l'idée d'établir à demeure une mission littéraire en Grèce est sortie du domaine des belles chimères nuageuses, si l'ébauche vaguement caressée se changea en une réalité tangible, nous le devons à la rivalité violente des représentants du roi Louis-Philippe et de la reine Victoria, à un coup de tête, ou, pour nous servir d'un mot de Thouvenel, à une « palmerstonade » de notre Légation.

Au lendemain du traité d'Andrinople, les trois puissances protectrices, France, Russie, Angleterre, avaient continué, par la force des choses, à intervenir directement en Grèce et leurs agents diplomatiques s'étaient transformés en chefs de partis. A la tête du parti français se

1. Considérant d'un arrêté, en date du 30 juin 1845, mettant la Bibliothèque d'Athènes au nombre des établissements entre lesquels le ministère de l'Instruction publique répartit ses envois d'ouvrages (*Journ. I. P.*, t. XIV, p. 353).

2. Guigniaut, *Notices sur la vie et les travaux de M. Charles Alexandre*, dans les *C. R. Acad. Inscr.*, 1871 (nouvelle série, t. VII, p. 473-474).

3. Rapport du 22 août 1851 (*Hist. Acad. Inscr.*, t. XVIII, p. 201 = *Arch. Miss.*, t. II, p. 457). Au moment même où le *Moniteur* publiait la note dont il a été question plus haut (p. 1), Egger, dans le *Journal de l'Instruction publique* du 18 mars 1846 (t. XV, p. 216), souhaitait que l'esprit français retournât « en quelque sorte vers l'Orient, sa première origine, pour y ranimer le génie d'une nation illustre qui nous a préparés à devenir ce que nous sommes ». Est-ce une coïncidence? Était-ce un écho?

4. *L'École française d'Athènes*, dans la *Revue de l'Art ancien et moderne*, t. I, 1867, p. 5.

trouvait Jean Coletti; à la tête du parti russe, André Métaxa; à la tête du parti anglais, Alexandre Mavrocordato¹. Chacun de ces hommes prenait son mot d'ordre à la Légation dont il s'était assuré le patronage. Mais comme la Russie avait plutôt l'air « de se réserver pour l'avenir que de chercher à prendre sa part dans le présent »², la lutte d'influence était circonscrite entre le ministre de France, M. Piscatory, et le ministre de S. M. Britannique, Sir Edmund Lyons. En 1844, Mavrocordato résigna son portefeuille. Sir Edmund Lyons, qui s'était solidarisé avec lui, regarda sa chute comme un affront personnel et il entama contre le nouveau Cabinet, que présidait Coletti, une campagne exaspérée, dont aucun scrupule ne modéra l'acharnement. La Légation de France était de moitié dans sa haine. Il rompit ouvertement avec elle³.

M. Piscatory n'était pas de ceux qui fuient la lutte. Tout jeune, il avait combattu dans les rangs des philhellènes⁴. Alors que les politiques hésitaient, alors que les habiles se réservaient, il avait compris, avec la clairvoyance du cœur, que les insurgés de Patras et de Missolonghi étaient autre chose qu'un ramassis de brigands. A plusieurs reprises, en 1825 et en 1826, il vient en Grèce et prête son concours à l'héroïque Fabvier. On nous le montre, tantôt dans le Péloponnèse, faisant campagne contre Ibrahim-Pacha, près des Moulins de Lerne, tantôt en Eubée, bloqué par les Turcs à Carysto, où Vassos le délivre⁵.

1. La situation de la Grèce, entre 1842 et 1847, a été remarquablement exposée par Guizot (*Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*, t. VII, ch. XLII, p. 264-375). Son récit est large, d'une belle ordonnance, vrai, mais d'un certain genre de vérité, la vérité apologetique, qui se fait de l'optimisme un système. Un observateur moins convenu, Edouard Thouvenel, alors secrétaire de la Légation de France en Grèce, trace, au contraire, dans ses lettres, un tableau qui a tout l'attrait de la vie et tout le relief de la réalité. Cette correspondance, publiée sous un titre qui en dit bien le contenu : *La Grèce du roi Othon*, renferme notamment (p. 129-145) un grand rapport d'ensemble qui est un modèle d'exposition lumineuse et de probité sagace. A cette pièce, qui fait prévoir et justifie la haute fortune diplomatique de son auteur, on comparera un vigoureux article de Duvergier de Hauranne, *De la situation actuelle de la Grèce et de son avenir*, paru dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 octobre 1844 (p. 193-256) et complété, dans le numéro du 1^{er} janvier 1845 (p. 76-98), par une lettre qui lui sert d'appendice.

2. Thouvenel, p. 143.

3. Guizot, p. 326-327; Thouvenel, 141-142.

4. M. Spyridion Lambros a eu l'obligeance de me signaler une série de notices parues, dans l'*Εστὴρ* de 1884, sur les philhellènes, d'après les papiers du philhellène italien Enrico Fornesi. M. Piscatory y est mentionné à la page 190, sous le n^o 90.

5. Grénier, lettres inédites du 8 juin 1847 et du 23 juin 1847. Dans une lettre écrite d'Athènes, le 13 juin 1841, et qui m'a été communiquée, M. Piscatory raconte que, dès son arrivée comme ministre plénipotentiaire auprès du roi Othon, les palikares avec lesquels il avait fait le coup de feu en 1825 et 1826 lui apportèrent, revêtu des plus belliqueuses signatures, le certificat donnant droit à l'« ariston », médaille que l'on réservait aux seuls combattants de l'Épanastase.

Est-il vrai, comme le laisse entendre une relation postérieure, qu'il fut aussi mêlé, durant l'hiver de 1826 à 1827, au siège de l'Acropole? Je n'ai pu acquérir une certitude sur ce point¹.

Toujours est-il que ses relations avec Coletti dataient de ce temps-là et qu'il l'aimait comme un frère d'armes. Ces deux hommes avaient toutes sortes d'analogies de nature. L'un et l'autre, ils étaient spirituels et forts, débordants d'énergie physique, pleins de verve originale et de spontanéité ardente, doués pour l'action, nés pour commander aux autres, souverains par la voix, le regard, le geste; le Français plus svelte, de race plus fine; l'Épirote plus ramassé, plus voisin de la rude souche barbare. Déjà, en 1843, lors de la révolution du 3 septembre, M. Piscatory, ministre seulement depuis quelques semaines, avait, par sa présence d'esprit, sauvé le roi Othon des intrigues anglaises et russes. Cette fois, c'était à un ami qu'on s'en prenait, à un compagnon de bivouac, à l'un des héros de l'« Épanastase ». L'ancien volontaire sentit courir en lui la flamme des grands jours d'épopée. Mais aussi pourquoi confier le soin d'appliquer l'« entente cordiale » à un fils de cette bourgeoisie parisienne, si frondeuse et si cocardière, qu'on avait nourrie dans la haine de la perfide Albion?

1. En septembre 1845, quand le duc de Montpensier visite l'Acropole, un témoin nous représente le prince « trouvant un grand charme à se faire raconter par M. Piscatory l'histoire du siège mémorable que les Grecs soutinrent dans le Parthénon contre les Turcs et pendant lequel notre ministre avait d'avance acheté l'honneur de représenter un jour la France dans Athènes » (*Annales des Voyages*, nouvelle série, 1845, t. IV, p. 352). Dans la lettre citée à la fin de la note précédente, M. Piscatory ne parle que d'un séjour fait par lui à Athènes et il le place en 1825. Il semble résulter de là qu'il ne fut pas enfermé de 1826 à 1827 dans la citadelle. Le biographe du général Fabvier, M. Debidour, que j'ai interrogé sur le rôle joué alors par M. Piscatory, m'a répondu : « Je ne sais s'il a été mêlé au siège de l'Acropole, mais je ne le crois pas. Ce siège, en tant qu'il intéresse Fabvier et ses compagnons, a duré du mois de décembre 1826 au mois de juin 1827. Il ne m'a rien passé sous les yeux de ce que Fabvier a pu écrire pendant cette période; mais j'ai entre les mains un *état nominatif de la compagnie des philhellènes, depuis le 11 août 1826 jusqu'au 8 juin 1827, avec les mutations survenues pendant ce temps*, et le nom de Piscatory n'y figure pas. D'autre part, j'ai dépouillé aux Archives nationales (série F7, 6724) le dossier qui lui est consacré. J'y ai vu qu'après un premier séjour en Grèce, Piscatory était rentré en France le 20 septembre 1825; qu'il s'y était rendu de nouveau avec un certain nombre de volontaires en janvier 1826 (il a donc pu prendre part à l'expédition de l'île d'Eubée); mais qu'il était revenu avec Regnaud de Saint-Jean-d'Angély, autre philhellène, au mois d'août de la même année. » Une note de police, datée du 11 août 1826, fournit quelques détails complémentaires sur M. Piscatory et son compagnon le capitaine Gérard (neveu du général de ce nom, depuis maréchal) : « Tous les deux sont revenus dernièrement. On assure que M. Gérard allait en Grèce dans les intérêts d'un des fils de S. A. R. le duc d'Orléans, tandis que M. Piscatory y servait le fils de l'ancien roi de Suède » (Arch. nat., F7, 6725). — M. Kharalambos Anninos, qui s'est occupé dernièrement de l'histoire des philhellènes et qui leur a consacré dans l'*Acron* une très bonne étude, n'a rien découvert de topique au sujet de M. Piscatory.

Les hommes de la trempe de M. Piscatory se souvenaient des soldats de Waterloo,

Et leur âme chantait dans les clairons d'airain.

Sous des dehors vibrants et fougueux, le gendre du général Foy cachait une rare finesse, une intelligence fertile et souple, une étonnante possession de soi. Ce capitaine était un diplomate. Lord Palmerston eut beau enlever Sir Edmund Lyons à la marine et le faire passer dans la carrière, Sir Edmund Lyons resta l'homme du sextant. D'une raideur automatique, il ne se déplaçait, au physique et au moral, que sous deux ou trois angles. Sa façon de comprendre la question d'Orient se ressentait du banc de quart; il n'évoluait ni à droite ni à gauche du méridien de Greenwich. Comme toutes les natures fortes à qui manque le dérivatif de l'esprit d'entregent, il était sujet à des accès de fureur confinant à la démence¹. Gourmé, il avait une clientèle gourmée. Son parti, c'était la fraction la moins populaire du royaume : le parti phanariote. Tout ce qui, dans les classes élevées, parmi les négociants, les avocats, les professeurs, les magistrats, les journalistes, avait peur de la soldatesque bruyante et chevelue de Coletti, tenait pour l'Angleterre². Ces hommes avaient le savoir, la distinction ou la richesse; mais ils venaient de l'extérieur, et les « hétérochtones », pour des causes multiples, étaient odieux ou suspects à la masse de la nation³.

Coletti, au contraire, jouissait d'une popularité immense. Il la devait à l'éclat de son courage, au prestige d'une intelligence inépuisable en ressources, à l'étrangeté de sa vie, au romanesque de ses aventures. Sa gloire n'était pas de celles dont s'accommodent les sociétés régulières. En un temps où la ligne de démarcation n'était pas nettement tracée entre le klephte et le héros, il restait un homme d'État à l'orientale. Guizot le déguise étrangement en Européen : « L'audacieux conspirateur de l'Épire, le rusé médecin du sanguinaire Ali, pacha de Tébelen, le chef aventureux d'insurgés héroïques, mais à demi barbares, devenait, pour ainsi dire à vue d'œil, un politique sagace et judicieux, habile à comprendre les conditions du pouvoir régulier comme de la liberté civilisée, et de jour en jour plus

1. Thouvenel, p. 183 et 185.

2. Thouvenel, p. 144. Dans ses souvenirs sur les commencements de l'École d'Athènes, Ch. Benoît note aussi les sentiments hostiles des lettrés, des professeurs, du clergé envers la France (*Annales de l'Est*, t. VI, 1802, p. 505).

3. Guizot, p. 319. Cf. About, *La Grèce contemporaine*, p. 58.

capable de gouverner, en homme d'État, ce peuple encore éparé et sans frein avec lequel il était naguère lui-même plongé dans les sociétés secrètes, les insurrections incessantes et les rivalités anarchiques¹. » Sous sa moustache en virgule, le vieux palikare souriait de ces illusions officielles. Il répugnait au travestissement. Même à Paris, avec une remarquable entente de l'effet décoratif, il gardait le bonnet rouge, égrenait le chapelet d'ambre, se cambrait dans sa fustanelle. Ses admirateurs le plaçaient à côté de Lysandre, dans le « bataillon de Plutarque »². Moitié lion et moitié renard, il alliait à un sens pratique très sûr des naïvetés de croyant et des mégalomanies de visionnaire³. Avec ses disparates, c'était, foncièrement, un personnage d'épopée, noble et féroce, suivant le cas, digne d'inspirer Homère ou Aristophane.

Une clientèle ambiguë grouillait à ses côtés, pérorant le jour sur son divan de cotonnade, couchant la nuit sur les marches de son escalier de bois. Tous ceux qui traînaient un sabre chimérique et couvaient sous les plis de leur cape en poils de chèvre le rêve grandiose d'une restauration byzantine, « turcophages », armatoles, brûlotiers, « palikares de la rue, rustres de la campagne, courtisans en haillons, infects d'ail et de tabac », étaient les hommes liges de Coletti. En face des mavrocordatistes, qui représentaient les idées européennes d'ordre, de prudence, de stabilité correcte, le parti français, où fermentaient toutes les variétés du chauvinisme hellénique, se proclamait le parti national. C'était, opposé au camp des habits, le camp des fustanelles⁴. « Il ne faut pas nous le dissimuler, » s'écriait Thouvenel, « nous sommes ici les amis de la canaille⁵. »

Avec un tel chef et de tels soldats, le difficile, pour M. Piscatory, était, non de remporter la victoire, mais de l'assurer. La cause fran-

1. *Mémoires*, t. VII, p. 267. Thouvenel (*La Grèce du roi Othon*, p. 185) nous apprend, de visu, ce qu'il faut penser de cette administration colettiste, proclamée, du haut de la tribune, « sage et habile, »

2. Le mot, qui est de Guizot (*Mémoires*, t. VII, p. 364), a été repris par Grenier (*La Grèce en 1863*, p. 131-133). Il avait fait fortune, comme le prouve une lettre de M. Piscatory, insérée au *Moniteur* du 26 septembre 1847 (n° 269, p. 2613).

3. « J'ai eu une nouvelle édition des plans de M. Coletti pour un avenir dont il fixe le terme à dix ans. La Grèce, soutenue par la France, dominera l'Orient. Je lui ai dit qu'il ferait bien de ne pas sacrifier la petite politique à la grande » (Thouvenel, p. 79).

4. Grenier, p. 134. Cf. l'audience décrite par Duvergier de Hauranne, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 octobre 1844, p. 218.

5. Duvergier de Hauranne, p. 218; Thouvenel, p. 144.

6. *La Grèce du roi Othon*, p. 13. — « Nos amis sont justement les émeutiers, les hommes violents, les hommes de sang, les militaires, bandits et traîneurs de sabre » (Grenier, lettre inédite du 21 avril 1847). Dès le début de l'Épanastase, Fauvel se plaint de « la unaille hellénique » (Ph.-E. Legrand, *Revue archéologique* de 1857, t. XXXI, p. 214).

çaise reposait tout entière sur la tête de Coletti¹. Or, Coletti, sans le paraître, était vieux² : la maladie qui l'emporta commençait à le miner ; sa constitution athlétique avait déjà reçu plus d'une secousse, sa santé causé plus d'une alerte. Lui mort, Sir Edmund Lyons reprendrait fatalement le dessus, aucun des « moskhomangites », comme on disait dans le jargon local³, n'étant digne ni de la confiance du roi, ni de l'appui de la France⁴. Audacieux et prévoyant, M. Piscatory se préoccupa de mettre l'influence française à l'abri d'une catastrophe. Il imagina de tempérer la politique d'intervention directe par une action toute différente, d'ordre intellectuel, plus désintéressée, donc plus stable. Après s'être aliéné une partie de la nation grecque en couvrant l'autre de son patronage, il rêva de regagner les ennemis qu'il s'était faits. De là, dans la lutte en cours, toute une variété de stratagèmes, destinés à démanteler la clientèle anglaise, ce que Thouvenel appelait spirituellement le parti « philosterling »⁵. Ramener Coletti sur un de nos vaisseaux de guerre, lui ménager, à l'abri de notre pavillon, une rentrée pathétique⁶, faire embarquer de force, pour Toulon, quatre jeunes gens que Sir Edmund Lyons disputait à notre marine⁷, susciter l'envoi d'un instructeur français à l'armée grecque⁸, autant de morceaux de bravoure dont s'enthousiasmaient les palikares. Mais pour les classes élevées, pour les Phanariotes, épris d'instruction et de culture, pour ceux qui, suivant le mot de Coraï⁹, regardaient le monde européen comme un débiteur tenu de leur rembourser, à gros intérêts, le capital qu'il avait reçu de leurs ancêtres, il fallait une nourriture plus substantielle : M. Piscatory la leur donna.

Son prestige était grand, sa volonté triomphante. Le cabinet

1. Thouvenel, p. 94.

2. On le fait naître généralement en 1784. Mais ni lui, ni personne n'était en mesure de donner exactement son âge. Voir plus loin son portrait, pl. III, en regard de la page 66. Il date de 1846.

3. Le *μοσχομάγκας* est le gamin des rues, l'équivalent grec du gavroche, le *λοστόροζ* ou décrocteur d'aujourd'hui, ce que nous appelions, à l'École d'Athènes, d'une des interjections de la langue populaire, un « vré », de la même manière qu'on appelle un Turc de la basse classe un « banabaq ». Sur les sobriquets des partis, voir, dans *La Grèce du roi Othon*, la note de la page 17. On y donne une étymologie douteuse. La nôtre est de M. Spyridion Lambros.

4. Thouvenel, p. 145.

5. *La Grèce du roi Othon*, p. 342.

6. Guizot, p. 295-296.

7. Guizot, p. 308.

8. Thouvenel, p. 14.

9. *Mémoire sur l'état actuel de la civilisation en Grèce, lu à la Société des Observateurs de l'homme, le 16 nivôse an XI* (6 janvier 1803), dans les *Lettres inédites à Chardon de la Rochelle*, p. 457.

Guizot le tenait en singulière estime. On le craignait un peu. Il était de ceux à qui l'on n'ose rien refuser. Dans les bureaux des ministères, certains chefs de service tremblaient devant lui « comme la feuille »¹. En Grèce, il avait son journal, *le Moniteur grec*, auquel Louis-Philippe, ses fils, sa famille entière étaient abonnés, auquel le vainqueur de la Smala trouvait le temps, entre deux escarmouches africaines, d'envoyer son obole². A Paris, M. de Salvandy lui était tout acquis, et, dans les multiples étapes de sa carrière, l'ancien combattant de Brienne, passé de l'armée à la magistrature et du Conseil d'État au Parlement, s'était toujours dépensé avec ardeur pour les causes qu'il avait servies. Porté de lui-même à la munificence, aux nobles gestes, aux rêveries généreuses, il devait accueillir avec joie une initiative de nature à jeter de l'éclat sur l'Université confiée pour la seconde fois à sa direction. Sa maxime, à lui aussi, était celle dont Guizot avait fait la règle de sa politique orientale : « les grands buts poursuivis par les moyens sensés³. » De là, cette émulation de bienveillance que tout le Cabinet manifeste à l'égard du Gouvernement hellénique. De là, ces envois de cartes, que fait le ministère de la Marine; ces envois de livres et d'objets d'art, que fait le ministère de l'Intérieur; ces souscriptions ou ces promesses de souscription, que fait le ministère de l'Instruction publique⁴; de là, cette assimilation officielle de la Bibliothèque d'Athènes à nos bibliothèques publiques⁵; de là, enfin et surtout, dernier épisode de la campagne, l'institution de l'École française.

Il est difficile de déterminer la part qui revient à chacun dans cette création. M. Piscatory fut le grand metteur en œuvre. Mais à qui doit-on l'idée première? Sainte-Beuve se l'attribue. Il raconte qu'il l'eut, dès 1841, « en lisant du grec avec Pantasidès⁶. Je sentis

1. Thouvenel, p. 246.

2. Thouvenel, p. 15 et 60.

3. *Mémoires*, t. VII, p. 266.

4. Envoi du ministère de la Marine (*Moniteur* du 26 février 1846, n° 57, p. 490); du ministère de l'Intérieur (*Moniteur* du 3 mars 1846, n° 62, p. 524); du ministère de l'Instruction publique (*Moniteur* du 5 novembre 1847, n° 309, p. 2797). Encouragements à une traduction du *Balabarata* faite par un Grec établi à Bénarés (Daveluy, rapport du 14 octobre 1847, dans le *Journ. I. P.*, t. XVI, p. 906), avec promesse de souscription (Thouvenel, rapport du 8 décembre 1848, dans les Doss. I. P.).

5. Arrêté du 30 juin 1845 (*Journ. I. P.*, t. XIV, p. 333). Le nom de M. Piscatory est mentionné dans les considérants. Pour remercier le Grand-Maître, Coletti lui fit conférer la croix de grand-commandeur de l'Ordre du Sauveur.

6. « Né en Épire, » ajoute Sainte-Beuve. J'ignore ce que Pantasidès (ou Pantazidès) peut avoir de commun avec celui à qui l'on attribua certaines brochures dirigées contre l'administration de Capn d'Istria (voir, dans les *Lettres inédites de Corai à Chardon de la Rochette*, les notes des pages 381-382).

de quel avantage il était de se mettre en rapport, en communication avec le vrai courant de la langue, restée en partie vivante. Je parlai alors de cette idée à M. Eynard le philhellène, à M. Piscatory. C'était le moment où M. Villemain était au ministère de l'Instruction publique. Cousin, à qui un jour j'en touchai un mot, me dit : *Chut!* comme qui aurait dit : *Attendons!* Mais il ne revint pas au pouvoir. » Quatre ans passent. M. de Salvandy a remplacé Villemain, et « ce Salvandy, avec ses ridicules, était un assez bon homme, très obligeant, de grand zèle et de bon vouloir, un homme d'esprit, mais de pure montre ». Donc, un soir, chez M^{me} d'Arbouville, Sainte-Beuve s'entretenait avec M^{me} Piscatory « de cette idée athénienne, Salvandy, me voyant causer avec feu, me demanda ce que je disais : à peine le lui eus-je expliqué, qu'il sourit sans rien répondre, me lança un regard qui visait à la profondeur, et alla à un autre endroit du salon. Quelques jours après, l'idée était couvée et éclosée. Il ne m'en a jamais parlé depuis, même lorsque j'eus mis dans les *Débats* un article pour le stimuler à ce sujet. Il aurait bien voulu que je crusse qu'il avait déjà cette pensée de lui-même. Ce que je viens d'écrire est de la plus stricte exactitude. »

Si le Pantasidès de Sainte-Beuve est celui auquel il est fait allusion dans une lettre de Coraï à François Thurot², on serait en droit de remonter de Sainte-Beuve à Coraï, car il paraît que lui aussi, l'illustre philologue hellène, avait proposé d'instituer, pour l'étude du grec moderne, une école française, et ses compatriotes n'ont pas manqué de mettre cette initiative en lumière³. Mais une double remarque

1. Sainte-Beuve, *Notes et remarques* (dans la *Table générale analytique* de ses œuvres, par Ch. Pierrot), p. 41. — La conversation chez M^{me} d'Arbouville eut lieu au printemps de 1845. En effet, d'après l'ensemble du récit, elle est antérieure à un article paru dans les *Débats* du 25 août 1846. D'autre part, elle coïncide, selon toute apparence, avec un congé de M. Piscatory. Or, dans une lettre écrite à Coletti le 17 avril 1845, Guizot exprime le regret que son agent en Grèce soit obligé de la quitter en ce moment; mais, ajoute-t-il, son absence, ne sera pas longue (Thouvenel, *La Grèce du roi Othon*, p. 9, en note). On peut donc placer vers la fin d'avril ou le commencement de mai l'anecdote rapportée par Sainte-Beuve. M. de Salvandy était ministre, pour la seconde fois, depuis le 1^{er} février. — Né à Condom (Gers) le 11 juin 1795, le comte de Salvandy-Lagravère est mort à Graveron (Eure) le 15 décembre 1856. Sur sa vie et ses travaux; voir de Franqueville, *Le premier siècle de l'Institut de France*, t. I, p. 244, n^o 466. Le portrait que reproduit la planche I nous a été communiqué par le fils de notre fondateur. Commencée à la fin de l'année 1845 et interrompue par la mort de M^{me} Paul Delarochette, cette toile fut terminée au printemps de 1846.

2. En date du 19 novembre [1830], dans les *Lettres inédites à Chardon de la Rochette*, p. 381.

3. Nous devons une reconnaissance sans bornes à M. de Salvandy, qui a proposé au sage Roi des Français de réaliser un vœu autrefois exprimé par notre savant compa-

s'impose. La première, qui est de Sainte-Beuve lui-même, c'est que l'idée « d'aller rechercher à sa source la connaissance, le goût et l'inspiration la plus sûre de l'Antiquité grecque, a dû naître dans plusieurs esprits, du jour où le gouvernement de la Grèce offrait toutes les garanties de sécurité, de civilisation renaissante et d'avenir »¹. La seconde, c'est qu'avec la merveilleuse clarté de son intelligence si riche et si pénétrante, Sainte-Beuve imagine dès le principe l'École telle que la fera, l'expérience aidant, la charte de 1850 : il l'envisage comme un but, et non comme un moyen ; il lui assigne une fin précise, d'un caractère élevé et scientifique. Sa conception philologique suggère la même réflexion que le projet archéologique de Legrand : « Les idées les plus justes triomphent rarement par leur seule justesse ; elles ont besoin, comme l'or et l'argent ont besoin des alliages, du secours des sentiments et des intérêts, qui les altèrent d'habitude, mais qui leur communiquent la vertu active, refusée à la vérité toute pure »². Ainsi, ne nous attardons pas à cette vaine recherche de paternité. Essayons plutôt de marquer les principales étapes de l'exécution.

C'est à Paris, en 1841, que l'affaire se noue. Les premiers qui s'en entretiennent « avec intérêt et comme d'un vœu réalisable » sont « M. Coletti, alors ministre résident, M. Piscatory, non ministre encore, mais philhellène de tout temps, M. Eynard, si attaché aux destinées du pays auquel son nom est inséparablement lié, et quelques autres personnes encore », au nombre desquelles figure Sainte-Beuve, qui nous donne ces détails dans les *Débats* du 25 août 1846 et qui se fait naturellement un scrupule de se nommer. En juin 1843, M. Piscatory va représenter la France en Grèce ; Coletti l'y rejoint en octobre³. Le centre d'action se trouve ainsi transporté à Athènes, où l'idée reçoit un accueil enthousiaste des chefs du parti français : « C'est ici, » disait à M. Homolle le député Typaldo Cosakis dans sa maison paternelle de l'avenue Amélie, « c'est dans ce salon,

triotte Coraï » (article de *l'Ami du Peuple*, d'Athènes, en date du 11 décembre 1847, reproduit en France dans le *Journ. J. P.*, t. XVII, 1848, p. 26). Je n'ai pu découvrir, dans les œuvres de Coraï, le passage auquel il est fait allusion. Un spécialiste en la matière, M. Beaudouin, m'a déclaré ne pas le connaître non plus. Cela ne veut pas dire qu'il n'existe pas. Mais je croirais plutôt à une tradition orale. En Grèce, moins de quinze ans après la mort de Coraï, ses idées étaient encore présentes à toutes les mémoires.

1. Sur l'École française d'Athènes, dans les *Portraits littéraires*, t. III, p. 478.

2. Th. Homolle, *L'École française d'Athènes*, dans la *Revue de l'Art ancien et moderne*, t. I, 1897, p. 4.

3. Guizot, *Mémoires*, t. VII, p. 268 et 295.



que la fondation de l'École française a été discutée, préparée, décidée entre Coletti, M. Piscatory et mon père, le docteur Cosakis Typaldo, qui aimait à rappeler ce souvenir et se faisait honneur d'avoir contribué à une œuvre si utile pour la science et pour la Grèce¹. »

La conception que le groupe athénien essaie d'abord d'appliquer est celle de Legrand et non celle de Sainte-Beuve. Voici dans quelles conditions. Sur la proposition de Coletti, une *Société des Beaux-Arts* est fondée à Athènes, par ordonnance du 17 octobre 1844, et définitivement constituée le 24 février 1845². Simultanément, à Paris, l'Académie des Beaux-Arts, qui a sous son patronage l'Académie de France à Rome, décide, dans sa séance du 22 février 1845, que les architectes de troisième année seront autorisés à faire le voyage d'Athènes et à y séjourner quatre mois pour en étudier les antiquités³. Il me semble qu'il y a entre les deux faits autre chose qu'une coïncidence, d'autant plus qu'au printemps de 1845 M. Piscatory est à Paris et reprend avec M. de Salvandy le projet agité autrefois sous le ministère Villemain⁴.

Quoi qu'il en soit, de Rome, trois promotions d'architectes demandent à bénéficier de la disposition libérale adoptée par l'Académie des Beaux-Arts, et bien que le nouveau règlement ne soit applicable qu'à Titeux, grand-prix de 1842, la Compagnie, sur la proposition de Raoul-Rochette, admet également Ballu et Paccard, pensionnaires de cinquième et de quatrième année, à choisir les monuments d'Athènes pour objet de leurs restaurations⁵. Dans le même ordre d'idées, et sans doute aussi sur l'initiative de Coletti et de M. Piscatory, un autre prix de Rome, Florimond Boulanger, reçoit une mission du comte Duchâtel, ministre de l'Intérieur, à l'effet de relever le plan

1. *Revue de l'Art ancien et moderne*, t. I, 1897, p. 5. Le docteur Typaldo était, sous le roi Othon, éphore général de la Bibliothèque, qui lui devait, pour une bonne part, son existence et sa prospérité (Ch. Lévêque, *L'Université d'Athènes et l'Instruction publique en Grèce*, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} novembre 1847, p. 513-514). La première promotion athénienne eut des relations très intimes avec Typaldo : j'en ai trouvé la preuve dans la correspondance inédite de Grenier.

2. Son but et son programme sont analysés dans la *Revue archéologique* de 1846, t. III, p. 271-272.

3. Procès-verbaux des séances, au secrétariat de l'Institut.

4. Voir plus haut la note 1 de la page 16.

5. Séance du 14 mai 1845 (cf. la séance du 18 octobre). L'envoi de Ballu porta sur le temple de Minerve Poliade; celui de Paccard, sur le Parthénon; celui de Titeux, sur les Propylées. Le ministre de l'Intérieur, à qui incombait les frais de mission, donna sa pleine approbation au voyage de Grèce (séances du 14 juin et du 9 août). Sur ces faits, voir Chaudet, dans la *Revue des Beaux-Arts* du 1^{er} septembre 1852, p. 266.

de tous les édifices légués par l'Antiquité grecque¹. Vers la fin de l'été, ces divers artistes, renforcés par Chaudet, ami et collaborateur de Titeux, nous apparaissent groupés autour de la Légation de France.

Sur ces entrefaites (12 septembre 1845), le duc de Montpensier jette l'ancre au Pirée. Tous les Français, « et parmi eux les pensionnaires de l'Académie de France, arrivés depuis peu, » lui sont immédiatement présentés, à bord du *Gomer*, par M. Piscatory². Coletti est là. On débarque. Sur l'Acropole, le prince retrouve la petite troupe d'architectes, dont il se plaît à écouter les explications. A cette causerie d'art, M. Piscatory joint des souvenirs militaires. L'ancien combattant de 1826 était le contraire d'un dilettante. Chez lui, toute parole avait un but; tout acte tendait à une fin. En rappelant, avec la verve et la vie qui lui étaient propres, la part qu'il avait prise à la guerre de l'Indépendance, il est vraisemblable qu'il n'aura pas oublié, devant l'horizon inspirateur de l'Attique, la grande question à l'ordre du jour. Cette École que l'on rêvait,



AUGUSTE TITEUX

D'après le portrait de Biennourry¹.

1. Sur cette mission de Boulanger, voir le *Moniteur* du 3 octobre 1845, n° 276, p. 2508, et Thouvenel, *La Grèce du roi Othon*, p. 193. Le *Moniteur* du 3 mars 1846, n° 62, p. 524, parle d'un artiste français chargé, par le Gouvernement grec, de relever le plan de tous les monuments de la province d'Athènes. Il s'agit sans doute de Boulanger. Ce personnage, un peu fou, ne quitta la Grèce que pour mourir, en 1875, à la maison Dubois (cf. Léo Armagnac, *Bonnassieux*, p. 168).

2. J'emprunte ces détails et ceux qui suivent aux périodiques contemporains: *Moniteur* du 3 octobre 1845, n° 276, p. 2507-2508 (d'après le *Moniteur grec*); *Annales des Voyages*, nouvelle série, 1845, t. IV, p. 347-352.

3. Peinture à l'huile, conservée à Rome dans la salle à manger des pensionnaires de l'Académie de France. — Élève de Blouet, Titeux mourut à Athènes, le 1^{er} février 1846, d'une ébvre pernicieuse. Son tombeau est au cimetière. L'*Illustration*, à laquelle il collaborait, lui consacra une courte notice nécrologique dans son numéro du 7 mars 1846 (t. VII, p. 16).

pour resserrer les liens entre la France et la Grèce, elle était là, debout, au milieu de ces ruines incomparables. Il suffisait de l'utiliser, de la compléter, de la consacrer.

Sûr d'avoir, au moment opportun, un nouvel allié dans les Conseils du roi¹, M. Piscatory déploie son énergie habituelle². Il commence par écrire au directeur de l'Académie de France à Rome, et, en insistant sur l'intérêt que présente la mission des pensionnaires architectes, il exprime le désir que les pensionnaires paysagistes obtiennent également la faculté de venir étudier en Grèce. M. Schnetz transmet le vœu à l'Académie des Beaux-Arts, en l'apostillant avec faveur³. Mais déjà, sans attendre une solution, qui risque d'être tardive, M. Piscatory, avec son éternelle flamme de jeunesse, continue à marcher droit devant lui. Que faut-il pour aboutir? Deux choses : se concilier l'opinion grecque; secouer en France les bonnes volontés qui sommeillent. L'entrepreneur diplomate n'hésite pas. Tandis que Paccard, accrochant ses échafaudages au flanc sud de l'Érechthéion, restaure, aux frais de la Légation de France, le portique des Caryatides⁴, M. Piscatory fait paraître dans le *Moniteur* du 3 mars 1846 la note audacieuse qui a provoqué plus haut notre surprise⁵. En avance de six mois sur la réalité officielle, cet allègre bulletin s'exprimait ainsi : « L'École française d'Athènes est aujourd'hui installée. Cette École recevra tous les ans un certain nombre de jeunes gens de l'Académie de France à Rome, qui viendront y étudier les monuments de la Grèce et perfectionner ainsi leurs études artistiques⁶. »

1. Ce fut, paraît-il, le duc de Montpensier, « le plus intelligent et le plus influent des fils du roi, » qui, ayant vu M. Piscatory à l'œuvre, le réclama lui-même, après la conclusion des mariages espagnols, pour l'ambassade de Madrid (Grenier, lettre inédite du 18 décembre 1847).

2. Thouvenel se plaint de cette activité annihilante : « Il fait tout lui-même » (*La Grèce du roi Othon*, p. 24) ; « Je ne rédige même pas un accusé de réception » (p. 47) ; « le lit préparé à un chargé d'affaires, par un ministre de cette ardeur, n'est pas un lit de roses, c'est un fagot d'épines » (p. 75).

3. Procès-verbal de la séance du 22 novembre 1845, au secrétariat de l'Institut. A la mort de Titeux, l'Académie charge son secrétaire perpétuel d'écrire à M. Piscatory, « pour lui témoigner combien elle a été sensible aux soins dont il a entouré notre malheureux pensionnaire » (séance du 28 février 1846).

4. Lettre de M. Piscatory au comte Duchâtel, Athènes, 30 novembre 1845 (conservée au dépôt de la Direction des Beaux-Arts, rue de Valois, Paris). Cf. Tétaz, *Revue archéologique* de 1851, t. XV, p. 6, n. 1 ; Beulé, *L'Acropole d'Athènes*, t. I, 1853, p. 77, n. 2, et Ch. Lévêque, *Journal des Savants* de décembre 1879, p. 750.

5. Page 3, en tête du chapitre.

6. Il est ensuite question d'objets d'art envoyés par la France et destinés à figurer dans le Musée que le Gouvernement grec vient d'ouvrir. Étant donnée la teneur de la note, l'insertion au *Moniteur* doit être plutôt le fait du comte Duchâtel que de M. de

Étonnante contagion de l'exemple! Depuis cinq ans, on hésitait; on confrontait les projets; on discutait les systèmes. Tout restait à l'état de nébuleuse. Soudain, résonne une diane matinale. Chacun se précipite. Le concours parlementaire? On s'en passera. L'argent? On en trouvera. Le type à choisir? On l'a; M. Piscatory l'indique : c'est l'Académie de France à Rome. Fiévreusement, on improvise un calque littéraire de la création artistique de Colbert. Et l'ordonnance du 11 septembre ne sera pas seule à s'inspirer de la Villa Médicis : la charte de 1850 aussi lui empruntera le principe de salut et de régénération. Avec l'assurance tranquille de son geste cordial et autoritaire, un homme a montré la voie. Tous suivent. Si aujourd'hui, entre les deux plus anciennes pupilles de l'Institut, l'Académie de France à Rome et l'École française d'Athènes, il existe des liens étroits, que les années ne font que rendre plus glorieux et plus chers, nous en sommes tous également redevables, Athéniens et Romains, à la rondeur martiale de M. Piscatory.



ALEXIS TACCARD

Médailon par Eugène Guillaume, Paris, 1861.

A la date où nous sommes parvenus, cinq ou six conceptions sont en présence. Il y a l'idée humaniste et philhellénique : la France doit rendre à la Grèce la culture qu'elle tient d'elle. Il y a l'idée artistique : un pèlerinage à l'Acropole n'est pas moins nécessaire à l'éducation des peintres et des architectes qu'un séjour en Italie. Il y a l'idée archéologique : la connaissance immédiate et directe de l'Antiquité vivifiera en France le haut professorat. Il y a l'idée philologique : l'étude du grec ancien ne sera régénérée chez nous que par celle du grec moderne. Il y a l'idée politique : il faut prendre la revanche de 1840 et ruiner en Orient l'influence de l'Angleterre. A ce bagage, un peu hétérogène et contradictoire, M. de Salvandy ajouta du sien. C'est, pour un ministre qui défend l'Etat contre

Salvandy. En baptisant la délégation romaine, M. Piscatory ne perdait pas de vue son école littéraire, comme l'atteste Chaudet (*Revue des Beaux-Arts*, du 1^{er} septembre 1852, p. 267).



l'Église, une tactique naturelle que de prodiguer, hors de France, à l'enseignement confessionnel, les satisfactions qui lui sont refusées chez nous. Depuis le début du règne de Louis-Philippe, les Grands-Maîtres de l'Université étaient en butte aux revendications du parti cléricol. Ne cédant rien à l'intérieur, ils se montraient d'autant plus libéraux à l'étranger. Nombre d'établissements religieux du Levant avaient reçu ce qu'on appelait « le plein exercice de l'Université de France ». Créer, au cœur de la Méditerranée orientale, une sorte de réctorat auquel on rattacherait les écoles latines, c'était mettre à portée de celles-ci des avantages qu'elles étaient obligées d'aller chercher fort loin. Une union des forces de l'Église et de l'État, irréalisable en France, ne l'était pas ailleurs. Tel fut le projet qu'un inspecteur général, à qui son dictionnaire grec avait fait une notoriété savante, reçut la mission d'étudier (6 mars 1846)¹.

Ce fut, dit-on², sans enthousiasme, que M. Charles Alexandre se rendit en Grèce. J'ignore les motifs de cette répugnance³. Mais elle était justifiée, car il éprouva plus d'une tribulation. A Athènes, il s'avisa de visiter un gymnase grec. L'inspection tourna au vaudeville. Dérouté par la prononciation, il s'évada, le front moite⁴. Cette déconvenue, s'ajoutant à d'anciennes convictions, le persuada que l'objet essentiel de la future École française devait être de parler le grec moderne. Son rapport, qui servit de base à l'ordonnance de fondation⁵, a malheureusement disparu⁶. Mais les journaux

1. Louis Liard, *L'Enseignement supérieur en France*, t. II, p. 192 sqq.

2. L'arrêté fixant le crédit n'est postérieur que de trois jours à la note du *Moniteur*. C'est assez dire l'effet produit par le coup de clairon de M. Piscatory.

3. Guigniaut, *Notice sur la vie et les travaux de M. Charles Alexandre*, dans les *C. R. Acad. Inscr.*, 1871, nouvelle série, t. VII, p. 474 = *Hist. Acad. Inscr.*, t. XXIX, p. 251.

4. M. de Salvandy était alors en lutte avec quelques professeurs illustres, dont il avait diminué les prérogatives, en particulier avec Cousin, l'ancien coryphée tout-puissant du Conseil royal de l'Université (voir Ch. Lévyque, *La fondation et les débuts de l'École française d'Athènes*, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} mars 1898, p. 90). Je suppose que notre pacifique lexicographe se souciait peu d'être pris entre l'enclume et le marteau.

5. L'anecdote est relatée par Jules Blancard, secrétaire-interprète des premières promotions athéniennes, dans sa brochure sur *La grec moderne* (extrait du *Contemporain*, septembre 1879-janvier 1880), p. 12. Cf. Thouvenel, *La Grèce du roi Othon*, p. 67.

6. « S. M. le Roi de la Grèce a nommé commandeur de l'Ordre royal du Sauveur M. Alexandre, sur le rapport duquel l'École française d'Athènes a été fondée » (*Moniteur* du 5 février 1848, n^o 36, p. 284 = *Journ. I. P.*, t. XVII, 1848, p. 99).

7. Disparues aussi les deux pièces dont il est question au début de la lettre écrite de Smyrne, le 27 mai 1846, par M. Charles Alexandre (*Journ. I. P.*, t. XV, 1846, p. 448). À savoir : une dépêche de M. de Salvandy, datée du 25 avril et relative à l'École française ; la réponse de l'inspecteur général, en date du 15 mai. Ni l'une ni

contemporains nous en font connaître la substance. Tout prouve que l'auteur s'arrêtait à l'idée d'« une sorte de collège français, établi aux portes de l'Orient, pour les intérêts de la politique autant que pour les besoins de la science »¹. Par politique, entendons aussi bien les nécessités passagères de notre action diplomatique en Grèce que la question, beaucoup plus générale, du protectorat des catholiques du Levant. Par science, entendons la philologie néo-grecque. Une réforme de la prononciation érasmiennne, écrivait de Smyrne, le 27 mai 1846, le légat du ministre, « ferait époque dans l'histoire de la philologie »². M. de Salvandy entra dans ces vues : le but du Grand-Maître, lit-on dans le *Moniteur* du 10 juin 1846, serait, pour l'avenir, de « faire professer le grec moderne dans les collèges royaux de France » et « pour le moment, de fonder à Athènes un établissement où les meilleurs élèves de l'École normale iraient apprendre à parler la langue des Hellènes. La réciprocité serait offerte au gouvernement du roi Othon »³.

La mission Alexandre excita une vive curiosité. Elle donna lieu, dans les revues spéciales⁴, à des commentaires favorables ou hostiles sur lesquels nous reviendrons. L'opinion publique était en éveil. Sainte-Beuve, qui suivait l'affaire avec une attention sagace, jugea le moment venu d'imprimer le branle définitif. Il inséra, dans les *Débats* du 25 août 1846, un large et lumineux plaidoyer, qui sert de préambule et comme de protocole à l'ordonnance du 11 septembre. L'article du journal est supérieur de toutes manières à la charte officielle. Il est net; il écarte ce qui est secondaire; il va droit à ce qui est permanent et fondamental. Quand on le compare à l'ordonnance, on se demande comment M. de Salvandy, ayant sous les yeux un programme si précis, si élevé, si pratique, n'a pas eu l'intuition que l'avenir était là. Mais, encore une fois, plus parfaite, l'École eût été moins robuste.

L'autre ne figurent dans les dossiers de la mission Alexandre inscrits aux Archives nationales sous les rubriques F¹⁷F 79828 et F¹⁷F 82712. La liasse portant cette dernière cote contient et la lettre de Smyrne mentionnée ci-dessus et le rapport imprimé à la suite dans le même numéro du *Journal de l'Instruction publique*.

1. Guigniaut, *loc. cit.*, même page.

2. *Journ. I. P.*, t. XV, 1846, p. 448. En 1864, la question fut reprise et traitée dans le même sens par Dehèque (*C. R. Acad. Inscr.*, t. VIII, p. 331-337 = *Hist. Acad. Inscr.*, t. XXV, p. 106-111).

3. N^o 161, p. 1719. Même information dans la *Revue de l'Instruction publique* du 15 mai 1846, p. 915.

4. En dehors de la presse officielle, la *Revue de l'Instruction publique en France et à l'étranger* s'en occupa à quatre reprises dans ses numéros des 15 mai, 15 juillet, 15 septembre et 15 octobre 1846. Cf. aussi la *Gazette de l'Instruction publique* en date du 30 juin.

Laissant complètement de côté la question politique, qui pour lui n'avait qu'une importance d'occasion et qui, d'ailleurs, n'aurait pu être traitée dans un grand journal sans déchaîner aussitôt, en France et en Grèce, une opposition violente, Sainte-Beuve aborde uniquement l'idée artistique et l'idée philologique, la vieille idée de Legrand et la vieille idée de Coraï. Abstraction faite de la qualité du style et de la pensée, voici qui semble emprunté au *Projet d'une Académie universelle des Beaux-Arts* : « Si Rome est justement le foyer tout trouvé d'une école de peinture, le centre le plus naturel pour l'architecture est Athènes. Ajoutez que de là on serait mieux à portée d'explorer dans tous les rayons, depuis le fond du Péloponnèse jusqu'aux plages d'Ionie, ce sol vierge qui est bien loin, comme celui d'Italie, d'avoir tout rendu. »

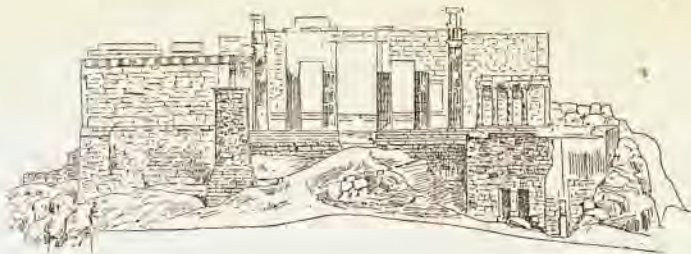
De même, pour la philologie, Athènes est « un centre tout désigné de lumière et de perfectionnement ». Le grec a eu beau subir en Grèce « la loi des idiomes qui se décomposent » ; il n'en a pas moins « conservé beaucoup de son vocabulaire, de ses tours et de son harmonie ». Au contact de la langue populaire, « il n'est rien de plus naturel et de plus aisé que de ressaisir le sens et le génie de l'ancienne langue. » Les gens du pays « n'ont pas cessé, en effet, même dans ce fleuve diminué, de tenir, si l'on peut dire, le fil du courant. Pour bien savoir et bien sentir dans ses moindres nuances, pour bien articuler dans ses accents le grec ancien, il n'est rien de tel encore que d'être Grec moderne. » Il n'est donc pas douteux « qu'une *École française*, instituée à Athènes pour un certain nombre de jeunes *architectes* et de jeunes *philologues*, concilierait à la fois les intérêts de l'art et ceux de l'érudition ».

On sait à quel point a été féconde l'intimité des membres de l'École d'Athènes et des pensionnaires de l'Académie de France. Sainte-Beuve a pressenti ce que donnerait une pareille union. La suite de son développement n'est pas moins curieuse. Lui qui, de tous les contemporains, a vu le plus clair et le plus loin, il se défie « des projets trop rédigés à l'avance, et qui anticiperaient sur l'expérience par la théorie ; car la théorie ici, ce serait probablement la routine. Il y a quelque chose de bon, de grand peut-être, d'essentiellement fécond à tenter. » Voilà tout. Que l'on considère la future école d'art et de langue comme un germe : « utile dans le présent, elle le deviendrait surtout dans l'avenir. L'important serait bien moins d'abord dans tel ou tel règlement de détail que dans l'esprit qui animerait la fondation, et dans le choix de l'homme appelé à la diriger sur les lieux ; » l'im-

portant « serait de commencer », de réunir « cinq ou six jeunes gens d'élite sous la conduite d'un maître à la fois artiste et érudit, sous une direction telle que M. Letronne ou M. Raoul-Rochette dans leur jeunesse l'auraient pu si parfaitement donner ». En manifestant sa répugnance pour des cadres minutieux et rigides, Sainte-Beuve ne s'interdit pas une esquisse de haut vol : « Chaque année, après les études qui auraient pu se suivre sur place, il y aurait un voyage destiné à quelques explorations d'art ou au commentaire vivant d'un auteur ancien ; la moindre promenade aurait son objet. Les chœurs d'*Edipe* lus à Colonne, et ceux d'*Ion* à Delphes ; les odes de Pindare étudiées en présence des lieux célèbres ; un grand historien suivi pied à pied sur le théâtre des guerres qu'il raconte ; l'Arcadie parcourue, Xénophon en main, à la suite d'Épaminondas victorieux, ce seraient là des études parlantes qui résoudraient, j'en répons, plus d'une difficulté géographique ou autre, née dans le cabinet. Mais surtout on en rapporterait une connaissance précise, une intelligence animée, la vie et le charme qui se communiquent ensuite et qui sont le vrai flambeau des Lettres. Les inscriptions, chemin faisant, y trouveraient leur compte, et bien d'autres choses avec elles ¹. »

Telle est la façon dont Sainte-Beuve conçoit ce qu'il appelle le « concordat littéraire » à instituer « entre notre pays latin et la terre d'Athènes ». Pesez-en le fond et la forme. Vous y trouverez l'essentiel : les grandes lignes lumineuses, les détails topiques, les mots qui importent. Il ne nous reste plus maintenant qu'à passer du protocole à l'acte définitif. Mais ne nous attendons point à ce qu'une pièce officielle nous offre la même exquise et limpide saveur.

1. L'article *Sur l'École française d'Athènes* a été reproduit dans les *Portraits littéraires*, t. III, p. 478-484.



LES PROPYLÉES DE L'ACROPOLE D'ATHÈNES EN 1846:

II

LA CHARTE DE 1846

Analyse de la charte de fondation (11 septembre 1846) : ses fins extérieures. — Compléments : section des Beaux-Arts (25 janvier 1847) ; section belge (5 août 1847). — Détails d'organisation : budget ; local ; personnel.

Au moment où paraissait l'article de Sainte-Beuve, M. Piscatory arrivait à Paris¹. Il trouvait le terrain préparé, le Grand-Maître stimulé, et lui-même, l'ingénieur diplomate, allait mettre sa verve et sa clairvoyance au service d'une œuvre qu'il estimait essentielle. On nous le représente comme un de ces heureux qui forcent le succès². Il y parut. Quelques heures de conversation eurent raison des scrupules législatifs du cabinet Guizot³. Moins homme d'action que de spéculation, M. de Salvandy eût peut-être hésité des mois encore ; mais il avait l'âme haute ; il était incapable de jalousie et de bassesse. Les initiatives d'autrui le ravissaient, comme une belle fiction émeut au théâtre le spectateur sympathique. Déjà, Sainte-Beuve l'avait discrètement invité à se passer du contrôle parlemen-

1. Envoi de Titeux, achevé par Chaudet ; d'après l'original conservé à la Bibliothèque de l'École des Beaux-Arts. Voir, plus haut, p. 18, n. 5.

2. Il quitta la Grèce le 10 août (Thouvenel, p. 75), pour un congé de deux mois (p. 73). Cf. Guizot, *Mémoires*, t. VII, p. 363.

3. Thouvenel, p. 160.

4. M. Homolle (*Revue de l'Art ancien et moderne*, t. I, 1897, p. 8) a bien vu que tout s'était alors passé en négociations verbales. Il ne reste aucune note, aucune pièce écrite, aucune trace de correspondance pour la période qui précède l'ordonnance de fondation.

taire. Maintenant, c'était M. Piscatory qui lui démontrait l'urgence d'une solution immédiate, qui lui prouvait que la chute de lord Aberdeen marquait la fin de l'entente cordiale et que le premier acte de lord Palmerston, protecteur de Sir Edmund Lyons, serait d'écraser, dans la personne de Coletti, le parti français en Grèce¹. Ardemment patriote, sensible à la gloire, désireux d'attacher son nom à une fondation durable, M. de Salvandy trouva sans peine une combinaison budgétaire, et, le 11 septembre 1846, Louis-Philippe signait, au palais de Neuilly, une ordonnance en neuf articles², qui reflète, comme on peut s'y attendre, les préoccupations complexes d'où elle est née.

« Une école française de perfectionnement, pour l'étude de la langue, de l'histoire et des antiquités grecques, » telle est la définition officielle, la seule que l'on donne, la seule qu'il fût prudent d'avouer. Les arrière-pensées politiques ne s'en font pas moins jour sous les apparences littéraires, et à bien des égards l'institution nouvelle offre ce caractère singulier d'être moins un but qu'un moyen. Voilà comment il se fait que sa destination propre soit à peine indiquée, en termes généraux et vagues, tandis que sa fin extérieure se dessine d'un trait plus vif.

En tant qu'école de perfectionnement, la mission « se compose d'élèves de l'École normale supérieure, reçus agrégés des classes d'humanités, d'histoire ou de philosophie ». Ses membres passent deux ans en Grèce; ils peuvent rester une troisième année par décision spéciale du Grand-Maître. Chaque année, le Grand-Maître, en Conseil de l'Université, arrête « le programme des cours d'études et des travaux ». Mais, ce programme n'étant que l'accessoire, on néglige, pour le moment, de l'établir, et ce n'est qu'en perdant son caractère politique, pour devenir un foyer de recherches savantes, que le collège athénien recevra enfin son orientation. Appelée à jouer un rôle extérieur³, l'École française d'Athènes ne saurait dépendre exclusivement du Grand-Maître de l'Université; elle est donc placée « sous la surveillance et l'autorité de notre ministre près S. M. le Roi de la Grèce. Ce ministre peut toujours mettre un terme au séjour de ceux des membres de l'École dont le travail ou la conduite ne répondraient pas à la pensée de l'institution et à notre attente. »

1. Voyez dans Guizot (*Mémoires*, t. VII, p. 369 sqq.) le récit des brutalités du cabinet whig.

2. Texte en appendice.

3. « Ce qu'il est nécessaire de dire et même de répéter avant tout, c'est que la fondation de l'École d'Athènes, pour une notable part, fut un acte politique » (Ch. Lévêque, *La fondation et les débuts de l'École française d'Athènes*, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} mars 1898, p. 87).

La pensée de l'institution, la pensée maîtresse, la seule qui sorte vigoureusement de la pénombre, grâce au philhellène résolu qui s'en est fait l'apôtre, c'est une pensée romantique, c'est la régénération de la Grèce par des éducateurs français. Formée à l'école du génie antique, la petite colonie d'humanistes aura pour premier devoir de rendre avec intérêts, suivant le mot de Coraï, le capital qu'elle a reçu. Elle sera un centre d'enseignement primaire, secondaire ou supérieur. Ses membres pourront soit ouvrir, « avec l'autorisation de S. M. le Roi de la Grèce, des cours publics et gratuits de langue et de littérature françaises et latines, » soit, « à la demande du Gouvernement grec, professer dans l'Université et les écoles grecques tous les cours compatibles avec leurs études. » Les formules « autorisation de S. M. le Roi de la Grèce » et « demande du Gouvernement grec » ne sont que des précautions oratoires à l'usage de la presse d'opposition. On ne veut pas avoir l'air de s'immiscer dans la vie domestique du jeune État; mais, au fond, on y tend par la force des choses¹. Ce que poursuit, en effet, M. Piscatory, concurremment avec la renaissance de la Grèce, c'est le relèvement de l'influence française dans le Levant. Une Grèce forte appuyée sur une France forte, l'une commandant à l'orthodoxie, l'autre ayant en main le catholicisme, tout son programme est là. Pour le secourir dans cette tâche, à laquelle il se voue, depuis 1840², avec toute l'impétuosité de son caractère, il compte sur sa phalange de normaliens. Il est donc stipulé qu'elle se constituera en jury « pour conférer le baccalauréat ès lettres aux élèves des écoles françaises et latines de l'Orient, qui ont reçu ou qui recevraient le plein exercice de l'Université de France ».

Une obscurité, qui a lieu de surprendre, montre avec quelle hâte la charte organique s'improvisa. C'est d'une façon très vague et sous forme d'éventualité plus ou moins sûre qu'on y fait allusion à la section artistique réclamée par Sainte-Beuve et à laquelle, six mois plus tôt, M. Piscatory discernait prématurément le nom d'École française. Non pas que M. de Salvandy soit hostile à l'idée. Mais les pensionnaires architectes dépendent de son collègue de l'intérieur. Attendre que le comte Duchâtel se prononce, c'est perdre un temps précieux. M. Piscatory est là, qui presse, qui insiste, qui ne laisse respirer

1. C'est pour cela que Thouvenel, qui n'aurait pas voulu qu'on se mêlât « au détail quotidien des affaires grecques » (*La Grèce du roi Othon*, p. 144), se montra d'abord hostile à la création de l'École.

2. Guizot, *Mémoires*, t. VII, p. 268.

personne. Il juge avec raison que, si on ne met pas à profit les vacances des Chambres, l'affaire échouera. Il veut profiter, « en Grèce, du bon vouloir d'un ministère incertain de sa durée, éviter à Paris la discussion publique qu'auraient nécessitée une demande de fonds et l'inscription au budget¹. » Ce qui importe, pour le moment, c'est de poser le principe. La rédaction en est incomplète? Qu'à cela ne tienne : « L'École française d'Athènes pourra recevoir, par décision ministérielle, tous les développements nécessaires aux progrès des lettres ou des arts, et à l'étude des monuments². » Voilà une clause qui permet de parer à tout.

Le 21 octobre 1846, M. Piscatory reprit son poste³. Mais ce fut seulement le 20 novembre que le Grand-Maître de l'Université chargea « son compère », comme il l'appelait⁴, d'envoyer le faire-part de naissance du nouveau corps de philhellènes qu'ils avaient tenu ensemble sur les fonts baptismaux :

« J'attendais l'assurance de votre retour à Athènes, pour vous donner l'instruction de communiquer officiellement, à Son Excellence M. le Président du Conseil des Ministres de S. M. le Roi de la Grèce, l'ordonnance du Roi, qui consacrant les mesures concertées entre vous et le Gouvernement grec, a constitué l'École française d'Athènes. S. M. le Roi de la Grèce verra dans cette création une nouvelle preuve du désir constant du Roi, de resserrer les rapports qui unissent les deux États et du prix que met la France à puiser aux sources du génie grec pour ajouter à la force et à l'éclat des études.

» Vous pourrez ajouter, Monsieur le Ministre, que mes collègues et moi avons été particulièrement heureux de rattacher cette institution à l'administration de M. le général⁵ Coletti et d'en placer les débuts sous ses auspices.

1. Th. Homolle, *Revue de l'Art ancien et moderne*, t. I, 1897, p. 10. — Si Guizot et de Salvyand y avaient commencé par nommer une commission scientifique; s'ils avaient attendu le rapport de cette commission; s'ils avaient enfin demandé un crédit au Parlement, qui osera dire que l'entreprise eût eu un plein succès? Ce qui suivit ne le prouve guère. Il était de la plus évidente urgence que les pouvoirs et l'opinion se trouvassent bientôt en présence d'un fait accompli. S'ils le jugeaient absolument condamnable, ils sauraient le dire, sinon il y aurait bill d'indemnité» (Ch. Lévêque, *La fondation et les débuts de l'École française d'Athènes*, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} mars 1898, p. 87).

2. Article 7.

3. Thouvenel, p. 85.

4. *Correspondance d'Emmanuel Roux*, lettre du 15 novembre 1847 (1^{er} fascicule de la *Bibliothèque des Universités du Midi*, Bordeaux, 1898), p. 38.

5. Coletti, « que nous affublons je ne sais pourquoi, en France, du titre de général » (Thouvenel, p. 25), était médecin; mais le vieux chef de partisans avait tenu autant et plus le mousquet que la lancette.

« Le même courrier vous porte toutes les instructions nécessaires pour assurer et hâter l'installation. Informez M. le Président du Conseil que la Belgique m'a fait la demande de l'annexion de quelques-uns de ses jeunes professeurs à notre École¹. S. E. trouvera dans cette démarche la preuve que quiconque parle la langue de la France est associé à ses sentiments pour la Grèce². »

Le 13 décembre, M. Piscatory notifia au Gouvernement grec la charte de fondation. Coletti répondit aussitôt :

« Je me suis empressé de mettre et cette lettre et votre ordonnance sous les yeux du Roi. Sa Majesté, sentant tout le prix d'une telle institution pour les études des deux pays, me charge de faire parvenir, par votre organe, au Gouvernement de S. M. le Roi des Français l'expression d'une entière et reconnaissante approbation. Sa haute protection est bien certainement acquise aux élèves français et belges qui viendront demander à la Grèce ce qu'elle s'estime heureuse de pouvoir leur offrir. Par nos efforts, notre langue, nos monuments ont été reconquis à la civilisation. En fondant notre indépendance, nous avons recommencé notre histoire. Comment ne serions-nous pas fiers que dans cette Athènes qui doit tant à sa généreuse sympathie, le monde moderne vienne chercher un peu de ce que le monde ancien y puisait à pleines mains ? »

« En autorisant les élèves de l'École d'Athènes à ouvrir, si le Gouvernement de S. M. hellénique le juge utile, des cours de littérature française et latine, l'ordonnance veut payer l'hospitalité qu'elle sollicite. Vous devez être convaincu que le Gouvernement du Roi se félicitera de pouvoir faciliter ce libéral échange entre les Universités, entre la jeunesse des deux pays³. »

Deux points sont à noter dans cette correspondance. L'un est le silence que la dépêche ministérielle du 20 novembre, s'en tenant ici aux termes du décret, continue à garder sur la section des beaux-arts. L'autre est le projet d'une section belge, éventualité nouvelle et curieuse, que ne faisait nullement pressentir l'ordonnance, bien que déjà peut-être des pourparlers fussent engagés à ce sujet.

Comme Sainte-Beuve, M. de Salvandy sent bien l'intérêt qu'il y a, pour l'avenir de l'institution nouvelle, à rapprocher les univer-

1. D'après la version belge, l'initiative serait partie non du ministère Rogier, mais du cabinet Guizot (A. de Ceuleneer, *L'École française d'Athènes*, Gand, 1880, p. 21).

2. Doss. I. P. J'ai donné la pièce *in extenso*. On y retrouve la généreuse majesté du ministre.

3. Doss. I. P., d'après une copie transmise par M. Piscatory.

sitaires et les artistes. Il s'en ouvre, dès le premier moment, à son collègue de l'Intérieur et, cinq jours après la signature de l'ordonnance, le comte Duchâtel adhère au principe¹. Seulement, opérer la fusion avec trop d'éclat, c'est réduire l'École d'Athènes à n'être plus qu'une émanation de l'Académie de France. Le Grand-Maitre de l'Université n'entend pas faire aux mânes de Colbert cet héroïque sacrifice. M. Piscatory, au contraire, soucieux avant tout de former une phalange variée et compacte, se préoccupe assez peu de la confusion. L'École française d'Athènes, écrit-il à Coletti dans sa note du 13 décembre, « sera pour les lettres ce qu'est pour les arts l'Académie de France à Rome; elle en sera même une succursale, puisque la pensée du Gouvernement du Roi est d'y donner place aux jeunes artistes que depuis un an l'Académie de France à Rome envoie étudier les admirables monuments de la Grèce². »

Une succursale? Bien que le mot ne s'applique évidemment qu'à la délégation romaine, il est fait pour donner quelque ombrage à Paris. Le cœur d'un ministre a ses faiblesses légitimes: M. de Salvandy tient à réserver l'indépendance de l'institution qu'il fonde, et il souhaite qu'il n'y ait, sur ses droits de paternité, ni contestation, ni doute³. S'il rend, le 25 janvier 1847, un arrêté créant « une section des beaux-arts, dont feront partie les élèves pensionnaires de l'Académie de France à Rome désignés par M. le ministre de l'Intérieur », il n'insiste pas outre mesure; il entoure sa décision d'une ombre discrète, et voilà pourquoi il faut attendre jusqu'au 9 février 1859 pour que l'existence de la section des beaux-arts reçoive sa pleine et entière consécration⁴.

Quant à l'idée d'un contingent belge, elle dérive, par un cours naturel, de la conception initiale. Sans doute, on s'empresse de déférer au secret désir de la famille royale, en prouvant que la création nouvelle intéresse les deux peuples que le mariage de ses princes a fraternellement unis; mais d'autre part, puisqu'il s'agit de relever en Orient le prestige de la France, la montrer groupant autour d'elle les pays de langue française est une tactique qui

1. Sa réponse, en date du 16 septembre, ne figure pas dans nos dossiers à Paris; mais elle est mentionnée en tête de l'arrêté du 25 janvier 1847, dont l'ampliation ne trouve à Athènes, dans les archives de l'École.

2. Doss. I. P., d'après une copie transmise par M. Piscatory.

3. Roux écrit le 19 décembre 1847: « Il aime l'École comme sa fille; il s'aime lui-même un peu plus que l'École » (*Correspondance*, p. 43).

4. L'arrêté du 25 janvier 1847 manque au *Recueil des lois et règlements sur l'enseignement supérieur*, publié par A. de Beauchamp, et il n'est rappelé nulle part dans le préambule des actes ultérieurs. Nous le donnons en appendice.

s'impose. Thouvenel dira, envisageant l'utilité mondaine de l'École : « Nous avons besoin de cette remonte¹. » Transportez le mot dans la politique et vous avez la raison d'être de la section belge. Le succès des mariages espagnols vient d'exaspérer lord Palmerston et « Sa Très Fougueuse Seigneurie » affecte « de chercher à Athènes une revanche sur Madrid »². Le cabinet Guizot n'en est que plus ardent à fortifier en Grèce sa clientèle. Pendant quelques mois, l'affaire donne lieu entre Bruxelles et Paris, entre Paris et Athènes, à de cordiales négociations, et le 5 août 1847, M. de Salvandy annonce qu'il a autorisé l'admission de deux jeunes philologues belges à l'École³. Que doit-on faire pour eux, lui demande-t-on⁴? « Les traiter comme des Français⁵, » répond-il. Par malheur, le ministère Rogier, plus constitutionnel que le cabinet Guizot, crut devoir obtenir au préalable un crédit des Chambres, et l'éroulement de la monarchie de juillet retint ce renfort, déjà mobilisé⁶, dans les brumes du Brabant.

L'École instituée, il restait à lui assurer des moyens d'existence et à fixer le détail de son organisation. N'ayant pas d'état civil légal, elle ne pouvait avoir de budget régulier. L'article 2 de l'ordonnance du 11 septembre conservait aux pensionnaires athéniens la jouissance « des traitements du professorat dont ils étaient revêtus à leur départ ». Mais ces traitements n'étaient pas identiques pour tous. Pouvait-on rétribuer inégalement les ouvriers d'une même tâche? Un arrêté du 1^{er} février 1847 porta au chiffre uniforme de 3,000 francs les émoluments des missionnaires. Ce total fut parfait à l'aide d'un double expédient. Des prélèvements opérés sur ce qui revenait à chacun, dans son collège, en tant que titulaire suppléé dans une chaire magistrale, fournirent un premier appoint⁷. Le reste de la solde fut

1. *La Grèce du roi Othon*, p. 122.

2. Thouvenel, p. 142.

3. Arch. Ath. (n° 14 du catalogue). Cf. Adolf de Ceuleneer, *L'École française d'Athènes* (extrait de la *Revue de l'Instruction publique en Belgique*), p. 22, et Roux, lettre du 15 septembre 1847 (*Correspondance*, p. 30).

4. Daveluy au ministre, Athènes, 20 octobre 1847 (Doss. I. P.).

5. En marge de la lettre citée dans la note précédente. De là, le mot est passé, par les soins d'un expéditionnaire, dans la réponse du ministre à Daveluy, Paris, 26 novembre 1847 (Doss. I. P.).

6. A. de Ceuleneer (note 1 de la page 21) cite M. Parlier, plus tard professeur à l'Université de Bruxelles, comme ayant été désigné pour faire partie de l'École.

7. Ces questions financières sont abondamment traitées dans la *Correspondance d'Emmanuel Roux*; je ne cite aucune lettre, parce qu'il faudrait les citer presque toutes; consulter l'index analytique du volume, au mot « traitements ». Voir aussi Ch. Lévêque, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} mars 1898, p. 87-88.

imputé, conformément à l'article 8 de la charte constitutive, partie sur le chapitre XXVI de la loi de finances (missions scientifiques), partie sur le chapitre XXVII (encouragements aux lettres). Ces deux chapitres formaient heureusement un ensemble de 361,800 francs¹, dans lequel il était facile de puiser.

Malgré tout, le Grand-Maître, rêveur généreux, mais administrateur économe, n'est qu'à demi tranquille. Il voudrait bien diminuer



LA MAISON GHENNADIOS

Façade intérieure, dominant sur le Lycabette²

ses frais. Pourquoi la Grèce ne témoignerait-elle pas de son hospitalité en offrant un local? Ce serait « un lien de plus entre la jeunesse et les études des deux pays ». Coletti, sondé, manifeste les intentions les plus libérales. Seulement, il tient à prouver que Guizot n'a pas tort de le dépeindre comme un homme d'État respectueux des formes constitutionnelles, et il offre de saisir les Chambres du projet. M. Piscatory fronçe le sourcil. Pour cet ancien député, la crainte des attermoiements parlementaires est le commencement de la sagesse. Non! Non! Pas de retard! Pas de prétexte à polémiques. « Quant à

1. Voir, dans le *Journ. I. P.* du 27 mai 1846 (t. XV, n° 43), le tableau de la page 392, avec les observations B et C. Ces deux chapitres furent adoptés sans débat (*ibid.*, p. 420).

2. D'après un daguerréotype communiqué par M^{me} Eugène Gandar. Il en est question dans la correspondance de son mari, à la date du 19 juillet 1848 (*Lettres et souvenirs*, t. I, p. 114).

moi, » écrit-il à M. de Salvandy, « j'ai pensé qu'il était préférable de ne pas appeler la discussion sur un établissement contre lequel il n'y a rien à dire, mais qui, dans le premier moment, peut éveiller quelques susceptibilités étrangères¹. » Et quittant Patissia, il se dirige vers la Néapolis; il avise, dans le voisinage de la Bibliothèque et de l'Université, une habitation spacieuse, bien exposée, d'une distribution commode, avec beaucoup d'air, la vue de l'Acropole, un jardin. Le propriétaire est justement le gymnasiarque, et « le gymnasiarque, c'est ce qu'on appelle en France le principal du collège »². Séduit par la pensée d'abriter des universitaires, M. Ghennadios se contente d'un loyer de 5,000 drachmes. Le bail est signé le 19 décembre³. Jusqu'au 1^{er} janvier 1856, la pupille de la Légation de France aura le temps de voir si les rampes du Lycabette se prêtent à la culture des rosiers et à la plantation des tamaris.

Pendant que M. Piscatory retenait l'hôtel, M. de Salvandy s'occupait des hôtes. L'arrêté du 1^{er} février 1847, dont il a déjà été question, décida que le personnel se composerait d'un directeur, de huit membres et d'un secrétaire interprète, ce dernier créé à l'imitation du secrétaire bibliothécaire de l'Académie de France, sur le régime de laquelle le Grand-Maître s'était fait remettre les renseignements les plus circonstanciés⁴. A Paris, ces cadres parurent suffisants. En Grèce, M. Piscatory jugea que l'institution présentait une lacune. Il trouva qu'il importait de s'adjoindre un homme du pays, un savant qualifié, dont la collaboration révélerait aux yeux de tous le philhellénisme sincère des fondateurs, et, de sa propre initiative, il créa un professeur de grec moderne⁵. Traduire par des actes cette idée d'une réciprocité de services à laquelle l'École devait en partie sa naissance, flatter ainsi l'amour-propre grec, l'intéresser en même temps, par des avantages pécuniaires, au succès du collège franco-athénien, c'était montrer une fois de plus à quel point il connaissait l'âme des petits-fils de Thémistocle.

Examinée intrinsèquement, la charte de 1846 est des plus imparfaites : « Préparée par des diplomates et des lettrés, sans le concours d'érudits, elle a un caractère purement politique et littéraire, n'admet

1. Athènes, 20 décembre 1846 (Doss. I, P.).

2. Grenier, lettre inédite du 31 mars 1847.

3. Arch. Ath. (n° 4 du catalogue). Retourné, avec l'approbation de M. de Salvandy, le 6 janvier 1847 (Doss. I, P.).

4. Ils sont consignés dans une « Note pour le Ministre » en date du 5 janvier 1847 (Doss. I, P.).

5. Roux, lettre du 26 mars 1847 (*Correspondance*, p. 10).



Heliog. Dujardin

NARCISSE-ACHILLE DE SALVANDY

d'après le tableau de Paul Delaroche



qu'au second plan l'archéologie — en Grèce! — et exclut la philologie¹; elle impose un rôle double et mélange des obligations difficilement conciliables. Hâtivement résolue, elle ne reçoit qu'une organisation provisoire, incomplète et précaire². Mais replacée dans son milieu, elle apparaît comme singulièrement audacieuse et originale.

D'abord, les ressources qu'offrait alors Athènes ne comportaient guère plus que ce qu'on fit. A vrai dire, trois musées y avaient bien été improvisés, l'un aux Propylées, l'autre au Théséion, le troisième au portique d'Hadrien³; mais les monuments y étaient entassés sans ordre. Un archéologue expérimenté comme Ross se reconnaissait aisément dans ce pêle-mêle. Des jeunes gens dépourvus d'éducation technique ne sentaient pas s'y éveiller leur vocation. Quant à la Bibliothèque, si elle comptait déjà 50,000 volumes⁴, il y avait, dans cette masse respectable, beaucoup plus de fatras que de choses sérieuses. C'était un riche cabinet de lecture. Dès qu'on voulait entreprendre un travail scientifique, on se trouvait en présence du néant⁵.

Puis, en France, bien qu'à ce moment-là même les découvertes de Botta sur l'emplacement de Ninive fissent du bruit⁶, l'idée d'organiser à demeure la recherche archéologique ne répondait ni à l'état de l'opinion, ni aux besoins et aux tendances de l'Université. Quel accueil fit celle-ci à l'École, c'est ce que nous dirons plus loin; quel accueil pouvait lui faire la masse des esprits moyens, c'est ce qu'il est facile de se représenter, quand on parcourt un ouvrage qui eut alors une vogue immense et où deux chapitres, consacrés l'un à la « haute science », l'autre aux « voyageurs officiels », sont la satire, un peu grosse, mais d'autant plus accessible, de tout ce que des ministres intelligents, comme Villemain et Salvandy, avaient essayé dans l'intérêt des nobles études. L'utilitarisme des contemporains de Louis Reybaud se demandait à quoi servaient tant d'hellénistes : « Voici un Grec, deux Grecs, trois Grecs, quatre Grecs. La Grèce donne. Si l'on calculait ce que la Grèce antique coûte aux budgets des peuples

1. Elle l'exclut en ce sens qu'elle n'admet que les agrégés des classes supérieures et ne fait point place aux agrégés de grammaire.

2. Th. Homolle, *Revue de l'Art ancien et moderne*, t. I, 1897, p. 10.

3. Le Bas, premier rapport de mission, 26 juin 1843, dans la *Revue archéologique*, t. I, p. 42. Voir aussi l'article déjà cité (p. 8, n. 4), de J.-J. Ampère, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} avril 1843, p. 129.

4. Ch. Lévêque, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} novembre 1847, p. 513.

5. Roux, lettre du 28 décembre 1847 (*Correspondance*, p. 45).

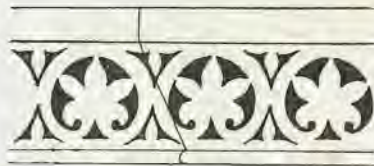
6. Voir l'article que leur consacre l'*Illustration* du 27 juin 1846 (t. VII, p. 267-269).



modernes, on serait tenté de faire un coup d'État et de la supprimer entièrement de la tradition. » On estimait qu' « exercer une influence féconde sur le sort des populations, répandre des idées morales, des vues saines, des principes utiles » valait mieux que « d'aller faire au loin des recherches coûteuses et stériles, de déterrer quelques hochets d'une érudition frivole ou d'une antiquité suspecte »¹.

Pour n'être pas gêné par ces courants inférieurs, il fallait se placer dans un courant plus fort. C'est ce que fit d'instinct M. de Salvandy. S'il n'avait pas été un homme d'imagination olympienne, si à son dévouement pour le bien public il n'avait joint une ardente propension pour les expériences généreuses, si ses scrupules d'administrateur n'avaient pas été dominés par les romantiques chimères de son philhellénisme, il n'aurait ni osé ni créé. Qu'importe que son œuvre n'ait pas toute la netteté souhaitable? La nouvelle École n'en est pas moins fondée. Elle a ses cadres, ses organes essentiels, et, comme Sainte-Beuve l'a dit, l'avenir de l'institution est moins dans sa perfection théorique que dans le choix des maîtres chargés de l'acclimater. Tournons-nous donc maintenant vers ceux-ci et passons en revue la petite troupe qui va entreprendre, dans les conditions que l'on sait, la première croisade athénienne.

1. Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale, 10^e édition (1848), p. 285 et 292. La première édition est de 1843.





ATHÈNES EN 1846¹

III

LA PREMIÈRE « THÉORIE » ATHÉNIENNE

Le Directeur : Amédée Daveluy. — Les sept membres fondateurs : Benoit; Lacroix; Hanriot; Lévêque; Roux; Burnouf; Grenier. — Le secrétaire interprète : Jules Blancard. — Séjour en Italie; traversée de Naples au Pirée; la maison Ghennadios. — Patissia : M. et M^{me} Piscatory. — Le contact avec l'Attique : impressions de début.

Nisard a dit du premier directeur de l'École d'Athènes : « C'était un de ces hommes qui ne donnent point sujet à des jugements contradictoires². » L'assertion est peut-être audacieuse. Il est très vrai que Daveluy eut tout ce qui excite, saisit et retient l'admiration : de l'esprit, un esprit alerte et délicat, de l'entrain, de la grâce, une voix admirable, une prestance magnifique, un front dominateur. Il est très vrai que « la probité, la droiture, l'honneur étaient, dans cette âme ardente, non des vertus, mais des passions ». Il est très vrai qu'il fut « l'humaniste par excellence, et j'entends par là un professeur, homme du monde, dont la conversation substantielle et variée est nourrie des chefs-d'œuvre des trois grandes langues classiques, un homme d'esprit qui a pratiqué les plus grands esprits, et qui le laisse deviner au choix de sa pensée et à la qualité de son langage, alors même que la conversation roule sur les choses à la

1. D'après un dessin de Papety (voir plus loin, p. 51, n. 1), conservé au Musée du Louvre, sous la cote 1773. La vue est celle que l'on avait de la maison Ghennadios. Athènes était un gros village bâti en pleine campagne : « Il n'y a pas de faubourgs. Le palais a pour vis-à-vis la maisonnette de bois du palikare, et, du haut de son balcon en marbre pentélique, le roi Othon peut voir, à cent pas de lui, des boeufs traîner une charrette et labourer un champ » (carnet inédit de Ch. Lévêque, à la date du 7 mai 1847).

2. *Journ. I. P.* du 8 mai 1867 (t. XXXVII, p. 282).

mode, dont il sait parler, sans y être dépaycé et sans en être dupe ». Mais ce causeur étincelant, ce conteur aimable et disert fut aussi un administrateur. Quand nous l'aurons vu pétiller à la table de tric-trac, tandis que les tasses de thé fument sous le feu des lampes, quand nous l'aurons vu descendre de son cheval et donner, la cravache en main, ses ordres à sa maison ¹, nous sera-t-il permis, en nous souvenant qu'il accepta une mission difficile, de nous demander comment il l'a conçue et comment il l'a remplie?

Certes, il serait injuste de le juger d'après les jalousies qu'excitait, à Henri IV, sa hautaine désinvolture. Pour qui sait lire entre les lignes, Nisard s'en est dextrement expliqué : « Comme tous les professeurs qui parlent d'inspiration et chez qui le métier n'étouffe pas l'art, il n'était pas le même tous les jours. » Ce ne fut pas, comme ses « notes du personnel » le laisseraient entendre, parce qu'il avait cessé d'être l'homme du devoir modeste qu'on lui confia des devoirs plus hauts. Il avait de brillants états de services. « Dans des jours de danger public, où chaque page était un acte de courage, » il s'était montré polémiste vif, sensé, éloquent ². Un prix de discours français que le plus illustre de ses élèves, Henri d'Orléans, duc d'Aumale, remporta au concours général de 1839, acheva de lui concilier le gouvernement de juillet ³. Faut-il s'étonner qu'ayant à guider le choix de Louis-Philippe, un homme d'esprit, amoureux de la représentation, comme M. de Salvandy, soit allé chercher, dans son état-major universitaire, le maître qui, tout en répondant le mieux à son idéal de faste et de mondanité, avait le plus de chances d'être agréable en haut lieu? Une ordonnance du 18 décembre 1846 remit à Daveluy les destinées de l'École d'Athènes ⁴.

Le roi payait libéralement la dette du père. Daveluy fut nommé sans condition de temps ⁵, et comme il resta vingt années à son poste,

1. Grenier, lettre inédite du 19 novembre 1847. Cf. Roux, *Correspondance*, p. 30.

2. Nisard, même article (*Journ. I. P.*, t. XXXVII, p. 282). Après 1830, Daveluy échangea sa chaire de la Faculté des Lettres de Dijon pour une rhétorique parisienne. De Charlemagne, il passa, en 1838, à Henri IV, une inspection spéciale l'ayant désigné pour être le professeur du duc d'Aumale.

3. Le succès du futur vainqueur de la Smala eut un grand retentissement aux Tuileries (G. Picot, *Notice historique sur la vie et les travaux de M. le duc d'Aumale*, dans les *Séances Acad. Sc. mor.*, nouvelle série, t. XLIX, 1898, p. 35; cf. *Journ. I. P.*, t. VIII, 1839, p. 509).

4. L'inspecteur général Viguier, ancien directeur d'études à l'École normale supérieure, avait été sur les rangs (H. Druon, *Charles Benoist*, extrait des *Mémoires de l'Académie de Stanislas* pour 1898, p. 43-44).

5. D'après l'article 5 de la charte organique, son mandat aurait dû être limité à trois ans.

comme on l'entoura de collaborateurs d'élite, comme on ne cessa de multiplier ses titres et ses moyens d'action¹, nous serons en droit, le moment venu, de nous enquerir s'il eut ce que souhaitait Sainte-Beuve : la foi robuste, la volonté curieuse, le dévouement inventif. Mais ne préjugeons rien de sa direction. Contentons-nous de la saluer dans son aube aimable et fière. Ce ne fut pas une scène sans caractère et sans éclat que celle des adieux à M. de Salvandy : ici, le fondateur, dans tout le rayonnement de sa paternité satisfaite ; là, Daveluy, non moins beau, non moins spirituel, non moins grand seigneur ; un peu en arrière, la jeune garde athénienne, recevant, joyeuse et frémissante, les recommandations dernières : « Messieurs, » disait une voix cordiale et généreuse, « je n'ai pas voulu vous imposer de règlement : je vous place sous un gouvernement absolu. C'est fort mal, sans doute, pour un ministre constitutionnel ; mais j'ai toute confiance dans l'homme que je vous ai donné pour chef. Sa volonté sera votre loi. Je suis sûr que vous ne me demanderez jamais d'autre charte³. »

AMÉDÉE DAVELUY²

Sur les huit membres dont un arrêté du 24 décembre 1846 composa la première délégation, l'un, Hippolyte Rigault, à qui venait

1. Il fut promu officier de la Légion d'honneur (ordonnance du 31 janvier 1847) et haut titulaire de l'Université (arrêté du 4 février 1847). Sa fonction le faisait prendre rang à la suite des recteurs. Il sera plus tard inspecteur général hors cadre de l'enseignement secondaire (décret du 3 décembre 1857) et inspecteur général honoraire de l'enseignement supérieur (décret du 17 novembre 1862).

2. Amédée-Gaston Daveluy, né à Paris le 21 juillet 1798 ; mort à Athènes le 21 avril 1867.

3. Rappelé, à propos d'une affaire de discipline (ci-dessous p. 128 et 252), par Daveluy, dans une lettre du 2 mai 1858 à Gustave Rouland, fils du ministre et directeur du personnel (Doss. I. P.).

d'être confiée une éducation princière¹, ne partit pas. Parmi les sept autres, il y avait un agrégé d'histoire², Louis Lacroix; deux agrégés de philosophie, Charles Lévêque et Émile Burnouf; quatre agrégés des classes supérieures, Charles Benoit et Charles Hanriot, Emmanuel Roux et Antoine Grenier. Benoit était entré à l'École normale en 1835; Lacroix, en 1836; Hanriot, en 1837; Lévêque, ainsi que Roux, en 1838; Burnouf, en 1841; Grenier, en 1843. Lacroix et Benoit, qui professaient, l'un à Henri IV, l'autre à Stanislas, représentaient Paris. On avait accordé cinq places à la province: Grenier venait de Caen; Hanriot, d'Amiens; Roux, de Dijon; Lévêque, de Besançon; Burnouf, de Rodez. Tous appartenaient à l'enseignement des collèges. Mais Lacroix, Benoit et Roux étaient déjà docteurs³. En général, ils ne se connaissaient pas⁴. Un intervalle de sept promotions séparait le normalien de 1835 du normalien de 1843. Grenier avait vingt-trois ans, Benoit trente et un. Ils n'ont pas tous également réussi. Plus tard, quand l'École eut trouvé sa voie, tel, qui resta dans l'ombre, eût marqué davantage, car les moins connus ne furent pas ceux qui eurent le moins de talent.

Il en est un qu'on mettra hors de pair, parce que, pendant un demi-siècle, sa vie intellectuelle fut le développement harmonieux de ses années d'apprentissage athénien. Partout, chez lui, qu'il s'agisse de sa *Science du beau* ou d'un simple article sur la musique grecque, la filiation athénienne est visible. Son œuvre est traversée par un souffle qui vient de là-bas: tantôt, ce sont les enseignements techniques des camarades architectes de la Villa Médicis; tantôt, c'est la simple chanson d'un mousse, étudiée, par une nuit de septembre, dans la mer d'Égine. Dès le début, il a l'énergie calme, mesurée, patiente; il a l'intelligence fidèle et lucide; il a la distinction du cœur et de l'esprit; il a la flamme intérieure. « C'est une belle âme, » écrit un ami, « toujours souriante, toujours sereine, jugeant les hommes avec honté et indulgence. Il est accompli⁵. » On peut, dans un tout autre ordre d'idées et pour un tout autre ordre de services, dire de Lévêque ce qui a été dit d'Heuzey: c'est le parfait modèle de l'Athénien.

1. Celle du comte d'Eu, fils aîné du duc de Nemours.

2. On notera la faible part accordée à l'histoire. Pour une mission savante, un historien n'eût pas suffi; un historien suffisait pour un collége.

3. Tous les trois de 1846: Benoit, du 11 mars; Lacroix, du 8 mai; Roux, du 29 août.

4. C'est à ce point qu'Hanriot, rassemblant quelques souvenirs sur nos origines, ne se rappelle plus que Grenier fut comme lui un des ouvriers de la première heure; il le range dans les « promotions subséquentes » (*L'École française d'Athènes*, dans le *Bulletin de la Faculté des Lettres de Poitiers*, t. V, 1887, p. 318 = p. 4 du tirage à part).

5. Grenier, lettre inédite du 29 janvier 1848.

Certains enthousiasmes lui sont communs avec Benoit. Mais chez Benoit la religion de l'hellénisme est moins sobre, moins discrète, moins nuancée : elle a des allures pathétiques, quasi prophétiques. Son lyrisme immatériel plane dans l'éther. Pour user d'un qualificatif qu'il a lui-même donné à Fénelon¹, ce fut un homéride égaré au XIX^e siècle.

Moitié conquistador et moitié bénédictin, toujours prêt à passer la nuit en travail ou en fête, joyeux, hardi, vaillant, barbu, robuste, Lacroix égayait la petite troupe de son rire sonore, de sa jovialité fraternelle, de sa verve un peu grasse, également propre au refrain patriotique et à la romance de faubourg. Il trouva plus tard son chemin de Damas. Le tiers ordre le guettait et le prit. Après mainte sérénade amoureuse, Lindor ne cultiva plus que le plain-chant.

Burnouf était déjà ce qu'il sera partout : l'honnête fourmi laborieuse, prévoyante, rangée, ménagère, ennemie du tapage et de l'éclat, recueillant, amassant, entassant, assignant à chaque jour sa tâche, classant d'heure en heure son gain. A ses goûts de moisson universelle, il joignait des convictions d'une douceur opiniâtre et l'horreur instinctive de la représentation. Quand toute l'École s'enthousiasma sur la question de l'uniforme, il fut le seul à batailler contre le projet².

Économe et probe comme Burnouf, Roux, dernier né d'une nombreuse famille, s'ingéniait pour venir en aide aux siens. Pieux, modeste, entendu, il se tenait à l'écart des factions et des querelles, observait sans en avoir l'air, avec la finesse de certains myopes, notant toutes choses d'un trait juste et goguenard, enveloppant de bonhomie plus d'une pointe acérée, ne demandant qu'à jouir longuement et silencieusement, entre sa grammaire grecque et son livret de caisse d'épargne, des trop courtes années du bon loisir athénien. Il excellait à mimer et à parodier. Benoit, qui se comparait assez justement à Don Quichotte, l'appelait son positif Sancho³.

Hanriot, c'était le paysan du Danube, dans sa rustique et fine naïveté. Doux, timide et sanguin, un peu malade imaginaire, très attaché à ses devoirs, très désireux de contenter ses chefs, il se dévouait et se dépensait avec toute l'ardeur d'une conscience scrupuleuse. L'injustice le révoltait. Un jour, il s'évanouit à la nouvelle d'un tort fait à son frère, et ses camarades eurent toutes les peines

1. *Mémoires lus à la Sorbonne*, en avril 1867, section d'histoire, t. VI, p. 44, et *Annales de l'Est*, t. VI, 1892, p. 518.

2. Grenier, lettre inédite du 19 octobre 1847.

3. H. Druon, *Charles Benoit*, p. 88.

du monde à l'empêcher de faire quinze cents lieues pour aller poignarder l'auteur du préjudice¹.

L'École d'Athènes, qui est fière d'About, connaît à peine Grenier. Grenier fut cependant la figure la plus originale de ces premières années. Plus tard, quand l'Université l'eut cédé à la politique, certaines arêtes de sa physionomie, certains côtés de son talent prirent un relief excessif. Il fut un polémiste de verve brûlante, un écrivain de vision aiguë, au trait fulgurant et saccadé, l'iconoclaste paradoxal que dépeint Sainte-Beuve² : ouvertement incrédule à Homère et négateur hardi de l'exactitude tant admirée de ses descriptions. Mais il y a deux hommes en Grenier : l'un, l'extérieur, mordant, débordant, ambitieux, irrévérencieux, d'une mobilité d'impressions extrême ; l'autre, intime, délicat, profond, avec d'inaispaisables besoins de tendresse. C'est ce dernier surtout qui fut Athénien. Nul, en 1847, n'a vu et senti l'Attique avec plus de charme jeune, franc, alerte et passionné. Nul n'a été à la fois plus spirituel et plus ému. Nul n'a uni au même degré la fraîcheur du rêve à l'acuité de l'observation³.

Il y eut, dans cet ensemble, sinon deux groupes bien tranchés, du moins deux esprits assez différents : l'un, positif, un peu terre à terre et casanier ; l'autre, vibrant, généreux, parfois lyrique. Ce furent les enthousiastes qui donnèrent le ton. Quelque chose d'un peu égaré ne messeyait pas à de jeunes hommes qui venaient de jeter aux orties le froc universitaire⁴. Au débarqué, Thouvenel leur trouva « des mines peu avenantes »⁵. Ils avaient, en effet, le crâne chevelu, d'audacieuses cravates, des gilets bizarres, tout un extérieur entaché de romantisme.

Dans la personne de Daveluy, l'expédition avait son Agamemnon : dans la personne de Jules Blancard, elle eut son Thersite. On ne connaît pas Jules Blancard. Ce fut une manière de mouche du coche, d'une infatuation comique, imperturbable et obstinée, brave homme au fond, de cœur serviable, mais d'intelligence sèche, courte, dénigrante. Sa cervelle était pleine de trous. Blancard avait professé en Orient, à Smyrne, à Janina. Des fièvres, et l'inconstance d'une

1. Grenier, lettre inédite du 21 juin 1847.

2. *Journal des Savants* d'octobre 1868, p. 601 ; voir aussi Ch. Lévêque dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} mars 1898, p. 102-103.

3. Sa correspondance inédite, dont je cite maint fragment au cours de cette histoire, le prouve jusqu'à l'évidence.

4. Dans ses premières lettres, Grenier est tout à la joie de n'être plus « une plante chétive de serre chaude », un « petit écolier », un « timide universitaire », portant « la croix et le froc », ayant « des espèces de vœux : vœu de travail, vœu de pauvreté, vœu d'obéissance » (Athènes, 27 mars et 12 avril 1847).

5. *La Grèce du roi Othon*, p. 120.

humeur inquiète, l'ayant ramené à Paris, dans le giron de Hase, il éblouit, de sa méridionale faconde, l'âme lente du successeur de Villoison. Le vieux maître savait une infinité de langues; mais il les balbutiait toutes. Le Bas-Languedoc fascina la Saxe. Hase recommanda chaudement son trop disert comparse : on fit de Jules Blancard un secrétaire interprète¹. Notre homme se prit au sérieux.



En Italie, oubliant que Daveluy parlait admirablement la langue de Dante, il multipliait ses bons offices, prétendait régler les notes, inclinait au faste, conseillait de magnifier le pourboire : « Non volete fare il conto rondo? » Agamemnon répondait à Thersite : « Blancard, voici la porte et voici la fenêtre : choisissez! »

La vie de Blancard fut un opéra-bouffe aux péripéties émou-

1. Arrêté du 27 janvier 1847.

2. D'après un daguerréotype communiqué par M. Émile Burnouf. Voici l'indication des personnages : 1. Hanriot; 2. Burnouf; 3. Lévêque; 4. Roux; 5. Benoit; 6. Blancard; 7. Daveluy; 8. Lacroix; 9. Grenier, chose curieuse, ce portrait collectif fut exécuté au moment même où s'écroulait la monarchie de juillet : « Nous avons passé les deux dernières journées à nous daguerréotyper, » écrit en effet Grenier le 26 février 1848. Revenant à quelque temps de là sur ces portraits, il ajoute : « Le mien ressemble passablement à l'original, bien qu'il ait une physionomie parricide que je désavoue » (lettre inédite du 8 mai 1848).

vantes¹. On n'était pas depuis six mois dans le pays des palikares que les membres de l'École nasillaient fort bien sans le secours de leur trucheman. L'interprète fut transformé en économiste. Hélas! Sa destinée était de ne se fixer nulle part. Des ambitions diplomatiques le conduisirent en Épire, à l'imitation d'Oreste. Il n'y fut pas assassiné par Hermione; mais il y fut essorillé par un mamamouchi. En ce temps-là, on n'endommageait pas en vain les Français d'importance. Le consul exigea une indemnité, et Blancard se fit une rente de ses coups de bâton. Des mille épisodes de sa carrière, celui qui lui fit perdre une oreille eut toujours le don de lui inspirer la plus facétieuse prolixité.

Il nous reste, de ce digne penseur, dont le nom illustra quelque temps l'affiche de l'École des langues orientales, une brochure étonnante : *Le grec moderne, cours professé à la Faculté des Lettres de Marseille*², bien qu'il n'y ait jamais eu à Marseille de Faculté des Lettres. Blancard était déjà du xx^e siècle. Idées et faits s'associent, dans cette ménippée, suivant des lois originales, peu conformes à la logique usuelle de notre planète, mais qui nous initient, je pense, à celle des habitants de Sirius. Mieux que le chaudronnier Snout, Blancard mériterait de donner la réplique au tisserand Bottom, dans la clairière sublunaire où se déroulent les plus jolies scènes du *Songe d'une nuit d'été*.

La caravane qui eut l'honneur de posséder ce figurant shakespearien partit de Marseille, le 11 février 1847, à cinq heures du soir, sur le *Télémaque*. De Livourne, elle fit une excursion à Pise. Le 14, elle débarquait à Civita-Vecchia et gagnait Rome en vetturino. Par suite d'incidents variés, on arriva tard dans la Ville éternelle, et, comme le dimanche gras emplissait les auberges, ce fut seulement vers minuit que la petite troupe découvrit un gîte où elle s'entassa : « Il est vrai que nous étions dans l'ancien Champ-de-

1. Elle a été racontée par son neveu, Théodore Blancard : *Notice sur la vie et les travaux de M. Jules Blancard, secrétaire interprète de l'École française d'Athènes, archiviste général du Tarn-et-Garonne, professeur de grec moderne à la Faculté de Marseille*, Mesnil-sur-l'Estrée, typographie Firmin-Didot et C^o, 1891 (avec portrait). Cette brochure est écrite dans un sentiment de piété filiale qui honore son auteur. On concevra sans peine que nous l'ayons complétée par des renseignements puisés à des sources sûres. J'ai, en particulier, à remercier M. Émile Legrand, professeur à l'École des langues orientales, qui s'est fait un plaisir de me documenter. Il ne tiendrait qu'à moi de prolonger l'intermède; mais l'histoire n'est pas un vaudeville.

2. Extrait du *Contemporain* (1^{er} septembre 1879-1^{er} janvier 1880, Paris), imprimerie Jules Le Clère, 17, rue Cassette. Il n'est pas nécessaire d'énumérer les autres productions du « secrétaire fondateur » de l'École d'Athènes. Elles ont été cataloguées par son neveu (*Notice*, p. 69-72) et, d'ailleurs, *Le grec moderne* suffit à sa gloire.

Mars et que nous couchions sur le tombeau d'Auguste. Une école savante ne pouvait mieux débiter ¹. »

On passa trois semaines à Rome. Églises, musées, galeries, monuments, ruines, tout fut visité, examiné, scruté, avec une conscience extrême. On vivait dans l'enthousiasme. On pleurait devant la Transfiguration. A Saint-Onuphre, le tombeau du Tasse, qui ne consistait alors qu'en une pauvre pierre, le buste en cire, moulé sur le poète mort, l'autographe, que Daveluy lut en le traduisant, mirent le comble au ravissement des néophytes. On se sentait grandir; on remerciait Dieu; on faisait bénir des chapelets par le camérier du Pape. Le soir, à la locanda, on dissertait magnifiquement autour d'un brasero; on s'exaltait à comparer l'esprit grec et le génie romain.

Partout, un accueil charmant. Le prince Albert de Broglie ², alors secrétaire d'ambassade, reçut les voyageurs à sa table. Le directeur de l'Académie de France, M. Schnetz, leur fit les honneurs de cet admirable palais où leurs successeurs devaient trouver bientôt une hospitalité sans égale. M. Rossi, qui représentait Louis-Philippe auprès du Pape, les conduisit au Quirinal ³. L'anneau baisé, Pie IX félicita les visiteurs de leur « apostolat »; il ne leur dissimula pas « que la création de l'École française était une belle et grande pensée, qu'elle faisait honneur à la France qui l'avait conçue et à la Grèce qui paraissait l'accueillir avec empressement ». Nos missionnaires se retirèrent extasiés.

Au sortir de cette audience, Daveluy écrivit au ministre :

« Le temps que nous avons passé à Rome a été bien employé. Sans doute, nous emporterons le regret de n'avoir pas vu bien des choses qui auraient ajouté à notre instruction; mais, ou je me trompe grandement, ou rien d'essentiel n'aura été omis. Quelques-uns de mes jeunes collègues n'étaient peut-être pas assez préparés au spectacle qui les attendait ici, et c'est une lacune dans nos études universitaires qui mérite de vous être signalée. Mais ceux-là même pour qui l'art ancien et l'art moderne étaient presque nouveaux ont

1. Rapport de Daveluy au ministre, Rome, 4 mars 1847 (en extraits dans le *Journ. I. P.*, t. XVI, p. 197-198). Cf. Druon, *Charles Benoît*, p. 45-46. J'emprunte quelques détails aux carnets de voyage de M. Charles Lévêque, cahier I, p. 3-41.

2. Aujourd'hui, duc de Broglie, de l'Académie française.

3. Et non au Vatican, comme l'écrivit Daveluy dans son rapport du 4 mars 1847 (*Journ. I. P.*, t. XVI, p. 197). Dans ses souvenirs sur *L'École française d'Athènes* (p. 6-7 du tirage à part), Hanriot place la scène au Quirinal et M. Ch. Lévêque m'a confirmé l'exactitude de cette information. Voir d'ailleurs Druon, *Charles Benoît* p. 49.

partagé l'ardeur des autres; ils exposaient naïvement leur ignorance ou leurs doutes; ils s'éclairaient par la conversation et sentaient bientôt naître en eux le goût de ces belles études. Ce sont là des germes qui ne tarderont pas à se développer sous le ciel de la Grèce. Je serai heureux de pouvoir y aider par mes conseils et mon exemple: c'est une espèce d'enseignement que je me réserve. Dans cette vue, j'emporte d'ici quelques bons livres qui nous aideront à retrouver nos souvenirs et à compléter nos études commencées. Nous partons demain pour Naples, ou plutôt trois de ces Messieurs prennent les devants par la route d'en haut; les six autres, dont je fais partie, suivront après-demain par les marais Pontins. Ainsi, nous aurons huit jours à passer à Naples: quatre nous suffiront pour voir Pompeï, Salerne, les temples de Pæstum, Amalfi, Sorrente, Castellamare et le Vésuve; les autres seront donnés à Naples, à ses églises, à ses collections ¹. »

Ce programme ne fut exécuté qu'en partie. On vit Pouzzoles; on vit Herculanium et Pompeï; on monta au Vésuve: le temps manqua pour le reste. Le 15 mars, on quitta Naples. La mer était calme, le ciel splendide. On comptait encore faire, à l'aide d'une lunette, les excursions sacrifiées. Par malheur, le *Taurède* s'éloigna rapidement de la côte, et, quand on atteignit le travers du golfe de Pæstum, la poétique colonnade avait disparu à l'horizon ².

La traversée fut gaie, enthousiaste, mouvementée. Elle ne manqua d'aucune des émotions classiques du beau voyage méditerranéen. A l'entrée du détroit de Messine, ce fut l'apparition des deux fameux écueils, Charybde et Scylla. « Nous étions tous attentifs, » raconte Grenier ³, « et notre Homère à la main. » Benoit prêtait l'oreille au chant des Sirènes. A Malte, en attendant la correspondance d'Alexandrie, on flâna; on acheta des armes; on s'affligea de voir ce poste admirable aux mains de l'Angleterre. Ces regrets patriotiques convenaient au futur état-major de M. Piscatory. Après Malte, quarante heures de haute mer. Grenier les trouva longues. Pour échapper à l'engour-

1. *Journ. I. P.*, t. XVI, 1847, p. 198. Cf. Hanriot, *L'École française d'Athènes* (recueil cité, p. 320-322 = p. 4-8 du tirage à part).

2. Pour nous renseigner sur le voyage, à partir de Naples, et sur les premières semaines du séjour à Athènes, nous avons: 1° trois lettres écrites par Ch. Benoit à Guigniaut et partiellement insérées, sans nom d'auteur, dans le *Journ. I. P.*, t. XVI, 1847, p. 445-449; 2° les extraits de Druon, *Charles Benoit*, p. 50-72. Les lettres de Roux et de Grenier, celles-ci encore inédites, celles-là publiées dans la *Bibliothèque des Universités du Midi*, contiennent aussi de nombreux détails.

3. Lettre inédite du 27 mars 1847.

dissante griserie de la lumière et à la monotone mélodie du flot, il lia conversation avec le pilote. O joie! c'était un oncle de Canaris! Des vaisseaux de ligne passèrent, battant pavillon anglais. La moustache de l'ancien corsaire se hérissa et Grenier, tirant un poignard de sa veste, jura, entre les mains de Maudinos, qu'à la prochaine guerre il s'embarquerait sur son brûlot!

Mais le 20 mars, à l'aube, un frémissement agita le navire. Un mot courait : la Grèce! On s'élança sur le pont. Un nouveau ciel, une nouvelle terre charmaient les yeux : « D'abord, une longue ligne de voiles, qui paraissaient d'argent; puis, la côte, nuancée, brillante, pailletée comme du porphyre; » à gauche, les plages de Navarin; à droite, l'immense golfe de Coron, dominé par les chaînes de la Messénie; au delà, par-dessus tous ces monts entassés, le Taygète, couronné d'une aigrette de neiges que dorait le soleil levant. Toute la vasque humide étincelait. Et nos pèlerins étaient là, sur des affûts de canons, le regard fixe, saluant « avec émotion ces grands lieux », se répétant à eux-mêmes : « Pylos! Sphactérie! Messène! »; car « prononcer ces noms grecs, c'est déjà une jouissance ». Quelle poésie on respirait! « Que de souvenirs touchants, gracieux, terribles, depuis Homère jusqu'à Byron et Chateaubriand, depuis Nestor jusqu'à Ibrahim-Pacha! » Ah! Ces côtes n'étaient ni au-dessous de leur histoire, ni au-dessous de leur légende! Vraiment, la Grèce fêtait ses jeunes hôtes. Les caps sauvages du Péloponnèse s'étaient fait des voix tranquilles et mélodieuses. Sous le grand soleil chaudement épandu, la mer était « calme, limpide, d'une belle couleur indécise entre le vert et le bleu ». Maintenant, « le golfe de Coron commençait à s'ouvrir, » et il était « impossible d'imaginer un bleu plus tendre, plus doux à l'œil, un horizon plus gracieux et plus sublime, des vapeurs plus veloutées et plus molles, des eaux plus fraîches, des noms plus harmonieux ». Pour ajouter à l'illusion antique, des dauphins, de ces dauphins qui portèrent le chantre Arion, « venaient comme des tritons se jouer autour de la proue du vaisseau, » et il semblait que des profondeurs de l'abîme lumineux et tiède on vit s'avancer « le cortège d'Amphitrite »².

Grenier calcule, que, pendant les treize ans de sa vie d'écolier, il avait décrit cinquante-deux tempêtes. Il méritait bien d'en essayer une. Au cap Malée, une bourrasque s'éleva et, vingt-quatre heures

1. Lettre inédite du 1^{er} avril 1847.

2. Le fond du récit vient de Grenier (lettre inédite du 27 mars 1847). J'ai emprunté quelques traits à Benoît (*Journ. I. P.*, t. XVI, p. 446; cf. Druon, *op. cit.*, p. 51-52).

durant, ceux dont l'estomac n'était pas marin gémirent au fond de leurs cabines. Enfin, dans l'après-midi du dimanche, les grands noms d'Argos, d'Hydra, de Mycènes, d'Égine ranimèrent les plus endoloris. Migraines et nausées disparurent. Tout le monde se retrouva sur l'avant du *Tancrede*. On savourait, du large, le parfum de l'Attique. Sous l'azur, encore frileux, de la mer de Myrto, on cherchait « Salamine, et Sunium, et le mont Hymette ». On vibrat



LA MAISON GHENNADIOS

Façade extérieure, tournée vers l'Acropole¹.

dans l'attente de la cité sainte. Jeunesse, souvenirs, printemps, tout se fondait, aux dernières lueurs du crépuscule, en une symphonie d'une suavité virginale. Athènes! Mais ils la connaissaient. Ils n'étaient pas les Cimmériens qui ne l'ont jamais vue. Ils étaient les théores qui reviennent, afin de rendre un culte aux divinités de la métropole. Et dans la nuit bleue qu'étoilaient des flammes légères, leur regard fasciné voltigeait autour du triangle d'or d'un portique aérien. Leur cœur battait d'ivresse, de vénération, d'espoir : ils renouaient le présent au passé. Pour eux, pour leurs études, ils entrevoyaient comme une renaissance. Depuis l'affranchissement de la Grèce, ils étaient le premier chœur savant que l'Occident envoyait redire, suivant des rites oubliés, la prière sur l'Acropole.

1. D'après un daguerréotype communiqué par M^{me} Eugène Gandar (voir plus haut p. 33, n. 2).

Le lendemain, 22 mars¹, on débarqua. A l'hôtel, le premier soin des « Argonautes² » fut de se précipiter sur une galerie de bois qui dominait la plaine. L'impression ne fut pas, sous la nette clarté du matin, ce qu'elle avait été

la veille, sous la magie du crépuscule. Athènes n'était qu'un grand village³, dont les bicoques jaunes, plaquées de balcons rouges, s'éparpillaient au hasard. Les rues, d'aspect rustique, bossues, tortueuses, étaient pleines d'ordures, de décombres, d'échafaudages, de trous à chaux. Un palmier en coupait une en deux. Des pourceaux faisaient le khief au seuil des portes et des tribus de chiens errants se querelaient dans les carrefours. Les hommes, avec « leurs figures hasanées, leurs cous et leurs poitrines

nus, leurs longs cheveux, leurs énormes moustaches, leurs costumes étranges, leurs paroles inintelligibles et leurs accents sauvages »,



LE LYCÉE SIMOPOULO
Ancienne maison Ghennadios⁴.

1. Et non le 4 avril, comme une distraction le fait imprimer à Grenier (*La Grèce en 1863*, p. 1); cf. Druon, *Charles Benoît*, p. 53.

2. Surnom donné aux premiers membres de l'École d'Athènes (Ch. Lévêque, *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} mars 1898, p. 107; H. Druon, *op. cit.*, p. 41).

3. On lui attribuait de 25 à 30,000 habitants (Lévêque, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} novembre 1847, p. 499; Roux, *Correspondance*, p. 13; Gandar, *Lettres et souvenirs*, t. I, p. 77).

4. Gravure extraite de la *Revue de l'Art ancien et moderne* (t. I, 1897, p. 7). L'étage ajouté à l'immeuble a fait disparaître le fronton. Les arbres qu'on entrevoit derrière le mur de clôture sont ceux que plantèrent les premières promotions athéniennes (Gandar, p. 268).

étaient « d'un pittoresque effrayant ». Grenier se crut transporté dans une clairière d'Amérique, « au milieu d'une tribu d'Iroquois ou de Caraïbes ¹. »

De l'hôtel, nos pionniers coururent à leur maison. Elle était blanche avec des volets verts; elle comptait deux étages et trois terrasses, et son escalier était en marbre du Pentélique. A l'intérieur, on avait peint les murs en rose, et des dessins verts et rouges tatouaient les plafonds. Il n'y manquait que des meubles. En guise de végétation, le jardin possédait les bustes de Socrate, de Pythagore et d'Épicure. Tout autour, s'étaient des rampes pierreuses, coupées de ravins malpropres, sillonnées de pistes rougeâtres. On n'en donnait pas moins à ces terrains vagues le nom pompeux de Néapolis. Une poussière « à engloutir Herculanium et Pompeï » ruisselait sur les pentes. Mais quelle vue on avait de là-haut! Comme tout se transfigurait sous la poésie de la lumière! Quel épanouissement de tout l'être, quand, le 30 mars au soir, par un beau clair de lune, on put enfin admirer de chez soi la mystérieuse vapeur qui nacrait la cime de l'Hymette, le flot d'argent qui baignait Salamine, le divin sourire qui nimbait le Parthénon ²!

Benoit fut le premier doyen ³. Mais il présidait une république tumultueuse et il y eut dans ce petit monde égalitaire plus d'un pronunciamiento. Heureusement, à quelques stades, sous les platanes du Céphise, veillait l'autorité qu'on aime et qu'on ne discute pas. La Légation de France a joué un tel rôle dans l'histoire de nos origines, Patissia et ses hôtes ont laissé aux survivants de cet âge héroïque une impression si forte, si émue, si reconnaissante ⁴, qu'écourter ici notre tâche serait un non-sens et une trahison. M. Piscatory fut un dieu pour les sept premiers Athéniens. Son glorieux passé, connu en France de quinconque s'intéressait à la Grèce, fascinait les imaginations. On savait avec quelle énergie passionnée il soutenait Coletti dans sa lutte contre l'Angleterre. On savait qu'il était à Athènes presque aussi roi que le roi ⁵. On savait qu'il donnait le mot d'ordre à tous les vieux chefs de l'Épanastase, à Théodore Colocotroni, l'ancien grand stratège, à Kitzo Tzavellas,

1. Lettre inédite du 12 avril 1847. Voir aussi le début de sa *Grèce en 1863*, et comparer à ce qu'écrit Roux, le 27 mars 1847 (*Correspondance*, p. 13).

2. Ch. Lévêque, carnet I, p. 41-42; Grenier, lettres inédites du 31 mars et du 12 avril 1847.

3. H. Druon, *Charles Benoit*, p. 44.

4. Notée sur le vif, par Gandar, *Lettres et souvenirs*, t. I, p. 92.

5. Cf. Roux, lettre du 27 mars 1847 (*Correspondance*, p. 13).

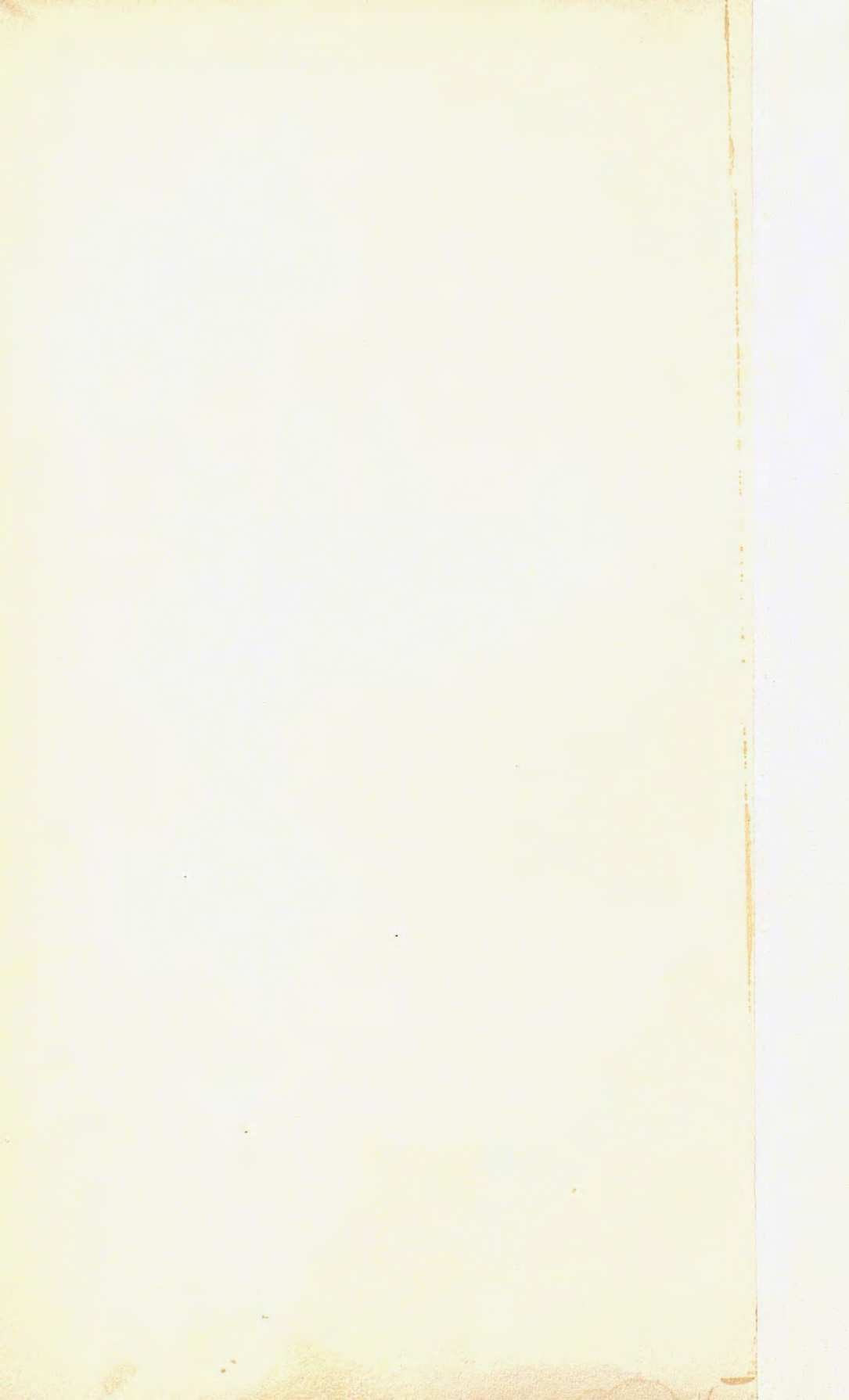


Hélios Dujardin

THÉOBALD PISCATORY

d'après le dessin original de Dominique Papety





dont on se montrait la femme, parée comme une idole, à Grivas, qui ne venait jamais qu'en veste de velours rouge chamarrée d'or, balançant sa fustanelle, redressant son buste mince et souple, conduisant vingt ou trente palikares dont on entendait d'une lieue les clameurs, les rires et les coups de fusil. Aussi fut-ce avec un sentiment de curiosité impatiente que les passagers du *Tancrède* s'en allèrent, le lendemain de leur arrivée, déjeuner à Patissia.

Dès le premier regard, ils furent conquis. Ils trouvèrent un homme de haute taille, à la fois robuste et svelte, d'un abord ouvert, cordial, entraînant. L'œil brun, ardent et vif, affinaît la physionomie, à laquelle un front décidé, un nez fort, des lèvres charnues imprimaient un air de virilité dominatrice¹. La parole était brève, facile, d'un timbre chaud, qui, en charmant, subjuguait. On ne pouvait unir à un plus haut degré la vie et le sang-froid, l'esprit et la présence d'esprit, la résolution et l'aisance. Ses opinions étaient modérées et libérales; mais il apportait, dans sa façon de les exposer et de les défendre, « je ne sais quoi de hardi, de brusque, d'imprévu, de martial et de cavalier, » qui formait un singulier contraste avec la trempe délicate et tempérée de ses convictions. Ce diplomate habile et délié déconcertait par l'audace de ses boutades incisives, par la véhémence inattendue de ses répliques, par la sève joyeuse de ses paradoxes. Ce vigoureux jouteur se révélait « plein de culture, épris des lettres et du beau », observateur abondant, varié, sagace. Il y avait chez lui un curieux mélange de bon sens pratique et de grâce chevaleresque. Mais un trait dominait tous les autres : le don du commandement².

On conçoit que pour des universitaires habitués à mesurer leurs paroles et leurs actes, tout pâles encore de la salle d'études, tout graves d'une adolescence à demi claustrale, cette grande figure de

1. Le portrait que reproduit la planche II date de 1846. Nous savons par Thouvenel (*La Grèce du roi Othon*, p. 67) que Dominique Papety était alors à Athènes, où il travaillait à un tableau représentant la visite de son protecteur le duc de Montpensier au temple de Jupiter Olympien. Un autre portrait de M. Piscatory, emprunté à *l'Illustration* du 25 octobre 1845, (t. VI, p. 113), a été récemment donné par ce même journal (livraison du 16 avril 1898, t. CXI, p. 283). Le rival de Sir Edmund Lyons y est représenté de trois-quarts, la main droite à mi-buste, la gauche sous le pan de la redingote, dans une attitude d'énergie impérieuse. Né à Paris le 30 septembre 1799, Théobald-Émile-Arcambal Piscatory y est mort le 18 novembre 1870, des fatigues d'une nuit de garde sur le rempart.

2. Pour voir M. Piscatory, j'ai eu : M^{me} de Gasparin (*Voyage au Levant*, t. I, p. 268, 272, 329), dont l'admiration est un peu béate; Thouvenel, juste, mais acéré; Grenier, enthousiaste, mais averti; Benoit, d'une exaltation sans réserves; Roux et Lévêque, nets, sobres, précis. Les passages placés entre guillemets sont empruntés à L. Vitet (troisième lettre sur le siège de Paris, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} décembre 1870, p. 569).



plein air ait représenté le type idéal de l'humanité supérieure. On eut le culte de M. Piscatory. On aima sa familiarité séduisante, qui savait trouver « un mot flatteur et caressant pour tous », qui s'entendait aussi bien à conquérir un matelot qu'un prince; on aima sa libéralité insouciant dont on disait : « Tout ce que fait M. Piscatory est grand et royal ¹. » On aima même ce que son impérieuse vitalité avait à l'occasion d'excessif. C'est qu'on sent qu'« il faut marcher droit avec lui » ². C'est que, malgré ses quarante-sept ans, l'ancien volontaire reste ce qu'il était au temps des armatoles : vert de cœur, large de geste, chaud de pensée, toujours prêt à courir la mer ou la montagne, à coucher sous la tente dans le « liméri », hardi cavalier, nageur intrépide, grand fumeur devant l'Éternel, un de ces Gaulois d'écorce rude et de santé forte qui n'aiment pas qu'on s'écoute ³.

M^{me} Piscatory vivait, avec une sérénité ferme, insinuante et délicate, dans le rayonnement de son mari. S'il était « tout hardiesse et tout activité » ⁴, elle était tout charme et toute discrétion. Elle mettait à l'aise par la simplicité de son accueil; elle retenait par l'aimable douceur de son caractère, la fine solidité de son intelligence, la spirituelle et souple nonchalance de sa conversation. Comme elle avait de beaux yeux, comme elle gardait une taille « telle qu'on n'en trouve qu'en France » ⁵, comme elle donnait une idée exquise « de la politesse et de la grâce particulières aux femmes de notre nation » ⁶, elle apparut, à cette lisière du bois d'oliviers, où passaient des silhouettes de pâtres armés jusqu'aux dents, sous les traits d'une « Muse familière » ⁷. La Muse avait le goût inné des arts. Presque chaque jour, elle montait en selle et visitait les monuments de l'Attique, n'ayant pour sauvegarde que Céphise, un petit cheval arabe, de robe blanche, qu'elle légua en partant à l'École française et dont Gandar se fit l'historiographe ⁸.

Qu'elle fut noblement hospitalière, cette Légation de France, aux heures difficiles de l'acclimatation! Comme elle fut vraiment la maison de famille, celle où l'on trouve le pain de l'âme : l'affection qui soutient, guide et reconforte! Le danger pour ces jeunes gens dépaysés

1. J'emprunte ces traits à Grenier (lettre inédite du 29 octobre 1847).

2. Roux, lettre du 26 mars 1847 (*Correspondance*, p. 10).

3. Roux, lettre du 9 mai 1847 (*ibid.*, p. 20).

4. Grenier, lettre inédite du 21 avril 1847.

5. Grenier, lettre inédite du 3 avril 1847.

6. Grenier, lettre inédite du 29 octobre 1847.

7. Benoit, *Ann. de l'Est*, t. VI, 1892, p. 509; Druon, *Charles Benoit*, p. 53 et 59.

8. *Lettres et souvenirs*, t. I, p. 80-81.

d'une façon si brusque, c'était l'isolement du cœur et de l'esprit; c'était le désenchantement qui mène au scepticisme. Mais M^{me} Piscatory est là, qui ménage les transitions; M. Piscatory est là, qui montre la voie et qui sonne au drapeau. Allons, mes hôtes, suivez-moi! Gagnons la ville, qu'on sache qui vous êtes! Montez à l'Acropole, pour prendre là-haut l'orgueil de votre mission! Et, sur la route poussiéreuse, le détachement s'avance. Le voici maintenant qui défile dans les rues, et la protection dont le couvre son colonel, cet héritier de la puissance des ducs ou « mégaskyrs » d'Athènes, lui fait « une position distinguée entre tous les *Francois* »¹. Dans les boutiques de bakkals, la canaille moskhomangite salue joyeusement, tandis qu'à la terrasse des cafés, les phanariotes, abandonnant leurs narghilés ou leurs tchibouks, dévisagent avec inquiétude ces nouveaux Barbares, ces nouveaux Mèdes, qui viennent leur ravir une fois de plus les richesses du Parthénon.

M. Piscatory fit donc mieux que fonder l'École : il lui apprit à persévérer dans les beaux enthousiasmes juvéniles. Croyez-moi, disait-il, ce n'est pas avec la sèche raison d'une critique sans flamme qu'il faut juger un corps vigoureux et troublé, encore malade d'une longue convulsion. Les Grecs sont dignes de votre sympathie. Par sa beauté physique, par sa richesse intellectuelle, cette race supérieure reste « la première nation du monde ». Ayez pour elle « une véritable idolâtrie ». Aimez ce pays d'exception. Préférez « cette grandeur dépouillée du sol à nos mesquins paysages variés de ruisseaux et d'arbres »². Et M. Piscatory fait école. Et Lévêque écrit sur son carnet : « La Grèce revit; les grands peuples ne meurent pas³! » Et Benoît s'écrie de l'Attique : « C'est un désert, sans doute, couvert de ruines et de décombres, sans verdure et sans eau. Mais que m'importe sa solitude! Je l'aime mieux comme cela, au contraire, gardant fidèlement le deuil de sa gloire et de ses malheurs illustres. Qu'ai-je besoin de maisons ou d'arbres pour l'animer? Les grands souvenirs dont ces lieux sont pleins ne les peuplent-ils pas assez? Quand, dans ce rocher aride, je vois encore taillées les marches du Pnyx, quand cette plaine est la première au monde où Cérès ait appris aux hommes à cultiver le blé, que vous faut-il de plus⁴? »

Ainsi, le premier contact, au lieu d'être amer et stérile, est géné-

1. Roux, lettre du 26 mars 1847 (*Correspondance*, p. 11); Druon, *op. cit.*, p. 54.

2. *Journ. I. P.*, du 2 juin 1847, t. XVI, p. 446.

3. A la date du 1^{er} avril 1847.

4. Lettre du 19 avril 1847 (*Journ. I. P.*, t. XVI, p. 447).

reux et fécond : « Que ce paysage est beau, d'une beauté classique! Quelle grandeur et quelle proportion dans ces montagnes! Quelle harmonie dans leurs rapports avec l'homme, qu'elles portent comme un piédestal au lieu de l'écraser! Quelle lumière à la fois splendide et douce! Quelle mer tantôt azurée, tantôt d'un vert d'émeraude, ou semée d'étincelles, vrai berceau de la mythologie la plus gracieuse que l'imagination de l'homme enfanta jamais! Comme cette nature proportionnée parle au cœur, sans avoir besoin d'augmenter sa voix du bruit des fleuves ou de la mer ¹! » A l'élan d'enthousiasme se joint la strophe de reconnaissance : « Moi, à Athènes, me promenant avec mon Platon à l'Académie, au bord de l'Ilissus, errant de la prison où mourut Socrate à la tribune d'où parlait Démosthène, montant presque à genoux les marches des Propylées, entrant avec une sorte de vénération religieuse et de tristesse profonde dans ce temple du Parthénon encore si merveilleusement beau dans sa dévastation, tout cela est-il croyable? Quel rêve! Qu'on ne me réveille pas, à moins pourtant que ce ne soit pour me retrouver tout à coup dans mon petit ermitage de la rue Madame, à cinq minutes de la rue de l'Odéon ². »

Notez cette fin de mélodie. Pour le moment, ce n'est qu'une imperceptible dissonance. Quand Grenier, se promenant à Colone, huit jours après l'arrivée, fait, avec quelque ironie, sa « millième déclaration d'amour » à la Grèce ³, ce n'est encore que l'exquise sérénade de *Don Juan* : l'accompagnement se moque, avec une perfide et joyeuse prestesse, de la mélancolique douceur de la chanson ⁴. Mais, quand la petite troupe aura perdu son chef d'orchestre, le tendre regret de l'exil s'élargira, d'un mouvement brusque, jusqu'à la grande plainte nostalgique.

Il ne faut donc point nous lasser d'aimer et d'admirer M. Piscatory. Tant qu'il est là, il anime tout d'une vie exubérante. Son oasis de Patissia est une sorte d'éden biblique, un « paradis » à la mode perse, où grouillent les bêtes de l'arche, chien, chat, chèvre, chevreuil, gazelle, moutons, colombes ⁵. A-t-on de la peine ou de l'ennui? Se sent-on malade, dolent ou inquiet? Est-on las des splendeurs sèches du ciel, de la magie bleue de la mer, de l'impeccable harmonie des lignes de l'horizon? Vite, on court à la belle villa fraîche. Le prin-

1. Benoit, même lettre; cf. Druon, *Charles Benoit*, p. 60.

2. Benoit, lettre du 27 mars 1847 (*Journ. I. P.*, t. XVI, p. 446 = Druon, *Charles Benoit*, p. 54). Guigniaut habitait alors rue de l'Odéon.

3. Lettre inédite du 1^{er} avril 1847.

4. *Namouna*, strophes XIII-XV.

5. Lisez M^{me} de Gasparin, *Voyage au Levant*, t. I, p. 272-273.

temps y sème partout des anémones. Vingt filets d'eau courent sous les massifs. Au bord des allées, les peupliers d'Italie, les vigoureux platanes, les immenses nivéas frémissent au vent. Les figuiers, la vigne, le lierre s'enlacent aux branches, et il est impossible de voir des feuilles plus larges et des rameaux plus verts. Sous ce rideau mouvant, orangers et citronniers, amandiers, mimosas, lauriers-roses éparpillent à l'envi leur neige odorante. Mille corolles brillantes ou parfumées se marient en s'étouffant, et, du milieu des fleurs du parterre, une merveilleuse trochée de roseaux jaillit, dépassant les têtes de deux hauteurs d'homme¹. Comment n'eût-on pas aimé à venir chercher là « l'image d'une Grèce riante, fleurie et bocagère »², quelque chose de la patrie, un salon, les charmes d'une urbanité bienveillante³, les mélodies de Beethoven⁴, et le clair sourire des femmes de France?

C'était sans doute un présage de durée que cet enfantement dans la poésie et la joie. Ceux-là mêmes, dont l'admiration n'allait pas sans irrévérence, s'abandonnent à une fièvre de patriotisme et d'art. « La Grèce me ravit, » écrit Grenier; « je crois que l'École y aura du succès. Tout s'annonce bien et dépasse nos prévisions. Notre arrivée a bouleversé le ministre anglais⁵. » Le jour de Pâques, pour se conformer aux instructions de M. de Salvandy, qui a recommandé le respect des mœurs de la Grèce, on rôtit devant la porte un agneau à la palikare⁶. M. Piscatory enseignant l'énergie, on vit à l'air; on se livre à des exercices rudes; on monte à cheval; on arrose; on bêche un hectare de jardin par jour, et l'on a des moustaches d'un décimètre⁷. On se montre; on fait des visites; on danse aux bals de la Cour. On y est présenté à Coletti et l'on est fier de s'entretenir cinq minutes avec le vrai roi de la Grèce: « Il est roi et paraît roi: tête énorme, buste très fort, longs cheveux, moustaches de palikare. Il est impossible de voir une démarche plus souveraine, plus fière, plus simple, plus héroïque que celle de cet homme-là. » Dans un autre

1. Description presque textuellement empruntée à Gandar (*Lettres et souvenirs*, t. I, p. 106). Cf. Druon, *Charles Benoît*, p. 54.

2. L'expression est de Grenier (*La Grèce en 1863*, p. 2).

3. Gandar, *Lettres et souvenirs*, t. I, p. 105.

4. M^{me} de Gasparin, *Voyage au Levant*, t. I, p. 273.

5. Lettre inédite du 27 mars 1847.

6. Grenier, lettre inédite du 4 avril 1847.

7. Grenier, lettre inédite du 12 avril 1847. Sur la question de la moustache, vult Roux, lettres des 19 août et 9 septembre 1847 (*Correspondance*, p. 24 et 27). Porter la moustache à la palikare, c'était adopter une mode schismatique et afficher ses sympathies pour la Grèce.



coin du salon, c'est le second patron de l'École qui « soûle » de satisfaction et d'aise l'orgueil national : « On se pressait auprès de M. Piscatory. Il était libre, spirituel, écouté, triomphant. Le ministre anglais, Sir Lyons, était gauche, embarrassé, solitaire. Je me suis retiré heureux, heureux, comme si je venais d'apprendre la nouvelle de la bataille d'Austerlitz ou d'Iéna¹. »

N'oublions pas que la devise de la mission n'est pas encore : « Pour la science ; » elle est : « Pour le drapeau² ! »

1. Grenier, lettre inédite du 12 avril 1847. Sur ce même bal, voir Druon, *Charles Benoit*, p. 64.

2. Grenier, lettre inédite du 30 octobre 1847 : « Nous sommes créés et mis au monde pour répandre en Grèce l'influence de notre drapeau. »



LA DANSEUSE VOILÉE D'AUGUSTE TITEUX

(BCH., t. XVI, 1892, pl. IV.)



LE TEMPLE DE SUNIUM¹

IV

PHYSIONOMIE GÉNÉRALE DE L'ÂGE HÉROÏQUE

Limite de la période des origines. — 1. Histoire extérieure : L'accueil fait en France à la charte organique ; approbation des *Débats* ; opposition du monde universitaire. — L'accueil en Grèce ; polémiques de presse ; aigreur du parti anglais ; violences du parti russe ; dispositions malveillantes des savants locaux. — Difficultés des premiers mois : maladie de Daveluy ; mort de Coletti ; départ de M. Piscatory. — L'action politique de l'École ; les cours de français. — 2. Histoire intérieure : Le travail scientifique et littéraire ; services rendus par les pensionnaires architectes. — Gandar et la conception humaniste ; insuffisances de ce programme ; nécessité d'une réforme.

A la rentrée de 1847, M. de Salvandy craignit que les hôtes de la maison Ghennadios n'eussent quelque regret de s'être aventurés pour deux ans sur une terre lointaine et, dans sa paternelle mansuétude, il offrit de relever ceux qui désiraient abrégier leur engagement. Mais tous répondirent avec entrain qu'ayant eu à essuyer les plâtres, ils tenaient à ne pas écourter leur bail. Le ministre se déclara très satisfait². Benoit, Lacroix, Lévêque et Grenier restèrent jusqu'en juillet 1848 ; Roux, Burnouf et Hanriot, admis à bénéficier de l'année supplémentaire prévue par la charte de fondation, jusqu'en juillet 1849. Dans l'intervalle, Gandar occupa la place laissée vacante

1. D'après un dessin de Papety, daté du 24 juillet 1846 et conservé au Musée du Louvre sous la cote 1773.

2. Roux, lettres des 10 octobre et 15 novembre 1847 (*Correspondance*, p. 35 et 38).

par la démission de Rigault. A leur tour, Jules Girard et Isidore Vincent complétèrent les cadres. Ces trois promotions, celle du 24 décembre 1846, celle du 29 septembre 1847, celle du 19 décembre 1848, forment un ensemble indissoluble. C'est l'École des origines. Elle a une physionomie spéciale, qu'il convient d'étudier à part.

Mais nous jugerions mal l'expérience, si nous ne déterminions au préalable dans quelles conditions elle fut tentée. L'institution nouvelle passa-t-elle inaperçue? Trouva-t-elle en France l'appui nécessaire? Reçut-elle en Grèce un accueil favorable? N'eut-elle pas d'épreuves à surmonter? Autant de questions dont l'examen s'impose.

A Paris, l'opinion fut loin d'être indifférente. Les *Débats*, qui depuis le début de l'affaire escarmouchaient à l'avant-garde, témoignèrent d'une satisfaction éclairée. Un rédacteur anonyme, Sainte-Beuve sans doute, écrit dans le numéro du 13 septembre : « L'École française remplira un double but, celui de former pour la France des antiquaires et des hellénistes distingués; celui de répandre dans la Grèce moderne la connaissance et le goût de notre langue et de notre littérature... On voit du premier coup d'œil tout ce que la science et la politique peuvent gagner à un établissement de cette nature. L'École française d'Athènes ne rendra pas moins de services aux lettres que l'École de Rome en rend aux arts, et les liens de sympathie qui unissent la Grèce à la France se resserront. Nous félicitons sincèrement le ministre de l'Instruction publique de la largeur de vues qu'il a apportée dans cette belle conception¹. »

Si quelques esprits généreux et libres, comme Dubois, alors député de la Loire-Inférieure et directeur de l'École normale, s'associaient à ces éloges et justifiaient M. de Salvandy d'avoir « hasardé » cette création, « malgré les doutes décourageants qui cherchaient à arrêter son zèle², » d'autres, et non des moindres, multipliaient les critiques. Il y avait, comme on l'a dit³, « adéquation » entre la monarchie bourgeoise et son Université. Celle-ci, comme celle-là, était honnête, laborieuse; mais elle ne fut jamais traversée par un grand souffle de rénovation. Le souci un peu bas des intérêts particuliers empêchait qu'on ne s'élevât jusqu'aux nobles synthèses indépendantes.

1. L'entre-filet a été reproduit dans le *Journ. I. P.* du 16 septembre 1846 (t. XV, p. 645).

2. Ce sont les propres termes de Dubois (*Mémorial de l'Association des anciens élèves de l'École normale*, 1845-1876, p. 86).

3. Louis Liard, *L'Enseignement supérieur en France*, t. II, p. 179.

Rien n'est plus topique à cet égard que la manière dont une revue influente, vantée pour l'impartiale et ferme clairvoyance de ses jugements, apprécie la charte du 11 septembre. Ce qu'elle y trouve surtout à reprendre, c'est l'article 2, d'après lequel, conformément à une proposition de M. Charles Alexandre, la mission athénienne devait conférer le baccalauréat ès lettres « aux élèves des écoles françaises et latines de l'Orient, qui ont reçu ou qui recevraient le plein exercice de l'Université de France ». Or, c'est là, nous dit-on, une innovation extrêmement grave, puisque, d'une part, elle a pour effet « de soustraire l'Orient à l'action immédiate et nécessaire de nos Facultés des lettres », et que, d'autre part, « le plein exercice est une concession purement nominale, qui confère des droits, sans représenter la valeur réelle que ce titre a chez nous ¹. »

Pourvu des seules lumières de sa curiosité naturelle, Sainte-Beuve avait écrit : l'École d'Athènes formera des hellénistes et des antiquaires. L'homme de métier répond : « L'École de perfectionnement ne perfectionnera probablement rien du tout. La langue grecque, l'histoire et les antiquités grecques, que nos jeunes agrégés doivent, aux termes de l'ordonnance, étudier en Grèce, sont choses que les Grecs modernes savent généralement très mal, qu'ils ne savent même absolument pas, et dont les plus instruits d'entre eux vont tous les jours demander des leçons aux nations savantes de l'Europe. Nos jeunes compatriotes ne pourront donc profiter de leur nouveau séjour qu'à la manière des voyageurs, par l'aspect des lieux mêmes, sur lesquels encore ils seront bien souvent forcés de s'en tenir aux conjectures.

« Ainsi, les intérêts de la science, ou, pour nous exprimer plus exactement, les intérêts scientifiques de la France, que l'on met ici en avant, ne sont ni ne peuvent être pour rien dans les décisions que l'on vient de prendre. Est-ce à dire pour cela que la proposition de M. Alexandre, ou l'article de l'ordonnance qui y correspond, ne puisse avoir aucune utilité? Non, certes; mais c'est une utilité politique qu'il y faut chercher, plutôt que l'avancement de la philologie ou celui des études. Si la France ne gagne rien à ces mesures, n'est-il pas évident que l'Orient y gagnera beaucoup? Ne l'est-il pas aussi que nos agrégés vont donner des leçons dans la Grèce au lieu d'en recevoir? Ne l'est-il pas que les créations nouvelles sont un moyen pour nous d'étendre notre langue, nos mœurs, notre influence?

¹. *Revue de l'Instruction publique en France et dans les pays étrangers*, numéro du 15 octobre 1846, p. 985.

et que la France, fidèle au caractère ancien et bien connu de sa politique, va continuer à jouer ce rôle honorable, tâchant de dominer par sa langue, par ses idées généreuses et libérales, tandis que d'autres peuples ne cherchent que leur intérêt matériel et celui de leur commerce dans leurs relations avec les divers peuples?

» De ce point de vue, l'ordonnance du 11 septembre et la proposition de M. Alexandre nous semblent parfaitement claires : elles s'expliquent l'une par l'autre très naturellement et de manière à obtenir l'approbation des hommes politiques. — Mais ici s'arrête notre appréciation : nous avons exposé les éléments de la question, nous avons montré qu'en la restreignant, comme les termes le feraient croire, aux intérêts de l'Instruction publique en France, elle n'avait à peu près aucune valeur. Cette valeur, elle peut cependant la tirer de raisons d'un autre ordre, que nous n'avons pas coutume d'examiner dans cette *Revue*, et qu'il nous a suffi de faire entrevoir 1. »

En haut lieu, l'opposition était plus acerbe. Certains membres du Conseil royal de l'Université, dont M. de Salvandy avait limité les pouvoirs, se vengeaient par des sarcasmes : — Une mission politique en Grèce? Imprudence! Une école d'antiquaires? Duperie! La Commission de Morée a tout épuisé. Que se flatte-t-on de faire et de recueillir, après Abel Blouet, après Puillon-Boblaye, après Bory de Saint-Vincent? Est-ce que Le Bas ne vient pas de rentrer en France, ayant moissonné le Péloponnèse, l'Archipel et l'Asie Mineure? Ce n'est qu'une vaine aventure. Qu'y a-t-il au fond de tout cela? La manifestation éphémère d'un romantisme qui commence à n'être plus de saison 2.

Puis, chez les camarades qui restaient confinés dans leurs chaires, au lieu de recommencer, sous le grand soleil oriental, le pèlerinage de Chateaubriand, il y avait l'envie, toutes les variétés de l'envie, l'envie aigre-douce, l'envie casanière et médisante, l'envie spirituelle ou vulgaire, l'envie muette, furibonde ou astucieuse. Pour un qui disait à l'ami partant : « Tu es aimé du ciel; passer de Naples à Athènes, du golfe de Baïa à la baie d'Éleusis, du tombeau de Virgile au cap Sunium, vivre quelques instants de sa vie mortelle dans cette éblouissante lumière qui transfigure tout, c'est fouler à deux pieds la terre de l'idéal 3, » il y en avait dix qui sifflaient et persiflaient :

1. Même recueil, p. 985-986. L'article n'est pas signé.

2. Voir Ch. Lévêque, *La fondation et les débuts de l'École française d'Athènes*, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} mars 1898, p. 90.

3. Campaux, *Isidore Vincent*, p. 30. Avec Antoine Campaux, il faut citer, parmi les amis et les alliés de la première heure, Alexis Pierron.

Ah! le favoritisme! Il y a toujours des habiles qui évitent le métier et se déroberent à ses besognes¹. Quand l'argent manque pour le nécessaire, on le gaspille en fantaisies... Peu à peu, une légende se forma, suivant laquelle le métier des pupilles de M. de Salvandy consistait à prendre des leçons d'équitation, à collectionner des pots de miel du mont Hymette et à coqueter, dans une salle de cours, devant les petites-nièces d'Aspasie².

En Grèce, ce fut bien autre chose. On ne saurait se figurer l'effervescence que provoqua, dans les officines politiques, l'inoffensive ordonnance du 11 septembre. M. Piscatory n'avait cependant pas négligé de faire à son œuvre une honnête réclame: « Cet établissement ne sera pas utile seulement à la France; la Grèce aussi pourra profiter des lumières qui s'y trouveront réunies... Nous n'avons pas besoin de dire que cette nouvelle preuve de l'intérêt que porte le Gouvernement français au progrès intellectuel de la jeunesse grecque a été accueillie avec une profonde et sincère reconnaissance. Ce n'est pas chez un peuple intelligent comme le peuple grec que de pareils bienfaits passent inaperçus. Ils honorent à la fois et le pays qui les accorde et celui qui les reçoit, et à la gratitude des Grecs se mêle peut-être aussi la satisfaction de pouvoir rendre tout de suite à la France un service égal à celui qu'elle acceptera. Il va donc s'établir bientôt entre la Grèce et la France un échange continu de lumières auquel les deux nations gagneront également, et qui resserrera plus étroitement de jour en jour les rapports de sympathie et de confiance qui existent depuis longtemps entre elles³. »

Malgré le brevet de désintéressement et de civisme que la Légation décernait à sa phalange de lettrés, un vent d'orage ébranla les bureaux de rédaction. *L'Espérance*, organe d'une des fractions du parti anglais⁴, commença l'attaque. « Pour le moment, » écrivait-elle à l'arrivée du courrier, « nous ne ferons qu'une remarque: le but de l'École française est indubitablement politique. Quel avantage la

1. Voir encore Ch. Lévêque, *La fondation et les débuts de l'École française d'Athènes*, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} mars 1898, p. 91.

2. La légende fut tenace: dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} mai 1864 (p. 149), il y est encore fait allusion.

3. *Moniteur grec* du 28 septembre (= 10 octobre) 1846. L'article est reproduit dans le *Journal*, I. P., t. XV, 1846, p. 747.

4. Les volte-face d'opinion étant alors fréquentes chez les journalistes grecs, il est très difficile de fixer les nuances de cette presse caméléon. La classification donnée par Duvergier de Haurann (*La Grèce pendant les trois derniers mois*, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} janvier 1845, p. 92-93) n'a qu'une valeur approximative et expectante.

Grèce retirera-t-elle de cet établissement? Cette entreprise *latine* ne fait que trop songer au mot du poète latin :

» *Timeo Danaos et dona ferentes*¹. »

La citation eut un succès extraordinaire. Reprise, commentée, délayée à l'envi, elle servit d'épigraphe à d'interminables divagations. Chacun, mis en veine de littérature, déploya, selon son tempérament, la dialectique de Socrate, la véhémence de Démosthène, l'ironie de Lucien, le pathétique de saint Jean Chrysostome. Dans ce tournoi de forts en thème, la palme resta au *Siècle*. La feuille napiste², qui émargeait au budget russe, agita le spectre clérical : — « Celui-là est sûr de la victoire, qui se rend maître, non du corps, mais de l'esprit et du cœur des hommes. » Or, « l'ordonnance de Philippe » n'est pas autre chose qu'une tentative « effrayante » contre la Grèce, contre ses mœurs, son esprit, ses destinées politiques, sa foi religieuse. Hellènes, prenez garde ! Il s'est fondé à Paris une société dont le but est de ramener l'Église orientale dans le giron de saint Pierre. L'École française est son avant-garde. C'est une succursale de la Propagande. Que vient-elle faire en Grèce, sinon tâter le terrain pour l'introduction des « mauvais jésuites »³? On en veut à nos croyances nationales. Le Vatican est à nos portes. Coletti, le séide de la France, le Sabaoth du papisme, n'a pris la direction des affaires ecclésiastiques que pour livrer le Saint-Synode aux congréganistes étrangers. Oui, c'en est fait. Grâce à la « croisade » dirigée par les enfants de Loyola contre l'enseignement orthodoxe, la Grèce a perdu son indépendance. Elle devient une province française, une autre colonie d'Afrique⁴.

Et les mots de scandale, de corruption, d'hypocrisie, d'apostolat, de prosélytisme sont répétés à l'envi. Tout ce qu'un journaliste échauffé, sur cette terre classique de l'exaltation verbale, peut imaginer d'épithètes et se remémorer d'apophthegmes, tombe comme grêle. Pour le théologien du *Siècle*, l'École française ne tend à rien

1. 'H Ἐπίς, numéro du 28 septembre (= 10 octobre) 1846.

2. De Napas, nom d'un paysan grec devenu fou pendant la guerre de l'Indépendance (*La Grèce du roi Othon*, p. 17, n. 1). Napiste était donc l'équivalent de « frénétique », comme moskhomangite de « décroisseur ».

3. « On croyait que nous venions prêcher le catholicisme au détriment du schisme grec. Des universitaires endossant le froc des jésuites ! L'invention n'était pas heureuse ; mais les estaminets croient tout, en Grèce comme en France » (Grenier, lettre inédite du 31 mai 1847).

4. 'O Αἰών, numéro du 30 septembre (= 12 octobre) 1846. Ce journal est un des rares périodiques grecs dont la longue carrière ne soit pas féconde en palinodies. Son fanatisme le mettait à l'abri des variations (cf. Blancard, *Le grec moderne*, p. 42-43).

moins qu'à une « transsubstantiation » du christianisme hellénique en catholicisme occidental. A bon entendeur salut! Le trône d'Othon branle sur ses bases. « Philippe » travaille à y mettre un des siens¹.

Coletti, qui en avait vu bien d'autres, garda un calme dédaigneux. Ses journaux conseillèrent de ne pas prendre au sérieux ces contorsions et ces grimaces. Les faits ne tarderaient pas à confondre les faux patriotes « qui voient avec peine qu'on choisisse la langue française pour propager les sciences et les idées libérales de l'Occident ». D'eux-mêmes, les bons citoyens sauraient fermer l'oreille « aux insinuations de la malveillance et du charlatanisme »². Le sang-froid insolent de la presse ministérielle exaspéra le journal philorthodoxe, qui lança rageusement une riposte dont le titre seul brûlait comme un fer rouge : 'Ο προδότης³. Le traître, c'était naturellement le grand chef des moskhomangites, le pape de la canaille, Coletti.

La *Minerve*, à qui son nom faisait une loi de la modération⁴, intervint pour imprimer au dialogue un tour plus discret. Suivant la coutume, elle se réclama d'une sentence empruntée au bagage des Sept Sages : Μηδὲν ἄγαν! s'écria-t-elle. Qu'avons-nous à craindre de la philologie grecque ou latine? Aimons la lumière, d'où qu'elle vienne. Soyons hospitaliers! Soyons Européens! Au lieu de mal accueillir ces généreux pionniers de la science, souhaitons au contraire que d'autres, Allemands, Anglais, Russes, Italiens, les imitent⁵.

Mais le grand folliculaire du *Siècle* n'entendait pas capituler. Dans un parallèle, intitulé « Ὀλίγα », qui justifiait mal ses prétentions au laconisme, il démontrait, avec la scolastique intempérante d'un Gorgias byzantin, que les envahissements confessionnels de la France, si différents de la réserve pudique de la Russie, étaient une menace pour l'œuvre de Photius. Le tzar, bien qu'orthodoxe, n'envoyait pas



1. « Quand le duc de Montpensier a visité la Grèce, il y a deux ans, il a été accueilli par les populations avec un enthousiasme qui a dû inquiéter et rendre jaloux le roi Othon. On a été jusqu'à crier : *Vive le duc de Montpensier, roi de la Grèce!* C'est une ancienne espérance de ce pays-ci que celle d'être gouverné par un prince français, et ils ne l'ont pas perdue » (Grenier, lettre inédite du 30 septembre 1847).

2. Article de *l'Ami du Peuple*, reproduit dans le *Journ. I. P.*, t. XVII, 1848, p. 26. Sur la couleur de ce journal, consulter Duvergier de Hauranne (*Revue des Deux Mondes* du 1^{er} janvier 1845, p. 92); sur les arrière-pensées de son rédacteur, voir Roux, lettres des 19 et 28 décembre 1847 (*Correspondance*, p. 43 et 47).

3. 'Ο Αἰών, numéro du 16 (= 28) octobre 1846.

4. Elle appartenait à un groupe d'observation qui inclinait, selon ses intérêts ou ses goûts, tantôt à droite, tantôt à gauche (Duvergier de Hauranne, *loc. cit.*, p. 93). Blancard (*Le grec moderne*, p. 42-43) lui attribue une nuance plus tranchée dans le sens anglais et protestant.

5. Η Ἄστυα, numéro du 17 (= 29) octobre 1845.

ses maîtres professer dans les écoles athéniennes. Dans quelle intention « Philippe » envoyait-il les siens? Admettre au foyer national des sectes de toute croyance, c'était faire du peuple grec un peuple sans religion et sans Dieu¹.

Ici, *l'Espérance* reprit la plume. Elle avait fourni l'entrée en scène; elle trouva le mot de la fin. Commentant les craintes patriotiques du *Siècle*, elle peignit « le fils de Philippe-Égalité » sous les traits d'un ogre qui ne rêvait que crises et cataclysmes: — « Depuis son avènement, qu'ont vu et la Grèce, et l'Espagne, et le Portugal, et les États italiens, et l'Égypte, sinon des machinations contre leur paix intérieure? » L'ordonnance instituant une École française d'Athènes n'était qu'un dernier brandon de discorde lancé par l'universel perturbateur². — Plus heureux que Claude, Louis-Philippe avait, à rebours, son apokolokyntose, et il dut lui être agréable, à lui qu'on ne caricaturait qu'en poire, de se voir, une fois au moins, métamorphosé en croquemitaine d'apocalypse.

C'est le défaut des journalistes de manquer de nuances; c'est aussi, à l'occasion, celui des érudits. A la nouvelle qu'on leur envoyait une colonie d'humanistes, les archéologues d'Athènes, les λογιώτατοι, comme on les proclamait, firent le guet autour de leurs monuments. Il n'y eut qu'une exception, mais glorieuse. Un sage, un descendant des Sages, le seul Grec qui n'aspirât point à un portefeuille³, l'épigraphe palikare qui, pendant la guerre de l'Indépendance, se préparait à la conservation générale des Musées en défendant les inscriptions à coups de fusil⁴, Pittakis enfin, le vieux, le vénérable Pittakis afficha un noble désintéressement, fondé aussi bien sur sa joviale bonhomie que sur sa pittoresque incompétence. Les autres, historiens du Phanar, professeurs de l'Université, « étaient humiliés qu'on vînt chez eux prendre leur place, leur faire concurrence ou leur donner la leçon⁵. » L'ordonnance de « Philippe » les mettait, eux aussi, en émoi. Tout ce que le Landerneau d'Othon le Bègue comptait de sociétés, de ligues, de groupes, de coteries et d'hétairies s'agitait et frémissait, plus que n'avaient jamais frémi, depuis la création du monde, les feuilles d'arbres de l'Attique.

1. Ὁ Ἄϊών, numéro du 10 (= 31) octobre 1846.

2. Ἡ Ἐπίτις, numéro du 21 octobre (= 2 novembre) 1846.

3. Mot de Grenier, lettre inédite du 21 avril 1847.

4. Voir la préface des *Antiquités helléniques* de Rhangabé (reproduite dans le *Journ. I. P.* du 15 mars 1848, t. XVII, p. 161).

5. Th. Homolle, *L'École française d'Athènes*, dans la *Revue de l'Art ancien et moderne*, t. I, 1897, p. 12.

A la Légation de France, Thouvenel pensait comme les phanariotes. Il aimait son chef¹; mais il déplorait ses errements². Esprit fin, sagace et positif, diplomate réfléchi et circonspect, d'une maturité précoce, il se sentait mal à l'aise, lui, gentleman de haute culture, au milieu du « bazar de figures étranges »³, de brûlotiers truculents, de héros dépenaillés, de palefreniers magistrats, de voleurs députés ou généraux, d'assassins présidents de Chambre ou ministres, dont Guizot faisait à la tribune une Salente de petits saints⁴. Observateur désabusé, le jeune secrétaire assimilait le philhellénisme à la négrophilie. La Grèce n'était qu'une « illusion poétique ». Et c'était pour ce « champ ingrat », pour ce « terrain d'une importance exagérée et factice », pour ce « guépier », qu'on sacrifiait l'entente cordiale et qu'on risquait de rouvrir la crise de 1840! Une imprudence si folle lui paraissait « une véritable tristesse politique »⁵.

L'arrière l'idée de « perfectionnement », il voyait l'idée de combat, et l'une lui faisait douter de l'autre : « La création de cette École est un produit de la politique de sentiment et d'imagination que nous suivons ici, » écrit-il le 20 janvier 1847, à son beau-frère Cuvillier-Fleury. « Je sais, » ajoute-t-il, « que le directeur de notre École d'Athènes est un de vos amis; je sais de plus qu'il est homme d'esprit, et, à ce double titre, vous pouvez être sûr que je l'accueillerai comme une ressource précieuse. » La souplesse de son âme conciliante l'amène à conclure : « Le succès sera difficile; mais enfin il n'est pas impossible⁶. » Tout dépend de la façon dont on pratiquera l'expérience. Après avoir donné aux palikares ce nouveau et dangereux gage de tendresse, s'ingéniera-t-on à brouiller de plus en plus les cartes? Veut-on que de cette Grèce qui, dans les termes où elle est vis-à-vis de la Turquie, ressemble à un « baril de poudre placé à côté d'une masure »⁷, jaillisse l'étincelle qui embrasera l'Orient? Là est la préoccupante inconnue.

1. « Je ne connais pas d'homme d'un caractère aussi diamétralement opposé au mien avec lequel je puisse mieux vivre » (*La Grèce du roi Othon*, p. 42, Œ. p. 47, 72, 99, 164).

2. Voir tout le début de sa correspondance et particulièrement les pages 175 et 181.

3. L'expression est de Gandar (*Lettres et souvenirs*, t. 1, p. 293).

4. Cf. Thouvenel, p. 185-186. — « On sue sang et eau pour maintenir au pouvoir des gens à qui l'on ne prêterait pas quatre sous. » Suit une anecdote topique. Conclusion : « *Ab uno disce omnes*. C'est toujours la même canaille que du temps de Thémistocle. Quels pauvres êtres que les hommes, même lorsque Dieu les a fait naître Grecs! » (p. 206-207.)

5. *La Grèce du roi Othon*, p. 81, 107, 119, 155, 204, 215, 218.

6. *Ibid.*, p. 98.

7. *Ibid.*, p. 103.

Une atmosphère calme paraissait être un élément indispensable de réussite, et, pendant trois ans, les nuages ne cessèrent pas de s'amonceler. M. Piscatory était une individualité puissante; Daveluy avait une personnalité ombrageuse. Entre la Légation de France et la Direction de l'École, des heurts étaient à craindre¹. Mais Agamemnon débutait : devant la prééminence reconnue d'Achille, il prit sur lui d'arrondir les fières arêtes de son esprit. Par malheur, il tomba malade. Le changement d'habitudes et de climat, le dépaysement physique et moral, un deuil cruel le jetèrent dans une hypocondrie qui faillit l'emporter. Cette langueur amère et taciturne affecta douloureusement les jeunes enthousiasmes qui débordaient autour de lui. Grenier ne cache pas son impatience : « Il est bon jusqu'à la tendresse, » écrit-il, « mais faible jusqu'à la lâcheté. C'est un homme sans initiative, sans action, timide, ne donnant jamais un ordre, n'ouvrant jamais un avis, et blessé quand on ne devine pas sa pensée, quand on ne rencontre pas son désir. Il se tient coi et solitaire dans sa chambre, soupirant sans fin après les rives de France. Et il y a tant de bien à faire ici ! Il y a de la gloire à acquérir ! Ah ! si j'étais directeur de l'École d'Athènes ! » La crise dura longtemps². Tous s'empresaient en vain. M^{me} Piscatory déployait ses grâces insinuantes; M. Piscatory usait de brusquerie cordiale : « Quand une femme a des vapeurs, elle n'a qu'un moyen de se guérir : c'est d'ourler des torchons. Faites de même : agissez ! travaillez ! »

À Paris, les ennemis de l'École, exploitant son désarroi³, annonçaient son rappel imminent. Une note officieuse, où l'on reconnaît le généreux optimisme de M. de Salvandy, coupa court à ces bruits pleins de malignité : « Quelle que puisse être la suite de cet incident aussi imprévu que regrettable, l'École d'Athènes, qui s'attriste de l'interruption des travaux de M. Daveluy, parce qu'elle appréciait à toute leur valeur ses rares qualités, est désormais à l'abri des chances de la fortune, accueillie, comme elle l'est, de la Grèce et de son

1. Thouvenel écrit le 16 avril 1847 : « M. Daveluy me plaît beaucoup. Je crains malheureusement que M. Piscatory n'ait pas à son égard les mêmes idées que moi; mais je m'arrangerai de façon à éviter des chocs désagréables » (*La Grèce du roi Othon*, p. 120).

2. Lettre inédite du 21 avril 1847.

3. On en trouvera le récit dans Benoit, lettre du 19 avril 1847 (*Journ. I. P.*, t. XVI, p. 447); dans Roux, lettres des 20 avril, 9 mai et 24 juillet 1847 (*Correspondance*, p. 16, 19, 22), et dans Druon, *Charles Benoit*, p. 72 et 81 sqq.

4. Grenier, lettre inédite du 26 juin 1847.

5. « Ce malheur si imprévu nous consterne au delà de toute expression, d'abord parce que nous sommes attachés de cœur à notre directeur, et ensuite parce que l'École souffre, n'agit pas, ne se montre pas » (Grenier, lettre inédite du 4 mai 1847).



JEAN COLETTI

Reproduction d'une lithographie faite d'après le dessin de Papety.



jeune monarque, placée sous la ferme et prévoyante tutelle de notre ministre, M. Piscatory, protégée enfin par tous les souvenirs du passé, par tous les intérêts du présent, et par cette force secrète qui, en dépit de tous les obstacles, fait développer en leur temps les institutions conçues avec patriotisme, réalisées avec fermeté¹.

Daveluy guérit. C'était une de ces imaginations vives « qu'un rien trouble et qu'un rien remet »². A la nouvelle que M. de Salvandy, déférant à son désir, se disposait à le faire rentrer en France³, il secoua sa nostalgie et recouvra la plénitude de sa santé⁴. Mais les événements contraires se succédaient sans interruption. Le 12 septembre 1847, Coletti, dont l'appui cordial et tout-puissant avait permis à l'École de prendre aisément racine, fut emporté par une maladie de vessie, après quelques jours d'atroces souffrances⁵. Trois mois plus tard, M. Piscatory, nommé ambassadeur à Madrid⁶, quittait la Grèce⁷, laissant à la petite république athénienne le soin de se gouverner seule. Puis, éclata la révolution du 24 février 1848. Elle enlevait à la mission Salvandy et Guizot; elle l'exposait « à tous les dangers d'une administration nouvelle, assiégée de préoccupations, accablée de charges, qui, par malveillance pour les créations du régime déchu, par simple indifférence, ou par économie, pouvait détruire ce qu'un décret avait établi »⁸.

Du moins, le jeune état-major qui perdit ainsi coup sur coup ses quatre maréchaux était-il muni d'instructions nettes, capables de guider son inexpérience et de lui donner foi en son avenir? M. de Salvandy n'arrivait pas toujours à cristalliser ses intentions généreuses.

1. *Journ. I. P.* du 2 juin 1847, t. XVI, p. 445. Cf. Druon, *Charles Benoît*, p. 82.

2. Roux, lettre du 9 mai 1847 (*Correspondances*, p. 26).

3. Il l'avait nommé recteur d'Amiens (Grenier, lettre inédite du 26 juin 1847).

4. Roux, lettre du 24 juillet 1847 (*Correspondance*, p. 22).

5. Sur la mort de Coletti, voir deux lettres de M. Piscatory, l'une à Guizot (*Moniteur* du 26 septembre 1847, n° 269, p. 2613), l'autre à Thouvenel (*La Grèce du roi Othon*, p. 147-148, en note). Au récit de Guizot (*Mémoires*, t. VII, p. 373-375), qui sent un peu l'apprêt académique, on comparera celui de Grenier (*La Grèce en 1863*, p. 133-134), plus vivant dans sa familiarité pittoresque. Voir également, dans la *Correspondance d'Emmanuel Roux* (p. 31-34), la lettre du 19 septembre 1847: certains détails n'y sont pas d'un goût parfait. — Le portrait que reproduit notre planche III date de 1846, comme celui de M. Piscatory. Sur le séjour de Papety en Grèce, voir plus haut, p. 51, n. 1, et p. 57, n. 1.

6. Ordonnance du 10 décembre 1847.

7. Il s'embarqua le 8 janvier 1848 sur la *Vadette*. La Grèce officielle lui fit des adieux d'une grande solennité (voir le *Moniteur* du 26 janvier 1848, n° 25, 3^e supplément, p. 198, d'après le *Moniteur grec*). Sur les adieux que lui fit l'École, Druon, *Charles Benoît*, p. 96-97.

8. Th. Homolle, *Revue de l'Art ancien et moderne*, t. I, 1897, p. 15.

Quand, le 19 décembre 1846, ses bureaux lui demandèrent quel rôle le Gouvernement entendait assigner aux Athéniens futurs, il répondit : « Le respect des institutions et des mœurs de la Grèce ; le soin de faire aimer et respecter la France par leur modestie, leur zèle pour la science, leur culte pour l'Antiquité classique ; l'empressement à communiquer sans faste tout ce qu'ils savent et à étudier sans relâche ce qu'ils ignorent ¹. » Mise au net par un expéditionnaire et transmise avec les amplifications d'usage ², cette note étonna les esprits positifs, qui crurent à une mystification ³. Ce fut là cependant le seul programme de l'École primitive.

M. Piscatory, dont la bonne humeur revêtait volontiers des images familières, s'exprima d'une façon plus concrète, mais non plus avertie : « Mes amis, » dit-il à ses aides de camp, lorsqu'il les reçut pour la première fois à Patissia, « nous vous donnons un couteau et un morceau de bois : à vous d'en faire quelque chose ⁴. » Après quoi, il attendit « avec impatience » que M. de Salvandy lui envoyât ses « directions » ⁵. Mais le ministre académicien planait dans un nuage de silencieuse bienveillance. Le 30 novembre 1847, Gandar recevait de lui « un accueil aimable et cordial, des compliments, une liberté sans limites ». Quant aux instructions données, elles furent très larges : « Je veux que les premiers sujets de l'Université mûrissent leur esprit et complètent leur éducation par des voyages utiles. Apprenez à connaître l'Antiquité ailleurs que dans les livres et le monde ailleurs qu'en France. Je m'en remets à vous du soin de découvrir les sujets de profitables recherches et de fécondes observations. Partez quand vous voudrez ; séjournez où vous l'entendrez ; arrivez quand il vous plaira. Si les ressources du Ministère le permettent, je vous aiderai, vous et vos collègues, à visiter toutes les côtes d'Asie, la Troade et la Palestine. Vous reviendrez par Ravenne et Venise. Une seconde mission vous permettra d'étudier dans les Universités d'Allemagne et d'Angleterre. Allez ! Marchez ! Trouvez ⁶ ! » Cette spirituelle bonhomie

1. Doss. I. P.

2. J'ai donné le texte de cette transcription, communiquée aux intéressés le 28 décembre 1846, dans la *Correspondance d'Emmanuel Roux*, p. 28, en note.

3. Roux, lettre du 15 septembre 1847 (*Correspondance*, p. 28).

4. Ch. Lévêque, *La fondation et les débuts de l'École française d'Athènes*, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} mars 1898, p. 93 ; Druon, *Charles Benoît*, p. 61. — « L'École française fut un des gages qu'il donnait à la Grèce de sa sympathie. Quant à la mission littéraire et scientifique de l'œuvre, il comptait sur nous pour la fixer » (Ch. Benoît, *Annales de l'Est*, t. VI, 1892, p. 506).

5. Thouvenel, lettre du 20 mai 1847 (*La Grèce du roi Othon*, p. 126).

6. *Lettres et souvenirs*, t. I, p. 1-2. Voir aussi Ch. Lévêque, *op. cit.*, p. 93.

ravissait. On se félicitait d'avoir un ministre si libéral et si paternel¹. Mais on continuait à se poser la question délicate : « Que ferons-nous pour nous perfectionner ? »

Ce fut donc une table rase que nos débutants eurent devant eux. Avec l'aide de M. Piscatory, ils y inscrivent quelque chose, et ces premiers efforts, pour être très différents de ce qu'on souhaiterait aujourd'hui, n'en sont pas moins dignes d'éloge et de reconnaissance. D'abord, on acclimata l'École; on la fit connaître; on l'imposa universellement : d'un mot, et ce mot a ici toute sa force, on la fonda. Puis, on réfléchit sur le but à poursuivre et l'on dégagèa une orientation qui eut sa noblesse. Enfin, on sema pour l'avenir. Indiquons les grandes étapes de ce noviciat.

On débarque. Ce ne sont de toutes parts que visages menaçants, créneaux en armes, casques horribles. Ici, les fortes têtes du parti anglais machinent des plans de campagne; là, moines et pappas du parti russe, rangés autour des saintes icônes, se précipitent sur la croix latine; plus loin, le groupe savant des *λεγιώτατοι* enveloppe d'un cordon sévère les reliques du passé. Avec une belle sève de cordialité française, la petite troupe monte à l'assaut. Elle est dans la place. Ses premiers pas sont « pénibles et agités »². Mais ni les intrigues ne l'arrêtent, ni les embûches ne la découragent. On l'examine; on s'aperçoit qu'elle aime sincèrement la Grèce, qu'elle n'est nullement inféodée à la « makhærocratie », qu'elle est résolue à ne pas sortir de la neutralité politique. Les mains se tendent. On observe qu'elle a un budget, qu'elle ne le garde pas pour elle seule, que des Hellènes privilégiés y émargent. On réfléchit que nul n'est éternel, ni nécessaire, que l'amitié d'un grand homme, comme M. Piscatory, est un bienfait des dieux, et l'instinct de prévoyance détermine d'amusantes conversions³. Bientôt, tout le monde veut avoir eu la première idée de l'École. Un personnage considérable, le gendre de Savigny, Constantin Schinas, affirme que dès 1842 il en proposait la création à Cousin⁴. Sir Edmund Lyons lui-même s'humanise. A la surprise générale, il invite Daveluy à dîner⁵. Professeurs, avocats, journalistes apprennent peu à peu le chemin de la maison Ghennadios. C'est

1. Roux, lettres des 10 octobre et 15 novembre 1847 (*Correspondance*, p. 35 et 38).

2. Grenier, lettre inédite du 19 novembre 1847.

3. Dans ses lettres des 19 et 28 décembre 1847, Roux nous révèle les raisons du dithyrambe inspiré à *l'Ami du Peuple* par la maladie de Ch. Byzantios, dont l'École appointait les leçons de grec moderne (*Correspondance*, p. 43 et 47).

4. Carnet inédit de Ch. Lévêque, à la date du 5 avril 1847.

5. Roux, lettre du 28 novembre 1847 (*Correspondance*, p. 49).



chaque jour, entre les quatre murs roses de la « byzantine »¹, de lyriques couplets sur l'hellénisme. Le village bavarois est enchanté de ses hôtes². Rizo Rhangabé, le chef de l'érudition phanariote, les guide en personne à Éleusis, et si la Société d'archéologie les assiège, ce n'est que pour solliciter leur cotisation³.

Ce qui est aussi intéressant que les résultats mêmes, c'est la confiance, l'entrain, l'ardeur communicative avec lesquels la mission se voue à sa « tâche patriotique »⁴. Les contradictions du programme, au lieu de la décourager, la stimulent et l'enivrent : « Nous sommes entourés de difficultés, de dangers, de pièges, d'ennemis, d'espions, de faux amis, de courtisans ; il faut constamment être sur ses gardes, se surveiller, ne rien dire et tout voir. » On prend joyeusement des airs de conspirateur. « Le directeur abdiquant, » on essaie « de diriger sans lui porter ombrage. Après le déjeuner et le dîner, on fait porter les tchibouks et le café ; on met les domestiques à la porte, et la séance est ouverte. On délibère ; on se communique ses observations et ses conjectures sur les hommes et sur les événements ; on fait des motions. On concerte, on combine les démarches ; on va aux voix, si c'est nécessaire. Le vote porté, on agit. On lance des espions dans Athènes pour savoir les nouvelles et apprécier l'esprit public. On cause avec les marchands, les ouvriers, les domestiques. Quel monde ! Il y a plus d'intrigues dans cette petite ville que dans tout le reste de l'Europe. » Cette diplomatie officieuse semble autrement efficace que la diplomatie officielle : « Un diplomate a son caractère et son enseigne politique ; il ne peut se présenter chez un ennemi sans donner l'éveil, sans exciter des soupçons, sans s'exposer à des rebuffades. Nous, nous entrons partout. Sous couleur de causer d'antiquités, de manuscrits, de philologie grecque, on se glisse, on cajole, on conquiert, on fait l'article pour la France. On nous dénonce tel professeur, comme un Anglais. Vite en campagne, mais sans tam-

1. Ainsi nommée, parce que Byzantios y donnait ses leçons (Ch. Lévêque, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} mars 1898, p. 94).

2. Benoit écrit, dès le 19 avril 1847 : « Je n'ai point trouvé chez les Grecs d'Athènes les préventions fanatiques qu'on nous avait dénoncées : je suis au mieux avec l'archimandrite. Nous n'avons qu'à nous louer ici de l'accueil que nous font les gens de tous les partis, et nous nous flattons que nos rapports y deviendront de plus en plus faciles » (*Journal I. P.*, t. XVI, p. 448).

3. Sur l'excursion d'Éleusis, Benoit, *loc. cit.*, p. 447, et Druon, *Charles Benoit*, p. 73 ; sur les rapports avec la Société d'archéologie, Lévêque, dans le *Journal des Savants* de décembre 1879, p. 750, et Druon, *op. cit.*, p. 69. — Il y eut bien quelques retours offensifs, comme celui que nous signale Roux, le 19 novembre 1847 (*Correspondance*, p. 39) ; mais c'étaient là des balles perdues.

4. Cf. Benoit, lettre du 27 mars 1847 (*Journal I. P.*, t. XVI, p. 447).

bour ni trompette, modestement, discrètement. On lui parle de ses ouvrages; on écoute ses dissertations; on lit ses mémoires, on se fait son humble et docile écolier; on lui promet la correspondance de l'Institut français et son portrait dans l'*Illustration*. On caresse son chien; on embrasse sur les deux joues ses petits garçons; on fait des compliments à sa fille sur ses yeux noirs. On donne à entendre qu'on pourrait bien se marier à Athènes: notre position, qui serait très subalterne en France, est ici magnifique; nous sommes rétribués à l'égal du préfet de l'Attique¹.»

Blancard, le paladin Blancard, invinciblement attiré par les horions, s'était réservé les régions tourmentées où le pappas Iconomos et le moine Pharmakidis, ces deux frères ennemis de l'Église orientale, renouvelaient les bagarres théologiques du Moyen-Age byzantin². Ce sera l'éternel honneur de Blancard d'avoir su concilier à l'École française les sympathies de ces deux hommes qui ne se cherchaient que pour se dévorer. Mais aussi que de carafes d'eau furent bues, que de cuillerées de *glyko* avalées, que de tchibouks consumés en de tabagiques conciliabules! Sachez qu'on peut déployer autant de diplomatie à la table sans tapis d'un caloyer qu'autour du tapis vert d'un ministre, et n'allez pas contester inconsidérément à Blancard le titre qu'il arbora, au déclin du siècle, sur ses cartes de visite et ses photographies: *Secrétaire fondateur de l'École française d'Athènes*.

Athènes conquise, on entama l'Attique, la Corinthie, l'Argolide, le Péloponnèse, l'Archipel. Éleusis et Phylé furent les deux premières places où flotta l'étendard normalien. On arrivait en caravane, avec des provisions, du jambon, de l'agneau, des oranges, du vin de Bordeaux ou du vin de Chypre. On s'installait au khané. On y trouvait le maire du lieu, le maître d'école, les notables bavardant et fumant leurs pipes. On les conviait au festin. Entre deux verres, on manifestait en l'honneur de l'Hellade, « et, en vérité, les gens les plus communs en Grèce ont une si belle physionomie et tant d'intelligence qu'on ne peut pas se défendre pour eux du plus vif intérêt³. » On ne manquait pas, en s'en allant, de pointer les recrues qu'on avait faites.

Rien d'amusant comme certaine entrée à Corinthe, « Nous étions sublimes, » raconte Grenier. Un guide en tête, les cavaliers s'avan-

1. Grenier, lettre inédite du 21 avril 1847.

2. *Le grec moderne*, p. 28-29.

3. Roux, lettre du 27 avril 1847 (*Correspondance*, p. 17).

çaient « deux à deux, lentement, majestueusement, des lauriers-roses au chapeau, la bride de la main gauche, la droite tombant le plus harmonieusement possible. C'était jour de fête. La population ouvrait des yeux! Nous n'avons pas ri. » A l'auberge, on reçut un savant du pays, qui était là maître d'école. « Nous l'avons invité à manger du riz et du mouton avec nous. Nous l'avons chauffé de paroles et de rhum. Il désire de l'avancement : nous lui avons promis notre protection auprès de M. Coletti. Ceci a décidé la victoire. Le brave homme a payé d'avance; il nous a donné un sac de raisins de Corinthe, haut d'un mètre, plus six vases antiques¹. » Bientôt, on ne se contentera plus de rallier de simples magisters de village; on s'attaquera aux représentants de la vieille aristocratie foncière, et l'on réconciliera avec la France un grand chef de clan du Magne².

Peu de temps avant les élections de 1847, M. Piscatory, charmé du succès de ses courtiers bénévoles, eut l'idée de les employer en masse dans l'Archipel. L'opposition y devenait inquiétante; il s'agissait de la corrompre ou de la désarmer. A cet effet, le consul général des Cyclades reçut l'ordre de préparer une croisière politique, à laquelle l'École française serait adjointe comme renfort oratoire. La perspective de cette navigation pittoresque excita l'enthousiasme: « Nous désirons tant servir à quelque chose! » s'écriait Grenier. Il ne peut y avoir que des avantages, pour le parti français, à « débarquer, dans une dizaine d'îles, sept ou huit gaillards qui fument et boivent du vin résiné avec les Grecs, achètent leurs vieilles médailles, admirent leurs ruines, se font voler, et crient à tue-tête: *Vive la Grèce!* Cette mission conquérante fait le charme de nos excursions : à peine signale-t-on un bonnet rouge qu'on met le cap dessus et qu'on travaille à le séduire, à le faire français. Nous ne connaissons trêve ni repos avant qu'il ait juré par M. Coletti et par M. Piscatory »³. A la réflexion, M. Piscatory restreignit prudemment le programme : Benoit fut seul attaché à l'expédition. C'était un fort bon choix. Pour témoigner à la Grèce une admiration passionnée, le doyen des « missionnaires de l'esprit français »⁴ n'eut qu'à ouvrir son cœur, et les espérances qu'on fondait sur lui ne furent pas déçues⁵. Il but, pendant trois semaines, à la santé du roi Louis-Philippe et du roi

1. Lettre inédite du 9 juin 1847.

2. Relations avec Kopaniza (Gandar, *Lettres et souvenirs*, t. I, p. 379 et 383 Grenier, *La Grèce en 1863*, p. 99 sqq.).

3. Lettre inédite du 26 mai 1847.

4. *Annales de l'Est*, t. VI, 1892, p. 505.

5. Son voyage a été raconté par Druon, *Charles Benoit*, p. 74-80.

Othon, à l'union fraternelle de la Grèce et de la France, à la fortune du jeune royaume et à l'avenir de l'École d'Athènes. « Les toasts, » raconte-t-il, « se succédaient avec un délire sacré. » Il semblait que Bacchus l'eût « touché de son thyrsé ». Quand il revint de sa tournée de banquets électoraux, ses camarades ne le reconnurent plus. Du rose tendre, son teint était passé « au noir le plus fumeux », et son moral s'était « hâlé bien davantage ». Il avait suffi d'une campagne pour transformer le modeste universitaire en un véritable loup de mer, sacrant dans la perfection².

A nos semi-diplomates, il fallait un costume semi-diplomatique. M. de Salvandy le désirait, et tous, Burnouf excepté, jugeaient que cela « poserait » l'École³. Après une véhémence discussion, il fut résolu, le 19 octobre 1847, à l'unanimité moins une voix, qu'on aurait un habit de cérémonie, composé essentiellement d'un frac, que rehausseraient une décoration d'officier d'académie, une épée à poignée de nacre et un tricorne à cocarde tricolore. Le frac, noir et orné de broderies de soie noire, moulait finement la taille. Sur le côté gauche de la poitrine, brillait une large palme d'argent barrée par une palme bleue. L'épée était « un gracieux bijou » avec « ses ciselures de cuivre jouant l'or et représentant une Minerve, une couronne de France et des rameaux de chêne et d'olivier ». Cet élégant uniforme, « mélange harmonieux de blanc et de noir, » était « d'une gravité, d'une dignité incomparable ». On le portait « avec assurance et désinvolture », et il avait beau coûter un mois de traitement, on était fier, à ce prix, de faire figure entre le corps des officiers de vaisseau et les « damerets » de la carrière⁴.

Quand, le 1^{er} janvier 1848, toute l'École, en frac et l'épée au côté, traversa, pimpante, les salons de Patissia, on put se croire revenu aux grands jours de l'ancien régime. Comme un marquis de Noïntel ou un comte de Choiseul-Gouffier, M. Piscatory avait sa maison littéraire. Il la montrait avec orgueil, et elle n'éprouvait pas moins de satisfaction à se produire. Elle avait conscience d'avoir été à la hauteur de sa tâche, d'avoir déployé une ardeur jeune, adroite et circonspecte⁵.

1. *Annales de l'Est*, t. VI, 1892, p. 518. Cf. Druon, *Charles Benoît*, p. 76.

2. Grenier, lettre inédite du 21 juin 1847; Druon, *op. cit.*, p. 77.

3. Grenier, lettre inédite du 19 octobre 1847.

4. Grenier, lettres inédites des 9 janvier et 9 février 1848; Roux, lettres des 5 et 15 novembre 1847 (*Correspondance*, p. 36 et 37); Gandar, *Lettres et souvenirs*, t. I, p. 277 et 290; Druon, *Charles Benoît*, p. 65-66.

5. Dans un rapport à Vaublanc, en date du 17 août 1848 (archives du ministère des Affaires étrangères), Thouvenel lui rend sur ce point un chaleureux témoignage.

Elle avait su allier le tact à la passion. Elle avait su, sans se compromettre, regagner à la France maint ennemi politique. Elle avait répandu au loin, par ses voyages, le nom de l'institution nouvelle et partout elle l'avait fait bien accueillir¹. En la voyant à l'œuvre, Thouvenel, qui s'y connaissait, la prit en estime et plus tard il eût volontiers associé Charles Lévêque à sa fortune, si cet autre sage n'eût préféré le calme studieux de la maison de Socrate à la fragile splendeur du palais de César.

Si l'action diplomatique fut brillante, l'œuvre d'enseignement fut curieuse. L'uniforme et les cours de langue française, ces « inventions de M. Piscatory », ne méritent pas le dédain dont Gandar les enveloppe². Sans doute, on s'illusionna; mais l'illusion fut utile et généreuse. « Être choisi pour faire de l'Orient une colonie intellectuelle de la France, » s'écriait Grenier³, « quelle mission admirable! » Et quels trésors d'enthousiasme et de souplesse on dépensa pour y réussir! Pendant trois mois, on se complut à une escrime savante: « La jeunesse grecque a faim du pain de notre parole; mais nous sommes habiles: nous nous faisons prier. Si nous avons commencé du jour de notre arrivée, notre barque sombra; car on croyait ici que nous venions nous substituer aux professeurs du pays. Il fallait au début se montrer discrets, modestes, timides. Nous avons passé notre première quinzaine à bêcher notre jardin: cela nous a posés⁴. »

En juin, à l'approche des vacances, on commença, sans bruit, des réunions préparatoires. Chacun forma dans sa chambre une petite classe qui devait être le noyau des cours définitifs⁵. Mais à peine dessiné, le mouvement prit un essor brusque: « En une semaine, nous avons conquis cinquante maisons influentes, sans que personne le prévît. Les Légations anglaise et russe vont se plaindre au gouvernement grec. Notre ministre a sa réponse toute prête: il dira à messire Lyons et à messire Persiani: *Pourquoi n'envoyez-vous pas des professeurs enseigner ici le russe et l'anglais? Personne ne s'y oppose. La France y applaudira*⁶. » Comme l'avait supposé M. Piscatory, la Grèce, studieuse, mais pauvre, témoignait une vive reconnaissance aux jeunes maîtres qui lui donnaient son enseignement et

1. Roux, lettre du 10 octobre 1847 (*Correspondance*, p. 35).

2. *Lettres et souvenirs*, t. I, p. 278.

3. Lettre inédite du 21 mai 1847.

4. Grenier, lettre inédite du 31 mai 1847.

5. Grenier, lettre inédite du 12 juin 1847.

6. Grenier, lettre inédite du 26 juin 1847.

ne le lui vendaient pas ¹. Dans la rue, les mères athéniennes remerciaient avec effusion les professeurs de leurs fils. Ces exubérances de la nature orientale enchantaient ceux qui en étaient l'objet : « Une si chaude popularité sert à merveille nos intérêts politiques. La pensée de M. Piscatory est de créer ainsi un parti français que les revirements de l'opinion et les changements de ministères ne puissent ébranler. C'est hors de doute : il y réussira. Dans peu de mois, on ne parlera plus que la langue française à Athènes; on lira uniquement les journaux et les livres français. Établies et dominantes en Grèce, nos idées envahiront tout l'Orient. Dans notre auditoire, il y a des Thessaliens, des Crétois, des Smyrniotes, des Syriens, des Asiatiques, des jeunes gens de Constantinople. Les voies sont ouvertes, et les temps sont arrivés. Que cette mission est grande, sublime, sainte ! Elle nous inspire; elle nous transforme. Des devoirs de cette nature nous donnent des qualités et des forces inconnues de nous-mêmes. En face d'un monde à conquérir, de la barbarie à expulser ou à éclairer, de la civilisation à étendre, il faudrait être d'une incurable et désespérante médiocrité pour ne devenir point actif, courageux, persuasif. Je me féliciterai éternellement d'avoir travaillé à cette grande tâche, qui appartiendra à l'histoire. Dans vingt ans d'ici, l'École d'Athènes sera la première institution de notre siècle ². »

On put craindre un moment que la mort de Coletti n'enrayât tout. Cet homme extraordinaire tenait une telle place en Grèce qu'il semblait que la nation entière dût périr avec lui. Lorsqu'il s'alita, dans les premiers jours de septembre, palikares et philhellènes furent consternés. De rudes figures féroces fondaient en larmes autour de la peau de lion où agonisait le héros de la guerre sainte. Quand il eut rendu le dernier soupir et qu'on l'eut exposé, en bonnet rouge, en fustanelle blanche, en guêtres d'argent, sur un lit de parade où ruisselaient les fleurs, tout un peuple vint lui mettre sur la bouche le baiser d'adieu ³. Ce grand deuil ne marquait-il pas la fin du parti français? Sir Edmund Lyons n'allait-il pas assister, avec la joie farouche d'un Cimmérien, à l'écroulement de l'École? M. Piscatory veillait. Un matin, il apparut, avec son air des jours de bataille : « Messieurs, » dit-il à ses attachés littéraires, « je compte sur vous

1. Roux, lettre du 15 septembre 1847 (*Correspondance*, p. 29).

2. Grenier, lettre inédite du 7 juillet 1847.

3. Roux, lettres des 9 et 19 septembre 1847 (*Correspondance*, p. 31 et 32); Grenier, *La Grèce en 1863*, p. 134. Mme Trubert, la fille de M. Piscatory, m'a décrit elle-même ces scènes, dont elle a gardé un souvenir profond.

pour être de plus en plus les auxiliaires de notre politique. Il ne s'agit pas de prendre le mousquet contre Grisiotis ou Papacostas. Il s'agit de donner à l'article de votre charte qui prévoit des cours de français toute l'ampleur qu'il comporte. Jusqu'ici, les leçons ont eu un caractère privé. A l'avenir, elles seront officielles; elles s'ouvriront largement à tous : mais nul n'y sera admis sans mon autorisation, en sorte que la faveur émane du Gouvernement français et non de votre obligation particulière ¹. » La voix du fondateur éveillait toujours de l'écho : « Notre École va redoubler d'efforts, » écrit Grenier; « c'est une croisade générale, une charge de réserve sur toute la Grèce. On attaque tout, et d'estoc et de taille. M. Piscatory nous a marqué le but. En avant ²! »

Habilement annoncés et différés, les cours furent brillamment ouverts le 3 novembre. Dès le 14 octobre, cent cinquante auditeurs étaient inscrits; le 8 novembre, le chiffre s'élevait à cent quatre-vingt-trois; le 15, à deux cents; le 9 décembre, à deux cent quarante-sept ³. Et les sollicitateurs affluaient toujours. La maison Ghennadios ne désemplassait pas. Des suppléants, que l'on baptisait, en souvenir de Guigniaut, du titre d'ἑφεσδοί, guettaient les vides. Il y avait de tout dans cette foule bigarrée, des enfants et des hommes mûrs, des étudiants, des professeurs, des avocats, des médecins, des fonctionnaires, des ecclésiastiques. On se flattait de compter bientôt « autant d'élèves que les quatre Facultés de l'Université d'Athènes » ⁴. La place manquant, on parlait d'agrandir les locaux, de construire une salle spéciale de conférences, et, chaque matin, on commandait au menuisier de nouveaux bancs ⁵. M. de Salvandy recevait des listes triomphales. L'une d'elles offre des suscriptions d'une saveur inattendue : n° 119, Marchetti, pharmacien de Venise; n° 122, Mavromichali, sous-officier du Magne; n° 132, Néophyte, diacre d'Ithaque, et, sur une feuille supplémentaire, on lit : « Tatarakis, de Milo, employé au parquet de l'Aréopage ⁶. » Pour un lettré enthousiaste du grand passé classique, ce mélange de vocabulaire ancien et moderne était

1. Roux, lettre du 15 septembre 1847 (*Correspondance*, p. 29).

2. Lettre inédite du 19 octobre 1847.

3. *Moniteur* du 10 novembre 1847, n° 314, p. 2818 = *Journ. I. P.*, t. XVI, p. 908. — Lettres de Daveluy, 8 novembre et 9 décembre 1847 (Doss. I. P.); lettres de Roux, 5 et 15 novembre 1847 (*Correspondance*, p. 35 et 37). — Pour la période subséquente, Gandar (*Lettres et souvenirs*, t. I, p. 264-267) donne un historique substantiel, et, 54 et là (p. 73, 254-255, 278), quelques détails complémentaires.

4. Grenier, lettre inédite du 30 octobre 1847.

5. Grenier, lettre inédite du 9 novembre 1847.

6. Ces listes sont conservées à Paris (Doss. I. P.).

un ravissement. Roux nous représente l'auteur d'*Alonzo* et d'*Islaor le barde* s'écriant à chaque courrier : « Léonidas ! Périclès ! Épaminondas ! », appelant tendrement l'École sa fille bien-aimée, lui octroyant des frais de voyage et augmentant de six cents francs le traitement primitif¹. M. de Salvandy est fier de son œuvre, notait également Grenier ; il aime la gloire ; il se présentera devant la postérité avec un souvenir digne de Louis XIV et de Colbert, qui ont fondé l'Académie de France à Rome, et « cette espérance d'immortalité, qui chatouille l'orgueilleuse faiblesse de son cœur, c'est à nous qu'il la doit. Notre prudence et notre zèle ont tout fait »².

Quant à M. Piscatory, « cet esprit si ardent et si plein de confiance, » l'empressement des Grecs l'étonnait lui-même³. Non seulement les hommes au pouvoir, députés ou sénateurs, des ministres, comme Glarakis, envoyaient leurs fils au « collège français », mais « les premiers noms de la Grèce », des napistes avérés, des clients patentés du régime « philosterling » se mêlaient à la cohorte moskhomangite. Rien qu'à regarder le bariolage des vestes, des bonnets et des guêtres, on se promenait de Missolonghi à Trébizonde et de Monemvasie à Varna. C'était « un panhellénium en raccourci »⁴. Quelle revanche de 1840 !

Par malheur, le 8 janvier 1848, l'École perdit son plus généreux soutien⁵. Le rival de Sir Edmund Lyons quitta pour jamais les rives bleues qui étaient redevenues, grâce à lui, un rivage d'épopée, « le rivage de la mer retentissante. » Quand sa haute taille se fut évanouie à l'horizon, tout s'assombrit dans la brume. Les énergies qu'il galvanisait s'évanouirent. Puis, la révolution du 24 février éclata, et les idées prirent un cours nouveau. D'ailleurs, Pâques était arrivé. Les pâtres du Pentélique, poussant leurs moutons dans les rues, chantaient : « La marjolaine sent bon ; le basilic embaume. » Noël et Chapsal furent délaissés pour l'agneau à la palikare⁶. Le 25 juin, quand on clôtura, l'effectif des grands jours était réduit des deux

1. Lettres des 5 et 15 novembre 1847 (*Correspondance*, p. 35 et 37).

2. Lettre inédite du 19 novembre 1847.

3. Même lettre.

4. Gandar, *Lettres et souvenirs*, t. I, p. 267.

5. « Après la perte que nous venons de faire, » écrit, le 9 février 1848, Daveluy au Grand-Maître, votre bienveillance « nous devient plus que jamais nécessaire. M. Piscatory était quelque chose comme un père pour l'École, et son départ nous a donné une secousse dont nous avons bien de la peine à nous remettre » (Doss. I. P.).

6. « Les cours se font comme ils peuvent, » écrit Gandar, le 28 mai 1848 ; « le nombre des élèves diminue beaucoup, le zèle aussi » (*Lettres et souvenirs*, t. I, p. 73).

tiers. Thouvenel et Daveluy firent part en haut lieu de cette débandade attristante : « Ce n'est ni l'intelligence, ni la facilité, ni le désir d'instruction qui manquent à la race grecque; c'est la suite et la constance dans le travail¹. »

L'année scolaire 1848-1849 marcha plus mal encore. Une opposition très nette se formait contre l'idée même des cours : « En principe, » déclarait Gandar, « je désire que l'École d'Athènes ne soit pas considérée comme une école de grammaire française. » Il regardait les cours comme la « condition accidentelle » de la mission « plutôt que comme cette mission elle-même », et il les subissait « comme une gêne au lieu de les adopter comme un but ». Le but vrai de l'École, ce n'était pas d'apprendre aux petits Athéniens à écrire, « sans trop de barbarismes, une lettre de faire part, » c'était de permettre aux normaliens de France de se perfectionner par le voyage et l'étude². Daveluy, très épris de son loisir, plaidait dans le même sens auprès du ministre : « L'enseignement de notre langue et de notre littérature n'est qu'un accessoire dans les occupations des membres de l'École française. Leur objet principal, c'est d'approfondir la connaissance de l'Antiquité grecque, tout en poursuivant les études qui sont particulières à chacun d'eux, comme historien, comme littérateur ou comme philosophe³. » A la rentrée du second semestre de 1849, la maison Ghennadios ne se rouvrit plus aux fustanelles de l'Albanie, aux corsets d'or de l'Épire et du Magne, aux pantalons bouffants des Iles, aux bonnets rouges d'Aivalik, de Cavalla ou de Rodosto.

Si éphémères qu'aient été les cours Piscatory, ils sont loin d'avoir été inutiles. Dans cet auditoire inégal qui suivait, deux ou trois fois par semaine, les conférences de Benoit sur Molière ou à qui les rudiments de la grammaire étaient inculqués par Roux, plus d'une vocation sérieuse s'éveilla. Le professeur Pantazidis rappelait naguère à M. Homolle qu'il avait appris le français de M. Charles Lévêque⁴; M. Dimitzas, l'historien de la Macédoine, M. Miliarakis, le géographe de l'Archipel, le général Cokkidis se flattent également d'avoir appartenu à l'École. Ainsi, la première promotion justifia les espérances de Coletti : elle paya l'hospitalité qu'elle reçut. Les cours eurent un autre avantage; en l'absence de tout programme et

1. Daveluy au ministre, Athènes, 17 juillet 1848 (Dosa, I. P.). Même note dans le rapport de Thouvenel à Vaulabelle, Athènes, 17 août 1848 (archives du ministère des Affaires étrangères).

2. *Lettres et souvenirs*, t. I, p. 265-267 (17-18 décembre 1848).

3. Athènes, 17 juillet 1848 (Dosa, I. P.).

4. Voir la *Revue de l'Art ancien et moderne*, t. I, 1897, p. 19.

de toute règle, ils fixèrent un but aux bonnes volontés confuses. « Longtemps malade, toujours ennuyé », Daveluy n'offrait guère que des distractions mondaines, une tasse de thé, une partie d'échecs, et les spirituelles saillies de son mishellénisme¹. Homme d'action, M. Piscatory enseigna l'action. On peut dire que l'histoire de l'École primitive se partage en deux périodes : avant et après le départ de M. Piscatory. Avant, l'École marche ; « elle prospère ; son action, sa renommée s'étendent². » Après, il y a une dépression dans la joie et le courage. Saluons donc encore la grande figure du fondateur et souhaitons que dans le sillon qu'il a ouvert germe toujours ce qu'il y semait à pleines mains : la passion de l'effort, le dévouement aux nobles idées, la générosité sensée, allègre et chevaleresque.



Diplomate, M. Piscatory ne se réservait que la direction extérieure de l'École. Mais, en s'abstenant d'intervenir dans la direction intérieure, il ne se désintéressait pas des études de ses jeunes Athéniens. Il avait hâte de les voir se distinguer ; il les poussait à écrire ; il leur demandait des articles prouvant qu'ils n'étaient « ni morts, ni endormis »³. Il songeait à fonder une *Revue de l'École d'Athènes* qui aurait paru tous les deux ou trois mois et qui aurait publié des travaux « historiques, littéraires, philosophiques, descriptifs, scientifiques, concernant la Grèce ancienne et la Grèce moderne »⁴. Déjà, les manuscrits s'élaboraient, quand les auteurs furent avisés qu'il serait impossible d'obtenir du Gouvernement l'argent nécessaire : « Cet insuccès fut regardé « comme un malheur pour l'École »⁵. M. Piscatory n'en multipliait pas moins ses encouragements. A défaut de périodique spécial, il offrait le *Moniteur* ; il offrait le *Journal de l'Instruction publique* ; il lisait une lettre de Buloz ouvrant les colonnes de la *Revue des Deux Mondes*. « Les sujets ne manquent pas aux historiens, » écrit Roux. « Les philosophes et les littérateurs sont moins à l'aise : faites donc de la critique dans un pays où la plupart des

1. Gandar, *Lettres et souvenirs*, t. I, p. 271.

2. « Il veut quitter la Grèce qu'il abhorre, » écrit Thouvenel, le 8 juin 1845. (*La Grèce du roi Othon*, p. 254).

3. Grenier, lettre inédite du 19 novembre 1847.

4. Roux, lettre du 16 août 1847 (*Correspondance*, p. 23).

5. Grenier, lettre inédite du 12 juin 1847.

6. Grenier, lettre inédite du 30 juin 1847.

auteurs vivent encore et sont de nos connaissances! Nous voici à la recherche de poètes ou de prosateurs à embaumer¹.

Ainsi, « jeté en Grèce sans préparation, » le « phalanstère » tâtonne. Au début, tout attire : « On commence mille choses à la fois, une carte géographique, une aquarelle, une dissertation, un voyage. » On songe à des questions de haute philologie, à « une grammaire philosophe », où les altérations du grec moderne seraient expliquées par les grandes lois de l'esprit humain². On rêve « une œuvre commune, qui serait comme un manifeste de l'activité et de la capacité de l'École d'Athènes »³, et l'on en discute le plan : ce serait une Histoire générale de la Grèce, analogue à l'Histoire littéraire des Bénédictins⁴. Pour son compte, Burnouf se prescrit la tâche de réunir en un corps de doctrine les vérités métaphysiques, afin qu'exposées méthodiquement et déduites suivant un ordre rigoureux elles acquièrent une force inébranlable⁵.

Il y avait, sous ces visées flottantes et ambitieuses, des vocations vraies⁶. Sans parler de Lévêque, dont la carrière eut un développement harmonieux et plein, de Burnouf, qui fut l'érudit de la première heure, de Benoit, qui mit dans le haut enseignement le meilleur de ses enthousiasmes, de Grenier, qui représente la contribution payée de tout temps par l'École à la littérature militante, Lacroix, l'historien des îles de la Grèce, était fait pour renouveler Dapper, comme Hanriot, le géographe des dèmes de l'Attique, pour renouveler Leake. Roux avait le goût très vif des études philologiques. Il eût fallu confesser ces jeunes gens, maîtriser l'audace tumultueuse de l'un, enflammer la patience nonchalante de l'autre, ici, lever un scrupule, là, discipliner un effort. La tâche était délicate. Elle exigeait peut-être une intelligence supérieure, ou simplement de la persévérance et de l'abnégation. Daveluy pensa « qu'au lieu d'enrégimenter des esprits déjà mûris par l'étude, il valait mieux laisser chacun à son initiative »⁷.

On se tira d'affaire comme on put. Benoit s'occupait de littérature et de philologie comparée. Il relisait Chateaubriand; guidé par lui, il

1. Lettre du 16 août 1847 (*Correspondance*, p. 23).

2. Benoit, lettre du 19 avril 1847 (*Journ. I. P.*, t. XVI, p. 448); Druon, *Charles Benoit*, p. 63.

3. Grenier, lettre inédite du 4 mai 1847.

4. Benoit, *Annales de l'Est*, t. VI, 1892, p. 506.

5. Daveluy, rapport du 14 octobre 1847 (*Journ. I. P.*, t. XVI, p. 907).

6. C'est ce qu'a fort bien montré Ch. Lévêque dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} mars 1898, p. 85-119.

7. Benoit, *Annales de l'Est*, t. VI, 1892, p. 507.

s'égarait poétiquement au milieu des ruines. Entre temps, il correspondait avec Guigniaut et lui envoyait les éphémérides de la mission, ce qui le fit accuser d'ambitions cachées et détermina contre son autorité décanale la formation d'un triumvirat, où Grenier joua le rôle de César ¹.

Esprit « délicat, pur, élevé » ², Lévêque fut le diplomate et l'esthéticien de la promotion. Très goûté de la haute société athénienne, très apprécié chez la duchesse de Plaisance, il ébauchait, sur les hauteurs du Pentélique, devant l'infini des lointains bleus, une *Histoire philosophique de la Minerve grecque* et préludait, par un *Essai sur les causes physiques de la perfection de l'Art dans la Grèce ancienne* ³, aux fortes et lumineuses ordonnances de la *Science du Beau*.

Hanriot, qui avait du vrai savant la conscience et la candeur, approfondissait la politique extérieure de Lacédémone et se passionnait pour les questions de topographie. « Il allait chaque jour, de grand matin, à la chasse des cartes, des atlas; il en achetait, s'en faisait prêter ⁴. » Il confiait à ses collègues que la vue de l'Attique rendait son esprit plus droit ⁵.

Lacroix se multipliait. Il recommençait « l'étude entière des historiens grecs ». Il mettait au point le *Voyage du jeune Anacharsis*, d'après ses observations personnelles et les recherches des explorateurs et des antiquaires les plus récents. Il rédigeait un grand article « sur le *Balabarata*, poème indien, traduit en grec littéral par l'Athénien Galanos et publié tout récemment par MM. Typaldos et Apostolidès »; il passait en revue, à cette occasion, « les derniers travaux des orientalistes de France, d'Italie et d'Allemagne sur la grammaire et la littérature sanscrites; » il entraînait dans quelques détails sur la vie et les ouvrages de Galanos, et donnait « l'analyse fidèle d'un poème dont l'original n'a pas encore été retrouvé » ⁶. Puis, inaugurant les voyages de grand souffle, il parcourait seul le Péloponnèse, remontait jusqu'aux cataractes du Nil, allant crânement devant lui, revenant hâlé, excorié, le soleil sur la peau et dans l'âme.

1. L'incident a été conté par Druon (*Charles Benoît*, p. 80-85).

2. Grenier, lettre inédite du 29 janvier 1848.

3. Daveluy, rapport du 14 octobre 1847 (*Journ. I. P.*, t. XVI, p. 906).

4. Ch. Lévêque, article cité, p. 97. Suit une amusante anecdote.

5. Carnet inédit de Ch. Lévêque, sous la date du 8 avril 1847.

6. Daveluy, rapport du 14 octobre 1847 (*Journ. I. P.*, t. XVI, p. 906); mais, dans sa lettre du 28 décembre 1847, Roux nous apprend que ce rapport embellissait ici la vérité (*Correspondance*, p. 45).

Burnouf, à qui aucun savoir humain n'aura été étranger, s'intéressait à l'ordre dorique et à l'agriculture, passait de la polychromie à la métaphysique, mêlait l'économie politique à la géologie. Il dessinait, mesurait, herborisait et commençait à manifester pour les études mythologiques une prédilection très vive.

Roux, peu nomade, se plaisait à rester devant son pupitre, à piocher sa grammaire, à se régaler tout seul d'observations de linguistique. Il sut bientôt à fond le grec moderne; mais il le parla mal, son oreille n'ayant jamais pu se faire à la musique de l'accent¹.

Grenier entassait les idées et les projets. D'abord, il songe à une *Histoire de la domination des Francs en Orient*, qui serait « l'œuvre de sa vie », son *Iliade*². Mais il y renonce, et il la remplace par une *Histoire de la Grèce sous la domination romaine*³, dont il réserve la primeur à la *Revue des Deux Mondes* : tous les grands hommes des derniers temps de la République romaine et des premiers temps de l'Empire ayant fait le voyage d'Athènes, « il s'agit de rechercher quels fruits ils en ont retirés, quelle influence doit avoir un séjour en Grèce sur un esprit cultivé et un cœur ouvert à certaines émotions. » L'article sur *La jeunesse romaine à Athènes* obtint l'approbation générale : « Il a ceci d'attrayant » qu'on peut exprimer, à propos des Romains, ses impressions et ses espérances personnelles; « il sera allégoriquement un panégyrique de MM. Piscatory et Salvandy, » qui ont fondé l'École, « et une sorte de programme de ce que nous donnerons à la Grèce et de ce que la Grèce nous promet⁴. » En outre, Grenier rassemble les matériaux d'une *Histoire de la guerre de l'Indépendance et de la renaissance de la Grèce*⁵; il médite une traduction de Thucydide; il s'enflamme pour une étude qui offre « un intérêt et un charme sans égal » : le *Rôle des femmes dans la propagation de la foi chrétienne*⁶. Il travaille à « un mémoire qui aura pour titre : *Budget des travaux publics de l'Empire romain sous le règne d'Hadrien* », et il se prépare à concourir, d'après un programme de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, sur la chute du

1. Lettres des 20 avril et 15 novembre 1847 (*Correspondance*, p. 13 et 38).

2. Lettre inédite du 21 avril 1847.

3. Lettre inédite du 30 juin 1847.

4. Lettre inédite du 3 septembre 1847. Un peu plus tard, l'article en question devient une histoire complète des *Écoles d'Athènes depuis la conquête romaine jusqu'au règne de Justinien* (lettre inédite du 8 octobre 1847). Cf. Daveluy, rapport du 14 octobre 1847 (*Journ. I. P.*, t. XVI, p. 907).

5. Lettres inédites des 21 avril et 19 octobre 1847. Il s'y prépare en interrogeant les survivants de la lutte (lettre du 4 mai) et en lisant les œuvres de Byron (lettre du 25 mai).

6. Lettre inédite du 30 juin 1847.

paganisme en Orient¹. Enfin, il choisit *Théognis* pour sujet d'études historiques, philosophiques et littéraires². Il se fortifie dans la connaissance de l'anglais et de l'italien; il s'exerce au grec moderne; il songe à aborder l'allemand, le turc et l'hébreu. Il veut emporter d'Athènes assez d'ébauches pour occuper le reste de sa vie³, car « il faut qu'un professeur, surtout celui qui se destine à l'enseignement élevé, possède l'histoire, la littérature grecque, la latine, la française, et quelque chose des littératures étrangères »⁴.

Dans une de ses lettres où déborde sa verve spirituelle et printanière, il décrit l'équipement de l'Athénien excursionniste. Il le représente ayant en sautoir « une longue et large boîte en fer-blanc, peinte en vert, où l'on ramasse les fleurs, les plantes, les morceaux de marbre, les coquillages, les médailles, les vieux clous, les ferrailles antiques, les tortues et autres bêtes curieuses »⁵. Il y a un peu de ce pêle-mêle dans l'activité de l'École primitive. Grenier s'en rend compte. Quand il parle d'apprendre le turc, parce que « cette langue est d'une gravité et d'une majesté incomparables », qu'il est facile d'arriver par elle à l'arabe et au persan, et, subséquemment, à l'immense domaine des littératures orientales, il ajoute aussitôt : « Ne trouvez-vous pas que je ressemble à un héros antique qui ressemblait beaucoup à un fou? Il voulait conquérir l'Italie, puis la Sicile, puis l'Afrique, et finit par mourir misérablement, dans une rue d'Argos, sous une tuile qu'une femme lui lança »⁶.

Ce n'était pas à des jeunes gens sans expérience, mais à leurs maîtres, qu'il appartenait de discerner ce qui pouvait convenir au jardin d'essai. Un esprit sagace, comme Sainte-Beuve, y aurait mis sa joie. S'il avait vu Burnouf s'assurer, pour ses articles sur les Propylées ou le Parthénon, du concours des pensionnaires architectes, Hauriot rédiger un « Mémoire sur les découvertes faites en Grèce pendant ces dernières années »⁷, Grenier se préoccuper, pour ses articles, des inscriptions et des médailles⁸, Benoit adresser à

1. Lettre inédite du 19 octobre 1847.

2. Daveluy, rapport du 14 octobre 1847 (*Journ. I. P.*, t. XVI, p. 907).

3. Lettre inédite du 8 octobre 1847.

4. Lettre inédite du 12 janvier 1848.

5. Lettre inédite du 27 avril 1847.

6. Lettre inédite du 20 avril 1847. De l'immense tohu-bohu de lectures qu'il fit alors, Grenier tira plus tard la matière d'un livre où pétillent la verve, l'esprit, les allusions inattendues et malicieuses : *A travers l'Antiquité ; la Vie joyeuse au Pays latin*, Paris, 1875.

7. Daveluy, rapport du 14 octobre 1847 (*Journ. I. P.*, t. XVI, p. 907).

8. Lettre inédite du 30 octobre 1847.

l'Académie de Nancy une étude sur les chansons populaires de la Grèce, et Roux se disposer à concourir sur l'histoire de la langue grecque depuis la prise de Constantinople¹, il eût applaudi. Il eût répété : « L'École d'Athènes doit former des philologues et des antiquaires. » Par malheur, Daveluy négligea de diriger et de fortifier ces initiatives. Les hommes touchaient aisément son cœur; les œuvres se heurtaient à l'indifférence aimable de son esprit. Préoccupé surtout de montrer le succès de sa direction, en faisant valoir l'activité de ses jeunes collègues, il en arrivait à dénaturer l'exacte portée de leurs efforts. Les membres de l'École lui avaient rédigé la note de leurs travaux : « Il y a seulement ajouté *quelque peu*, » écrit Roux à son frère. « Nous avons été étonnés nous-mêmes, à la lecture de son rapport², de tout ce que nous faisons, sans le savoir, comme M. Jourdain faisait de la prose. Je crains bien que ce rapport ne soit accueilli avec un sourire d'incrédulité par vous autres d'outre-mer, et que vous ne criiez à la *Graecia mendax*. Rapporte-moi franchement ce que l'on en dit, et ce qui l'en semble³. »

Daveluy eut cependant un attachement sincère. La section des Beaux-Arts n'avait guère été décrétée que pour la forme. Il en fit une réalité vivante. Malgré l'exiguïté des locaux, malgré les dépenses qu'entraînait la présence de nouveaux pensionnaires, il prit, après en avoir conféré avec M. Piscatory, une mesure libérale et féconde : il inaugura la « chambre de l'architecte », ce qui, par voie de réciprocité, devait bientôt valoir aux Athéniens leur installation régulière à la Villa Médicis. Tétaz fut le premier Romain qu'on hébergea⁴. On se serra pour lui faire place; on lui prêta des meubles; puis, comme deux autres de ses collègues étaient annoncés et qu'on ne pouvait suffire à tant de charges, on fit appel à l'âme charitable du ministre⁵. M. de Salvandy s'émut, avisa le comte Duchâtel, le pria d'avoir pitié de cette « indigence »⁶. Mais l'orage grondait; la révolution se déchaîna,

1. Lettre du 28 décembre 1847 (*Correspondance*, p. 45). Le travail de Benoît (*Des chants populaires dans la Grèce antique*) parut en 1856 dans les *Mémoires de l'Académie de Stanislas*.

2. Celui du 14 octobre 1847 (*Journ. I. P.*, t. XVI, p. 906-907).

3. Lettre du 28 décembre 1847 (*Correspondance*, p. 45-46).

4. Paccard, venu en 1845, recevait l'hospitalité à la Légation de France. Sa pension était expirée depuis le 1^{er} janvier 1847. Mais M. Piscatory avait demandé pour lui une prolongation de trois mois, avec indemnité de séjour, que le ministre de l'Intérieur s'était empressé d'accorder.

5. Lettre de Daveluy, 20 octobre 1847 (Doss. I. P.), publiée en partie dans le *Journ. I. P.*, t. XVI, p. 907-908.

6. Dépêche du 26 novembre 1847 (Doss. I. P.).

et le « fonds d'abonnement » dut subvenir à l'achat des échelles et à l'entretien des échafaudages.

Rien ne fut plus avantageux à l'École que la présence de la délégation romaine. Celle-ci avait ce qui manquait encore à celle-là : une éducation technique, une foi précise et passionnée, la sécurité qu'on apporte à une beso-

gne dont on ne discute pas les fins. L'architecture, où l'imagination subit l'étroite discipline du calcul, est l'art scientifique par excellence. La science, l'esprit scientifique, voilà ce que représentait la section des Beaux-Arts. Ses enseignements ne furent pas perdus : « Je ne saurais dire combien nous fut utile la société de ces excellents artistes ¹. Pour M. Émile Burnouf ² et pour moi, ils devinrent bientôt de véritables maîtres, sans y penser, sans y viser. Ils travaillaient à l'Acropole montés sur des échafaudages, mesurant, chiffrant, dessinant, prenant des pro-



MARTIN TÉTAZ

D'après le tableau de Félix Barris ³.

files, notant des écartements, des hauteurs, recueillant de petits et précieux fragments de peinture rouge ou bleue. Pendant ce temps, assis en bas sur les marches, avec nos auteurs anciens et modernes, nous leur posions des questions précises, auxquelles ils répondaient de là-haut. Grâce à cette collaboration prolongée et consciencieuse, des travaux sérieux furent accomplis ⁴. » Guigniaut,

1. Paccard, Tétaz, Desbuisson, auxquels il faut ajouter Chaudet (*Revue des Beaux-Arts* du 1^{er} septembre 1852, p. 267).

2. Voir la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} décembre 1847, t. XX, p. 836, n. 1, et 849, n. 1; cf. *Arch. Miss.*, t. I, p. 27, n. 1, et p. 29, n. 2.

3. Peinture à l'huile conservée à Rome dans la salle à manger des pensionnaires de l'Académie de France. Datée de 1849.

4. Ch. Lévêque, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} mars 1898, p. 113. Voir aussi la préface de *La Science du Beau*, t. I, 1861, p. XIX.

l'orateur officiel de l'École, devait rendre un juste hommage à cette influence salutaire¹.

L'art et l'archéologie ont des affinités tellement étroites qu'il semble impossible de les disjoindre. En goûtant l'un, Daveluy méconnut l'autre. Les antiquaires avaient le don d'exciter sa verve, et ses épigrammes trouvèrent quelquefois de l'écho. « Faire aimer notre pays, » écrit Benoit, si croyant, si lyrique d'ordinaire, « vaut mieux que le plus beau mémoire d'archéologie sur le fameux coup de trident de Neptune retrouvé récemment à l'Acropole dans un coin du temple d'Érechthée². » Roux envoie à sa famille « une sale figure d'Éleusis avec une dent de Romain³; il s'égaie de ceux qui perdent leur temps à « repêcher des antiquailles », et il juge qu'en Grèce « l'Antiquité fait tort à la nature »⁴. Gandar émet des opinions analogues : « Souvent, » déclare-t-il, « la nature d'une contrée est plus instructive que les ruines. Les ruines se dispersent confuses, mutilées, méconnaissables; elles n'ajoutent rien aux témoignages de l'histoire. » A Mégare, il laisse tomber un regard distrait sur « des inscriptions douteuses ». Et il passe, sans soupçonner l'attrait qu'il peut y avoir à les sauver, à les interroger, à les restituer⁵.

Il faut dire que la Société archéologique d'Athènes, dont il faisait partie, lui et ses camarades, usait d'une mise en scène romantique bien propre à inspirer des doutes sur le sérieux de ses travaux. Elle se réunissait en plein air, sur l'Acropole, au pied du Parthénon. Le roi présidait, ayant pour trône « un antique siège de marbre, qui avait servi à un pontife païen ». Le reste de l'assemblée était épars « sur des fûts de colonnes, sur des torsos, des bras, des jambes de dieux, de déesses, de héros »⁶. Soit que Sa Majesté Hellénique s'essayât à quelque harangue, soit que les candidats eussent fait avec leurs électeurs des libations trop vives, « la scène était assez bouffonne⁷, » et le Français, né malin, tour à tour diverté par Silène et par le berger Agnelet, se retirait joyeux, à travers les rues que le soir couronnait de violettes, en chansonnant le culte des vieux cailloux.

1. *Arch. Miss.*, t. I, p. 186. Cf. t. III, p. 287.

2. Lettre du 27 mars 1847 (*Journ. I. P.*, t. XVI, p. 447). Cf. Druon, *Charles Benoit*, p. 61. Sur la marque du trident : Tétaz, *Revue archéologique* de 1851 (t. XV, p. 84).

3. Lettre du 16 août 1847 (*Correspondance*, p. 23).

4. Relation d'un voyage dans le Péloponnèse, sous les dates des 24 et 27 avril 1849 (*Correspondance*, p. 71 et 72).

5. *Lettres et souvenirs*, t. I, p. 193 et 365.

6. Grenier, *La Grèce en 1863*, p. 62. Voir aussi Ch. Lévêque, *Journ. des Savants* de décembre 1879, p. 750, et Druon, *Charles Benoit*, p. 69.

7. Gandar, *Lettres et souvenirs*, t. I, p. 109.

Ayant fait un dictionnaire, Daveluy passait pour philologue. On eût dit que cette gloire de jeunesse lui pesait. Pendant les vingt ans que dura son règne athénien, il ouvrit encore des livres; mais il n'en composa plus. Autour de lui, les études de linguistique s'étiolèrent. Dès la seconde promotion, l'obligation de se familiariser avec le grec moderne tombe en désuétude. Grenier, tout en s'amusant d'un patois où l'on gazouille tellement d'y que cela fait penser au



L'ÉRECHTHÉION RESTAURÉ¹.

« fameux chœur des *Oiseaux* »², l'avait cultivé avec soin. Gandar, de parti pris, le néglige. Le grec moderne lui paraît être un hors-d'œuvre dans l'éducation d'un Athénien, et il s'avoue incapable de tourner un remerciement à une charmante Souliote blonde qui lui offre une purée de riz, un verre de sirop et un bouquet de jasmins³.

L'archéologie sacrifiée, la philologie écartée, que reste-t-il? Gandar, qui fut le théoricien de l'époque primitive, nous l'apprend : « Jusqu'à ce jour, » écrit-il à Guigniaut le 17 janvier 1849, « l'École française n'a pas réussi à faire beaucoup de découvertes; il faudrait pour cela des frais de séjour et de fouilles, une patience et des

1. Par Tétaz, 1848. D'après *Les Envois de Rome* (1^{re} partie, pl. XXIII), publiés par la maison E. Pourchet. L'original est conservé à Paris, dans une des salles de la Bibliothèque des Beaux-Arts. Comme annexe à cet envoi, Tétaz a composé un *Mémoire explicatif et justificatif de la restauration de l'Érechthéion d'Athènes*, qu'on trouvera dans la *Revue archéologique* de 1851 (t. XV, p. 1-12 et 81-90).

2. *La Grèce en 1863*, p. 68.

3. *Lettres et souvenirs*, t. I, p. 88 et 265.

connaissances spéciales dont elle ne se pique pas. Si j'en juge par ses premières campagnes, elle n'aura peut-être la gloire ni d'ajouter une ligne au recueil des inscriptions, ni d'exhumer une seule ruine ignorée. Ce n'est pas son but. Ce que nous demandons à la Grèce, c'est une idée plus exacte de l'Antiquité, un sentiment plus vif des beautés que nous aurions commentées peut-être sans les bien comprendre, et chaque voyage fait faire à chacun de nous un pas de plus dans cette voie ¹. Deux mots, *sentiment*, *connaissances*, s'opposent dans ce passage ². Leur contraste est significatif, et s'accusera de plus en plus nettement. On voit que du programme de Sainte-Beuve, former des hellénistes, former des antiquaires, la moitié tombe, au bout de deux ans, des mains de Daveluy. L'Athénien de 1848 n'a pas à renouveler la connaissance de l'Antiquité, mais à en acquérir le sentiment; il n'est pas antiquaire : il est humaniste. On ajoute, à vrai dire, un « humaniste rajeuni, retrempé à la source ». Car « un humaniste qui a vu la Grèce n'est point le même que celui qui ne l'a pas vue ». Ce dernier est « plus orné, plus fleuri, plus rhétoricien, plus de seconde main, que sais-je? plus *quartier-latin* ». Il est « moins attique. Un humaniste qui a vu la Grèce remet les choses classiques à leur vrai point ». Son œuvre « respire le vrai parfum de l'Antiquité » ³.

Ce « perfectionnement » littéraire, s'il manque un peu de substance, est du moins d'un grand charme. Un matin d'avril ⁴, Grenier suit le cours de l'Ilissus, Platon à la main. Il relit le début du *Phèdre*. Il ne retrouve plus le platane de Socrate, ni le feuillage délicat des poivriers, ni les eaux vives où se noya la jeune Orithye; mais il lui semble qu'il assiste au dialogue, et il en goûte avec ivresse le mélange de philosophie sublime et de poésie familière. Une lecture du *Phèdre*, éclairée par la connaissance des lieux, « ce n'est plus quelque chose d'étranger qui s'impose à la mémoire : c'est une heure de ma propre vie, une heure de découverte, d'enthousiasme et de tristesse. » Le *Phèdre* « s'allie, dans mon imagination, avec les belles ruines du temple de Jupiter, la trace sèche et blanche de l'Ilissus, la rade de Phalère et le ciel de l'Attique. C'est autant ma promenade que celle de Socrate, autant mon œuvre que celle de Platon. Quand on visite

1. Lettre citée par Sainte-Beuve dans le *Journal des Savants* d'octobre 1868, p. 608.

2. Cf. Gandar, *Lettres et souvenirs*, t. I, p. 6, où cette opposition est encore mieux marquée, et Druon, *Charles Benoit*, p. 61 et 106, où l'on voit que l'École s'approvisionnait de « souvenirs enchantés » et d'« impressions vivifiantes ».

3. Sainte-Beuve, *Eugène Gandar*, dans le *Journal des Savants* d'octobre 1868, p. 608 (= *Nouveaux Lundis*, t. XII, p. 364).

4. Lettre inédite du 15 avril 1847.

les lieux qui ont inspiré de pareils poètes, leur impression devient la vôtre; en les lisant, il semble qu'on improvise de concert; on se fait leur collaborateur; leur poésie nous est personnelle »¹.

Quelques jours plus tard, notre pèlerin est à Colone. Sophocle a remplacé Platon. « Œdipe, aveugle, abandonné des dieux et maudit des hommes, chassé par ses enfants, arrive à ce monticule, appuyé sur le bras de sa fille Antigone. Le vieillard a fait une longue route : de Thèbes à Colone, dix lieues, et quels chemins! Des gorges, des ravins, des défilés presque impraticables. Il a mendié de hameau en hameau, demandant peu, obtenant moins encore. Il tombe plutôt qu'il ne s'assoit sur une pierre dans le bois des Euménides. Il y meurt. Voilà la tragédie de Sophocle. Que cette poésie est touchante et sublime, récitée où vécut Sophocle, devant



EUGÈNE GANDAR².

cette nature et ce ciel qui le firent poète! Je marche dans le sentier que suivit Œdipe; je me tourne vers Athènes et l'Acropole, comme Antigone. La fable devient histoire et réalité. Il ne reste rien du temple des Euménides; mais le paysage conserve quelque chose de ses enchantements. Est-ce une illusion? Les figuiers me paraissent ici plus verts, plus élégants qu'ailleurs, les oliviers plus tendrement pâles, les peupliers plus élancés, plus harmonieux dans leurs balan-

1. Lettre inédite du 21 avril 1847.

2. D'après un daguerréotype communiqué par M^{me} Eugène Gandar. Son mari écrivait le 19 juillet 1848: « Comme il a fallu poser en plein air, mes yeux ont disparu. Le contraste de ma tête blonde avec le cuir basané de mes gens et de ma simplicité européenne avec l'éclat de leurs parures orientales est assez fidèlement rendu » (*Lettres et souvenirs*, t. I, p. 115). A sa droite est Petro, à sa gauche Athanase (cf. *ibid.*, p. 82).

cements et leurs murmures, les fleurs plus odorantes. Les eaux du Céphise sont tariées; mais il coule des marguerites et des pervenches. Les rossignols chantent encore, comme du temps de Sophocle. Cette poésie est aussi actuelle, aussi contemporaine, aussi neuve et aussi belle que celle de Lamartine et de lord Byron¹. »

Grenier a dans ses admirations la grâce alerte et vive d'une abeille attique. Gandar, avec sa carrure d'athlète, avec sa tête énorme et pensive sur ses larges épaules de Sicambre², met dans les siennes la foi ingénue et robuste de l'homme du nord. Ce que l'un esquissait d'instinct, l'autre l'accomplit par système. Lire Virgile à Pouzolles et à Cumes, lire l'*Odyssee* à Ithaque et l'*Illiade* à Troie, lire Sophocle à Colone, tel est, pour Gandar³, le propre de la mission athénienne, et, consciencieusement, dans tous les lieux saints de l'Antiquité classique, il communique avec l'âme des grands poètes. En Italie, sur le tombeau de Virgile, le souvenir des amours de Didon l'enivre; ce qui l'attire, le long des rives enchantées du golfe de Baïa, ce ne sont pas d'« informes débris », mais « les grottes mystérieuses où retentissaient les oracles de la Sibylle »; mais « les bords de l'Achéron, où se pressaient les ombres plaintives »; mais « cet Averno où Énée fléchit Cerbère en lui montrant le rameau d'or ». A Rome, il notait par cœur les lignes de l'horizon et les riches couleurs d'un ciel qu'empourprait le couchant ou l'aube; à Naples, les beaux vers de Virgile retentissent à son oreille « comme un mélodieux écho du passé », et il s'abandonne au ravissement d'une émotion profonde⁴.

La Grande-Grèce le trouble; la Grèce fait couler ses larmes. Car, la Grèce, c'est sa « seconde patrie »⁵. Avec quelle divine extase il en salue « les côtes, le ciel limpide, les flots endormis, les douces légendes, les noms sonores »⁶! Les noms sonores! Comme ils animent le paysage! On dirait qu'ils y ramènent la vie des siècles éteints. De toutes parts, à leur murmure, se lèvent, dans une vapeur d'or, des figures de drame ou d'épopée. Voici le groupe des sommets grandioses, qui tous évoquent les images des héros et des dieux: le sombre Cithéron maudit par Œdipe; l'Hélicon frais, où s'ébattent les Muses; le Parnasse, le Taygète, l'Érymanthe. Voici

1. Lettre inédite du 24 avril 1847.

2. Voyez le portrait que trace de lui Sainte-Beuve dans le *Journal des Savants* d'octobre 1868, p. 594 (= *Nouveaux Lundis*, t. XII, p. 340).

3. *Lettres et souvenirs*, t. I, p. 57, 121, 145, 147, 149, 156, 254, 287, 410, 412.

4. *Ibid.*, p. 50, 55, 57, 58.

5. *Ibid.*, p. 445.

6. *Ibid.*, p. 66.

le chœur des « ondes sacrées » : les nymphes Sithnides à Mégare, Castalie à Delphes, Clepsydre et Arsinoé à Messène, et Pirène, et Hippocrène, et Aganippe, et l'homérique Aréthuse¹.

Quand Gandar et ses compagnons voyagent, c'est en poètes. Demandez-leur, lorsqu'ils visitent Sparte, à quoi ils occupent leurs belles journées de printemps : « Est-ce à dessiner les restes des monuments antiques, à réunir les matériaux d'une dissertation archéologique ou à déchiffrer, sur des pierres enfouies, quelques inscriptions oubliées ? » Non. Ils suivent du regard les ondulations de la vallée ; ils écoutent chanter l'eau des cascades ; ils se rappellent Lycurgue ; ils cueillent des fleurs sur le tombeau de Léonidas et ils cherchent au loin, du haut des pentes du Taygète, l'îlot qui fut « témoin des faiblesses d'Hélène »². En Béotie, les débris d'une acropole, où se retrouvera plus tard le texte d'un discours de Néron, leur paraissent « dénués d'intérêt », parce qu'« il leur manque le prestige des grands souvenirs »³. En Arcadie, ils foulent avec vénération un sol désert : mais c'est « Pallantium, le berceau d'Évandré »⁴. A Delphes, ils brisent « quelques rameaux du laurier sacré », car, à n'en pas douter, les « deux lauriers qui croissent dans l'enceinte d'Apollon sont des rejets du laurier antique »⁵.

Pour eux, séjourner en Grèce, c'est revivre dans l'Antiquité. D'une maison de Corfou, Gandar voit « le vaisseau d'Ulysse, le double port des Phéaciens et la petite rivière où la belle Nausicaa venait laver les fustanelles de ses frères ». A Ithaque, il contemple la mer « à travers les branches d'un vieil arbre que Laërte a peut-être planté ». Au Pirée, il retrouve « les petites goélettes du siège de Troie ». Et, sur la grève de cette même Troie, avec quelle foi d'aède il évoque, parmi les ruines de date douteuse et les dénominations sans valeur scientifique, « l'apparition de Thétis, les funérailles de Patrocle et l'attendrissante entrevue de Priam et d'Achille⁶ ! »

Benoit est bien plus encore un « homéride ». Ses camarades eux-mêmes souriaient de l'excès de ses enthousiasmes. A Santorin, il lit Hésiode dans une crevasse du volcan. « Ce noir cratère, cette nature, bouleversée par les puissances infernales, ces roches brûlées, battues

1. Gandar, *Lettres et souvenirs*, t. I, p. 189, 190, 298, 301, 308, 309, 316, 321, 389, 396.

2. *Ibid.*, p. 365-366, 375-376.

3. *Ibid.*, p. 338-339.

4. *Ibid.*, p. 399-400.

5. *Ibid.*, p. 309.

6. *Ibid.*, p. 155-156, 413, 412-414.

par une mer furieuse, » lui expliquent la *Theogonie* mieux que tous les commentaires : « Les yeux sont si puissants sur l'âme ! Après être resté une demi-journée sur ces ruines des révolutions souterraines, je croyais aux combats des géants, comme si je les avais vus de mes yeux. Je les voyais même. Peut-être, dans cette fascination de l'esprit, aurais-je même fini par y prendre part et me serais-je enrôlé à la suite de Jupiter contre les Titans rebelles. Mais des matelots, qui me cherchaient depuis longtemps pour dîner, me surprisent dans une petite grotte et me firent retomber tout d'un coup du haut de l'Olympe, d'où je m'amusais à foudroyer ces pauvres enfants de la Terre 1. »

Ne lui proposez pas d'entreprendre des fouilles, d'ouvrir un tombeau, d'exhumer des médailles, des bijoux, de longues amphores gisant pêle-mêle avec des ossements calcinés : il vous répondrait, avec l'Iphigénie d'Euripide : « Autant il est doux de voir le flambeau du soleil, autant on répugne à visiter les demeures d'en bas. Il faut être fou pour souhaiter de descendre chez les morts 2. » D'ailleurs, il a lu, « en tressaillant, » à l'entrée de la chambre sépulcrale : **MH OPYΞE**, « ne fouille pas, ne viole pas les trésors de la tombe. » Libre aux antiquaires de profaner le sommeil de la nécropole. Il préfère entourer d'un culte superstitieux le sanctuaire de la mort 3.

Chez Isidore Vincent, la fleur bleue du sentiment épanouit sa corolle la plus tendre. Dès l'École normale, notre poète est sur le trépied sacré. Il s'exalte dans une « atmosphère platonicienne ». La lecture du *Banquet*, jointe à celle du *Lac*, l'illumine et l'emporte « de ciel en ciel, jusqu'à cette région où, loin de toutes les choses sensibles, le beau se dévoile à la plus haute partie de l'âme dans sa splendide nudité » 4. Au départ, l'émotion devient du vertige. La Grèce est loin ; la fièvre et le brigandage lui font une réputation sinistre : « Naufrages, chutes de cheval, mauvaises rencontres, poignards dans le cœur, balles dans la tête, » autant de cauchemars dont on sourit, mais qui rendent tout de même un peu le cerveau malade 5. L'âme, déracinée, s'abandonne, dans un coup de foudre, à des amitiés instinctives, et nous voyons, au couvent des Camaldules, le missionnaire athénien renvoyer son guide et son cheval pour entretenir le

1. *Arch. Miss.*, t. I, p. 631-632; cf. Druon, *Charles Benoit*, p. 79.

2. *Arch. Miss.*, t. I, p. 621.

3. *Mémoires lus à la Sorbonne*, en avril 1867, section d'histoire, t. VI, p. 52-53.

4. Campaux, *Isidore Vincent*, p. 9 et 17.

5. Gandar, *Lettres et souvenirs*, t. I, p. 260.

frère Giuseppe, assister dans le chœur à l'office de nuit, contempler le lever du soleil et se sentir plus près de Dieu¹.

En Grèce, il a, comme ses lointains ancêtres, le culte des hauts lieux. L'ascension de l'Hymette est pour lui une manière de solennité liturgique. Il lui semble que de la cime des montagnes il plonge mieux dans le mystère des âges. Frêle, malade, n'ayant plus qu'un souffle de vie, il s'obstine, avec une sorte de religion touchante, à vouloir atteindre les dernières rampes du Parnasse. Mais la fièvre, une fièvre d'agonie, l'abat au milieu des roches, et il s'en va de ce monde, le pauvre amant de l'Hellade, sans avoir réalisé le plus cher de ses rêves².

Une pareille ivresse ne saurait être continue. Quand le souffle tombe, l'âme souffre, et, se heurtant à la réalité brutale, s'exagère la laideur de l'univers dépoétisé. Ainsi de nos homérides. Tantôt, la Grèce les enchante. Ils célèbrent et la finesse de sa lumière, et l'idéalité de ses lignes, et la transparence de ses nuits. Ils disent combien sont douces les soirées de l'Attique et dans quel mystérieux silence étincellent, aux rayons de la lune, les flots d'Éleusis³. Tantôt, la seconde patrie devient odieuse; elle est un lieu d'exil et la plus cruelle des solitudes⁴. On regrette les vaches des pâturages lorrains, la mare de Breuil, les peupliers de la Nied et les noyers de Rémilly⁵. On se répand « en jérémiades cent fois renouvelées »⁶. On se compare à Usbeck qui a renoncé « aux douceurs d'une vie tranquille pour aller chercher laborieusement la sagesse »⁷. Assurément, l'hiver et la pluie sont pour beaucoup dans ces plaintes. Mais, quand le printemps ramènera les anémones et que l'imagination du poète reprendra son vol à travers les bosquets élyséens, la mélodie qui charmera son oreille sera toujours celle du deuxième acte d'*Orphée*, si poignante de béatitude et d'angoisse :

Quel nouveau ciel pare ces lieux?

1. Campaux, *Isidore Vincent*, p. 27-28.

2. Dans une lettre du 29 décembre 1841, publiée dans *l'Union des Arts*, de Metz, en 1852 (t. II, p. 121 sqq.), il nous a fait lui-même ce récit poétique et douloureux.

3. Gandar, *Lettres et souvenirs*, t. I, p. 117.

4. Lettre de Vincent citée par Campaux, p. 33. Dès sa première lettre à Guigniaut, Benoit parle des « regrets de l'exil » (*Journ. I. P.*, t. XVI, 1847, p. 447). Au bout de deux mois de séjour, Gandar regarde avec des yeux d'envie les bateaux qui remmènent ses compagnons d'exil (*Lettres*, p. 108); l'exil ébranle sa santé (p. 122); ce long-exil lui pèse (p. 343); cf. p. 117, 280, 384, etc.

5. Gandar, *Lettres et souvenirs*, t. I, p. 128, 142, 150, 210.

6. *Ibid.*, p. 274.

7. *Ibid.*, p. 140.

Irrésolus, livrés à eux-mêmes, ces jeunes gens passaient ainsi des « enivrements de la mythologie » à des récriminations sans gloire. L'« engourdissement » et la « somnolence » étaient la perpétuelle rançon « du délire sacré ». A tout instant, l'aède dégrisé défailait dans le jardin des Hespérides. Il était temps qu'aux ambitieuses chimères on substituât quelques règles simples. La mission avait abordé trop de tâches, et trop vagues. Elle jouait à la fois, par avance, le rôle d'une section du Club Alpin et d'un comité de l'Alliance française; elle tenait un peu de l'agence électorale et du cénacle romantique. Ceux qui l'aimaient, ceux qui croyaient en elle, ceux qui se préoccupaient de son avenir jugèrent que le moment était venu d'imposer un programme homogène et des obligations précises aux bonnes volontés qui se cherchaient. Écrasée sous les barricades de 1848, la conception des fondateurs disparut. On n'entendit plus la grande voix de M. Piscatory tonner contre l'Angleterre. De nouveaux hommes entrèrent en scène. Guigniaut fut notre législateur. En inspirant aux continuateurs de M. de Salvandy un ensemble de dispositions sages, en rédigeant le concordat de 1850, il mérita de garder seul et définitivement le titre de « Père de l'École d'Athènes ».



STÈLE DE L'ACROPOLE

Envoi de Passard, 1847.



LE LYCABETTE VU DE L'ACROPOLE¹

DEUXIÈME PÉRIODE

L'ÉPOQUE DE TRANSITION

(1850-1873)

I

LE CONCORDAT DE 1850

La crise de 1848. — Dangers que court l'École : 1^o en Grèce (dénonciation Taque); 2^o en France (rapport de Bineau). — Période d'accalmie (novembre 1848-décembre 1849). — La crise de 1850. — Rapport menaçant de Berryer. — Arrêté du 26 janvier instituant le mémoire et déférant à l'Académie des Inscriptions la direction intellectuelle de l'École. — Acceptation de la Compagnie; rapport de Guigniaut établissant un règlement général d'études (8 mars). — La question de légalité devant la Législative (2 avril). — Inscription régulière de l'École au budget (22 juillet). — Décret de réorganisation (7 août). — Programme de l'examen d'entrée (8 novembre). — Jugement sur le concordat de 1850 et ses auteurs.

Les deux années qui suivirent la révolution du 24 février 1848 furent pour l'École une ère de crise, d'où elle sortit rajeunie et transformée, après avoir connu tous les énervements de l'attente, toutes les alternatives de la crainte et de l'émotion, de la stupeur et de la joie. Quand Hippolyte Carnot devient son chef, un dilemme se pose : ou bien, fondée

¹ D'après un cliché de M. Paul Galibert (croisière du *Sénégal*, avril 1898).

sans le concours des Chambres, elle n'est qu'une mission temporaire, révocable à volonté; ou bien, institution permanente, elle n'existe que par un abus de pouvoir. Le problème est donc celui-ci : le Gouvernement né de la victoire consentira-t-il à se solidariser avec un régime déchu, à qui l'on reproche l'arbitraire de ses fantaisies individuelles? S'il est pour le maintien de la tradition, réussira-t-il à faire prévaloir son point de vue? Obtiendra-t-il une inscription régulière au budget? Élaborera-t-il un statut définitif qui soit un gage de durée et une espérance d'avenir? Son attitude dépendra de ses idées. Or, pour se recommander en haut lieu, pour se défendre contre l'esprit d'envie démocratique, de quoi dispose le petit état-major athénien? Ses services sont minces; son jeune prestige ne dépasse guère les limites de la Grèce; sa vie a été beaucoup, suivant le mot d'un des siens¹, « une vie de rêverie et de contemplation, » où, dans les voyages mêmes, l'unique souci était d'« amasser des souvenirs ». Les cours de français sont le plus clair de ses titres; mais, par une ironie des choses, il se trouve que c'est là ce qui va d'abord le mettre à deux doigts de sa perte.

Athènes comptait un certain nombre de professeurs que les conférences de la maison Ghennadios avaient, suivant le mot de Thouvenel, gênés dans leur « industrie »², disons, moins aristocratiquement, menacés dans leur gagne-pain. Très mécontents que des compatriotes eussent fait des vides dans leur troupeau, ces pauvres diables n'attendaient qu'une occasion de se débarrasser d'une concurrence fâcheuse. Ils avaient à Paris l'oreille de certains journaux, de la *Presse* surtout : ils en usèrent. Le 9 mai 1848, sur les instances de Ledru-Rollin, Lamartine nomma comme chargé d'affaires en Grèce un de ces grands hommes de club qui ont toujours en poche d'infailibles recettes pour sauver l'État. Ce marchand d'orviétan s'appelait Guillemot : « Il paraît très pressé de partir pour Athènes, » écrivait-on du quai d'Orsay, « et il se prépare à l'exercice de sa mission par de profondes études sur un plan de régénération de l'École française³. » Thouvenel rappelé, la coalition des rancunes et des appétits, qu'il maîtrisait avec une énergie dédaigneuse, se déchaîna. Un garçon de bureau de la Légation, le sieur Taque, se parant pour la circonstance du titre de commis

1. Gandar, *Lettres et souvenirs*, t. I, p. 286-287.

2. Rapport à Freslon, Athènes, 8 décembre 1848 (Doss. I. P.).

3. Lettre de Cintrat, directeur des affaires politiques au département des Affaires étrangères, citée dans *La Grèce du roi Othon*, p. 189-190, en note. La nomination de Guillemot est au *Moniteur* du 11 mai, n° 132, p. 1003. Sur cet incident, voir la *Correspondance d'Emmanuel Roux*, p. 52 (lettre du 8 juin 1848).

à la chancellerie, rédigea un long mémoire pour démontrer à Carnot qu'au nombre des erreurs enfantées par le Gouvernement déchu, la plus impolitique, la plus maladroite, la plus ridicule, la plus onéreuse



ÉDOUARD THOUVENEL¹

était la création de l'École française. Cette institution choquait à la fois la liberté, l'égalité et la fraternité : la liberté, parce qu'elle constituait une « immixtion » dans les affaires intérieures de la Grèce, un empiètement sur ses droits nationaux, un équivalent de ce que serait « un ukase de Nicolas » établissant à Paris un collège russe ; l'égalité,

1. D'après le tableau de Kindermann, commencé à Munich en 1851, daté de 1854. Communiqué par M. Louis Thouvenel.

parce qu'elle n'admettait que « les privilégiés de la France, ce qui élève davantage la barrière qui sépare les partis »; la fraternité, parce qu'elle privait de leurs moyens d'existence un certain nombre de familles qui vivaient de l'enseignement de notre langue. Bref, c'était « sortir des règles de la raison » que de dépenser des sommes énormes, 80,000 francs par an, 300,000 francs depuis 1846, à entretenir des professeurs, « tous hommes de mérite sans doute, » qui se bornaient à expliquer l'alphabet et n'apprenaient de la prononciation du grec moderne que ce qu'il en fallait « pour éblouir le ministre ». C'est pourquoi, « mû par la pensée que tout bon citoyen doit apporter sa part à la régénération de la France, » l'auteur du factum, qui, chemin faisant, régénèrait aussi l'orthographe, proposait de substituer à la propagande « mesquine et lâche », tentée jusqu'ici par l'École, une propagande « large et noble », consistant à offrir au Gouvernement grec, pour l'élite de sa jeunesse, vingt bourses dans les divers collèges de France 1.

Il faut rendre justice aux hommes de cette époque troublée. Aucun de ceux que les hasards de la politique investirent du redoutable privilège de juger et de résoudre, ne méconnut son devoir. Ils purent se tromper : ils firent honnêtement leur tâche. Comme tous les saint-simoniens, Carnot avait « plus de nobles sentiments que d'idées précises » 2. Mais s'il aperçut le phalanstère athénien dans un nuage romantique, il ne l'en assura que mieux de sa sollicitude 3. Après lui, Vaulabelle, désireux de se faire une opinion raisonnée, ouvrit une enquête. Le 25 juillet 1848, il invitait le représentant de la République en Grèce à se prononcer sur l'utilité de l'École et l'opportunité de son maintien. Ce fut Thouvenel qui reçut la dépêche, car le Parthénon n'avait point vu Guillemot. Un nouveau ministre, Bastide, que la droiture de son caractère et un vieux passé de combat rendaient peu accessible aux exigences démagogiques, venait de rapporter la mesure de son prédécesseur 4. Depuis un an que l'École était à

1. Cette pièce est datée du 20 mai 1848 (Arch. Ath., n° 22).

2. L. Liard, *L'Enseignement supérieur en France*, t. II, p. 224.

3. Carnot à Daveluy, Paris, 25 avril 1848 (Arch. Ath., n° 21); *Correspondance d'Emmanuel Roux*, p. 50-51 (lettre du 19 mai 1848). Il ne faut pas trop regretter, comme le fait Roux (*ibid.*, p. 56), que les bonnes intentions du ministre soient demeurées stériles. Sa bienveillance, aisément éprise de chimères, aurait pu se prêter à des projets qui n'eussent pas été inoffensifs.

4. Desages à Thouvenel, 6 juin 1848, dans *La Grèce du roi Othon*, p. 191, en note. Cf. *ibid.*, p. 196, n. 1. Guillemot, d'abord réduit à Malte (*Correspondance d'Emmanuel Roux*, p. 53-54), fut enfin nommé à Rio-de-Janeiro (*Moniteur* du 1^{er} juillet 1848, n° 183, p. 1527).

l'œuvre, Thouvenel avait pu apprécier son zèle et son tact. Au début, il ne l'avait accueillie qu'avec réserve. Maintenant, il lui était tout acquis. Appelé à donner son avis de diplomate, il répondit que, dans l'intérêt de la France comme dans celui de la Grèce, l'institution devait être conservée et fortifiée par le Gouvernement de la République¹.

Cette déclaration décida du sort de l'École. Mal éclairé ou mal conseillé, Vulabelle eût peut-être abandonné une avant-garde

lointaine, de moindre prix assurément que les grands établissements nationaux sur lesquels s'abattait alors la rage des réformateurs. Depuis les élections du 23 avril, un ingénieur en qui s'incarnait l'esprit d'égalitarisme géométrique, Bineau, nommé rapporteur général de la loi de finances, promenait la hache, avec une raideur sèche, dans les dotations du haut enseignement. Assimilé aux « superfétations » coupables, le chapitre des « Voyages et missions scientifiques », où émarquaient les Athéniens, fut supprimé². Si le Ministère, ripostant de front, avait demandé



BINEAU PAR H. DAUMIER

Charivari du 30 novembre 1848.

pour l'École la constitution régulière d'un chapitre distinct, cette faute de tactique eût sans doute amené un désastre. Freslon, le successeur de Vulabelle, ne la commit pas. Quand la Constituante aborda la discussion du budget de l'Instruction publique, il laissa les grosses batailles s'engager sur le Muséum, l'École normale,

1. Rapport de Thouvenel à Vulabelle, Athènes, 17 août 1848 (Archives du ministère des Affaires étrangères).

2. Voir le 3^e supplément au n^o 285 du *Moniteur* de 1848, p. 2794 (addition à la séance du 28 septembre). Le Comité de l'Instruction publique, dont le président était Jean Reynaud et le vice-président Alexis de Tocqueville, répondit au rapport de Bineau par des *Observations* dont on lira le texte dans le *Journ. I. P.*, t. XVII, 1848, p. 512-514.

l'École des Chartes, sur le Collège de France surtout, qui fut éloquemment défendu. Grâce à ces diversions, le chapitre XXVI, que l'on avait « extirpé » comme une « exubérance parasite »¹, fut rétabli (15 novembre 1848). Une première fois, l'École d'Athènes était sauvée.

Grandes avaient été ses inquiétudes. Après lui avoir envoyé de bonnes paroles, Carnot ne s'était plus occupé d'elle. Sans ressources, elle avait dû vivre sur le crédit personnel de son directeur et de ses membres, essayant les rebuffades d'un banquier soupçonneux, parant à une menace de saisie, guettant, à chaque courrier, les mandats qui n'arrivaient pas². Au début de l'été, quelques nouvelles réconfortantes avaient ranimé l'espoir : Guigniaut avait fait ordonnancer les traitements³, et l'illustre philologue Burnouf écrivait que le grec ne serait pas moins nécessaire à la République qu'à la Monarchie⁴. Mais, sur ces entrefaites, on eut connaissance du rapport de Bineau, et cet « acte de Vandales »⁵ avait consterné les plus optimistes. Quand, le 29 novembre, on apprit le vote de l'Assemblée, ce fut une explosion d'enthousiasme. L'École avait déjà son âme. Ce n'était pas l'hôtellerie banale où l'on passe; c'était la maison de famille à laquelle on voue un attachement jaloux. L'Attique, ce jour-là, scintillait sous une fine lumière d'automne. On descendit vers le bois d'oliviers, dont la nappe bleue souriait dans la tiédeur et la paix. Après une promenade sur les bords du Céphise, on gravit l'éminence de Colone. De là, tandis que les beaux vers de Sophocle retentissaient vaguement à l'oreille, on voyait Phalère étinceler aux derniers rayons d'un soleil éblouissant. La transparence de l'air rapprochait le Pentélique des côtes de l'Argolide, et quelques vapeurs légères, s'élevant des rues étroites d'Athènes jusqu'aux portiques de l'Acropole, troublaient seules l'admirable pureté de l'horizon. Dans ces heures si rares, où tout, en soi et hors de soi, est source d'ivresse, comment renfermer son bonheur au logis? « Messieurs, » s'écria Gandar⁶, « qui vent partir avec moi? » Qui vient chez le courrier Antonio? Qui va chez l'agoyate Lefthéri? Allons, des manteaux! Une cantine! En selle!...

1. Discours du citoyen Vidal (de l'Hérault), séance du 9 novembre 1848 (*Moniteur*, p. 3152 = *Journ. I. P.*, p. 539).

2. *Correspondance d'Emmanuel Roux*, p. 50-51, 53-54 (lettres des 19 mai, 16 et 19 juin 1848).

3. *Choix de lettres d'Eugène Burnouf*, p. 377-378 (30 mai 1848).

4. *Ibid.*, p. 382 (17 août 1848).

5. Mot de Charles Dupin, séance du 9 novembre 1848 (*Moniteur*, p. 3150 = *Journ. I. P.*, p. 537).

6. *Lettres et souvenirs*, t. I, p. 254. Mon récit vient de lui.

Bineau ignora toujours qu'au lendemain de sa défaite l'École avait choisi le pays des Bédiens pour y faire une excursion symbolique.

Le péril était différé, non conjuré. Il était à présumer que la Constituante, où, en dépit des niveleurs, les idées généreuses avaient de l'écho¹, ne se déjugerait pas, et, en effet, le 5 avril 1849, l'ancien chapitre XXVI, devenu le chapitre XXXIII, trouva une seconde fois grâce devant elle². Mais la Législative? L'esprit de réaction dont elle était animée épargnerait-il l'École? Nul n'y comptait³. Berryer avait remplacé Bineau. Son rapport sur le budget de 1850, déposé le 16 février, contenait une phrase menaçante. Nous avons observé, disait-il, que sur le fonds des missions scientifiques « on pourvoit aux dépenses d'un établissement permanent, l'École d'Athènes, qui n'a point été légalement autorisée et qui, dans le cas même où elle serait maintenue, ne peut pas figurer dans ce chapitre, qui n'ouvre de crédits que pour des dépenses temporaires »⁴. Une réduction de 40,000 francs, applicable, dans la pensée de la Commission des finances, à l'École d'Athènes, était donc opérée.

A ce moment décisif de notre histoire, deux hommes ont droit à notre particulière reconnaissance : Guigniaut et Esquiou de Parieu. L'un eut le mérite d'ébaucher une solution neuve et viable; l'autre eut le mérite de la défendre et de la faire triompher. Jusqu'ici, l'École s'était agitée dans le vague : « demander les secrets de la langue d'Homère aux échos du Parthénon »⁵, évoquer les grands souvenirs, interroger de site en site l'âme des vieux aèdes, découvrir à leurs vers, en face des lieux qui les ont inspirés, « un nouveau charme et comme un sens inconnu »⁶, c'était là tout ce que M. de Salvandy avait exigé d'elle. Ballottée entre la grammaire et la politique, elle n'avait pas fourni à l'érudition « des résultats sérieux et publiquement constatés »⁷.

1. « Vous avez cru faire une économie d'argent, » s'était écrié Victor Hugo : « c'est une économie de gloire que vous faites, » et des acclamations avaient salué sa protestation contre le rapport de Bineau (séance du 10 novembre 1848, *Moniteur*, p. 3162 = *Journ. I. P.*, p. 546).

2. *Journ. I. P.*, t. XVIII, 1849, p. 160.

3. « On ne croit pas ici à la longue durée de l'École d'Athènes, » écrivait de Paris, le 25 juillet 1849, Charles Benoit (lettre citée dans la *Notice sur la vie et les travaux de Jules Blancard*, p. 28, n. 1).

4. Supplément au n° 48 du *Moniteur* de 1850, p. x, note R.

5. C'est de la sorte qu'Émile Augier, dans son discours de réception à l'Académie française, définissait l'œuvre de son prédécesseur (*Journ. I. P.*, t. XXVII, 1858, p. 69).

6. Gandar, *Lettres et souvenirs*, t. I, p. 149-150. Voir surtout sa lettre à Havet (*ibid.*, p. 279-280), qui nous donne en entier le programme de l'École primitive.

7. Preamble de l'arrêté du 26 janvier 1850, que nous analysons ci-dessous et dont le texte intégral est donné en appendice.

Puisqu'en la créant, on s'était inspiré de l'Académie de France à Rome, « dont les élèves sont tenus d'envoyer annuellement des travaux qui donnent la mesure de leur application et de leurs progrès, » pourquoi ne la soumettrait-on point à la même obligation? A côté des « envois de Rome », il fallait instituer les « envois d'Athènes ». Mais ces envois, qui les jugerait? Les pensionnaires de Rome dépendaient de l'Académie des Beaux-Arts. Il y aurait même avantage à placer les pensionnaires athéniens sous le patronage de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Tel fut le projet de Guigniaut. Esquirou de Parieu le fit sien. Un arrêté du 26 janvier 1850 stipula que chacun des membres de l'École adresserait annuellement « un mémoire sur un point d'archéologie, de philologie ou d'histoire ». Choisis dans un programme que l'Académie des Inscriptions présenterait à l'approbation du ministre, ces mémoires seraient transmis à la Compagnie, qui en rendrait compte dans sa séance publique annuelle. Ils pourraient être ensuite insérés dans les *Archives des Missions*, qu'on venait de fonder et dont le premier cahier s'imprimait en ce moment même ¹.

Le principe était posé, libéral et fécond, distinguant entre les attributions de l'État, lui laissant le rôle administratif, qui est le sien, lui enlevant le jugement scientifique ou littéraire, pour lequel il n'est point fait. En notifiant à l'Académie, le 30 janvier, son arrêté du 26, M. de Parieu l'informa que son intention était de lui conférer la direction intellectuelle de l'École. « L'Académie ne pouvait qu'être à la fois flattée et satisfaite de cette mesure, qui détermine avec netteté et fermeté le but assigné à l'École française par son fondateur, et qui tend à imprimer de plus en plus à ses travaux un caractère vraiment scientifique, à les faire tourner d'une manière efficace au progrès des hautes études de philologie, d'archéologie et d'histoire, » Elle accepta donc avec reconnaissance, dans sa séance du 1^{er} février, le patronage qu'on lui offrait et nomma une Commission pour rechercher le moyen de s'associer dignement « à cette œuvre de science et d'intérêt national » ².

Un mois plus tard, la Commission chargeait Guigniaut de la rédaction du rapport. Lu et adopté le 8 mars 1850, ce rapport servit

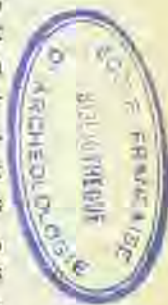
1. Les arrêtés créant les *Archives des Missions* datent des 29 octobre et 14 décembre 1849. Sur cette création et le secours qu'en pouvait tirer l'École, voir Raoul-Rochette, dans le *Journal des Savants* de mai 1850, p. 257.

2. *Hist. Acad. Inscr.*, t. XVIII, p. 75-76 = *Arch. Miss.*, t. I, p. 185. Aux cinq membres désignés, Raoul-Rochette, Hase, Le Bas, Lenormant, Guigniaut, se joignit le bureau : Langlois, président; Guizot, vice-président; Walckenaer, secrétaire perpétuel.

de base au décret de réorganisation, comme l'article de Sainte-Beuve avait servi de préambule à l'ordonnance de fondation. Aux termes de ses statuts de 1846, l'École embrassait deux années suivies et normales d'études, avec la prévision d'une année supplémentaire. Le projet académique maintient cette disposition; mais il la précise: il y aura une année de préparation, une année d'application, une année de spécialisation, les deux premières pour tous, la dernière pour ceux qui, s'étant distingués, mériteraient cette récompense.

Pendant l'année de culture préparatoire, les élèves se munissent « de tous les instruments et de toutes les directions de travail » qui leur seront plus tard nécessaires. Trois sciences les occupent: la philologie, la topographie, l'archéologie. Leur attention est particulièrement appelée « sur l'étude des dialectes provinciaux et locaux, sur la nomenclature des productions de la nature dans les trois règnes, sur celle des objets de l'industrie, des professions, des arts, dans les différentes parties de la Grèce, et principalement sur la nomenclature comparée des lieux ». L'idiome albanais rentre dans le cadre de leurs études linguistiques. Du reste, « c'est la connaissance pratique, familière et populaire de la langue grecque moderne » qui leur est surtout demandée. Quant à la topographie, « elle consistera dans la reconnaissance successive et générale des lieux, en rayonnant autour d'Athènes. » L'archéologie compte bien des branches: les pensionnaires ne négligeront ni la numismatique, ni la paléographie « tant diplomatique que monumentale ». Ils « devront avoir sans cesse dans les mains les relations anciennes de la Grèce, surtout celle de Pausanias, et en faire une étude approfondie et une vérification successive sur les lieux. Pour les relations modernes, celles de W. Gell, Dodwell et Leake, de Ross et Ulrichs, leur sont spécialement recommandées, ainsi que les recueils d'inscriptions, en première ligne le *Corpus* de Boeckh et les grandes collections de monuments figurés qu'ils doivent connaître et étudier dans les intervalles de leurs voyages. La description physique et proprement topographique de la Grèce, les travaux de la Commission de Morée, et ceux de Puillon-Boblaye surtout, réclament également leur attention. » Au cours de cette première année, ils n'auront pas à rédiger de mémoire proprement dit, mais « une relation de leurs excursions, une description des lieux et des monuments qu'ils auront visités, un compte rendu exact de toutes leurs observations ».

La seconde année est, au contraire, une année d'« envois ». Ces envois se composent « de travaux, mémoires, dissertations sur des



points spéciaux de topographie, d'archéologie, d'histoire et de littérature, se rapportant aux études et aux explorations qui auront été faites dans le cours de la première année ».

Quant à la troisième année, « elle devra être à la fois le plus haut résultat et la justification la plus éclatante des deux autres. Il sera proposé par l'Académie aux élèves qui auraient mérité cette distinction, chaque année pour l'année suivante, un certain nombre de sujets d'explorations, de recherches et de véritables mémoires, répondant aux *desiderata* de la littérature, de l'archéologie, de la géographie et de l'histoire. » Ceux qui bénéficieront de cette prolongation de séjour « seront regardés comme chargés de missions scientifiques spéciales »¹.

Si l'on veut apprécier à sa valeur la nouvelle règle, il faut la comparer aux autres projets de réforme émanés des contemporains. Thouvenel, dans sa réponse à Vaulabelle, s'en tenait strictement à l'idée de collège. Il jugeait seulement qu'on avait fait la part trop petite à l'histoire et il demandait que le nombre des maîtres de cet ordre fût porté à deux. L'adjonction d'un professeur de physique et de chimie lui paraissait également désirable. Avec Guigniaut, l'École évolue de l'enseignement secondaire vers l'enseignement supérieur, ou plutôt elle cesse d'être un établissement d'instruction pour devenir un séminaire de recherches. Cette conception n'était pas seulement la plus élevée; elle se trouva aussi être la plus pratique.

Inscrit d'urgence dans le *Moniteur* du 13 mars 1850², le rapport de Guigniaut avait eu le temps d'agir sur l'opinion quand, trois semaines après, la Législative entama la discussion du chapitre litigieux. A cette date du 2 avril, deux articles de Burnouf, publiés en vedette dans les *Archives des Missions*³, attestaient que l'École n'avait pas été stérile dans le passé; le patronage déferé à l'Institut témoignait que dans l'avenir elle tournerait davantage encore « au profit de la science et de la gloire du pays ». Devant ces promesses et ces résultats, la question de fond disparaissait; il ne restait plus que la question de forme. C'est ce que fit observer le premier orateur qui prit la parole. J'accorde, dit M. Ferdinand de Lasteyrie, qu'une institution permanente ne peut pas régulièrement figurer sous une rubrique indiquant des explorations temporaires. Mais, l'École d'Athènes étant digne d'un intérêt particulier, il n'y a qu'à faire pour

1. *Hist. Acad. Inscr.*, t. XVIII, p. 74-83 = *Arch. Miss.*, t. I, p. 184-191.

2. N° 72, p. 847-848. Cf. le *Journ. I. P.* du 23 mars, t. XIX, p. 182-183.

3. T. I, p. 1-8 : *Le vieux Pnyx à Athènes*; p. 8-38 : *Les Propylées*. Cf. l'analyse considérable que leur consacra Raoul-Rochette dans le *Journal des Savants* de mai et de juin 1850 (p. 257-270, 333-353).

elle ce qu'on a fait pour l'École des Chartes et d'autres établissements scientifiques : consacrer légalement son existence par le vote d'un chapitre spécial.

Des raisons de circonstance servirent fort à propos la cause athénienne. L'Angleterre poursuivait alors, avec l'hypocrisie brutale qui lui est propre, le règlement de l'affaire Pacifico. Sa violence odieuse et surnoise exaspérait jusqu'à ses plus fervents admirateurs. Était-ce au moment où elle abusait de sa force pour humilier et dominer la Grèce, que la France y laisserait déchoir une influence acquise, suivant le mot du ministre, « par la sympathie due à l'intelligence et aux travaux désintéressés de la pensée? » Berryer sentit qu'il avait été trop loin. En tacticien habile, il exécuta un changement de front. Il assura que la réduction de crédits ne visait pas la Grèce, mais la Chine, dont on parlait intempestivement de faire étudier les dialectes. Quant à l'École d'Athènes, ce n'était « autre chose qu'un état d'essai ». Avec les sommes maintenues au chapitre, l'essai pouvait être continué. S'il donnait de bons résultats, on verrait à rendre l'établissement définitif. Présenté sous ce jour, le chiffre de la Commission fut adopté¹. Le vieux routier parlementaire avait sauvé la face; mais, dans le fond, la victoire était si bien à M. de Parieu que, deux mois plus tard, Berryer lui-même, rédigeant son rapport sur le budget de 1851, y inscrivait nominativement l'École². Le chapitre XXXIII, où elle eut sa place, fut voté le 22 juillet sans observation³.

Elle avait maintenant son existence légale, son état civil. Il restait à la réorganiser. Le 7 août 1850, un décret de Louis-Napoléon Bonaparte y pourvut⁴. Ce décret de réforme sort des mêmes mains qui, à ce moment-là, sous prétexte d'assurer la liberté de l'enseignement, mutilaient et anéantissaient l'Université⁵. Si, en France, le parti clérical manqua de modération, il s'abstint de porter la lutte sur le terrain grec. La question athénienne, qui ne passionnait guère, fut traitée avec un réel esprit de largeur. Il n'est aucune des dispositions élaborées par M. de Parieu qui ne soit rationnelle et juste. L'ordonnance du 11 septembre 1846 empruntait exclusivement à l'École

1. *Moniteur* du 3 avril 1850, n° 93, p. 1071-1072 = *Journ. I. P.*, t. XIX, 1850, p. 210-211. Le compte rendu du *Moniteur* est le plus complet. Dans le *Journal de l'Instruction publique*, certaines coupures empêchent de bien saisir le sens de la discussion.

2. Rapport déposé à la séance du 27 juin 1850 (Supplément au n° 179 du *Moniteur*, p. IV).

3. *Moniteur* du 23 juillet 1850, n° 204, p. 2528 = *Journ. I. P.*, t. XIX, p. 374.

4. Texte en appendice.

5. Cf. L. Liard, *L'Enseignement supérieur en France*, t. II, p. 236-237.

normale le personnel de l'École d'Athènes. N'étant plus « en harmonie avec les principes de concurrence et de liberté qui doivent désormais vivifier tout notre système d'instruction publique », ce privilège fut supprimé. Dorénavant, la mission athénienne se composera d'agrégés de toute provenance.

Mais, « parmi les jeunes gens dont le nom seul d'Athènes éveillera l'imagination, il ne manquera pas de s'en trouver qui prendront sincèrement une curiosité d'artiste pour une vocation d'érudit, et verront avant tout, dans l'admission à l'École, l'occasion d'un pèlerinage aux lieux les plus célèbres de l'Antiquité classique. C'est précisément à ces ambitions qu'il faut fermer le chemin de l'École d'Athènes. Contre les déceptions qui s'ensuivraient infailliblement, l'unique garantie se trouve dans la sévérité d'un examen spécial qui, en fournissant le moyen de classer entre eux les candidats, assure à l'École un personnel sérieux, un ensemble d'esprits d'élite, dont la mission sera d'autant plus féconde qu'elle aura été précédée d'une préparation plus longue et plus approfondie. » Les pensionnaires athéniens seront donc nommés dorénavant au concours, « après un examen spécial, dont le programme sera dressé par une Commission de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et devra porter sur la langue grecque ancienne et moderne, sur les éléments de la paléographie et de l'archéologie, sur la géographie et l'histoire de la Grèce. »

Un autre article se réfère aux voyages : « Si l'idée féconde de l'École d'Athènes consiste à faire étudier les civilisations antiques sur le théâtre même de leur développement, en présence des monuments qui en furent témoins, la suite naturelle de cette idée nous conduit à profiter du passage nécessaire par l'Italie, de la proximité de l'Asie et même de l'Égypte, pour attribuer une part du séjour de chaque élève hors de France à des explorations dans la Grèce même et dans les autres pays classiques, soit de l'Orient, soit de l'Occident. » Pour ces recherches dans les diverses parties de l'ancien monde gréco-romain, les missionnaires disposeront, comme par le passé, de deux ans de pension normale et d'une année de pension exceptionnelle.

« Plus l'État se montre disposé à faire des sacrifices en faveur de l'érudition, plus il importe d'en assurer les fruits au bénéfice de la gloire nationale. C'est quelque chose déjà que d'avoir entouré l'admission à l'École des meilleures garanties de zèle et de capacité ; mais ce n'est pas tout : il faut encore au Gouvernement la certitude de la persévérance et la mesure des progrès. » Ce moyen de contrôle sera fourni par les envois. Chaque année, les pensionnaires adresseront des mémoires

sur les travaux « qui leur auront été prescrits en vertu du règlement général d'études préparé par l'Académie des Inscriptions et arrêté par le ministre de l'Instruction publique ». Ces travaux, dont il sera rendu compte en séance solennelle, attesteront la vitalité de l'École, et la consécration de l'Institut sera pour les auteurs, qui ne pourraient souhaiter une occasion plus favorable de débiter dans la carrière, une source d'émulation.

Guigniaut avait inspiré l'économie scientifique du décret¹. Ce fut encore lui qui présenta, au nom de la Commission dont il était le rapporteur, et fit adopter par l'Académie le programme de l'examen spécial (8 novembre 1850). On n'y inscrivait rien qui dépassât « le cadre ordinaire des études classiques, si ce n'est pour les éléments indispensables et faciles à acquérir de la langue grecque vulgaire, de la paléographie et de l'archéologie ». Sur ces matières même, on se bornait à l'indication d'un petit nombre de livres consacrés².

L'ensemble d'actes, d'arrêtés ou de décrets dont nous venons de faire l'analyse constitue ce que j'appellerai le concordat de 1850. Cette remarquable entente entre un corps savant et les détenteurs de la puissance politique est l'épisode le plus original de notre histoire. Nous ne sommes guère habitués chez nous à voir l'État céder quelque chose de son omnipotence. En cette année mémorable, qui fut pour le reste de l'Université une année de mort et pour l'École d'Athènes une année de salut, on vit un ministre partager sa prérogative ministérielle. J'accorde que le sacrifice fut plus facile à M. de Parieu qu'à tout autre. Cet homme dévoué à l'Église, que Victor Duruy foudroya un jour comme ayant déchaîné sur l'Université la Terreur blanche³, n'en reste pas moins l'un de nos plus authentiques bienfaiteurs.

Cette justice rendue à l'un des deux auteurs du concordat, nous n'en sommes que plus à l'aise pour louer l'autre. Guigniaut, en cette affaire, se dépensa corps et âme. Il éclaira les ministres, gagna l'opinion, conquit l'Institut. Durant huit à neuf mois, de la Coupole à la rue de Grenelle, sa silhouette erra, grave et diligente. Armé du triple airain de son optimisme, de son expérience et de sa science, il ne fut jamais à court d'arguments ni de programmes. On subissait le prestige de son érudition; on cédait au torrent de sa fécondité. Il rédigeait; on contresignait. Il est le père de la Constitution

1. Son style est aisément reconnaissable dans l'exposé des motifs.

2. *Arch. Miss.*, t. I, p. 651-654.

3. Cf. Lavisse, *Notice sur Victor Duruy*, dans le *Mémoire des anciens élèves de l'École normale*, 1895, p. 23.

nouvelle. Il l'est si bien, que les contemporains ne séparèrent plus son nom de ceux de Piscatory et de Salvandy. Les fondateurs de 1846, le législateur de 1850 formèrent un tout indissoluble. Guigniaut fit mieux encore que de créer; il sut maintenir. Pendant neuf ans, il sera le surintendant général de l'École, le gardien jaloux de ses traditions et de sa gloire. Il suggérera les travaux, fera le rapport sur les envois, le lira en séance solennelle. Jusqu'en 1859, guide, historio-
 graphe, confesseur, il ne quittera pas la brèche. Du jour où la bureaucratie impériale ébranlera son œuvre, pareil dévouement ne se retrouvera plus¹.

1. Né à Paray-le-Monial le 15 mai 1794, Joseph-Daniel Guigniaut est mort à Paris le 12 mars 1876. Le portrait que reproduit notre planche IV a paru dans *Le Centenaire de l'École normale* (Paris, Hachette et C^{ie}, 1895) et nous a été libéralement communiqué par les éditeurs.



LA PORTE BEULÉ

D'après le dessin de Lebouton, Athènes, 1853.



FRANCS EN EUBÉE

II

LA FLORAISON DU NOUVEAU RÉGIME

Fonctionnement du concordat de 1850; le premier examen d'entrée! About. — Décret du 15 décembre 1852, ouvrant l'École aux licenciés. — Les récrues jusqu'en 1850: Delacoulonche, Fustel de Coulanges et Boutan; Heuzey; Perrot. — Les premiers envois (1851): Jules Girard (Eubée); Bertrand, Mézières et Beulé (le Péloponnèse). — Les premières fouilles (1852-1853): brillante initiative de Beulé; ses deux campagnes sur l'Acropole; leur retentissement. — Possibilité d'une transformation de l'École en institut: dispositions de Fortoul; affluence des candidatures. — En dépit de circonstances favorables, la mission reste mi-littéraire, mi-savante.

Le concordat de 1850 marque un progrès considérable sur la charte de 1846. Celle-ci ne parlait que de « perfectionnement », terme vague que chacun interprétait à sa guise. Celui-là prononce les mots décisifs et précis: « caractère scientifique, hautes études de philologie, d'archéologie et d'histoire, paléographie, épigraphie, numismatique. » Nous passons de la période du romantisme sentimental à celle de l'érudition¹. Chateaubriand cesse d'être une source; il cède le pas

1. Reproduction d'une aquarelle d'Honoré Daumet, 1858.

2. En juin 1850, à propos de certains mémoires de l'âge héroïque, Raoul-Rochette, dans le *Journal des Savants* (p. 352), adressait aux pensionnaires athéniens ces excellents conseils: « L'étude de l'Antiquité repose à la fois sur l'observation la plus attentive des monuments et sur l'intelligence la plus exacte des textes; tout ce que l'on cherche à joindre à ces deux éléments de travail, et que l'on puise dans un fond d'idées métaphysiques, de considérations morales, la plupart du temps étrangères à l'esprit des

à Gell, Dodwell et Leake, à Puillon-Boblaye et Blouet, à Ross, Ulrichs et Welcker. On ne trouve plus qu'il soit suffisant d'écouter, sous les oliviers tout vibrants de cigales, l'exquise mélodie que font dans l'air sonore les beaux vers de Sophocle et d'Homère. On conseille au futur Athénien de lire les travaux de la Commission de Morée; on lui recommande de feuilleter le *Corpus* de Boeckh; on exige de lui qu'il connaisse la *Paléographie grecque* de Montfaucon, la *Commentatio epigraphica* de Bast, les *Elementa epigraphicae graecae* de Franz, le *Manuel d'archéologie* d'Otfried Müller¹. Il est évident qu'on a un peu songé cette fois à l'Institut archéologique de Rome, et que, dans la Commission chargée d'élaborer le plan d'études, les épigraphistes de profession, comme Philippe Le Bas, ont dit leur mot².

Dans toute réforme, il importe que ce qui subsiste du passé n'entrave pas l'avenir. La conception de 1846 était celle d'un collège encyclopédique; la conception de 1850 est celle d'une école spéciale. L'une ne refluera-t-elle pas sur l'autre? Nourri de science allemande, traducteur de la *Symbolique* de Kreutzer, dont il achevait en ce moment même le commentaire et la reconstruction³, Guigniaut avait un génie de compréhension et de synthèse, plus que d'analyse et de choix. Il s'entendait mieux à combiner qu'à retrancher. Aussi, dans son rapport du 8 mars 1850, la littérature conserve-t-elle, à côté de l'érudition, une place dangereuse. Indépendamment du mémoire, rédigé sur place, d'après les documents, il y est parlé de la dissertation, qui risque fort de n'être qu'un exercice livresque, pour lequel on serait mieux à Paris. Aux obligations d'ordre scientifique, on continue à joindre celle des cours de français, comme devant exercer une influence heureuse et contribuer « à resserrer de plus en plus les vieux liens d'amitié entre la France et la Grèce ». Il n'y a donc pas substitution d'une idée à l'autre: il y a superposition. « L'École d'Athènes, » écrira bientôt un de ceux qui enregistrèrent avec le plus de sympathie ses progrès, « est devenue comme une école d'appli-

anciens, ne peut guère servir qu'à donner à cette étude une tendance systématique et une direction fautive, que je verrais avec beaucoup de peine, je l'avoue, s'établir dans notre École d'Athènes. Des faits bien étudiés, des textes bien compris, des monuments bien observés, voilà ce que l'on doit demander aux membres de cette École, plutôt que d'ingénieuses pages où l'imagination se joue dans les vapeurs de l'esthétique. »

1. *Arch. Miss.*, t. I, p. 189 et 654.

2. Plusieurs des idées qu'exprime Le Bas, dans son rapport du 29 octobre 1842 à Villemain (*Voyage archéologique*, réédition de S. Reinach, p. XIII-XIV) se retrouvent dans le statut académique du 8 mars 1850 (*Arch. Miss.*, t. I, p. 184-191).

3. Commencée en 1825; la publication ne fut terminée qu'en 1851.

cation spéciale à l'Antiquité grecque, un séminaire d'archéologues, de géographes, d'épigraphistes et d'historiens de l'art, sans que l'histoire proprement dite et les lettres classiques aient eu à souffrir¹. »

Ainsi, dans le nouveau statut, la littérature et l'érudition ont chacune leur part. Mais si la Direction rétrograde vers la rhétorique, pendant que l'Académie songe à la science, un conflit ne risque-t-il pas d'éclater? C'est ce qui arriva. Les forces divergentes qu'on accouplait ne tardèrent pas à se heurter : nous assisterons d'abord à l'épanouissement, puis à la décadence du concordat de 1850.

Le succès de l'expérience dépendait de deux choses : de la qualité du recrutement et de l'excellence des envois. Nommés le 20 septembre 1849, Bertrand, Mézières et Beulé n'avaient pas eu à justifier de leur aptitude et de leur vocation. Ce fut About qui, le 21 novembre 1851, subit le premier l'examen spécial. Il expliqua « avec beaucoup de facilité et d'esprit » les textes classiques inscrits au programme, montra que, « familiarisé avec la langue grecque ancienne, » il n'était pas non plus sans « quelque teinture du grec moderne », manifesta « un goût très prononcé pour les chefs-d'œuvre de l'art » et fit espérer qu'il se rendrait bientôt « maître des principes de la paléographie numismatique et épigraphique ». La Commission le jugea digne du titre qu'il ambitionnait et elle déclara qu'il ne pouvait « manquer de faire honneur à l'École française d'Athènes »². Cinq mois plus tard, Victor Guérin était admis à son tour³.

Sur ces entrefaites, le plus brutal des ministres de ce siècle, un Louvois impérial, Fortoul, établissait un nouveau régime d'études secondaires et supérieures qui fut, pour l'Université, une véritable révocation d'Édit de Nantes⁴. Le décret du 10 avril 1852 exigeait des candidats à l'agrégation, qui ne subsistait que mutilée et avilie, vingt-cinq ans d'âge et un stage professionnel de cinq ans, réduit à trois pour les normaliens. Appliquées à la mission athénienne, ces prescriptions en eussent consommé la ruine. Guigniaut s'émut.

1. Rapport de Dubois, à la XII^e réunion générale annuelle des anciens élèves de l'École normale, 3 septembre 1857 (*Mémorial de l'Association*, p. 59).

2. *Hist. Acad. Inscr.*, t. XVIII, p. 222-223. La nomination d'About est de la veille du coup d'État : 1^{er} décembre 1851.

3. Les *Mémoires* de l'Académie ne contiennent pas le procès-verbal de son examen; mais un rapport de Guigniaut au ministre, en date du 28 août 1852 (Doss. I. P.), atteste qu'il l'a subi.

4. Texte ap. de Beauchamp, *Recueil des Lois et Règlements sur l'Enseignement supérieur*, t. II, p. 216-222. Cf. Paul Dupuy, dans le *Centenaire de l'École normale*, p. 241-247.

L'École d'Athènes, écrivit-il au ministre¹, est un établissement spécial qui veut une vocation scientifique. Ses membres, destinés aux Facultés des Lettres ou à l'Académie des Inscriptions, « représentent les anciens pensionnaires de cette Académie, analogues aux pensionnaires actuels de l'Académie des Beaux-Arts. » Ils ne peuvent être que des sujets d'élite, faits pour l'enseignement supérieur, pour la haute érudition, pour les hautes lettres, et l'on ne doit les assujettir « qu'à des épreuves de capacité assorties à cette destination ». Devenue un examen pédagogique fondé d'une manière exclusive sur les études secondaires, l'agrégation « n'a rien ou presque rien à voir avec l'École d'Athènes ».

Faisant droit à ces observations, un décret du 15 décembre 1852 stipula que les licenciés normaliens, qui auraient subi avec distinction les examens de sortie, et les licenciés non normaliens, qui auraient fait un noviciat d'au moins deux ans dans l'enseignement secondaire, seraient autorisés à concourir avec les agrégés².

Six promotions furent admises d'après ces règles. La première comprit Reynald et Lebarbier, et faillit comprendre Sarcey. Mais Sarcey ne répondit pas à l'attente qu'avaient fait concevoir « ses antécédents universitaires et sa réputation à l'École normale » (13 janvier 1853). Ce candidat, écrit le rapporteur, « a très médiocrement répondu aux questions qui lui ont été adressées. Le trouble qui s'était emparé de lui dès le premier moment, et qu'il n'a pu maîtriser, peut seul rendre compte de la faiblesse de ses réponses sur le grec moderne, sur les éléments de la paléographie, de l'épigraphie, de l'archéologie, et même sur l'histoire de la Grèce. Au total, c'est un examen qui peut être considéré comme non venu, comme un coup de malheur plutôt que comme une preuve d'ignorance ou comme un défaut de préparation³. » Le concours suivant n'ajourna personne : Delacoulonche fut reçu premier; Fustel de Coulanges second; Boutan troisième. Il paraît que le futur auteur de la *Cité antique* heurtait déjà les idées reçues : dans son rapport du 18 novembre 1853, Guigniaut estime que ce jeune homme « a montré un savoir encore plus étendu que parfaitement exact »⁴. Le plus brillant des examens de la période concordataire fut celui d'Heuzey. Heuzey se révélait déjà homme de science à un degré que la Commission n'avait « trouvé encore chez

1. Rapport du 28 août 1852 (Doss. I, F.).

2. Texte en appendice.

3. *Hist. Acad. Inscr.*, t. XX, p. 5.

4. *Ibid.*, p. 92.

aucun de ses devanciers » (17 novembre 1854)¹. Perrot à son tour se distingua (12 octobre 1855), tant par sa facilité à lire les inscriptions que par son aisance à parler le grec moderne².

Il n'y avait donc eu que des avantages, comme l'avait prévu M. de Parieu, « à tenir la barrière haute »; mais s'il s'était présenté « assez de concurrents capables de la franchir », c'est que, de prime abord, sous l'active impulsion de Guigniaut, l'École s'était signalée



KHANI DE KALOYÉRAS

Sur la route de Tripolis à Kakouri (Péloponnèse).

par l'étendue de ses recherches et par son ardeur à en exposer les résultats. La notoriété lui était venue, puis la popularité et la gloire.

Ce fut le 22 août 1851 que l'Académie, par la bouche du « Père de l'École », rendit son premier jugement annuel sur les envois. Un mémoire de Jules Girard sur l'Eubée formait l'envoi de troisième année; l'envoi de seconde année se composait d'un manuscrit de six cents pages, où Bertrand, Mézières et Beulé présentaient la relation d'un voyage fait en commun, au printemps de l'année précédente, dans le Péloponnèse. Après avoir rendu justice aux efforts de l'âge héroïque, « dignes préludes des travaux qui devaient suivre, »

1. *Hist. Acad. Inscr.*, p. 105.

2. *Ibid.*, p. 133. Les derniers examens subis au siège de l'Institut furent ceux d'Hinstin, Thenon et Gaultier de Claubry (10 octobre 1856 et 9 octobre 1857; *ibid.*, p. 170 et t. XXIII, p. 27).

3. D'après G. Fougères, *Mantinée et l'Arcadie orientale*, Paris, Fontemoing, 1898, fig. 2, p. XVI.

Guigniaut exposa ce que l'application du statut académique valait de nouveau à l'érudition française. Jusqu'à la rupture de 1859, il analysera de même, dans une langue un peu encombrée, un peu enchevêtrée et solennelle, mais avec une admirable conscience et un accent de conviction touchante, les recherches de ses pupilles athéniens. Ces neuf rapports, qui assurèrent à chacun, par une publicité rapide, le bénéfice de ses découvertes, et qui, dans plus d'un cas, tinrent lieu des mémoires restés inédits, inaugurent les fastes de notre histoire scientifique.

Dès cette année de début, toutes les formes d'activité recommandées à l'École, explorations savantes, discussions de topographie ou de géographie historique, archéologie, mythographie, épigraphie, sont en pleine vigueur. L'exploration savante revêt un double type : le type individuel et le type collectif. En Eubée, Jules Girard ne s'était associé personne. Trois voyages successifs lui avaient permis de recueillir sur place les matériaux de son étude. Le moment venu de les mettre en œuvre, bien que le programme académique lui prescrivit de comparer « l'état actuel avec l'état ancien aux diverses époques », il avait pris sur lui « de restreindre son sujet pour être sûr de le dominer »¹. Avec un sens très net du possible et un délicat souci de la mesure, il s'était confiné dans la période classique. En cela, il donnait un excellent exemple. Le défaut de plusieurs des questions proposées par Guigniaut, — Daveluy s'en plaignit avec raison², — était d'être trop vastes, d'exiger, pour être traitées à fond, un temps trop considérable ou de condamner à des recherches trop hâtives. Mais le vieux maître dont Jules Simon a si malicieusement dépeint l'abondance majestueuse³ avait un culte irrésistible pour « les compléments et les accessoires »⁴.

L'ampleur qu'il souhaitait à la description de l'Eubée ne faisait point défaut à la description du Péloponnèse. Ici, on s'était partagé la tâche. Alexandre Bertrand commençait aux frontières de l'Attique et ne s'arrêtait qu'à l'extrémité de l'Argolide. Mézières, prenant la suite, étudiait la Cynurie, la Laconie, la Messénie. Beulé, s'élançant des sommets du Lycée, embrassait le reste de la Péninsule, d'Olympie à Corinthe. Ils inauguraient l'effort collectif, déjà rêvé par leurs anciens de 1847, et qui, s'il avait été soutenu, encouragé, développé, se serait

1. *Arch. Miss.*, t. I, p. 190 et t. II, p. 466.

2. Dans un rapport du 22 avril 1859 (Dosa. I. P.).

3. *Centenaire de l'École normale*, p. 253-259.

4. *Arch. Miss.*, t. II, p. 467.

traduit par des œuvres de longue haleine, analogues aux *Corpus* ou aux *Reisen* dont les Allemands et les Autrichiens ont fourni plus d'un modèle¹.

La topographie et la géographie historique, après avoir passionné Hanriot, étaient cultivées par Mézières : « L'auteur discute avec beaucoup de soin les directions des routes, les positions des lieux ou des monuments célèbres; il rapporte les nomenclatures des différentes époques; il est aussi familier avec les voyageurs modernes, ses devanciers, qu'avec les relations des anciens. Aussi a-t-il donné à son récit un caractère éminemment critique. Il a des opinions à lui contre les explorateurs les plus renommés, tels que le colonel Leake, le professeur Ross, d'autres encore; et toujours il cherche la solution des problèmes géographiques ou topographiques dans l'étude attentive des localités, dans ce qu'on appelle la connaissance du terrain, rapprochée des descriptions et des données des auteurs. » Mêmes qualités dans le mémoire de Jules Girard : « L'auteur y a traité, discuté, approfondi souvent de nombreux problèmes de géographie comparée, sur Chalcis et sur Érétrie, sur Histiée et Oréos, sur beaucoup d'autres lieux dont la position n'était pas aisée à déterminer². »

Pour l'archéologie et la mythographie, Burnouf restait un précurseur. Ses études sur le Parthénon, les Propylées, le Pnyx, ses recherches sur le Neptune arcadien suscitaient des travaux analogues : Jules Girard consacrait un chapitre aux ruines du mont Ocha, tandis qu'Alexandre Bertrand proposait des conjectures sur l'origine du culte d'Esculape et sur celle du mythe si compliqué d'Hercule³. Elles furent d'ailleurs jugées audacieuses : Guigniaut n'aimait pas qu'à propos des héros et des dieux de la Grèce primitive on parlât d'« importations étrangères ».

Enfin, l'épigraphie naissait. Dans une annexe à sa description de l'Élide, Beulé commentait, avec un talent précoce, trois inscriptions, « dont une trouvée récemment dans le lit de l'Alphée, » et d'où résultait « un tableau extrêmement curieux de ce qu'étaient encore, au III^e siècle de notre ère, la constitution religieuse d'Olympie, l'orga-

1. A la publication, l'œuvre commune, groupée en manuscrit, se morcela : les recherches de Bertrand, *d'Athènes à Argos*, parurent en 1858 sous la rubrique « *Études de mythologie et d'archéologie grecques* »; la relation de Mézières fut insérée partie en 1854 dans les *Archives des Missions* (t. III, p. 379-424); partie en 1883 et en 1886 dans l'*Annuaire de l'Association des Études grecques* (t. XVII, p. 222-236, et t. XX, p. 1-62); l'itinéraire à vol d'oiseau de Beulé devint un livre de près de 500 pages, publié en 1855 : *Études sur le Péloponnèse*.

2. *Arch. Miss.*, t. II, p. 461 et 467.

3. *Ibid.*, p. 458 et 461.

nisation du sacerdoce, le service des temples et la célébration des jeux sacrés. C'est là, sans contredit, un des plus beaux fruits qu'aient produits jusqu'à présent les travaux des membres de l'École française d'Athènes, dans une direction de recherches et d'études positives où il importe singulièrement de les voir s'engager de plus en plus. » En général, concluait Guigniaut, « nous ne saurions trop recommander aux membres de l'École d'Athènes de ne jamais passer, dans leurs voyages, devant un monument épigraphique sans en prendre une copie ou un estampage. Les textes divers d'une même inscription, sans parler de celles qui seraient inédites, sont comme les divers manuscrits d'un même ouvrage, dont la collation peut mettre sur la voie de la véritable leçon d'un passage désespéré. Nous en dirons autant des médailles, des monuments de l'art, quand ils sont peu connus; il faut ou les recueillir, ou les dessiner, et trouver dans la volonté, même quand l'exercice manque, la faculté de les reproduire ¹. »

L'année 1851 venait de révéler l'École au monde savant; l'année 1852 la révéla au grand public. Quoi qu'on pense du caractère de Beulé, ce n'est pas à son intelligence qu'on marchandera l'admiration. Il fut un merveilleux initiateur. A toutes les avenues du domaine athénien, archéologie, épigraphie, philologie, numismatique, esthétique, critique, il apparaît, élégant, souriant, dissimulant sous un air de coquetterie mondaine son labeur immense, se plaisant à faire croire tantôt que ses succès lui viennent du hasard et de la fortune, tantôt qu'ils sont le fruit de la réflexion et du calcul, cherchant la vérité et l'arrangeant, artiste en un mot, ou plutôt virtuose, ne concevant rien sans apprêt et sans parure, mettant, avec une ironie imperceptible et souple, son génie des belles attitudes au service de ses enthousiasmes les plus sincères. Ce fut lui, dont son directeur écrivait qu'il n'avait point « les goûts sérieux de sa profession » ², lui, le fin ambitieux aux allures de petit-maître, qui ouvrit à l'École la voie des grandes découvertes et qui fonda, selon son propre mot ³, la « science militante ».

Au nombre des questions proposées par l'Académie figurait celle-ci, d'une ampleur telle qu'ayant effarouché une première fois nos missionnaires, lorsqu'elle parut en 1850, il ne semblait pas qu'elle dût les

1. *Arch. Miss.*, t. II, p. 464 et 468. Le *Mémoire sur trois inscriptions d'Olympie* se trouve dans le X^e cahier du même volume (p. 559-598).

2. Rapport au ministre, Athènes, 28 avril 1850 (Doss. I. P.).

3. *Fouilles et découvertes*, t. I, p. 7.

tenter davantage, lorsqu'on l'inscrivit à nouveau en 1851 : « Faire une étude et une description complète et approfondie de l'Acropole d'Athènes, d'après l'état actuel et les travaux récents, comparés aux données des auteurs anciens. » Avant d'aborder le sujet, Beulé hésita : « Si peu qu'un ignorant veuille parler d'architecture, » écrivait-il de Naples, le 2 octobre 1851, « il suffit d'en dire quatre mots pour dire deux niaiseries... Je ne puis donc m'engager vis-à-vis de moi-même par une ridicule présomption ». Au fond, sa résolution était prise ; car non seulement il envoyait la liste minutieuse des ouvrages qui lui seraient nécessaires, mais encore il s'occupait de faire copier, à la Bibliothèque de l'École des Beaux-Arts, le texte explicatif, les notes, les commentaires que Tétaz, Paccard et Desbuisson avaient joints à leurs envois¹.

Il n'entre pas dans notre plan de faire à cette place l'examen critique des deux campagnes de fouilles que Beulé dirigea, au printemps de 1852 et pendant l'hiver de 1852 à 1853, en avant des Propylées. Est-il vrai, comme il l'assure, qu'il mit la pioche en terrain vierge ? Qu'il fut guidé dans son entreprise, non par une expérience antérieure, mais par une idée logique, par cette hypothèse que le monument de Mnésiclès, simple vestibule décoratif, supposait, d'abord, un grand escalier d'accès, puis, en contre-bas, tout un système de défenses militaires, mur d'enceinte, tours, porte d'entrée ? Ses rapports, son livre, son journal livrent-ils sa pensée nettement et sans réticences ? Nous nous en expliquerons plus tard. Ici, nous avons à nous prononcer, non sur la valeur scientifique de ses découvertes, mais sur leur retentissement.

Le fait indéniable, c'est que Beulé aurait pu se contenter d'une étude plus ou moins livresque. Que lui demandait-on ? De résumer les travaux de ses prédécesseurs et de les commenter d'après une inspection personnelle des lieux. Moitié par un sentiment réel de la dignité de la science, moitié par un amour précoce de la renommée, il rêva autre chose qu'une « description » même « approfondie ». En face des problèmes qui se posaient, il dédaigna les expédients d'une ingéniosité lâche ; il méprisa les solutions de cabinet, et bravement, allègrement, il courut au champ de bataille. En cela, il fut mieux qu'un homme d'initiative et d'action ; il fut un homme de vérité. Qu'ensuite, le naturel reprenant le dessus, il ait déployé plus de talent que

1. Lettre publiée par Paul et Victor Glachant (*Rev. Ét. gr.*, t. XI, 1899, p. 6 et 8).

2. Même lettre, en post-scriptum. Les éditeurs ont usurpé les noms propres.

d'austère franchise, ne lui en tenons pas rigueur. L'École ne doit pas oublier que son premier rayon de gloire lui est venu de lui.

Aucun nom ne parle plus à l'imagination que celui de l'Acropole. Quand Paris sut, en juin 1852, que Beulé avait retrouvé l'entrée de la citadelle, un de ces courants d'enthousiasme irraisonné, d'autant plus forts que l'état moral du pays offre moins d'équilibre, traversa l'opinion. En un clin d'œil, la nouvelle fut partout. De l'Institut, Guigniaut la porta au Ministère¹. Le *Moniteur* la répandit dans la presse, et un grand journal félicita gravement l'École française d'avoir découvert le Parthénon. D'un coup de baguette magique, Beulé est devenu célèbre. Un architecte, qui a vu ses fouilles, les critique². L'auteur riposte³. Daveluy s'en mêle⁴. Les poètes aussi, car l'Académie française, gagnée par la fièvre générale, leur donne pour sujet de concours « l'Acropole d'Athènes »⁵, et l'escalier des Propylées leur inspire des vers « qui n'iront pas tous à la postérité »⁶.

C'était grâce à un faible crédit alloué par Daveluy, et moyennant « des sacrifices personnels beaucoup plus considérables »⁷, qu'avait été menée la première campagne. La France pouvait-elle laisser à un particulier l'honneur exclusif du triomphe? Guigniaut estima qu'elle ne le devait pas. A sa demande, le ministre de l'Instruction publique accorda 1,200 francs et une quatrième année de séjour⁸. Quant au ministre de l'Intérieur, il octroya un subside plus élevé encore, à la condition que M. Beulé, « architecte pensionnaire de l'École d'Athènes, » livrerait au Musée du Louvre les moulages de tous les objets qu'il avait découverts ou pourrait découvrir⁹.

1. Première lettre à Fortoul, 19 juin 1852 (*Journ. I. P.*, t. XXI, p. 331); deuxième lettre, 29 juin (*ibid.*, p. 349-350).

2. *Revue des Beaux-Arts*, n° du 15 août 1852.

3. *Journ. I. P.*, t. XXI, p. 447-448.

4. *Revue des Beaux-Arts*, n° du 15 octobre 1852.

5. Voir l'annonce dans le *Journ. I. P.* du 7 août 1852 (t. XXI, p. 404).

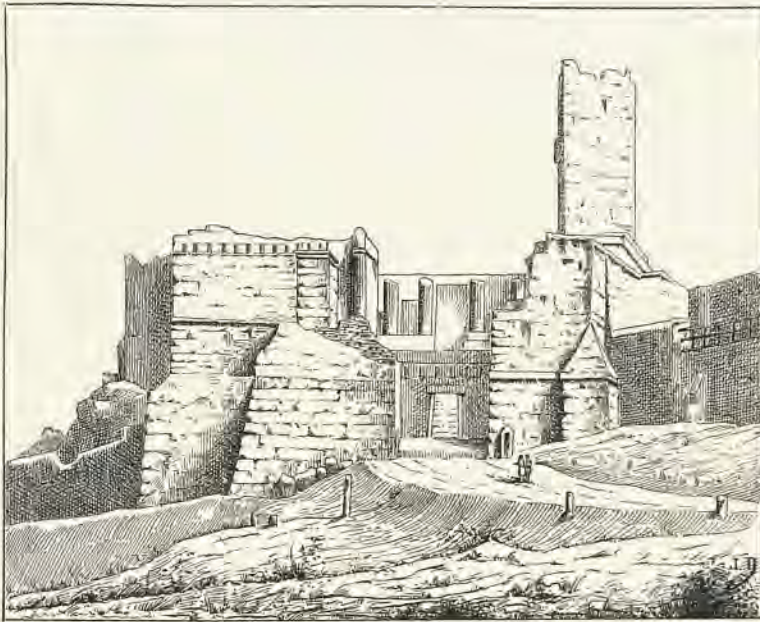
6. Beulé, *Fouilles et découvertes*, t. I, p. 42. Dans son discours de réception à l'Académie française (9 décembre 1897), M. André Theuriot a rappelé avec bonne humeur qu'il fut de ceux qui aspirèrent au prix.

7. Guigniaut, première lettre à Fortoul, 19 juin 1852 (*Journ. I. P.*, t. XXI, p. 331). Dans le *Journal de mes fouilles*, publié au bout de vingt ans (*Gazette des Beaux-Arts* d'avril et juin 1872 = *Fouilles et Découvertes*, t. I, p. 3-77), Beulé (p. 12 et 42) ne mentionne que ses propres débours. J'ai retrouvé aux Archives nationales (F 17 f 64895) la mention d'une somme de 117 fr. 90 prélevée sur les dépenses du matériel de l'exercice 1852 pour les fouilles de l'Acropole. Bien qu'ordonné au cours de la deuxième campagne (22 novembre), cet article me paraît se référer à la première et il représente sans doute la modeste contribution de l'École à l'entreprise de Beulé.

8. Arrêtés du 24 juin 1852 (Doss. I. P.).

9. Persigny à Fortoul, 20 juillet 1852, en réponse à une demande adressée par Fortoul le 25 juin (Doss. I. P.). Voir aussi une note du *Journ. I. P.*, t. XXII, 1853, p. 199.

En Grèce, quand les fouilles recommencèrent, tout ce bruit, répercuté par l'écho, déclencha une opposition furieuse : « Un jour, on persuade au ministre de l'Instruction publique du pays que, s'il n'y prend garde, M. Beulé va faire sauter la Pinacothèque et tout ce qui reste des Propylées; une autre fois, c'est le ministre de la Guerre qui prend l'alarme, parce qu'il s'est laissé dire que l'Acropole est



L'ENTRÉE DE L'ACROPOLE D'ATHÈNES

Après les fouilles de Beulé¹.

toujours une forteresse et qu'en abattant je ne sais quelles masures vénitiennes à l'intérieur, on démantèle la Grèce. Aujourd'hui, les bons gens du voisinage, deux mois et demi après la reprise des travaux, se plaignent de ce qu'on fait jouer des mines chargées avec 35 grammes de poudre, à six cents pieds au-dessus de leurs têtes, et signent des pétitions au Gouvernement pour qu'il ait à mieux assurer leur repos². »

Beulé tient tête à l'orage. Habile, éloquent, spirituel, enivré, il

1. Dessin de Lebouteux, architecte pensionnaire de l'Académie de France à Rome, 1853 (Beulé, *L'Acropole d'Athènes*, t. I, pl. I, chez Didot).

2. Rapport de Davély à Fortoul, Athènes, 27 décembre 1852 (Doss. I. P.).



va, vient, réfute, persuade, entraîne. Il recueille les adhésions les plus inattendues. Pour lui, conversion brillante, mais éphémère, M. Daveluy adore ce qu'il a brûlé, et c'est à la gloire de l'archéologie qu'en cet hiver mémorable il prodigue sa verve. Pour lui, le ministre de France, M. Forth-Rouen, un Genevois, jugé cependant « peu sympathique à la nature de nos études »¹, s'attarde dans la tranchée jusqu'à en laisser refroidir son déjeuner. Pour lui, le commandant Poultier, l'un des survivants de la *Méduse*, se démunit de ses caissons de poudre². Pour lui, le roi Othon, tout bègue qu'il est, s'efforce d'exprimer son admiration « dans les termes les plus flatteurs »³. Pour lui, un des proscrits du Deux-Décembre, David d'Angers, s'assoit sur les ruines du grand escalier, comme Marius sur celles de Carthage⁴.

Rien ne manqua aux fouilles de l'Acropole, ni l'engouement du populaire, ni le suffrage des délicats. Dans son rapport du 27 mai 1853, Guigniaut, devant l'Académie et en son nom, les mit au nombre des plus belles découvertes archéologiques du siècle⁵. La jeunesse de l'auteur, sa hardiesse et sa grâce, la maîtrise avec laquelle il avait su éveiller l'attention et s'y soustraire, s'effacer modestement devant la France, résigner à propos un crédit, rejaillirent sur l'École qu'elles illustrèrent soudain. « Ce qu'il a fait est immense, » écrivait le représentant attitré de l'âge héroïque, en applaudissant à la métamorphose⁶. Il semblait, après ce coup de fortune, qu'il n'y eût plus qu'à rendre normal, par le jeu régulier des institutions, ce qui n'avait été qu'une exception heureuse.

D'où vient qu'on n'en fit rien ? Les circonstances étaient cependant propices. Tel ennemi de l'École, qui l'avait blâmée d'enseigner la grammaire, l'eût applaudie de se vouer sans retour aux recherches savantes. Les pouvoirs publics étaient disposés à des sacrifices. Fortoul, qui décapitait en France les hautes études et condamnait l'Université entière à un « pénible noviciat »⁷, ne se relâchait de ses violences qu'en faveur de l'érudition⁸. Critique d'art tourné au lieute-

1. Daveluy à Rouland, Athènes, 10 décembre 1857 (Doss. I. P.).

2. *Fouilles et découvertes*, t. I, p. 58.

3. Note du *Journ. I. P.* (t. XXII, p. 286), résumant une lettre de Forth-Rouen à Fortoul, en date du 17 avril 1853 (Doss. I. P.).

4. *Fouilles et découvertes*, t. I, p. 67.

5. *Hist. Acad. Inscr.*, t. XX, p. 34 = *Arch. Miss.*, t. III, p. 313.

6. Gandar, *Lettres et souvenirs*, t. I, p. 436.

7. Rapport précédant et expliquant le décret du 10 avril 1852 (A. de Beauchamp, *Recueil des Lois et Règlements sur l'Enseignement supérieur*, t. II, p. 218).

8. Il fit décréter la *Recueil des Inscriptions de la Gaule et de l'Algérie*.

nant de police, il briguaît l'Institut. Par tempérament comme par calcul, il était prêt à favoriser l'évolution scientifique de 1850. Un an avant que l'Académie des Inscriptions ne l'eût élu au fauteuil de Raoul-Rochette ¹, il demandait à l'École, pour le *Bulletin des Sociétés savantes*, des notes régulières sur les découvertes archéologiques en Grèce ². S'il malmena Daveluy plus qu'il n'est décent à un chef qui se respecte, je crois bien que ce fut moins encore par frénésie d'autoritaire que par un désir secret de provoquer un changement de Direction. Il avait pour les idéologues, les rhéteurs « habiles à creuser des problèmes insolubles » ³, un mépris tout napoléonien. Il ne goûtait pas beaucoup plus les vaines facettes de l'esprit. En revanche, une orientation vers les modestes et positives réalités de l'archéologie eût trouvé en lui un auxiliaire résolu.

Ce ne furent pas non plus les hommes qui manquèrent. Certes, About n'ambitionna pas le même genre de gloire que Beulé. Au moment même où son camarade sonnait, du haut de la rampe de l'Acropole, cette diane éclatante et joyeuse qui mit tous les archéologues en rumeur, lui, plus sensible au charme d'un joli visage qu'à la poésie des vieilles pierres, hanté par les souvenirs de Paris, par l'impérieux besoin du monde où l'on cause, s'ennuyait à mourir : « Il fait horriblement chaud ; il fait piteusement triste ; il fait plus embêtant que jamais. J'ai une indigestion de ciel bleu, de montagnes bleues, de poussière bleue et de tout ce qui constitue un pays chéri des dieux. On attrape des coups de soleil en plein minuit ; impossible de quitter la chambre ; impossible d'y rester ; j'ai beaucoup travaillé, cette semaine, à digérer et à respirer. Les plus simples fonctions de la nature sont plus difficiles à remplir que celles d'ambassadeur. Aussi croyez bien que la France ne fait pas ses affaires, en payant mes sueurs dix francs par jour ⁴. » La vie de méditation savante, « dont il est réservé aux membres de l'École d'Athènes de savourer les austères douceurs durant des années entières ⁵, » n'était pas du tout son fait. « Je soupçonne, » écrivait son directeur, « qu'il n'a pas savouré tout de suite les *austères douceurs* de sa vie nouvelle. » Mais, ajoutait Daveluy en rentrant la griffe, « il s'est bientôt remis de sa première surprise, et maintenant on peut espérer beaucoup de son

1. Son élection est du 16 février 1855 (*Hist. Acad. Inscr.*, t. XX, p. 280).

2. *Arch. Ath.*, n° 71 (mars 1854 ; le quatrième est omis).

3. Rapport cité, même page.

4. Lettre du 27 juin 1852, à Tissot, citée par Gaston Deschamps dans la *Revue bleue* du 7 mars 1891 (t. XLVII, p. 292).

5. Guigniaut, *Rpp*, II (12 novembre 1852), p. 279.

travail¹. » About soigna, en effet, son mémoire sur l'île d'Égine. Sa dette payée au règlement, l'enfant terrible s'empessa de boucler ses malles. Deux ans plus tard, il faisait cruellement expier aux petits-fils d'Aristophane sa nostalgie et ses désillusions.

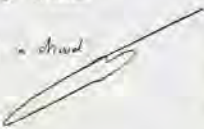
Bien que les succès de ses talents littéraires aient plutôt nui à la tradition scientifique naissante, About n'en a pas moins puissamment servi l'École. Il assure qu'avant Beulé « personne ne se souciait d'aller voir le roi Othon sur son trône ». Ce n'est qu'à demi juste. Mais il est certain qu'après Beulé d'abord, après lui ensuite, « l'émulation s'empara de nos jeunes professeurs; Athènes leur parut un séjour plus désirable que Chaumont ou Poitiers, et les places vacantes se remplirent comme par enchantement². » *L'Acropole d'Athènes et La Grèce contemporaine*, éditées à peu d'intervalle, l'une en 1853, l'autre en 1855, sont deux livres très différents qui, en représentant des aspirations contraires, n'en ont que plus efficacement concouru au triomphe d'une même cause.



about à cheval
Route de Némée

fait à cheval

2 Mai 1852



Grâce à ces deux brillants manifestes, la petite colonne athénienne ne cessa de grossir. Durant les belles années du concordat, elle nous apparaît sectionnée en trois corps : l'avant-garde, la compagnie d'élite, l'arrière-train.

Beulé, en tête, porta élégamment le drapeau. About, en flanc, voltigea, moqueur et frondeur, amusant la galerie pour se désennuyer, parodiant le français bavarois de leurs Majestés helléniques, tirant irrévérencieusement sa révérence aux chapeaux « pélasgiques » de la bonne M^{me} de Pluskow, grande maîtresse du palais³, courant « vers l'éclat et la bataille »⁴ de toute la fièvre de ses nerfs exaspérés. A sa suite, personnage déjà mûr, d'un calme évangélique et bénin, Victor Guérin fut comme l'aumônier de la troupe. « Doux, insinuant, tenace⁵, » il se dépensa en voyages et s'épancha en récits, regagnant de son mieux en étendue ce qu'il laissait perdre en profon-

1. Rapport au ministre, Athènes, 27 décembre 1852 (Doss. I. P.).

2. *La Grèce contemporaine*, p. 77. — Notre croquis d'About à cheval sur la route de Némée a été fait le 2 mai 1852 par Charles Garnier.

3. Lettre à Tissot, citée par Deschamps (*Revue bleue* du 7 mars 1891, p. 294).

4. Beulé, *Fouilles et découvertes*, t. I, p. 66.

5. Daveluy à Fortoul, Athènes, 27 décembre 1852 (Doss. I. P.).

deur. Lebarbier forme avec ses deux anciens un contraste étrange. Bourru et reufrogné, il ne se montra diplomate qu'une fois, par esprit de contradiction, à Patmos : « C'est une île sauvage, » disait plaisamment About, « où il ne pousse que des apocalypses ¹. » Lebarbier en rapporta quelques documents précieux. Toute sa vie, il resta sur ce succès, ne sachant plus que se quereller avec son prochain, jusqu'au jour où la vieillesse, jointe à la misère, le réduisit à cacher dans un trou du pays de Caux ses amertumes de misanthrope. Reynald, son camarade, eut une carrière moins rugueuse : si le flambeau qu'il promena sur les ruines de Delphes ne jeta qu'une assez maigre clarté, de faciles études d'histoire moderne compensèrent plus tard le peu qu'il donna comme Athénien.

Pour trouver des émules à Mézières, Bertrand et Beulé, il faut descendre jusqu'à Delacoulonche, Fustel et Boutan. La promotion du 19 novembre 1853 est la digne sœur de celle du 20 septembre 1849. Fustel de Coulanges préféra toujours les recherches de bibliothèque aux prouesses de l'archéologie conquérante. Quatre pieds carrés lui suffisaient, comme à Spinoza, pour construire un univers. Il n'en voyagea pas moins avec conscience. Ce qu'il effectuait par devoir, Boutan le fit par goût. Il eut, comme Lacroix, un vrai tempérament d'explorateur. Ses mémoires de topographie archéologique sont parmi ceux qui ont le mieux résisté au temps. Delacoulonche aussi fut un observateur attentif, doublé d'un écrivain. Ce sera toujours un sujet d'étonnement qu'un esprit de cette valeur ait abandonné des études où il excella de prime abord, et que son *Berceau de la puissance macédonienne*, d'une trame si forte sous sa draperie élégante, soit demeuré une belle chose sans lendemain. L'intime union des qualités du littérateur et de l'érudit, qu'on pressentait en Delacoulonche, se trouva pleinement réalisée dans les livres de son compagnon de course aux bords de l'Haliacmon. Ordre et méthode, pénétration et clarté, intuition et critique, sens du vrai et sens du beau, Heuzey eut tout ce qui fait le mérite éminent de l'artiste, du savant, de l'historien. Georges Perrot, son cadet, se signala par une ardeur sans égale. On le vit, à peine débarqué, se remettre en route et entreprendre, avec la confiance athlétique d'un pionnier du nouveau monde, cette enquête sur l'ancien, à laquelle je ne crois pas que depuis quarante-quatre ans il ait ni distrait un jour, ni dérobé une page.

Derrière ce gros de la troupe s'échelonna l'arrière-garde : Thenon,

1. Lettre à Tissot, citée par Gaston Deschamps, dans la *Revue bleue* du 7 mars 1891 (t. XLVII, p. 292).

trop tôt ravi à la science par l'Église; Hinstin, qui ne fut, lui, ni un hardi voyageur, ni un conducteur d'âmes, mais un helléniste de cabinet, expert en traductions adroites; Gaultier de Claubry, en qui revécut la passion topographique d'Hanriot et à qui il ne manqua que la chance, ou l'esprit de suite, pour tracer un vigoureux sillon. Tout ne fut pas d'égale valeur dans ces recrues de l'époque concordataire. Mais les meilleures institutions ne sont pas celles qui ne s'adressent qu'aux natures supérieures; ce sont celles qui utilisent le mieux les talents moyens. De 1850 à 1859, affluence ou qualité du personnel, état de l'opinion, dispositions gouvernementales, patronage académique, tout prédisposait l'École à devenir ce qu'elle ne sera que bien plus tard : un institut. Il nous faut expliquer pourquoi, même après que Foucart eut renouvelé à Delphes l'initiative de Beulé sur l'Acropole, elle ne se spécialisa pas, pourquoi elle demeura mi-littéraire, mi-savante, pourquoi elle s'attira de la sorte, non seulement les sarcasmes de Mommsen, « qui ne se pique de justice ni envers les vivants, ni envers les morts ¹, » mais les reproches officiels d'un galant homme, qui, ayant pour elle de l'estime, eût souhaité de lui voir réparer davantage les pertes de l'archéologie française ².

1. Daveluy à Victor Duruy, Athènes, 2 mars 1867 (Doss. I. P.).

2. Alfred Maury, *Exposé des progrès de l'archéologie*, dans le *Recueil des rapports sur les progrès des lettres et des sciences en France*, Paris, 1867, p. 119 : « L'École française d'Athènes a montré, et montre chaque jour, par les travaux de ses membres, à quel point elle serait capable de continuer leur tradition (celle des Letronne, des Quatremère de Quincy, des Raoul-Rochette, des Charles Lenormant), si une plus forte organisation, jointe à des circonstances favorables, lui ouvrait largement la carrière. »



Heliog. Dujardin

JOSEPH-DANIEL GUIGNIAUT

d'après une photographie





LE DÉFILÉ DE PORTA, EN THESSALIE, VU DE LA PLAINE DE PHARSALÉ¹.

III

LA RÉACTION DE 1859

Vice du concordat de 1850 : insuffisante délimitation des pouvoirs ; antagonisme des hommes chargés de l'appliquer. — Caractère et programme de Guigniaut ; caractère et programme de Daveluy. — Rapports courtois, puis lutte sourde jusqu'en 1856. — Cause occasionnelle de la rupture : la Fronde de 1858. — Décret du 9 février 1859 : son but mesquin ; ses clauses rétrogrades ; ses rares bons côtés. — Fâcheux effets de la querelle entre l'Académie et la Direction.

Les vingt ans que dura la mission confiée à Daveluy comprennent trois périodes. De 1846 à 1849, l'École est une annexe de la Légation : c'est la période diplomatique. De 1850 à 1859, elle dépend de l'Académie : c'est la période parlementaire. De 1859 à 1867, elle est dans la main de son Directeur : c'est la période autocratique. Un des vices du concordat de 1850 était de partager les pouvoirs sans les délimiter. Placée entre la Légation, qui gardait la « surveillance », et l'Académie, à qui l'on conférait le « patronage », la Direction devait tendre par la force des choses à s'émanciper. Comment elle secoua cette double tutelle et inaugura un régime nouveau, c'est ce qui mérite d'être éclairci.

Pour que la balance assez délicate instituée, mais non réglée, par M. de Parieu gardât son équilibre, il importait qu'il n'y eût ni heurt trop violent entre les hommes, ni opposition trop marquée entre les



1. Reproduction d'une aquarelle d'Honoré Daumet, 1861.

idées. Or, cette condition primordiale ne fut pas remplie. Guigniaut et Daveluy étaient peu faits pour s'entendre. Non pas que le premier eût de son mérite une opinion excessive : personnellement, comme tous les grands laborieux, il était conciliant et modeste. Mais il siégeait sous la Coupole, et le sentiment d'appartenir à un corps illustre produisait en lui le même effet que la vanité chez un autre. Dès que les droits et privilèges de l'Académie étaient en jeu, il perdait pied, atteint de cette ivresse spéciale qu'inspire l'orgueil de rayonner au sein d'une gloire collective. Il eût peut-être fait assez bon marché de sa valeur propre ; sur sa valeur de fonction, il ne transigeait pas. Le polémiste qu'il ne fut que par occasion, son adversaire l'était par essence. Daveluy n'eut jamais cet esprit de candeur qui fait que l'on se demande ce qu'il peut y avoir de juste dans les conceptions ou les critiques d'autrui. Agressif et entier, très pénétré de son prestige, il tolérait d'autant moins le doute sur son œuvre qu'elle était plus mince et plus courte. Le préambule de l'arrêté créant les envois ayant prononcé le mot de « stérile », il releva l'épithète avec une extrême vivacité : « Quand les membres de l'École, jusqu'à présent, n'auraient fait qu'étudier la Grèce dans la Grèce même, visiter ses monuments, apprendre sa langue moderne, en rapporter la véritable prononciation, répandre ici notre langue et nos idées par des cours publics et le commerce ordinaire de la vie, l'École n'aurait été stérile ni pour notre enseignement en France, ni pour l'influence de notre pays dans ce poste avancé de notre civilisation. Mais l'École a travaillé aussi pour cette partie du public qui ne sait pas attendre, et qui juge le présent et l'avenir d'une institution née d'hier d'après quelques pages imprimées de plus ou de moins ¹ ». Et la meilleure preuve qu'il en donnait, c'était l'article sur le *Balabarata* ².

Plus dissemblables encore que les caractères furent les doctrines. Guigniaut avait le goût des besognes gigantesques : « L'Académie des Inscriptions, dans l'exercice de ce patronage tout littéraire qui lui a été conféré sur les travaux des membres de l'École française d'Athènes, n'a eu d'autre but que de contribuer à former ces jeunes maîtres, par l'observation des lieux comme par celle des hommes, par l'étude des monuments comme par celle des textes, à la connaissance approfondie de la Grèce et de son histoire, de sa langue, de sa civilisation, de ses arts, propagés dans une grande partie du monde ancien. Enchaînant les questions aux questions, les pays aux pays, dans les sujets de recher-

1. Rapport au ministre, Athènes, 1^{er} mars 1850 (Doss. I. P.).

2. Voir plus haut, p. 81.

ches qu'elle est chargée de leur proposer, elle tâche d'agrandir peu à peu leur horizon par des explorations plus étendues et plus lointaines, en même temps qu'elle fortifie leur jugement par l'examen de problèmes géographiques, historiques ou philologiques plus difficiles. C'est ainsi qu'après l'intérieur de la Grèce et le Péloponnèse, elle leur a désigné quelques-unes des contrées situées au delà des limites actuelles de l'Hellade ou dans ses parties les moins connues, la Thessalie, l'Olympe, la Macédoine, l'Acarnanie; des îles, des côtes de plus en plus éloignées, de plus en plus importantes à étudier : après Égine et Salamine, Lesbos, Chios, Samos, Thasos, la Crète; les terres non moins classiques riveraines de l'Archipel, de l'Hellespont, de la Propontide, en Asie Mineure. Elle n'a pas oublié l'Épire, plus voisine, mais, de bonne heure, devenue plus étrangère à la Grèce, et qui fut, pour les Hellènes eux-mêmes, un pays de colonies presque barbare, qu'ils avaient à civiliser comme tant d'autres, quand ce pays méprisé d'eux recérait les plus vieux souvenirs de leur religion, de leur civilisation primitive, ou tout au moins de leurs premiers établissements en Europe 1. »

Pourvu que l'idée de 1850 soit en vedette, Guigniaut ne s'oppose pas à ce qu'on retienne celle de 1846 : « L'École d'Athènes n'est pas seulement, aux yeux de l'Empereur comme à ceux de l'Institut, une mission scientifique permanente en Grèce; elle est comme la garde avancée de l'esprit français et de la civilisation française au berceau même de la civilisation européenne et à la porte de l'Orient 2. » Daveluy renverse les termes. Il n'admet le point de vue de l'Académie qu'au second plan : « La tâche qu'elle impose, chaque année, aux membres de l'École, est une excellente gymnastique pour de jeunes esprits; mais les études littéraires proprement dites sont leur objet principal, et c'est à moi de m'en souvenir, s'ils pouvaient l'oublier 3. » Le mémoire d'érudition lui semble coûter plus qu'il ne rapporte : Gaultier de Claubry, « pour étudier, à fond, il est vrai, quelques détails de topographie et de géographie ancienne, » a passé près de trois mois et demi en Épire. « La préparation de ce même voyage lui a pris deux autres mois, et il ne lui en aura pas fallu moins de quatre pour rédiger ses notes. Voilà donc, tout compte fait, neuf mois environ employés à des études qui ont leur intérêt sans doute, mais qui, en définitive, ne sont qu'accessoires. Ne pensez-vous pas qu'il y a là un abus

1. Guigniaut, Rpp. IX (2 décembre 1859), p. XVIII.

2. Rpp. VIII (12 novembre 1858), p. 356.

3. Daveluy au ministre, Athènes, 21 janvier 1858 (Doss. I, P.).

à réformer et qu'il conviendrait de faire une part moins large à ce qui ne doit être qu'un épisode, pour ainsi dire, dans la vie de nos jeunes professeurs à l'étranger : ? » Quand le *Livre bleu* qualifie l'ancien collègue Piscatory de mission savante, il se fâche : « Y avait-il donc de l'inconvénient à rappeler que l'École a été fondée pour le *perfectionnement des études classiques* ; que c'est là son objet essentiel, et pas seulement de former des archéologues, des géographes et des épigraphistes, comme s'obstinent à le vouloir Guigniaut et quelques-uns de ses confrères ; enfin, que ses travaux d'érudition, qui la recommandent au monde savant, ne sont qu'un détail et je dirais presque un hors-d'œuvre dans l'ensemble de ses études ? »

Devant ces divergences de natures et de systèmes, il faut s'étonner, non pas qu'il y ait eu conflit de juridiction, mais que la lutte ait couvé neuf ans avant d'éclater. Les rapports commencèrent par être courtois. Guigniaut, en séance solennelle, proclamait Daveluy « un chef aussi expérimenté qu'éclairé »³. Daveluy, sous l'ombre encore fraîche des lauriers archéologiques de Beulé, veillait de son mieux à ce que les questions du programme fussent traitées avec tout le soin voulu. C'était le temps de Fortoul. A défaut de mobiles plus nobles, l'instinct de conservation, dont ne sont point exempts les plus magnifiques, conseillait de louvoyer. En 1856, changement de décor. Le 1^{er} janvier, Daveluy quitte la maison Ghennadios pour la maison Lemnienne, et dans ce palais majestueux il lui paraît incompatible avec sa dignité de régner autrement qu'en maître. Le 7 juillet, Fortoul meurt subitement à Ems. Rouland, qui lui succède, n'a ni les mêmes idées, ni les mêmes attaches. Pour fonder, avec l'aide du nouveau ministre, dont il est sûr, le gouvernement personnel qu'il rêve, Daveluy n'attend qu'une occasion. Elle se présente en 1858.

Ce n'est pas le lieu de raconter le différend qui souleva l'École d'alors contre son chef, ni de rechercher si celui-ci ne rendit pas la crise inévitable par les susceptibilités malades de son formalisme, si celle-là ne l'envenima point à plaisir par la raideur et la gaucherie de ses protestations. La sédition apaisée, Daveluy sut profiter de la victoire. Il ne rédigea pas seulement, comme on s'était borné à le lui demander de la rue de Grenelle, un règlement intérieur dont la puérité nous semble aujourd'hui d'un autre âge ; il élaborait tout un plan

1. Lettre à Gustave Rouland, fils du ministre et directeur du personnel, Athènes, 22 avril 1859 (Doss. I. P.).

2. Lettre à Victor Duruy, Athènes, 2 mars 1867 (Doss. I. P.).

3. Rpp, I (22 août 1851), p. 458.

de réforme ¹, dont le but, comme l'indique son manuscrit ², était de restreindre les pouvoirs de l'Académie et de mettre fin à son « patronage absolu ». Qu'il ait cherché à faire prévaloir ses idées, c'était son droit. Mais il le fit plus en avocat qu'en galant homme. Concerté dans le mystère, présenté à la signature de l'Empereur par un ministre qui n'en saisissait pas bien le sens, le décret du 9 février 1859 tomba



7 6 5 4 3 2 1

L'ÉCOLE EN 1858

comme un coup de foudre sur l'édifice concordataire que Guigniaut avait cru bâtir pour l'éternité.

Si la charte Daveluy ne péchait que par un manque de formes, ce serait peu; mais l'inspiration surtout en est déplorable. Elle commence par établir trois sections : une section des lettres; une

1. Le décret du 9 février 1859, dont on trouvera le texte en appendice, est l'œuvre de Daveluy. Il est entièrement rédigé de sa main. Rouland n'y apporta que des modifications insignifiantes.

2. Annotation à l'article 4 de son projet de décret.

3. Printemps. D'après une photographie de Gaultier de Claubry, communiquée par M. Heuzey. La scène est au second étage de la maison Lemnienne, sur la terrasse de marbre (cf. Gebhart, *Souvenirs d'un vieil Athénien*, dans la *Revue universitaire* du 15 janvier 1893, p. 37). Les personnages sont : 1. Gaultier de Claubry, qui compte les secondes; 2. Heuzey; 3. Georges Perrot; 4. Le futur abbé Thenon; 5. Daumet, de l'Académie de France; 6. Hinstin; 7. Le fidèle Petro, dans ses fonctions de cafedji.

section des sciences; une section des beaux-arts. En soi, l'admission d'agrégés de physique à l'École était une innovation acceptable, depuis longtemps réclamée. Lors du concours de 1853, Fouqué ayant exprimé le désir « d'être envoyé à l'École d'Athènes pour y représenter les sciences et y reprendre les études de la Commission de Morée sur la géologie, l'histoire naturelle et même la topographie de la Grèce et des îles », Guigniaut, après avis favorable de J.-B. Dumas et d'Élie de Beaumont, en avait référé au ministre : « Si Votre Excellence croyait devoir entrer dans cette idée et donner ce nouveau et précieux développement à l'École d'Athènes, il faudrait solliciter de S. M. l'Empereur un décret nouveau, de nature à étendre, à compléter, à déterminer encore davantage, dans ses conditions et dans son but, l'organisation de l'École ¹. » C'était donc un projet de l'Académie que réalisait la Direction. Mais, dans la pensée de Guigniaut, il s'agissait d'arriver à une connaissance de plus en plus précise de l'Antiquité. Daveluy ne se propose que de varier les cadres : les membres de l'ordre des sciences, conjointement avec leurs collègues des lettres, seront institués en commission d'examen, conféreront le baccalauréat, feront des cours publics. Rétablis avec de tout autres chances de succès qu'en 1847, ces cours « ajouteront à la popularité de l'École dans un pays désireux d'apprendre, et où notre langue, nos idées et nos mœurs font, chaque jour, de nouveaux progrès ».

Par la nature de ses travaux, la section des sciences échappe complètement au contrôle de l'Académie. La section des beaux-arts relève d'une juridiction voisine. Reste la section des lettres. Depuis 1850, l'Académie a la haute main sur le recrutement des pensionnaires. Ce privilège est aboli. D'académique qu'elle était, la commission d'examen devient administrative. On lui adjoint bien deux académiciens; mais elle ne se réunit plus au siège de l'Institut et c'est un inspecteur général qui la préside. Puis, le concours est mutilé. Tandis que le statut antérieur ne voulait pas qu'on pût prétendre à l'École d'Athènes sans une vocation, dûment constatée, pour les recherches de philologie, d'archéologie, d'épigraphie, le décret de 1859 dispense de toute épreuve les docteurs ès lettres et les candidats reçus premiers à l'agrégation des classes supérieures ². Rien n'empêche désormais le talent facile de se faire jour au détriment de

1. Rapport à Fortoul, Paris, 12 septembre 1853 (Doss. I. P.).

2. A partir de 1859, l'École ne s'ouvre plus aux licenciés. L'admission des licenciés (décret du 15 décembre 1852) était une mesure de circonstance, nécessitée par les bouleversements dont le concours d'agrégation avait été l'objet. Ce concours étant redevenu normal, il n'y avait plus lieu de maintenir un régime d'exception.

l'aptitude spéciale. La porte est rouverte à la lignée de Chateaubriand. On y verra passer plus d'un aimable dilettante.

Modification plus étrange encore, le latin, dans l'examen d'entrée, est substitué au grec moderne. « Les membres de l'École d'Athènes, » nous dit l'exposé des motifs, « apprennent la langue grecque moderne en Grèce même; c'est un des objets de leur mission, et aucun d'eux, jusqu'à présent, ne l'a négligé. Il a donc paru inutile de conserver cette épreuve. Quant aux études latines, il a semblé d'autant plus opportun de leur faire une part, que les membres de l'École doivent les continuer pendant leur séjour en Grèce et qu'à l'avenir ils seront tenus, en se rendant à leur poste, de s'arrêter plusieurs mois en Italie pour les perfectionner. »

Les paragraphes relatifs aux itinéraires d'allier et de retour sont une des rares choses qu'on puisse louer sans restriction. A l'aller, trois mois sont accordés pour visiter Florence, Rome, Naples et la Sicile. Au retour, le trajet comprend les îles Ioniennes, Venise, Munich et les principaux centres d'études de l'Allemagne. Pendant leur séjour à Rome, les Athéniens sont placés sous l'autorité du directeur de l'Académie de France. Cette disposition heureuse, sanctionnant un état de fait, impliquait la reconnaissance officielle des traditions de mutuelle hospitalité.

On approuvera également Daveluy d'avoir soustrait l'École à la tutelle de la Légation. Du temps de Thouvenel, les rapports avaient été ceux de l'estime la plus confiante, de l'affection la plus dévouée. Ministre et directeur sont inséparables. On vit, on dine, on mishellénise de compagnie. Thouvenel ne peut se passer de son « gai et spirituel compagnon », qu'il appelle sa « seule liaison de cœur », et, à l'annonce du déplacement de Thouvenel, « le pauvre Daveluy est bouleversé »¹. Avec Forth-Rouen, tout change. C'est l'époque du militarisme brutal et arrogant. La guerre de Crimée éclate; Athènes s'agite; Fortoul parle de transférer l'École à Constantinople, « cette autre capitale du monde grec, où nos jeunes professeurs trouveront aussi des monuments, de grands souvenirs et des sujets de travaux »². Daveluy, qui refuse de prendre au sérieux les rodomontades du Cabinet hellénique, est impérieusement invité à se régler d'après les conseils du ministre de France : « A lui seul appartient l'appréciation des événements. C'est lui qui doit vous indiquer le moment qu'il juge

1. *La Grèce du roi Othon*, p. 155, 233, 241, 254. Cf. Gandar, *Lettres et souvenirs*, t. I, p. 75, 89, 105 sqq.

2. Dépêche à Daveluy, Paris, 6 avril 1854 (Arch. Aff., n° 75).

opportun pour le départ, si jamais le départ est nécessaire ¹. » Sous M. de Montherot, les difficultés renaissent. Le décret de 1859 modifie enfin le statut primitif dans un sens conforme aux leçons de l'expérience et aux données de l'équité : dorénavant, à l'autorité du ministre de l'Instruction publique s'associe vaguement le patronage du ministre des Affaires étrangères. Une action directe du ministre de France se concevait quand l'école était une mission politique. Depuis qu'elle

a perdu ce caractère, son chef immédiat doit être son directeur et la Légation n'a plus à étendre sur elle que la protection générale dont elle couvre les nationaux.

Au total, l'acte rétrograde suggéré par Daveluy reconstituait ou prétendait reconstituer l'ancien collège encyclopédique de 1846. Ce fut une erreur et un médiocre procédé. D'accord avec les bureaux, qui ne demandaient qu'à revenir sur les concessions de 1850, la Direction avait fait un véritable coup d'État. L'Académie n'avait été



LÉON HEUZEY

Médailion par Maniglier, Rome, 1861.

prévenue de rien. Par l'organe de son secrétaire délégué, elle se déclara surprise qu'on ne l'eût point saisie d'une question « où elle était intéressée à plusieurs égards et où son avis ne pouvait être indifférent ». Elle exprima « son profond regret » de se voir dépouillée d'attributions indispensables à l'exercice de ses droits, et pria le ministre de lui faire savoir s'il entendait abolir ou maintenir la tradition ². Rouland, dont le rôle s'était borné à contresigner avec la plus aimable indifférence une prose qu'il avait à peine lue, s'étonna qu'on pût ressentir une émotion qu'il n'éprouvait pas. Il protesta, verbalement et par écrit, de son bon vouloir, interpréta les clauses litigieuses dans le sens le plus large, assura que le nouveau régime permettrait à l'Académie, mieux encore que l'ancien, de présenter ses observations et ses vœux. Tout irrité qu'il fût, Guigniaut affecta un

1. Même lettre. Fortoul revient à la charge le 12 mai (Arch. Ath., n° 78).

2. Guigniaut à Rouland, Paris, 27 novembre 1859 (Doss. I. P.). Cf. *Hist. Acad. Inscr.*, t. XXIII, p. 47, où la réponse du ministre est donnée *in extenso*.

optimisme de bon ton : en somme, la section des sciences et la section des beaux-arts étaient « relativement accidentelles et mobiles » ; la section des lettres restait « l'âme et comme le fond permanent de l'École » ; à tout prendre, le patronage scientifique et littéraire de l'Académie subsistait dans sa plénitude¹.

On ne saurait trop déplorer cette longue querelle entre l'Académie et la Direction. S'il y eut un moment où le concordat eût gagné à être appliqué, ce fut bien celui où

il fut bouleversé dans sa lettre et dans son esprit. Les années qui suivent la réaction de 1859 ont marqué dans l'histoire de la science archéologique². Elles auraient pu marquer autant et plus dans l'histoire de l'École d'Athènes. C'est en 1860 que Foucart entreprend, à ses frais et de sa propre initiative, sa première campagne de Delphes. C'est en 1861 qu'Heuzey et Daumet explorent, avec une méthode, un soin et une ampleur admirables, la Macédoine et la Thrace, la Thessalie et



HONORÉ DAUMET

Médaille par Henri Chapa, Rome, 1859.

l'Épire, pendant que leurs amis Perrot et Guillaume mènent à bien, en Bithynie et en Mysie, en Galatie et en Cappadoce, dans la Paphlagonie et le Pont, des recherches similaires. Léon Renier est alors, auprès de l'Empereur, le surintendant officieux de la science antique et il fait servir les curiosités érudites du biographe de César à des missions qui sont restées une des gloires les moins contestables du second Empire. Thouvenel dirige nos relations extérieures. Il n'oublie pas que l'École a été mêlée à la phase la plus délicate et la plus dramatique de sa carrière, que Daveluy, pendant la tourmente de 1848 et durant l'affaire Pacifico, l'a soutenu de ses conseils et réconforté dans ses angoisses, qu'ils se sont l'un et l'autre, moralement et quasi matériellement, « sauvé la vie »³. Jamais, peut-être, ne se trou-

1. Rpp. IX (2 décembre 1859), p. xvii-xviii.

2. Voir ce qu'écrivit à ce sujet Heuzey dans l'avant-propos de sa *Mission de Macédoine*.

3. *La Grèce du roi Othon*, p. 254.

vèrent plus complètement réunies les conditions qui font le succès des grandes entreprises savantes : une nation considérée et forte, un souverain doublement généreux et par instinct de chef d'État et par élan personnel d'auteur, un ministre des Affaires étrangères d'une bienveillance exceptionnellement lucide, vigilante et dévouée, un mouvement sympathique de l'opinion, une profusion d'hommes d'un talent rare. On était à l'un de ces tournants qui décident de tout un avenir. Si l'École avait alors aperçu sa voie, si, au lieu de la rhabiller en collège, son directeur l'avait outillée en institut, elle eût conquis une avance de quinze ans dont les désastres mêmes de l'Année terrible ne l'eussent pas dépouillée. Mais sans plus nous demander ce qu'elle aurait pu être, examinons ce qu'elle fut et voyons si les huit ans de gouvernement personnel inaugurés par le décret du 9 février 1857 valent les neuf années de régime parlementaire issues du concordat de 1850.





LA MAISON LEMOINE.

IV

LE PRINCIPAT DAVELUY

Renouvellement intégral de l'École : promotion du 14 octobre 1859. — Deux courants en présence, l'un scientifique, l'autre littéraire. — Les champions des doctrines adverses : Albert Dumont, Émile Gebhart. — Moyens de travail : la bibliothèque ; sa formation. — Projet d'un recueil spécial destiné à l'impression des mémoires ; comment et pourquoi il échoue. — Section des beaux-arts : vœu tendant à publier les restaurations des pensionnaires architectes. — Les entreprises savantes laissées à l'initiative individuelle : Paul Foucart à Delphes ; Albert Dumont et la Thrace. — Éclat extérieur du régime. — Jugement sur Daveluy.

Théoriquement, le type nouveau imposé à l'École demeura quinze ans en vigueur. Mais comme les institutions ne sont jamais dans la vie ce qu'on les fait sur le papier, comme elles se teignent des nuances les plus diverses, selon la manière d'être de ceux qui les appliquent, il arriva ceci : d'abord, que la période autocratique ne mit nullement fin aux traditions de la période concordataire ; ensuite, que ces quinze années d'un régime légalement uniforme présentèrent deux phases très distinctes, l'une d'apogée, l'autre de confusion. Nous les étudierons tour à tour. Un premier chapitre retracera la physionomie de ce qu'on peut appeler, ce mot n'est pas trop fort, le « principat » Daveluy. Un second dira les tentatives, aussi vagues qu'opiniâtres, faites, de la

1. Aujourd'hui l'hôtel de la Grande-Bretagne. L'École l'occupa dix-huit ans (1^{er} janvier 1856-31 décembre 1873). — Cliché de la *Revue de l'Art ancien et moderne*.

meilleure foi du monde, pour travestir la mission athénienne en Faculté du Levant.

A l'inverse de Guigniaut, qui défendait une doctrine, Daveluy n'avait guère lutté que pour des satisfactions d'amour-propre. Ce qui le prouve, c'est que, vainqueur, il s'empessa d'abandonner la plupart des réformes, soi-disant indispensables, dont il avait fait grand bruit. De la section des sciences il ne fut plus question, tant qu'il vécut. Les cours publics, qui devaient imprimer un nouveau branle à l'influence française, restèrent dans les mêmes limbes. Au fond, l'inspirateur du décret de 1859 n'avait eu qu'une chose en vue : accroître son autorité. Plus il vieillit, plus ce culte de son autorité s'exalte. D'année en année, on suit, dans sa correspondance, le progrès maladif de la hantise. Les habiles, qui savent chatouiller les orgueilleuses faiblesses de son travers, obtiennent de lui tout ce qu'ils veulent. Avec eux, il se détend, il s'abandonne, et le grand seigneur olympien n'est plus qu'un fin lettré, d'une verve et d'une onction charmantes. En revanche, malheur aux indépendants ou aux maladroits qui le heurtent ! Il se raidit aussitôt dans une attitude de majesté blessée, et, pour une vétille, pour un simple oubli d'étiquette, le ciel administratif retentit au loin de tous les grondements de la foudre.

Étant donné l'homme, il était inévitable qu'une partie du contingent se modelât sur lui. Étant donné le passé de l'École, il était inévitable que le reste persévérât dans la voie d'Heuzey ou de Beulé. Nous avons ainsi, bord à bord, deux courants parallèles, l'un de littérature et d'ostentation, l'autre de science tenace et laborieuse. Dès le début du régime, le partage se fit. Par suite de la liquidation à laquelle donna lieu la Fronde de 1858, l'École, au lendemain du décret de réforme, se renouvela de fond en comble. La promotion du 14 octobre 1859 est, numériquement, après celle du 24 décembre 1846, la plus importante de notre histoire. C'est, comme la promotion des « Argonautes », une pierre d'angle. Sur les cinq membres qui la composent, trois, Bazin, Deville et Dugit, sont des humanistes ; deux, Foucart et Wescher, sont, dans une tonalité différente, des savants. Après eux, Gebhart et Terrier (1861), Armingaud (1862), Decharme et Petit de Julleville (1863), Albert Dumont et Blondel (1864), Charles Bigot (1866), s'avancent en ligne irrégulière, plus ou moins groupés ou dispersés autour des deux étendards en présence.

Sous le drapeau de l'Académie, avec une fermeté prudente et ingénieuse, les yeux déjà inébranlablement fixés sur le véritable

avenir de l'École, marche Albert Dumont. Par l'étendue de sa culture et la puissance de son labeur, par la solidité de sa vocation et la richesse de sa curiosité, il est, dès cette époque lointaine, ce que pourrait être l'Athénien le mieux armé d'aujourd'hui. A l'aile adverse, Gebhart tient le drapeau de la Direction. Il n'est pas, lui, l'Athénien des besognes qui « abêtissent »¹; il est l'Athénien des improvisations brillantes. Sa plume fertile et souple, il ne la condamne pas à transcrire des milliers d'inscriptions d'amphores; il la trempe vivement dans l'encrier du publiciste, qu'About et Grenier lui léguèrent, qu'il légua lui-même à Bigot et à Deschamps. Il rédige, pour le *Journal de l'Instruction publique*, où a déjà paru son parallèle de La Fontaine et de Platon², un article sur Leopardi³. Il en rédige un autre sur les *Orientales* de lord Byron. Dans son *Histoire du sculpteur Polyclète*, il manifeste « la plus vive ardeur pour ce qu'il est permis d'appeler la philosophie de l'érudition »⁴. Ici critique d'art, il est là mythologue, encore que la mythologie de *L'Olympe hellénique* relève plus du paradoxe littéraire que de l'exégèse religieuse⁵. La spontanéité de sa verve fait déjà de lui un pittoresque et savoureux écrivain.



ALBERT DUMONT ?

Gebhart et Dumont sont les deux pôles entre lesquels circule la vie athénienne d'alors. Essayons de la fixer, ici, dans ses aspirations savantes, là, dans son aspect décoratif. Que fit-on pour doter la mission de moyens de travail? Que fit-on pour lui permettre de laisser des traces durables de son activité? L'Athénien d'aujourd'hui, quelque sujet qu'il traite, n'a qu'à étendre la main sur des rayons qui

1. Mot d'Albert Dumont à propos d'un recueil, qu'il achevait, des inscriptions d'amphores du Musée d'Athènes (lettre inédite à Geffroy, Athènes, 7 février 1865).

2. N° du 24 mai 1862 (t. XXXI, p. 377-379).

3. Daveluy au ministre, Athènes, 4 juillet 1862 (Doss. I, P.); *Journ. L. P.* du 16 juillet 1862 (t. XXXI, p. 526-528).

4. Egger, Rpp. XI (31 juillet 1863), p. 211.

5. D'après une photographie de l'époque, communiquée par M^{me} Albert Dumont.

6. Voir l'appréciation de Dehèque, analysée par de Saulcy (*C. R. Acad. Insor.*, 5 août 1864, t. VIII, p. 235). Ce mémoire, ainsi que le précédent, est conservé en manuscrit dans nos archives au Ministère.

débordent pour réunir les ouvrages spéciaux dont il a besoin. Il n'en fut pas toujours ainsi. L'opulence n'est venue qu'à la longue, et il n'est pas sans intérêt de rappeler aux générations bien pourvues le souvenir des années de pauvreté.

Au début, l'École n'eut d'autre bibliothèque que celle de son directeur. Celui-ci pourtant s'était préoccupé de cette question vitale. A peine nommé, il s'était rendu au dépôt du Ministère, et M. de Salvandy, en sa présence, avait donné des ordres formels pour que les collections destinées à l'École lui fussent expédiées sans retard. L'hiver passa, puis le printemps, puis l'été. A l'automne, un billet arriva : il invitait Daveluy à faire retirer le plus tôt possible, par une personne munie de son autorisation, les livres qu'il avait choisis. Le bénéficiaire *in partibus* fit part de son étonnement au ministre¹. Mais Louis-Philippe tomba, le Gouvernement provisoire disparut, Carnot, Vaulabelle et Freslon quittèrent la rue de Grenelle sans qu'on vît poindre les caisses. Elles feraient sans doute encore l'ornement des bureaux, si Daveluy n'avait pris le bon parti de les aller chercher lui-même et de les noliser avec son bagage.

Quand elles débarquèrent, le 29 janvier 1849, la maison Ghenadios fut en joie. Roux ne manque pas d'en analyser le contenu. Cet inventaire est significatif : « Un *Thesaurus*, la collection de Didot, celle de Lemaire, un Forcellini, quelques Saints Pères de Gaume, les *Mémoires et Documents* sur l'histoire de France composent le gros de l'envoi. Très peu d'ouvrages de critique, encore moins de littérature française, ce qui est déplorable, la ville n'étant pas mieux pourvue en ce genre. Viennent ensuite des collections de gravures, extrêmement précieuses ou extrêmement coûteuses, comme le Musée de Versailles, tout Piranèse, Clarac, les monuments de Ninive, de Babylone, les *Inscriptions de l'Égypte*², le *Woyage archéologique* de Le Bas, celui de Texier, celui de Choiseul; puis, les brillantes inutilités de la science, les papyrus, le cunéiforme. Nous n'avons pas ce que nous désirions le plus en ce genre : l'*Expédition de Morée*. En revanche, on nous a donné, je ne sais pourquoi, l'*Embryogénie* de Coste, avec des anatomies à ravir un carabin et à faire vomir un honnête homme³. » Cela sentait bien un peu le bric-à-brac. Mais combien de musées illustres ont commencé avec

1. Athènes, 26 octobre 1847 (Doss. I. P.).

2. Il s'agit de l'ouvrage de Letronne, et non de la *Description de l'Égypte*, qui ne fut donnée à l'École qu'en 1857 (Arch. Ath., n° 123).

3. *Correspondance d'Emmanuel Roux*, p. 63-64 (lettre du 18 février 1849).

la « serge d'Aumale rose sèche », le « trou-madame » et la « peau de lézard » d'Harpagon?

Toute sa vie, Daveluy usa des plus habiles stratagèmes, varia les plus spirituelles instances, pour enrichir ce premier lot. Longtemps, il ne put l'augmenter, d'une façon régulière, qu'à l'aide d'économies réalisées sur le fonds d'abonnement. En 1849, une somme de 851 francs, allouée par M. de Falloux, fut affectée à des achats. Peu à peu, ce qui avait été l'exception devint la règle, et les vides se remplirent : « La bibliothèque a des livres! » s'écrie Gandar¹, avec une surprise joyeuse, lorsqu'il revoit l'École en 1853. A mesure que les rayons se garnissent, Daveluy veille sur eux avec un soin plus jaloux. Il n'aimait pas que l'on fît de prêts aux belles dames d'Athènes, et cette défense, si on l'en croit, n'aurait pas été une des moindres causes de l'insurrection des Cinq, au printemps de 1858. Il s'en fallait pourtant de beaucoup que ce trésor, dont il était fier, fût un trésor savant. La curiosité littéraire y trouvait de quoi vagabonder à loisir; les archéologues de race se plaignaient de sa pauvreté². Les acquisitions rationnelles et systématiques ne devaient s'effectuer que plus tard. D'ailleurs, la collection se ressentait de la nonchalance du maître : elle présentait un désordre « amusant »³.

Il en fut des moyens de publicité comme des instruments de travail : ils ne manquèrent pas; mais ils furent insuffisants, intermittents, et ils ne donnèrent pas satisfaction aux besoins spéciaux. De 1850 à 1856, les mémoires avaient été insérés dans les *Archives des Missions*. En 1856, ce recueil ayant été supprimé, on se préoccupa d'imprimer ailleurs les envois. Mais, pas plus sur ce point que sur les autres, l'accord ne put se faire entre l'Académie et la Direction. Guigniaut, dans un juste sentiment des nécessités de la science, demandait que l'École eût son organe propre, exclusivement réservé à ses travaux⁴. Daveluy, attentif à prendre date, recourait au *Moniteur*, au *Journal de l'Instruction publique*, et s'en tenait là. C'était bon pour les relations préliminaires, les comptes rendus succincts, les résumés, les notes. Mais les textes épigraphiques? Convenait-il de les éditer dans une feuille quotidienne, parmi des pièces d'un caractère tout différent? L'intérêt de l'École exigeait autre chose : Guigniaut regarda « comme

1. *Lettres et souvenirs*, t. I, p. 138.

2. Lettre inédite d'Albert Dumont à Gaffroy, Athènes, 11 décembre 1865.

3. Gebhart, *Souvenirs d'un vieil Athénien*, dans la *Revue universitaire* du 15 janvier 1893, p. 37.

4. Rpp. VII (7 août 1857), p. 227.

un devoir sacré envers cet établissement » d'insister auprès du ministre pour qu'elle eût son recueil à elle¹.

Rouland déféra au vœu de l'Académie. Le recueil qu'elle demandait fut décidé en principe (12 mai 1860). On n'hésitait plus que sur le titre : *Travaux de l'École française d'Athènes*, ou bien : *Annales de l'École française d'Athènes*. Par malheur, cet été-là, Daveluy vint faire un tour rue de Grenelle et tout fut remis en question. Guigniaut eut beau présenter un comité de rédaction où brillaient des noms illustres : Ravaisson, pour l'art et les antiquités; Beulé, pour l'archéologie en général; Léon Renier, pour l'épigraphie; Charles Lévêque, pour l'esthétique; Jules Girard, pour la littérature grecque; Chéruef, pour l'histoire et la géographie. Cette gerbe de talents empruntés presque tous à l'Institut ne fut pas du goût de la Direction. Aussi, grâce à la complicité narquoise des bureaux, l'imposant aréopage, où Daveluy avait été appelé à s'asseoir comme un Centaure entre des Lapithes², ne se réunit-il pour la première fois qu'au bout de deux ans et demi³. Il essaya bien de rattraper le temps perdu. Les manuscrits athéniens furent lus, triés, classés, visés, avec un zèle extrême. Mais, sur ces entrefaites (14 février 1864), Victor Duruy rétablit les *Archives des Missions*. On y inséra quelques-uns des travaux en souffrance, et l'École perdit tout espoir d'avoir son recueil particulier.

Cet avortement lui fut très préjudiciable. Tel envoi, comme le *Mémoire sur l'île de Thasos*, dont Beulé nous a conté les vicissitudes⁴, ne parut qu'au bout de six ans, non sans avoir été défloré dans l'intervalle par un rival étranger. D'autres restèrent inédits⁵. Si tous ne méritaient pas les honneurs de l'impression, plus d'un, retouché sur le vif, aurait apporté sa contribution à la science. On sait combien le *Bulletin de Correspondance hellénique* a servi au développement et à l'éducation de l'École. Un équivalent du *Bulletin* eût été prématuré sous Daveluy. Mais rien ne s'opposait à ce que la mission eût d'ores et déjà sa *Bibliothèque*. Éditée sous les auspices du Ministère, par les soins de l'Académie, elle eût raffermi plus d'une

1. Paris, 14 mars 1858 (Doss. I. P.), à propos d'inscriptions recueillies dans le Péloponnèse par Heuzey, Thenon et Hinstin. Guigniaut grossissait la voix plus que de raison. Il ne s'agissait que d'une demi-douzaine de textes (*Journ. I. P.*, t. XXVII, p. 354-359), qui ne méritaient pas tant de bruit.

2. Arrêté du 15 novembre 1860 (Doss. I. P.).

3. Le 3 janvier 1863.

4. *Fouilles et découvertes*, t. I, p. 157 sqq.

5. Nos dossiers, au Ministère, renferment encore une dizaine de manuscrits, représentant à peu près la valeur d'un volume de 600 pages.

vocation indécise et recueilli maint effort, dont le souvenir même s'est perdu.

Si, de 1859 à 1867, les intérêts supérieurs de la section des lettres furent parfois sacrifiés à d'étroites préventions, il n'en alla pas de même pour la section des beaux-arts. Jamais la délégation romaine ne fut accueillie avec une bonne grâce plus cordiale et plus inventive. Jamais on ne s'efforça mieux de lui faciliter la tâche : « Cette année encore, je n'ai pas eu grand succès auprès de M. le ministre d'État, auquel je demandais une misère (1,200 francs) pour renouveler le mobilier des chambres occupées ici par les pensionnaires de la Villa Médicis et remplacer les échelles et les échafaudages qui leur sont indispensables pour leurs travaux... Quant à la parité qu'on veut établir entre le séjour que font les membres de l'École d'Athènes à Rome et celui des pensionnaires de l'Académie parmi nous, je n'ai pas besoin d'insister sur ce qu'elle a d'inexact, pour ne rien dire de plus. Deux membres de l'École française, trois au plus, depuis 1847, ont passé chacun une dizaine de jours à la Villa Médicis, tandis que nous avons eu ici, quelquefois pendant huit mois de suite, des architectes de Rome. Je ne comprends pas que les bureaux du ministère d'État aient pu l'oublier... Ne permettez donc pas, si l'on nous dénie ce que je demandais avant tout dans l'intérêt des justiciables de M. Fould, que nous restions sous le reproche de ne pas tenir compte de l'hospitalité qu'on nous donne et de spéculer sur celle que nous accordons si volontiers, et je puis dire si généreusement². »

La même lettre contient l'expression d'un vœu qui ne devait recevoir un commencement d'exécution qu'en 1877³ : « M. Guillaume restaure en ce moment le plus rare et le plus original des monuments d'Athènes, les Propylées... Son travail fini, nous le verrons figurer, l'année prochaine, à l'École des Beaux-Arts, avec les autres envois des pensionnaires de Rome. On s'occupera pendant quelques jours d'une œuvre qui aura coûté des mois entiers à son auteur; puis elle ira en rejoindre tant d'autres, si remarquables aussi, dans les cartons, j'allais dire dans les *oubliettes* de l'Institut, où elle sera presque perdue pour l'art et pour l'honneur de notre pays. Il serait temps pourtant que l'œuvre de Stuart et Revett fût placée au monument national que le monde savant accueillerait avec une si vive reconnaissance. » Ce

1. Il faut sous-entendre « annuellement », sans quoi l'assertion serait fautive de tout point.

2. Daveluy à Gustave Rouland, directeur du personnel, Athènes, 22 avril 1859 (Doss. I. P.).

3. Voir Defrasse et Lechat, *Épidaure*, préface, p. II.

n'était pas la première fois que Daveluy formulait ce désir. Dès 1853, il écrivait, à propos des recherches de Lebouteux et Louvet : « Rien de plus complet, de plus consciencieux que ces études des pensionnaires de l'Académie de Rome n'a été fait sur les monuments de l'ancienne Grèce. Publier les restaurations du Parthénon, par M. Paccard ; de l'Érechthéion, par M. Tétaz ; des Propylées, par M. Desbuisson ; du temple de Thésée, par M. André ; du temple de Minerve à Égine, par

M. Garnier, ce serait faire tout à la fois un présent magnifique au monde savant et rendre un service immense à l'École. Il y a là, j'ose le dire, de quoi tenter l'ambition d'un ministre jaloux de la gloire de son pays ¹. »

La présence régulière, à la maison Lemnienne, des pensionnaires architectes aida beaucoup au maintien des traditions archéologiques, que l'Académie conseillait sagement de ne pas sacrifier aux irrévérences de la fantaisie et aux exubérances de l'imagination ². Daumet,

Edmond Guillaume, Boitte, Joyau étaient des hommes faits, dont les habitudes laborieuses furent d'un salutaire exemple pour leurs camarades plus jeunes ³. Les rapports de la Direction se plaisent à le constater ⁴. Daumet surtout mérite notre reconnaissance. Il n'a pas seulement associé son nom à la plus belle des explorations athé-



CHARLES GARNIER

Médaille par Chaplain, Paris, 1895.

1. Daveluy à Fortoul, Athènes, 27 juin 1853 (Doss. I. P.).

2. Dehèque, Rpp. XII (21 juillet 1865), p. 228.

3. Dans un article paru dans le *Magazin für die Literatur des Auslands* de 1864 (nos 43-44) et intitulé « Die französische Hochschule in Athen », article analysé par Georges Perrot dans la *Revue de l'Instruction publique* du 29 juin 1865 (t. XXV, p. 194-195), l'auteur, Hermann Semmig, s'exprimait ainsi : « Cette activité, cette vie en commun qui réunissent des artistes, des architectes et des philologues ne peuvent que porter les meilleurs fruits pour l'intelligence de l'Antiquité grecque ; rien ne conduira plus sûrement à se la représenter sous des traits vivants et vrais. » Le passage, écrit à propos du séjour à la Villa, s'applique mieux encore au contact prolongé en Grèce.

4. Après avoir dit le cas qu'il fait d'Edmond Guillaume (Athènes, 22 avril 1859), Daveluy ajoute : « C'est, du reste, un éloge qui lui est commun avec tous ses devanciers que nous avons eus pour hôtes à l'École depuis 1847 » (Doss. I. P.).

niennes : durant la Fronde de 1858, il joua le rôle de médiateur; si la crise se dénoua sans catastrophe, ce fut grâce à la sagesse de ses conseils et à l'efficacité de son intervention¹. Ainsi, par la force des choses, le mouvement de recul vers l'idée de 1846 n'est que partiel. L'École, sous le principat Daveluy, continue d'être, en dépit des obstacles, un foyer de recherches savantes. Elle rend des services; elle s'intéresse aux fouilles qui se font autour d'elle²; elle en fait elle-même. C'est le temps où les ruines de Delphes, silencieuses depuis Otfried Müller, recommencent à livrer leurs secrets. C'est le temps où Decharme et Petit de Julleville retrouvent, au fond de l'une des plus délicieuses vallées de l'Hélicon, le site vrai de l'hiéron des Muses. C'est le temps où Albert Dumont mène de front ses banquets funèbres, son éphébie et son *corpus* céramographique. Mais, il faut le dire, ces découvertes de la science militante, ces progrès de l'archéologie sédentaire, furent moins la résultante normale du régime que l'œuvre de bonnes volontés individuelles.

Pour Delphes, voici comment les choses se passèrent. Foucart se disposait à partir pour la côte lycienne, quand la nouvelle des massacres de Syrie arriva. Une tournée en pays turc devenant imprudente, il y renonça et gagna la Phocide. A Kastri, on lui parle d'un souterrain. Il le sonde, croit y reconnaître les hypogées de Phalæcos, et, dans sa joie, entame aussitôt des fouilles : elles mirent à nu un nouveau coin de la paroi du « pélasgico ». Daveluy approuva l'initiative de Foucart, comme il avait approuvé celle de Beulé, non par esprit scientifique, mais par amour de l'éclat qui devait en résulter pour l'École, et parce que sa verve de polémiste, qui ne chômait jamais longtemps, ne tarda pas à en tirer profit. Dès le début de la deuxième campagne,



ERMOND GUILLAUME

Médaille par Chapu, Rome, 1861.

1. Daveluy au ministre, Athènes, 28 avril 1858 (Doss. I. P.).

2. *Revue archéologique* de juillet, d'août et d'octobre 1863 (communications de Wescher sur les fouilles du Céramique, avec planches de Joyau); *C. R. Acad. Inscr.* du 5 février 1866 (communication de Blondel et Decharme sur les fouilles du théâtre de Dionysos).

on le voit malmener le tiers et le quart : « Le maître du terrain où se trouve le mur se montrait peu traitable; on l'a exproprié en bonne et due forme. La Société archéologique d'Athènes prétendait surveiller nos travaux à Delphes; on n'a pas tenu compte de ses insinuations malveillantes. Le conservateur des antiquités helléniques, M. Pittakis, épigraphiste de son métier, voulait retarder encore notre prise de possession; MM. Foucart et Wescher étaient depuis dix jours à l'œuvre, quand il les croyait encore à l'École. Maintenant tout marche à souhait. Ma seule crainte, c'est que les 1,200 francs affectés à ces fouilles ne soient insuffisants; car il y a beaucoup à faire : les voitures et les brouettes ne sont pas en usage dans le pays; les déblais s'emportent à dos d'homme, et les ouvriers tombent souvent sur des blocs énormes qu'on ne peut déplacer qu'après des journées entières de travail ¹. » Les côtés piquants et pittoresques de l'entreprise l'amuse : « MM. Boitte et Wescher, que j'avais laissés, dans ma dernière lettre, aux prises avec les Delphiens, les plus méchantes gens du monde, sont revenus sains et saufs. Mais les menaces et les plus affreuses imprécations ne leur ont pas été épargnées. M. Wescher, qui fait une étude sérieuse du grec moderne, pourra grossir son *thesaurus* de formules qui avaient toutes le mérite de la nouveauté pour lui ². »

Quand Albert Dumont débarque en Grèce, au début de 1865, il a la tête pleine de projets, non pas de projets vagues et romantiques, mais de projets sérieusement étudiés et mûris. Il brûle déjà d'explorer la Thrace, et pourtant ce ne sera qu'en 1868, comme chargé de mission et non comme membre de l'École, qu'il réalisera son dessein. Ses confidences à Geffroy nous donnent la clef de l'énigme : « Cette Thrace est une grosse affaire, difficile à tous égards. D'abord, c'est l'idée, le conseil de M. Léon Renier et M. Daveluy le hait à rage; puis, ces recherches sont de pure archéologie et d'épigraphie, ce qui est une autre horreur pour la Direction, tout à fait antipathique aux explorations de cette sorte. » Enfin, c'est là un « travail d'École », auquel il n'est pas permis de prétendre en première année. Que faire? Débuter, modestement, par une tournée le long des côtes, s'arrêter çà et là dans les échelles, y nouer des relations, préparer tout pour une reconnaissance ultérieure. Les choses engagées, et « pourvu qu'on ne lui demande rien, le directeur ne fera aucune opposition. Il déplorera peut-être une perte de temps; il lèvera les épaules, mais d'obstacle,

1. Rapport au ministre, Athènes, 14 mai 1861 (Doss. I. P.).

2. Daveluy à Rouland, Athènes, 4 juillet 1862 (Doss. I. P.).

pas. C'est alors seulement, si cela est nécessaire, que je lui parlerai d'un appui direct du Ministère... Avec M. Daveluy, le plus sûr, c'est, pour toute démarche, de commencer par lui. Le moindre manque sous ce rapport le rendrait terrible... En gardant la hiérarchie, j'espère que tout ira bien, et, l'œuvre finie, le directeur, qui après tout aime l'École, me donnera la main et me dira : *Allons, c'est bien ! Tant mieux ! Continuez !... 1.* »

Ainsi, Daveluy n'aime pas qu'on explore : les explorations prennent trop de temps et sont d'ordre scientifique ; mais il aime qu'on voyage : les voyages sont rapides et forment le goût littéraire. On voyagea beaucoup sous son principat. Chaque année, on se rendait en caravane aux sites consacrés : « Je ne dois pas, » disait-il, « exposer un membre de l'École à quitter la Grèce sans avoir vu Sparte et Mycènes². » Nos vaisseaux de guerre admettaient volontiers les Athéniens à leur bord. Tantôt Gebhart et Terrier, emmenés sur l'*Euménide* par le ministre de France, s'en allaient montrer le pavillon à Zante, à Navarin, à Missolonghi³ ; tantôt la *Zénobie* débarquait Deville et Dugit à Smyrne, ou promenait Wescher à travers l'Archipel. Ces tournées étaient fort gaies. Elles laissaient d'incomparables souvenirs. Elles inspirèrent plus d'une page spirituelle. L'École y gagnait en éclat extérieur, et il en est qui valurent à l'épigraphie de précieux documents.

On vécut donc beaucoup au dehors, de 1859 à 1867, et pour le dehors. La maison Lemnienne avait grand air. Daveluy, qui, dès les premiers jours de son arrivée en Grèce, avait reçu et représenté, menait d'année en année un train plus brillant. Au palais, il dînait souvent à la droite du roi. En ville, son équipage avait sa légende, et « le brave Petro, dont About a célébré le talent de cafetier et la naïveté, était bel et bien persuadé que, monté sur le carrosse de son directeur, il avait semé l'or à pleines mains parmi les malheureux d'Athènes »⁴. Le faste du chef de la mission, son crédit, son intimité avec Thouvenel, son impatience de toute subordination, portaient ombrage aux diplomates. Daveluy était une puissance. Il mit l'École très haut dans l'opinion. On était fier de se sentir entouré de cette auréole. « Le directeur, » écrit Albert Dumont, « a choisi une maison

1. Athènes, 15 juin 1865 (lettre inédite).

2. Daveluy à Fortoul, Athènes, 1^{er} [mars] 1856 (Doss. I. P.).

3. Voir Gebhart, *Souvenirs d'un vieil Athénien*, dans la *Revue universitaire* du 15 mars 1894, p. 239-244.

4. Th. Homolle, *L'École française d'Athènes*, dans la *Revue de l'Art ancien et moderne*, t. I, 1897, p. 11.

qui est dans une des belles et grandes situations du monde¹. » Et nul plus que lui ne savourait la joie d'être là : « Que je vous souhaite de passer une fois quelques heures dans le palais d'où je vous écris, devant l'île d'Égine et l'Acropole! Je ne puis assez *creuser* mon bonheur : je reste des heures à le contempler, comme les Persans méditent, des jours entiers et sans bouger, de belles sentences.



LA MAISON LEMNIENNE ET SES ALENTOURS

À la fin du règne du roi Othon².

Je le regarde, le tourne, le retourne; je m'en remplis. Après tout, il passera; mais quelle trace il me laissera! Je lis ici de beaux vers et l'érudition me fait assez travailler; mais le plus grand profit sera peut-être d'avoir vécu dans l'air attique et de s'en être quelque peu imprégné... Le plus grand charme de l'École d'Athènes ne peut pas se dire³. »

Gebhart aussi a joliment conté la vie d'alors, l'arrivée, l'accolade un peu trop majestueuse du « chef », l'installation dans une chambre immense et nue, délabrée comme un palais de podestat, le kief à la

1. Lettre inédite à Geffroy, Athènes, 27 novembre 1865.

2. D'après une photographie communiquée par M. Heuzey. Voir, en tête du chapitre (p. 135), l'état actuel du second immeuble occupé par l'École.

3. Lettre inédite à Geffroy, Athènes, 10 août 1865.



bibliothèque, sur l'*Oriens christianus*, les tchibouks fumés à la terrasse supérieure, en fez oriental, tandis qu'au premier étage, dans sa galerie toute tapissée de plantes grimpantes, Daveluy promenait son ennui olympien : « J'ai passé bien des heures dans cette galerie fleurie, en compagnie de cet homme, l'un des meilleurs et des plus spirituels que j'aie connus. Pendant quatre années, qui ont coulé comme un jour, j'ai vécu familièrement près de lui, et je ne pense jamais sans gratitude à sa bonté, à sa fierté de cœur, à son tact délicat des belles choses. C'était aussi un maître en ironie et il ne faisait pas bon n'être point de ses amis. Il avait des haines vigoureuses, qui ne désarmaient guère, et des tendresses discrètes pour toutes sortes de pauvres gens, derniers débris du philhellénisme, qui languissaient çà et là, à Athènes ou dans les provinces. On n'a connu qu'après sa mort le chapitre de ses charités. Il est mort bien tristement, le jour de Pâques 1867, à l'hôpital de la ville, la tête égarée¹. »

DAVELUY DANS SA GALERIE¹

Les jugements portés sur Daveluy par ses contemporains diffèrent d'une façon assez sensible, selon qu'ils émanent de littérateurs ou de savants. Ceux-ci faisaient bien des réserves; ceux-là en firent peu ou n'en firent pas : « Je ne me permettrai pas de parler de M. Daveluy autrement qu'avec un respect profond. Il était un homme, et nul de ceux qui l'ont connu ne l'oublieront jamais. Il avait l'intelligence haute, le caractère ferme, la conscience fière. Il est mort sans avoir

1. D'après une photographie communiquée par M. Delacoulonche.

2. Gebhart, *Souvenirs d'un vieil Athénien*, dans la *Revue universitaire* du 15 janvier 1893, p. 37.

malheureusement donné sa mesure dans quelque œuvre qui lui survécût. Très peu l'abordaient sans le sentir supérieur à eux, et je ne crois pas que personne, si haut placé qu'il fût, ait jamais songé à le traiter autrement qu'en égal. Sa droiture morale avait quelque chose de haut, de hautain même, et qui imposait. Il a été utile à l'École d'Athènes par la considération qui en Grèce s'attachait à lui; il lui a été utile en France au moment où son existence pouvait être à la merci d'un caprice. Tel ministre, qui n'eût pas hésité peut-être à rayer d'un trait de plume l'École d'Athènes, eût hésité à annoncer à M. Daveluy que son École allait disparaître. M. Daveluy aimait les lettres d'un vif amour; il n'aimait pas moins les arts : le malheur voulut que, sachant beaucoup par lui-même, il n'aimât pas l'érudition... Il envisageait l'École d'Athènes, non comme un laboratoire destiné aux études helléniques, mais comme un centre d'instruction supérieure, où l'on s'occupait surtout de lire et d'étudier les chefs-d'œuvre de toutes les littératures, d'où l'on revenait en France avec une thèse sur Shakespeare, sur Goëthe ou sur Pétrarque, aussi bien que sur Lysias ou Polybe 1. »

Daveluy avait le physique et quelques parties de l'orateur. Conscient de cette prestance et de ces dons, il regretta toute sa vie de n'avoir pas joué un rôle politique. A défaut des succès de la tribune, il eût volontiers ambitionné ceux de la diplomatie. Daveluy, suivant le mot de Nisard, « a eu cette rare fortune qu'étant supérieur dans tous ses emplois, il a paru capable d'emplois plus élevés dans l'opinion des hommes : on se demandait ce qui lui eût manqué pour représenter, comme ministre de France, le gouvernement de son pays 2. » Mais, aussi nonchalant qu'il était généreux et charitable, il dépensa en représentation spirituelle et mondaine ce qu'il aurait pu consacrer à des œuvres de doctrine et de réflexion. « Que tout cela pourtant ne nous fasse pas dire qu'il a manqué sa destinée 3; » pour que son nom nous demeure cher, il suffit qu'il ait incarné vingt ans l'institution athénienne et qu'il lui ait donné cette force sans laquelle en Orient tout est caduc : le prestige.

1. Ch. Bigot, *L'École française d'Athènes*, dans la *Revue politique et littéraire* du 11 décembre 1875, p. 554-555.

2. *Journ. I. P.*, du 8 mai 1867, t. XXXVII, p. 282.

3. Nisard, *ibid.*, même discours.



L'ÉCOLE ACTUELLE EN CONSTRUCTION 1

V

ESSAIS ET REVERS

L'opinion en 1867 : préoccupations patriotiques. — Ce qu'on attend de l'École : un rôle national. — Victor Duruy et la « pensée d'avenir ». — Nomination d'Émile Burnouf (20 mai 1867); ses titres. — Les tentatives de cette période : l'École Faculté française du Levant. — Reprise du duel avec l'Académie. — La section des sciences réalisée (1^{er} juin 1869-1^{er} juin 1873); Henri Gorceix. — Les fouilles : Gorceix et Mamet à Santorin; Olivier Rayet à Millet; Lebègue à Délos. — Le premier *Bulletin* (1868-1871). — Projets divers. — Construction de la nouvelle école (1872-1874). — Finale.

Le principat Daveluy s'était complu dans le faste et l'éclat. La période qui suit ne vise plus à la magnificence; elle aspire à l'utilité. Ce mot est l'étiquette dont elle revêt ses innombrables expériences. Qu'elle ait eu le désir d'innover, il n'y a là, en soi, rien de blâmable : un changement de régime était nécessaire. Mais la France de 1867 n'était plus celle de 1860; l'Empire avait du plomb dans l'aile. Il importait que l'orientation donnée à l'École fût saine, prudente, dégagée de toute pratique mesquine, comme de toute chimère ambitieuse. Ce double écueil ne fut pas toujours évité.

Un moment, le bruit courut que Daveluy n'aurait pas de successeur. L'Université en conçut quelque émotion, à tort, semble-t-il : « Ce

1. Vue prise de l'est. D'après une photographie communiquée par M. Eugène Troump, architecte, qui avait alors la surveillance des chantiers. La gravure représente l'état des travaux à la fin de 1872.

n'est pas sous un ministre qui a écrit l'histoire de la Grèce et qui a rendu, à cette occasion, aux membres de l'École, la justice qu'ils méritaient, que l'on peut craindre de voir périr la libérale pensée de M. de Salvandy, respectée par la République au lendemain de la Révolution... La Prusse étudie depuis quelques années la fondation à Athènes d'une mission scientifique permanente, d'un Institut comme celui qu'elle possède déjà à Rome... Qu'on ne s'y trompe pas : le jour où, sur ce sol dont elle a si brillamment pris possession, la France amènerait son pavillon, la Prusse tout aussitôt arborerait le sien. Or, nous ne ferons pas cette injure à l'administration actuelle de la croire toute prête à faire là aussi les affaires de la Prusse, à lui céder la place de gaieté de cœur, sans l'ombre d'une raison sérieuse, sous de mesquins prétextes d'économie ou d'utilité pratique... Nous avons dans l'École d'Athènes un moyen d'action, un foyer d'influence, dont nous n'avons peut-être pas su jusqu'ici tirer assez parti. Il y a là de quoi séduire un esprit aussi actif et aussi entreprenant que celui de M. Duruy¹.

Ce plaidoyer nous révèle les préoccupations régnantes. On est tout aux idées patriotiques, et il n'est personne qui ne rêve pour l'École, comme sous Louis-Philippe, un rôle national. La seule différence qu'il y ait entre 1846 et 1867, c'est qu'autrefois on visait l'Angleterre, tandis que maintenant on est hanté par le spectre de Berlin. Autant une institution qui a reçu du temps et de l'expérience son caractère définitif gagne peu à s'enfermer dans un isolement égoïste, autant il est dangereux pour elle, lorsque sa crise de croissance n'est pas résolue, de servir à des fins qui ne sont point les siennes. En travaillant pour la science, l'École eût travaillé pour la patrie. On la détourna. Personne ne s'en trouva bien.

Il n'aura manqué à Victor Duruy, pour être un esprit supérieur, que d'avoir mieux senti la nécessité du superflu. Cet historien de Rome était un vrai Romain, plus combattant qu'artiste. Il avait un jugement droit et un bon sens robuste; mais ses créations lui eussent paru incomplètes, s'il n'avait mêlé aux plus hautes un grain d'utilité. A n'envisager que certaines parties de son œuvre, on se demande comment la transformation savante de l'École n'a pas été réalisée par lui. Il voulait qu'on fût « universel au profit d'une spécia-

1. Goumy, dans la *Revue de l'Instruction publique* du 2 mai 1867, t. XXVII, p. 65-66. Le 29 juin 1865, dans le même journal (t. XXV, p. 195), Georges Perrot écrivait, à propos du même projet d'Institut prussien : « Personne en France ne songerait à s'affliger de cette concurrence; il y aurait là, pour les jeunes gens que la France envoie à Athènes, un utile aiguillon, une heureuse rivalité, dont profiterait la science. » La différence de ton montre à quel point, en deux ans, l'opinion avait changé.

lité » 1. Appliquée à la mission athénienne, cette formule eût été singulièrement féconde. Au lieu d'opposer, comme on le faisait depuis 1859, l'esprit littéraire à l'esprit scientifique, il était dans la logique des choses de leur réserver à chacun sa part, de commencer par l'un et de finir par l'autre : au lycée, à l'École normale, la grande culture littéraire ; au delà, les recherches patientes de l'érudition. Est-ce à dire que l'érudition effraya Victor Duruy ? Mais il regrettait qu'aux travaux documentaires on préférât « les lettres pures, les vérités générales, la peinture des caractères et des passions, l'analyse du cœur humain, le style brillant des lectures faciles, et ces innombrables études de critique dont quelques-unes ne sont que la forme littéraire de cet esprit frondeur, une des formes les plus anciennes et les plus vives du génie national » 2, et ce fut pour réagir contre ces tendances qu'il fonda l'École des Hautes Études, où les sciences historiques et philologiques eurent leur section. Serait-ce que le goût public n'était pas aux choses de l'Antiquité ? Mais l'année 1867 vit créer chez nous, on sait avec quel succès, l'Association pour l'encouragement des études grecques. Serait-ce qu'à l'École un retour au statut de 1850 n'eût pas été compris ? Mais l'École, écrivait alors Albert Dumont, doit être « moins une école qu'une académie et un institut » 3. Et il proposait les réformes suivantes : « Création d'une revue de l'École d'Athènes ; — admission de droit à l'École des premiers agrégés de grammaire pour fortifier les études philologiques ; — création de trois places aux appointements de six ou sept mille francs, qui pourraient être occupées par des hommes d'âge et d'expérience, travaillant comme à l'Institut archéologique de Rome et formant leurs successeurs ; — réduction des membres à trois, destinés à remplacer les trois savants dont j'ai parlé plus haut. De la sorte, on ferait des études grecques sérieuses. » Il ajoutait en *post-scriptum* : « Création de cours publics faits par les membres de l'École en français ; — création de lycées français à Smyrne, Constantinople et Corfou, avec la Faculté française d'Athènes au centre. Tout est merveilleusement préparé pour un grand développement de l'influence française 4. »

Bien qu'Albert Dumont ambitionne lui aussi pour l'École un rôle

1. Lavis, *Notice sur Victor Duruy*, dans le *Mémorial des anciens élèves de l'École normale*, 1895, p. 19.

2. Rapport à l'Empereur, en tête de la *Statistique de l'Enseignement supérieur*, (1865-1868), p. xxiii. Rapprochez ce qu'écrivait Boissier dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} mai 1864, t. I, p. 154.

3. Lettre inédite à Geoffroy, Athènes, 18 avril 1867.

4. Lettre inédite à Geoffroy, Athènes, 26 avril 1867.

national, son idée de premier plan n'en est pas moins qu'on fasse des études grecques sérieuses. Il est regrettable que, par excès de discrétion¹, il n'ait communiqué son projet qu'à Geffroy, dans une lettre intime. Victor Duruy était un esprit ouvert et un homme de bonne volonté. Il eût accueilli un programme exposé avec tact et conviction, sans se préoccuper de savoir s'il lui venait des sommets de la hiérarchie. Livré à lui-même, il aperçut les choses suivant un autre angle ; son point de vue, au lieu d'être scientifique, fut « impérialiste ». Le grand ministre démocrate, dont on connaît les démêlés avec le clergé de France, nourrissait à cette date ce que les documents que j'ai eus sous les yeux appellent sa « pensée d'avenir ». La pensée d'avenir consistait en ceci : élargir en Orient l'influence française en la sécularisant ; à côté des établissements religieux, créer, de l'Adriatique au Liban, du Nil au Danube, un vaste ensemble d'établissements laïques, donnant un enseignement pratique et utilitaire analogue à l'enseignement spécial qui s'organisait chez nous ; à toutes ces écoles, laïques et confessionnelles, imposer un même contrôle qui disciplinerait la variété des efforts et assurerait l'unité du but. C'était, en somme, l'ancien projet de Salvandy, mais précisé, plus concret, en même temps que plus grandiose.

Au moment où Victor Duruy était en quête d'une clef de voûte pour son édifice, Daveluy mourut. Le ministre entendait dire autour de lui : « L'École d'Athènes est un luxe². » Cela le choquait. Il voulut qu'elle ne s'isolât point dans la science, qu'elle eût sa place au faite du monument rêvé par lui, qu'entre le pilier de droite, bâti par les congrégations, et le pilier de gauche, qu'élèverait l'Université, elle fût le cintre de support et de jonction. Une fois de plus, l'idée de 1846 masquait celle de 1850. Le plan dressé, à qui en confier l'exécution ? Danton, le chef du personnel, mettait en avant Brunet de Presle. Cet helléniste, membre de l'Institut, était un galant homme, très apprécié en Grèce, où il avait des relations étendues. Mais Burnouf posa sa candidature. Il portait un nom illustre et il avait beaucoup publié. Cinq ans plus tôt, sur le faux bruit que Daveluy se retirait, la Faculté des Lettres de Nancy l'avait déjà recommandé comme le plus digne³. Ce fut lui que nomma Victor Duruy⁴.

1. Comme doyen des membres de l'École, Albert Dumont fit l'intérim entre la mort de Daveluy (21 avril) et l'arrivée de Burnouf (mi-novembre 1867).

2. Goumy, article cité, p. 56.

3. Charles Benoît au ministre, Nancy, 26 novembre 1862 (Doss. I. P.). On lit dans cette lettre que Burnouf « a hérité du génie de sa famille », que son esprit est d'une « variété merveilleuse », d'une « fécondité originale, qui enflamme l'émulation et ouvre en tous sens de vastes perspectives ».

4. Arrêté du 20 mai 1867.

Il s'était dit sans doute qu'un philosophe dont on vantait la modestie laborieuse se prêterait plus docilement qu'un autre à recevoir ses impulsions. Mais le nouveau directeur n'avait pas seulement à s'assimiler la « pensée d'avenir » ; il avait aussi à remplir une mission savante. Pris de scrupule, le ministre voulut s'assurer que cette partie de la tâche ne serait point sacrifiée et il pria son collaborateur de le renseigner sur l'étendue et la nature de ses travaux. Avec autant d'empressement que de satisfaction, Burnouf rédigea son *curriculum*. C'est une pièce curieuse. L'auteur s'abstient d'y mentionner celles de ses connaissances « qu'aucune production extérieure n'est là pour établir », et il se borne à déplier ses états de services comme métaphysicien et grammairien, archéologue et critique, administrateur et mythologue, géographe, orientaliste et physicien. Dès le collège, il a cultivé, avec un égal succès, les lettres et les sciences. En Grèce, son article sur le Parthénon a été « le point de départ de toute une série de travaux pour les architectes ». Les Propylées lui ont inspiré une étude analogue.



ÉMILE BURNOUF

Dans son mémoire sur le lac Copais, il a établi l'utilité de ce réservoir des eaux douces de la Grèce centrale et conclu à la nécessité de l'endiguer sans le détruire. Sa thèse française a élucidé les principes de l'art dans Platon, et sa thèse latine le culte de Neptune arcadien. A Toulouse, il a « construit pour l'enseignement un appareil cosmographique très simple, reproduisant aux yeux les mouvements du soleil, de la terre et de la lune, même la précession des équinoxes. Cet instrument figure à l'Exposition universelle ». Ses recherches sur l'électricité ont abouti « à la démonstration expérimentale de la loi de propagation, théoriquement indiquée par Ohm ». Il a donné, en outre, « une grammaire et un dictionnaire de la langue sanscrite, un volume sur le *Véda* et plusieurs traductions ou livres élémentaires relatifs à l'Inde ». En ce moment, il achève une histoire de la littérature grecque « qui mettra cette partie arriérée de nos études classiques au courant de la science ». Il est, enfin, conseiller municipal à Nancy, et c'est sur son rapport que la Ville a voté la reconstruction du lycée. « J'ose

espérer, » terminait-il, « que cette notice suffira pour asseoir votre jugement sur ma personne et qu'elle montrera la direction qu'avec le concours de Votre Excellence et la pensée supérieure de Sa Majesté il me sera possible de donner à nos établissements d'instruction publique en Orient 1. »

Tant de talents effarouchèrent Victor Duruy. Il craignit qu'un encyclopédiste si parfaitement universel ne fit l'école buissonnière autour de la pensée d'avenir. Cependant, en même temps que le *curriculum*, Émile Burnouf rédigeait un *memorandum* où on lit : « Le développement de l'instruction publique dans le bassin oriental de la Méditerranée doit être considéré comme une des premières nécessités du temps ; il est réclamé par les populations comme le seul moyen de faciliter avec les Occidentaux des relations toujours croissantes de commerce, d'industrie et d'idées, et de préparer l'établissement de lois et d'institutions analogues aux nôtres... Les renseignements reçus et les mesures prises par Votre Excellence ont déjà préparé le terrain pour la création à Constantinople et en Égypte d'écoles dont la France fournirait les professeurs et les administrateurs. D'autres pourront être créées plus tard en Syrie, à Smyrne, et peut-être à Bukharest et à Corfou. Dans la pensée de Votre Excellence, ces établissements auraient de l'analogie avec les lycées d'enseignement spécial qui s'établissent aujourd'hui chez nous et dont l'École normale de Cluny fournit les maîtres. Pour répondre aux premiers besoins des populations, on y enseignerait la partie des sciences qui touche à la pratique, les langues plutôt que les littératures, principalement les langues vivantes et en première ligne le français, enfin, les éléments de notre droit civil et commercial... Notre École d'Athènes est un centre d'action tout créé qui peut imprimer une direction commune aux établissements nouveaux. Car, à mesure que les écoles se fonderont en Orient, elles produiront des élèves qui seront les premiers à demander une sanction de leurs études et une preuve qu'ils en auront profité. L'École d'Athènes devra se former chaque année en jury d'examens, appeler à elle les candidats et leur délivrer des diplômes. Elle peuplera les pays du Levant d'un nombre croissant de jeunes hommes nourris dans nos idées et qui rempliront chacun chez eux les fonctions les plus élevées et les plus utiles dans la société 2. »

La période de sept ans qui fait l'objet de ce chapitre est la plus triste de notre histoire. Elle est coupée en deux par un abîme : la

1. Paris, 23 mai 1867 (Doss. I. P.).

2. Paris, même date (Doss. I. P.).

Guerre. Avant l'Année terrible, on marche en proie à une sorte de vertige désordonné; après, il s'en faut que le bon sens reprenne ses droits. Dans l'ensemble, sauf le coup de foudre sanglant de 1870, l'atmosphère est grise, terne, embrouillée. Sous la calotte de plomb qui l'accable, l'École va d'avatars en avortements.

La première épave qu'elle sème est la pensée d'avenir. Mieux étudiée, tentée aux grandes heures de l'Empire, fondée sur une connaissance moins incomplète du milieu oriental, elle eût peut-être réussi. Mais les temps n'étaient pas aux vains mirages, et l'on se paya de mots. Le grand projet de sécularisation n'aboutit qu'à un échange de lettres avec le lycée de Galata-Seraï pour la modification de certaines épreuves : « Que l'on accepte le turc et le grec moderne comme langues vivantes; qu'au lieu de la France on prenne la Turquie comme base de l'étude de l'histoire et de la géographie; qu'on bannisse des auteurs français à expliquer ceux qui présentent un caractère religieux, tels que Bossuet, Massillon, Bourdaloue, qui ne conviennent pas à des Grecs, des Arméniens et des Turcs¹. » Des vœux, des phrases, quelques sessions de baccalauréat, et ce fut tout. On n'en écrivait pas moins : « L'École d'Athènes va devenir de plus en plus une Faculté française pour tout l'Orient. Elle a déjà plusieurs fois conféré des grades². » Mais la collation des grades n'est qu'un accessoire dans la vie du haut enseignement. Il eût fallu autre chose que d'intermittents jurys d'examen pour constituer l'organisme que l'on rêvait. A d'autres époques, à toutes les époques, l'École décerna des diplômes, sans pour cela se croire une Faculté. Quand bien même Victor Duruy n'aurait pas quitté le pouvoir, quand bien même la Guerre n'aurait pas éclaté, ce n'est pas avec d'aussi maigres matériaux que la maison Lemnienne fût devenue la Sorbonne du Levant.

Aspirant à se métamorphoser en Faculté, la mission ne pouvait en rester au décret du 9 février 1859. Son chef déclare donc qu'elle « se traîne » et que la faute en est au « droit de sujétion » que, sous le nom de haut patronage, l'Académie exerce sur elle. « Ce droit a pour effet d'annuler à la fois l'action du directeur et celle du ministre, conséquence dont les inconvénients pourront devenir fort graves, quand l'École aura un rôle de Faculté à remplir au milieu des écoles de la Méditerranée. De plus, l'action académique a pour effet immédiat de restreindre le champ des études par les programmes

1. Lettre du directeur de Galata-Seraï (E. de Salve) au directeur de l'École d'Athènes, Constantinople, 4 mai 1870 (communiquée par M. Burnouf).

2. Burnouf à Segris, Athènes, 15 janvier 1870 (Doss. I. P.).

si étroits qu'elle propose, d'obliger les membres de l'École à des travaux très particuliers sur des points d'érudition souvent bornés, de *spécialiser* ainsi leur direction dès leur arrivée à l'École et de les priver de ce développement général de connaissances qui devrait résulter pour eux de leur séjour dans les pays classiques... M. Daveluy a beaucoup souffert de cet état de choses, non seulement parce qu'il voyait son rôle par trop diminué, mais surtout parce qu'il sentait combien les progrès des membres de l'École et la dignité même de l'établissement en étaient amoindris. Je crois que nous devons nous acheminer vers une réforme radicale et vers un retour au libéralisme des premiers temps : je dis libéralisme, parce que, selon moi, l'autorité paternelle du directeur et du ministre est plus réellement libérale que le patronage d'une oligarchie académique. » Conclusion : réaliser le plus tôt possible la section des sciences. Cette mesure créera « une différence de régime si profonde » qu'il faudra bien remanier le statut de 1859, et l'École s'assurera enfin « la considération dont elle doit jouir dans le bassin de la Méditerranée » 1.

Victor Duruy n'approuva ni ne désapprouva. Il s'abstint de répondre. Se croyant couvert, l'auteur du projet rompit en visière à l'ennemi. Mais l'« oligarchie académique » releva le gant. Elle se plaignit au ministre de l'irrégularité des envois et demanda si cette langueur n'avait pas pour cause l'intention, qu'on manifestait, de décliner son patronage. En quelques mots empreints d'une *imperatoria brevitatis*, Victor Duruy invita la Direction à ne point rouvrir une vieille querelle 2. Le duel en resta là. On renonça, provisoirement, à « l'unité de régime », et l'on consentit, faute de mieux, à n'être qu'une école savante 3.

On s'efforça même de l'être si bien qu'il n'y eut rive de la science où l'on ne prétendit aborder. On se mit en quête d'une « grande variété de problèmes à approfondir ». La linguistique peut donner beaucoup. On l'a trop négligée. Il en est de même « des questions relatives aux origines des peuples ». La symbolique n'a presque rien fourni, et cependant, « aidée par l'étude comparée des langues, » elle offre un champ immense. Des recherches attentives, faites, « au point de vue des idiomes et des traditions, » sur les populations de l'Europe orientale, et « poussées de proche en proche en Asie Mineure comme en Occi-

1. Burnouf à Duruy, Nancy, 14 juillet 1867 (Doss. I. P.).

2. Lettre à Burnouf, Paris, 2 février 1869 (Doss. I. P.).

3. « Pour le moment, nous sommes avant tout une école savante » (Burnouf à Segris, 15 janvier 1870; Doss. I. P.).

dent », permettaient de retrouver « d'importants souvenirs d'un ancien passé ». Il ne serait pas invraisemblable « qu'en s'aidant de la linguistique, on parvint à établir de nombreux points de repère et une sorte de réseau des migrations des peuples¹. »

Ethnographie, mythologie, philologie, toutes ces sciences ne s'appellent « sciences » que par un abus de langage. La science vraie est ailleurs : « Il y a plus peut-être à faire en Grèce dans l'ordre des sciences que dans celui des lettres. De nombreux problèmes d'archéologie, d'histoire de l'art, d'histoire proprement dite, d'épigraphie, de paléographie restent sans doute à élucider. Mais ces problèmes sont presque tous d'un ordre secondaire... Ces matières s'épuisent... Il n'en est pas de même des sciences en général, mais surtout des sciences d'observation, telles que la géologie, la botanique, la zoologie, la paléontologie, la physique du globe, la météorologie, et même toute la partie hellénique de l'histoire de ces diverses sciences.. Un des premiers travaux à entreprendre, parce qu'il serait la base de tous les autres, serait une étude détaillée et approfondie de la géologie des pays grecs. » Cette étude aurait « des conséquences pratiques considérables et servirait de base aux établissements industriels, agricoles et même commerciaux, que l'avenir réserve à ces belles contrées². »

On raisonnait comme si les pionniers chargés de défricher ces deux hémisphères, archéologie et sciences naturelles, eussent été légion. En fait, de 1867 à 1873, l'École ne fit que sept recrues : Vidal-Lablache, qui, nommé peu de temps avant la mort de Daveluy, devint la première unité du contingent Burnouf; Mamet (1868), Gorceix, Cartault et Rayet (1869); Albert Lebègue (1870); Ruel (1871). Avec Gorceix, fut inaugurée la section des sciences. Elle n'exista qu'en lui et par lui, du 1^{er} juin 1869 au 1^{er} juin 1873. Décrétée en 1859, mais restée dix ans lettre morte, elle ne fut pas maintenue lors du remaniement de 1874. Elle constitue la principale originalité de l'époque que nous décrivons. Son unique représentant est une figure curieuse. « Le meilleur de la division de physique, » disait de lui Pasteur à l'École normale; « beaucoup de feu et de zèle³. » Henri Gorceix aurait dû vivre sous le Directoire et participer à l'expédition d'Égypte. Il était né pour observer la nature au bruit du canon, entre la sabretache d'un hussard et le bonnet à poil d'un grenadier. Ce fut un savant de bivouac, qui

1. Burnouf au président de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Athènes, 4 janvier 1869 (lettre communiquée par l'auteur).

2. Burnouf à Victor Duruy, Nancy, 14 juillet 1867 (Doss. I. P.).

3. J'ai copié cette note dans nos dossiers, au Ministère.



scandalisait ses camarades par ses joviales plaisanteries sur l'Acropole. Il campa dans l'Antiquité. Son œuvre a moins de relief que sa personne. A tant pèrégriner des volcans de l'Apennin aux cratères de l'Archipel, des fossiles de la Macédoine aux mines du Brésil, il ne trouva guère le temps que d'étiqueter des caisses. Sa bibliographie, qui est abondante, ne recouvre à peu près que des sommaires. C'est dommage; car, pour être myope, il n'avait pas moins de coup d'œil que de curiosité impétueuse. S'il n'a laissé aucun livre, il a collaboré à plus d'un. Nul n'était plus prompt à se dépouiller pour les autres. Un aventueux, un insouciant, tel fut Gorceix. Bien qu'il se qualifie volontiers d'Athénien très indigne, il faut le mettre en bonne page, parce qu'en somme ce fut lui qui pût de l'état inorganique où se trouvait l'École, tandis que l'École lui doit l'un de ses francs succès : Santorin.

Santorin fut notre troisième champ de fouilles. L'entreprise n'eut ni le retentissement de celle de l'Acropole, ni l'importance historique de celle de Delphes; mais elle offre ce caractère nouveau d'avoir été préparée, tentée et réalisée par la voie administrative. Cette fois, l'initiative partit de la Direction et ce fut au nom de l'École que l'on aborda le terrain. Dès la seconde année de sa gestion, Burnouf demandait que les reliquats de chaque exercice fussent employés à continuer les traditions de Foucart et de Beulé¹. Victor Duruy avait fait la sourde oreille. Plus encourageante fut l'impératrice Eugénie. Visitant l'Acropole sous la conduite de Burnouf, à la veille de l'inauguration du canal de Suez, elle se montra, nous conte son guide, « péniblement affectée » d'apprendre qu'au budget de la mission il n'y avait pas de crédit régulier pour des fouilles². Si le ministre à qui le récit s'adressait resta inflexible³, son successeur fut plus généreux. À force de thésauriser, la maison Lemnienne avait réuni dans ses coffres une épargne de 2,000 francs. Elle proposa de consacrer ces économies à déblayer, sous la pouzzolane du volcan de Théra, un coin de la Pompeï préhistorique tout récemment étudiée par Fouqué⁴. Le 22 mars 1870, Segris approuvait la combinaison, et Gorceix, accompagné de Mamet, s'embarquait aussitôt pour l'île. Ce que donna la campagne, nous l'exposerons ailleurs. Bornons-nous à dire ici qu'elle fut conduite avec savoir et entrain. Gorceix paya largement de sa

1. Rapport à Victor Duruy, 14 mai 1868 (communiqué par l'auteur).

2. Burnouf à Bourbeau, Athènes, 21 octobre 1869 (Doss. I. P.).

3. Bourbeau à Burnouf, Paris, 8 novembre 1869 (Arch. Ath., n° 282).

4. Burnouf à Segris, Athènes, 27 janvier 1870 (communiqué par l'auteur).

personne. Cordial et résolu, il enlevait l'obstacle, et ce fut sur ses propres épaules, aux yeux des douanes ahuries, mais non sans d'homériques bagarres, qu'il rapporta du cap Acrotiri au Lycabette le fameux tronc d'olivier, vieux d'une quarantaine de siècles, qui n'est pas aujourd'hui l'une des moindres curiosités du petit musée de l'École.

Ce serait le lieu de parler maintenant des fouilles de Milet, si elles

appartenaient, autrement que par leur date (1872-1873), à la Direction Burnouf. Entreprises aux frais de MM. Gustave et Edmond de Rothschild, elles ne sauraient figurer dans ce chapitre que par le nom de l'Athénien à qui elles furent confiées.

Olivier Rayet est une de nos gloires archéologiques. Ses voyages en Grèce, dans l'Archipel, en Asie Mineure, ses fouilles à l'embouchure du Méandre, son exploration des Sporades, toutes ses recherches militantes en un mot se rappor-

tent à la période que nous décrivons. Il semble que cette œuvre substantielle et fougueuse devrait nous fournir plus d'un trait pour notre tableau. Mais Rayet fut un indépendant. Sa mâle et rude franchise ne s'arrêtait pas aux barrières hiérarchiques. Il souffrait impatiemment d'avoir pour chef un homme qui annonçait à ses élèves, en manière d'encouragement, que l'Antiquité grecque était épuisée¹. Et ce qu'il pensait, ce qu'il sentait, il ne le cachait pas. Ne pouvant se faire à la règle vacillante et confuse de la maison qu'il habitait, il en sortit et poussa droit devant lui son hardi sillon. Par son énergie, sa puissance de réalisation, sa vaillance, il vint, à la



OLIVIER RAYET¹

1. D'après une photographie communiquée par son frère, M. Georges Rayet, directeur de l'Observatoire de Bordeaux.

2. Th. Homolle, *Notice sur Olivier Rayet*, dans le *Mémorial des anciens élèves de l'École normale*, 1888, p. 97.

suite d'Heuzey, de Foucart, d'Albert Dumont, renforcer la petite colonne de ces précurseurs dont les exemples l'emportèrent sur toutes les théories et qui, de la moelle de leurs travaux, édifièrent la ruine future.

Albert Lebègue n'avait pas la robuste sève de Rayet. C'était un esprit distingué, plus apte à s'acquitter, avec une diligente élégance, d'une tâche bien tracée, qu'à ouvrir audacieusement une voie. À Délos, la fortune se présentait de biais. Il aurait pu la violenter; mais, en face d'un programme fait à souhait pour inquiéter le bon sens, il resta passif. La déférence de l'élève nuit à l'originalité du savant. Les hypothèses astronomiques de son chef, sa mathématique bizarre l'empêchèrent de courir au point tactique. Il cueillit d'honorables lauriers; mais les plus beaux furent moissonnés par ses successeurs. Il donna le premier coup de pioche dans l'île; mais sa campagne de 1873 au sommet du Cynthe s'est perdue dans le bruit des victoires remportées au champ sacré d'Apollon. Il y a dans son œuvre plus d'un quartier solide et sain; mais il partit sur un mot d'ordre si faux qu'il eut toujours l'air d'avoir trempé dans une opération de thau-maturgie.

Ces premières fouilles de Délos eurent du moins l'avantage de constituer un nouveau précédent. Le Ministère en avait fait les frais. On pouvait espérer qu'à la longue, en multipliant les exemples, un statut légal sortirait du régime d'exception. Accordons la même valeur d'ébauche au *Bulletin de l'École française d'Athènes*. L'idée d'un recueil périodique, imprimé non à Paris, mais sur place, alimenté non par de volumineux mémoires, mais par un exposé des trouvailles fraîches, était excellente. Il faut louer M. Burnouf de l'avoir eue. Le mal est que chez lui l'exécution ne répondit pas toujours à l'intention. Il avait commencé par demander 2,000 francs, pour vingt-cinq à trente feuilles annuelles, tirées à 500 exemplaires¹. C'était un minimum. Victor Duruy ne lui attribuant que 600 francs², il ne se rendit pas compte qu'on ne pouvait amorcer un périodique sérieux avec une somme aussi dérisoire. Il s'abandonna aux effusions d'une joie prématurée, se flattant d'inaugurer « une ère entièrement nouvelle », de répandre le premier numéro dans toute l'Europe, de donner un jour des planches au trait, comme l'Institut archéologique de Rome, de mener de front les articles et les fouilles, d'ériger l'École en un « centre d'études, de découvertes et de publicité savante, auquel

1. Rapport à Victor Duruy, Athènes, 20 février 1868 (communiqué par l'auteur).

2. Dépêche du 25 avril 1868 (Arch. Ath., n° 344).

l'Orient n'aurait rien à comparer »¹. En fait, de juillet 1868 à novembre 1871, on édita douze livraisons : elles ne bouleversèrent pas la science et elles charmèrent peu les yeux. L'aspect en était maussade, le papier spongieux et jaunâtre, la typographie incorrecte et laide. D'étranges théories y voisinaient avec de bons travaux, et l'esprit de chimère y régnaît plus que l'esprit de méthode. Le *Bulletin de Correspondance hellénique* a depuis rejeté dans l'ombre ce prototype mal conformé.

Santorin, Délos, le premier *Bulletin* sont les trois seules entreprises savantes qui, de 1867 à 1873, arrivèrent, avec plus ou moins de bonheur, à la maturité. Si le rosier athénien ne produisit pas davantage, ce fut sans doute qu'il y eut excès de greffes et de boutures. Tantôt, on nous apprend que la section des sciences fait merveille en quittant la science pour les applications de la science : « Elle a donné d'excellents avis pour l'élevage des vers à soie; elle va probablement former quelques jeunes hommes du pays dans l'art de reconnaître la bonne et la mauvaise graine. Ce sont là des services visibles². » Tantôt, il est question d'installer à l'École un laboratoire pour analyses industrielles, ou une station météorologique en correspondance journalière avec l'Observatoire de Montsouris. Tantôt, on parle d'étendre aux Cyclades les relevés topographiques exécutés en Morée par l'état-major du corps expéditionnaire : « Toutes ces îles, encore très mal connues, pourraient être avantageusement étudiées en commun par nos officiers de marine, qui feraient la carte, et par les membres de l'École, qui les exploreraient au point de vue de l'archéologie et de l'histoire, aussi bien que des sciences naturelles³. » A Santorin, Gorceix a prêté obligeamment son concours à des marins autrichiens, pour des recherches hydrographiques. N'est-ce pas une anomalie, alors que nos marins à nous « sont à l'ancre, ne produisant rien depuis tant d'années »⁴? Tantôt, sur le faux bruit que le secrétaire de l'Institut archéologique allemand va remplir en Grèce les fonctions de ministre plénipotentiaire, on

1. Lettre à Victor Duruy, Athènes, 14 mai 1868 (communiquée par l'auteur).

2. J'ignore à qui M. Burnouf adressa la lettre où je puise ces détails. Elle est citée dans la *Revue de l'Instruction publique* du 10 mars 1870 (t. XXIX, p. 785). Le désordre d'idées industrielles et financières, scientifiques, pédagogiques et politiques qu'elle révèle est des plus curieux.

3. Burnouf à Jules Simon, Athènes, 14 décembre 1871 (Doss. I. P.).

4. Burnouf à Jules Simon, Athènes, 1^{er} février 1872 (Doss. I. P.). Si l'idée était bonne, l'argument l'était moins. Aussi l'Amirauté répondit-elle que les officiers ne sauraient « se détourner de leurs occupations habituelles par des travaux étrangers à leur profession » (Pothuau à Jules Simon, Versailles, 17 février 1872; Doss. I. P.).



qualifié la chose de « très intelligente, » attendu que réunir les deux postes dans la même main serait un excellent moyen de réaliser des économies, d'éviter aussi des froissements comme ceux qui, pendant toute la durée de l'Empire, avaient mis aux prises Légation et mission : « L'École, en effet, toujours libérale, contrastait avec le personnel de la Légation, composée d'hommes qui n'étaient recommandables que par leur fortune, leurs hauts appointements et leurs titres de noblesse¹. » Rue de Grenelle, on écrivit scrupuleusement : « Nous ne pensons pas qu'il soit possible de confier la Légation au directeur de l'École. La distinction devra être maintenue; mais l'entente nous paraîtrait extrêmement désirable². »

Une dernière erreur fut la construction de la nouvelle école. Depuis le 1^{er} janvier 1856, la mission occupait la maison Lemnienne. Le bail, renouvelé deux fois, expirait le 31 décembre 1873. Il eût fallu tout faire pour s'assurer définitivement ce magnifique hôtel, élevé, à quelques pas du palais royal, sur une place où convergent la principale voie marchande et les principales avenues décoratives de l'Athènes moderne. On fit tout pour le quitter. Bâti au lendemain de la guerre de l'Indépendance par des ouvriers et avec des matériaux venus d'Italie, l'édifice était, suivant le mot d'Albert Dumont, « dans une des grandes situations du monde. » Ceux qui eurent le bonheur d'y vivre ont toujours regretté qu'on en soit sorti. Mais le second directeur de l'École n'avait aucun des goûts du premier. Au grand seigneur oisif, il fallait la belle maison de ville, avec perron de marbre devant lequel vient se ranger le timon d'une voiture de maître. Le philosophe modeste et laborieux se sentit mal à l'aise dans « cette espèce de palais ». Entre les murs des salles sonores, sous les hautes galeries tapissées de plantes grimpantes, il errait dépaysé. Son idéal était celui du petit bourgeois qui a des rentes : une campagne de banlieue dont on arrose les massifs à l'abri des regards indiscrets. Puis, M. Burnouf ne fut peut-être pas fâché de s'improviser architecte comme il s'était jadis improvisé indianiste et physicien.

Toujours est-il que, dès le 18 novembre 1868, il adressait un rapport à Victor Duruy pour lui proposer de bâtir. Il enfermait le ministre dans un dilemme captieux. Deux compétiteurs, un richissime banquier et la non moins riche Compagnie des mines du Laurium, étaient sur les rangs pour acquérir la maison Lemnienne. Soutenir

1. Burnouf à Jules Simon, Athènes, 23 novembre 1872 (Doss. I. P.).

2. Note pour le ministre (Doss. I. P.).

l'enchère contre eux eût été une folie, et comme Athènes ne possédait pas d'autre immeuble capable de loger l'École et ses collections, on n'avait que cette alternative : ou construire, ou coucher à la belle étoile. Victor Duruy ne s'étant point ému d'une éventualité qui ne pouvait se produire avant cinq ans, Burnouf fit valoir à Segris des arguments nouveaux : il offrit de déblayer l'Acropole pour se procurer les pierres nécessaires à la construction. Ces expédients, lui répondit le ministre, « témoignent de votre zèle pour les intérêts de l'École; mais il m'est, à tous égards, impossible de les accueillir ¹. »

La Guerre arriva, installant rue de Grenelle un philosophe dont Burnouf avait été l'élève et dont il était resté l'ami. Certes, Jules Simon aura été l'un des plus nobles esprits de ce temps; mais il eut plutôt une intelligence fine et déliée de moraliste qu'une intelligence prenante et réaliste d'homme d'État. Nos affaires ne gagnèrent pas à être traitées par de si honnêtes gens. La maison Lemnienne avait coûté 300,000 drachmes. Pour la moitié de cette somme, M. Burnouf se fit fort de bâtir, « sans courir d'aventures, » un édifice commode et pratique. Ce ne serait pas « un monument d'architecture »; ce serait « un lieu de travail et rien de plus ». Jules Simon se laissa convaincre; Beulé gagna la Commission du budget; le 19 mars 1872, l'Assemblée nationale vota 150,000 francs de crédit ².

M. Burnouf allait donc pouvoir manier l'équerre et le fil à plomb. Où? c'est ce qu'il ne savait pas très bien encore. En 1868, il avait formé le projet d'acheter en bloc la colline de l'Aréopage. En 1871, il jeta successivement son dévolu sur un immeuble inachevé de la duchesse de Plaisance, sur un terrain en pente au-dessous de l'Observatoire, sur un autre, voisin du temple de Thésée, où devait être primitivement construit le palais du roi. Le Pirée même le tenta : « Athènes s'accroît moins vite que son port. Les chemins de fer et le canal de Corinthe feront de ce dernier une des villes les plus importantes de la Méditerranée. Il ne serait pas mal que nous y eussions un centre d'action, d'ailleurs aussi favorable à l'étude et plus favorable aux voyages qu'Athènes même ³. » Soudain, le premier ministre Zaïmis ayant considéré comme un devoir de reconnaissance pour la Grèce de céder gratuitement un terrain à la France ⁴, on se retourna

1. Paris, 2 avril 1870 (Arch. Ath., n° 289).

2. *Annales de l'Assemblée nationale*, t. VIII, p. 420-421. Pour le rapport de Beulé, voir *ibid.*, annexes, p. 75-76.

3. Rapport à Jules Simon, Athènes, 23 novembre 1871 (Doss. I. P.).

4. Burnouf à Jules Simon, Athènes, 30 novembre 1871 (lettre communiquée par l'auteur).



du côté de l'Acropole et l'on convint de bâtir « sur la colline du héros Chalcodon »¹. Mais le héros Chalcodon appartenait à la zone militaire. On dut chercher ailleurs. M. Burnouf se décida pour l'autre côté de la ville. Il avisa, au pied du Lycabette, une solitude sans éponyme, où l'on avait fait en 1871 un semis de pins². Le Gouvernement hellénique s'empessa d'octroyer ce talus rocheux et désert, et, le 20 novembre 1872, Jules Ferry, au nom de la République française, posait, « sur le sol offert par la Grèce comme un témoignage de l'amitié qui unit les deux nations, » la première pierre de ce qui est devenu depuis le quartier des « Pevkakia ».

En juillet 1871, quand il s'agissait de décider Jules Simon, M. Burnouf parlait de faire appel, pour les plans et les devis du futur édifice, au concours d'un camarade de Rome. Les bonnes volontés ne manquaient pas. Il n'est aucun des artistes auquel Daveluy avait fait un si libéral accueil qui n'eût été heureux de mettre son crayon au service de l'École. Une amitié fraternelle et la joie de tailler à plein marbre dans la patrie de Mnésiclès étaient un double motif d'inspiration. Par quel égarement funeste, quand on avait Garnier, Daumet, Guillaume, Coquart et tant d'autres, s'en alla-t-on choisir un Childebrand levantin? On céda, comme toujours, à l'attraction des fausses économies. Un homme s'offrait, paré du titre d'ingénieur, qui pour tout, plans, devis, coupes, embauchages, contrats, fournitures, s'engageait à ne réaliser aucun bénéfice : « J'ai sa parole, » s'écriait M. Burnouf³. Son maître lui rappela bien ses promesses⁴, mais mollement. L'élève passa outre, et ce fut une grande misère.

Constructeur de chemins de fer, le héros préféré à tant d'architectes conçut son monument comme une gare : au centre, le hall des bagages ; à droite et à gauche, les pavillons de départ et d'arrivée. Le hall devait servir de bibliothèque. Une loggia couverte le surmontait, dont l'unique emploi était de faire communiquer les deux ailes. Dans une pensée de prévoyance, Jules Simon demanda que cette loggia inutile fût convertie en salle de collections ; il insista pour que la bibliothèque, écrasée sur des fenêtres basses, reçût des proportions

1. Burnouf à Jules Simon, Athènes, 18 janvier 1872 (lettre communiquée par l'auteur). Cf. le rapport de Beulé (*Annales de l'Assemblée nationale*, t. VIII, annexes, p. 75, séance du 11 mars 1872).

2. Dépêche à Nicolopoulos, ministre de l'Intérieur, Athènes, 3 avril 1872 (communiquée par l'auteur).

3. Rapport à Jules Simon, Athènes, 18 janvier 1872 (communiqué par l'auteur).

4. Jules Simon à Burnouf, Paris, 19 septembre 1872 : « Il m'avait été parlé de M. Gerhardt. Vous êtes-vous mis en communication avec cet architecte? Et quels sont les résultats de vos démarches? » (*Arch. Ath.*, n° 329.)

plus vastes ; il manifesta le désir que les pièces destinées aux membres de l'École « fussent pourvues de cheminées, comme moyen de ventilation d'abord et pour le cas où un pensionnaire serait malade et retenu dans sa chambre »¹. On lui donna satisfaction. La bibliothèque fut exhaussée sous plafond et divisée par un balcon intérieur. La



L'ÉCOLE ACTUELLE EN CONSTRUCTION²

loggia devint un musée ; mais comme rien ne la rattachait au hall du dessous, on la flanqua d'une tour où l'on mit la cage de l'escalier. Quant aux cheminées, celles qu'on fit eurent une simplicité rustique, et ce ne furent pas elles qui ajoutèrent à l'aléa.

Beulé avait promis que les limites du devis seraient « rigoureusement respectées »³ ; Jules Simon recommandait que le crédit législatif ne fût « en aucun cas dépassé »⁴. Quand, au début de 1874, les fugitifs de la maison Lemnienne vinrent essayer les plâtres de leur

1. Même dépêche.

2. Vue prise du nord. D'après une photographie de même date et de même provenance que celle qui est reproduite en tête du chapitre (p. 149).

3. *Annales de l'Assemblée nationale*, t. VIII, annexes, p. 75 (séance du 11 mars 1872).

4. Même dépêche que ci-dessus.

nouveau local, on n'avait guère terminé que le gros œuvre et cependant le métré définitif accusait déjà une majoration de 50,000 francs. Le Ministère se fâcha; la Direction rédigea deux mémoires justificatifs. Tandis qu'elle plaidait les circonstances atténuantes, un procès s'engagea pour une conduite d'eau. Il fallut plus tard toute la patience et l'habileté d'Albert Dumont, soutenues par l'expérience et le flegme de Tissot, pour mettre ordre à une affaire où il y avait eu en vérité « de trop fortes distractions » 1.

J'aurais voulu n'avoir à dire de M. Burnouf que ce qui le rend digne de sympathie : son long passé de travail, son constant désir du bien, son obligeante bonhomie toujours prête à se dépenser en besognes utiles. Me sera-t-il permis de regretter que cet homme excellent, si digne et si docte, si bien fait pour vivre en bénédictin les pieds sur ses chenets, se soit imprudemment lancé dans les aventures? Pour moi, je ne le conçois que là où je l'ai vu, dans sa petite maison de faubourg, allant et venant parmi ses livres, jasant à mi-voix avec une rondeur alerte. Ce tranquille musée familial eût dû, semble-t-il, le retenir à jamais. Aux murs, de naïves aquarelles, souvenirs de ses années d'« Argonaute », de vieux daguerréotypes aux reflets bleuâtres et laiteux, de symboliques peintures, traduisant, en tons véhéments, d'obscures légendes, éparpillaient avec symétrie l'or doucement fané de leurs cadres. Derrière les vitrines, des figurines de Tanagre se cambraient dans leurs robes couleur de feuille morte, tandis que sur des panses de vases toute une légion de personnages blancs, noirs ou rouges jouait des scènes de mythologie grecque. Infidèle à ce peuple d'amis qui lui souriait avec une grâce touchante et surannée, le maître du logis affronta la lumière crue de l'arène. Il ne mesura pas les obstacles; il s'engagea sans prévoir; il échoua sans se repentir. Il fut de ces philosophes d'intimité studieuse dont le rêve plein de douceur ignore la réalité concrète et que tyrannise, en même temps qu'elle les console, l'opiniâtre et bienfaitante illusion.

1. Lettre inédite d'Albert Dumont, Athènes, 24 mars 1877. Si du moins, puisqu'on faisait tant que de s'établir dans une thébaïde, on s'était réservé un enclos d'une étendue suffisante, l'immeuble ne serait pas aujourd'hui enserré de toutes parts, gêné dans le développement de ses annexes, masqué dans son horizon.



CHÉNEAU DU TRÉSOR DE GNIDE

Gravure empruntée à l'*Album des Fouilles de Delphes*.

TROISIÈME PÉRIODE

L'ÈRE SCIENTIFIQUE

(1873-1900)

I

LA NOUVELLE CONSTITUTION

Nécessité d'une réforme : initiative de Guignaut ; bon vouloir de Jules Simon (mai 1872). — Projet de l'Académie ; Memorandum de la Direction ; Observations du Ministère. — Idée d'un établissement français d'archéologie à Rome (Léon Renier) ; Burnouf propose de l'appliquer au profit de l'École d'Athènes ; négociations d'Albert Dumont (juin 1872 - mars 1873) ; résistances de Thiers ; décret du 25 mars 1873, instituant la succursale. — Décret du 26 novembre 1874, réorganisant l'École : caractères et défauts de la nouvelle constitution.

Depuis 1867, l'École n'était plus qu'une sorte de nébuleuse inorganique. Elle flottait au hasard dans une atmosphère diffuse, subissant tour à tour l'attraction des mondes les plus contradictoires. Rien ne marchant, tous se plaignaient. La Direction reprochait à l'Académie de dédaigner la section des sciences : le mémoire de Gorceix et Mamet sur Santorin n'avait reçu d'elle aucune publicité, bien que les découvertes exposées dans ce travail fussent de la plus

grande valeur. L'Académie reprochait à la Direction le ralentissement des envois, l'éparpillement des efforts, l'intermittence ou la non-distribution du *Bulletin*. Il y avait du vrai dans ces griefs divers. Alléguant que les fouilles du cap Acrotiri remontaient à des profondeurs du passé dont l'étude était plus de la compétence du géologue que du ressort de l'antiquaire, l'Académie ne prêta pas à ces recherches une attention suffisante. Quant au chômage de la mission, il n'était que trop réel.

Une des erreurs fondamentales du décret de 1859, le privilège des premiers agrégés, avait continué à porter ses fruits. Réussir, même brillamment, dans des concours d'ordre pédagogique et littéraire, cela ne prouve pas que l'on ait un tempérament d'explorateur. Mamet savait beaucoup. C'était une sorte de statisticien naïf et bizarre, très négligé dans sa mise, plus nonchalant encore dans son esprit. Parti un jour, en chapeau haut de forme et en redingote noire, pour une simple promenade au Phalère, il vit des gens s'embarquer, les suivit et, durant une quinzaine, erra de port en port, dans la tenue d'un calicot endimanché. D'une myopie extrême, il cheminaît à tâtons dans la vie. A Santorin, se rappelant ce mot d'About que la Grèce est faite pour qu'on y jouisse du soleil en hiver et de l'ombre en été, il s'allongeait sous l'un des figuiers du chantier et lézardait là comme un juste. « Les choses n'en vont pas plus mal, » répondait-il à Gorceix, en rajustant son lorgnon avec flegme et sans prendre autrement souci des cordiales objurgations de son compagnon.

Édouard Ruel ne fit aussi qu'effleurer notre histoire. « Il a beaucoup pensé, beaucoup souffert, peu produit. » Miné par un mal qui lui rendait également difficiles le travail, les voyages et le monde, il se replia sur lui-même. Sa vie fut celle d'un solitaire méditatif et passionné. Une pénétrante intelligence, affinée par une sensibilité délicate et servie par une spirituelle causticité, faisait de lui un observateur redoutable, à la fois narquois et tendre. On m'a dit que sa correspondance abondait en détails sur l'École. Ce m'est un vif regret de n'y avoir pu puiser.

Cartault lui-même, en dépit de sa vigueur intellectuelle et physique, ne nous appartient qu'à demi. Ses succès scolaires furent grands. Sa *Trière athénienne* honore l'École. Mais c'est comme philologue sédentaire, et non comme voyageur archéologue, qu'il a surtout donné sa mesure. Autre chose est de travailler sur des textes

1. Dejob, dans le *Mémorial des anciens élèves de l'École normale*, 1897, p. 117.

littéraires, depuis longtemps définis et classés; autre chose de se prononcer à l'improviste sur des monuments tout frais sortis du sol. Là, il suffit d'être un solide humaniste; ici, il faut un flair spécial, composé de méfiance et d'audace, où se combinent, à doses égales, l'attention inventive et la scrupuleuse modestie.

Ces quelques exemples montrent assez que le privilège de premier agrégé ne constituait pas une pierre de touche infaillible. L'Académie en avait toujours eu le sentiment; mais, depuis 1859, elle gardait une attitude expectante. Après la Guerre, dans le grand élan de rénovation qui s'empara de notre pays, elle jugea le moment venu de restaurer les traditions d'autrefois. Guigniaut, que la ruine de son œuvre avait fait rentrer sous la tente, reparut, plus actif que jamais, dans une fièvre de rajeunissement. Il avait eu Jules Simon pour élève à l'École normale, et il était secrétaire perpétuel. A ce double titre, il ne doutait pas d'amener le ministre à ses fins. Ses ouvertures ayant reçu, en effet, le meilleur accueil, il déchargea vigoureusement sa bile. Le statut impérial, avec ses trois sections des lettres, des sciences et des arts, n'était qu'un pot pourri : « Cette complication, cet amalgame d'éléments essentiellement divers auraient, s'ils n'eussent présenté des difficultés de toute sorte et finalement échoué dans la pratique, entièrement dénaturé le vrai caractère de l'École d'Athènes, qui y a toujours résisté, et c'est son honneur. Elle sent qu'elle n'a pas de raison d'être, si elle ne demeure une école savante de littérature, d'art, d'histoire et de philosophie, s'inspirant par-dessus tout des chefs-d'œuvre de l'Antiquité, de ses monuments, de ses souvenirs, et destinée à renouveler notre enseignement supérieur dans les Facultés universitaires, à le diriger dans les Facultés libres par l'autorité de l'exemple. Moins que jamais elle ne saurait devenir, en face de l'Allemagne, ni une académie au petit pied, ni la directrice des collèges d'Orient, réels ou prétendus, à moins d'être, pour nous servir de cette expression, une *selle à tous chevaux* ». »

Il y avait bien un peu d'incohérence aussi dans la façon dont Guigniaut concevait l'École. Mais comme, au fond, sous les déclarations de principe, il visait un fait positif précis, — le rétablissement intégral du concordat de 1850, — cette incertitude n'offrait pas beaucoup d'inconvénients. Jules Simon, à la prière de son ancien maître, relut ordonnances et décrets. Cet examen l'ayant convaincu de la

1) Projet pour la révision des actes concernant l'École d'Athènes (Doss. I. P.).

nécessité d'une refonte, il invita l'Académie, par un message en date du 9 mai 1872, à lui présenter les observations que lui dicterait sa haute expérience¹. Prévenue par Guigniaut, la Compagnie s'était déjà mise à l'œuvre². Trois séances furent employées à rédiger un projet de constitution.

L'idée mère en est simple : la prospérité de l'École étant intimement liée au protectorat de l'Académie, tout doit être combiné en vue de rendre ce protectorat effectif. Jusqu'ici, le chef de la mission a été désigné par le ministre au choix du souverain, tantôt, comme Daveluy, sans limite de temps³, tantôt, comme Burnouf, avec mandat renouvelable. Guigniaut veut dorénavant que la Compagnie intervienne et que le directeur soit pris sur une liste de trois candidats présentés par elle. Le Projet aborde ensuite la question de l'examen spécial. Il est nécessaire que tous les candidats sans exception soient astreints au concours et que ce concours ait lieu, comme de 1850 à 1859, devant la Commission académique de l'École et sur un programme rédigé par elle. Troisièmement, l'Académie, ayant toujours été fort mal renseignée sur l'activité de ses pupilles, demande qu'à l'avenir le rapport annuel de la Direction lui soit communiqué. Voilà pour le chapitre des innovations. Le chapitre des suppressions n'est pas de moindre importance. Section des sciences et des arts, collation des grades, cours, leçons gratuites, inspection des collèges du Levant, rien ne subsiste de la « selle à tous chevaux ». On prévoit seulement la réception traditionnelle des pensionnaires de Rome et l'installation temporaire d'agrégés des sciences physiques et naturelles envoyés en mission. Net, homogène, le Projet n'était qu'une réédition, accentuée, du concordat de Parieu. Un des collaborateurs du ministre, M. Du Mesnil, en appréciait ainsi l'esprit : « Autorité à peu près absolue de l'Académie sur l'École, devenue avant tout une succursale de correspondants pour l'archéologie et les inscriptions ; une sorte d'absorption de l'École, qui perdrait tout à fait le caractère de grande institution nationale à l'étranger, relevant directement et exclusivement du Gouvernement 4. »

À la première nouvelle de l'initiative prise par Guigniaut, Burnouf s'était ému. « Je vois avec la plus grande tristesse, » s'empressait-il d'écrire à Jules Simon, « la transformation projetée de l'Écol.

1. *C. R. Acad. Inscr.*, 1872, 3^e série, t. I, p. 107.

2. Voir le procès-verbal de la séance du 3 mai 1872 (*ibid.*, p. 106).

3. Voir plus haut, p. 38, n. 5.

4. Note pour le ministre (Doss. I. P.).

d'Athènes. Le caractère de notre génie national lui avait été fortement imprimé. » Si la conception de l'Académie se réalise, « l'École cesse absolument d'être universitaire et devient un simple centre d'épigraphie et de recherches archéologiques ». Ce n'est pas l'avenir que de bons esprits avaient rêvé pour elle. Dans la pensée de son fondateur, elle avait une tout autre portée : elle devait être « le vrai et le seul point d'appui solide et avouable de notre action en Orient ». Réduite à l'état d'institut spécial, elle ne pourra que déchoir : « Au-dessus de l'érudition et de l'épigraphie, placez un autre idéal. Voyez l'École comme un centre lumineux fondé au milieu d'un peuple intelligent, pratique et libéral, auquel l'avenir appartient, et qui se guide sur la France comme sur une étoile... Faites entendre cela à M. Thiers... Ma position ici a un double caractère : elle est celle d'un chef de mission savante; elle est aussi celle d'un représentant de la France, au moins dans ce que l'action française a de plus noble et de plus élevé¹. »

Cette lettre était un plaidoyer *pro domo*. L'auteur sentait qu'un changement de régime lui serait préjudiciable et que le triomphe de Guigniaut marquerait la fin de sa direction. Il s'en vint donc à Paris combattre le Projet. Un Memorandum, en date du 7 août 1872, oppose drapeau à drapeau : « L'École d'Athènes est un établissement universitaire et ne peut relever qu'indirectement d'une académie ou de tout autre corps libre... Elle a constitué, depuis son origine, une des principales forces de l'Université et ne saurait, sans dommage pour celle-ci et sans de fréquents conflits, être soustraite à sa hiérarchie naturelle. » Elle est de plus « un centre d'idées françaises placé aux limites du monde européen, sur un point au delà duquel commencent les sociétés musulmanes... Tandis que l'action politique des diplomaties s'exerce au jour le jour et change avec les Gouvernements, l'École est pour la France un point d'appui invariable ».

Donc, respect de la constitution existante, et, en particulier, maintien des trois sections : lettres, sciences, arts. Pour celle des lettres, le droit d'être admis sans examen mérite d'être étendu aux premiers agrégés de grammaire : « Il y a, en effet, des études importantes à faire sur les dialectes de la Grèce moderne, sur les différents termes employés par les différentes classes de la société civile et religieuse. » Les contrées voisines de la Grèce renferment aussi « des langues d'un

¹ Athènes, 23 mai 1872 (Doss. I. P.).

grand intérêt philologique, dont la grammaire et le dictionnaire sont presque inconnus. L'étude de ces langues entraîne celle de légendes et de traditions locales que le progrès de la civilisation fera bientôt disparaître. » Consolider la section des sciences n'est pas un besoin moins urgent : « Une foule de questions relatives à l'Antiquité (produits naturels, industries, usines, métaux, monnaies, peintures, pierres à bâtir, terres des vases, etc...) ne peuvent être traitées qu'avec le secours d'un homme de science. » Même utilité de « l'homme de science » lorsqu'il s'agit de dresser des cartes « par les procédés exacts de la géodésie » et « quand il y a des plans à lever ou des dessins géométraux à exécuter ». L'expédition d'Égypte et l'expédition de Morée n'ont dû leur exceptionnelle valeur qu'au rapprochement des lettres et des sciences. « Quant aux arts, le beau travail de MM. Dumont et Chaplain vient de montrer ce que les lettres gagnent à s'unir à eux. »

Sur deux points toutefois, des améliorations s'imposent : « L'Allemagne, en s'annexant l'Institut de Rome, n'a pas manqué d'y joindre une succursale à Athènes. L'Italie et la Grèce sont indispensables l'une à l'autre. » Chez nous, « on n'a pas ménagé la transition entre l'École normale et celle d'Athènes. » Il faudrait donc avoir à Rome une annexe où l'on se préparerait aux recherches spéciales. Les nouveaux y passeraient leur première année, sous la direction d'un ancien qui les initierait aux méthodes. D'autre part, le *Bulletin* de l'Institut archéologique allemand n'est pas alimenté seulement par les membres résidant à Rome, « mais par un grand nombre de correspondants et d'associés qui, de toutes les parties du monde, peuvent envoyer des notes et coopérer à la rédaction. » L'École devrait avoir de même une classe d'associés et de correspondants, français ou étrangers, qui recevraient de droit son *Bulletin* et y collaboreraient. Devenue ainsi « un vaste centre d'érudition », elle rayonnerait au loin et de nombreux savants délaisseraient les instituts rivaux pour venir à elle.

Entre le Memorandum et le Projet, des Observations, émanées de M. Du Mesnil, s'efforcèrent de tenir la balance égale. Il semble qu'armé de ce triple flambeau le ministre n'avait plus qu'à conclure. Mais, intelligence lucide et timorée, Jules Simon se dérobaît harmonieusement devant les heurts des choses. A sa droite, son vieux maître, dont il vénérât avec malice les convictions majestueuses, lui répétait : « L'École doit être un institut spécial de hautes études grecques. » A sa gauche, son ancien élève, qu'il estimait, montrait du

doigt les cimes philosophiques : « Centre lumineux... Grand établissement national... Foyer d'idées européennes à la frontière de l'Islam... Liens puissants et légitimes avec des races chrétiennes pleines d'avenir... Élément constant et durable de civilisation française... Influence morale reconnue et acceptée... » Troublé par de si belles plaidoiries, l'arbitre ne décida point. Il attendit. Puis, Guigniaut résigna en pleine lutte ses fonctions de secrétaire perpétuel (10 janvier 1873)². De nouveaux acteurs parurent. Un épisode détourna et concentra l'attention, si bien que la pièce, entamée en 1872, ne prit fin qu'en 1874, et compta deux actes au lieu d'un.

Premier acte : création d'une succursale à Rome. L'idée était vieille d'une douzaine d'années. Au temps où Napoléon III possédait les Jardins Farnèse et faisait explorer le Palais des Césars, Léon Renier « avait proposé d'établir au milieu des ruines mêmes, en pleine Antiquité, une sorte d'institut épigraphique et archéologique. Tout le monde approuva le projet; mais il ne se rencontra personne pour l'exécuter »³. Au lendemain de la guerre, quand l'Institut de Correspondance archéologique eut perdu son caractère international, par suite du décret de Versailles qui le plaçait sous la direction exclusive de l'Académie royale de Berlin, M. Ravaisson insista auprès du ministre pour que l'érudition française eût dans Rome son établissement propre⁴. Engagée de front, l'affaire eût sans doute échoué. M. de Lorgeril, qui s'était opposé de toutes ses forces à la construction de l'immeuble Burnouf⁵, aurait eu beau jeu, si l'Assemblée nationale avait été sollicitée d'ouvrir un crédit en règle pour une fondation entièrement nouvelle, à rééditer ses arguments pleins de saveur. L'École de Rome ne fut admise à la table du budget qu'en se glissant derrière l'École d'Athènes, non sous l'arche majestueuse d'une loi, mais par la petite porte dérobée d'un décret.

En juin 1872, Albert Dumont se disposait à quitter la Grèce, où

1. Note annexe au Memorandum, Paris, 12 août 1872 (Doss. I, P.).

2. *C. R. Acad. Inscr.*, 1873, 4^e série, t. I, p. 3.

3. Th. Homolle, *BCH.*, t. VIII, 1884, p. x.

4. Sur cette question des origines, voir Egger, *Rpp.* XV (6 novembre 1874), p. 1-3; Heuzey, *Rpp.* XVI (3 décembre 1875), p. 1-5; Perrot, *Rpp.* XVII (10 novembre 1876), p. 14-16; Giffroy, *La nouvelle École française de Rome*, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 août 1876, p. 810.

5. *Annales de l'Assemblée nationale*, t. VIII, p. 420 : « Depuis le temps que nous avons une École à Athènes, on a sans doute bien examiné les monuments de cette petite ville. On a suffisamment étudié le Pirée, et il est probable qu'on sait généralement que c'est un port. Lacédémone me semble assez connue, et puisqu'aujourd'hui nous sommes forcés de bâtir un palais à Athènes, pour avoir une École, je trouve que nous pourrions nous dispenser et de l'École et du palais » (séance du 10 mars 1872).

il était revenu en mission avec Chaplain, quand M. Burnouf lui développa les avantages d'une annexe romaine : les membres de l'École arrivaient à leur poste sans être préparés à leur tâche ; l'Italie, avec ses bibliothèques, ses musées, ses trésors de philologie



JULES CHAPLAIN¹

et d'art, se prêterait admirablement à une œuvre d'initiation. L'article 5 du statut de 1859 inscrivait Rome sur l'itinéraire d'aller. Il n'y avait qu'à transformer en séjour d'étude ce qui n'était qu'une étape d'agrément. On porterait à six le nombre des membres de l'École, à trois ans la durée normale de la pension : l'année de début se passerait tout entière à Rome, où un sous-directeur entraînerait les jeunes conscrits pour leurs futures campagnes.

Cet ingénieux programme n'était qu'une application à l'École d'Athènes de l'idée de Léon Renier. Suggéré ou spontané, il ne se réalisa pas sans peine. Albert Dumont, qui s'était

chargé de préparer le terrain à Paris, trouva les bureaux favorablement disposés. L'Académie des Inscriptions n'avait pas besoin d'être acquise ; mais l'Académie des Beaux-Arts se montra nettement hostile. On parlait d'installer la succursale à la Villa Médicis² : ce serait une gêne, une menace de concurrence, tout au moins une complication. Sur ces entrefaites, M. Burnouf arrivait à son tour rue de Grenelle, codifiait en huit articles les idées de son Memorandum, demandait à la fois la création de l'annexe, la création d'un recueil intitulé *Mémoires de l'École française d'Athènes*, la création d'une classe d'associés collaborant au *Bulletin*. Albert Dumont, tout en attisant

1. D'après une photographie faite à Rome en 1866.

2. Projet Burnouf : « Les deux membres nouveaux passent leur première année à Rome, où ils habitent la Villa Médicis. » Projet Ravaisson : « Il y a, à la Villa Médicis, un pavillon détaché du palais, avec un jardin particulier, qui est sans emploi et qu'on accommoderait pour un millier de francs à l'usage en question » (Doss. I. P.)

le zèle de son allié, se tenait en garde contre un excès de bon vouloir : « Il faudrait, » lui indiqua-t-il, « écrire personnellement au ministre, en ramenant nos projets à l'essentiel. Il a en vous la plus grande confiance, ce que vous savez du reste depuis longtemps 1. »

L'hiver s'écoula en négociations épineuses². On dut attendre que le nouveau directeur de l'Académie de France à Rome fût désigné ; on dut s'assurer ensuite son appui, après avoir désarmé son opposition. Cela mena jusqu'aux premiers jours de 1873 : « Je vais au ministère deux fois par semaine. Je vois d'ordinaire M. Lescœur, qui porte le plus grand intérêt à la création. La nomination de M. Lenepveu est faite ; tout peut donc marcher. Le ministre a écrit sur le dossier qu'il s'était entendu avec lui, qu'il fallait en finir. Le premier décret a été modifié de manière à ne donner aucune prise aux critiques de l'Académie des Beaux-Arts³. » On touchait au but, quand un incident bouleversa tout. Le 11 février 1873, le décret de fondation, envoyé par Jules Simon à la signature présidentielle, revenait de Versailles, avec ces mots de la main de M. Thiers : « Ceci demande explication. Ce projet ne cache-t-il pas la pensée de placer quelqu'un ? Rome, avant Athènes, c'est la charrue avant les bœufs. Nous ne sommes pas riches⁴. »

Quand des fils s'embrouillaient, Albert Dumont excellait à les démêler avec un tact ingénieux. Il avait le don d'agir en s'effaçant. C'était merveille de le voir évoluer discrètement, patiemment, à travers la foire aux vanités et s'achalander à l'étalage d'autrui, avec un subtil sourire, d'inspirations qu'il avait lui-même semées. La boutade de Thiers ne le déconcerta point. Il la soupçonnait d'avoir été provoquée, et en effet elle venait d'un adversaire « qui dinait à la Présidence »⁵. Éclairé sur ce point, il se mit en devoir de gagner la seconde manche. « L'idée n'est pas de moi, » écrivit-il à Burnouf. « Je ne sais si vous connaissez quelqu'un qui puisse dire en deux mots

1. Paris, 29 septembre 1872. Les lettres dont je cite quelques passages m'ont été communiquées, en extraits, par M. Burnouf.

2. Burnouf à Jules Simon, Athènes, 21 novembre 1872 : « Ne tardez pas trop pour notre succursale de Rome... Vous n'avez pas à demander un centime de plus à l'État. L'École d'Athènes a été fondée par ordonnance royale ; la succursale peut donc l'être par décret, et je suis persuadé que M. Thiers se fera honneur, ainsi que vous, en la créant » (Doss. I, P.)

3. Dumont à Burnouf, Paris, 10 janvier 1873.

4. Du même au même, Paris, 27 février 1873.

5. Il s'agissait du peintre Hébert, qui comptait redevenir directeur de l'Académie de France à Rome et qui le redevint en effet.

au Président : 1^o que la fondation est indispensable ; 2^o qu'elle n'est pas faite du tout pour me faire plaisir, mais qu'on m'y appelle, parce qu'on me croit capable d'y servir¹. » Puis, comme Jules Simon, très mortifié de sa mésaventure, inclinait à s'en tenir là, il lui demanda la permission de pousser outre, et il y fut autorisé : « J'ai écrit tout de suite à M. Barthélemy Saint-Hilaire, qui connaît, je crois, mes travaux ; il m'a reçu le lendemain fort longuement ; je lui ai fait lire le décret et une réponse aux questions de M. Thiers. Il a tout et pleinement approuvé. » Restait à savoir si le ministre, oubliant une cuisante blessure d'amour-propre, renverrait le décret à la signature : « C'est ici que l'amitié qu'il vous porte vous autorise à lui dire dans une lettre personnelle qu'il faut reprendre une affaire qui n'a pas été terminée, mais sur laquelle M. Thiers demande naturellement qu'on s'explique... M. Du Mesnil et M. Lescœur ont tout le bon vouloir et toute l'activité possibles ; mais ils éprouvent à l'égard de M. Simon les sentiments de réserve qu'a le ministre à l'égard du Président. Pour moi, j'ai été très importun auprès du ministre : vous connaissez assez M. J. Simon pour savoir combien tout échec lui est pénible. Je compte absolument sur l'effet d'une démarche de votre part². »

La démarche eut lieu sans retard et au plaidoyer chaleureux qui lui fut adressé M. Barthélemy Saint-Hilaire fit la réponse qui suit : « Cher Monsieur Burnouf, j'ai communiqué votre lettre à M. le Président de la République, qu'elle a beaucoup intéressé, et je crois qu'il est tout disposé à se rendre à vos arguments. L'utilité d'un stage préparatoire à Rome est incontestable et ce noviciat ne peut que rendre plus fécondes les études qu'on poursuit à Athènes. M. Jules Simon m'avait déjà parlé de cette facile réforme et j'avais vu M. Dumont, avec qui je m'en étais expliqué. Votre lettre a été pour moi une occasion de reprendre ce sujet avec M. Thiers, et j'espère que le décret sera bientôt rendu³. »

Thiers écrivait en effet le lendemain à son chef de cabinet : « Mon cher ami, répondez à M. Burnouf que je suis tout à fait converti à l'idée d'une année à Rome avant d'aller en Grèce. Il est plus naturel de descendre un fleuve que de le remonter, quand on veut bien étudier son cours. On le voit naître, grandir et finir. Mais on peut aussi le remonter de son embouchure à sa source et on finit aussi par le connaître en le prenant à rebours. Ici, d'ailleurs, nous n'avons pas le

1. Dumont à Burnouf, Paris, 14 février 1873.

2. Du même au même, Paris, 27 février 1873.

3. Versailles, 22 mars 1873.

choix, puisqu'à Rome on a tous les moyens d'étude et qu'à Athènes on n'a rien. Je vais par conséquent donner les ordres nécessaires. Mais il reste pour moi une question. Laissera-t-on ces jeunes gens errer dans Rome et ne serait-il pas bon de les comprendre dans les élèves de l'École de Rome et soumis à la même discipline? C'est un détail du reste et j'admets avant le départ pour la Grèce le préalable d'une année passée à Rome. Voir Pæstum en passant serait une étude utile et bien instructive. Écrivez à M. Burnouf et dites-lui que la question sera résolue dans le sens de sa lettre 1. »

Signé le 25 mars 1873, le décret obtenu au prix de si laborieux efforts stipulait trois choses² : 1^o qu'avant de se rendre en Grèce les membres de l'École française d'Athènes séjourneraient une année en Italie; 2^o qu'un savant, « choisi en raison de la spécialité de ses travaux, » leur ferait à Rome, d'après un programme émané de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, un cours d'archéologie; 3^o qu'ils seraient, « comme par le passé, logés à la Villa Médicis, soumis aux règlements de l'École et placés sous l'autorité du directeur de l'Académie de France. » Le spécialiste désigné par le ministre fut naturellement celui qui venait de prouver, neuf mois durant, que son savoir-faire n'était pas inférieur à son savoir. Nommé d'abord chargé de cours d'archéologie³, Albert Dumont ne tarda pas à recevoir le titre de sous-directeur⁴. Les premiers conscrits qu'un arrêté du 1^{er} octobre 1873 mit à sa disposition furent Bloch, Collignon et Bayet.

L'affaire de Rome terminée, on reprit les autres questions en litige. Ce second acte traîna, hésitant et déçu. Il serait fastidieux d'en conter les péripéties; le dénouement seul fut bouclé vite. Le maréchal de Mac-Mahon ne se piquait pas, comme Thiers, d'avoir des opinions à lui en matière intellectuelle. Quand, le 26 novembre 1874, on lui présenta le décret qui réorganisait l'École d'Athènes⁵, il le signa rondement, comme un grimoire de mandarins où ne s'empêtre pas l'énergie active d'un soldat.

Empruntée partie au Projet, partie au Memorandum, la constitution nouvelle s'efforçait d'équilibrer les droits et privilèges de chacun. L'article premier déférait l'autorité administrative au ministre de l'Instruction publique, le patronage diplomatique au ministre des Affaires

1. Versailles, 23 mars 1873.

2. Texte en appendice.

3. Arrêté du 1^{er} avril 1873.

4. Arrêté du 24 juin 1873.

5. Texte en appendice.

étrangères, la direction scientifique à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Jusque-là indirecte et implicite, la juridiction de l'Institut était, cette fois, officiellement proclamée. Comme sanction de son influence, l'Académie avait demandé que le chef de l'École fût pris sur une liste dressée par elle. Le Ministère s'y refusa. Tout en acceptant la présentation de l'Institut, il voulut établir « une sorte de contre-poids » : deux candidats seraient désignés par l'Académie, deux autres « par la section de l'enseignement supérieur du Comité consultatif ». L'amendement était sage et conforme à l'esprit du concordat de 1850.

Sur le principe de l'examen d'entrée, qui lui tenait justement à cœur, l'Académie ne transigea pas. Ce fut en vain que les bureaux essayèrent de défendre la conception de 1859 : « A-t-on à se repentir, » alléguaient-ils, « du privilège accordé aux premiers agrégés des classes supérieures, ou à ceux qui réunissent à la fois le doctorat et l'agrégation? Le concours spécial sur un programme donné ne peut pas être aussi significatif, pour mesurer la valeur d'un candidat, que les sérieuses épreuves de l'agrégation, et il importe avant tout d'avoir à l'École d'Athènes des jeunes gens d'une distinction d'esprit et d'un savoir éprouvés ¹. » L'Académie riposta que, de son avis unanime, l'expérience avait parlé : « Les agrégations et le doctorat ne garantissent pas que les candidats possèdent les connaissances spéciales de philologie, d'épigraphie et d'archéologie sans lesquelles ils ne peuvent entreprendre aucun travail sérieux. Ces agrégations et le doctorat peuvent assurer des places à des candidats sans vocation, aux dépens de ceux qui seraient mieux préparés, ou qui se prépareraient, s'ils pouvaient espérer une de ces places ². » Le Ministère céda. Il ne fut plus question du privilège des premiers agrégés et le concours fut de nouveau étendu à tous. C'était un retour heureux au régime de 1850.

Il y eut bien quelques atténuations de détail. L'Académie souhaitait que sa Commission de l'École, devant laquelle l'examen spécial avait été subi pendant la période concordataire, fût substituée à la Commission administrative du statut de 1859. Mais les bureaux se récrièrent : « L'Académie est une compagnie libre. Peut-on mettre dans un décret que des *fonctionnaires* seront nommés par l'État sur le rapport d'une commission de l'Académie ³? » On décida que

1. Observations du Ministère (Doss. I. P.).

2. Rapport de la Commission de l'École, transmis le 17 février 1874 par le secrétaire perpétuel (Doss. I. P.).

3. Observations du Ministère (Doss. I. P.).



Heliog. Dujardin

Buste par CHAPLAIN



l'examen des candidats serait confié à une Commission de sept membres désignés par le ministre. Le Gouvernement ne se réservait guère là qu'une satisfaction de pure forme. Pratiquement, la Commission administrative a toujours été plus ou moins une Commission académique.

De la section des sciences et de la section des beaux-arts, il n'était plus question. M. Burnouf les avait défendues pied à pied. Il voyait, dans leur suppression, un amoindrissement pour l'École. Le Ministère n'en jugea pas ainsi : « En fait, » lit-on dans les Observations, « la section des beaux-arts n'a jamais existé. Celle des sciences n'existe pas davantage ; car un membre et même deux membres ne forment pas une section. » Renonçant à une classification prétentieuse et vaine, l'article 7 stipula tout bonnement que les artistes pensionnaires de Rome autorisés à venir en Grèce, les boursiers de voyage, les prix d'exposition seraient « reçus à l'École française d'Athènes et placés temporairement sous l'autorité du directeur ». C'était à la fois plus vrai, plus simple et plus large.

Restée seule en titre, l'ancienne section des lettres redevenait, comme en 1850, la pupille de l'Académie. Diverses clauses réglèrent ces liens de tutelle : les membres de l'École étaient tenus de renseigner l'Académie, par l'entremise de la Direction, sur les découvertes archéologiques qui seraient portées à leur connaissance et sur les fouilles dont ils prendraient l'initiative. Les envois, jugés comme toujours par l'Académie, ne seraient publiés qu'après avis de sa part. On lui communiquerait les passages du rapport annuel où le directeur rendait compte des travaux de la mission.

Voici maintenant sur quels points les idées du Memorandum prévalurent. Guigniaut, pour la durée de la pension, s'en tenait au *statu quo* : deux années normales, une année de faveur. Burnouf demandait trois années fermes, et au lieu de cinq membres, six, renouvelables deux par deux. Il obtint gain de cause. On créa aussi, conformément à son désir, une classe d'associés correspondants. Pour qui est au courant des négociations de 1872, la mesure s'explique. Dans le décret, séparée de son commentaire, elle surprend. La plus grande utilité de cet obscur article 5 sera de fournir plus tard un moyen d'amorce pour fonder l'Institut de Correspondance hellénique. Une dernière nouveauté, réclamée d'un commun accord par l'Académie et la Direction, fut l'admission des agrégés de grammaire. Jusque-là, malgré les efforts constants d' Egger, qui ne cessa de militer en faveur de la philologie, et de Burnouf, dont les vœux appelèrent souvent des

linguistes à côté des épigraphistes et des archéologues, l'École ne s'était recrutée que parmi les agrégés des classes supérieures.

Le décret du 26 novembre 1874 est, comme celui du 7 août 1850, auquel il se rattache, un concordat libéral. Il rajuste, par-dessus la cassure bureaucratique de 1859, la chaîne des traditions savantes. En rendant inévitable l'accord entre l'Académie et la Direction, en supprimant les sources de conflit qui avaient paralysé tant d'efforts, en obligeant l'École à ne plus être qu'un modeste et laborieux foyer de hautes études grecques, il prépare l'épanouissement scientifique qui va suivre. La constitution de 1874 n'est plus un statut de collège; c'est une charte d'institut.

Il s'en faut néanmoins qu'elle échappe à toute critique: « Cela a été fait un peu vite, » écrivait Albert Dumont¹. L'article 9, humblement rejeté à la suite des autres, était gros de conséquences. On y lisait: « La section romaine de l'École d'Athènes prend le titre d'École archéologique de Rome; le sous-directeur de l'École d'Athènes ajoute à ce titre celui de Directeur de l'École archéologique de Rome. » Il est évident que le décret du 25 mars 1873, établissant la succursale, n'était qu'une pierre d'attente. Il ne donnait pas satisfaction à ceux qui rêvaient un institut purement romain, consacré aux antiquités latines et à l'histoire médiévale. L'annexe devait tendre, par la force des choses, à s'émanciper, à se dégager de tout lien extérieur, à se tracer une carrière indépendante. La première étape dans cette voie de l'autonomie fut notre article 9; la seconde et dernière fut le décret du 20 novembre 1875². Il y est dit, pour la forme, que l'École archéologique de Rome se propose, entre autres objets, « la préparation pratique des membres de l'École d'Athènes aux travaux qu'ils doivent faire en Grèce et en Orient; » mais, dans l'espèce, Albert Dumont ayant été appelé au poste de Burnouf, le noviciat romain disparut. On perdit ainsi complètement de vue, au bout de deux ans, l'idée si juste qui avait décidé Thiers à créer la succursale. Autant il était légitime que l'École de Rome vécût de sa vie propre, autant il est regrettable que l'École d'Athènes se soit trouvée dépourvue, à partir de 1875, des moyens d'initiation préalable dont on démontrait si vivement, en 1873, la nécessité. Cette lacune n'est pas sans avoir notablement appauvri le brillant quart de siècle issu de la nouvelle constitution.

1. Paris, 1^{er} décembre 1874 (extrait de lettre communiquée par M. Burnouf).

2. Texte intégral dans A. de Beauchamp, *Recueil des Lois et Règlements sur l'Enseignement supérieur*, t. III, p. 97-98; extraits en appendice.



LE KASTRO DE MOUT EN CILICIE ¹

II

LE TRIENNAT DUMONT

L'homme. — Ses créations : l'Institut de Correspondance hellénique ; le *Bulletin* ; la *Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome*. — La direction scientifique : inventaire des collections athéniennes ; étude des dialectes grecs ; programme byzantin. Explorations et fouilles : Duchesne et Collignon en Karamanie (printemps-été 1876) ; Homolle à Délos (printemps-été 1877). — La direction morale : dévouement d'Albert Dumont. — La politique extérieure : rapports avec les Allemands et les Grecs. — Jugement sur le triennat.

Les meilleures constitutions ne valent que par la façon dont on les applique. Il s'agissait, après avoir légiféré, de remettre le pouvoir exécutif en mains sûres. Nommé en 1867, maintenu en 1870 pour deux ans, en 1872 pour trois, Burnouf sollicita, en juillet 1875, le renouvellement de son mandat. Mais l'Académie n'avait cessé de lui être hostile ; Jules Simon et Barthélemy Saint-Hilaire, ses protecteurs, étaient rentrés dans le rang. On fut unanime, rue de Grenelle et rue Mazarine, à présenter Albert Dumont. Bien qu'âgé de trente-cinq ans à peine, le chef de la succursale romaine avait fait ses preuves, comme savant, comme administrateur, comme diplomate.

1. Aquarelle exécutée en juillet 1876 par Maxime Collignon ; extraite de ses *Notes d'un Voyage en Asie Mineure*, Paris, Firmin-Didot et C^{ie}, p. 87.

Deux forces étaient en lui, qui vivifièrent sa trop courte étape athénienne : la jeunesse et la maîtrise. Il eut la sève et il eut la prudence ; il eut la foi, une foi souriante, avertie, contenue, et la mesure ; il eut l'esprit et l'ouverture d'esprit. Actif, généreux, délicat, fin de pensée et souple d'allure, allant droit à l'idée la meilleure et la suivant, ne s'aventurant ni ne s'abandonnant jamais, prenant tout au sérieux et rien au tragique, il unissait à la distinction des belles intelligences limpides le robuste sang-froid des grandes âmes patientes. Homme de cœur autant qu'homme de tête, il sut persuader et conduire. Son affection, en se dévouant, restait vigilante. Il dira du *Bulletin de Correspondance hellénique*, celle de ses créations qui le passionna le plus : « J'y porte beaucoup d'enthousiasme et un peu de scepticisme ¹. » Ce mot le peint tout entier. Son œuvre est aimable et profonde. Une flamme discrète y circule, qui éclaire et ne brûle pas. Le génie attique n'offre rien de plus sain ni de plus sobre que ce pur génie français.

De ce qu'il accomplit si vite et si bien une tâche essentielle, il ne faudrait pas inférer que les circonstances l'aient particulièrement servi. Quand, le 13 janvier 1876, il prit possession de son poste, l'horizon était des plus embrouillés. A Paris, le Gouvernement, inquiet des intrigues qui se tramaient au delà des Vosges², se montrait d'une circonspection excessive. A Rome, l'ancienne succursale, émancipée depuis peu, devenait envahissante et cherchait à se réserver la part du lion. En Grèce, l'entrée en lice de l'Institut archéologique allemand était pour l'École une diminution et une menace. Puis, il y avait les difficultés financières : « Je ne sais comment je m'en tirerai, avec notre budget, pour mettre en état une maison qu'on croit finie et qui ne l'est pas... Les murs d'enceinte laissent passer les voleurs ; je suis menacé d'un procès pour l'eau de la maison ; le jardin est une ruine... » A l'anarchie matérielle s'ajoutait le désarroi des âmes : « L'École travaille bien ; mais ces Messieurs ont été, disent-ils, si malheureux du froid, de l'isolement, ils sont si impressionnables, que je n'ai pas encore retrouvé chez eux la jeune gaité de Rome, cette gaité qui va si bien avec les études ³. » Albert

1. Athènes, 24 mars 1877 (lettre inédite).

2. Avant de quitter Rome pour Athènes, Albert Dumont fut reçu en audience de congé par le prince Humbert, qui représentait le roi Victor-Emmanuel au Quirinal : « Le prince Humbert m'a parlé durant plus d'une demi-heure de la querelle inévitable que préparait l'Allemagne. Cette conversation, à bien des égards pénible, avait lieu de surprendre de la part d'une personne royale dont toutes les paroles ont nécessairement une grande autorité. » (Rapport au ministre, Athènes, 15 janvier 1876 ; Doss. I, P.)

3. Albert Dumont à Egger, Athènes, 9 février 1876 (lettre inédite). Sur la crise que traversait alors l'École, voir Homolle, *BCH.*, t. VII, 1884, p. XIV.

Dumont ne se hâta pas trop d'échapper, selon son mot¹, au « roulis moral » que lui causaient tant de figures et tant de choses nouvelles, tant de projets de réforme dont on l'assailait : « Je n'ai pas encore d'idée arrêtée pour ce que je veux faire à Athènes. Il y a bien à réfléchir. »

Jusqu'ici, école de perfectionnement ou école d'application, la petite colonie athénienne ne s'était proposé que l'éducation intellectuelle de ses membres. Son point de vue avait été purement subjectif. Elle avait servi la science, mais subsidiairement et par surcroît. Albert Dumont procéda d'autre sorte. Il pensa qu'il fallait travailler d'abord au progrès de la science, le reste, la culture des intelligences, en devant résulter par la force des choses. Son point de vue devint nettement objectif. L'expérience montra qu'il avait raison. Quand de jeunes esprits sont livrés à eux-mêmes, ils ne se forment pas : ils tâtonnent. La saine méthode consiste à leur assigner une tâche précise et concrète, exigeant un effort quotidien, satisfaisant tout ensemble les générosités du point d'honneur et les impatiences du besoin de l'action.

L'Institut allemand d'Athènes avait été fondé en 1873. Dès l'année suivante, il ouvrait des séances publiques, d'abord mensuelles, puis bi-mensuelles, pour grouper les personnes qui s'intéressaient à l'Antiquité et entendre des communications sur les récentes découvertes. Bientôt, il commença la publication d'une revue. Cette nouvelle fit sensation à l'École. La mission française ne pouvait laisser sa rivale accaparer, et diriger seule, le mouvement archéologique ; elle ne pouvait davantage, sans compromettre sa dignité, la copier servilement. Des réunions, elle en souhaitait, mais sous une forme différente ; un recueil, elle en voulait un, mais qui ne fit pas double emploi avec celui du D^r Köhler. Albert Dumont eut cette idée libérale et originale d'associer intimement les Grecs à l'œuvre de science qu'il méditait : « J'imagine, » écrit-il six semaines après son débarquement, « une espèce de correspondance hellénique, où je centraliserais ce qui se trouverait en Orient, et qui serait, au gré des auteurs, en grec et en français, comme nos séances seront en grec ou en français. »

Sa décision prise, il passe à l'exécution, mais sans hâte : « Trop de hâte, » expliquait-il au ministre³, « nous amènerait seulement à produire une œuvre indigne de nous. » Il se contente de poser quelques

1. Lettre inédite à Geffroy, Athènes, 22 janvier 1876.

2. Lettre inédite à Geffroy, Athènes, 26 février 1876.

3. Rapport à Wallon, Athènes, 20 février 1876 (Doss. I P.).



jalons. L'École, annonce-t-il, va ouvrir des séances et publier un *Bulletin*. Ce projet ne lui a point été suggéré par l'Allemagne. Il était depuis longtemps dans sa pensée, dans la pensée de tant d'hommes distingués qui lui ont appartenu et qui en sont l'honneur. M. Burnouf, notamment, a préparé le terrain. Dans le décret du 26 novembre 1874, l'institution d'une classe d'associés collaborateurs est prévue. C'est ce dessein que l'on réalise, et si l'on tarde, cela tient à ce que l'on consulte les savants de France sur la meilleure forme à lui donner.

Albert Dumont aimait l'art des travaux d'approche ; mais, le moment venu, il allait droit au but. Le 3 avril 1876, entouré des membres de l'École, il lut, devant les Grecs accourus à son appel, un discours-programme ¹, qui montre avec quel bon sens lumineux, quel souci de la méthode, quelle vigueur avisée, après avoir observé et médité, il savait agir :

« Nous tiendrons des séances où nous appellerons d'abord un petit nombre de personnes, décidés à y convier peu à peu tous ceux qui partagent nos idées. Ce qui importe, ce n'est pas un public étendu, mais quelques amis dévoués...

» Ces réunions ne peuvent durer que si nous avons une revue qui en fasse connaître les résultats. J'aurais désiré qu'elle pût paraître dès aujourd'hui ; des obstacles matériels s'y opposent ; elle commencera le 1^{er} janvier. Les correspondances seront en grec ou en français, au gré des auteurs, comme à nos séances chacun parlera dans la langue qui lui est la plus familière...

» Le caractère de cette revue sera de n'admettre que des articles qui fassent connaître des faits ou des monuments nouveaux. Il est très heureux qu'il y ait en Orient des recueils qui publient des études de généralisation, mais, par cela même qu'ils existent et suffisent à la tâche qu'ils se proposent, nous nous interdirons de les imiter. Nous demanderons même aux auteurs de ne pas se préoccuper trop vite de tirer les conséquences des faits qu'ils signalent. Le plus souvent, ces sortes de commentaires tombent facilement dans l'hypothèse ou répètent ce qui a été dit mille fois. Il faut que les communications, chacune en leur genre, soient irréprochables ; elles ne peuvent l'être que si elles sont aussi très simples. C'est un sérieux progrès que de s'habituer à ne rien publier que d'exact ; une telle qualité s'acquiert au prix de la réserve. Cette bonne discipline récompense

1. On le trouvera *in extenso* dans la *Revue archéologique* de juin 1876, t. XXXI, p. 420-427.

ceux qui se l'imposent en les rendant bientôt capables de travaux plus importants...

« Il est impossible de prévoir quels seront les incidents de la route, les enseignements de détail que la pratique et l'expérience nous donneront. Nous serons attentifs à faire pour le mieux; plus tard nous vous proposerons un règlement; ce qui n'est aujourd'hui que le fait de l'initiative personnelle, ce qui ne peut vivre que par le zèle de quelques esprits dévoués à nos études, deviendra alors une institution qui pourra compter sur la tradition, sur les services rendus, et qui se développera d'elle-même... »

En terminant, Albert Dumont soumettait à l'assemblée quelques résolutions très simples :

« I. Il est créé, à l'École française d'Athènes, un Institut de Correspondance hellénique.

» II. Cet Institut tient des séances tous les quinze jours.

» III. Il reçoit les correspondances scientifiques qui lui sont adressées de tous les pays grecs. Il rend compte des ouvrages qui paraissent dans l'Orient hellénique. Il s'efforce de réunir les faits intéressants l'histoire, la langue et les antiquités du peuple grec, qui paraissent dans les revues ou dans les journaux.

« IV. L'Institut publie une revue destinée à réunir tous ces faits et à les porter à la connaissance de l'Occident. Il réclame le concours des syllogues fondés en Turquie, des écoles, de tous les hommes qui travaillent, dans leur propre intérêt et pour le progrès de la science. »

Le titre d'Institut de Correspondance hellénique ayant rallié tous les suffrages, Albert Dumont, dès le lendemain, écrivit au ministre : « Plusieurs articles¹, publiés dans les journaux et dans les revues de France, avaient exprimé le regret que l'École française, fondée depuis de nombreuses années, n'eût ni séances, ni revue. Il importait de ne rien innover qui parût être une imitation trop rapide de ce que faisait une autre nation, d'éviter l'apparence d'une rivalité mesquine, de trouver le moyen de faire autrement avec l'espoir d'arriver à des résultats utiles pour la science, honorables pour l'École. Il m'a paru qu'il serait pratique de réunir quelques personnes instruites et zélées dans le but de centraliser tous les travaux, toutes les découvertes qui se font dans l'Orient hellénique, d'en prendre connaissance et de les faire connaître aussi en Occident. Cette pensée a rencontré un grand nombre de partisans; des correspondances nombreuses m'ont

1. Voir notamment Georges Perrot, *L'École allemande d'Athènes*, dans la *Revue politique et littéraire* du 1^{er} mai 1875, t. VIII, p. 1029-1031.

été adressées de Constantinople, de Smyrne, de Philippopolis, d'Alexandrie. Le lundi 3 avril, nous avons eu à l'École une séance d'inauguration ¹.

En créant l'Institut de Correspondance hellénique, en annonçant la prochaine apparition du *Bulletin* qui en serait l'organe, Albert Dumont servait la science et l'École. « Quiconque s'occupe des études d'Antiquité classique, » disait-il à ses auditeurs, « quiconque a quelque connaissance de l'Orient et de la Grèce a formé le vœu auquel nous voulons répondre. » Cette heureuse initiative, préparée avec tant de soin, consommée avec tant de circonspection, faillit cependant être désavouée. Le ministre qui était le plus propre à la comprendre, le savant et lumineux éditeur des inscriptions d'Asie Mineure, le fondateur de la chaire d'épigraphie grecque au Collège de France, William-Henri Waddington, réclama des explications inquiètes et minutieuses : Quel caractère aura le *Bulletin*? quel sera son titre et son format? Sera-t-il la revue de l'École, ou la revue de l'Institut? Ne fera-t-il pas double emploi avec les *Archives des Missions*? Où l'imprimera-t-on? En France ou en Grèce? Le paiera-t-on avec les 5,000 francs inscrits au budget de 1877 pour fonder une *Bibliothèque*? Quels sont les noms des collaborateurs? Ne détournera-t-il pas de leur mission les membres de l'École? N'amènera-t-il pas une tension de rapports avec l'Institut allemand?

Albert Dumont, qui était en droit de s'attendre à des encouragements, se vit, à son extrême surprise, obligé de se défendre. Dans un de ces fins plaidoyers où il remet toutes choses en place sans grossir la voix, il n'eut pas de peine à établir que son attitude avait été correcte, qu'il n'avait rien entrepris sans l'aveu du ministre, que l'œuvre tentée était à la fois originale et nécessaire :

« Notre Institut n'a aucun rapport avec les séances de l'École allemande. Il a pour caractère de provoquer des correspondances de Smyrne, d'Alexandrie, de Constantinople, de tout l'Orient, et de s'entretenir de tous les travaux qui sont faits dans les pays grecs, de suivre au jour le jour les publications et les découvertes, de mettre toujours la Grèce au premier plan. Les séances allemandes, qui sont remplies d'ordinaire par le directeur, sont consacrées à des lectures de mémoires sur l'Antiquité hellénique. M. Köehler trouve les séances qu'il tient très inutiles; il les aurait supprimées, si des ordres impérieux ne lui avaient enjoint de les continuer. Dans la pensée de son

1. Albert Dumont à Waddington. Athènes, 4 avril 1876 (Doss. I. P.).

2. Paris, 6 mai 1876 (Doss. I. P.).

Gouvernement, il devait faire, avec moins de développement, ce que nous faisons, parce que cette idée est très naturelle. Il ne l'a pas fait, et nous devons profiter du moment où il ne le fait pas, car, tôt ou tard, son successeur réaliserait une pensée qui promet beaucoup de résultats et qui est tout à fait pratique. Toutefois, je doute que l'École allemande, sous un autre directeur que M. Kœhler, eût fait à l'École hellénique la part que je lui donne et sur laquelle je compte beaucoup. Les séances de cette École sont tout allemandes, et en ce moment il n'y vient que deux Grecs. Il y avait donc des circonstances particulières que mon initiative devait mettre à profit. »

L'Institut a reçu un accueil chaleureux. Les Grecs ont considéré qu'il leur rendait service et la *Clio* de Trieste en a parlé avec éloges. De toutes parts, en Turquie d'Asie, à Constantinople, ont éclaté des marques de sympathie « dont l'enthousiasme naïf ne détruit pas la valeur ». Des correspondances se sont nouées; de Paris sont venues des offres d'argent : « Je ne les ai pas acceptées; mais j'ai été touché de ces démarches. » Les difficultés sont certaines. On peut les résoudre à force d'application. « Je compte qu'il faudra trois années pour bien établir notre Institut; pendant ces trois années, il est peu probable que j'aie un instant pour mes travaux personnels... Je fais volontiers ce sacrifice, et j'ajoute qu'une fois l'œuvre bien établie, on ne comprendra pas qu'elle ait tant tardé. »

Un tel Institut exige un *Bulletin* : « Sans cela, rien ne prouve qu'il existe; c'est même ce *Bulletin* qui nous aidera à nous développer et à grandir. » Le *Bulletin* doit avoir une périodicité régulière; il arrivera très vite à couvrir ses frais et à vivre par ses abonnés. « La *Bibliothèque* d'Athènes et de Rome ne répond pas au but du *Bulletin*. La *Bibliothèque* publie des mémoires; nous publions des faits, des découvertes, des analyses sommaires de livres. La *Bibliothèque* répond à ce que sera la revue allemande, en partie rédigée à Berlin. »

Ni les séances ni le *Bulletin* « ne détourneront les pensionnaires de leur tâche. Au contraire, c'est le moyen le plus facile pour eux d'apprendre les choses grecques, de connaître la Grèce et l'Orient... Nos débuts leur ont été une grande joie... Ils se sentaient amoindris; ils étaient découragés; je dois tout faire pour des jeunes gens qui donnent de si grandes preuves de zèle et qui ne m'ont jamais refusé un travail, si difficile qu'il fût. J'obtiens beaucoup d'eux, mais en leur étant tout dévoué. Aux séances, ils ont eu le plaisir de s'instruire; un nouvel horizon s'est ouvert à eux. Ils s'y font des relations; ils y

trouvent des secours pour leurs travaux; ils voient qu'ils ne quitteront pas la Grèce sans la connaître 1. »

Contre toute attente, l'incident se prolongea. Waddington avait cru devoir en saisir l'Académie et lui demander son opinion 2. La Commission de l'École prit l'alarme. « Il est tout à fait drôle, » écrit alors Albert Dumont, « que les meilleures choses n'aillent jamais qu'avec des obstacles et que le premier mot soit : *quelle imprudence!* Il paraît que la lettre du ministre sur mon imprudence n'est pas un fait isolé : on en cause, on en parle, et M. Vinet a entendu des paroles sévères, qu'il m'envoie en bon ami... Mon imprudence a consisté à faire la seule chose qu'il y eût à faire. J'écris au ministre qu'il n'y a d'imprudence que pour moi, qui me charge d'un gros fardeau, mais qui saurai le porter, quitte à laisser tous mes travaux personnels. Au fond, tout cela ne fait rien; tous ces embarras sont inévitables : je les ai eus pour Rome; je les attendais, et l'Institut sera ce qu'il doit être. Je ne l'ai pas fondé sans y réfléchir. Je crois que ce qui les effraie, c'est une dépense, qui sera minime. Cela a été mon dernier souci. D'abord, on m'a offert ici de l'argent que j'ai refusé; puis, je m'en tirerai bien sans personne, si toutefois le Ministère trouvait cela de sa dignité 3. »

Lue en public, analysée dans les journaux, portée à la connaissance des Grecs et des Allemands, la lettre sur l'imprudence obligea celui qu'elle visait à déployer toutes les ressources de sa diplomatie. Il s'y résigna en souriant : « Ma réponse est qu'il y a une autre lettre, antérieure d'un mois, par laquelle le ministre approuve ce que j'ai fait, et que, de plus, toute ma correspondance l'explique. C'est ce que le public ignore; je regretterais qu'on pût m'accuser d'incorrection administrative. Rien n'a été plus correct que ma conduite. » Il ajoute, parlant d'amis trop fougueux qui s'enflamment : « Dans certains cas, où on a trop raison, il faut savoir ne pas le paraître 4. » Un si habile mélange de souplesse et de vigueur porta ses fruits. A la fin de juin, la crise était close : « Le malentendu avec le ministre, malentendu qui avait provoqué la lettre interrogatoire que vous avez vue à l'Académie, s'est terminé par de grandes marques de confiance et les meilleures sympathies. Cette solution est très heureuse. J'ai reçu une nouvelle lettre tout à fait approbative. Les personnes qui

1. Athènes, 19 mai 1876 (Doss. I. P.).

2. *C. R. Acad. Insc.*, 4^e série, t. IV, p. 132 (séance du 12 mai 1876).

3. Athènes, 25 mai 1876 (lettre inédite).

4. Lettre inédite à Egger, Athènes, 6 juin 1876.

se sont effrayées dans la Commission apprendront avec satisfaction cet épilogue 1. »

Né dans la tribulation, l'Institut de Correspondance hellénique progressa sans bruit, avec prudence et sagesse. En 1877, il n'y eut ni annonce d'ouverture, ni convocation d'apparat. L'année précédente, quelques Grecs de distinction, regrettant de voir entreprendre par des étrangers ce qu'ils auraient voulu réserver à l'initiative de leurs compatriotes, s'étaient abstenus : « Ce sont ces susceptibilités qui m'ont engagé à ne faire aucune invitation, à garder aux réunions l'apparence la plus simple, et à désirer qu'on vint à nous sans que nous allions chercher personne. Ce système, qui est le plus long, est aussi le plus sûr. » Les auditeurs, cet hiver-là, furent en moyenne de vingt-cinq à trente. Dans le nombre figuraient les hommes les plus notables d'Athènes. Tissot, ministre de France et correspondant de l'Institut, avait accepté la présidence et présidait d'une façon régulière : « Ces séances ont l'avantage de provoquer les nouvelles scientifiques qu'on nous envoie des différents points de l'Orient, de mettre en lumière les monuments qu'on nous apporte, de multiplier pour les membres de l'École les renseignements. Elles sont un continuel stimulant au travail. Les jeunes gens éprouvent aussi une grande satisfaction à voir les sympathies dont l'École est entourée, et ils s'instruisent des choses grecques de toutes les manières, sans compter qu'ils se familiarisent avec la langue... L'introduction du grec moderne à nos séances donne à notre institution un caractère qui lui attire les sympathies et qui sert ainsi au programme scientifique de l'École. Les difficultés principales sont dans la nature du caractère grec : une certaine apathie, peu d'habitude du travail, quelquefois la jalousie pour ce qui est étranger. Les correspondances sont toujours longues avec des pays éloignés, qui parfois n'ont pas de service postal. Il n'est pas toujours aisé de réveiller le zèle, de provoquer le travail par lettres. Toutes ces objections sont sérieuses; j'en sais toute la valeur; mais je suis persuadé que de tels obstacles sont de ceux dont il est possible de triompher. De grandes marques de sympathie qui m'arrivent de toutes parts et les bons côtés du caractère grec sont les meilleures raisons de croire au développement rapide de l'Institut 2. »

En 1878, le succès fut tel qu'on se demanda, au Ministère, s'il ne conviendrait pas de donner un caractère officiel à la fondation. Albert Dumont pesa le pour et le contre : « Nous avons passé ces trois années

1. Du même au même, Athènes, 4 juillet 1876.

2. Albert Dumont à Waddington, Athènes, 15 mars et 18 avril 1877 (Doss. I. P.).

sans règlement. Un règlement de cette nature, à mon avis, doit prendre garde de nuire à la cause même que l'on veut servir. Je dois tenir compte d'une foule de susceptibilités personnelles, plus vives dans ce pays que partout ailleurs, ne rien annoncer qu'on ne soit sûr de faire, et, autant que possible, me borner à consacrer ce qui existe. Nous aurions évidemment surtout en vue les Grecs d'Asie Mineure et de la Turquie d'Europe. En ce moment, il serait peu utile de s'adresser à eux; leur attention est prise par d'autres préoccupations. Les circonstances nous imposent donc des retards dont il sera bon de profiter pour mieux voir ce qu'il y aura de plus pratique. Quel que soit le projet que je me permettrai de vous soumettre, il me semble qu'il devra être très simple et n'engager en rien l'avenir¹. » Les bureaux, en souhaitant que l'on engageât l'avenir, se trouvaient avoir raison. La guerre russo-turque était une gêne, mais ne constituait pas une impossibilité, tandis que le départ d'Albert Dumont mit fin à une œuvre excellente, qui avait déjà produit les meilleurs résultats.

Comme l'Institut, le *Bulletin de Correspondance hellénique* eut des commencements difficiles : « Je me souviens, » raconte un témoin, « des angoisses que nous causèrent les premiers numéros, quand nous nous aperçûmes qu'on manquait de caractères pour imprimer les inscriptions. » Mais, « sans jamais laisser paraître ni découragement, ni défaillance, souriant à tous les mécomptes de ce laborieux début, » Albert Dumont « nous donnait l'exemple du travail, revoyant avec nous les articles suspects, corrigeant les épreuves, pressant l'imprimeur, télégraphiant en France pour demander des caractères, s'occupant des planches, du papier, du titre, de la couverture, attentif aux moindres détails, dont il savait l'importance, animé par-dessus tout du désir de faire honneur à l'École, à la science française, à la patrie. Quand, à la fin de janvier 1877, le premier numéro nous arriva de l'imprimerie, ce fut dans l'École une joie naïve, qui grandit encore aux nouvelles venues peu de temps après de Paris, où le *Bulletin* avait produit un excellent effet². »

En Grèce, le recueil n'avait pas été moins favorablement accueilli. Son fondateur le constatait avec cette foi enjouée qui lui était propre : « J'ai maintenant l'honneur d'être évergète d'une foule de sociétés

1. Rapport au ministre, Athènes, 21 mai 1878 (Doss. I. P.).

2. Paul Girard, dans la *Revue de l'Enseignement secondaire et de l'Enseignement supérieur* du 15 septembre 1884, p. 728 = p. 2 du tirage à part. Cf. Homolle, *BCH.*, t. VIII, 1884, p. xix.

grecques en Turquie et parfois je ne partage cet honneur qu'avec le patriarche de Constantinople : c'est une belle compagnie. L'École française a repris une réputation de philhellénisme qui est excellente. Les séances de notre Institut, qui va bien, sont suivies; on y parle grec; j'ai eu le plaisir, par le *Bulletin* et par l'Institut, de réaliser tout de suite un projet que le ministère de Berlin avait en tête. Nous faisons une guerre polie, voilée sous des formes qui évitent toute apparence de polémique. La guerre est amusante, quand on est vainqueur¹. »

Certaines particularités du *Bulletin* heurtaient l'esprit de routine. Albert Dumont n'en poursuivit qu'avec plus de grâce ingénieuse son apostolat : « L'emploi du grec moderne peut surprendre les Occidentaux; mais nous sommes en Grèce : les Grecs doivent être une des parties principales de la rédaction. Les membres de l'École sont obligés de savoir la langue moderne qu'ils ne négligent que s'ils ignorent la langue ancienne². » De là, cette place considérable qui fut faite aux savants grecs dans les premières livraisons du recueil. Les uns, comme Sathas, Paul Lambros, Constantin Paparrigopoulos, Anagnostakis, Pappadopoulos-Kérameus, y écrivirent en français; d'autres, comme Néroutsos-bey, en français ou en grec; la plupart, comme Sakkélion, Mylonas, Condos, Dragoumis, Carapanos, Pantazidis, dans leur langue. L'usage simultané du français et du grec aida beaucoup à la popularité du *Bulletin*.

Nul n'était plus habile qu'Albert Dumont à transformer une besogne scientifique en tâche éducative. Grâce à lui, la préparation, la correction de chaque fascicule devint, pour les membres de l'École, un exercice pratique dont ils sentirent vite le prix : « Je suis frappé, » observait-il, « des qualités qu'ils acquièrent en s'occupant du *Bulletin*. A mon sens, aucune création ne pouvait faire plus pour le progrès des études de cette maison³. » Depuis un quart de siècle, en effet, la vie savante de l'École n'a cessé de graviter autour du *Bulletin de Correspondance hellénique*. Elle y converge comme vers son axe; elle en dérive comme de son foyer. De tous les mérites d'Albert Dumont, ce n'est pas le moins rare que d'avoir su mener à bien, en des circonstances délicates, une œuvre si saine et si forte, où, jusque dans la sonorité du titre, se révèle l'originale distinction de l'artisan.

1. Athènes, 24 mars 1877 (lettre inédite).

2. Rapport au ministre, Athènes, 18 avril 1877 (Doss. I. P.).

3. Albert Dumont à Bardoux. Athènes, 10 février 1878 (Doss. I. P.).

La fondation de la *Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome* n'alla pas non plus sans de sérieuses difficultés. Ici, Albert Dumont n'était plus seul. Il lui fallait compter, non seulement avec les lenteurs et les résistances administratives, mais avec la grâce enveloppante d'un maître révérend, Auguste Geffroy, auquel il ne voulait ni causer un chagrin, ni rien céder d'essentiel. Ce fut une merveille que cette partie d'escrime menée par deux fines lames également rapides et souples. La victoire resta au plus jeune. En octobre 1875, Albert Dumont remettait au ministre, qui était alors M. Wallon, une demande, accompagnée d'un devis, pour qu'un crédit de publications fût inscrit au budget de l'École. Ses instances, qu'il réitéra, furent couronnées de succès. Il lui restait, après s'être occupé de l'affaire durant bien des mois et chez beaucoup de libraires, à régler les conditions du partage avec Rome. C'était le point scabreux : « J'ai hâte, » écrivait-il à Geffroy, « d'avoir votre opinion, sans laquelle la mienne n'a pas de valeur¹. » Le maître, avec non moins de courtoisie, proposa de mentionner les deux établissements intéressés dans l'affaire suivant l'ordre d'ancienneté de leurs chefs. Mais l'élève se récria poliment : « J'avais traité la question du titre avec M. Burnouf. Nous étions tombés d'accord pour mettre Athènes en première ligne, parce que notre École est plus ancienne de vingt-cinq ans. Dans mon opinion, cela est assez indifférent; mais toute l'ancienne École d'Athènes protesterait; puis, il semblerait qu'il y a une sorte d'injustice à mettre Athènes au second rang. Je vous propose donc : *Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome*, ou quelque chose dans ce genre². »

Geffroy céda. Il eût bien voulu du moins qu'on réimprimât, en tête du recueil, la préface du *Mémoire sur une mission au mont Athos*, préface où il semblait que ce fût l'École de Rome qui avait entraîné la création de la *Bibliothèque*. Mais cette préface avait soulevé des tempêtes. En la laissant publier, Albert Dumont avait paru faire bon marché des droits d'Athènes. « Je suis accusé de sacrifier les intérêts de l'École à des sentiments personnels de déférence; le reproche m'a été fait de la façon la plus formelle au Ministère... Je ne veux à aucun prix que l'École soit victime, si peu que ce soit, ni de mon âge, ni de la situation particulière qu'il me fait. Je crois que cette entière sincérité vous est due et qu'elle est un hommage qui convient de la

1. Albert Dumont à Geffroy, Athènes, 26 février 1876 (lettre inédite).

2. Du même au même, Athènes, 3 mars 1876 (lettre inédite).

part d'un élève à un maître¹. » Le maître céda encore. La *Bibliothèque* existait en vertu de l'article 6 du décret du 26 novembre 1874; elle n'eût pas vu le jour sans la patiente ténacité d'Albert Dumont. Il était juste que l'École d'Athènes mît son honneur à ne pas se laisser dépouiller.

Ce furent ces talents de stratéliste, unis à un désintéressement supérieur, au dédain tranquille des vaines satisfactions d'amour-propre, qui rendirent si fécondes les entreprises du triennat. D'autres qu'Albert Dumont avaient parlé d'un Institut, projeté un recueil de mémoires, ébauché un *Bulletin*. Il sut, lui, donner à tout cela la sève et la fleur. En trois ans, l'École, restée sans instruments de travail pendant un quart de siècle, fut outillée par lui. Mais aussi quelle sagesse il y avait dans ce novateur! Sa haine de l'indolence et de la routine n'avait d'égale que sa répugnance pour l'agitation irréfléchie et désordonnée. Devant une réforme, il hésitait d'abord : « Tout bien considéré, » s'écriait-il, « ne serait-elle pas dans la bonne administration *de ce qui est*? Du moins, cela ne fait pas courir d'aventures². » Là fut le secret de son bonheur constant.

Ses idées, qui aujourd'hui font loi, furent, en leur temps, discutées et combattues. Il ne les imposa pas toujours sans peine. A l'Académie, quelques-uns des membres de la Commission, et non des moindres, n'admettaient, comme envois, que des mémoires de style, composés et rédigés à loisir, dans la tradition littéraire de l'École normale. Grand fut leur émoi, quand la valise leur apporta de simples catalogues. Ils y virent une déviation de la pensée qui avait présidé à la fondation de l'École d'Athènes³. Sans doute, écrivait jadis Albert Dumont, « ces sortes de labeurs abêtissent; mais il faut en avoir fait. Quand on a regardé de ses propres yeux l'archéologie, on sait ses procédés et on peut juger les travaux des autres⁴. » Et, sur son conseil, Collignon, Paul Girard, Martha, Pottier entreprirent l'inventaire des collections athéniennes, inventaire qui devait après eux occuper bien d'autres générations, les former, leur donner cette éducation technique, cette délicate perception des nuances, faite desquelles l'antiquaire n'est qu'un charlatan ou une dupe.

Une des caractéristiques du triennat fut la richesse de ses aperçus. Jusqu'alors, par indolence ou par système, on avait négligé ceci ou

1. Du même au même, Athènes, 19 avril 1878 (Doss. I. P.).

2. Athènes, 24 mars 1877 (lettre inédite.)

3. Jules Girard, *Rpp.* XIX (10 janvier 1879), p. 4-5.

4. Lettre inédite à Geffroy, Athènes, 7 février 1865.

cela; on avait établi une hiérarchie des études, dédaigné les échelons inférieurs. Plus d'étages maintenant, plus de catégories nobles. Les recherches de linguistique renaissent. Avec une largeur de vues incomparable, Albert Dumont, sans être lui-même philologue, conçut le plan d'une grande œuvre philologique. Il s'agissait d'analyser, de comparer, de classer les principaux dialectes grecs modernes, ceux de la Crète, de Chypre et de Trébizonde d'abord, ceux du Péloponnèse et de Rhodes ensuite. La pension de Riemann expirant en 1877, Beaudouin fut chargé d'exécuter le programme. Il employa sa première année, l'année de séjour en Italie, à se familiariser avec son sujet, en fréquentant à Venise la colonie grecque et en dépouillant dans les archives les documents relatifs à la domination vénitienne en Crète. Un voyage dans les îles Ioniennes fut la seconde étape de sa mission. La troisième eut Chypre pour objet. L'état troublé du monde oriental et le départ d'Albert Dumont l'obligèrent à tourner court. L'épigraphie fut substituée à la grammaire.

Pour des causes différentes, l'essor donné aux études byzantines resta également limité. Avant Albert Dumont, l'Antiquité classique avait fourni, sauf de rares exceptions, la substance presque unique des envois; avec lui, l'École descendit hardiment du siècle de Périclès à la Grèce d'Héraclius ou de Manuel Comnène. Cette orientation nouvelle eut son point de départ dans la mission de l'Athos¹. Albert Dumont, qui l'avait conçue et préparée, comme directeur de la succursale de Rome, projeta d'entamer largement Byzance: « Je pense à ce que vous pourriez faire en Orient, » écrit-il à celui de ses élèves sur lequel il compte le plus. « Je songe à une étude sur Constantinople byzantine... Vous feriez d'abord une topographie. Cela vous amènerait à l'étude savante du Moyen-Age grec. Vous pourriez arriver assez vite à y être tout à fait le premier². » Homolle se sentant attiré davantage vers la constitution byzantine, on décide qu'il se rendra à Constantinople et qu'il y réunira « les éléments d'un corpus des inscriptions grecques pour la période qui va de Constantin au xvi^e siècle »³. Mais le beau succès de Délos vouta pour toujours son auteur à l'autel d'Apollon, et Bayet resta seul à s'occuper d'art chrétien.

Depuis que le décret du 26 novembre 1874 lui avait rendu ses pleins pouvoirs, l'Académie recommandait vivement à ses pupilles de

1. Pour l'historique de cette mission, voir Albert Dumont dans la *Revue archéologique* de 1874, t. XXVIII, p. 194-198, et Egger, Rpp. XV (6 novembre 1874), p. 8-15.

2. Lettre inédite à Homolle, Paris, 16 octobre 1875.

3. Albert Dumont à Waddington, Athènes, 1^{er} février 1877 (Doas. I. P.).

ne pas s'en tenir « aux qualités du chercheur sédentaire, qui trouve les matériaux de son travail amassés de longue date et placés d'avance à portée de sa main », mais d'y joindre « la hardiesse et le coup d'œil de l'explorateur, qui recueille des éléments encore éparés sur un sol



MAISON TURQUE A AGHLASOUN (SAGALASSUS) ¹

imparfaitement connu »². Elle les encourageait à franchir sans cesse les étroites limites du royaume de Grèce, à visiter les îles turques, la Turquie d'Europe et la Turquie d'Asie, à parcourir la Syrie, la Palestine et l'Égypte, non pour satisfaire une vaine curiosité, mais pour y chercher des sujets d'étude et de mémoires. « Dans ce monde à demi barbare, le voyage ne va pas sans de grandes fatigues et même sans de réels dangers. En revanche, s'il y a plus de risques à courir, s'il y faut une plus aventureuse énergie, les chances y sont plus belles pour un archéologue qui a l'esprit de conquête... Ce milieu, si différent du milieu occidental, offre aux pensionnaires d'Athènes des occasions de payer de leur personne que ceux de Rome trouveront plus rarement dans le tranquille séjour des grandes villes où ils étudient bibliothèques et musées. Athènes reste un poste d'avant-garde, où presque toutes les années sont des années de campagne³. »

1. Juin 1876 (Collignon, *Notes d'un Voyage en Asie Mineure*, p. 43).

2. Heuzey, Rpp. XVI (3 décembre 1875), p. 21.

3. Perrot, Rpp. XVII (10 novembre 1876), p. 52-53.

Ce fut bien ainsi que le comprit Albert Dumont. Grâce aux ressources normales dont l'École se trouva enfin pourvue, il fit marcher de pair les voyages et les fouilles. Les explorations courantes seront analysées plus loin. Nous n'avons à mentionner ici que ce qui a une valeur d'indice et d'exemple. En mai 1876, au moment même où se répandait la nouvelle des massacres de Salonique, l'abbé Duchesne et Collignon pénétraient dans une des régions les moins connues de l'Asie Mineure, celle qui, du massif carien, s'étend, au sud des steppes de Lycaonie, jusqu'à la plaine de Tarse. Waddington, alors ministre, n'avait pas seulement donné son appui officiel aux voyageurs; il les avait soutenus de son expérience d'archéologue, et c'est sur ses indications que l'itinéraire avait été dressé. Cette fructueuse exploration du Taurus, qui élargissait si heureusement la tentative d'Olivier Rayet, fut autre chose qu'un précédent individuel : elle inaugura, sur le sol fécond de l'Anatolie, la série des reconnaissances d'École. Durant vingt ans, Le Bas n'aura pas de plus fervents continuateurs que les Athéniens. En même temps que les grandes tournées épigraphiques, commençaient les grandes fouilles régulières. Délos aussi fut mieux qu'un éclatant hasard. La campagne de 1877 au téménos d'Apollon consolida une doctrine. Elle prouva que le rajeunissement de l'École ne serait complet et durable qu'à la condition d'interroger, autrement que de loin en loin, les entrailles du sol. Ce fut l'anneau de Gygès qui donna définitivement accès au mystérieux trésor des richesses souterraines.

La qualité du travail, pendant le triennat, répondit à la variété de l'effort. Albert Dumont fut pour ses élèves un merveilleux éducateur : « Je m'applaudis, » écrivait-il de Bloch, de Collignon, de Bayet, « d'avoir pu mettre ces jeunes gens chacun dans une voie précise et je puis dire, sans crainte d'être démenti par les faits, qu'ils feront honneur à l'archéologie française ¹. » La voie précise consistait à ne pas fureter uniquement dans les livres, mais à emprunter aux monuments les données nouvelles qu'ils fournissent ², à créer et non à compiler, à fuir le verbiage et à n'admettre que ce qui est essentiel et topique. Rien d'austère, d'ailleurs, ni de chagrin, dans cette passion de l'exactitude. A propos de *Monumenti*, qu'il voudrait fonder, comme il a déjà fondé l'équivalent du *Bulletino*, on l'entend dire : « Cela demande une forte préparation et ne saurait s'improviser ³. »

1. Albert Dumont à Wallon, Athènes, 20 janvier 1876 (Doss. I. P.).

2. Du même au même, Athènes, 15 janvier 1876 (Doss. I. P.).

3. Lettre inédite à Geffroy, Athènes, 17 mars 1877.

Voilà le premier thème de sa direction scientifique. Le second est celui-ci : « Le temps arrangera tout cela, j'espère ¹. » Ainsi, ne tentons rien qu'à bon escient, et si des obstacles se présentent, abordons-les avec un optimisme viril et sain. Jamais Albert Dumont ne demande d'effort excessif, ni prématuré; mais s'il est l'ami du loisir opportun, il n'en veille que mieux à ce qu'on soit ensuite ardent et ponctuel à la tâche : « Les mémoires seront prêts avant le 1^{er} juin; je tiens à honneur qu'il en soit ainsi. J'en fais l'inspection à peu près tous les jours, comme un jardinier va voir ses pêches ². »

La même bonne fée attentive qui présidait à la direction scientifique inspira la direction morale. Rien de charmant comme la métamorphose qui s'opéra, au début de 1876, dans la petite ruche athénienne : « Les membres de l'École trouvent tant d'inconvénients à la maison qu'ils en ont une mélancolie noire. Le vent les irrite; le froid les agace... Ils rêvent des améliorations à l'infini. Ce pauvre M. Burnouf, qui a pris tant de peine, est mis en petits morceaux, ce qui est fort injuste... Je suis bien décidé à ne pas encourager les afflictions ³. » Quelques jours plus tard : « Vos élèves ont amassé un an et demi de spleen; c'est tout à fait bizarre à vingt-six ans. Je m'occupe à chasser les nuages et à faire cesser les plaintes de Jérémie ⁴. » Ses idées sont fort arrêtées là-dessus : « Il ne faut pas que les jeunes gens soient tristes. L'entrain et la bonne humeur aident singulièrement au talent ⁵. » Bientôt, à la flamme de son affection généreuse, les âmes s'illuminent : « Les membres de l'École vous ont dit que nous avions un soleil superbe; ils sont aussi gais que le soleil... J'ai retrouvé ces caractères jeunes et de bonne humeur qui m'avaient rendu si agréable la villa Mérode. Ils travaillent et vont voyager; ils hésitent entre l'Olympe et le Parnasse, entre l'Hélicon et le Styx. En attendant, ils relisent les poètes, les prosateurs, et préparent leurs mémoires. Ils comprennent vraiment l'École, où il faut, pour sa plus grande joie, associer tout cela, et ne pas oublier que l'entière liberté et vingt-cinq ans ne sont pas faciles à retrouver. » La Grèce, ajoute-t-il, les a conquis : « Il y a dans tout ce pays une distinction exquise. J'espère qu'on en verra quelque chose dans les thèses ⁶. »

1. Du même au même, Athènes, 22 janvier 1876.

2. Lettre inédite à Egger, Athènes, 8 mars 1876.

3. Lettre inédite à Geffroy, Athènes, 22 janvier 1876.

4. Athènes, 27 janvier 1876 (lettre inédite).

5. Lettre inédite à Egger, Athènes, 8 mars 1876.

6. Cette lettre est sans date; d'après le contenu, elle fut écrite entre le 1^{er} et le 15 janvier 1877.

Ce qu'Albert Dumont a produit comme savant n'est rien en comparaison de ce qu'il fut dans son rôle de confesseur. Là était sa vraie vocation. « Il avait du génie en ce genre, » me contait l'un de ses plus sagaces admirateurs. « La première fois que je causai avec lui, ou plutôt qu'il me fit causer, je sentis que quelqu'un m'avait vidé à fond, m'avait retourné toutes mes poches. » Le secret de son empire était moins encore dans la sûreté de son coup d'œil, dans le flair admirable avec lequel il savait discerner l'aptitude et l'appropriier à la fonction, que dans sa bonté sérieuse et agissante. Il était bon, très bon, d'une bonté qui se masquait de froideur et de réserve, parce qu'elle n'avait rien de banal et qu'elle ne se dépensait pas sans choix. On l'a justement défini : « le plus humain des maîtres, comme le plus dévoué à la science ¹. » On a dit qu'il avait été d'autant mieux un chef qu'il avait su être davantage un camarade ². Il ne se lassait pas de pétrir les âmes. Il appelait sans cesse ses élèves auprès de lui, les allait trouver familièrement dans leurs chambres, les emmenait dans ses promenades ; « Il était tout à nous ; son temps, sa pensée, il nous les donnait ; son bonheur même, il nous en faisait part. Si l'affection la plus confiante, la plus tendre, la plus dévouée est le propre de la famille, nous en retrouvions une vraiment dans cette hospitalière maison, toujours ouverte pour nous, sympathique à tous nos sentiments, prompte à se réjouir avec nous comme à nous consoler ³. »

Il faudrait avoir vécu soi-même cette vie du cœur et de l'esprit pour en bien dépeindre l'original enchantement. Un foyer n'a toute sa magie qu'éclairé par la grâce intime et discrète d'une femme. Quand, le soir, sur la terrasse d'où l'on domine Athènes, l'École se groupait autour de son chef, M^{me} Dumont était là, s'intéressant aux projets d'avenir, se mettant sans effort à l'unisson de l'entretien ⁴. Depuis l'âge héroïque, depuis cette grande aube de 1847, où M. et M^{me} Piscatory alimentèrent aussi de beaux enthousiasmes juvéniles, les Athéniens n'avaient rien connu de semblable. C'était la même fièvre de patriotisme, la même atmosphère généreuse et vibrante, mais, comme il sied au lendemain de défaites cruelles, traversée moins par des idées de combat que par des rêves de régénération.

Est-ce à dire que le triennat se soit toujours déroulé sous un

1. Th. Homolle, *BCH.*, t. VIII, 1884, p. xx.

2. Gabriel Monod, dans la *Revue historique* de novembre-décembre 1884, t. XXVI, p. 320.

3. Th. Homolle, *BCH.*, t. VIII, 1884, p. XXI-XXII.

4. Paul Girard, dans la *Revue de l'Enseignement secondaire et de l'Enseignement supérieur* du 15 septembre 1884, p. 730 = p. 4 du tirage à part.

ciel d'idylle? Nullement. Il eut ses jours de bourrasque. Quelques hauts personnages, d'audace inconsidérée ou d'observation courte, se trouvant en face d'un homme si jeune et si souple, en eussent volontiers pris à leur aise avec lui. Ils durent vite baisser pavillon : « Quand je vois les gens peu polis de Paris entrer en sabots dans l'École d'Athènes pour y prêcher ceci et cela, je me permets de leur faire remarquer qu'avant de s'adresser aux membres de l'École, ils seraient bien aimables de commencer par me convertir : j'ai une extrême bonne volonté. Quelque dévoué que je sois à mes élèves, je veux d'abord avoir les bénéfices de la prédication¹. » Albert Dumont eut ses ennuis, ses échecs même. A l'École, tous ne subirent pas, ou ne subirent pas tout de suite son ascendant. Mais les résistances, quand il les sentait loyales, ne faisaient que rendre plus inventives les délicatesses de son cœur. « Ces jeunes gens, » disait-il avec indulgence, « sont encore plus jeunes que leur âge². » En fin de compte, il n'y eut d'opposition irréductible que celle qu'il ne jugea pas à propos de désarmer.

Le désaccord venait, en partie, de la façon d'entendre la politique extérieure. L'École eût pris volontiers vis-à-vis de l'Institut allemand une attitude de défi. Albert Dumont, qui répugnait par nature aux inutiles outrances, était de plus lié depuis longtemps avec le chef de la mission rivale³. Il ne cachait pas l'estime que son intelligence et son caractère lui inspiraient : « M. Kœhler, » écrivait-il au ministre, « est un homme de grand mérite, d'une parfaite courtoisie et d'une réelle élévation d'esprit⁴. » La création des *Mittheilungen* et du *Bulletin* amena quelques escarmouches : « J'ai demandé à M. Kœhler si le timbre choisi par son Institut pour ses publications, et qui représente la lutte de Neptune et de Minerve, était une allusion à une autre lutte toute scientifique pour nos communes études ; il n'a pas écarté cette interprétation. » De son côté, le docteur Kœhler se préoccupait de la fondation de l'Institut de Correspondance hellénique : « Je vois, » s'écria-t-il, « que vous allez prendre votre revanche. » Mais son interlocuteur lui répondit qu'entre les deux Écoles « il ne pouvait y avoir que la meilleure et la plus honorable des rivalités⁵. Un tel esprit de modération supérieure n'est pas

1. Athènes, 24 mars 1877 (lettre inédite).

2. Lettre inédite à Gellroy, Athènes, 14 mars 1878.

3. Cf. Homolle, *BCH.*, t. VIII, 1884, p. xv.

4. Rapport à Waddington, Athènes, 19 mai 1876 (Doss. I. P.).

5. Du même au même, Athènes, 15 juin 1876 (Doss. I. P.).

toujours du goût des jeunes gens. Albert Dumont n'en réussit pas moins à en faire sentir la justesse, et si bien, qu'après son départ il lui survécut. Homolle, Paul Girard et Martha furent les premiers archéologues français qui visitèrent les fouilles allemandes d'Olympie. La manière dont ils furent reçus, en juin 1879, par Tren, Dœrpfeld et Furtwängler, n'était pas de nature à faire regretter aux « mame-lucks », comme on appelait les trois « Dumontolâtres », d'avoir suivi une fois de plus les inspirations de leur maître.

Le Gouvernement grec ne donna pas, à l'occasion de la guerre russo-turque, un spectacle bien édifiant. Des opérations louches, masquées par un chauvinisme de pacotille, révoltèrent les gens d'honneur : « Le plus sûr philhellénisme n'est pas très solide contre ces vilaines choses, » écrivait Albert Dumont¹. S'il était le dernier à se nourrir d'illusions systématiques, il n'estimait pas cependant que toute vérité fût bonne à crier sur les toits. Dans le procès que lui légua M. Burnouf, il n'eut à se louer ni des avocats, ni des tribunaux. Vingt raisons pour une lui mettaient en main la plume acérée d'About. Mais cet esprit de haute envergure se détournait invinciblement de ce qui est contingent et mesquin : « Vous savez qu'en Grèce, si j'entre dans la voie des récriminations, même justes, j'y périrai. Ce pays vit de cela et il n'en vit pas trop bien. La polémique est un de ses plus grands maux. » Autour de lui, l'École se divisa en deux camps. Les uns, à son exemple, fréquentèrent les Grecs, et, sans méconnaître leurs défauts, ne fermèrent point les yeux à leurs qualités éminentes. Les autres ne quittaient le travail que pour se plonger dans la nature. Armés de gourdins énormes et flanqués de chiens féroces, ils s'enfuyaient vers les solitudes, jusqu'au jour où le chef de cette extrême-gauche, séduit et retourné par le charmeur irrésistible, s'en vint renforcer à son tour la « bande à Dumont ».

Ces querelles de ménage ne sont connues que par la tradition orale; car, à l'inverse de Daveluy, qui en émaillait ses rapports, Albert Dumont ne leur accorda jamais la moindre place dans sa correspondance. Il voyait le présent avec le recul du passé. Par là, il contribua lui-même à revêtir sa Direction d'une teinte de sérénité impeccable. Après sa mort, qui fut soudaine et prématurée³, l'auréole

1. Athènes, 4 avril 1878 (lettre inédite).

2. Paris, 18 août 1877 (lettre inédite).

3. Le buste que reproduit notre planche V a été fait, en 1884, pour le tombeau d'Albert Dumont au cimetière Montparnasse. Il est la réduction, en pierre, de l'original en marbre que M. Jules Chaplain a exécuté pour la veuve de son beau-frère et ami.

acheva de grandir; une légende se forma, d'après laquelle il n'aurait inspiré que le dévouement sans bornes et l'obéissance aveugle. La vérité est que, de toutes ses œuvres, son œuvre athénienne est ce qu'il a laissé de plus rare. Les livres qu'il fit, d'autres auraient pu les faire. L'action qu'il exerça, nul autre n'aurait pu l'exercer. On compte ceux qu'il ne marqua pas de son empreinte. On cherche ceux qui, aujourd'hui, se souviennent encore qu'ils ne l'ont pas toujours adoré. De sa tombe même, il a fait des conquêtes, et ce n'est pas la reconnaissance posthume qui a le moins travaillé à son apothéose.

Albert Dumont fut donc l'un des hommes les plus captivants, les plus noblement et les plus fortement compréhensifs qui se soient vus chez nous. C'est lui qui a fait de l'École un institut scientifique. Mais le métier n'était pas tout pour lui. Il se rendait compte que le meilleur fruit du séjour en Grèce était de former pour la vie entière le cœur et le cerveau. Largement humain et philosophe, il ne lésinait pas sur les congés. Un de ses élèves mariant sa sœur : « Il m'a paru impossible, » écrit-il, « qu'il ne vint pas à la fête ! » Homolle achevant sa première campagne délienne : « Ses fouilles, » expose-t-il, « sont remarquables. Il a forcé la fortune, et le voilà en possession de véritables trésors épigraphiques. Mais, dans cette île déserte, il a souffert de la faim, d'une chaleur tropicale, de l'insomnie; il faut qu'il interrompe, et je le prie de prendre de bonnes et amples vacances ¹. » En voyage, il recommandait qu'on vit le plus possible de belles choses, quitte à manquer au besoin quelques « funéraires ». Il répétait souvent : « Je veux que vous soyez heureux. Il faut qu'à l'École d'Athènes on soit très heureux. Il faut que cela soit le plus beau temps de votre vie. » Et ce qu'on s'est rappelé en effet de ce temps-là, ce ne sont pas les heurts et les différends, les éclairs d'impatience, c'est ce je ne sais quoi « de doux, de tendre, qui nous pénètre encore de loin avec un charme exquis et douloureux »².

Une merveille de méthode et un chef-d'œuvre de bonté, tel fut le triennat. C'est, dans le demi-siècle que j'ai eu à parcourir, entre bien des landes ingrates et d'improductives broussailles, la belle oasis de fraîcheur et de lumière. L'École d'alors ne fut pas un assemblage d'unités sans lien : ce fut une troupe, ayant de la cohésion dans sa variété. La philologie y était savamment représentée par Riemann et Beaudouin. Bayet attaquait, d'une pointe nette, le byzantinisme.

1. Athènes, 18 juillet 1878 (lettre inédite).

2. Athènes, 12 juillet 1877 (lettre inédite).

3. Homolle, *BCH.*, t. VIII, 1884, p. xv.



Collignon, chez qui déjà le sens esthétique et le goût littéraire s'affinaient l'un l'autre, se préparait à devenir l'élégant historien de l'art que l'on sait. Nul d'ailleurs ne se murait dans sa cellule. Les archéologues étaient épigraphistes et les épigraphistes ne méprisaient pas l'archéologie. Chacun apportait le tribut de sa bonne volonté : Homolle, sa merveilleuse richesse d'aptitudes ; Paul Girard, sa haute et robuste conscience ; Martha, l'aisance et la distinction héréditaires ; Haussoullier, une force attentive et ramassée ; Pottier, la vigueur de sa pénétrante finesse, l'équilibre et le rythme, le naturel génie des nuances. Un autre qu'Albert Dumont eût pu grouper la même gerbe de talents. Ce qui lui appartient en propre, c'est l'atmosphère morale où il les développa. Il faut se reporter à certains ateliers de la Renaissance pour retrouver, entre le maître et ses disciples, une pareille communion d'idées, de foi radieuse, de fraternel attachement. L'École d'alors se qualifiait elle-même de « petite église », et la façon dont elle comprit l'art, la science, la patrie, l'amitié, eut en effet quelque chose de religieux. Constamment dirigée vers un idéal supérieur, elle mérite qu'on ne retienne d'elle que cela. S'arrêter aux éclaboussures serait médiocre et faux. Pour elle, la légende est plus vraie encore que l'histoire.



TURC DE KAHAMANIE

Dessin de Maxime Collignon, juin 1876.



GARGOUILLE EN TERRE CUITE
Provenant du temple d'Athéna Cranaïa en Phocide 1

III

LA RENAISSANCE ÉPIGRAPHIQUE

La période de douze ans consécutive au triennat : M. Paul Foucart, directeur. — Modifications apportées au statut de l'École : arrêté du 5 janvier 1883, augmentant les traitements; décret du 24 janvier 1883, supprimant le mémoire de première année; règlement du 8 décembre 1885. — L'activité scientifique. Essor donné aux fouilles : Myrina, Delphes, le Ptoion, Mantinée. Délos. Essor donné aux voyages : conquête épigraphique de l'Asie Mineure. Prospérité du *Bulletin*; ses lacunes. — L'action extérieure. Disparition de l'Institut de Correspondance hellénique. — Conclusion.

Le triennat avait été un large et souple épanouissement. L'administration qui lui succéda fut, elle aussi, remarquable et féconde. Peut-être n'a-t-elle pas donné cependant tous les fruits qu'elle aurait pu produire. La faute en fut au manque de préparation des pensionnaires et à la trop grande uniformité de leur orientation.

Dans les premiers mois de 1874, au cours des négociations qui se terminèrent par le décret du 26 novembre, M. Du Mesnil s'était demandé s'il ne conviendrait pas d'imposer aux membres de l'École, avant leur départ de Paris, un stage de trois mois, pour leur permettre de se familiariser avec la paléographie, le grec moderne et le turc. On se proposait de recourir, le cas échéant, à l'École des langues

1. D'après Pierre Paris, *États*, Paris, Thorin, 1892, pl. VII.

orientales¹. L'Académie, consultée, repoussa l'idée d'un stage, qui lui parut faire double emploi avec le noviciat romain². Cette objection, soutenable quand Albert Dumont dirigeait la succursale, cessa de l'être quand il l'eut quittée. Deux promotions seulement, celle de 1873 et celle de 1874, reçurent à Rome l'initiation préalable. Deux autres,



M. PAUL FOUCCART³

celle de 1875 et celle de 1876, continuèrent à passer en Italie la première année de pension, mais sans y trouver les conseils et les secours dont avaient bénéficié les précédentes. Avec la promotion de 1877, la règle d'une année de séjour à Rome cessa d'être appliquée et l'on en revint, dans la pratique, à la clause d'un simple voyage de trois mois, établie par le statut de 1859. Haussoullier et Beaudouin sont les derniers qui se soient conformés aux prescriptions du décret du 27 mars 1873. Pottier est le premier dont la pension se soit intégralement écoulee en Grèce.

Ainsi, de 1878 à 1890, pour nous limiter à la période étudiée dans ce chapitre, les conscrits n'ont fait qu'un saut de l'agrégation à l'École. Or, le meilleur agrégé n'est que l'espérance d'un bon Athénien. Sa valeur technique ne dépend pas uniquement de lui; elle dépend aussi de la manière dont son inexpérience est guidée sous le drapeau. Tout apprentissage ayant disparu, il importait de choisir avec grand soin le successeur d'Albert Dumont. Ce ne fut pas en de faibles mains que l'Académie remit son héritage. M. Paul Foucart est un des maîtres qui ont le plus vigoureusement servi l'École. Bien avant d'en prendre la direction, il lui avait montré la voie,

1. Note pour le ministre, Paris, 28 février 1874 (Doss. I. P.). Si, au lieu d'apprendre le turc en voyage, de la bouche des paysans, nous en avons acquis les rudiments avant de quitter la France, nos explorations en fussent devenues singulièrement plus faciles et plus fructueuses.

2. *C. R. Acad. Inscr.*, 1874, 4^e série, t. II, p. 114.

3. D'après une photographie de la maison Pirou.

par l'autorité de ses exemples. Delphes appartenait à l'Allemagne : il l'annexa pour toujours à la science française. Le vaste édifice ébauché par Le Bas n'offrait guère que des assises : il y ajouta une aile. Tout ce qu'il a entrepris comme épigraphiste, fouilles, missions, livres, travaux, commentaires, est remarquable de méthode, d'énergie, de lucidité. Sa robuste carrière est à beaucoup d'égards le type de la belle carrière savante : unie, logique, passionnément tendue vers son but. Depuis quarante ans, il a été droit devant lui, sans dévier d'une ligne. Il est l'homme d'une spécialité forte. Attendons-nous à lui trouver les défauts de ses qualités : un goût trop exclusif pour une science qui lui doit tant, une façon trop entière, insuffisamment libérale et souple, de concevoir son rôle de chef d'une grande mission nationale à l'étranger.

Jusqu'ici, la correspondance officielle m'a aidé à comprendre les diverses époques dont j'ai retracé l'histoire. Pour la période à laquelle j'arrive, cette ressource me manque. Une seule fois, en prenant possession de son poste, M. Foucart ébaucha son programme :

« Les études d'archéologie et d'épigraphie doivent conduire à une connaissance plus profonde et plus exacte, à une intelligence plus vive de l'Antiquité classique. » Pendant les deux premières années d'Athènes, il convient de « se rompre aux procédés de la science », de « voyager pour recueillir les inscriptions » ; pendant la dernière, « il est bon que les travaux aient un caractère spécial » et roulent sur des sujets « où les écrivains et les monuments s'éclairent mutuellement ». Le rapport où figure ce bref exposé de méthode ajoute quelques mots sur l'état d'esprit des membres de l'École, sur la nécessité « de soutenir le moral de ces jeunes gens, presque autant que de diriger leurs études », sur le désir « de remplacer un peu pour eux la famille absente » et de joindre « à l'autorité de la position » l'influence amicale qu'on espère gagner par le dévouement à leurs intérêts ». Cela dit, M. Foucart n'éprouve plus le besoin de le redire. Jamais Direction ne fut moins paperassière. De temps à autre, elle annonce, en cinq ou six lignes, qu'elle envoie, par la valise diplomatique, tel ou tel mémoire ; elle ne l'apprécie, ni ne l'analyse : elle en donne simplement le titre, avec une sécheresse qui procède, non seulement d'une naturelle horreur pour l'idéologie, mais de l'intention bien arrêtée de ne nuire à personne en le jugeant.

Le dévouement, attentif et scrupuleux, que M. Foucart témoigna

1. Rapport à Jules Ferry, Athènes, 20 février 1870 (Doss. I. P.).

pendant douze ans à ses élèves, fut plus d'un savant que d'un philosophe. Ce qui domine, dans les rares modifications qui furent alors apportées à nos statuts, ce n'est pas l'idéalisme généreux dont Albert Dumont avait fait la loi supérieure de l'École; c'est une entente, utilitaire et positive, des réalités immédiates. S'aperçoit-il que les promotions nouvelles n'ont pas la solidité des précédentes, M. Foucart ne songe pas à réorganiser le stage préparatoire; il



JOSEPH BILCO

Médaille par Cordouner, Rome, 1881.

propose d'augmenter les traitements. En effet, dit-il, les traitements ont été relevés dans l'enseignement secondaire, tandis que, depuis un quart de siècle, ils sont restés les mêmes pour les Athéniens. Cette infériorité n'est pas faite pour encourager les vocations¹. Un arrêté du 5 janvier 1883 admit son point de vue : la solde des pensionnaires, d'abord (1846) de 3,000 francs, puis (1847) de 3,600 francs, fut portée à 4,000 francs. En même temps, sur la proposition de Mézières, la

Chambre votait un crédit spécial à l'effet d'assurer aux voyages plus de confortable et de bien-être².

D'après la constitution du 26 novembre 1874, les membres de l'École étaient tenus de remettre chaque année un travail personnel³. Pour la première année, cette prescription offrait des inconvénients. Les nouveaux quittaient la France en novembre, passaient un trimestre en Italie, n'arrivaient guère en Grèce avant mars. Il leur fallait aussitôt rédiger un envoi. Leur tâche faite, il se trouvait que les mois les plus propices aux voyages avaient fui, que la saison était déjà très chaude, que l'on abordait l'exploration de début dans les conditions hygiéniques et climatiques les plus fâcheuses. Ces imprudentes exigences du règlement assombrirent cruellement la fin de l'année 1882. Coup sur coup, la fièvre emporta

1. Rapport à Paul Bert, Athènes, 7 janvier 1882 (Doss. I. P.).

2. Albert Dumont, Rpp. XXIV (10 août 1883), p. 2.

3. Article 4. Cf. l'article 1^{er} de l'arrêté du 26 janvier 1850, l'article 4 du décret du 7 août 1850 et l'article 6 du décret du 9 février 1859. Ces divers articles, qui offrent de sérieuses divergences, n'ont jamais été coordonnés.

Bilco à Larissa et Veyries à Smyrne. En Orient, médecins, marins, consuls attribuèrent la virulence du mal au surmenage intellectuel et physique¹. En France, l'Académie, dont l'avis fut demandé², conseilla d'exonérer les conscrits de l'obligation du mémoire³. Un décret du 24 janvier 1883 les déchargea d'une besogne qui, dans les conditions où elle était faite, ne pouvait être qu'un pensum⁴.

Il existait, depuis 1859, un code disciplinaire, où Daveluy avait mis le plus pur suc de son formalisme. Personne n'avait jamais puisé dans cet arsenal draconien. A l'instigation d'Albert Dumont, Jules Ferry l'abrogea⁵. Un arrêté du 8 décembre 1886 lui en substitua un autre, moins claustral⁶, dont certaines tendances ne me semblent cependant pas devoir être approuvées. Le règlement

intérieur d'une mission ne saurait ressembler à celui d'un collège. Il suffit, pour s'en convaincre, d'exposer les faits. Des jeunes gens, parvenus à leur majorité, se sentent ardents et résolus. La vie athénienne les attire, par les perspectives qu'elle ouvre à leur esprit d'entreprise. Ils rêvent d'imiter leurs anciens, les grands voyageurs archéologues, Heuzey, Perrot, Collignon. Un concours a lieu. L'Académie leur donne l'investiture. Ils partent. A Rome, la Villa Médicis les enivre du spectacle de sa mâle liberté. D'Athènes, où ils ne font que prendre haleine, ils s'en vont chevaucher dans la Turquie d'Europe ou la



ALPHONSE VEYRIES

Médaille par Peynot, Rome, 1882.

1. Rapport de Beaussier, médecin sanitaire, à M. de Pellissier, consul général, Smyrne, 6 décembre 1882; rapport de l'amiral Conrad au ministre de la Marine, Pirée, 14 décembre 1882 (Doss. I. P.).

2. *C. R. Acad. Inscr.*, 1883, 4^e série, t. XI, p. 6.

3. Une campagne de presse (*Temps* du 8 octobre 1882; *Rappel et République française* du 10 octobre 1882) avait préparé le terrain.

4. Texte en appendice.

5. Arrêté du 12 septembre 1883.

6. Voir le texte en appendice.



Turquie d'Asie. Là, ils ont à lutter contre l'astuce besogneuse des fonctionnaires ottomans, contre la méfiance et la stupidité des villageois. Après des journées d'après fatigues, cuits de soleil ou moites de pluie, ils passent, en de vermineuses soupentes, des nuits sans sommeil. Le mieux qui leur arrive est de coucher à la belle étoile, le fusil sous l'échine, la tête sur le tube de fer-blanc où sont les estampages. Tandis que ceux-là grelottent dans les neiges du Taurus ou souffrent de la soif à travers les étendues salpêtrées des steppes de la Lycaonie, d'autres fouillent la roche inhospitalière de Délos ou remuent les pestilentiels marécages de Mantinée. Au retour, quand ils ont ainsi prodigué leur énergie et leur enthousiasme, délabré leur santé, risqué leur vie, montré, ici, l'habileté déliée du diplomate, là, l'endurance audacieuse du soldat, n'y a-t-il pas quelque anomalie à vouloir traiter autrement qu'en hommes ceux qui ont fait œuvre d'hommes? La vérité, en pareil cas, n'est pas dans le luxe des précautions; elle est dans le choix judicieux des sujets. Il faut n'admettre que ceux qui valent et qui comptent, s'assurer qu'ils sont aptes à leur tâche, qu'ils ont l'honneur professionnel ou qu'ils l'auront. Armez, conseillez, guidez; mais que ce soit tout. On ne peut ensemble faire appel à l'initiative et la tenir en lisière.

Les réformes administratives, dont nous venons de tracer l'esquisse, ne sauraient entrer en comparaison avec l'œuvre scientifique. Les fouilles, durant cette période, reçurent un essor régulier et brillant. On débuta par Samos, où Paul Girard débrya, de juillet à septembre 1879, les abords de l'Héraion. On continua par la côte éolienne de l'Asie Mineure, où Pottier et Reinach d'abord, Veyries ensuite, explorèrent la nécropole de Myrina. Les six campagnes myrinéennes (1880-1882), complétées par les recherches secondaires de Salomon Reinach à Cymé (printemps 1881) et de Michel Clerc à Ægæ (été 1882), sont le plus beau titre de gloire de la quatrième Direction. Le Musée du Louvre ne saura jamais tout ce qu'il doit à l'industrielle finesse d'Edmond Pottier, à son ferme sang-froid, incomparable dans les alertes où d'autres que lui se seraient effarés. Au moment même où du tchiflik des Baltazzi commençaient à sortir les jolies figurines qui le disputent en grâce à celles de Tanagre (juillet 1880), Haussoullier reprenait possession du sol de Delphes et par de nouvelles découvertes créait à la France de nouveaux droits. Plus encore qu'Apollon Pythien, Apollon Ptoïos illustra l'École. Des bronzes, avec dédicaces à cette vieille divinité béotienne, avaient été remarqués par

M. Foucart dans des collections particulières. Il jugea que les ruines d'où provenaient ces pièces n'avaient été qu'effleurées, et que l'on avait chance d'y faire d'intéressantes découvertes. Holleaux partit pour Karditza (décembre 1884). Les six campagnes qu'il dirigea sur le Ptoïon le couvrirent de lauriers, et, grâce à lui, le site de Perdico-Vrysi ne tarda pas à être aussi célèbre que celui d'Ali-Agha. Sur deux autres points de la Grèce centrale, l'effort de l'École fut heureux : à Élatée, avec Pierre Paris (1883-1884) ; à Thespies, avec Paul Jamot (1888-1891). En 1887, Henri Lechat fit des fouilles au Pirée et en 1889 à Corcyre. Dans le Péloponnèse, on vit successivement Dürrbach et Cousin à Némée (1884), Fougères, puis Bérard, à Mantinée (1887-1888), et à Tégée (1888-1889), Legrand à Trézène (1890). Dans l'Archipel, Minoa d'Amorgos attira Deschamps (1888) ; mais Délos surtout exigea des hommes : Hauvette (1881), Salomon Reinach (1882), Pierre Paris (1883), Dürrbach, concurremment avec Homolle (1885), Fougères (1886), Doublet (1889). L'île sainte fut, pendant neuf ans, comme l'École de guerre des Athéniens.

Une impulsion non moins vive était donnée aux voyages¹. Nous ne dirons rien de ceux qui eurent pour objet la Grèce d'Europe et l'Archipel. On se bornait ici à suivre une tradition bien établie. D'une tout autre importance furent les tournées d'Asie Mineure. L'exploration épigraphique de l'Anatolie constitue le service éminent et original de cette période. Rayet, Collignon avaient indiqué la voie. Sur leurs traces, douze promotions s'élançèrent. De 1879 à 1890, il n'y eut pas d'année où, chaque printemps et chaque automne, Smyrne ne vit débarquer une petite troupe d'Athéniens qui y formaient leur caravane et qui, par les vallées du Caystre et du Méandre, de l'Hermus et du Caique, marchaient à la conquête de l'intérieur. Potlier, Hauvette, Marcel Dubois, Reinach s'attaquèrent d'abord à la zone des colonies grecques (1879-1882). Du littoral, leurs successeurs, Clerc, Paris, Holleaux, remontèrent (1883-1884) jusqu'aux anciens grands centres indigènes, Thyatire, Laodicée du Lycus, Apamée, qu'avait hellénisés la conquête macédonienne. Pendant que Diehl, Cousin, Deschamps se signalaient en Carie (1885-1887), que ces deux derniers notamment découvraient l'énorme filon épigraphique de Panamara (1886), Pierre Paris et moi (1885), coupant le Taurus du sud au nord, le recoupant du nord au sud, le sillonnant de l'est à l'ouest, nous parcourions l'immense quadrilatère

1. Voir plus haut, p. 206.

compris entre Adalia et Koniah, Isaura et Kaisarieh, Tyane et Tarse, Pompeïopolis et Pergé. Seul, au printemps de 1886, j'explorai l'hinterland lydien, tandis que le raccord entre les itinéraires cariens et pamphyliens était opéré (1889-1890) par Fougères, Bérard, Colardeau. Dans la moitié septentrionale de la péninsule, vingt-cinq



SOLDAT GALATE FOULÉ AUX PIEDS PAR UN ÉLÉPHANT
Terre-cuite de Myrina v.

ans après la chevauchée de Georges Perrot, je revoyais (automne 1886), en compagnie de Fougères, la vallée du Rhyndaque, la nécropole des rois de Phrygie, Angora et son temple, la steppe de l'Haïmaneh et les monts bithyniens. Au printemps de l'année suivante, je me rendais, avec Lechat, de Magnésie du Sipyle à Cyzique, par Thyatire, Pergame et Adramyttium. Doublet, en 1888, Legrand, en 1889, soudant leurs tournées, l'un à notre itinéraire galate, l'autre à notre itinéraire mysien,

exploraient les deux régions côtières que sépare la presqu'île de Nicomédie : à l'est, la Paphlagonie ; à l'ouest, la Phrygie hellespontique. C'est par milliers que se chiffèrent les inscriptions recueillies durant ces douze ans de battues ardentes.

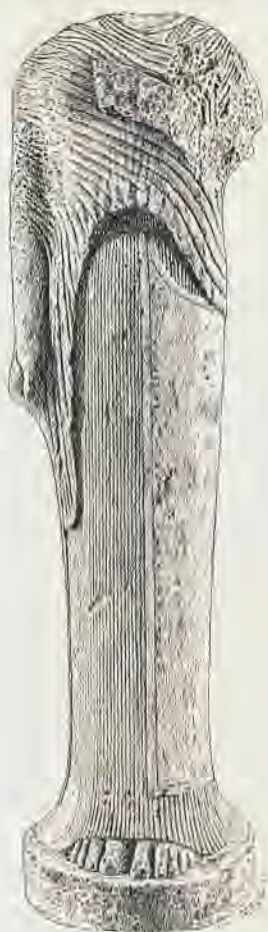
La science ne fut pas seule à s'enrichir. Paul Girard eut le bonheur d'acquérir pour le Louvre, en 1879, la fameuse Héra de Samos. Puis, ce fut toute la collection des terres-cuites de Myrina, dont l'École fit don, en 1883, à notre grand Musée national. Par une exception unique, qu'Albert Dumont saluait avec joie², mais qui ne se renouvela plus, les merveilles exhumées avaient passé la mer. D'autres monuments, sans valeur plastique, mais d'un intérêt

1. Potier et Reinach, *La Nécropole de Myrina*, t. II, pl. X; cf. leur *Catalogue des terres cuites de Myrina*, p. 21.

2. Rpp. XXIV (10 août 1883), p. 11.

historique de premier ordre, vinrent accroître, à Athènes ou à Paris, nos séries lapidaires : un décret d'Iasos punissant une conspiration contre Mausole¹, un rescrit d'Antiochus II instituant un culte officiel en l'honneur de la reine Laodice², une dédicace d'un général mentionné par Polybe et Josèphe au roi Antiochus III le Grand³, la lettre de Darius I^{er}, fils d'Hystaspe, à son serviteur Gadatas⁴.

Tant de richesses, sauvées de la destruction ou de l'oubli, convertissaient le *Bulletin* lui-même en une sorte de musée des antiques : « Ce recueil, » écrivait Albert Dumont, qui restait, dans ses hautes fonctions administratives, le génie tutélaire des Athéniens, « est aujourd'hui définitivement fondé. Il ne donne guère que des documents nouveaux ; il les publie avec exactitude ; il les commente avec le souci le plus scrupuleux de ne rien dire que d'essentiel. Il forme une collection où tout membre de l'École, en arrivant à Athènes, peut voir facilement ce qu'il doit faire et comment il est nécessaire qu'il le fasse. Le *Bulletin de Correspondance hellénique* s'est rendu indispensable à quiconque s'occupe de la Grèce ancienne. Il n'est que juste de rapporter ce succès à celui qui dirige cette publication. Par l'esprit de sévère critique qu'il a inspiré aux travailleurs placés sous ses ordres, autant que par les exemples qu'il n'a cessé de leur donner, il a exercé sur ces jeunes gens une action des plus heureuses ; ils en sentiront davantage le



L'HÉRA DE LAODICE

1. Découvert par Hauvette et Dubois (*BCH.*, t. V, 1881, p. 492), rapporté à l'École par S. Reinach (*Chroniques d'Orient*, t. I, p. 656), aujourd'hui au Louvre (Ch. Michel, *Rec. d'inscr. gr.*, n° 450).

2. Trouvé par Holleaux et Paris (*BCH.*, t. IX, 1885, p. 324), rapporté à l'École par Cousin et Diehl (*ibid.*, t. XIII, 1889, p. 523).

3. Achetée par mon camarade Paris et moi pour le musée de l'École (*ibid.*, t. XIV, 1890, p. 587).

4. Découverte par Deochamps et Cousin (*ibid.*, t. XIII, 1889, p. 529), aujourd'hui au Louvre (Ch. Michel, *Rec. d'inscr. gr.*, n° 32).

5. Gravure extraite de la *Revue de l'Art ancien et moderne*, t. I, 1897, p. 329.

prix à mesure qu'ils en verront mieux les effets dans la suite de leur carrière scientifique ¹. »

Ces éloges, adressés à M. Foucart par le meilleur des juges, sont pleinement justifiés. Le *Bulletin* était pour l'École un champ de manœuvres où, sous l'œil vigilant d'un chef qui tenait perpétuellement ses troupes en haleine, chacun s'assouplissait à son tour. Dès que nous rentrions de voyage, M. Foucart inspectait nos carnets, marquait au crayon rouge les documents de valeur, indiquait ce qu'il fallait publier d'abord. Il veillait à ce que les nouveaux se fissent connaître le plus vite possible. Il les y aidait, leur mettait le pied à l'étrier, sans pour cela timbrer ses initiales sur leur selle. Grâce à lui, ils prenaient rang de bonne heure dans l'opinion savante, ornés parfois de mérites qui n'étaient pas uniquement à eux. Cette façon d'entendre le *suum cuique* fut constante de la part de notre maître. Elle n'a rien de banal.

Par malheur, les tendresses du continuateur de Le Bas furent trop exclusivement épigraphiques. L'épigraphie seule lui paraissait avoir assez de rigueur pour mériter d'occuper un savant. Il s'exagérait les incertitudes de l'archéologie. Un art qui consistait « à établir des séries » lui semblait un art frivole, un art d'amateurs. C'est pour cela qu'il laissa se perdre la tradition des catalogues, qui constituait cependant le meilleur des apprentissages, qui inspirait le goût et le besoin de l'exactitude, qui apprenait « à regarder les monuments de près et à y noter ces nuances légères qui font la différence des styles » ². C'est pour cela que les nouvelles archéologiques disparurent du *Bulletin*. On s'en plaignit : « Le *Bulletin de Correspondance hellénique* est, suivant son habitude, très sobre de détails au sujet des recherches entreprises par un de ses rédacteurs ³... » « Notre *Bulletin* paraît avoir horreur des *actualités* : la *correspondance hellénique*, bien qu'inscrite sur sa première page, ne le préoccupe guère ⁴... » Ce *Bulletin* qui, du temps d'Albert Dumont, s'attachait à recueillir les informations fraîches, à noter les étapes de la science, à fixer le détail contemporain où, plus tard, l'historien ressaisit la chaleur de la vie, il affectait maintenant de ne viser qu'à l'impersonnelle vérité sans date, de n'être qu'une manière d'herbier à inscriptions.

Il y eut des lacunes plus graves. Est-il croyable que de tant

1. Rpp. XXIV (10 août 1883), p. 16-17.

2. Perrot, Rpp. XXIX (7 février 1890), p. 26.

3. S. Reinach, *Chroniques d'Orient*, t. I, p. 73.

4. *Ibid.*, p. 246. Cf. p. 130 et 292.

d'explorations en Asie Mineure, la géographie, la topographie, l'ethnographie n'aient retiré presque aucun bénéfice ? Est-il croyable que de tant d'itinéraires à travers des contrées vierges, pas un seul n'ait été publié dans le *Bulletin* ? Les griefs de Ramsay, d'Hirschfeld, de Kiepert à ce sujet peuvent n'être pas exempts de partialité ; mais



LES RUINES D'HADRIANI EN MYSIE.¹

les mêmes critiques se sont élevées chez nous. Les anciens envois, observe M. Perrot, « étaient, pour la plupart, des descriptions détaillées d'un district de la Grèce continentale ou d'une des îles de l'Archipel, description qu'accompagnait l'histoire du pays... N'a-t-on pas renoncé d'une manière trop absolue à cette forme, qui avait bien ses avantages ? Les pensionnaires, dans ces dernières années, ont beaucoup parcouru l'Asie Mineure et l'ont quelquefois traversée de part en part, de Scutari ou de Smyrne à Adalia ou à Tarse. De ces pointes hardies, ils ont rapporté beaucoup d'inscriptions inédites et quelques textes de première importance ; mais on aurait été heureux de voir ces courses aboutir à des monographies où les documents lapidaires n'auraient pas été relevés seuls, où auraient été signalés tous les vestiges de l'Antiquité, voire même de la période byzantine,

1. D'après une photographie prise le 24 septembre 1886 (voyage de Radet et Fougères).

où auraient été décrites, vallée par vallée, ville par ville, des contrées encore aussi mal connues que la Bithynie et la Paphlagonie, que la Carie et la Phrygie¹. »

Des relations de voyage, rédigées dans le vif du souvenir, présentent une double utilité. Tout d'abord, un document, quel qu'il soit, monument figuré ou texte épigraphique, ne gagne rien à être détaché de son cadre. Il perd une partie de sa valeur, dès qu'il n'est plus qu'un numéro de musée, sèchement garni d'une étiquette. Le premier devoir de celui qui le publie est de lui restituer son atmosphère, faute de laquelle les érudits appelés à l'étudier sous d'autres aspects risquent de se poser vingt questions qui resteront sans réponse. L'exemple à suivre est celui qu'ont donné Heuzey, dans sa *Mission de Macédoine*, et Perrot, dans son *Exploration de Galatie* : là, toute pièce inédite, au lieu d'être isolée de la trame du livre, fait corps avec elle, s'éclairant de ce qui l'entoure. Des deux conceptions en présence, la conception archéologique, de tradition française, et la conception épigraphique, mise à la mode par l'Allemagne, celle-là, synthétique et vivante, celle-ci, analytique et abstraite, la première seule répond aux exigences de l'histoire. Le *Bulletin* s'est trop souvent, à la manière d'un *Corpus*, renfermé dans les nomenclatures. Il y a plus : dès qu'on laisse dormir ses impressions, on peut sentir en poète la contrée d'où on les rapporte ; on ne fait aucun progrès dans la connaissance de son passé. Ce n'est qu'en précisant, la plume à la main, en rédigeant, que l'on arrive à entrevoir certains problèmes, que l'on acquiert les qualités de l'observateur, que l'on s'éveille à la science. Il n'est donc avantageux, ni pour l'avenir de jeunes gens qui ont besoin de se former, ni pour les intérêts de la maison à laquelle ils appartiennent, de négliger un aussi sûr moyen d'éducation.

Si, au temps qui nous occupe, le byzantinisme trouva en Diehl un sérieux représentant, d'autres sciences, et parmi les plus exactes, furent délaissées. L'École eut, comme précédemment, ses agrégés de grammaire ; mais, d'eux-mêmes ou par la contagion de l'exemple, ces philologues sacrifièrent la philologie. De cela encore on s'est justement étonné. Le beau programme de 1877 eût mérité d'être suivi. Il est fâcheux qu'en douze ans la mission athénienne n'ait produit d'études ni sur les dialectes actuels, ni sur l'une quelconque des métamorphoses qui transformèrent le grec ancien en grec moderne : « Par l'accueil qu'ont trouvé chez les linguistes les récents travaux de M. Psichari,

1. Rpp. XXIX (7 février 1890), p. 24-25. Cf. S. Reinach, *Chroniques d'Orient*, t. II, p. 65.

on peut juger de l'honneur qu'auraient fait à l'École des recherches entreprises dans cet esprit 1. »

Assurément, de 1878 à 1890, aucune vocation ne fut étouffée. Mais vis-à-vis de jeunes gens sans expérience, mal dégagés encore des fumées troubles de l'âge ingrat, un encouragement sagace — ou un refus très net — vaudra toujours mieux qu'une neutralité un peu ironique. Nous arrivions à M. Foucart extrêmement frustes. Sur les bancs du collège, nous avons fait des exercices de rhétorique; à l'École normale, nous en avons fait encore; seul, M. Boissier nous avait appris ce que c'était que le *Corpus*, pas celui de Boeckh, puisque M. Boissier enseignait le latin. C'était là notre principal lest. Nous avions de l'apparence et pas de fond. Nous étions des coques de noix vides. En Grèce, nous découvriions peu à peu que nous ne savions rien. Ce n'était pas, tant s'en faut, le plus médiocre fruit de notre séjour. Quelques-uns, d'intelligence précoce, comme Holleaux, ou de sens avisé, de maturité lucide et réfléchie, comme Lechat, s'engageaient tout de suite dans la voie précise. D'autres, que soutenait une musculature robuste, comme Fougères, abordaient les travaux d'Hercule et s'y débrouillaient avec entrain. Fougères et Lechat ont donné quelques bons exemples. Le premier fut chez nous l'apôtre de cette vérité élémentaire que l'archéologue ne saurait se dispenser d'être photographe, et il ne voyagea plus sans joindre un objectif à son « dénéké ». Le second, en se faisant l'historien des fouilles de Cavvadias sur l'Acropole, réorganisa un service d'informations qui n'aurait jamais dû cesser d'être dans le *Bulletin* la règle et la loi. A côté de ces initiatives utiles et modestes, il y en eut d'ambitieuses, de prématurées, de superficielles, qui n'aboutirent pas. Le rôle d'un éducateur eût consisté à les passer toutes au crible, patiemment, délicatement, sans rejeter d'avance les pailles creuses où pouvait se dissimuler de l'excellent grain. M. Foucart ne se demanda pas assez ce qu'il y avait parfois de légitime dans nos jeunes désirs; son rude bon sens, moins fin qu'incisif, dédaigna trop d'aller chercher, sous la bourre des velléités chimériques, l'espérance fraîche de nouveaux bourgeons.

Cette disposition d'esprit ne tenait pas seulement à un pli de nature. Formé aux traditions impérialistes de Daveluy, M. Foucart s'en inspirait en les transposant. Ses répugnances ne s'attaquaient pas aux mêmes choses; mais elles se manifestaient avec la même

1. Perrot, Rpp. XXIX (7 février 1890), p. 27.

force. Les tournées d'agrément, chères à son ancien directeur, lui inspiraient une aversion insurmontable. Toute opération susceptible de ne pas donner un dividende épigraphique lui semblait une banqueroute. Penché sur une carte de l'Orient, il y délimitait, du bleu froid de son œil clair, les oasis où les inscriptions abondent et les steppes où l'on n'en trouve pas. Explorer celles-là était un devoir imprescriptible; s'égarer dans celles-ci une défaillance ou une légèreté. Albert Dumont se montrait plus libéral. Un voyage, pour lui, était autant un délassement qu'un profit: « Trouvez des forêts et des ruisseaux, » écrivait-il, « et songez que votre premier devoir est d'en profiter ». Lui-même avait prêché d'exemple: « Il goûtait pleinement le charme des longues tournées au petit pas du cheval ou de l'âne, où l'imagination rêve à l'aise, où les yeux jouissent en paix des paysages lentement traversés. Une source, de beaux ombrages, un coucher de soleil lui causaient un plaisir extrême et dont longtemps après il parlait encore avec une fraîche émotion. Il aimait aussi les causeries avec l'agoyate, les veillées chez les hôtes bavards et curieux, mais affables, les fêtes où l'on est convié sur la route; il savait s'arrêter pour écouter des contes, une chanson, pour assister à une noce, ou pour être parrain, comme pour copier une inscription. Il s'abandonnait avec bonne humeur et gaieté à ces distractions; c'était pour lui une véritable joie ». La méthode d'Albert Dumont, en étant la plus humaine, était aussi la plus scientifique.

C'est pour l'École une obligation patriotique de veiller au bon état de ses relations extérieures. De 1878 à 1890, elle ne s'en soucia pas assez. Au début de cette période, il y eut avec la Marine des difficultés qui s'arrangèrent³; à la fin, il y eut avec la Légation des heurts qui ne s'adoucirent pas. Dans l'intervalle, l'accueil fait à quelques-uns des artistes pensionnaires ou anciens pensionnaires de l'Académie de France à Rome ne fut conforme ni à nos intérêts, ni à nos traditions, ni à l'esprit de l'article 7 du décret de 1874. Vis-à-vis des Grecs, un philhellénisme de la qualité de celui d'Albert Dumont,

1. Paul Girard, dans la *Revue de l'Enseignement secondaire et de l'Enseignement supérieur* du 15 septembre 1884, p. 731-732 = p. 5 du tirage à part.

2. Th. Homolle, *BCH.*, t. VIII, 1884, p. vi.

3. L'« affaire des préséances » remontait aux derniers jours du triennat (juin 1878). Elle s'aggrava l'année suivante. Jules Ferry s'était rangé à la manière de voir des bureaux de la rue Royale. Mais Albert Dumont, devenu directeur de l'Enseignement supérieur, fit prévaloir la règle que le dernier arrivant rendrait visite au premier arrivé (lettre au comte de Mouy, Paris, 11 mars 1881; *Doas*, I P.).

sans rien de chevaleresque ni de convenu, « clairvoyant, mesuré comme son esprit même, sévère parfois, mais véritable ¹, » eût été préférable à la verve caustique de Daveluy ou d'About. Ce devoir de justice impartiale, en même temps que de saine politique, ne fut pas toujours strictement observé. L'Institut de Correspondance hellénique, où la Grèce et l'École apprenaient à se connaître, ne tint plus de séances. Ce fut une grande faute.

On se rappelle qu'en 1847 M. de Salvandy avait décidé l'admission de deux philologues belges et que, par suite de la révolution du 24 février, cette mesure était demeurée sans effet ². En 1880, dans une notice offerte à Jules Ferry ³, un professeur de Liège émit le vœu qu'on y donnât suite. Albert Dumont se déclara tout acquis à l'idée d'une section étrangère : « M. de Ceuleneer, dans cette brochure, traite d'une question à laquelle je m'intéresse : l'envoi à Athènes d'un Belge qui travaillerait à notre École française. Les deux Instituts prussiens d'Athènes et de Rome admettent des boursiers des autres pays de langue allemande. Si nous le voulons, nous grouperons, autour de nos Écoles d'Athènes et de Rome, des Belges, des Italiens, même des Anglais. Cela n'est point indifférent. Les directeurs ont peur d'être gênés par l'admission des étrangers; ils ont bien tort. Puis, il y a un intérêt supérieur ⁴. » Deux ans plus tard, le conservateur du Musée britannique ayant fait demander à quelles conditions l'École recevrait des étudiants d'Oxford et de Cambridge désignés par la « Society for the promotion of hellenic Studies » ⁵, on écarta ces ouvertures. « Je suis informé, » fut-il répondu à Londres ⁶, « que toutes les chambres sont occupées et que même un membre libre doit loger à l'hôtel. » Il y eut dans cette fin de non-recevoir plus que de la circonspection.

J'aurais présenté, du régime qui suivit le triennat, une physiologie infidèle, si je n'avais signalé ses lacunes. Nul plus que moi n'en admire la vigueur âpre et serrée. Ce qu'il y a de pire, en matière

1. Th. Homolle, *BCH.*, t. VIII, 1884, p. vii.

2. Voir plus haut, p. 30 sqq. Dix-huit ans plus tard, il fut question d'admettre à l'École, non plus des philologues, mais des lauréats du grand concours d'architecture de Belgique (Victor Duruy à Burnouf, Paris, 3 juillet 1865, Arch. Ath., n° 300). Le projet n'aboutit pas davantage.

3. La lettre d'envoi de M. de Ceuleneer est du 14 avril 1880 (Doss. I. P.).

4. « Je partage votre opinion depuis mon séjour à Athènes, » écrit Jules Ferry en tête de la note (Doss. I. P.) et, peu de temps après, il s'entretint de la chose avec M. de Beyens, notre ministre plénipotentiaire de Belgique.

5. Newton à Waddington, Londres, 15 février 1882 (Doss. I. P.).

6. Jules Ferry à Waddington, Paris, 22 juin 1882 (Doss. I. P.).

de science et d'éducation, c'est l'agitation brouillonne et le système du touche-à-tout. M. Foucart ne laissa pas cette lèpre s'étendre sur l'École. Nous l'avons maudit plus d'une fois comme un chirurgien sans onction, plus ami du scalpel que du baume. Depuis, il m'a paru que ses idées, contre lesquelles nous nous révoltions, étaient généralement justes, qu'elles négligeaient seulement les utiles lenteurs de la prédication préalable. En outre, bien qu'il ait trop fait de l'épigraphe le module unique de l'édifice athénien, la discipline à laquelle il nous a tous uniformément soumis n'a détruit ni faussé, que je sache, aucune aptitude. Dans cette vie, qui est si courte et où le prix des heures ne s'apprend qu'à la longue, un des meilleurs services que puisse rendre un maître est d'empêcher les imaginations jeunes de se perdre, sous une brume romantique, à la poursuite de bâtons flottants.

†ΟΥΤΟ ΕΣΤΙΝ
 Ο ΛΙΘΟΣ ΑΠΟ
 ΚΑΝΑΤΗΣ ΓΑ
 ΛΙΛΕΑΙΟΤΟΥ
 ΤΟΥ ΔΩΡΟΝΟΝ
 ΕΠΟΙΗΕΝ Ο Κ
 ΗΜΩΝ ΙΧΧΕ†

INSCRIPTION DE LA PIERRE DE CANA

(BCH, t. IX, 1885, p. 33.)



LE QUADRIGE D'ATHÈNA

Fragment de la frise du Trésor de Cnide à Delphes I.

IV

LES NEUF DERNIÈRES ANNÉES

État de l'École à l'avènement de M. Homolle. Premiers actes : réouverture de l'Institut de Correspondance hellénique (18 avril 1891). Programme de la cinquième Direction. — Les réformes organiques : rapport du 25 avril 1892 ; décret du 18 juillet 1899 ; décret du 20 janvier 1900. — Extension du périmètre des voyages : Jouguet en Égypte ; Perdrizet et Fossey en Syrie ; Miller dans l'Orient slave. — Les fouilles : Delphes ; Délos ; Erimokastro ; île de Gha ; Stratos ; Lagina. — La production scientifique : sa libérale variété. — La vie extérieure : célébration du jubilé de l'École (18 avril 1898) ; réalisation du projet de section étrangère. — Jugement d'ensemble ; desiderata.

Il me reste à exposer la période de notre histoire qui est la plus proche de nous, celle que M. Homolle a remplie, qu'il remplit encore de sa multiple activité. Riche a été depuis neuf ans l'éclosion des idées et des doctrines. N'y a-t-il pas quelque présomption à vouloir juger les événements en cours ? Les faits ne conservent guère l'orientation que leur assignent les prévisions humaines. Ils dévient au frottement du milieu, et on ne les apprécie bien qu'au terme de leur trajectoire. C'est donc un programme surtout que j'analyserai. Le temps seul dira ce qu'il est advenu de certains projets et de quel feu ont brillé certaines amorces.

Arrivé en Grèce au printemps de 1891, M. Homolle trouva l'École dans un fâcheux état de malaise moral et de découragement, désespérée, ne sachant où se prendre, essayant de mille sujets, incapable

1. Gravure extraite de la *Gazette des beaux-arts*, t. XIII, 1895, p. 321.

de s'arrêter nulle part. Toute étude de détail semblait mesquine, et l'on ne pouvait s'accommoder que de travaux qui eussent modifié les idées reçues sur la religion ou l'art antique¹. Ce n'était pas seulement le résultat de longs mois passés sans direction; c'était aussi la rançon du vice organique qui a déjà été signalé: l'absence d'un stage préparatoire.

La première chose à faire était de créer l'atmosphère où se rétablirait la santé de l'École. M. Homolle ne chercha pas loin. Il se rappelait combien, quinze ans plus tôt, dans des circonstances analogues, l'Institut de Correspondance hellénique lui avait été utile, à ses camarades et à lui. Il le reconstitua. Le 18 avril 1891, eut lieu une séance de réouverture, qui lui servit à esquisser les grandes lignes de sa future Direction²: « On pouvait se demander si cette renaissance de l'Institut de Correspondance hellénique était bien nécessaire, alors que dans la Grèce, dans la Turquie, dans les principautés balkaniques, en Égypte, dans tout l'Orient enfin, les Gouvernements, les Sociétés savantes, les Écoles étrangères rivalisent de zèle pour les études archéologiques. Il ne nous a pas semblé que le zèle des autres nous dispensât d'en avoir nous-mêmes... En France, tous ceux qui s'intéressent à notre École, à nos études, à la Grèce, les membres de l'Académie des Inscriptions, aussi bien que les chefs de l'administration universitaire, souhaitent ce redoublement de notre activité et en attendent les meilleurs fruits. » Avec sa profonde connaissance du caractère oriental, Albert Dumont avait entrevu quelle prise on pouvait avoir sur les habitants plus ou moins érudits du Levant grec, en les rattachant, par des titres de *correspondants* et de *membres ordinaires*, à une association dont le but était l'étude même de leur passé. « Malheureusement, il n'eut pas le temps de pousser jusqu'au bout l'exécution de son plan, et l'œuvre abandonnée par nous fut réalisée avec méthode et succès par les Allemands, qui en tirent chaque jour grand profit. » En reprenant, à douze ans d'intervalle, l'expérience qu'elle fut la première à tenter, l'École doit réunir autour d'elle toute une légion de travailleurs, qu'elle gagnera et retiendra par une hiérarchie de titres, constituer un comité de direction où figureront les plus illustres représentants de la science française, et enfin,

1. Rapport au ministre, Athènes, 3 avril 1891 (Doss. I. P.).

2. Le développement qui suit est emprunté : 1^o au discours d'ouverture du 18 avril (*BCH.*, t. XV, 1891, p. 431-440); 2^o à une lettre explicative que M. Homolle adressa bientôt après au ministre, Athènes, 4 mai 1891 (Doss. I. P.). En se reportant au manifeste imprimé, on distinguera sans peine ce qui provient de la pièce inédite.

les avantages d'un groupement de cette nature n'étant pas exclusivement scientifiques, rechercher le haut patronage du chef de l'État. « Comme l'Institut archéologique allemand, notre Institut de Correspondance hellénique deviendrait véritablement un établissement national; ce serait notre récompense et notre honneur. »

Appuyée sur son Institut et pourvue de ressources qu'on demanderait aux libéralités intelligentes des amateurs généreux, l'École, en dehors de son *Bulletin*, réservé aux informations rapides, inaugurerait « une autre publication, de plus grand format, destinée aux articles étendus et surtout aux monuments figurés, pour lesquels les dimensions actuelles de notre recueil sont trop restreintes »¹. Ce n'est pas tout : « Notre Institut devra s'engager dans quelques-uns de ces travaux que les particuliers ne peuvent mener à bien, qui réclament les efforts collectifs d'une génération tout entière et suffisent à l'honorer : les Académies de France et d'Allemagne, l'Institut archéologique de Berlin nous en donnent le modèle. Notre œuvre serait vraiment digne de la reconnaissance des savants, si nous pouvions hâter, en y contribuant, l'achèvement des recueils épigraphiques grecs, ou entreprendre des explorations méthodiques, destinées à éclairer la géographie de toute une région ou l'histoire de toute une période. A ces conditions, nous aurons accompli notre tâche dans le travail scientifique de ce siècle, et nos efforts seront féconds, non seulement par leurs résultats immédiats et techniques, mais encore par les liens moraux de solidarité, d'estime et de sympathie réciproques qu'ils auront créés ou resserrés entre tous les savants. »

Tel fut le programme initial de la cinquième Direction. M. Homolle l'a depuis complété ou développé, notamment dans la circulaire, en date du 6 février 1897, par laquelle il convia les Athéniens à profiter des fêtes du Cinquantenaire, alors, semblait-il, imminentes², pour s'entendre sur les moyens d'honorer l'École et de lui préparer un avenir digne de son passé.

Le rôle de l'Institut de Correspondance hellénique, lisons-nous dans cette pièce, « est limité à la tenue de réunions scientifiques qui ont lieu à Athènes tous les quinze jours pendant la saison d'hiver, et son action est à peu près nulle au dehors, faute d'une

1. Ce projet de *Monumenti* date d'Albert Dumont. Il n'a plus guère sa raison d'être, depuis que l'Académie publie les *Monuments Piot*.

2. La guerre gréco-turque ajourna la célébration du jubilé de l'École à l'année suivante. Sur ces incidents, voir *Le Cinquantenaire de l'École française d'Athènes* (Athènes, Perris, 1899), p. 21 sqq.

organisation régulière. Nous avons tous observé quels avantages présente celle de l'Institut archéologique de Berlin : en distribuant aux savants, aux amateurs, aux auxiliaires de tous genres dont le concours s'est montré utile, le titre de membre ordinaire ou correspondant, il entretient partout des relations, excite l'ambition, enflamme le zèle de tous ceux qui travaillent pour l'archéologie; c'est une propagande scientifique et nationale, et la clientèle ainsi constituée informe les archéologues, les accueille et les aide en voyage. L'École a trouvé, sans cette ressource, bien des assistances généreuses auprès de Français ou même d'étrangers, qui ont été pour nous les meilleurs des hôtes, les plus obligeants des guides, les plus exacts informateurs; mais il est pénible pour nous de ne pouvoir reconnaître des services qui ne se paient pas. En face de l'Institut allemand qui embrasse tout le monde savant et rayonne dans tous les pays classiques, l'École paraît quelque peu isolée; son renom serait accru et rehaussé et son action fortifiée le jour où elle aurait, elle aussi, sa clientèle. »

Un autre paragraphe vise la constitution d'une caisse de legs : « L'État semble avoir atteint la limite des sacrifices permanents que l'on peut lui demander en faveur de l'archéologie. Notre Gouvernement fait autant, sinon plus, qu'aucun autre; en cherchant à obtenir davantage, sauf pour des entreprises exceptionnelles, on risquerait peut-être de provoquer une réaction. Les particuliers, au contraire, contribuent moins en France aux travaux de recherches qu'on ne fait en Amérique, en Angleterre, en Autriche et en Allemagne. Il est désirable que l'initiative privée s'éveille chez nous comme au dehors, pour assister l'État et pour permettre à l'École de soutenir la concurrence étrangère dans la science archéologique. Il importerait de provoquer en faveur de l'École des donations destinées à des voyages, des fouilles ou des publications. Ces générosités ne seraient pas moins utiles que les fondations académiques; elles ne seraient pas moins honorables pour leurs auteurs, grâce aux rapports qui sont présentés chaque année à l'Institut de France et dont il est rendu compte dans les séances solennelles. L'École, pourvue d'une caisse de travaux, dont elle disposerait conformément aux intentions des donateurs et suivant un programme arrêté chaque année, d'accord avec eux ou leurs représentants, pourrait entreprendre des voyages lointains, des fouilles étendues, des recherches de longue haleine, de grands ouvrages illustrés. »

Créée à l'origine pour répandre la langue et la littérature fran-

çaises, la mission a toujours regardé comme un de ses premiers devoirs d'encourager et d'aider les établissements du Levant qui poursuivent un but identique. Elle tient chaque année des sessions d'examens pour les jeunes gens ou les jeunes filles qui aspirent aux brevets de l'enseignement primaire. Elle fait de même pour l'enseignement secondaire et confère le baccalauréat aux étrangers ou aux Français domiciliés en Orient. C'est une manière de propager nos méthodes et de recruter des élèves à nos Universités : « Il paraîtrait souhaitable de rendre l'action de l'École plus efficace par des tournées d'inspection qui permettraient de connaître les besoins et les mérites de chaque établissement, de donner à l'enseignement une direction, de régler le niveau des études, d'appropriier les programmes à chaque région, de développer les examens, en les mettant, grâce à ces mêmes tournées, plus à la portée des candidats ¹. »

Tandis que sur le drapeau de l'École réapparaissaient des mots généreux qui en avaient disparu, la question du recrutement était abordée avec une franchise lumineuse et hardie, avec la ferme résolution de ne pas se contenter de palliatifs, mais de tarir le mal dans sa source. Après un an de tête-à-tête avec ses élèves, M. Homolle avait été surpris que les diverses collections d'Athènes ne leur eussent pas fourni la matière de mémoires plus originaux :

« J'avais à dessein appelé leur attention sur les détails de technique qui préoccupent aujourd'hui et à juste titre les archéologues, qui ont souvent la valeur d'un indice chronologique ou d'une marque d'atelier; je les avais engagés à observer les formes des vases, à grouper les représentations analogues, à en suivre les développements et les variations; j'avais essayé de leur donner comme des canevas de recherches; je suis un peu étonné qu'ils aient si peu trouvé. Je ne puis attribuer cette espèce de myopie scientifique, qui les fait passer au milieu des sujets sans les voir, qu'à leur inexpérience et au défaut de leur préparation antérieure. Non seulement ils sont trop peu au fait des monuments et des livres, mais ils n'apportent pas à l'École des dispositions d'esprit vraiment scientifiques; ils n'ont pas été suffisamment initiés par les exercices scolaires de l'agrégation à la méthode de recherche. Moins ils sont responsables eux-mêmes de ces lacunes de leur éducation, moins j'ai à me plaindre de leur zèle, que j'ai loué à plusieurs reprises, et plus je me sens à l'aise dans la critique, persuadé qu'elle ne pourra leur nuire auprès de l'administration. Il est

¹ La circulaire du 6 février 1897 a été reproduite dans *Le Cinquantenaire de l'École française d'Athènes*, p. 13-16.

pénible, au contraire, de penser que ces jeunes gens, en travaillant, perdent une grande partie de leur temps et de leurs peines, faute de savoir travailler.

» J'ai eu l'honneur de vous signaler cet état fâcheux : vous avez bien voulu me promettre d'y remédier; il me paraît urgent de le faire, si nous voulons soutenir avantageusement la concurrence scientifique. Une année de préparation au minimum est nécessaire après l'agrégation. Les enseignements du Collège de France (épigraphie grecque et latine) et de la Sorbonne (archéologie); ceux de l'École du Louvre (céramique grecque), de l'École des Hautes études (épigraphie, paléographie et antiquités grecques, philologie classique, grec médiéval) offrent dès à présent des ressources suffisantes; car il importe plus encore d'enseigner la méthode et de donner aux candidats l'idée de la science que de les munir d'une grande abondance de faits; il faut créer chez eux l'état d'esprit scientifique. Comme leurs professeurs ne manqueront pas de leur conseiller l'étude de nos musées, qu'ils les y guideront eux-mêmes, l'éducation pratique pourra se faire concurremment avec la théorique.

» Il serait à souhaiter avec le temps que l'enseignement archéologique fût fortifié; que l'histoire de l'architecture, dont la connaissance est nulle et fait si grand défaut, fût apprise aux candidats par un homme du métier, qui serait en même temps un érudit : or, nous avons la bonne fortune de posséder à Paris un maître de ces études, M. Choisy. Des exercices pratiques, qui mettraient les futurs membres de notre École en état de relever le plan ou les détails d'un édifice, devraient être le complément de ce cours. Des données sommaires, mais précises, de topographie; des leçons, accompagnées d'exercices, sur les manières les plus expéditives et les plus sûres de relever une position géographique, de dresser un itinéraire ou un plan topographique seraient nécessaires pour nos voyages d'Asie Mineure, dont les fruits, faute de ces connaissances, sont depuis vingt ans plus qu'à moitié perdus. Des notions de numismatique peuvent être comptées aussi parmi les compléments indispensables.

» Je ne doute pas qu'à peu de frais ces enseignements ne puissent être constitués à Paris, avec les ressources dont on dispose et la très grande bonne volonté dont j'ai de divers côtés recueilli les plus précieuses assurances. Le temps n'est plus où l'École d'Athènes n'était et pouvait n'être considérée que comme une école de perfectionnement littéraire; si elle n'est pas une école d'érudition, un établissement scientifique, elle n'a plus de raison d'être : or,

elle ne peut remplir ce rôle que si elle dispose de jeunes gens bien préparés.

» Cette préparation devrait être constatée par des travaux qui permettraient de juger et du zèle et des aptitudes de chacun; qui, à l'occasion, pourraient engager les futurs Athéniens dans une voie d'études déterminées et leur épargneraient, à leur arrivée en Grèce, les incertitudes énervantes, les tâtonnements et les pertes de temps des premiers mois. Je pense que la culture générale que l'on reçoit à l'École normale, et maintenant aussi dans les Facultés, a beaucoup contribué dans le passé aux succès des meilleurs parmi les Athéniens et à l'éclat de l'École d'Athènes; j'estime que nous devons avec soin la préserver de toute atteinte, et pour cette raison je crois que l'on doit continuer à exiger des candidats le titre d'agrégé; mais je suis non moins persuadé que les exercices scolaires par lesquels on se prépare à un examen professionnel et à l'enseignement secondaire ne peuvent former des savants, si même le but et la méthode n'en sont pas contraires à l'esprit scientifique. Il me paraît nécessaire d'ajouter aux années d'École normale ou de Faculté ce stage scientifique et à la culture générale ces études spéciales d'érudition.

» Comme, malgré tous les soins que l'on peut apporter dans le recrutement, il peut arriver qu'on se trompe; comme un candidat une fois admis, par lassitude, ou par suite d'un arrêt dans le développement de son esprit, peut cesser de répondre aux espérances qu'il avait fait concevoir, il serait désirable que le temps de la pension fût raccourci et qu'elle devînt annuelle. On pourrait ainsi, sans une mesure de rigueur préjudiciable à tout l'avenir d'un jeune homme, rendre à d'autres études ceux qui ne seraient pas faits pour la vie de voyage ou les recherches scientifiques.

» Il reste bien entendu que la pension pourrait être renouvelée, et je demanderais même qu'elle pût être prolongée au delà du terme, aujourd'hui normal, de trois années. Il faut que des travailleurs éprouvés, engagés dans une recherche intéressante et qui demande beaucoup de temps, puissent la pousser jusqu'au bout et que l'École puisse s'assurer leurs services. Le droit resterait, d'autre part, au directeur et à la Commission d'examen, dans le cas où aucune candidature ne les satisferait, de laisser une place vacante et d'appliquer les ressources ainsi rendues disponibles aux travaux des membres plus anciens de l'École.

» Telles sont, Monsieur le Ministre, quelques-unes des réformes qui me paraîtraient avantageuses pour l'École; j'ai l'honneur de les

soumettre à l'examen de votre administration, et si vous voulez bien approuver mes propositions, je vous prierais de saisir la Commission compétente de l'Académie pour modifier, d'accord avec elle, les règlements aujourd'hui en vigueur¹. »

Il n'a pas fallu moins de sept ans à M. Homolle pour faire sanctionner son plan. Des résistances s'étant produites, il n'essaya pas de forcer la place. Il la tourna. La meilleure façon d'imposer une loi étant de lui donner d'abord la valeur d'un usage, il multiplia les précédents. Depuis 1850, rien ne s'opposait à ce que les Athéniens fussent pris en dehors de l'École normale. Mais en fait, à l'exception de trois membres hors cadre², on ne comptait, sur une quarantaine de promotions, qu'un pensionnaire, Émile Gebhart, qui ne fût pas normalien. M. Homolle s'adressa résolument à la Sorbonne et aux Facultés de province. Des choix comme ceux de Gabriel Millet, de Gaston Colin, de Joseph Laurent, ont brillamment justifié sa libérale initiative. En même temps qu'il organisait à Paris un stage officieux, il s'arrangeait de manière à garder, bien au delà du terme de leur pension, certains de ses élèves, comme Millet, comme Perdrizet, dont il eût été fâcheux d'interrompre les travaux.

Le pas décisif fut franchi en 1899. Dans son rapport du 25 avril 1892, M. Homolle, soucieux de ne pas heurter les opinions reçues, inclinait encore à exiger de tous les candidats le titre d'agrégé. Sept ans plus tard, ses vues se sont élargies. « Le rôle d'école d'*application* paraît fini, » m'écrivait-il : « c'est une école de *production* qu'il nous faut, ou plutôt il faut concilier les deux³, » et, par suite, ne plus faire uniquement appel aux universitaires. Cette idée n'était pas nouvelle chez lui. Dans une communication du 3 mai 1891, nous la trouvons déjà exposée : « Permettez-moi de signaler à l'Académie le besoin urgent que nous aurions d'attacher à l'École, d'une manière permanente, un architecte, qui deviendrait avec le temps un érudit, et qui mettrait en valeur tous les monuments que nous viendrions à découvrir. Il pourrait relever tous les autres, à mesure qu'ils sortiraient de terre, tiendrait l'Académie sans cesse au courant par des plans et des restaurations et constituerait ainsi des archives monumentales du plus grand prix. Aujourd'hui, faute de relevés, la moitié de nos propres découvertes, celle qui se rapporte aux monuments, nous échappe et reste comme

1. Rapport au ministre, Athènes, 25 avril 1892 (Doss. I. P.).

2. Barrilleau (1880), Engel (1881), Beauchet (1895).

3. Athènes, 28 avril 1899.

non avenue. Nous sommes, de ce fait, nous les plus anciens à Athènes, dans un état d'infériorité regrettable à l'égard de *tous* nos concurrents. M. le Ministre, à qui j'ai soumis ces observations, a bien voulu en reconnaître la justesse; mais il m'a répondu que nul changement ne pourrait être introduit à l'École que par l'Académie; j'ai lieu de croire que des propositions en ce sens ne le trouveraient pas indifférent¹. » Il s'agissait, en somme, non pas de ressusciter l'ancienne section des beaux-arts, simple nom dont on avait paré des hôtes de passage, mais de réaliser la conception qu'elle était censée représenter. L'innovation n'ayant pu aboutir en 1891 et les fouilles de Delphes en ayant démontré l'urgence, M. Homolle prit le parti, huit ans plus tard³, de s'annexer, sans concours, un architecte.

M. THÉOPHILE HOMOLLE²

Grâce à ces longs travaux d'approche, la révolution se trouva consommée dans les faits. Il ne restait plus qu'à lui donner l'existence légale. Ce fut l'objet d'un décret⁴, rendu le 18 juillet 1899, après avis conforme de l'Académie : « L'École d'Athènes, » stipule l'article I^{er},

1. *C. R. Acad. Inscr.*, 1891, 4^e série, t. XIX, p. 202. Le même vœu avait été formulé plus d'une fois par M. Salomon Reinach (*Chroniques d'Orient*, t. I, p. 121, 222, 285; t. II, p. 2, n. 2.)

2. D'après une photographie de la maison Pirou.

3. Arrêté du 18 mars 1899, déléguant pour un an à l'École d'Athènes Castex, architecte diplômé de l'École des Beaux-Arts.

4. Texte en appendice.

« se recrute soit parmi les agrégés de l'enseignement secondaire qui ont fait dans les grands établissements scientifiques de France une année au moins d'études spéciales pour se préparer à leurs futurs travaux, soit parmi les candidats que recommandent leurs titres scientifiques. » De triennale, la durée de la pension devient annuelle, mais avec faculté de renouvellement : la mission des jeunes Athéniens sera prolongée d'un an ou plus, « si leurs aptitudes, les nécessités de leurs travaux et les intérêts de l'École justifient cette prolongation » (art. 3). Puis, disposition neuve et particulièrement heureuse, les anciens « pourront être rappelés en Grèce à une époque quelconque de leur carrière, si ce nouveau séjour est jugé avantageux pour la science » (art. 4).

Pendant cinquante ans, la pupille de l'Académie, se dégageant de l'idée d'école, avait marché vers l'idée d'institut. Le décret du 18 juillet 1899 est le dernier terme de cette évolution. Il faut en louer l'esprit et la forme, la rédaction sobre et souple, l'élasticité adroite. A côté des talents universitaires, qui ont brillé dans les concours, il admet les capacités techniques, qu'on juge à la qualité des œuvres et non à la multiplicité des parchemins. L'écueil pourrait être le népotisme. Mais comme pour toute mesure à prendre l'assentiment académique est nécessaire, il sera facile de se garantir contre l'arbitraire et la fantaisie. Au seuil du vingtième siècle l'École se trouve ainsi en mesure de réaliser pleinement le type vers lequel elle a tendu, avec bien des vicissitudes, depuis le milieu du dix-neuvième. Elle est maintenant une sorte de petit Collège de France archéologique. A elle de justifier les espérances qu'il est permis de concevoir en la voyant enfin dans le droit fil de sa destinée.

Une modification non moins profonde est celle que vient de consommer le décret du 20 janvier 1900. Mais l'institution d'une section étrangère sera plus utilement examinée tout à l'heure, quand nous présenterons le tableau de la politique extérieure suivie par l'École depuis neuf ans.

La cinquième Direction ayant semé les idées avec abondance, il m'a paru logique d'exposer largement sa doctrine. Mais son activité ne tient pas toute dans son idéal de réformes et nous trouvons à louer ailleurs que dans sa législation. Pour les voyages, le libéralisme attentif et curieux d'Albert Dumont a de nouveau prévalu. Au domaine habituel des explorations, péninsule balkanique, Archipel, Crète, Chypre, Asie Mineure, se sont ajoutées de nouvelles provinces. Jouguet a repris, dans la vallée du Nil, les traces bien effacées de

Lacroix (1847) et de Deville (1860) : « Depuis longtemps, nous regrettions, M. Maspero et moi, qu'une sorte de barrière séparât nos Écoles du Caire et d'Athènes, alors que tant de liens historiques unissent l'Égypte et la Grèce; nous étions très persuadés l'un et l'autre de la nécessité d'une collaboration. L'esprit très ouvert de M. de Morgan avait été frappé de son côté des avantages qu'elle présenterait, et, au début de l'année, il me fit demander un membre de notre École pour l'aider dans la publication des papyrus grecs et la préparation du catalogue archéologique du Musée gréco-égyptien de Gizeh... Je ne doute pas, Monsieur le Ministre, d'avoir agi conformément à vos vues en répondant par un concours empressé à l'appel cordial du directeur des Antiquités égyptiennes, conformément aussi aux intérêts de l'École, qui a besoin d'élargir son domaine; de la science, qui s'accommode mal du morcellement des études ». Dans le Liban, entre l'Oronte et le Tigre, Perdrizet et Fossey ont continué l'œuvre épigraphique de Waddington, abordé l'archéologie héthéenne, entamé la philologie sémitique. Ce n'est là qu'un premier pas, et l'École aura maintenant ses Syriens, comme elle a eu ses Anatolites. Par Trébizonde, dont les églises ont fourni à Millet la matière d'un mémoire remarquable, elle est arrivée aux portes de l'Arménie et, le byzantinisme aidant, elle a pris contact avec l'Orient slave. Ces voyages, qui l'ont promenée du monde arabe au monde russe, témoignent, par leurs résultats, à quel point était peu fondée la distinction entre régions scientifiques, où l'on recueille des monuments, et régions pittoresques, où l'on ne fait que de la fantasia. Chaque pays a sa dominante archéologique qu'on ne saurait écarter par une classification arbitraire et sur laquelle on doit, au contraire, diriger l'aptitude spéciale capable de la dégager.

Des fouilles, je dirai peu de chose. Delphes, la plus grande de toutes les entreprises athéniennes, aura plus loin son chapitre. Délos de même. Il convient cependant, pour l'île sainte, de mentionner sans plus attendre la belle campagne de Couve (1894), à laquelle on doit la révélation d'une note pompéienne, insuffisamment soupçonnée jusque-là. Les deux sanctuaires apolliniens ont occupé l'activité des pensionnaires sans l'absorber. En Béotie, l'enceinte d'Erimokastro (Jamot, 1891) et les constructions de l'île de Gha (De Ridder, 1893); en Acarnanie, l'agora de Stratos (Joubin, 1892); en Carie, les ruines du temple d'Hécate à Lagina (Chamouard, 1892) ont été déblayées

1. Homolle à G. Leygues, Athènes, 1^{er} juin 1894 (Doss. I. P.).

ou sondées. Il n'a pas tenu, d'ailleurs, à M. Homolle que les champs de recherches n'aient été plus nombreux; mais où le simple explorateur passe relativement sans encombre, le fouilleur se heurte à un rituel compliqué dont il n'est jamais sûr de sortir à sa gloire.

Relativement aux envois, « l'essentiel, » nous dit M. Homolle, « est



1 2 3 4

SAINTE SOPHIE DE MONEMVASIE 2

de commencer par des travaux limités et précis, des recherches rigoureuses, qui sont un bon exercice de méthode et permettent de déployer les vraies qualités d'un savant. La thèse vient ensuite pour montrer la puissance de conception qu'on peut avoir. Le premier devoir de nos missionnaires est de recueillir, de publier et de commenter des monuments inédits 1. » De là, un retour heureux à l'utile tradition des catalogues : « Les catalogues ne sont pas seulement une des disciplines les meilleures pour l'esprit; ils ont encore cet avantage de nous associer à l'adminis-

tration grecque des Musées, trop habituée à compter exclusivement sur le zèle et la science des Allemands. De plus, étant dans les mains de tous les savants, ils vont partout rendre témoignage de l'activité de notre École 3. » On sait la place qu'a prise, dans toute bibliothèque

1. Rapport au ministre, Athènes, 3 avril 1891 (Doss. I. P.).

2. D'après une photographie prise en mai 1896 par Gabriel Millet. Personnages :

1. Chesnay; 2. Liris, éphore; 3. Emmanuel Kapitzini; 4. Jean Negroponte.

3. Homolle à Léon Bourgeois, Paris, 25 avril 1892 (Doss. I. P.).

archéologique, l'inventaire des bronzes de l'Acropole, rédigé par De Ridder et dont les libéralités de l'Académie ont hâté l'achèvement ¹.

Dès son arrivée en Grèce, M. Homolle se proposa de favoriser de tout son pouvoir la renaissance des études byzantines. Il trouva dans Gabriel Millet, avec les qualités scientifiques les plus précieuses, la passion la plus ardente. Joseph Laurent, qu'il forma ensuite, apporta dans les mêmes études des aptitudes aussi distinguées. A Mistra, l'architecte Eustache, envoyé par la Villa Médicis, les peintres Yperman et Ronsin; à Daphni, MM. Troump et Convert; à Monemvasie, MM. Chesnay et Negroponte prêtèrent à l'École le concours de leur talent. Des négociations furent engagées avec l'Institut russe de Constantinople et l'Académie de Saint-Petersbourg en vue d'entreprendre à frais communs une exploration générale des couvents de l'Athos. Un recueil des monuments de l'art byzantin est commencé; il en est de même du *Corpus* des inscriptions chrétiennes, auquel M. Franz Cumont apporte l'appui de sa science éprouvée ².

L'épigraphie de l'époque classique a trouvé en Bourguet, en Colin, des interprètes d'une rare valeur. Perdrizet, dont l'intelligence curieuse et prompte est toujours en éveil, a reconnu les secteurs les plus différents de la sphère archéologique. L'exhumation d'un nouveau dialecte grec, celui de Delphes, que Fournier travaille à nous restituer, est un fait qui marquera dans l'histoire de la philologie. Pour la géographie, satisfaction a été donnée à plus d'un vœu. Quelques itinéraires ont paru dans le *Bulletin*. Le même recueil a publié le plan du port et des docks de Délos, dressé par Ardaillon avec l'aide de Convert et l'assistance des marins du *Cosmos*. Ardaillon et Convert ont également effectué (1893-1894) une triangulation complète de l'île et reporté les résultats de leurs calculs sur une carte à grande échelle. C'est, dans ce genre, ce que l'École a produit de plus considérable et de plus rigoureux ³. On en dira autant de l'étude, à la fois géologique, économique et historique qu'Ardaillon a faite des mines anciennes du Laurium. Ses laborieuses campagnes au pays des galènes d'argent (1892 à 1894) nous ont valu un livre d'une information précise, qui restera l'un des plus serrés de cette période.

Bien d'autres initiatives sont à louer : création d'un outillage

1. *C. R. Acad. Inscr.*, 1896, t. XXIV, p. 549-356.

2. *Ibid.*, p. 584-585 (lettre de M. Homolle à M. Schlumberger, Athènes, 2 novembre 1896); *BCH.*, t. XXII, 1898, p. 410-415, et t. XXIII, 1899, p. 563. Je m'étendrai plus loin sur ces faits.

3. Voir ci-dessous, p. 237.

photographique, topographique et météorologique; renouvellement ou constitution d'un matériel de fouilles donnant, à prix égal, un rendement vingt fois supérieur à l'antique système de la pioche et du couffin; construction d'une salle des fêtes; établissement d'un catalogue systématique qui manquait à la bibliothèque; réorganisation, très ample, dans le *Bulletin*, du service des nouvelles; participation des plus actives aux croisières archéologiques que M. Émile Bourgeois fonda, en 1896, avec le concours du *Tour du Monde*, et que, depuis 1898, M. Louis Olivier, de la *Revue générale des Sciences*, a pris si allègrement en main; célébration du jubilé de



M. HOMOLLE PRÉSENTE AU ROI GEORGES
LA STÈLE DU CINQUANTAIRE¹

l'École, avec inauguration de la médaille commémorative de Roty. Annoncé pour 1897, ajourné par suite de la guerre gréco-turque, fêté enfin le 18 avril 1898, en présence du roi Georges, devant les représentants des Instituts étrangers, au milieu d'une affluence de touristes amenés par le *Sénégal* et l'*Orénoque*, le Cinquantaire a suscité plus d'une critique. L'archéologie a ses bedeaux qui ne souffrent pas d'intrus dans la chapelle.

Est-il utile pourtant, est-il prudent même, dans une société démocratique, de se parcheminer derrière une iconostase? Faut-il regretter que le grand public ait été admis à savoir ce que pensaient de l'École les Académies ou Universités de Saint-Petersbourg, Berlin, Oxford, Rome, Madrid, Gand, Berne, Varsovie, Upsal, Groningue? Quelle est l'entreprise humaine qui gagne à se passer d'encouragement et de sympathie? Laissons donc les pharisiens se scandaliser de ce que la cérémonie où ont été lues de si flatteuses adresses ait eu, en Grèce et en France, « une bonne presse, » et ne craignons pas d'ouvrir notre porte. On ne s'y écrasera jamais trop².

Ce n'est pas dans sa politique extérieure que la cinquième Direction me paraît attaquable. Elle a eu raison d'en revenir,

1. Diehl, *La Grèce, le Mont Athos, Constantinople : Notes et Souvenirs de la croisière de l'Orénoque*, Nancy, Berger-Levrault et C^{ie}, 1898, p. 57. La gravure nous a été communiquée par les éditeurs.

2. Sur le jubilé (historique, programme, circulaires, adresses), M. Homolle a publié un fascicule de CVIII pages : *Le Cinquantaire de l'École française d'Athènes*, supplément au *Bulletin de Correspondance hellénique* de 1898.

vis-à-vis des nationaux ou des étrangers, aux hospitalières traditions d'Albert Dumont. Elle a sainement dit : « La science est faite pour rapprocher et unir; elle ne connaît pas de haine; elle exclut toute pensée de rivalité... La richesse inépuisable du sol suffit à tous... La collaboration constante, l'entente cordiale ne peuvent manquer de produire les meilleurs fruits; elles écarteront la possibilité de tout froissement, éviteront les recherches parallèles et concurrentes, permettront d'introduire dans les travaux plus de méthode et d'unité¹. » La réconciliation avec Ramsay, que des malentendus avaient transformé en adversaire, n'a pas été sans profit². On fit mieux encore de renouer avec Hamdy-bey³, l'habile et heureux surintendant général des Antiquités de l'empire ottoman. Les avantages de cette entente n'ont pas été circonscrits à de précieuses déclarations d'amitié. Chamonard fut associé aux fouilles de Lagina; Joubin, détaché en 1893 au Musée de Constantinople, rendit l'inappréciable service d'en classer et d'en inventorier les collections. Si sa mission à Tchinnili-Kiosk, si sa délégation auprès de l'ambassade de France n'ont pas donné tous les résultats que l'on espérait, c'est que la Turquie est un terrain semé de chausse-trapes, où il faut un infini labeur pour ravir à la fortune ce qu'on peut lui ôter par conseil et par vigilance.

HAMDY-BEY A LAGINA⁴

1. *BCH.*, t. XV, 1891, p. 436.

2. *C. R. Acad. Inscr.*, 1891, t. XIX, p. 291.

3. *Ibid.*, p. 292; 1892, t. XX, p. 304; 1893, t. XXI, p. 348 sqq.

4. Septembre 1892. D'après une photographie d'André Joubin. Sur le fût de colonne est Chamonard.

S'abstenir de toute compétition mesquine n'est pas s'interdire toute émulation généreuse. En admirant ce que les Allemands, venus après nous en Grèce, sont arrivés à faire « avec le prestige de la victoire, le grand renom de leur science, la force des alliances politiques et des camaraderies universitaires, avec une remarquable activité aussi et une singulière intelligence de leurs moyens d'action et de leurs devoirs patriotiques », M. Homolle, dans un rapport en date du 31 mars 1895, s'est demandé ce que nous pourrions tenter nous-mêmes. Il lui a paru qu'il ne fallait pas disputer à l'Allemagne les peuples qui gravitent normalement autour d'elle, mais se soucier de rallier à la France ceux qui nous témoignent des sympathies ou qui ont avec nous des affinités. La question de la section étrangère s'est ainsi posée de nouveau¹. En Grèce, la convention de 1847, communiquée au consul de Belgique, l'intéressa d'autant plus qu'elle répondait à un besoin déjà signalé par lui. L'Institut russe de Constantinople, sondé en vue d'une réciprocité de services, accueillit favorablement ces ouvertures. A Paris, le projet, appuyé par le Comité de patronage des étudiants étrangers², fut l'objet de pourparlers entre le quai d'Orsay et la rue de Grenelle³. A Madrid, M. José Ramón Mélida⁴, conservateur du Musée des Antiques, s'est fait le champion de cette idée, dont M. Homolle l'avait entretenu pendant les fêtes du Cinquantenaire. Un décret⁵, en date du 20 janvier 1900, vient de déterminer dans quelles conditions les savants des pays qui n'entretiennent pas de missions archéologiques en Grèce seront admis à l'École française. En instituant cette section étrangère, MM. Leygues et Delcassé ont enfin donné un corps à la pensée libérale et hardie qu'avaient eue, en 1847, les deux patriotes à qui les Athéniens doivent tant : de Salvandy et Guizot.

Telles ont été les tendances et les œuvres de ces dernières années. Le premier trait qui se dégage de ce tableau, c'est la variété abondante et souple. Il est impossible d'apporter à sa tâche une culture plus étendue que ne le fait M. Homolle, une plus alerte puissance d'assimilation, une facilité plus naturelle à parler avec accent des

1. Voir plus haut, p. 217.

2. P. Melon au ministre, Paris, 29 avril 1895 (Doss. I. P.). Cf. un article de l'*Éclair*, du 31 décembre 1895.

3. Hanotaux à Rambaud, Paris, 6 juin 1896, pour transmettre un mémoire du ministre de France en Grèce sur la question; Rambaud à Hanotaux, Paris, 10 juillet 1896, pour en approuver la teneur (Doss. I. P.).

4. Voir, dans son *Viaje à Grecia y Turquía*, Madrid, 1899, la p. 58.

5. Texte en appendice.

langues diverses. Qu'il s'agisse d'apprécier le caractère architectonique d'un édifice, le style et l'âge d'une statue, d'un bas-relief, d'une série de vases, de signaler les côtés suspects d'un monument apocryphe, d'écarter une ambitieuse hypothèse ou de faire bonne



M. HOMOLLE DANS SON CABINET DE TRAVAIL

justice d'une théorie spécieuse, de passer de la topographie d'Athènes à la chronologie de ses archontes, des ivoires mycéniens aux idoles phéniciennes, d'une particularité de dialecte à la paléographie d'une inscription, son coup d'œil est d'abord celui du spécialiste : sûr, clair, fin, pénétrant, nuancé¹. Mais l'archéologue, chez lui, comme le philologue et l'épigraphiste, n'est que l'auxiliaire de l'historien. Au don de voir juste il joint celui de voir large, d'isoler, dans l'amas des informations confuses, le détail qui fait relief, de l'enchâsser, en pleine lumière, dans la pâte chaude d'une époque. Tout à l'heure,

1. Voir notamment son rapport du 31 mai 1891 sur les progrès de l'archéologie en Grèce (*C. R. Acad. Inscr.*, 1891, t. XIX, p. 275-292); son mémoire, lu à la séance publique annuelle du 16 novembre 1894 (*ibid.*, t. XXII, p. 580-592), sur les fouilles de Delphes; la série de ses notices sur les ex-voto delphiques (*BCH.*, t. XXI, 1897, p. 585-623).

il étudiait la technique d'un bronze avec une minutie d'atelier. Voici maintenant que, pour en déterminer l'école, le ton s'élève sans effort : « On voyageait sans cesse dans cette Grèce, si vivante, des guerres médiques; les idées y circulaient comme les hommes et les produits industriels; les inventions s'y propageaient en un moment grâce à l'élan de la curiosité, à la concurrence du patriotisme, du commerce et de l'art. Nous la croyons divisée par la mer, et la mer l'unissait; elle était une par l'intelligence, par le sentiment de sa noblesse et le mépris du barbare¹. » Il y a dans cette érudition, que transfigure la pensée, une singulière force de plénitude.

Le second trait, c'est une propension d'artiste à compter sur l'inspiration et à oublier parfois l'échéance. J'accorde que ce laisser-aller est plein de grâce², que la meilleure façon de cheminer sans encombre est de se garer aux carrefours; que ce mélange de nonchalance sereine et de prestesse malicieuse est admirable pour sauver de bien des cas épineux. Mais cette dextérité fait surtout valoir le diplomate. De l'administrateur on attend quelque chose d'un peu différent : la faculté de discipliner l'imagination créatrice, de ne l'appliquer qu'à des besognes successives, méthodiquement classées et quotidiennement réparties.

D'une intelligence supérieure, M. Homolle est de ces heureux que la richesse même de leurs dons transforme en prodiges. L'indépendance est, avec le charme, sa maîtresse qualité. Il n'appartient à aucune coterie; il n'a aucune superstition professionnelle, ni universitaire, ni académique. Son libre et flexible jugement ignore ce qui est livresque, hiérarchique et convenu; sa large initiative est étrangère aux petitesesses d'un formalisme envieux et mesquin. Cette générosité du cœur, cette noble chaleur de l'esprit font de celui qui les possède une très haute incarnation de l'âme française.

Il est inévitable qu'une nature de prime saut, volontiers séduite par la fleur de toute beauté nouvelle, en arrive à perdre de vue la minutie des tâches ingrates. Le *Bulletin*, qui devrait être pour l'École une manière d'*ordo* imprimé à date fixe, paraît, depuis neuf ans, d'une façon trop peu régulière; sa perfection matérielle, sa correction typographique laissent à désirer; certains documents d'une importance capitale y sont publiés comme à la dérobée, en petit texte, avec une absence de coquetterie qui étonne.

1. *L'Aurige*, dans les *Monuments et Mémoires (Fondation Piot)*, t. IV, 1897, p. 200.

2. « M. Humalle nous est arrivé, » écrivait Albert Dumont, le 26 février 1876. « C'est en effet une nature distinguée, très attachante » (lettre inédite à Geffroy).

Pour Délos, c'était une idée heureuse que de faire dresser la carte de l'île. Mais, l'opération terminée, quand nivellements et sondages, levés et calculs ont coûté des mois de labeur, quand pas un caillou ancien n'est resté sans indice, quand, sur une minute longue de quatre mètres et large d'un mètre cinquante, le nombre



LE TRÉSOR DE CNIDE

Gravure empruntée à l'*Album des fouilles de Délos*.

des points cotés s'élève à cinq ou six mille, on ne peut s'empêcher de regretter que les nécessités budgétaires condamnent le travail à rester manuscrit.

Sans M. Homolle, sans sa diplomatie nette, résolue, fertile en ressources, sans la crânerie avec laquelle il assumait, aux heures de péril, d'écrasantes responsabilités, jamais la France n'aurait eu l'honneur de révéler au monde les Trésors d'Athènes et de Cnide, l'Aurige et les Caryatides dansantes, le Trophée de Paul-Émile et l'Athlète thessalien. Mais, le char lancé, il semble que son conducteur l'ait dirigé d'un peu haut. Pour mettre rapidement en valeur le champ d'Apollon, ce n'eût pas été trop que de tripler et quadrupler les effectifs de combat. S'est-on assez largement souvenu des promesses de travail collectif que développait le manifeste de 1891 ?

A diverses reprises, en 1893, en 1897, il fut question de faire, pour la géographie et la topographie de la Phocide, pour sa géologie,

sa flore et sa faune, quelque chose d'analogue aux substantielles recherches de nos ancêtres de la Commission de Morée. L'homme le plus capable d'organiser cette reconnaissance avait déjà commencé les études préliminaires. On parla successivement de lui associer un naturaliste et un géologue. D'où vient que le projet en est demeuré là? Laisserons-nous les étrangers dire que la France a dépensé un million à Delphes sans s'être aperçue que le massif du Parnasse, à peine effleuré par Philippson et les Autrichiens, est la clef de la géologie grecque?

Il importe d'autant plus d'attirer l'attention de M. Homolle sur ces lacunes que l'heureux décret du 18 juillet 1899 vient de supprimer toute entrave. L'École a maintenant le droit d'appeler à elle qui bon lui semble, vétéran ou conscrit, épigraphiste ou physicien. Usera-t-elle de ce privilège? Pour Délos, pour Delphes, ces deux monuments grandioses sur lesquels tant de regards sont fixés, se décidera-t-elle à pratiquer la division du travail? Son chef l'annonce. Des engagements sont pris. Notre patriotisme les enregistre avec confiance, puisqu'ils intéressent l'honneur athénien.



L'AURIGE



LIVRE SECOND

L'ŒUVRE





LA VILLA MÉDICIS

Façade intérieure, donnant sur les jardins 1.

PREMIÈRE PARTIE

LA VIE ATHÉNIENNE

I

LES ATHÉNIENS CHEZ LES ROMAINS

Le séjour à la Villa Médicis : établissement du droit d'hospitium en faveur de Beulé (juillet 1851). — L'arrivée au Pincio : présentation dans les ateliers. — La vie quotidienne : le « bosco » et la « ruzzica » ; les discussions et les charges. — Départ. — Intime union de la Villa et de l'École.

En traversant l'Italie pour se rendre à son poste, l'Athénien nouvellement nommé a le privilège d'être l'hôte de l'Académie de France à Rome. Il n'en fut pas toujours ainsi. Notre droit d'hospitium ne date que de 1851, et c'est à Beulé que revient le mérite de l'avoir conquis. En 1847, M. Schnetz avait bien donné, dans les salons

1. D'après une photographie de Lucien Coudray, graveur en médailles.

de la Villa, une soirée en l'honneur des « Argonautes »¹; en 1848, Gandar avait bien fréquenté, d'une manière assidue, l'établissement du Pincio, et il y avait même organisé des lectures-conférences dont le souvenir détermina plus tard M. Eugène Guillaume à créer la chaire de littérature à l'École des Beaux-Arts. Mais ces relations amicales n'étaient pas encore des liens de famille. Beulé consumma l'union. Dans le courant de 1851, l'administration universitaire, ne trouvant pas de candidats pour Athènes, fit proposer aux vétérans d'y prolonger leur séjour. Beulé accepta l'offre, mais à une condition : « Cette condition, c'était l'autorisation régulière, motivée, propre à servir de précédent, de passer six mois à l'Académie de France. Nous avons tous reconnu trop de fois que les ruines et les livres ne suffisent point à former le jugement ou le goût, que le sentiment du beau a besoin lui-même d'une éducation, que l'archéologie ne peut se passer de certaines connaissances et surtout de certaines façons de juger qui n'appartiennent qu'aux artistes; en un mot, que rien n'était plus nécessaire qu'un commerce intime et prolongé, sous le même toit, avec les peintres, sculpteurs, architectes, graveurs, musiciens, qui vivent et pensent en commun à la Villa Médicis². » On approuva l'idée. Beulé partit pour Rome.

Une difficulté l'y attendait. La fondation de Colbert ne dépendait pas, comme aujourd'hui, du ministre de l'Instruction publique : elle relevait du ministre de l'Intérieur, et l'accès n'en était permis qu'aux lauréats de l'Académie des Beaux-Arts. Pouvait-on y introduire des universitaires? L'innovation était grave. Mais les architectes pensionnaires venus en Grèce pour leurs études avaient reçu de Daveluy le plus généreux accueil. Tétaz était resté sept mois à la maison Ghennadios³, Desbuisson plus d'un an. L'École de Rome avait contracté, vis-à-vis de l'École d'Athènes, une dette de courtoisie qu'elle avait à cœur de payer. Son directeur, le peintre Jean Alaux⁴, se rendit, avec une entière bonne grâce, aux raisons qui lui furent soumises. Invité par lui, Beulé logea dans la chambre turque⁵, décorée jadis

1. H. Druon, *Charles Benoît*, p. 48.

2. Beulé, *Journal des Savants* de décembre 1872, p. 766.

3. Et non dix-huit mois, comme l'imprime Druon, *Charles Benoît*, p. 102. Cf. Roux, lettre du 7 septembre 1847 (*Correspondance*, p. 25).

4. Né à Bordeaux le 15 janvier 1787, mort à Paris le 2 mars 1864.

5. A l'en croire (*Journal des Savants* de décembre 1872, p. 767), il aurait vécu « pendant six mois, » dans l'intimité d'André, de Charles Garnier, de Cabanel, de Paul Baudry, d'Eugène Guillaume. Beulé n'a guère habité le Pincio que deux à trois mois. Il y est arrivé vers la fin de juin, et, au début d'octobre, il était depuis plusieurs semaines à Naples (*Rev. Études gr.*, t. XI, 1899, p. 3). Sur le séjour de Beulé à la Villa, cf. Guigniaut, *Rpp.* I (22 août 1851), p. 466.

par Horace Vernet. L'Académie des Beaux-Arts, avisée de cette libérale initiative, en témoigna sur le moment quelque mauvaise humeur¹. Mais l'habitude prise acquit force de loi, et le règlement du 10 février 1859 donna bientôt une sanction officielle à ce qui n'avait été jusque-là qu'une tradition.

Depuis l'heureux succès des négociations de Beulé, cinquante promotions ont bénéficié du précédent établi en sa faveur. L'Athénien arrive généralement au Pincio dans la première quinzaine de décembre. On le conduit d'abord au « massier ». Le massier est celui qui tient la masse, encaisse les amendes, gère, administre, invite, au nom et pour le compte des camarades qui l'ont élu. C'est à la fois un économe, un chef du protocole et un maître de maison. Il indique au nouvel hôte la pièce qu'on lui destine. Les uns, comme Beulé, Mézières, Gebhart, grimpent à la chambre turque, la chambre la plus élevée de Rome, située au sommet du campanile de droite et munie d'un paratonnerre en ruines



LA CHAMBRE TURQUE²

où la foudre passe de temps en temps³. Les autres occupent, à une altitude plus modeste, le « tombeau étrusque ». Qu'on ait vue sur le Vatican ou sur les jardins Borghèse, il est d'usage de ne s'installer qu'après s'être fait présenter aux artistes dont on devient le commensal. On jette donc sa valise dans un coin, et la tournée des ateliers commence. Partout, le tutoiement est de rigueur. Chez tous, sculpteurs ou

1. Il est inexact d'écrire, comme le fait Beulé (*Journal des Savants* de 1872, p. 767) : « Quelques semaines plus tard, Raoul-Rochette, secrétaire perpétuel, annonçant à M. Alaux que l'Académie des Beaux-Arts avait approuvé par son vote l'admission d'un membre de l'École d'Athènes à la Villa Médicis. » L'Académie des Beaux-Arts déclina, au contraire, toute responsabilité et répondit « qu'une pareille mesure, si elle devait se renouveler, pourrait donner lieu à beaucoup d'inconvénients » (procès-verbal de la séance du 26 juillet 1851, au Secrétariat de l'Institut). Mais, l'année suivante (juin 1852), Mézières vint à son tour occuper la chambre turque. Dès lors, tous les Athéniens furent considérés et traités à la Villa comme les pensionnaires en titre.

2. D'après une photographie d'Alfred Recoura, pensionnaire architecte.

3. E. Gebhart, *Souvenirs d'un vieil Athénien*, dans la *Revue universitaire* du 15 juin 1892, p. 64.

peintres, graveurs, architectes ou musiciens, la même main cordiale se tend avec une simplicité robuste : « Tiens, c'est toi, l'Athénien ? Assieds-toi là, mon vieux !... » Et la conversation, d'une verve franche et familière, se nuance de la teinte d'originalité propre à chacun.

Le graveur Buland, quand je lui fus présenté de la sorte, posa joyeusement son burin sur la table ; son nez trapu s'écarquilla sur sa face socratique et d'une voix au timbre gouailleur, où perçait une sympathie fraternelle : « Ta tête me revient, » dit-il ; « je t'adopte. » Et, en effet, six semaines durant, cet artiste plein de cœur et d'entrain, l'un des conteurs les plus amusants que j'aie connus, se fit mon guide dans Rome et dans la campagne romaine.

Chez le sculpteur Lombard, ce fut une autre note. On a coutume, à la Villa, de couler en bronze le portrait de l'Athénien. Ce n'est pas le moins précieux des souvenirs que l'on garde de l'hospitalière demeure. Un exemplaire de l'œuvre est suspendu dans la salle à manger des pensionnaires, à côté des toiles où les lauréats de peinture immortalisent, depuis 1809, les gloires de la maison. A Lombard incombait le soin d'exécuter mon effigie. Il me prit les tempes entre ses pouces, m'examina de face, de dos, de profil, se recula, s'avança, me campa en gladiateur mourant, en Hercule Farnèse, en Apollon du Belvédère : « Comment veux-tu que je fasse ton médaillon ? » s'écria enfin, gravement, cet humoriste : « Tu n'as pas de plans ! »

Quant à Redon l'architecte, il nous laissa piétiner un quart d'heure, le massier Vidal et moi, devant son logis. A nos appels, à nos discours, à nos instances ne répondaient que des grognements sourds et des glapissements inarticulés. Pris d'inquiétude, je parlais d'aller chercher le médecin, quand la porte s'ouvrit. Dans l'embrasure, — tel, avec sa moustache blonde, Vercingétorix bravant César, — un masque original, superbe de flegme et de vie, me dévisageait. Que scrutaient-ils, ces yeux bleus, avec leur netteté puissante et limpide ? Je me sentis fouillé jusqu'au tréfonds. L'examen fut sans doute favorable, car, séance tenante, je reçus l'accolade d'investiture et un dialogue s'engagea, fantastique, où mon interlocuteur étouffa, sous un jaillissement d'idées et d'images, les hérésies bourgeoises que j'étais censé lui avoir servies la veille.

C'est une magie pour l'Athénien que cette Terre promise de l'art et de la gaité. Au saut du lit, notre heureux compagnon, un manteau romain sur l'épaule, va d'atelier en atelier, apprenant les termes d'argot, s'initiant à la manière dont un crayon, un pinceau, un ébau-

choir traduisent la forme humaine. Mais, bientôt, la visite aux monuments et aux musées le réclame; il a rendez-vous au Vatican ou au Palatin. Ce n'est pas sans maugréer qu'il s'arrache au divan où coulent si vite les heures insouciantes, tandis que le modèle, immobile et nu sous la lumière qui lustre son épiderme, semble,



LA SALLE A MANGER DES PENSIONNAIRES ¹

au milieu des « chochars » bariolés des murs, une divinité d'albâtre ou d'ivoire.

A midi, on se retrouve autour de la table commune, devant le fiaschetto enjuponné d'osier où luit, topaze fluide, le chienti généreux. Le déjeuner fini, on gagne les jardins, qu'ombragent des chênes-verts et des pins-parasol. On a le choix entre trois genres de distractions : le jeu de boules, la partie de « ruzzica », la promenade au « bosco ». Le bosco est un bois d'une vétusté sombre et sauvage, qui se dresse, en bastion d'angle, au-dessus du mur de l'antique enceinte de Rome. Cette thébaïde sylvestre, refuge aimé des corneilles, possède un belvédère d'où le regard embrasse la noble ligne bleue

1. D'après une photographie de Lucien Coudray, graveur en médailles.

des monts de la Sabine. Les rêveurs y méditent loin du bruit. Quant aux gens sociables, fuyant la pénombre verte de cette solitude moussue, ils goûtent, sur une esplanade, les pacifiques émotions du



L'HOMME DE NEIGE!

cochonnet. Plus loin, entre les haies de buis taillés, ceux qui sont fiers de leurs muscles, renouvelant les exploits du Discobole, lancent à toute volée le palet de bois cerclé de fer dont se compose la ruzzica. Si, d'aventure, l'hiver couvre d'une ouate blanche les massifs de lauriers-roses, autre passe-temps. On se dit que le Mercure de Jean de Bologne, à force de s'élaner de sa vasque sur le perron de la loggia, doit s'ennuyer de toujours brandir solitairement son caducée dans le vide. Si on lui donnait un pendant? A l'œuvre!

On amasse la neige, et un géant se carre, énorme, devant le coureur tout petit.

Le soir, au salon de la communauté, l'esprit et l'entrain redoublent; la fantaisie et l'outrance atteignent leur paroxysme. Un musicien se met au piano; des voix montent; l'atmosphère vibre. Chants, rires, lazzis, critiques, réflexions, controverses se mêlent et se heurtent.

1. Janvier 1891. Personnages, I. Dans le bas : à gauche, coiffé d'un béret blanc, Tournaire, l'architecte de Delphes; à droite, symétriquement, le sculpteur Desvergnès. II. Ligne du milieu : à gauche, sous le manteau romain, Vernon, graveur en médailles, avec Couve un peu en arrière; à droite, tenant une poignée de neige, le sculpteur Convers, avec Chamonard derrière lui. III. Dans le haut : deux têtes, celle du peintre Laurent entièrement visible; celle d'André De Ridder masquée aux trois quarts. — D'après une photographie du sculpteur Boutry.

On s'emballe; on s'éreinte; on s'embrasse. Les parodies hachent les discussions. Redon fait le gâteaux bordelais. Fougères déclame un discours de comice agricole. Deschamps mime un examen de bachot. Pierné sertit le dernier mot de Labatut. C'est un tohu-bobu plein de fièvre, sérieux, bouffon, échevelé. Dans un coin, l'album aux caricatures, ou, pour mieux dire, le « cahier des charges », s'enrichit de silhouettes comiques, de linéaments grotesques, de scènes désopilantes. L'hyperbole règne : « Ta peinture est mûre pour l'Institut. — Mon vieux, tu n'as pondu qu'un navet. — Je parie, l'Athénien, que tu regardes les tableaux à l'endroit? Une toile qui a de la gueule doit être vue le haut en bas... » Rabelais, Daumier et Labiche se renvoient la balle, avec cette finesse d'observation sensée et cette richesse d'invention comique dont est faite la verve gauloise. Pour former le caractère comme pour aiguïser le talent, rien ne vaut la spirituelle bataille qui suit le dîner quotidien.

Oh! les solides amitiés que l'Athénien noue là! Avec quel regret il quitte ce milieu sincère et vibrant! Comme il a le cœur gros au départ, quand, par quelque soir humide et doux, où déjà l'éveil du printemps frissonne, ses plus chers hôtes du Pincio viennent l'embarquer dans le train de Naples! Comme il songe peu, dans l'émotion qui le secoue, à dissimuler ses larmes, et comme il y a de saine jeunesse, de fraternelle gratitude, d'enivrante poésie dans l'accolade de l'adieu!

On se sépare; mais on se retrouve. Sans parler du « Dîner de Rome et d'Athènes », où plus tard, à Paris, les liens de camaraderie



O. ROTY

1. Portrait par Léon Comerre, Rome, 1878. Gravure extraite de *l'Illustration* du 10 février 1900, p. 84.



se resserrent entre contemporains et se créent entre générations différentes, École et Villa tressent par moitié une guirlande de noms indissolubles. About et Garnier grimpent ensemble les sentiers qui mènent au temple d'Égine. Normand lève pour Mézières le plan d'un couvent de l'Ossa. Lebouteux dessine pour Beulé l'entrée de l'Acropole. Daumet explore avec Heuzey les champs de Philippes et de Pharsale, pendant qu'Edmond Guillaume copie avec Perrot le monument d'Ancyre. Boitte suit Wescher à Kastri. Joyau accompagne Terrier au cap Sunium. Coquart fouille avec Deville à Samothrace. Dumont ne se conçoit pas sans Chaplain, pas plus que Rayet sans Thomas. Nénot collabore avec Homolle à Délos et Tournaire le seconde à Delphes. Eustache aide Millet à Mistra. Pontremoli partage les fatigues d'Haussoullier à Didymes. Laloux ne restaure pas Olympie sans Monceaux; Defrasse s'associe Lechat pour Épidaure; Pontremoli a besoin de Collignon pour Pergame. L'École célèbre-t-elle son jubilé? Roty veut que ce soient les noces d'or de l'Art et de la Science, et les Athéniens scellent au mur de leur bibliothèque une des compositions les plus délicates du grand médailleur, présent exquis et impérissable de l'amitié romaine.





A LA BIBLIOTHÈQUE¹

II

LES ATHÉNIENS CHEZ EUX

La maison du Lycabette : son aspect. — Le jardin ; l'aile des pensionnaires ; la bibliothèque ; le musée. — La vie intérieure ; les démêlés avec le « chef » : fronde de 1858. — L'ancien règlement et le nouveau. — Les distractions : la Marine, la ville, le monde. — Le doyen ; ses attributions. — Les serviteurs d'autrefois : Pétro et Logothète ; les serviteurs d'aujourd'hui : Jani, Sotiri, Kharambo. — Le charme de l'École.

Sur le Pincio, dans la noble demeure des Médicis, l'Athénien menait une vie d'aristocratique loisir, belle de toute la splendeur d'un décor princier. Au pied du Lycabette, il ne retrouve pas un palais qu'ont bâti et décoré les grands artistes de la Renaissance, une loggia où s'est accoudée la pourpre des papes, un jardin où ont erré Ingres et Berlioz. La maison qu'il habite est modeste. Le matin, ses degrés en marbre du Pentélique ne voient pas se cambrer, en des costumes qui chatoient, de sculpturales Transtévérines. Mais elle est d'une blancheur qui plaît à l'œil, et son air de recueillement convient à la science. L'azur de l'Attique l'auréole d'une fine lumière ; on y entend bourdonner souvent la rumeur d'une gaîté jeune, et la gloire de l'Acropole lui sourit magnifiquement à l'horizon.

1. Personnages : à droite, le front appuyé sur la main, Paul Perdrizet ; à gauche, Pierre Jouguet.

L'enclos où elle s'élève a bien changé d'aspect depuis que Bloch, Collignon et Bayet y pendirent la crémaillère. Ce n'était alors qu'une pente inculte et décharnée. Aujourd'hui, les rosiers ont bonne mine; les poivriers et les tamaris donnent une ombre discrète; les pins exhale une saine odeur aromatique. Une avenue, partant de la grille, dessert, en dos d'âne, le jardin et la maison. Celle-ci, avec son perron qui l'exhausse et sa montagne qui la domine, ressemble de loin à la gare d'un funiculaire. L'aile droite est réservée à la Direction; le pavillon central abrite la bibliothèque et le musée; les pensionnaires occupent l'aile gauche.

Entrons dans ce dernier corps de logis. Le rez-de-chaussée compte une demi-douzaine de pièces, dont quatre ont déjà leur histoire: le salon, la salle à manger, la chambre de l'architecte et la chambre de la toïse. Le salon est petit; mais un moelleux tapis de Smyrne en velouté le plancher et les chaudes bigarrures d'un « kiz-kilim » y éclatent sur le divan: ce luxe asiatique est le produit du baccalauréat. Dans la salle à manger, une chouette empaillée se renfrogne sous le verre d'une cage. Il eût été plus artistique de faire à Pallas Athéna l'hommage d'un bronze ou d'un biscuit; mais l'archéologue qui consacra cet ex-voto avait sans doute plus de piété que d'argent de poche et il estima que le pharmacien lui prendrait moins cher que le fondeur ou le marbrier. La chambre de l'architecte est réservée aux Romains qu'envoie l'Académie de France. Cook y conduira un jour ses théories de misses, quand il saura que les constructeurs de palais du Paris moderne ont presque tous couché là. La chambre de la toïse est contiguë à la bibliothèque. Depuis 1874, toutes les promotions s'y sont mesurées à leur tour, Il y a là un chambranle où des barres horizontales s'échelonnent, surmontées de noms et flanquées de cotes: c'est l'« authentique kanôn de la Galliki Skoli à travers les âges ». Haussoullier et Holleaux y détiennent le record de l'altitude, l'un avec 1^m 89, l'autre avec 1^m 86. Cousin figure à l'autre extrémité de la liste, avec le minimum de taille requis pour le fantassin français.

Les pièces du premier étage sont les plus agréables. L'air et la lumière y abondent; la vue y est superbe sur la plaine, le bois d'oliviers, la mer de Salamine et d'Égine. C'est là que résident les anciens. Chacun d'eux, outre sa chambre à coucher, pourvue d'un lit à moustiquaire, y a son cabinet de travail ou « graphio ». Le graphio est un pittoresque mélange de dénûment administratif et d'effrénée turquerie. Un fauteuil de paille, une table en bois blanc et un divan de cotonnade y représentent la munificence de l'État. Mais quelle

débauche de couleur sur les murs! Des cuivres de Damas ou du Caire rutilent au milieu de « chochars » romains; des plats de Rhodes font miroiter leurs tulipes sur des portières de Karamanie; des broderies



L'ÉCOLE FRANÇAISE D'ATHÈNES 1

valaques ou bulgares égaient de leurs teintes claires les sobres losanges des coussins de Bokhara. C'est partout une profusion d'armes, de chapelets, de tambourins, d'icônes. Des fresques, œuvre de Loviot et de Jamot, ornent quelques manteaux de cheminées. Elles figurent des personnages de vases peints, des dieux traités dans un sentiment de parodie joyeuse, une Pallas à casque et à lance qui

1. A droite, les fenêtres cintrées sont celles du pavillon central (bibliothèque et musée); à gauche, s'avance l'aile des pensionnaires.

fait la nique à un Poseidon muni du trident, un hoplite empanaché qui s'agenouille glamment devant une borne-fontaine où une Chloé rustique emplît sa cruche.

La bibliothèque relie l'aile des pensionnaires à l'aile de la Direction. Son rôle moral n'est pas inférieur à son utilité scientifique. C'est mieux qu'un lieu de travail admirablement fourni en ouvrages spéciaux : c'est un État-tampon interposé entre ceux qui ne songent pas encore à l'Institut et celui qui oublie parfois qu'il n'en a pas toujours été ; c'est la zone tempérée comprise entre la zone torride et la zone glaciale. Au-dessus, règne un désert poudreux : le musée. Depuis que ses myrinéennes ont émigré au Louvre, il ne possède plus que de misérables tessons. La principale curiosité de ces oubliettes de la céramique est une bûche couleur chocolat. Si Pausanias revenait en ce monde, on ne manquerait pas de lui dire que c'est la massue d'Hercule, rapportée de Némée par Dürrbach et Cousin. Mais notre siècle de critique ne mordrait plus aux fables dont les sacristains bernaient ce coquecigrue. La vérité, d'ailleurs, est presque aussi belle : c'est le tronc d'olivier préhistorique à l'aide duquel le vaillant et savoureux Gorceix faillit précipiter cinq ou six douaniers dans l'Hadès¹.

Des appartements directoriaux, cabinet du « chef », salon, salle des fêtes, nous ne dirons rien. Sans parler de quelques portraits d'ancêtres, ils ont, comme tout palais administratif qui se respecte, leur service de Sèvres et leur piano à queue d'Érard. Dans un avenir qui semble proche, la maison du Lycabette s'augmentera d'un nouveau pavillon : le pavillon de la section étrangère. La venue d'un contingent exotique ne manquera pas d'alimenter la vieille gaieté française. Mais nul incident diplomatique n'est à craindre. L'École est encore plus hospitalière qu'elle n'est spirituelle, et la plupart des tempêtes qui agiterent son verre d'eau ont eu pour cause l'excès même de cette qualité.

Telle la fronde de 1858. Les « Argonautes », dès l'origine, s'étaient plu à recevoir leurs protecteurs et leurs amis : Piscatory, Thouvenel, Kopanitzka. Daveluy toléra l'usage², mais à la condition qu'on lui demanderait son agrément et sous cette réserve qu'on s'en tiendrait à des « agapes ». Ces agapes, avec le temps, parurent maigres aux élèves d'un homme qui roulait carrosse. Aussi les laissèrent-ils peu à peu dégénérer en « festins ». Vexé d'une concurrence déloyale,

1. Voir plus haut, p. 159.

2. Mon récit est puisé à ses rapports (Doss. I. P.).

Daveluy, en 1857, interdit toute espèce de réception. Les pensionnaires s'indignèrent, et, comme aucun texte ne les condamnait encore au pot-au-feu collectif, ils s'en allèrent prendre leurs repas à l'hôtel. C'était une retraite sur l'Aventin. Daveluy manda les grévistes. On fit une cote mal taillée. Elle dura peu.

Les effluves du printemps suivant déchaînèrent la guerre civile. Nos Athéniens étaient de hardis compagnons; l'un avait parcouru les halliers de l'Acarnanie; d'autres avaient respiré en Crète la poudre de l'insurrection. Humiliés d'être traités en marmousets, ils machinèrent un coup d'État. Une nuit, au sortir d'un bal, sans pitié pour les insomnies de leur maître, ils introduisirent sur sa tête « de jeunes oisifs pénétrés de leur importance, toujours prêts à gaspiller leur temps et celui des autres ». — Vous reconnaissez sans peine à ce portrait l'aristocratique et sémillant essaim des attachés d'ambassade. — Et ils leur offrirent à souper.

Ce ne fut pas tout. Dans le machiavélique dessein de commettre leur directeur avec des convives en épaulettes, ils invitèrent à un banquet le corps des officiers de vaisseau. Tel était « le scandale donné froidement et de propos délibéré par des maîtres futurs de la jeunesse ». Fermer la porte à des hommes d'épée, c'était se mettre cinq ou six duels sur les bras. Daveluy s'avisa d'un biais, prit les clefs de l'office, claquemura nappe et serviettes. Mais la station navale, qui pactisait avec l'École, se passa de linge. Alors, la domesticité fut solennellement avertie que c'était le renvoi immédiat si jamais pilaf ou dolma était servi par elle à la Marine ou à la Carrière. Les conjurés répondirent à ce coup de Jarnac en donnant leur démission (31 mars 1858). Sans Daumet, l'École était licenciée. Il apaisa les rebelles, les aéra, les fit rentrer dans le droit chemin. Le 28 avril, une capitulation en règle termina les hostilités.

Daveluy usa vigoureusement de la victoire. Un règlement intérieur fut promulgué. Le novice y est suivi pas à pas. En arrivant, il occupe la cellule qui lui est assignée, donne un reçu des objets qui la garnissent et s'en déclare responsable. La salle à manger devient un réfectoire. L'article 5 enjoint de s'y nourrir en commun et interdit d'y inviter qui que ce soit, à moins d'une autorisation expresse du supérieur. L'article 11 ne tolère de visites au couvent que deux jours par semaine, le lundi et le vendredi, à partir de midi. Sur les 285 francs nets dont se compose la solde mensuelle, l'article 16 retient cent francs, qu'il glisse dans la tirelire aux voyages. Ce fut ainsi qu'on brida les mauvais instincts. L'Athénien n'eut plus le moyen

« d'employer en régals » l'argent du Gouvernement. Une prévoyance ingénieuse l'empêcha de « changer en auberge » la maison de la science et le réduisit à répéter mélancoliquement, faute de tétradrachmes : « *non licet omnibus adire Corinthum.* »



A BORD DU « TROUDE »¹

Le règlement de 1886 n'a pas le tranchant de celui de 1859. C'est un sabre de bois qui n'est jamais sorti du grenier. A deux ou trois reprises, il fut question de le décrocher de son clou : notre réputation de gastronomes ayant fait pleuvoir à l'École les meilleures fourchettes du *Vauban*, du *Seignelay*, du *Rigault de Genouilly*, on put craindre que le mémoire ne fût pas adressé en temps utile à l'Institut. Mais nous démontrâmes, par l'énergie de notre production, que

ces inquiétudes étaient vaines, et depuis, à notre exemple, tout bon Athénien fait de sa vie deux parts : il consacre l'une au travail, il réserve l'autre au loisir.

Une vive et traditionnelle amitié l'unit aux officiers de nos flottes de guerre. La Marine est invitée de fondation à l'École, et l'École a de droit son couvert mis au « carré ». Quand les yeux sont las de chercher sur un estampage la trace de lettres indistinctes, quand l'esprit bourdonne des restitutions possibles d'un passage mutilé,

1. Avril 1893. Dans le bas, à gauche : Louis Couve; à droite, les bras croisés, Eustache, architecte pensionnaire de l'Académie de France. Plus haut, dans le même ordre, Chamonard et Millet. Au-dessus, de droite à gauche, Bourguet, Ardaillon, De Ridder et l'architecte Sortais. Sur le rebord de la manche à air, en revenant de gauche à droite, Carré et Canuet, enseignes de vaisseau.

quand hastes, jambages et sigles font une bouillie d'hieroglyphes dans le cerveau, on descend au Pirée; on siffle un « pointu ». En rade, sous pavillon tricolore, des canons luisent. On accoste. A la coupée, l'officier de quart vous fait les honneurs du bord. Le déjeuner est gai. D'héroïques souvenirs alternant avec de comiques aventures, le récit d'idylles japonaises, annamites ou maories, un propos salé coupant tout à coup les rites d'une courtoisie exquise, des joutes endiablées entre « Ponantais » et « Mocots » agrémentent le menu. Un Athénien ne serait pas digne d'être salué par un quartier-maitre, s'il ne grimait, une fois au moins dans sa vie, le long des haubans du grand mât, jusqu'à la pomme où vacille la flamme de guerre. Sa prouesse accomplie, on lui décerne un brevet de gabier. Signé des mathurins qui l'ont amarré dans la hune, ce diplôme, où sont apposés des cachets magnifiques, lui octroie toute licence de fréquenter les vergues de la Marine française.

Ceux à qui la station navale ne suffit pas ont la haute société grecque. On flirte sous toutes les latitudes. Entre cinq et sept, quand le samovar s'allume dans les salons de l'avenue Amélie ou de la rue du Stade, c'est une joie que de prêter l'oreille au léger babil des hétérochtones du Phanar, d'Alexandrie ou de Chio. Plus d'un cœur d'archéologue a battu pour les yeux noirs de Katina, pour le rire d'or de Photini. Mais un épigraphiste sérieux ne s'expose pas à ces risques: Le matin, il se borne à flâner devant le Palais, quand la musique relève la garde. Le soir, dès que les cimes de Parnès, du Pentélique et de l'Hymette se teintent des nuances obliques du couchant, il monte à l'Acropole et regarde Athènes « se couronner de violettes ».

A-t-on soif de couleur locale? On se fait soutacher une veste par les passementiers de l'agora; on se sangle la taille dans une fastanelle; on chausse les « tsaroukia » recourbés à la poulaine, si gracieux avec leur bec empanaché d'une touffe de soie. Puis, une nuit d'été, quand l'air diaphane étincelle, on se dirige vers un petit café de palikares. On s'installe sous une file de poivriers. Le « païdli » apporte un narghilé, un verre d'eau et une soucoupe de loukoums. Deux ou trois « frères » en jupon s'approchent et s'attablent: — « Vré, adelphé, ti kabaria? Kala? » On fait cercle. Une jambe croisée sur l'autre, on pérore et on gesticule. On remanie la carte de l'Europe. On trahit le secret des chancelleries. Le groupe a vite trouvé son Cléon qui s'exalte, annexant d'une main la Macédoine et caressant de l'autre les cals de son pied.



Si l'Athénien sort volontiers, s'il aime la promenade et le monde, s'il danse aux bals de la cour et tient son rang dans les diners officiels de la Légation, ce qu'il préfère encore à tout, c'est son chez soi ; c'est l'intimité joyeuse et studieuse avec les camarades ; c'est le kief sur un divan, tandis que les cigarettes éparpillent, au vent des causeries, leurs bouffées légères. Quelle pittoresque abbaye de Thélème que celle du Lycabette ! Elle a ses us et coutumes, consacrés par la tradition, son argot plein de saveur, auquel toutes les promotions ajoutent, ses farces célèbres, comme celle de l'âne hissé nuitamment près d'un lit dont il réveille l'hôte en brayant, ses mythes à l'enrichissement desquels travaille la drôlerie des imaginations créatrices. Le « doyen » gouverne la petite communauté. Sa principale attribution consiste à épilucher les comptes d'apothicaire du cuisinier et à lui répéter chaque jour, quand le « catastik » est présenté à la fin du repas de midi : — « Ma, iné poly akrivo ! » A quoi le « mayéras » répond que c'est au contraire très bon marché pour la saison.

En dépit de ses talents professionnels et bien que son éducation ait été faite chez la duchesse de Plaisance, le maître queux est le seul des serviteurs avec lequel les rapports soient tendus. Les autres inspirent une sympathie dont ils sont dignes¹. Si le prix Montyon était accessible aux Grecs, l'École l'eût fait décerner à Logothète et à Petro. « Petro est un double phénomène pour le pays, » écrivait Gandar en 1848 : « il est bête et il n'est pas voleur². » Dès ses débuts comme valet de chambre, il témoigna d'une ardeur merveilleuse. Une nuit de décembre, Grenier, qui ne se levait guère avant midi, fut éveillé en sursaut. Penchée sur son chevet, indistincte dans le froid noir de l'aube, une ombre l'interrogeait. C'était Petro demandant si l'on n'avait pas besoin de lui : « J'ai regardé fixement ses yeux, autant que la lampe le permettait, pour m'assurer que ce n'était pas une méchante plaisanterie. Mais je n'y ai vu qu'affection et respect, et l'ai remercié avec âme. Il a du bon ; mais il est un peu sauvage. Il n'avait aperçu de sa vie un couteau à papier. Trouvant cet ustensile inconnu sur ma table, il l'a pris pour un instrument de toilette et l'a logé dans une boîte à peignes³. » Avant d'être camérier, Petro avait porté le mousquet. Son plus grand souvenir militaire était celui d'une revue où la reine Amélie, le distinguant au milieu des pali-

1. Sur Logothète et Iani, Sotiri et Kharalambo, voir, dans *Nos grandes Écoles d'application* (Paris, Hachette, 1895, p. 334-400), les jolies pages où Victor Bérard dépeint la vie intime des Athéniens.

2. *Lettres et souvenirs*, t. I, p. 82.

3. Athènes, 3 décembre 1847 (lettre inédite).

kares, avait demandé : — « Quel est donc ce brave soldat ? » Et l'officier avait répondu : — « C'est Petro ! »

Petro resta trente-cinq ans à l'École, Logothète cinquante. « Il était né dans la Thrace du nord, sur les bords de la mer Noire, et il avait la forte simplicité, les solides vertus de ces rudes populations. Son enfance avait eu son heure tragique en 1821, quand son père, dénoncé comme patriote, avait été saisi, condamné, exécuté. Il avait dû, aux côtés de sa mère, subir le barbare spectacle du supplice¹. » Devenu grand, il passa la frontière et s'engagea dans les evzones. Attaché comme cavas à l'École, qui s'installait, il entra, définitivement², au service de la France en 1849. Sa loyauté, son intelligence, son dévouement charmèrent Daveluy, qui fit peu à peu de lui l'intendant, le trésorier, le fondé de pouvoirs de la mission. Depuis la promotion des Argonautes jusqu'à celle du Cinquantenaire, Logothète a connu toutes les générations d'Athéniens. Il fut mieux qu'un régisseur probe et un conseiller disert. Sa personne respirait un parfum d'antique sagesse qui faisait de lui le génie familier de la maison. Sa mort a jeté une ombre sur l'autel des lares domestiques⁴.

Logothète eut pour successeur Kharambo, et Petro transmet son génie de cafetier au fidèle Iani. Iani est le modèle des esclaves cubiculaires, régulier, ponctuel, attentif. Sa moustache grise voile un sourire triste et silencieux ; mais un feu couve sous cette cendre : l'amour de la Crète. Au seul nom du pays natal, les traits de l'exilé s'avivent d'une rougeur et ses yeux timides lancent des flammes. Iani appartient à la famille du lierre : pas de



LOGOTHÈTE EN 1852

D'après une aquarelle de Ch. Garnier.

1. Petro figure dans deux des groupes reproduits ci-dessus, p. 89 et 129. Il est souvent question de lui dans *La Grèce contemporaine* : voir surtout p. 338-339.

2. Th. Homolle, discours prononcé aux obsèques de Logothétis Georgiou, mort à l'École le 14 juin 1898.

3. Sur la réorganisation du personnel, qui suivit la tourmente de 1848, voir Roux, *Correspondance*, p. 63 (lettre du 8 février 1849).

4. Dans le *Temps* du 29 juin 1898, Gaston Deschamps a tracé un spirituel portrait de Logothète.

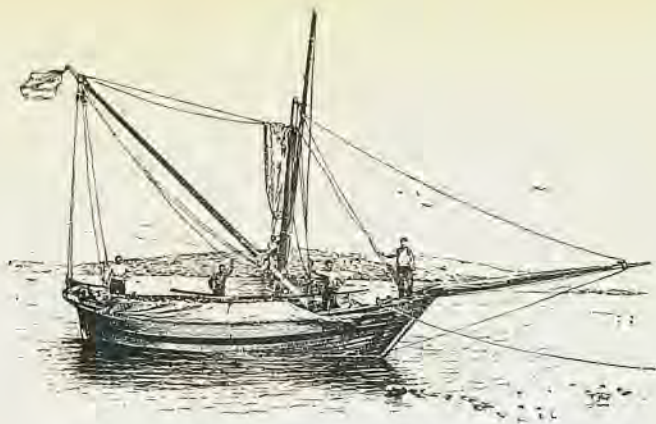
fleurs folles, mais un réseau qui enveloppe. Kharalambo est d'une autre race. Osseux et trapu, avec une figure taillée à coups de serpe, il porte haut son masque rude. C'est un majordome actif, têtu, altier. Son importance fait de toutes parts craquer sa fonction. Quant à Sotiri, jardinier l'hiver, fourrier l'été, nous retrouverons plus loin sa tête joviale et crépue de Maltais joueur de guitare.

Une chose manque à ce personnel dévoué : le pittoresque extérieur. Aucun d'eux n'a gardé le costume national; tous portent les hideux « stena ». Et cependant, si jamais face ravalée et paterne eût gagné à s'empresdre de férocité barbaresque, en s'écrasant sur l'oreille un fez rouge à gland bleu, c'est bien celle de Iani. L'amour intempestif du progrès hante trop Kharalambo pour qu'il renonce à l'habit noir. Quel dommage de n'avoir qu'une silhouette de garçon anglais, quand, avec deux ou trois pistolets et poignards bourrés dans la ceinture d'une jupe à plissés blancs, on obtiendrait une si émouvante évocation de la Grèce des armatoles!

« Le plus grand charme de l'École d'Athènes ne peut pas se dire ¹. » Il n'est aucun de nous qui n'ait au cœur et aux lèvres ce mot d'Albert Dumont. La vie au pied du Lycabette est une fête de travail et de lumière. Verve insouciant, libre franchise, haute et originale culture, quelle atmosphère est plus propre à faire éclore et mûrir le talent? Devant le « graphio » où les feuillets du mémoire s'éparpillent sur les estampages à transcrire, court le balcon où l'esprit se délasse et s'envole. Avec quelles délices on s'y accoude au réveil, quand la ville de Minerve sort des mousselines de l'aube, parée d'une clarté qui semble un sourire, étincelante de blancheur dans son air léger! Le séjour en Grèce est alors bien autre chose que l'humble et rapide étape d'une laborieuse carrière. C'est un paysage de rêve et d'azur où la fée de la jeunesse effeuille dans une coupe de cristal les lilas embaumés de vos vingt-cinq ans.

1. Cf. plus haut, p. 146.





LE CAÏQUE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE A DÉLOS¹

III

LES ATHÉNIENS EN VOYAGE

Les préparatifs d'une tournée savante : « dénéké » et « heibel ». — En route : joies et mécomptes de la chasse aux inscriptions. — Les péripéties en Grèce : enlèvement d'une dame en tuf ; en Turquie : conquête de trois lettres de l'empereur Hadrien. — Fléau de l'archéologie : le kaimakam. — Du meilleur fourrier-interprète : Kharalambo, Sotiri, Manoli. — Les évergètes : Aristote Fontrier ; les hôtes : Apostolo Zingouni. — Poésie du voyage athénien.

Aux premiers souffles d'avril, l'Athénien termine fiévreusement son mémoire, ferme le *Corpus* et aspire au libre soleil des chemins, comme un poulain à la provende. Si vive que soit son impatience, il ne peut se mettre en route sans être muni des papiers officiels, autorisations, firmans ou passeports, qui lui sont nécessaires, et Dieu sait ce que deviennent en Orient, cet Eldorado de la force d'inertie, la nonchalance traditionnelle des ambassades et la sérénité classique des administrations. Enfin, toute entrave a disparu : la Sublime Porte s'est décidée à signer un « bouyouroultou » ; le spectre du brigandage ne hante plus le sommeil des chancelleries ; la femme de l'éphore est accouchée. On part. Que ce soit pour un champ de fouilles, pour une croisière en caïque dans l'Archipel, pour une chevauchée à travers l'Asie Mineure, l'équipement est le même.

¹. Gravure extraite de la *Revue de l'Art ancien et moderne* (t. II, 1897, p. 14).

Bottes, fusil, manteau romain n'y forment que l'accessoire : la pièce de résistance en est le « dénèké ».

Le dénèké est un gros tube de fer-blanc partagé en deux cases : le corps et le couvercle. Dans le corps, on loge, tassé en rouleau, le papier à estampages, ainsi que les brosses avec lesquelles on enfonce le grain de la pâte dans le creux des inscriptions. Le couvercle, aménagé en terrine, contient les éponges destinées à détremper la feuille et à la rendre plastique. Quel que soit le mode de locomotion adopté par l'explorateur, chemin de fer, paquebot, caïque, âne, cheval, mulet, chameau, araba, char à buffles, le dénèké est là. A la halte, quand on fait la sieste sous un arbre ; en cours de route, quand on signale une « pierre écrite » ; au hân, quand on met en ordre le journal de voyage ; au yaïla, quand on mange une écuelle de yahourt au bord du ruisseau, toujours et partout, le dénèké reste le compagnon fidèle. Il sert tour à tour de gamelle, de bibliothèque, d'outre, de guéridon, d'oreiller, de coffre-fort et de bureau de tabac. On y fait sa soupe et ses ablutions. C'est un meuble protéiforme, plus encombrant, mais aussi plus décoratif et plus spirituel que la musette du soldat. Son effet sur les yourouks des Hauts Plateaux est irrésistible. Comme le canon pour les rois, il est l'*ultima ratio* de l'archéologue. Dans un cas désespéré, quand palabres et baghchichs se brisent contre une obstination fanatique, brandissez le cylindre à tout faire. On a vu plus d'un « banabaq » récalcitrant lâcher sa proie, l'œil fixé avec épouvante sur les calamités diaboliques dont le menaçait l'engin mystérieux.

On voyage, suivant ses ressources et suivant les temps, avec plus ou moins de faste. Nos anciens étaient assez « damerets »¹. Pour le moindre tour en Phocide ou dans le Péloponnèse, il leur fallait un drogman dont la cantine eût bonne réputation, un cuisinier expert et un camérier prévenant, un guide, des agoyates, quelques gendarmes d'escorte, chevaux de selle et chevaux de bât, vin de Bordeaux et vin de Chypre, conserves, thé de caravane, et le dernier roman paru. Ce train en imposait aux populations. A l'étape, sur chaque tente, on arborait le drapeau tricolore, et les Grecs, attirés par la splendeur du camp, se confirmaient dans la croyance que tous les Européens sont des lords et que tous les lords sont millionnaires. C'était l'âge d'or.

1. L'aveu est de Gandar, *Lettres et souvenirs*, t. I, p. 295. Sur la façon dont voyageaient les « Argonautes », voir aussi Roux, *Correspondance*, p. 34 et 67.

L'Athénien d'aujourd'hui n'a plus l'apparat de Chateaubriand, lorsque Chateaubriand interrogeait l'âme des siècles. Un vrai voyage épigraphique s'effectue « *alla turqua* ». On débarque à Smyrne. On y achète une de ces besaces en laine bariolée qui se posent à califourchon sur la selle. Cela s'appelle un « *heïbeh* ». Dans les poches, on empile sa garde-robe, dont le modeste volume fait plus songer au « *fourbi* » des pioupious de Bugeaud qu'à l'équipement des highlanders de Sa Majesté Britannique. Quand on quitte Aïdin ou Dénizli, Ala-Chéhir ou Kirk-Agatch, homme et bagage ne couvrent que l'échine d'un cheval. Sous la cuisse, en travers de l'arçon, crosse en l'air et gueule en bas, le fusil se dresse, prêt à tourner en cas de rencontre suspecte. Au pommeau de l'arme s'appuie fièrement la main droite; la main gauche tient la bride qui rythme le pas cadencé de l'étalon. En croupe, fixé par des courroies, s'arrondit le dénéké; sur les flancs de la monture, le bissac aux couleurs vives bat comme une nageoire chatoyante, à quelques pouces de la gouttière en tôle qui sert à la fois d'étrier et d'éperon.

Cependant, la caravane s'égrène aux replis du sentier. En tête, le souvari caracole, secouant au vent ses brandebourgs déguenillés, rêvant aux medjids que lui paieront les tchélibis, lorsqu'il les aura conduits sains et saufs au konak du caza voisin. En queue, le qatirdji s'attarde, moins pour ménager ses bêtes que pour essayer de grossir, par des lenteurs habiles, le chiffre des journées de location. Au milieu de la file indienne, les deux effendis resplendent, une fleur au feutre, l'ancien chaperonnant le nouveau. Un serviteur grec, trucheman et factotum, bavarde avec leurs « Noblesses ». Tous les trois ont l'œil au guet. C'est à qui, dans les buissons ou les fourrés, découvrira le marbre qui s'y cache. L'attention redouble lorsqu'on traverse un « *mézarlik* »; car les cimetières sont là-bas plus fréquents que les hameaux, et les stèles retaillées pour les tombes livrent souvent le nom des antiques localités.

Halte! Un cri magique a retenti: « *Iasli tach!* » En un clin d'œil, les anneaux épars de la chaîne se rejoignent. Tout le monde saute à bas de cheval. On se presse autour de la « pierre écrite ». L'un dégage le bloc; l'autre nettoie les lettres; un troisième court chercher de l'eau. Anxieux, le chef de l'expédition épelle la première ligne et la dernière, pendant que son conscrit, non moins ému, compulse les fiches du répertoire, pour s'assurer que le texte n'a pas été copié jadis par Le Bas ou Waddington. Machallah! L'inscription est inédite. On la transcrit; on l'estampe. Un feu de

brindilles crépité, auquel on fait délicatement sécher l'empreinte fragile et ruisselante. — « Tchélébi effendi, » demande le gendarme turc, « est-ce què l'eski mermer indique l'endroit où est le trésor? » Mais le terdjuman et le palefrenier grecs sourient de pitié. Ils savent bien que c'est un « pséphisma » rédigé par leurs ancêtres en vue d'éclairer les générations futures sur les choses du vieux monde.



DÉCOUVERTE D'UN PIÉDESTAL A INSCRIPTIONS¹

Aucune chasse n'est plus ardue que la chasse aux inscriptions. Aucune n'est plus fertile en joies et en mécomptes. Tout à l'heure, en dégustant le café sur la natte du moussafir-oda, vous avez interrogé les anciens du village : — « Iasli tach varme bourda? » Et le cercle des barbes blanches a répondu en chœur : — « Var! » Le khodja est même entré dans les détails les plus circonstanciés. A tel endroit de la montagne, il a remarqué une figure avec des lettres. Vous insistez : — « Souret dir? — Dir! — Yaze var? — Var! » Plus de doute. C'est un texte pélasge ou un bas-relief héthéen : — « Adé, ghédéloum! » On se lève. Le khodja prend la tête. Au bout d'une lieue ou deux, une roche apparaît le long du sentier. — « Baq! » dit le khodja. Mais on a beau regarder, on ne voit que des

1. Août 1893. A Tchoukourdja (cf. Radet, *En Phrygie*, ap. *Nouv. Arch. Miss.*, t. VI, p. 453). Gravure extraite de la *Revue générale des Sciences* du 30 mars 1898.

bavures tracées par les pluies et des crevasses faites par les gelées d'hiver. Vous n'en complimentez pas moins votre guide : — « Pek guzell! Tchoq iaous! » Ne vous rebutez pas d'être déçu. Vingt fois, vous n'aurez qu'un *lusus naturae* pour prix d'une courbature. Mais la vingt et unième, vous dénicherez, comme Deschamps et Cousin à Baiaca, le sanctuaire d'un dieu et les archives de son temple.

Selon qu'on opère en terre musulmane ou chrétienne, la nature des péripéties diffère. On ne se heurte pas au même genre d'astuce ou de brutalité. En Turquie, les difficultés viennent surtout du fonctionnaire; en Grèce, de l'habitant. Ici, le premier mouvement est serviable et familier; la chaleur de l'accueil met à l'aise : — « Frère, » vous dit-on au débotté, « nous sa-

avons que tu es philhellène. Tes ancêtres nous ont affranchis et tu nous apportes la civilisation. La présence de ta Noblesse est un bienfait pour des hommes pauvres. » Un clignement d'yeux souligne ce préambule. Préparez-vous. Ce sont les trois coups du régisseur. Déjà, la comédie se déroule, avec une fertilité d'invention prodigieuse et le rythme inquiétant des roueries subtiles ou violentes. Êtes-vous à Delphes? La conquête du mur polygonal exigera trois fois plus de temps et ne coûtera pas moins d'assauts, de labeurs et de ruses que celle du mur de Troie. Êtes-vous chez les insulaires? Vous risquez



FOUILLES DE DELPHES

Relevé des inscriptions du mur polygonal 1

1. Octobre 1896. L'Athénien qui transcrit est Paul Fournier. Gravure extraite de *L'Illustration* du 16 avril 1898, p. 282.

de mourir de faim. Vasili refuse de vous vendre ses poules, parce qu'elles font des œufs, et de vous vendre ses œufs, parce qu'ils font des poules¹. Êtes-vous chez les Maniotes? N'essayez pas d'acquérir, pour le musée de Tripolitza, une horrible statue archaïque en tuf oubliée depuis longtemps sur un fumier². C'est en vain qu'entre deux rasades vous baptisez du nom de « gros cochon turc » la masse informe indûment confisquée à l'État. On se mêfie; on discute. Qui dit Arcadien, dit hutin. La controverse dégénère en bagarre. Remerciez votre étoile, si les balles ne sifflent pas à vos oreilles et si le charroi de cette vilaine dame sans nez ne met pas le Péloponnèse en feu, comme jadis l'enlèvement d'Hélène.

En Turquie, c'est l'inverse : l'archéologue commence par exciter la méfiance. Il est l'infidèle et on l'assimile à un brocanteur. Mais pour peu que notre ghiaour patiente, l'honnête et rustique bonhomme de l'osmanli s'éveille; les préventions se dissipent, et l'on a vite en main ces âmes simples, candidement gaies et hospitalières. Un matin, à Yamourli, près de Sélédik (ancienne Stratonice de Lydie), je m'arrête devant une fontaine. Sur le bord extérieur de l'auge où les bestiaux viennent boire, des lettres, à peine ombrées par un jour frisant, se devinent, rongées, déchiquetées. C'est la marge d'une grande stèle, dont les trois quarts, à juger de sa largeur par sa longueur, plongent sous le pavé de la place. Le texte est-il important? Il faut voir. — « Baqaloum! » répète mon guide, Tahir-Osman, un brave maçon turc à la figure ouverte et aux larges épaules. D'un coup de pioche, il descelle la dalle que je lui désigne. Mais il n'a pas fait sauter deux jointures, qu'une rumeur circule. Des groupes se forment. Le bourg est en émoi. Ce tchechmé est celui du djami; les femmes y viennent sans cesse puiser de l'eau pour les usages domestiques; un chien de chrétien va-t-il le démolir? L'iman paraît et du haut de son turban vert, qu'a récemment sanctifié un pèlerinage à La Mecque, il prononce le fatidique : « Olmaz! » — « Bien! » dit paisiblement Tahir. Et dociles, laissant nos outils sur l'amorce de la tranchée béante, nous allons nous asseoir près de la mosquée, à l'ombre d'un platane. La population mâle du village s'accroupit autour de nous. Sélim on-bachi, mon zaptié albanais, confectionne

1. Th. Homolle, dans les *Conférences de l'Exposition universelle de 1889*, t. I, p. 87.

2. Lisez, dans *Nos grandes Écoles d'application* (p. 355-367), les pages, si pleines de vie et de couleur, où Victor Bérard a conté cet épisode. Sur l'objet du litige, cf. *BCH.*, t. XIV, 1890, p. 382-384 et pl. XI.

du café qu'il distribue à la ronde. Tandis que chacun hume à son tour la petite tasse de mousse brune, le sage Tahir esquisse un discours d'une brièveté militaire : — « Le tchélébi, » expose-t-il, « est un Français adam. Il y a dans sa famille des soldats qui ont battu avec nous le Moskov, vous savez bien, du temps de l'ancien padischah. Cet homme est juste. Il me paie pour déplacer les pierres et les replacer mieux qu'elles n'étaient. Me couperez-vous mon pain? » Un gloussement de langues, signe de détente et d'entente, claque de proche en proche : — « Non, Tahir, nous ne te couperons pas ton pain! » Un vieux se lève. Tous suivent. Le travail recommence, au milieu de bons rires graves, sous le regard protecteur de l'iman. Bientôt, sans qu'il m'en coûte un para de baghchich, j'ai la joie d'estamper trois lettres de l'empereur Hadrien aux citoyens de la ville dont je suis venu reconnaître les ruines.

Par malheur, à côté du bon rustre, il y a le mauvais sous-préfet. La crainte du kaïmakam est en Turquie le commencement de la sagesse. Embusqué dans son konak, entouré de scribes astucieux et faméliques comme lui, l'homme de l'« hukumet » surveille son district comme une araignée sa toile. Sur toute proie ou apparence de proie, il fond, suce, impitoyable aux faibles, qu'il ne lâche qu'éventrés, carcasses vides. Pour vous défendre contre ses tracasseries, ses vexations, ses violences, ne comptez pas sur la protection du consul ou de l'ambassadeur. La vigilance diplomatique est un manteau flottant et plein de trous. Le rusé mémour sait ce qu'en vaut l'aune. Puis, il a tant de cordes à son arc! Les États du Grand Seigneur regorgent de conspirateurs arméniens. N'en cachez-vous pas un sous la bâche de votre araba? N'avez-vous pas au fond de votre heibeh des pamphlets révolutionnaires? Le devoir de Son Excellence est de s'en assurer. Demandez ensuite au grand vizir de frapper un si zélé serviteur! Quel subalterne a plus souci de la santé publique? Le télégraphe signale le choléra à Bombay, à Djeddah. Si, de la mer Rouge, le fléau ne faisait qu'un bond dans le vilayet de Khodavendighiar! Un fusil de guerre luit en travers du chemin : — « Douur! » crie un gendarme dépenaillé. — « Pourquoi, halte? — Quarantina! — En quarantaine, nous! A quel titre? » Nulle réponse. Est-il si nécessaire d'en avoir une? Commencez tout de suite par où vous devrez finir. Donnez un medjid au tchaouch; donnez-en deux au kiatih; faites-en délicatement parvenir trois ou quatre au yuz-bachî. N'oubliez ni le cafedji ni le kapoudjou. Le kaïmakam comprend aussitôt que vous êtes homme d'esprit. Il l'est

trop lui-même pour vous molester sans raison. Du moment qu'il est bien entendu que le viatique du voyageur est le casuel du sous-préfet, la paix est faite. Le poste de garde se transforme en escorte d'honneur. Vous êtes reçu au konak en moussafir de distinction; si c'est la fête du Sultan ce soir-là, on vous régale de musiques,



UNE FILE D'ARABAS¹

de fusées, de pétards; on vous invite à donner le signal des combats de lutteurs; on vous prie d'allumer l'étope qui fera monter dans le ciel étincelant et doux le globe bariolé des montgolfières.

Qu'il est saugrenu, en Turquie comme en Grèce, le kaléidoscope du voyageur! C'est un feu tournant perpétuel d'aventures fâcheuses ou plaisantes. Il y a l'agoyate fatigué qui vous prie de lui céder votre monture et se prélassa, la tête à l'ombre sous votre parasol, comme un évêque sous un dais². Il y a le marchand du bazar qui détient une monnaie du plus haut prix: il vous montre, en grand mystère, une rondelle de cuivre où se lisent des lettres aplaties au marteau. On vous annonçait une darique; vous palpez le bouton de

1. Dans le défilé d'Aktchachar, sur la route de Dorylée à Apamée (cf. Radet, *En Phrygie*, ap. *Nouv. Arch. Miss.*, t. VI, p. 469). Gravure extraite de la *Revue générale des Sciences* du 30 mars 1898.

2. E. Gebhart, *Souvenirs d'un vieil Athénien*, dans la *Revue universitaire* du 15 décembre 1893, p. 498.

culotte d'un de vos prédécesseurs. Il y a le capitaine de bateau qui s'enivre à l'escale et file avant l'heure, emportant votre bagage et vous laissant sur la grève, sans autre tente que votre mouchoir de poche. Il y a le zeïbek taillé en Hercule qui vient vous demander une consultation : bon gré, mal gré, vous jouez le *Médecin malgré lui* et indiquez à un gaillard qui n'a cependant ni la voix ni la mine d'un kizlar-agma un traitement contre l'impuissance. Il y a... Mais que n'y a-t-il pas sur le tréteau de Kara-Ghez ou sur l'estrade de Phasoulis!

La réussite d'une expédition dépend beaucoup du choix des serviteurs. Ni Kharalambo ni Sotiri ne sont à leur place en pays musulman. Celui-là est trop raide, celui-ci trop rond. L'un, anguleux et sommaire, a le poing trop brutal; l'autre, épanoui et loquace, a la fibre trop tendre. L'humeur rogue du premier provoque des « baroufes », et, si l'on n'arrive pas à endiguer l'intempérance de sa turcophagie, on risque de gémir, comme Legrand et Chamonard à Tchivril, sur la paille humide des cachots. Le second est un joyeux compère¹. Pour installer un campement, se procurer du fourrage, trousser une poule ou un « arni », il est sans égal. Écuyer, chambellan, musicien, poète, ambassadeur, maître queux, il chante, il danse, il dessine, il fricote, il raconte, il conseille. Il compose à lui seul une cour. Aux heures de lassitude et d'ennui, il tire sa guitare et son flageolet; soliste, il module brillamment une patinada; orchestre, il met tout son esprit dans l'*allegro giocoso*, toute son âme dans l'*amoroso appassionato*. Sur un champ de fouilles, cet artiste universel est le roi des contremaitres. Nul ne s'entend comme lui à entraîner une équipe, à virer un marbre, à repêcher un maladroit sous une masse qui s'effondre. Sotiri a sauvé plus d'une vie au péril de la sienne. Il est la force et la joie d'un chantier. Mais il est trop persuadé que le bon vin enchante le cœur de l'homme. Sa tête frisée de gitano farceur, son œil humide de ténor, sa verve enjôleuse et dorée de coq d'auberge font mal dans le voisinage des harems.

Ce qu'il faut, sur les routes d'Asie, c'est Manoli. Manoli Diakopoulo fut, de tous nos fourriers-interprètes, le plus fidèle et le plus reposant. Il ne parlait pas merveilleusement le turc; mais comme il suppléait à la pauvreté de son vocabulaire par l'abondance de ses répétitions! Qui eut jamais la mémoire plus socratiquement

1. Cf. Victor Bérari, dans *Nos grandes Écoles d'application*, p. 349 et 370.

fournie d'apologues et d'aphorismes? Au moral, Ésope et Solon; au physique, Henri IV, voilà Manoli. Cette ressemblance avec le meilleur de nos rois ne grisait pas le digne Cythéréen. Il prouva qu'on peut avoir la barbe en éventail, le sourire béarnais et le nez bourbonien sans être pour cela un vert-galant. Comme la sagesse, Manoli respirait la pudicité. Les Turcs ne s'effrayaient pas de le laisser dans leurs demeures. Ils sentaient que ce vieillard tranquille ne s'éloignerait pas du bagage. Homme d'ordre et de consigne, Manoli n'en était pas moins foncièrement sociable. Il avait un vif amour de la conversation. Les veillées au moussafir-oda étaient son triomphe. Attentif au moindre geste du maître, il recueillait comme des perles tout ce qui tombait de cette bouche auguste. Il fallait le voir se lever soudain, avec les marques d'une admiration sans bornes, et, dans une attitude de prêtre à l'autel, s'écrier, les mains étendues pour commander le silence : « Savez-vous ce qu'il dit? Il dit que la pluie tombe! » On ne se figure pas le nombre d'inscriptions que cette noble simplicité valut à la science. Aussi, quand, de retour à Smyrne, Manoli nous offrait une collation dans son humble case du Pont des Caravanes, nous n'hésitions pas à exiger de notre estomac ce dernier sacrifice. Stoïquement, le sourire aux lèvres, nous engloutissions le miel le plus grasseux des « halvas » les plus douceâtres, pour laisser au dévoué compagnon de nos rudes étapes l'illusion qu'il nous avait princièrement régales¹.

Dans toutes les régions qu'elle fréquente, l'École a ses conseillers, ses patrons, ses hôtes. Les uns sont de riches marchands ou d'importants dignitaires, les autres de simples épiciers. Tel *bakkal*, locataire d'un « *magasi* » grand comme la niche d'un saint, nous a rendu plus de services que son *ethnarque* ou son archevêque. Sur cette liste bigarrée de nos bienfaiteurs, où voisinent médecins et *cafedjis*, banquiers et maîtres d'école, la place d'honneur revient à un homme dont la culture égale la modestie : Aristote Fontrier. Le « *kyrios Aristotelis* », comme l'appelait Manoli, est un négociant de Smyrne. Son origine est française. Il ne l'oublie pas, et les Français de France ont lieu d'être fiers de ce compatriote du Levant. On lui doit plusieurs travaux remarquables : une exploration du moyen *Hermus* qui a renouvelé l'histoire et la topographie des

1. Un souvenir est dû à Nicolas Hadji-Thomas, le drogman qui accompagna Duchesne et Bayet en Macédoine, Duchesne et Collignon en Karamanie (*BCH.*, t. I, 1877, p. 376). Ce fut lui qui recueillit et estampa la célèbre inscription de Lété (Dittenberger, *Sylloge*, 2^e éd., n° 318). Il collabora au *Bulletin* (t. IV, 1880, p. 65-66; t. VIII, 1884, p. 49-53). Ce Grec intelligent eut une fin prématurée et tragique : il périt assassiné.

plains de Sardes, une exploration du Sipyle qui nous a valu d'importantes monographies sur des couvents byzantins. Ce qui révèle chez l'auteur l'âme noble d'un vrai savant, c'est l'appui généreux qu'il donne, sans compter, à ceux qui exploitent son propre domaine. Depuis trente ans, par bonté naturelle, par dévouement à la science et à la France, il organise les voyages athéniens. Il trouve les guides, recueille les lettres de recommandation pour l'intérieur, avance les fonds. Il est le major-général des campagnes épigraphiques d'Anatolie. Si j'étais ministre, le premier ruban rouge dont je disposerais serait pour Aristote Fontrier ¹.

En quittant Smyrne, l'archéologue dit adieu à la sollicitude mercenaire des garçons d'hôtel et fait connaissance avec le régime homérique de l'hospitalité. Les tablettes dont il est pourvu l'accréditent auprès des familles et, quand il ne couche pas au hân ou à la belle étoile, il loge chez l'habitant. C'est ainsi que dans l'*Iliade* Bellérophon est hébergé par l'aïeul de Diomède. Chaque ville a son proxène athénien : Léonidas Lattry à Adalia, le docteur Comminos à Tralles, Jean Nomikos à Iasos, Nicolas Kaiserli à Boudroun, le docteur Damianos à Isbarta, Sarandidis à Philadelphie, Andonis Meirmeroglou à Thyatire. Le plus pauvre, mais non le moins affable de ces évergètes, fut Apostolo Zingouni, de Mermereh en Lydie. C'était un petit vieux, alerte et bavard, qui se trémoussait comme un écureuil. Sa boutique, où se fanaient cinq ou six lots de cotonnades poudreuses, ne devait guère nourrir son homme. Jamais fez n'aura été plus décoloré, plus exténué par la vétusté que celui d'Apostolo. Il y avait tellement de reprises à ses braies qu'elles semblaient recouvertes d'un réseau de toiles d'araignée. Ses lunettes, raccommodées avec le fer-blanc d'une boîte à pétrole, n'étaient plus qu'un ornement décoratif perpétuellement relevé en visière sur son front. Mais le brave cœur que Zingouni ! Comme on se sentait bien dans sa case branlante, sous le portrait en chromo de Gambetta, tandis que la brune Asimi, sa fille adoptive, s'inclinait, de toute l'humilité savoureuse de sa grâce ionienne, une main sur le cœur et une rose dans les cheveux, pour vous offrir le traditionnel glyko !

1. Bien d'autres ont droit à notre reconnaissance. Les explorateurs de la côte thrace, Salomon Reinach, De Ridder, Perdrizet, ont tous eu à se louer de Bulgaridès, notre agent consulaire à Cavalla, un Français de cœur, qui n'a pas moins bien mérité du Louvre que de l'École. Nous ne saurions oublier, Pierre Paris et moi, notre hôte de 1885 à Césarée de Cappadoce, Émile Maréchal, plus tard nazir de la Régie des tabacs à Salonique. Mentionnons encore la famille Pantélidis à Lemnos (*BCH.*, t. IX, 1885, p. 45), le Dr Christidès à Thasos (S. Reinach, *Chroniques d'Orient*, t. 1, p. 75-76), le pappas Dimitri Prasinos à Kastrî d'Amorgos.

Une chevauchée d'épigraphe dans l'intérieur est au voyage du touriste sur les côtes ce que les merveilleuses faïences de la Mosquée verte sont au stuc pompeux et banal de Dolma-Baghtché. L'empreinte que laisse cette vie errante est ineffaçable. Plus tard,

quand le heïbeh gît au coin du feu, transformé en chancelière ou en tabouret, ce n'est jamais sans honte qu'on allonge une pantoufle bourgeoise sur le vieux sac nomade. A sa vue, le passé se lève. Un frisson secoue les muscles. Des profondeurs du souvenir, les neiges du Taurus étincellent au soleil radieux des crêtes. Adalia vous enveloppe du parfum de ses orangers.

On s'enivre d'air et d'espace. Ici, la rame d'un caïque, battant une mer phosphorescente,

trace dans la nuit une voie lactée de saphirs et d'émeraudes. Là, vos chevaux se cabrent au bord des précipices de l'Eurymédon, terrifiés par la foudre qui ravage les forêts de mélèzes, submergés par les nappes d'écume

que le gouffre jette en mugissant. Puis, c'est l'incandescente aridité des steppes, l'affreuse torture de la soif, la perfide illusion du mirage à l'horizon des sables d'or. Un coup d'aile.

Voici les sources du Méandre.

Voici la tiède vallée du Caystre. A l'ombre des bois de figuiers, les champs d'iris étalent leurs tapis violets. On entend bruire partout le chant des fontaines. Des minarets pointent dans l'azur. Sur les mosquées, dans leurs gros nids en corbeille, les cigognes de l'islam sont debout, hiératiques. Elles contemplent l'universel écroulement des choses, Milet devenue un marais, Éphèse enlisée dans ses fenouils, Hiérapolis ensevelie au suaire de ses calcaires blancs. Les fantômes des grandes villes mortes peuplent le léger brouillard des fleuves, et, mariant leurs syllabes douces ou somptueuses, des noms illustres se plient d'eux-mêmes au rythme d'un vers :

Il avait vu Pergé, Thyatire, Apendus...



TURC D'ADALIA

Dessin de Maxime Collignon, juin 1876.



L'ACROPOLE, VUE DU HAUT DE LA COLONNÈDE NORD DU PARTHÉNON

DEUXIÈME PARTIE

LES EXPLORATIONS ET LES FOUILLES

I

L'ATTIQUE ET SES DÉPENDANCES

Athènes. Les fouilles de l'Acropole : Beulé (1852-1853); la polémique de l'escalier. Fouilles au bastion d'Odysée (1874), autour de l'Érechthéion (1877 et 1879), au monument de Lysicrate (1878). — Daphni. — Les Longs Murs et le Pirée : Hinstin (1858) et Ruel (1873). Fouilles de l'Éétioncia : Lechat (1887-1888). — L'Attique. Topographie de ses démes : Hanriot (1847-1849). Sunium et Laurium : Terrier (1862); campagnes d'Ardaillon (1892-1894). Marathon : mission d'Hauvette (1891). Sanctuaire d'Amphiaraos : Paul Girard (1879); Dürrbach (1885). — L'Eubée : Jules Girard (1850-1851); ses successeurs. — Égine : voyage d'About (1852). — Salamine; Voie sacrée éleusinienne; Mégare et son port.

L'École a exploré en tous sens l'Orient grec¹. On ne tracera pas sans profit le tableau de ses entreprises savantes. Pour une enquête

1. L'ancien *Itinéraire descriptif, historique et archéologique de l'Orient*, du Dr Isambert (1^{re} partie : *Grèce et Turquie d'Europe*), était dédié à l'École française d'Athènes, en reconnaissance du concours prêté par celle-ci à l'auteur. La refonte du guide (I. *Athènes et ses environs*, 1888; II. *Grèce continentale et îles*, 1891) est l'œuvre même de l'École. Haussoullier l'a dirigée et rédigée, avec la collaboration



de ce genre ¹, l'ordre géographique s'impose. Quant au point de départ, il est tout indiqué. Ce sera la colline qui est comme le milliaire d'or de l'archéologie : l'Acropole d'Athènes. Les premières recherches dont nous ayons à rendre compte se trouvent ainsi être celles de Beulé.

Ce fut en octobre 1851, à Naples, que le brillant écrivain, jusque-là hésitant entre plusieurs sujets de travaux, se décida pour celui qui devait fonder sa réputation ². Il y avait longtemps que les savants se demandaient par où et comment on pénétrait dans l'Acropole au siècle de Périclès. A son tour, Beulé se posa la question ; mais, au lieu de la résoudre avec ses livres, il essaya de la trancher par des fouilles. Les Propylées n'avaient plus la physionomie barbare qu'ils offraient encore à la fin de la guerre de l'Indépendance. Depuis 1836, la grande batterie à créneaux qui les masquait avait disparu ³. En avant du portique, s'étalait une pente semée de débris. Ça et là, le long du pyrgos d'Athéna Niké, affleuraient des marches en marbre blanc ⁴. On les appelait l'escalier des Propylées. L'opinion courante était que ces degrés s'arrêtaient au niveau de la poterne turque et ne descendaient pas dans les profondeurs du bastion ⁵. Celui-ci, avec ses fortifications de tous les âges, superposées, accumulées, enchevêtrées, formait un énorme cube de ruines dont l'aspect n'était guère encourageant. Beulé, en 1852, l'attaqua. De la fin de mars au milieu de juin ⁶, il éventa, sur une longueur de soixante-dix pieds, la masse

de Fougères (Délôs, Péloponnèse, route du Pinde), de Monceaux (Thessalie) et de Lechat (Corfou). Elle renferme de nombreux renseignements inédits et utilise sans cesse des observations directement faites sur le terrain.

1. Dans la préface de son *Neuer Atlas von Hellas und den hellenischen Colonien* (Berlin, 1872), plus récemment dans les notices explicatives de ses *Formae orbis antiqui* (Berlin, 1894), Henri Kiepert mentionne les principales découvertes géographiques des Athéniens. L'une et l'autre esquisses manquent d'exactitude et d'impartialité. C'est enlever toute force à la critique que de priver systématiquement autrui de ce qui lui est légitimement dû.

2. Voir plus haut, p. 117.

3. Comparer, dans E. Curtius, *Erläuternder Text der sieben Karten zur Topographie von Athen*, Gotha, 1868, les vignettes des pages 58 et 59 ; cf. Ross, *Berichte von den Ausgrabungen auf der Akropolis von Athen*, dans ses *Archäologische Aufsätze*, t. I, p. 72 sqq.

4. Elles figurent sur le dessin de Landron, ap. Le Bas, *Voyage archéologique en Grèce et en Asie Mineure*, éd. S. Reinach, Arch. Ath., pl. I.

5. Burnouf, *Arch. Miss.*, t. I, p. 27, n. 1 ; Chaudet, *Revue archéologique*, IX^e année (t. XVII), p. 291.

6. Si l'on en croit le *Journal de mes fouilles*, paru dans la *Gazette des Beaux-Arts* d'avril et juin 1872 (= *Fouilles et découvertes*, t. I, p. 3-77), la campagne aurait duré exactement du 23 mars au 25 mai. Cette dernière date au moins est fautive. D'après les communications faites par Beulé lui-même, en cours de recherches, ce fut seulement le 28 mai qu'il découvrit l'escalier, et, le 7 juin, il disait continuer ses travaux (*Journ. I. P.*, t. XXI, 1852, p. 331 = *Revue archéologique* d'août 1852, t. XVII, p. 242).

des constructions turques, franques et byzantines. La tranchée mit au jour deux groupes de monuments : l'escalier par où l'on débouche aujourd'hui, avec le mur pélasgique qui lui servait d'arête ; la courtine située en contre-bas, avec la porte connue depuis sous le nom de porte Beulé.

La découverte de la porte, succédant à celle de l'escalier, enivra le jeune explorateur. Il se figura qu'il avait définitivement éclairci le système de défense de l'Acropole. La grande nouvelle fut annoncée à Guigniaut. Guigniaut s'en fit l'enthousiaste propagateur : « La véritable entrée de la citadelle d'Athènes, vainement cherchée jusqu'ici, et qui avait donné lieu aux hypothèses les plus diverses, est positivement retrouvée. » Trois faits le prouvent : la situation de la porte, au pied de l'escalier monumental, dans l'axe même des Propylées ; l'aspect du mur d'enceinte, « admirablement conservé dans toute sa hauteur, en marbre pentélique et de la plus belle époque de l'art ; » la structure de l'escalier, dont la section inférieure, contiguë à la porte, offre « les mêmes proportions, les mêmes matériaux, le même travail » que la section supérieure, attenante au portique de Mnésiclès¹.

Après avoir résumé les fouilles de Beulé, Guigniaut ajoutait : « Je vais, pour ma part et sur son désir, garantir par une publicité nécessaire le droit de priorité de ses découvertes. » Cette phrase souleva des orages. Titeux, élève de Blouet, avait fait partie de cette délégalation romaine de 1845 qui fut le prototype de l'École². Avant Beulé, il avait étudié les Propylées ; avant Beulé, il s'était demandé comment les contemporains de Phidias en avaient ménagé les abords ; avant Beulé, il avait cherché à s'éclairer par des fouilles³. Quand il eut succombé à la tâche, son ami et collaborateur Chaudet avait continué son œuvre, achevé ses dessins, soumis ses minutes à l'Institut. La communication du 19 juin l'indigna : « On ne trouvera pas mauvais, » écrivit-il dans la *Revue archéologique* 4, « que j'aie la prétention de primer cette priorité que M. Guigniaut accorde exclusivement à M. Beulé. »

1. Première lettre à Fortoul, Paris, 19 juin 1852 (*Journ. L. P.*, t. XXI, p. 331 = *Rev. arch.*, t. XVII, p. 241-242) ; deuxième lettre, Paris, 29 juin 1852 (*Journ. L. P.*, t. XXI, p. 349-350 = *Rev. arch.*, t. XVII, p. 242-245). Dans la première lettre, il n'est pas encore question de la porte, mais seulement de l'escalier et du mur d'enceinte. La seconde lettre fait connaître les résultats complets.

2. Voir plus haut, p. 18-20.

3. Cf. Heuzey, *BCH.*, t. XVI, 1892, p. 75.

4. Livraison d'août 1852, IX^e année (t. XVII), p. 290. Chaudet n'appartenait pas à l'Académie de France. Il était ancien élève de l'École des Beaux-Arts et de l'École centrale des Arts et Manufactures.

C'est une opinion fort répandue que Beulé s'est paré de mérites qui ne lui revenaient pas. Faut-il lui enlever la découverte de l'escalier? Il le semble, à première vue. Le texte explicatif joint à la Restauration de Titeux et Chaudet mentionne les fouilles de 1845, décrit l'escalier des Propylées, se prononce sur la question de date : « Quoique cet escalier paraisse antique, cependant on peut douter qu'il ait été construit du temps de Périclès, » les morceaux qu'on en peut examiner étant débités à la scie, suivant le mode romain¹. Le 30 septembre 1848, par l'organe du rapporteur de sa section d'architecture, l'Académie des Beaux-Arts avait pris acte de ces faits².

Au moment même où elle enregistrerait les conclusions de Titeux, un autre prix de Rome, Desbuisson, rouvrirait les tranchées de son prédécesseur et décrirait à son tour l'escalier : « Cet escalier est divisé en trois bandes. Une construction plus grossière et plus mesquine indique assez qu'il est d'une époque postérieure à la construction des Vestibules³. » L'Académie des Beaux-Arts, analysant cette seconde série de recherches sur la rampe occidentale de l'Acropole, répétait le 14 septembre 1850 : « On a ménagé l'accès de la citadelle au moyen d'un vaste escalier⁴. »

Voilà qui est formel : Beulé n'a pas inventé l'escalier. Sans doute; mais dissipons toute équivoque. Titeux et Desbuisson ont fait des fouilles. Titeux et Desbuisson ont décrit l'escalier. Ce sont là deux opérations distinctes. L'escalier qu'ils étudient n'est pas un escalier nouveau déblayé par eux. C'est l'escalier, connu depuis 1835, que Ross indique sur une de ses planches⁵. Il y eut, en 1845 et en 1848, des sondages exécutés en contre-bas de cet escalier, à gauche du sentier montant de la poterne turque⁶. Mais, comme l'atteste le

1. Rapport manuscrit annexé à la Restauration des Propylées, par Titeux et Chaudet (Bibliothèque de l'École des Beaux-Arts, M 242).

2. Registre des Restaurations de monuments, et dessins d'architecture, par MM. les architectes pensionnaires du Roi à l'Académie de France à Rome, recueillis dans le portefeuille de l'Académie royale des Beaux-Arts de l'Institut (Bibliothèque de l'École des Beaux-Arts, D 16, n° 547), p. 183-184.

3. Rapport manuscrit annexé à la Restauration des Propylées, par Desbuisson (Bibliothèque de l'École des Beaux-Arts, M 243).

4. Registre des Restaurations, p. 190-191. Je dois les copies de ces diverses pièces à l'obligeance de M. Edmond Pottier.

5. *Archäologische Aufsätze*, t. I, pl. IV, en regard de la page 78.

6. Voir, dans la *Revue archéologique* de 1852, t. XVII, pl. 193, le point marqué F sur la planche de Chaudet; voir aussi, du même (*ibid.*, t. XIX, 1853, pl. 212) : « Fouille commencée, devant l'escalier des Propylées de l'Acropole d'Athènes, par Titeux, en 1845. » Cet état actuel prend place entre celui de Landron (ci-dessus, p. 272, n. 4) et celui de Burnouf (*Arch. Miss.*, t. I, pl. II).



Héliog. Dujardin.

ERNEST BEULÉ
d'après le tableau de Paul Baudry

témoignage de Burnouf¹, ils ne permirent pas d'affirmer que l'escalier se prolongeait jusqu'au pied du rocher². Seule, la campagne de 1852 trancha la question. Seule, elle montra que l'escalier comprenait un étage inférieur. Beulé, à qui l'on doit cette découverte, est bien l'inventeur de l'escalier³.

Maintenant, sut-il que des architectes l'avaient précédé sur le terrain? Oui et non. Dans sa lettre de Naples, il demande qu'on lui copie le texte, les notes, les interprétations de Paccard, Desbuisson, Tétaz⁴. Le nom de Titeux manque à la liste. Cette lacune prouve que Beulé, au courant des recherches de 1846 (Paccard), de 1847 (Tétaz), de 1848 (Desbuisson), ignorait celles de 1845. Il n'avait donc lu ni l'article de Burnouf sur les Propylées, où Titeux n'était pas oublié⁵, ni le *Journal des Savants* de juin 1850, où Raoul-Rochette s'étendait davantage encore sur les fouilles de Titeux et Chaudet⁶. Que la Restauration de ces derniers, exposée en 1848 parmi les envois de Rome et en 1851 au Salon, ait échappé à qui vivait hors de France, cela n'a rien que de très naturel. Il est plus surprenant qu'au début de la campagne de 1852, le vieux Pittakis n'ait soufflé mot de celle de 1845. Mais le pittoresque « invalide » a pu n'attacher qu'une médiocre importance à des trous que l'on avait bouchés, débouchés et rebouchés sans en retirer d'inscriptions ni de sculptures. Au reste, que dit Guigniaut dans sa communication du 19 juin? Que des fouilles n'avaient pas été tentées encore en avant de l'escalier supérieur, « au moins à une telle profondeur et avec un tel succès. » Le correctif couvre Beulé.

La découverte de l'escalier fut un premier sujet de polémique. La date de l'escalier en fut un second. Beulé, en voyant apparaître les degrés inférieurs, la porte et la courtine, crut avoir sous les yeux le

1. *Arch. Miss.*, t. J, p. 27, n. 1, et 29, n. 2.

2. Sur la planche I de la Restauration de Titeux et Chaudet, conservée à la Bibliothèque de l'École des Beaux-Arts, le chiffre 7, qui renvoie aux restes de l'escalier, ne se trouve que dans le rectangle délimité, au nord, par le piédestal d'Agrippa et la Pinacothèque; à l'est, par les Propylées; au sud, par le bastion de la Victoire; à l'ouest, par le sentier montant de la poterne. Sur les planches V et VII de la Restauration de Desbuisson, le grand escalier n'est figuré aussi que dans l'intérieur de ce même enclos.

3. Le portrait que reproduit notre planche VI fut exposé au Salon de 1857.

4. *Rev. Études gr.*, t. XI, 1899, p. 8. Au lieu de Tétaz, les éditeurs ont imprimé « Titus ». Paléographiquement, la correction « Titeux » est la première qui s'offre à l'esprit. Mais j'ai eu entre les mains la pièce originale, que MM. Paul et Victor Glachant ont eu l'obligeance de me communiquer. Elle porte bien Tétaz, orthographié « Tétas ».

5. Le premier cahier des *Archives des Missions*, qui renferme ce travail, fut imprimé en janvier 1850.

6. Voir, page 337, le passage qui les concerne.



complément du chef-d'œuvre de Mnésiclès. Son imagination prolongea jusqu'au bas de la rampe les assises des Propylées. Une instinctive prudence tempéra cependant l'ardeur de son enthousiasme. Il se garda bien d'écrire que l'escalier retrouvé par lui était du grand siècle. Il écrivit simplement qu'il était « dans le plan de Mnésiclès ». Il le déclara « postérieur à la construction des Propylées, mais refait sur le plan primitif »¹. Pour se préserver des hérésies, il avait un excellent guide. Au moment où s'achevait la campagne, Charles Garnier rentrait de voyage avec About. Il visita le champ de fouilles, exécuta quelques dessins pour son hôte, et il est vraisemblable que sa compétence d'architecte remit plus d'une chose au point².

Malheureusement, le succès déchaînait l'envie. Plus que jamais ennemis de l'École, Rizo Rhangabé et le clan des λογιώτατοι cabalaient contre Beulé. On dénatura ses paroles; on outra sa thèse. Un architecte de passage, qui s'en allait sur le Bosphore réparer le palais de notre ambassade à Thérapia, recueillit ces critiques et les prit à son compte. Ce personnage virulent et tumultueux s'appelait Renaud. Il confia au plus prochain paquebot le trop plein de sa bile, et Paris sut bientôt que Beulé n'était qu'un Béotien³.

Durant tout l'été, attaques et parades se multiplièrent. Pendant que Beulé répondait à Chaudet dans la *Revue archéologique*⁴, Chaudet, dans la *Revue des Beaux-Arts*⁵, racontait les fouilles de Titeux, s'en prenait à l'École de n'avoir pas obtenu le moyen de les poursuivre, bafouait les conclusions de Beulé. Quant à Renaud, mis hors de lui par la grâce alerte avec laquelle son adversaire l'avait émouacheté⁶, il se rua : « Tous les artifices oratoires ou épistolaires ne feront pas que des choses plus que mythologiques aient été mises en circulation... Je vous affirme que vous n'avez pas dit, ni M. Gui-

1. Guigniaut, première lettre à Fortoul, Paris, 19 juin 1852; deuxième lettre, Paris, 29 juin 1852 (*Journ. I. P.*, t. XXI, p. 331 et 350 = *Rev. arch.*, t. XVII, p. 242 et 243).

2. Sur la participation de Garnier, voir le *Journ. I. P.* du 3 juillet et du 1^{er} septembre 1852 (t. XXI, p. 350 et 447).

3. Édouard Renaud, *L'Acropole d'Athènes*, lettre à Félix Pigeory, Athènes, 23 juillet 1852 (*Revue des Beaux-Arts* du 15 août 1852, p. 258).

4. Livraison de septembre 1852, t. XVII, p. 353-354. La défense de Beulé est précédée (p. 352) d'une lettre de Guigniaut où celui-ci dit que la priorité réclamée par lui en faveur de son jeune ami « est celle des découvertes, nullement celle des fouilles ». Chaudet riposta brièvement dans le même recueil (t. XVIII, 1853, p. 159).

5. Livraison du 1^{er} septembre 1852, p. 265-270 : *L'École française d'Athènes et les fouilles à l'Acropole*. L'article contient, sur la fondation et les débuts de l'École, des renseignements précieux, que j'ai utilisés plus haut, page 18 sqq. Il est suivi d'une réponse de Beulé.

6. *Journ. I. P.* du 1^{er} septembre 1852, t. XXI, p. 447-448.

gniaut non plus, que votre éternel escalier était postérieur à la conquête romaine. Vous avez dit, vous avez écrit qu'il était postérieur à la construction des Propylées, ce qui n'est pas tout à fait la même chose. » Quant au mur « de la plus belle époque de l'art », c'est « un affreux pêle-mêle de pierre et de marbre, de moulures féodales, de sculptures et d'inscriptions tournées dans tous les sens, démoli et relevé cent fois, une lourde et incohérente clôture¹. » Daveluy intervint². Sa lettre, où il traitait cavalièrement et avec dédain les « excavations » de Chaudet, fut sévèrement jugée par le rédacteur en chef de la *Revue des Beaux-Arts*. Requis de l'insérer, il se vengea en la déclarant « ténébreuse, triviale, lourdement ironique, infidèle autant que perfide, telle, en un mot, qu'on la croirait renouvelée d'un rhéteur de Carthage ». Cette frise d'épithètes couronna l'affaire de l'escalier.

Comment, toutes pièces vues, déciderons-nous entre les plaideurs? S'il est vrai que des fouilles eurent lieu avant 1852 dans la partie du bastion où s'illustra Beulé, il n'est pas moins vrai que ces fouilles, au témoignage même de Desbuisson, restèrent muettes³. Disons que l'entreprise de Titeux fut le prélude de celle de Beulé⁴; ne disons pas que l'une détermina ou amorça l'autre. Il y eut succession et non corrélation. Les découvertes de Beulé sont bien à Beulé.

Maintenant, qui suivrons-nous, de ses adversaires lui reprochant de s'être d'abord mépris sur la date de l'escalier, ou de lui-même écrivant, après campagne faite: « Tout le monde s'accordait à le croire d'époque romaine, quand on n'en connaissait qu'une partie où quelques marches seulement étaient à leur place. Aujourd'hui qu'une étendue considérable s'offre aux observations, cette opinion, à laquelle je m'étais aussi rangé avant de commencer les fouilles, est pleinement confirmée »⁵? A mon sens, Beulé, s'il a ignoré les conclusions de Titeux, n'a pas ignoré celles de Desbuisson, qui leur étaient identiques. Ce qu'il y a de compliqué et de forcé dans sa théorie s'explique précisément par la gêne où il était de concilier la date qu'il attribuait à la courtine avec la date assignée par d'autres à l'escalier. Quand il vit sortir du sol la crête du mur d'enceinte, avec ses beaux entablements de marbre provenant d'édifices doriques, l'idée ne lui vint pas

1. *Les Néo-Béotiens et les découvertes aux Propylées*, dans la *Revue des Beaux-Arts* du 1^{er} octobre 1852, p. 297-302.

2. *Ibid.*, numéro du 15 octobre, p. 323-325.

3. *Revue archéologique* de septembre 1852, t. XVII, p. 354.

4. Cf. Heuzey, *BCH.*, t. XVI, 1892, p. 75.

5. *L'Acropole d'Athènes*, t. I, p. 128; cf. *Arch. Miss.*, t. III, p. 391.

qu'il se trouvait en présence de matériaux de remploi, et sa première impulsion fut de s'imaginer que cet avant-corps portait la marque du grand siècle. Mais comme l'escalier dont il avait retrouvé quelques jours plus tôt l'étage inférieur était proclamé romain par des spécialistes, il s'avisait d'un compromis : le système de défense et d'accès de l'Acropole n'était pas de Mnésiclès; il était « dans le plan de Mnésiclès ».

Sans doute, au lieu d'apprécier la courtine, quand la corniche seule émergeait, il eût été sage d'attendre que le parement apparût tout entier, de la base à l'attique. Beulé, en réservant son jugement, se fût évité des railleries acerbes. Mais, chez un archéologue de vingt-six ans et dans le feu du combat, quelque précipitation est excusable. Les vrais torts de Beulé ne sont pas là. Ils sont dans ses réticences ultérieures. Ils sont dans la façon dont, en 1872, il a raconté ses campagnes de 1852 et de 1853. Le *Journal de mes fouilles* n'a d'un journal que le nom¹. Faits, dates, tout y est arrangé, modifié, transposé². Ce n'est pas un procès-verbal; c'est un morceau de littérature. L'auteur y brode perpétuellement son thème, non seulement d'après les lois d'une esthétique mal comprise, mais en vue de satisfactions intéressées. « Dichtung und Wahrheit, » a écrit Goethe en tête de ses *Mémoires*. L'épigraphe convient à la sonate de Beulé.

En juin 1852, la fouille s'était arrêtée au seuil de la porte découverte dans les profondeurs du remblai. Restait, intérieurement, à élargir le boyau creusé dans l'axe des Propylées; extérieurement, à dégager le front de la courtine. A l'automne, quand les travaux recommencèrent, deux chantiers furent établis. L'un mit à nu le palier central et le sentier pélasgique. L'autre eut à vaincre des obstacles considérables. Entre le mur d'enceinte, dit de Valérien, et les collines de l'ouest, s'interposaient, d'abord, un rideau compact

1. Publié dans la *Gazette des Beaux-Arts* d'avril et juin 1872, il a été réimprimé dans *Fouilles et découvertes*, t. I, p. 3-77. C'est à ce dernier volume que je renvoie.

2. Exemple. C'est un modèle de narration que la découverte des marches, quand Panaïoti se précipite à travers la ville comme le soldat de Marathon et fait irruption dans la salle à manger de l'École, en criant : « Les escaliers ! Les escaliers ! (Σκαλοπάτια ! Σκαλοπάτια !) » Le *Journal* (p. 31-32) rapporte ce brillant et pathétique épisode sous la date du 4 mai, sept heures du soir. Or, nous lisons dans la première lettre à Fortoul : « Le 28 mai, a reparu l'escalier de marbre qui conduisait aux Propylées » (*Rev. arch.*, t. XVII, p. 241). Dans le *Journal* (p. 35), la découverte du mur d'enceinte est fixée au 12 mai. Or, ce fut seulement le 7 juin, d'après une lettre aussitôt écrite à Guigniaut (*Rev. arch.*, t. XVII, p. 242), qu'eut lieu cette découverte. De même, la découverte de la porte est, non du 15 mai (*Journal*, p. 37); mais du 15 juin environ, puisqu'elle n'est pas mentionnée par Beulé avant le 17 juin (*Rev. arch.*, t. XVII, p. 243). On voit le peu de cas qu'il faut faire de la chronologie du *Journal*.

de terres rapportées, ensuite, un deuxième rempart, construit par les Turcs quand ils avaient converti l'entrée de l'Acropole en bastion. Le pic se brisant contre des matériaux qu'avaient vitrifiés les siècles, on dut recourir à la poudre¹. Ce ne fut pas sans peine que l'on fit brèche dans la maçonnerie édifiée en avant de la courtine et que l'on dégagèa les pylones dont celle-ci est flanquée. La campagne prit cinq à six mois (octobre 1852-mars 1853)². Elle ne fut pas menée avec moins d'habileté que la précédente. L'intelligence et l'énergie de Beulé ne méritent que des éloges. Il y aurait à faire des réserves sur d'autres points³. Mais, sans nous attarder aux faiblesses du littérateur, abordons la thèse du savant.

Le 20 mars 1853, Beulé se place devant l'enceinte qu'il a déblayée. Cet espace, dit-il, comprend trois sections égales : « Au milieu, un mur tout en marbre, percé d'une porte dorique exactement dans l'axe de la porte centrale des Propylées; à droite et à gauche, des tours carrées en pierre qui s'avancent pour défendre l'entrée de la citadelle. » Les pylones dont la courtine est encadrée appartiennent à deux époques différentes⁴ : « La partie inférieure a été reprise au temps de Valérien; la partie supérieure est restée intacte et remonte aux beaux siècles de l'art. » Du fait que les assises de crête sont un travail grec,

1. D'après le *Journal* (p. 58-59), les mines n'auraient commencé à jouer que le 21 janvier 1853. Or, dans son rapport du 17 janvier (*Arch. Miss.*, t. III, p. 291), Beulé écrit que, depuis six semaines, il a employé 150 livres de poudre. Ce fut donc vers le 6 décembre 1852 qu'il eut recours à la mine. Voir, d'ailleurs, la lettre de Daveluy citée plus haut, p. 119.

2. Suivant le *Journal* (p. 45), on est à l'œuvre le 10 novembre 1852, et, le 6 avril 1853 (*ibid.*, p. 74-75), on déblaye encore l'escalier. Ces dates m'inspirent des doutes. Beulé a rédigé deux rapports sur sa seconde campagne. L'un est du 17 janvier 1853 (*Arch. Miss.*, t. III, p. 289-294), l'autre du 20 mars (*ibid.*, p. 295-307). Il résulte de ce dernier qu'à ce moment-là les fouilles proprement dites étaient finies. S'il y eut des travaux ultérieurs, ce furent de simples travaux de nettoyage et d'appropriation. Quant à la date initiale de la campagne, un rapport de Daveluy, cité plus haut (p. 119), la place vers le milieu d'octobre.

3. Dans sa première campagne, Beulé, à en croire le *Journal* (p. 38), pressent, démontre *a priori* l'existence des tours qui flanquent la porte. Or, sa lettre du 17 juin 1852, que Guigniaut déclare analyser fidèlement et d'après laquelle il présente le tableau complet des résultats obtenus (*Rev. arch.*, t. XVII, p. 243-244), ne soufflait mot des tours : les tours manquent à l'énumération. Au cours de sa deuxième campagne, Beulé, dans le *Journal* (p. 45), se représente calculant « l'angle ascensionnel » des deux étages de l'escalier, concluant de la divergence des plans à l'existence d'un palier intermédiaire, de l'existence du palier à celle d'une entrée latérale. Or Chaudet, dans l'article auquel avait répondu Beulé, supposait l'existence d'une plate-forme à laquelle on arrivait par l'entrée du sud. Donc, les inductions syllogistiques du *Journal*, toutes ces prévisions qui se réalisent « comme par la baguette d'un magicien » (p. 38), ont été imaginées après coup.

4. Beulé, dans cette étude technique, fut aidé par Lebouteux et Louvet, architectes pensionnaires de l'Académie de France à Rome.

œuvre probable de Conon, une conclusion se dégage : l'entrée occidentale de l'Acropole n'est pas « l'invention d'un architecte de la décadence. C'est tout au moins le plan de Mnésiclès »¹. Quant à l'escalier, l'a-t-on imaginé de toutes pièces à une époque très basse, ou bien, en l'édifiant, l'a-t-on restauré sur un modèle plus ancien ? La réponse n'est pas douteuse. Tout démontre que l'escalier actuel dérive d'un escalier primitif.

Ainsi, pour Beulé, la véritable entrée de l'Acropole, à l'époque classique, c'est la porte Beulé. Mais les objections de ses adversaires et ses propres découvertes l'obligent à des atténuations : « J'entends que, dans le plan de Mnésiclès, il devait y avoir un escalier, que tout avait été disposé pour le recevoir, que c'était un complément aussi nécessaire que magnifique de ses Propylées... Mais qui pourrait affirmer que ce plan avait été dès lors réalisé et que l'escalier avait été exécuté dans toute son étendue, lorsque les Propylées eux-mêmes sont restés inachevés ? » Pour Chaudet, une entrée de face est anormale, tandis qu'une entrée latérale, correspondant à la poterne turque, offrait l'avantage de contraindre l'assaillant à présenter le flanc droit, non protégé par le bouclier³. Or, justement, au point où Chaudet supposait cette entrée, vient d'apparaître le sentier pélasgique. Beulé se tire d'affaire par une distinction : sa porte à lui est l'entrée principale, l'entrée solennelle ; l'entrée du sud est une entrée de côté, réservée aux victimes et aux animaux⁴.

Plus simple est la façon dont on se représente aujourd'hui ce qu'était, au temps de Périclès, l'enceinte occidentale de l'Acropole : sur les ailes, en saillie, le pyrgos de la Victoire Aptère et le bastion dit de la Pinacothèque ; au centre, en retrait, rien que la ligne même des Propylées. Les Vestibules, dans cette hypothèse, furent, comme partout en Grèce, l'entrée monumentale en avant de laquelle on n'a besoin de chercher ni d'autres murailles ni une seconde porte. Il n'y avait pas d'escalier : le portique se dressait, grandiose et blanc, sur le roc nu. Beulé avait un sentiment assez vif, assez délicat, assez pénétrant de l'art grec pour que cette conception ait pu lui venir spontanément à l'esprit. Mais l'admettre, c'était avouer que ses deux campagnes n'avaient abouti qu'à un résultat négatif, et il lui convenait de dire : « Cette porte est celle par où entraient les processions des

1. *Arch. Miss.*, t. III, p. 296 = *L'Acropole d'Athènes*, t. I, p. 108.

2. *Arch. Miss.*, t. III, p. 304 = *L'Acropole d'Athènes*, t. I, p. 142.

3. *Revue archéologique* d'août 1852, t. XVII, p. 291.

4. *Arch. Miss.*, t. III, p. 300 ; *L'Acropole d'Athènes*, t. I, p. 144 ; *Journal*, p. 46.

Panathénées; ces tours sont celles que réédifia Conon avec l'or du Grand Roi; cet escalier est celui qui figura dès l'origine sur le devis de Mnésiclès.

A-t-il donc plaidé sa cause sans y croire? L'affirmer serait excessif. De ce que le *Journal de mes fouilles*, écrit en 1872 pour des amateurs, contient une part de fiction, il ne s'ensuit pas que *L'Acropole d'Athènes*, rédigée en 1853 pour des savants, manque de sincérité. On distinguera le livre et le morceau de bravoure. A rester strictement historien et pour ne pas se perdre aux méandres d'une psychologie incertaine, Beulé, quels que furent ses mobiles, mérita sa gloire. Il fut un homme d'initiative intelligente et hardie, et l'ouvrage où il a consigné les résultats de ses deux mémorables campagnes occupera toujours un rang brillant dans les productions de l'archéologie française.

Durant l'hiver de 1869 à 1870, Victor Duruy, au cours d'un voyage en Grèce, projeta de continuer en grand l'œuvre de Beulé. Il ébaucha le plan d'une vaste société internationale ayant pour but le déblaiement définitif de l'Acropole. Mais l'Empire sombra et l'idée avec lui. Burnouf, qui avait été de moitié dans le projet, ne put, d'avril à juin 1874, que nettoyer l'intérieur du bastion d'Odyssee, l'escalier de Pan et la fontaine Clepsydre¹. En 1877, Marcel Lambert, architecte pensionnaire de l'Académie de France à Rome, fit exécuter, aux abords de l'Érechthéion², des sondages que reprit et poussa, en 1879, son camarade Blondel³. Malheureusement, un patriotisme ombrageux arrêta ces dernières fouilles au point même où, depuis, ont jailli tant de merveilles de l'art prépersique⁴. L'École ne garde pas un bon souvenir de l'éphore Eustratiadis, auteur de l'interdiction.

Sur le versant oriental de l'Acropole, le monument de Lysicrate est propriété française. En 1878, pour fournir à Loviot les éléments d'une restauration, Edmond Pottier ouvrit des tranchées qui rendirent plusieurs morceaux décoratifs et apportèrent d'utiles indications sur l'orientation de la rue des Trépieds⁵.

1. *C. R. Acad. Inscr.*, 1874, 4^e série, t. II, p. 94 (programme des fouilles); p. 100-101 (intérieur du bastion); p. 202-203 (extérieur).

2. *BCH.*, t. I, 1877, p. 51-53, 118, 175, n. 1.

3. *Ibid.*, t. III, 1879, p. 127-128.

4. Voir S. Reinach, *Esquisses archéologiques*, p. 136-137.

5. *BCH.*, t. II, 1878, p. 412-418. Cf. *ibid.*, p. 280, et *C. R. Acad. Inscr.*, 1878, t. VI, p. 75. L'envoi de Pottier (*Mémoire sur la chorégie et les monuments chorégraphiques*) fut analysé par Jules Girard, *Rpp.* XIX (10 janvier 1879), p. 2-3. Réparé une première fois en 1845, le monument de Lysicrate a été définitivement restauré par la France en 1892.



En dehors des fouilles, Athènes et sa banlieue provoquèrent de nombreuses recherches topographiques. Nous signalons en note les plus importantes, celles de Burnouf¹, Hanriot², Homolle³, S. Reinach⁴, Chamonard⁵.

A Daphni, Gabriel Millet fit, de 1894 à 1898, une étude approfondie du monastère. Il compléta, par des sondages⁶, les fouilles de la Société archéologique. Son livre inaugure magistralement le recueil des *Monuments de l'art byzantin*⁷.

La question des Longs Murs et des ports du Pirée attira par deux fois l'attention de l'École : en 1858, Hinstin se prononça en faveur du système d'Ulrichs⁸; Ruel, au contraire, en 1873, le combattit⁹, et sa thèse vient d'être tout récemment reprise¹⁰. Dans son travail sur *Les fortifications du Pirée en 394-393*, M. Foucart établit que la péninsule de l'Éétioneia possédait un Artémision de Thémistocle distinct de l'Artémision de Conon, et détermina, sans avoir besoin de corriger aucun texte, l'ordre de succession des bassins intérieurs¹¹.

1. *Le vieux Pnyx à Athènes* ap. *Arch. Miss.*, t. I, p. 1-8. — *Notice pour le plan d'Athènes antique*, même recueil, t. V, p. 64-88. La carte à laquelle cette notice sert d'éclaircissement date de 1849. Quant au plan général dont elle est l'amorce et l'extrait, il resta vingt-cinq ans à l'étude. On parla de le publier; mais le projet n'aboutit pas (*C. R. Acad. Inscr.*, 1873, p. 115-116, et 1875, p. 384-385; cf. Burnouf, *Mémoires sur l'Antiquité*, p. 303). — *La Ville et l'Acropole d'Athènes aux diverses époques*, Paris, 1877, avec XXI planches.

2. *Mémoire sur l'Agora d'Athènes et sur l'emplacement du Tholos*, lu à l'Académie des Inscriptions en août et septembre 1853 (*Rev. arch.* de 1854, XI^e année, p. 205-234, 257-276, avec une carte où le système de l'auteur est graphiquement opposé à ceux de Ross et de Forchhammer). Les théories d'Hanriot ont vieilli; mais il est bon d'observer qu'on n'a pu encore substituer une certitude à ses présomptions.

3. *BCH.*, t. XV, 1891, p. 344-369 (inscriptions d'Athènes permettant de placer dans le voisinage du «Théséion» le téménos du Démos et des Charites, avec croquis p. 368); *ibid.*, t. XVIII, 1894, p. 509-528 (*Vue d'Athènes en 1674*. A ce propos, mentionnons : Beulé, *Sur un plan d'Athènes publié en 1687*, dans la *Rev. arch.* de 1860, t. I, p. 294-296).

4. L'hypothèse de Reinach sur l'emplacement du sanctuaire d'Athéna et de Zeus Meilichios (*BCH.*, t. XVI, 1892, p. 411-417) reposait sur une combinaison ingénieuse que M. Paul Wolters a prouvé être inexacte (*ibid.*, t. XVII, 1893, p. 194, et t. XVIII, 1894, p. 483-496).

5. Étude faite avec l'aide de Convert sur le tracé de la Voie sacrée éleusinienne (*BCH.*, t. XVII, 1893, p. 195); cf. Perrot, *Rpp.* XXXIII (2 février 1894), p. 13-17.

6. En septembre 1897 et en octobre 1898.

7. *Le Monastère de Daphni, histoire, architecture, mosaïques*, Paris, 1900.

8. Guigniaut, *Rpp.* VIII (12 novembre 1858), p. 351-352. L'envoi d'Hinstin fit le sujet de sa thèse latine : *De Piræo Athenarum propugnaculo*, Paris, 1877.

9. Egger, *Rpp.* XIV bis (24 octobre 1873), p. 422-424. Ce mémoire est resté inédit.

10. Angelopoulos, *Περὶ Πειραιῶς καὶ τῶν λιμένων αὐτοῦ κατὰ τοὺς ἀρχαίους χρόνους*, Athènes, 1898. Le résumé de cet opuscule, tel que le donne Homolle (*C. R. Acad. Inscr.*, 1899, t. XXVII, p. 68-69), est identique aux conclusions de Ruel, dont j'ai le manuscrit sous les yeux.

11. *BCH.*, t. XI, 1887, p. 129-144, avec croquis p. 143.

Deux courtes campagnes de fouilles¹, dirigées par Lechat, complétèrent cette savante étude épigraphique et montrèrent la façon dont les ingénieurs militaires de la génération qui précéda Épaminondas entendaient l'art de la défense des places.

Pour l'ensemble de l'Attique, les recherches d'Harriot sur les dèmes², œuvre d'un esprit judicieux et appliqué, restent fondamentales, au dépit de tout ce qu'en a ruiné le temps. Celles de Petit de Julleville sur l'emplacement et le vocable des églises chrétiennes en Grèce ont mieux résisté encore, grâce à la prudence avisée avec laquelle l'auteur se refusa aux attributions qui ne présentaient pas un degré suffisant de certitude³.

À l'extrémité de la péninsule, Terrier, en septembre 1862, explora le district du Sunium, alors désert et sauvage. Son agréable description fait curieusement revivre un état de choses disparu⁴. Huit ans plus tard, l'exploitation des scories argentifères laissées par les anciens avait déjà modifié profondément l'aspect du district, et Gorceix notait au passage cette foudroyante transformation⁵. « Le mémoire de Bœckh sur le Laurium est à refaire, » écrivait Albert Dumont⁶, à la suite d'une tournée dans les galeries souterraines de Camaréza. Ardaillon entreprit cette tâche difficile. Trois campagnes⁷, menées avec autant de savoir que de patience, lui fournirent les éléments d'un livre dont la partie technique, organisation et marche d'une grande industrie chez les Grecs, et la partie historique, rôle des mines du Laurium dans la vie de l'État athénien, sont l'une et l'autre un modèle de précision et de rigueur⁸.

1. I (mars 1887) : *BCH.*, t. XI, p. 201-211, avec croquis p. 202 ; II (janvier 1888) : *ibid.*, t. XII, p. 337-354, avec croquis p. 344.

2. *Recherches sur la topographie des dèmes de l'Attique*, Napoléon-Vendég, 1853 ; *Sur la topographie des dèmes de l'Attique* : 1^{re} partie, dèmes urbains (*Arch. Miss.*, t. IV, 1856, p. 419-441) ; la seconde partie n'a jamais paru. Le mémoire d'Homolle sur les dèmes de l'Attique, analysé par Perrot, *Rpp.* XVII (10 novembre 1876), p. 27-29, avait un caractère épigraphique et non topographique.

3. *Arch. Miss.*, 2^e série, t. V, p. 469-533. Le mémoire date de 1866 (*C. R. Acad. Inscr.*, 1^{re} série, t. II, p. 153 et 244).

4. *Mémoire sur les ruines de Sunium et de la côte de l'Attique, depuis la baie de Vari jusqu'à la presqu'île de Courouni*, ap. *Arch. Miss.*, 1^{re} série, t. III, p. 55-129 (avec des plans, des croquis et un grand panorama dessiné par Joyau).

5. *Les mines du Laurium*, dans le *Bulletin de l'École française d'Athènes*, n^o VIII (février 1870), p. 171-181.

6. Athènes, 20 février 1867 (lettre inédite à Desjardins).

7. I (décembre 1892-avril 1893) : *BCH.*, t. XVII, 1893, p. 196-197 ; II (novembre-décembre 1893) : *ibid.*, t. XVII, 1893, p. 620-621, et t. XVIII, 1894, p. 168-169 ; III (janvier-juin 1894).

8. *Les mines du Laurium dans l'Antiquité*, Paris, 1897, avec une planche, 26 gravures et une belle carte au 50,000^e.

Dans la Diacrie, Marathon et sa plaine, qu'Hauvette avait déjà parcourues en mars 1879¹, furent de nouveau étudiées par lui en septembre 1891. Les pages où il localise les grands épisodes de la bataille livrée aux Perses par Miltiade combinent, avec un art séduisant, les données des textes et du terrain².

L'excursion de mars 1879 avait débuté par Oropos³. Paul Girard en était. Une borne sacrée, découverte à Mavrodilissi, lui permit de fixer en cet endroit le fameux sanctuaire d'Amphiaraos⁴. Ce fut là, en effet, que cinq ans plus tard la Société archéologique d'Athènes en dégagera les ruines. Elles furent étudiées, à la fin de décembre 1885, par Dürrbach, qui résuma, en un clair travail⁵, ce qu'on sait de la topographie du district et de son histoire.

Ce fut l'Eubée qui fournit la matière du premier envoi athénien. Jules Girard, en 1850 et 1851, parcourut l'île avec de bonnes jambes. Il la décrivit ensuite d'un trait sobre⁶, qui n'a rien perdu de sa netteté. Les observations de Gorceix, faites dans le courant de 1872, sont d'ordre géologique⁷. Paul Girard, en juillet 1877, copia quelques inscriptions à Carystos et jeta un coup d'œil sur la nécropole d'Érétrie⁸. Legrand et Doublet, en juin 1889, assimilèrent définitivement Portokastri à Géreste⁹. En 1891, Couve visita Oréos¹⁰, tandis que la démolition des murs de Chalcis procurait à Joubin une moisson de décrets¹¹.

Le *Mémoire sur l'île d'Égine*, d'About, est le résultat d'une tournée joyeuse, faite, au printemps de 1852, avec Charles Garnier¹².

1. *BCH.*, t. III, 1879, p. 201 (discussion sur le site de Probalinthos).

2. *Novv. Arch. Miss.*, t. II, 1892, p. 326-344 (avec 4 planches et une carte); *Hérodote historien des guerres médiques*, Paris, 1894, p. 256-265.

3. *BCH.*, t. III, 1879, p. 198-200.

4. *Ibid.*, p. 437-440.

5. *De Oropo et Amphiaraū sacro*. Paris, 1890, avec une carte et un plan.

6. *Arch. Miss.*, t. II, p. 635-728. Le *Mémoire sur l'île d'Eubée* avait été analysé par Guigniaut, *Rpp.*, I (22 août 1851), p. 466-468.

7. *Annales scientifiques de l'École normale supérieure*, 2^e série, t. II, 1873, p. 317-322 (Koumi); *Bulletin de la Société géologique de France*, 3^e série, t. II, 1874, p. 400-401 (Limni et Messionda).

8. *BCH.*, t. II, 1878, p. 275-279, et t. III, 1879, p. 211-213. Cette tournée n'était que la première section d'un voyage qui porta ensuite sur la Locrie opontienne et les Sporades du nord.

9. *BCH.*, t. XV, 1891, p. 405. Carystos et Oréos leur fournirent également des textes (*ibid.*, p. 406-412).

10. *Ibid.*, p. 412-415.

11. *Ibid.*, p. 450. Adolf Wilhelm fut de moitié dans la publication (*ibid.*, t. XVI, 1892, p. 90-120). De Ridder toucha également à Chalcis en juin 1891, au cours d'une tournée dans la Grèce centrale (*ibid.*, t. XVIII, 1894, p. 409, n^o 10).

12. *Arch. Miss.*, t. III, p. 481-567. About ne rédigea son travail qu'en 1853; il avait d'abord songé à un autre sujet (*Hist. Acad. Inscr.*, t. XX, 1^{re} partie, p. 12 et 16; cf. Beulé, *Fouilles et découvertes*, t. I, p. 63).

L'auteur se vit reprocher « l'imitation d'une école historique qui tranche les questions par le paradoxe, ne se défend ni de l'antithèse ni de l'épigramme, et, dans le silence des faits, a recours aux conjectures les plus hasardées, pourvu qu'elles soient piquantes »¹. Ce qui plaît, aujourd'hui encore, dans cette improvisation brillante, c'est, sous la vivacité du trait, un bon sens alerte et la justesse, un peu sèche, mais singulièrement aiguë, de la vision.

Salamine, après avoir occupé Hanriot², attira Reynald. Mais Reynald n'y fit, en 1853, qu'une excursion rapide et superficielle. Son envoi, défavorablement jugé par Guigniaut³, n'eut pas les honneurs de l'impression⁴. Monceaux⁵, en mars 1882, Fougères⁶, en janvier 1887, relevèrent dans l'île quelques inscriptions importantes. La topographie du canal où Thémistocle heurta Xerxès fut étudiée par Hauvette, durant sa mission de 1891, avec cette aisance limpide qui semble le rayonnement de la vérité⁷.

Sur le parcours de la Voie sacrée éleusinienne, à l'extrémité du second des lacs Rhiti, Burnouf et Hanriot, en 1848, découvrirent un temple dont les ruines avaient échappé aux précédents voyageurs. Leurs observations, poursuivies en 1849, furent consignées, par l'un, dans son livre sur les dèmes de l'Attique⁸, par l'autre, dans une relation de voyage où les questions de topographie tiennent une grande place⁹.

Burnouf, à cette même époque, s'était occupé de Mégare¹⁰. Il y revint en 1875. Son mémoire sur le port de Nisée et l'îlot de Minoa rectifie quelques erreurs de Spratt et de Leake¹¹. Mais il ne semble

1. Guigniaut, Rpp. III (25 novembre 1853), p. 401.

2. *Dèmes de l'Attique*, p. 115-118.

3. Rpp. IV (18 août 1854), p. 406-407.

4. Le manuscrit est conservé dans les dossiers de l'École, au Ministère, où je l'ai feuilleté.

5. *BCH.*, t. VI, 1882, p. 521-559.

6. *Ibid.*, t. XVI, 1892, p. 299-301. J'accompagnais Fougères dans cette excursion.

7. *Nouv. Arch. Miss.*, t. II, 1892, p. 345-358; *Hérodote historien des guerres médiques*, p. 409-424.

8. P. 46-51 et 110-114. Dans sa *Monographie de la Voie sacrée éleusinienne*, p. 6. Fr. Lenormant rend hommage à son prédécesseur.

9. *D'Athènes à Corinthe*, dans les *Annales des Voyages*, livraison de mars 1856, t. CXLIX, p. 291-339, avec une carte. Le passage relatif au temple est à la page 298.

10. Notamment avec Lacroix, qui avait fait des recherches sur le site des collines Karia et Alcaeoos (*op. cit.*, p. 304 et 310). Un peu plus tard, Jules Girard écrivit son *De Megarensium ingenio*, Paris, 1854.

11. *C. R. Acad. Inscr.*, 1875, 4^e série, t. III, p. 209-221.

pas que l'auteur interprète exactement les données de Thucydide ¹. Le sol mégarien est riche en textes épigraphiques. Foucart, en 1868, y fit une superbe récolte ². Monceaux, en 1882, y glana de son côté quelques épis ³.

1. La théorie de Lolling (*Nisäa und Minoa*, ap. *Ath. Mitth.*, t. V, 1880, p. 1-19) doit être préférée. Il est singulier que l'érudit allemand ne souffle mot du travail de Burnouf.

2. Le Bas-Foucart, t. II, section I, p. 13-41, nos 23-76 *j*. Nous reviendrons plus loin sur le voyage de 1868, dont Mégare ne fut qu'une étape.

3. *Annuaire Assoc. Ét. gr.*, XX^e année, 1886, p. 228-235, nos 1 à 10. La tournée de Monceaux à Mégare continuait sa tournée de Salamine.



LE MONUMENT DE LYSICRATE EN 1829

D'après l'*Expédition de Morée*, t. III, pl. 96.



MISTRA

II

LE PÉLOPONNÈSE ET LES ILES IONIENNES

Explorations générales : I. Beulé, Mézières et Bertrand (1850) ; II. Heuzey, Thenon et Hinstin (1857) ; III. Mission Foucart (1868) ; IV. Martha (1877). — Explorations particulières : Fouilles de Monceaux à Corinthe (1883). — Argolide : Jamot (1888). Fouilles de Legrand à Trézène (1890 et 1899). Deffrasse et Lechat à Épidaure (1890). — Némée : Fouilles de Dürrbach et Cousin (1884). — Arcadie : Delacoulonche (1854). Mantinée et Tégée : Fouilles de Fougères et Bérard (1887-1889). — Tzaconie : Deville (1863-1864). — Laconie. Fouilles de Millet à Mistra (1894-1898). — Messénie : Laurent et Colin (1896-1897). — Triphylie : Boutan (1855-1856). — Olympie : Laloux et Monceaux (1881-1883). — Achaïe : Gorceix et Lebègue (1871). — Iles Ioniennes : Gandar (1848 et 1853) ; Riemann (1876). Corcyre : Fouilles de Lechat (1889).

Pour ne rien dire des promenades littéraires de l'âge héroïque ¹, l'exploration savante de la Morée commence avec Beulé, Mézières et Bertrand (17 avril-1^{er} juin 1850). Entrepris en vue de satisfaire aux obligations de la charte nouvelle, leur voyage fut l'objet d'un mémoire collectif auquel l'Académie ne marchandait pas l'éloge ². Des trois parties de l'itinéraire, la première (Mégaride, Corinthie, Argolide)

1. Deux de ces tournées, celle de Burnouf et Gandar (25 septembre-13 octobre 1848), celle de Roux, Hanriot, Burnouf, Gandar, Jules Girard, Vincent (4 avril-7 mai 1849), donnèrent lieu à d'intéressantes relations : I. Gandar, *Lettres et souvenirs*, t. I, p. 182-241 ; II. Roux, *Correspondance*, p. 68-80, et Gandar, *op. cit.*, p. 345-407.

2. Guigniaut, Rpp. I (22 août 1851), p. 459-465.

avait été réservée à Bertrand; la seconde (Cynurie, Laconie, Messénie), à Mézières; la troisième (Arcadie, Élide, Achaïe), à Beulé. Bertrand, que ses goûts entraînaient déjà vers les problèmes mythologiques, explique la formation des légendes par les particularités du sol¹. Les questions de topographie historique (champ de bataille de Sellasie, temple d'Artémis Limnatis, limites de l'*ager dentheliatas*) préoccupent surtout Mézières². Quant à Beulé, son travail est plutôt d'ordre esthétique³. On y trouve cependant un commentaire sur trois inscriptions d'Olympie que Letronne n'eût pas désavoué⁴.

En juin 1857, Heuzey, Thenon et Hinstin visitèrent à leur tour les grands sites du Péloponnèse. Ils recueillirent quelques inscriptions à Sparte et à Mégalopolis⁵.

La troisième et la plus importante des grandes expéditions athéniennes en Morée est postérieure de onze ans à la précédente. Philippe Le Bas était mort en 1860, laissant inachevé son *Voyage archéologique en Grèce et en Asie Mineure*. Un arrêté du 28 janvier 1868 chargea Paul Foucart du soin de le continuer. Sa mission embrassa un triple domaine : Mégaride et Péloponnèse (avril-juin), Grèce centrale (juillet-août), Archipel (septembre). En Morée, à l'exception de l'Élide et de l'Achaïe, il explora tous les districts qui ont marqué dans l'histoire⁶. Son butin fut essentiellement épigraphique. Mais le voyageur fixa aussi, ou précisa, dans la mesure où le suggéraient les documents nouveaux, l'emplacement de cinq ou six temples⁷.

1. *Études de mythologie et d'archéologie grecques: d'Athènes à Argos*, Rennes, 1858. Même méthode dans son *De fabulis Arcadias antiquissimis*, Paris, 1859, également inspiré par le voyage de 1850.

2. *Fragments d'un voyage dans le Péloponnèse*: I. *Description de la Laconie* (*Arch. Miss.*, t. III, 1854, p. 379-424); II. *Plaine de la Messénie* (*Annuaire Assoc. Études gr.*, XVII^e année, 1883, p. 222-236); III. *Cynurie, Laconie, Messénie* (même recueil, XX^e année, 1886, p. 1-62).

3. *Études sur le Péloponnèse*, Paris, 1855.

4. Ce mémoire parut d'abord dans les *Archives des Missions*, t. II, 1851, p. 559-598.

5. *Journ. L. P.*, t. XXVII, 1858, p. 354-359. Hinstin écrivit une relation sur la partie la plus intéressante du voyage: *En Arcadie*, dans les *Mémoires de la Société des Sciences de Lille*, 1863, 2^e série, t. X, p. 209-221.

6. Itinéraire à partir de Mégare: Corinthe, Argos, Mantinée, Tégée, Sparte, Gythion, Kalamae, Thouria, Messène, Andanie, Phigalie, Mégalopolis, Orchomène, Épidaure, Hermione, Trézène. L'auteur ne rédigea pas de rapport sur son voyage. Quelques brèves indications furent seulement données dans le *Bulletin de l'École française d'Athènes*, n^o 1 (juillet 1868), p. 1-2.

7. Le Bas-Foucart, p. 63, n^o 144 a et p. 65, n^o 146 b (Apollon Maléatas); p. 79, n^o 162 a et p. 86, n^o 163 d (Artémis Orthia et Poseïdon Ténarien à Sparte); p. 148, n^o 206 (Artémis Limnatis); p. 217, n^o 332 f (hiéron d'Asclépios à Mantinée). Cf. p. 132-133 (hiéron de Poseïdon au cap Ténare).

Ce fut également la majeure partie du Péloponnèse que parcourut Jules Martha dans ses deux tournées de 1877. Il se tint, autant que possible, en dehors des routes battues et put ainsi faire disparaître quelques blancs de la carte archéologique de la péninsule¹.

L'isthme de Corinthe attira plusieurs fois l'attention de l'École. Burnouf, à deux ou trois reprises (1848-1849), en étudia la topographie². Gorceix, en 1869, y observa la nature des terrains³. Monceaux, en 1883, y fit des fouilles (31 janvier-2 mars). Elles portèrent sur trois points: le sanctuaire où se célébraient les jeux; la ville de l'isthme; l'acropole dite d'Éphyra. D'importants édifices furent reconnus ou déblayés: dans le sanctuaire, deux temples anonymes et les trois portes de l'enceinte; en dehors, un théâtre romain, le mur de défense du Péloponnèse et les restes du canal de Néron⁴.

Jamot, en mai 1888, explora l'Argolide et les îles qui en dépendent. Kyra lui parut correspondre à Kékryphalia, et Angistri à Pityonnèse⁵.

En visitant Trézène, il retrouva une dédicace, jadis copiée par Fourmont, en l'honneur d'Aratus. Cela fit penser que le sol de Damala renfermait d'autres trésors. Des fouilles furent décidées; Legrand les dirigea (mai-juillet 1890). Elles mirent à jour des inscriptions curieuses, une palestre et la statue, conforme au canon de Polyclète, aujourd'hui connue sous le nom d'Hermès de Trézène⁶. Tout récemment (septembre-novembre 1899), l'auteur est revenu dans le vallon du Chrysorrhœos⁷. Il a sensiblement éclairci la topographie de la ville et déterminé le périmètre exact de l'antique enceinte.

1. Principales étapes: I (8 juillet-16 septembre). Corinthe, Voïvonda, Stymphale, Elgion, Patras, Kato-Achaïa, Haghios-Ioannis, Sitano, Tripolitza, Argos, Corinthe; II (22 septembre-18 octobre). Corinthe, Épidaure, Hermioné, Argos, Tripolitza, Tégée, Sparte, Gythion, Athènes. — Inscriptions: *BCH.*, t. II, 1878, p. 40-44 et 94-101 (Achaïe); t. III, 1879, p. 75-82 et 190-198 (Arcadie, Laconie, Argolide). Monuments figurés: *ibid.*, t. III, 1879, p. 29-42 (figurines corinthiennes); t. VII, 1883, p. 486-493 (stèle de Stymphale). — L'exploration fit l'objet d'un mémoire qu'analysa Jules Girard, *Rpp.* XIX (10 janvier 1879), p. 10-12.

2. *D'Athènes à Corinthe*, ch. III et IV, dans les *Annales des Voyages* de mars 1856, p. 314-334, avec un plan des ruines de l'isthme.

3. *Bulletin de l'École française d'Athènes*, n° VII (janvier 1870), p. 134-140.

4. *Gazette archéologique* de 1884 et 1885, t. IX, p. 273-285 et 354-360; t. X, p. 205-214 et 402-412 (avec un plan de l'acropole des jeux isthmiques).

5. *BCH.*, t. XIII, 1889, p. 185-200.

6. *Ibid.*, t. XVI, 1892, p. 165-174. Résultats épigraphiques (*ibid.*) t. XVII, 1893, p. 84-121 et 626-627; résultats topographiques: *ibid.*, t. XXI, 1897, p. 543-551.

7. Un fragment de décret, découvert au cours de cette seconde campagne, a montré que la désignation de palestre, appliquée à l'un des monuments déblayés par la première, était fondée.

Le séjour que fit Lechat au pied du Kynortion, en avril 1890, avec Defrasse, pour y étudier les résultats des fouilles de Cavvadias et Staïs, eut toute l'importance d'une exploration originale, puisqu'il nous valut, sur le célèbre sanctuaire du dieu guérisseur, l'un des plus beaux livres qu'ait produits l'union de l'École et de l'Académie de France¹.

Némée garde quelques ruines. Dürrbach et Cousin les sondèrent (avril-mai 1884), sans y trouver, comme ils le contaient avec bonhomie, la « peau du lion »².

En Arcadie, l'ancienne et la nouvelle École s'opposent dans tout l'éclat de leurs aspirations différentes. Delacoulonche parcourut la contrée durant l'automne de 1854. Le mémoire qu'il rédigea au retour mérite les éloges que lui adressa Guigniaut³. Il est d'une élégante tenue et d'une lumineuse ordonnance. Ce qu'un voyageur peut voir d'un pays, lorsqu'il lui demande « le secret des impressions natives du climat et du sol », ce qu'un lettré peut comprendre d'une race, lorsqu'il interroge les textes où il est parlé d'elle, s'y trouvent harmonieusement rapprochés et fondus, avec un accent vrai, qui charme.

Bien que l'Académie considérât justement l'enclos arcadien comme une « pierre angulaire cachée aux plus vieux fondements de toute l'histoire du Péloponnèse »⁴, ses pupilles de 1854 n'avaient ni le temps, ni les moyens de pénétrer jusqu'aux couches profondes. Les premiers, Fougères et Bérard substituèrent la recherche exhaustive à l'investigation superficielle, l'un (1887 à 1888), dans le terrible marais mantinéen, l'autre (1888 à 1889), sur le sol non moins pestilentiel de Tégée. Fougères dirigea trois campagnes dans la plaine célèbre où périt Épaminondas⁵. De brillantes découvertes, notamment celle des trois bas-reliefs praxitéliens représentant la lutte d'Apollon et de Marsyas en présence des Muses⁶, les signalèrent. Un livre dont toutes les parties, géographiques, topographiques, historiques, mythologiques,

1. Defrasse et Lechat, *Épidaure; restauration et description des principaux monuments du sanctuaire d'Asclépios*, Paris, 1895.

2. *BCH.*, t. IX, 1885, p. 349-356.

3. *Rpp.* V (10 août 1855), p. 464-465. Le *Rapport sur l'histoire, les mœurs et les coutumes des peuples de l'ancienne Arcadie* parut en sept articles, dans la *Revue des Sociétés savantes* de 1857, t. II et III; d'un bloc, dans les *Archives des missions*, t. VII, 1858, p. 83-268.

4. *Arch. Miss.*, t. IV, p. 465-466.

5. I, 23 juin-20 septembre 1887; II, 1^{er} mai-16 juin 1888; III, fin novembre-fin décembre 1888 (les deux dernières avec Bérard).

6. *BCH.*, t. XII, 1888, p. 105-128, et pl. I-III.

logiques, archéologiques, épigraphiques, témoignent du plus remarquable effort d'analyse et de synthèse, les couronna¹.

À Tégée², les fouilles de Bérard amenèrent la découverte du mur d'enceinte, dont les traces avaient si complètement disparu que son existence même était révoquée en doute. Divers emplacements, soit à l'intérieur de la ville (agora, gymnase, stade), soit à



MANTINÉE

Le temple d'Héra³.

l'extérieur (citadelle, colline de Zeus Krarios, sanctuaire de Déméter ἐν Κορυθαῖσι, hiéron de Dionysos Mystès), furent déblayés ou déterminés⁴. Entre temps, les deux explorateurs de la Haute Plaine

1. *Mantinée et l'Arcadie orientale*, Paris, Fontemoing, 1898 (avec un plan de Mantinée et deux cartes, l'une, au 100,000^e, de la Mantinique, l'autre, au 40,000^e, de la Tégéatide). La mention de l'ouvrage définitif nous dispense de renvoyer aux articles qui l'ont précédé.

2. Parmi les visiteurs de Piali, entre 1868, date du passage de Foucart, et 1888, citons Collignon et Dürrbach, qui y relevèrent des inscriptions, l'un en octobre 1878, l'autre au printemps de 1885 (*BCH.*, t. III, 1879, p. 271-274 et t. IX, 1885, p. 510-512).

3. Cette gravure, extraite du livre de Fougères (ci-dessus, n. 1), nous a été communiquée par l'éditeur.

4. Bérard fit deux campagnes à Tégée (et non trois, celle de 1890 n'ayant été qu'un projet) : I, décembre 1888-janvier 1889 (avec Fougères); II, août-septembre 1889. Les résultats en furent soumis à l'Académie et appréciés par elle : Croiset, Rpp. XXX (30 janvier 1891), p. 6-8. Depuis, le mémoire sur *Tégée et la Tégéatide* a été en grande partie publié (*BCH.*, t. XVI, 1892, p. 529-549, avec un plan de Tégée au 16,000^e, et t. XVII, 1893, p. 1-24).

recueillaient et sauvaient, parmi de moindres débris¹, ici, l'idole archaïque en tuf d'Hagiorgitika²; là, un lion d'une fougue superbe³, fragment probable de la frise du temple d'Athéna Aléa, sculptée par Scopas ou sous sa direction.

Sur les frontières du pays arcadien, Mégalopolis fut traversée, au printemps de 1881, par Clerc⁴, et Phigalie, au printemps de 1891, par Chamonard⁵. De l'autre côté du bastion central, Deville consacra deux tournées (septembre 1863 et juillet 1864) à étudier le curieux dialecte parlé en Tzaconie⁶. Dürrbach, en 1885 (20 avril-13 mai), commença par ce même district son exploration de la péninsule laconienne⁷.

Ce n'est plus l'Antiquité classique, c'est l'archéologie médiévale qui, dans la vallée de l'Eurotas, a concentré le meilleur des efforts de l'École. Les quatre campagnes de Gabriel Millet à Mistra⁸, conduites avec une intelligence et une énergie passionnées, nous promettent, sur la glorieuse forteresse des Villehardouins, un livre fait pour intéresser notre curiosité non moins que notre patriotisme.

Entre Mistra et Sitsova, Rayet, en septembre 1879, assimila le Cæadas à la langada de Trypi⁹. Non moins célèbre que la caverne d'Aristomène est la grotte de Nestor. Laurent, en juin 1896, y exhuma des poteries dont l'âge constitue un argument en faveur de ceux qui placent la Pylos homérique sur la roche coryphasienne¹⁰. Kyparissia fournit au même voyageur des inscriptions importantes¹¹.

1. Sur cette œuvre de conservation, voir *BCH.*, t. XV, 1891, p. 322, n. 4.

2. *Ibid.*, t. XIV, 1890, p. 382-384 et pl. XI (Bérard). Cf. plus haut, p. 264.

3. *Ibid.*, t. XIII, 1889, p. 477-486 et pl. VI (Fougères).

4. *Ibid.*, t. VI, 1882, p. 194.

5. *Ibid.*, t. XV, 1891, p. 448 et *C. R. Acad. Inscr.*, 1891, t. XIX, p. 277.

6. *Étude sur le dialecte tzaconien*, Paris, 1866, avec une carte du pays. Le premier chapitre de l'introduction est une description géographique.

7. Grandes étapes : Astros, Léonidion, Monemvasie, Néapolis de Viæ, Sparte, Tégée, Corinthe. Inscriptions : *BCH.*, t. IX, 1885, p. 510-519.

8. I, juin 1894; II, juin-octobre 1895 (avec Eustache et Schaffner) : *BCH.*, t. XIX, 1895, p. 268-272, et *Bulletin critique*, 2^e série, t. I, 1895, p. 716-718; III, juin-octobre 1896 (avec Yperman et Eustache) : École des Hautes Études (sc. hist. et philol.), *Annuaire* de 1898, p. 79-84, et *Bulletin critique*, t. III, 1897, p. 16-18; IV, août-septembre 1898 (avec Ronsin et Roumbos) : *BCH.*, t. XXII, 1898, p. 561-563. — Inscriptions classiques : *Ibid.*, t. XIX, 1895, p. 546-547 (Bourguet); byzantines : t. XXIII, 1899, p. 97-156, et pl. XIV-XXIII (Millet).

9. *Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux*, t. II, 1880, p. 353-354 (en note).

10. *BCH.*, t. XX, 1896, p. 388-390. Cf. Lechat, *Rev. Études gr.*, t. X, 1897, p. 328.

11. Tournées d'octobre 1896 (avec Colin) et d'août 1897 : *BCH.*, t. XXI, 1897, p. 209-210 (Perdrizet), et 574-576 (Colin). Sur les recherches byzantines de Laurent, voir *Bulletin critique*, t. III, 1897, p. 17.

A deux reprises (automne 1855 et printemps 1856), Boutan escada les singulières forteresses primitives dont sont hérissés les pitons de la Triphylie. Son travail de confrontation des textes et des ruines¹, loué en son temps pour sa précision sagace², fait toujours autorité. On n'a guère touché au solide réseau de sa topographie.

Dans l'Élide, le grand effort de la France reste celui de l'Expédition de Morée. Le passage de Blondel à Olympie, en juin 1865, ne fut pas cependant sans profit pour la science épigraphique³. Quand Laloux entreprit sa restauration de l'Altis, Monceaux, chargé par lui de la rédaction du texte, recueillit sur place, en avril 1883, les matériaux d'une monographie élégante⁴. On doit aux deux collaborateurs quelques vues nouvelles sur le tracé de la Voie triomphale et sur la position vraie du Léonidaion.

Gorceix, durant l'été de 1871, étudia les bassins lacustres de l'Achaïe et de la Corinthie⁵, pendant que son camarade Lebègue relevait, à sept kilomètres d'Ægion, sur un plateau que les habitants du pays appellent la Table (Τράπεζα), les ruines d'un temple et d'une ville anonymes, qu'aucun voyageur n'avait signalées encore et dont nul ne s'est plus soucié depuis⁶.

Les îles Ioniennes attirèrent par deux fois Gandar⁷ : en août 1848 et en juin 1853. A Ithaque, il ne se contenta pas de cueillir « une fougère de l'école d'Homère, un liseron et du lin », de ce lin dont fut tissée la toile de Pénélope : il s'occupa aussi de topographie et se prononça pour Leake contre Gell⁸, devançant en cela les travaux les plus récents⁹. Autant Gandar s'abandonnait au délice de ses imaginations littéraires, autant Riemann s'interdit le mirage des rêves poétiques. Ses brèves études sur Corfou, Céphalonie, Zante et

1. *Mémoire sur la Triphylie* (mai 1856), ap. *Arch. Miss.*, 2^e série, t. I, p. 193-248 (avec un plan d'Épeum).

2. Guigniaut, *Rpp.* VII (7 août 1857), p. 211-217.

3. *C. R. Acad. Inscr.*, 1865, 2^e série, t. I, p. 403-404. Pour Beulé, voir plus haut, p. 288.

4. *Restauration d'Olympie*, Paris, 1889. Les états actuels de Laloux sont généralement de toute beauté; les restitutions prêtent naturellement plus à la critique.

5. *Bulletin de la Société géologique de France*, 2^e série, t. XXVIII, 1871, p. 269-275.

6. *Bulletin de l'École française d'Athènes*, n^o XI (septembre 1871), p. 231-238. J'ai cherché en vain, dans les livres ou guides relatifs à la Grèce, une indication quelconque sur cette petite place, que Lebègue croit être pélasgique.

7. *Lettres et souvenirs*, t. I, p. 123-162 et 460-471.

8. Voir les conclusions de son *De Ulyssis Ithaca*. Paris, 1854.

9. Cf. Rouch, *Une demeure royale à l'époque homérique : le palais d'Ulysse à Ithaque*, ap. *Rev. Ét. anciennes*, t. I, 1899, p. 94-95.

Cérigo¹, résultat d'une consciencieuse enquête (été-automne 1876), sont moins l'œuvre d'un historien que d'un philologue². Il classe, rectifie, expurge. Une relation plus riche d'idées aurait pu vieillir. La sienné gardera toujours sa valeur d'inventaire.

Corcyre n'a rien donné, en fait de monuments, qui soit en rapport avec son antique grandeur. De là vient l'intérêt des fouilles exécutées par Lechat (8 mai-29 juin 1889), à l'entrée du port Hyllaïque, sur un terrain dont M. Carapanos s'était rendu acquéreur. Elles amenèrent la découverte d'une de ces fosses où les temples rejetaient le trop-plein de leurs ex-voto. Les milliers de statuettes exhumées appartenaient à un sanctuaire d'Artémis dont toute trace a disparu. Outre qu'il fit connaître les caractères propres à la fabrique corcyréenne, ce dépôt révéla certaines particularités mythologiques des plus curieuses³.

1. *Recherches archéologiques sur les îles Ioniennes*, parues, dans la *Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome* (fasc. VIII, XII et XVIII), en 1879 (I. Corfou; II. Céphalonie) et en 1880 (III. Zante; IV. Cérigo; V. Appendice).

2. Cf. Perrot, *Rpp.* XVIII (30 novembre 1877), p. 8-11.

3. H. Lechat, *Terres cuites de Corcyre*, ap. *BCH.*, t. XV, 1891, p. 1-111.



FRAGMENT DE VASE

(Extrait de Fougères, *Mantinée*, p. 24, fig. 6.)



FRONTON DU TRÉSOR DE CNIDE A DELPHES

La Dispute du trépied entre Hercule et Apollon.

III

LA GRÈCE CENTRALE ET LA GRÈCE DU NORD

Béotie. Périples du littoral sud : Lebègue (1871). Explorations générales : Decharme, Petit de Julleville, Blondel (1865-1866); Foucart (1868); Haussoullier (1878). Explorations partielles : Fouilles de Jamot à Thespies (1888-1891), d'Holleaux au Protoion (1884-1891), de De Ridder à Gha (1893). — Locride opontienne : Paul Girard (1877). — Phocide : Bilco (1881). Fouilles de P. Paris à Élatée (1883-1884). Fouilles de Delphes. 1^{re} période (1860-1862) : reconnaissance initiale, II^e et III^e campagnes (Foucart, Wescher, Boitte). 2^e période (1880-1882) : IV^e campagne (Haussoullier). 3^e période (1887-1900) : les trois conventions delphiques (1882, 1887, 1891); V^e-XIII^e campagnes (Homolle, Tournaire, Couve, Bourguet, Perdrizet, Colin, Fournier, Laurent, Convert). Pourtour du Parnasse : Beaudouin (1880). — Locride Ozole : Cahen (1898). — Étolie : Bazin (1860-1861). — Acarnanie : Heuzey (1856-1857); Cousin (1885); fouilles de Joubin à Stratos (1892). — Épire : Gaultier de Claubry (1858-1859). — Thessalie : Mézières (1851); Gorceix (1869-1873); Monceaux (1882); Dürrbach (1886); Fougères (1887 et 1889); Deschamps et Jamot (1888).

La côte nord-est du golfe de Corinthe forme comme le quai de la Grèce centrale. Elle fit l'objet d'un double périple. Lebègue, durant l'été de 1871, l'explora anse par anse, depuis Mazi, village du pays mégarien, jusqu'à Galaxidi en Locride. Observateur scrupuleux¹, il amenda sur plus d'un point la topographie du littoral². Dürrbach et

1. Egger, Rpp. XIV (29 novembre 1872), p. 11-14.

2. *De oppidis et portibus Megaridis ac Boeotiae in Corinthiaci sinus littore sitis* Paris, 1875 (avec une carte et des croquis).

Cousin reprirent ses traces en 1884 (octobre-novembre). Ægosthènes, où ils firent le meilleur de leur récolte épigraphique¹, livra également quelques textes à De Ridder (juin 1891)². Deux mois plus tôt, Chamouard avait photographié un lion de tuf à Péra-Khora³.

En Béotie, Gandar fut le premier qui signala le fameux Apollon d'Orchomène (mars 1849)⁴. Sa relation, d'ailleurs, est d'un lettré, nullement d'un archéologue. Decharme mérita mieux de la science. Son attention se porta d'abord sur l'Hélicon. En mai 1865, il y découvrit, avec Petit de Julleville, le sanctuaire des Muses⁵. Revenu seul à Thespies, en mai 1866, il poussa de nouveau jusqu'au vallon d'Haghia Triada, et de rapides sondages confirmèrent sa précédente assimilation. Dans l'intervalle (octobre 1865), Platées, Leuctres, Thèbes, Orchomène, Chéronée, Livadie, Thisbé avaient complété son butin⁶.

En 1868, la seconde partie de la mission Foucart s'étendit aux principaux sites antiques de la Grèce centrale⁷. Quelques textes d'une valeur rare furent recueillis alors⁸. Une tournée faite en 1883 compléta la moisson⁹. Aux beaux commentaires épigraphiques dont ces inscriptions furent l'objet, s'ajoutèrent d'importantes déterminations topographiques¹⁰.

1. *BCH.*, t. IX, 1885, p. 318-322 et XIII, 1889, p. 367-368 (Dürnbach).

2. *Ibid.*, t. XVIII, 1894, p. 497-499. Sur l'ensemble de la tournée, voir plus loin, p. 298, n. 3.

3. *C. R. Acad. Inscr.*, 1891, t. XIX, p. 277.

4. *Lettres et souvenirs*, t. I, p. 318. Conze et Michaëlis revirent la statue en juin 1860 (*Annali dell' Istituto*, t. XXXIII, 1861, p. 79-80), sans savoir que Gandar en avait parlé dans les *Mémoires de l'Académie impériale de Metz* de 1851-1852. A côté de l'Apollon d'Orchomène, gisait une seconde statue d'homme. Bien que Gandar la dise aussi archaïque, c'est probablement la même que les voyageurs allemands mentionnent à la page 81 de leur rapport.

5. *Notice sur les ruines de l'hiéron des Muses dans l'Hélicon*, ap. *Arch. Miss.*, 2^e série, t. IV, p. 169-180, avec un plan.

6. *Recueil d'inscriptions inédites de Béotie*, ap. *Arch. Miss.*, 2^e série, t. IV, p. 483-540.

7. Platées, Thèbes, Thisbé, Thespies, Acræphiæ, Copæ, Orchomène, Chéronée, Livadie, Delphes. Pour la première partie de l'itinéraire, voir plus haut, p. 288.

8. Inscription métrique de Thèbes avec la signature des sculpteurs Polyclète et Lysippe (*Rev. arch.*, t. XXIX, 1875, p. 110-115); dédicace archaïque à Zeus Homolios (*BCH.*, t. III, 1879, p. 130-134); liste des cavaliers d'Orchomène ayant fait l'expédition d'Asie sous Alexandre (*ibid.*, p. 452-459). Autres inscriptions béotiennes recueillies en 1868: *Ibid.*, t. IV, 1880, p. 89-99 (Orchomène et Livadie); t. IX, 1885, p. 406-407, 410-411, 422 (Thespies).

9. *BCH.*, t. VIII, 1884, p. 399-416, et IX, 1885, p. 403-433: nos 1-3, 5-8 (Thisbé); 9 (Chorsiaë); 10-17, 20-21, 23-31, 33-35 (Thespies); 36 (Platées); 37-38 (Haliarte); 39-46 (Coronée).

10. Le sanctuaire de Déméter éleusinienne, qui tient une si grande place dans les récits de la bataille de Platées, fixé à Krékouki (*BCH.*, t. III, 1879, p. 134-136); le hiéron d'Athéna Itonia, que mentionnent Pausanias et Strabon, attribué au village de Mamoura, près de Coronée (*ibid.*, t. IX, 1885, p. 427-428).

Quand l'École entreprit son inventaire général des musées grecs, ceux de Béotie ne furent pas oubliés. Haussoullier, en 1878, visita les trois centres où s'étaient formées des collections : Thèbes, dont Bigot, dix ans plus tôt, avait déjà catalogué les monuments figurés¹, Tanagre et Thespies. Cette reconnaissance donna matière à différents travaux².

A Platées, Paul Girard recueillit, en novembre 1876, de nouveaux documents sur la confédération béotienne³. A Thisbé, Blondel, en 1866, découvrit le fameux sénatus-consulte de l'an 170, dont son camarade Foucart fit si magistralement le commentaire⁴. Les inscriptions de cette même ville furent revisées en juin 1888, conjointement avec celles de Chorsiaë, par Lechat et Jamot⁵.

Le district de Thespies est un de ceux où l'action de l'École s'exerça avec le plus de continuité féconde. Dans le vallon des Muses, Martha, en 1879, ne put, comme Decharme, qu'effleurer le filon d'Haghia Triada⁶. Les vraies fouilles commencèrent en 1888 et se prolongèrent jusqu'en 1891. Jamot les dirigea. De ses quatre campagnes⁷, les unes, dans les ravins de l'Hélicon, mirent à jour des édifices (petit temple des Muses, stoa, théâtre), des inscriptions, surtout agonistiques⁸, et des monuments figurés (stèle dite d'Hésiode⁹, bras d'une statue en bronze qu'on voudrait attribuer à Lysippe¹⁰). Les

1. *Bulletin de l'École française d'Athènes*, n° 1 (juillet 1868), p. 11-17.

2. Mémoire : Jules Girard, Rpp. XIX (10 janvier 1879), p. 6-10; articles épigraphiques : *BCH.*, t. II, 1878, p. 589-591; t. III, 1879, p. 382-388 (cf. *ibid.*, p. 134); IX, 1885, p. 356-359; thèse : *Quomodo sepulera Tanagraei decoraverint*, Paris, 1884, avec une carte de la nécropole de Skhimatari.

3. *BCH.*, t. I, 1877, p. 208-211.

4. *Arch. Miss.*, 2^e série, t. VII, p. 321-379. Blondel avait réuni tout un recueil d'inscriptions béotiennes (*C. R. Acad. Inscr.*, 1867, t. III, p. 2 et 178). Ses copies furent utilisées soit par Decharme (*Arch. Miss.*, 2^e série, t. IV, p. 522, n. 1), soit par Foucart (*BCH.*, t. VIII, 1884, p. 402, et X, 1886, p. 459).

5. *Ibid.*, t. XVIII, 1894, p. 533-535.

6. *Ibid.*, t. III, 1879, p. 442-448. Du même voyage est l'inscription d'Orchomène publiée par Foucart (*ibid.*, p. 460). Paul Girard accompagnait Martha.

7. I (16 octobre-30 novembre 1888) : H. Triada, H. Constantinou, Palati (théâtre); — II (mai-août 1889) : fin des travaux à H. Triada et au sanctuaire des Muses; Épiskopi, H. Georgios, Néachori; — III (mai-septembre 1890) : Barbafka, H. Loukas, Τοῦτο-πόρτο, kastro d'Erimokastro (démolition du mur d'enceinte); — IV (mai-août 1891) : fin de la démolition du mur de l'acropole de Thespies (avec De Ridder). — Les deux premières campagnes firent l'objet d'un mémoire soumis à l'Académie : Croiset, Rpp. XXX (30 janvier 1891), p. 4-6; sur les dernières, voir *BCH.*, t. XV, 1891, p. 448-449, et *C. R. Acad. Inscr.*, 1891, t. XIX, p. 280 (Homolle). Un résumé d'ensemble a été donné par Jamot : *BCH.*, t. XV, 1891, p. 659-660.

8. *BCH.*, t. XIX, 1895, p. 311-366 (*Les jeux en l'honneur des Muses*); p. 366-374 (*Les jeux en l'honneur d'Eros*); p. 375-385 (autres textes).

9. *Ibid.*, t. XIV, 1890, p. 546-551 et pl. IX-X.

10. *Ibid.*, t. XV, 1891, p. 381-401 et pl. XV.

autres, dans la plaine d'Erimokastro, ne furent pas moins heureuses : à Τρομπούστη, elles révélèrent l'existence d'un temple d'Apollon que personne, chez les anciens ou les modernes, n'avait signalé ; à Thespies même, sur l'acropole, elles dégagèrent un troisième temple (celui des Muses, mentionné par Pausanias), le sarcophage des travaux d'Hercule¹, et un lot de deux cent cinquante textes. Colin, en octobre 1897, ajouta quelques numéros de valeur à cette inappréciable collection².

Parti d'Erimokastro, où Jamot se l'était associé pour sa quatrième campagne, De Ridder, en un raid de quinze jours (20 juin-5 juillet 1891), glana plus d'un texte inédit³. A Livadie, il eut la bonne fortune de recueillir une nouvelle stèle du devis de construction du temple de Zeus Basileus⁴. Coronée fut sa dernière étape. Il y chercha l'emplacement du sanctuaire de la confédération béotienne, et, comme l'avait supposé Foucart⁵, des tambours de colonne en tuf lui en indiquèrent le site à Mamoura.

La nappe, aujourd'hui desséchée, du Copaïs vit passer à peu près toutes les générations d'Athéniens. Burnouf, après en avoir trois fois contourné les bords (mars, août et décembre 1848), lui consacra un mémoire qui n'est guère d'un géographe⁶. Karditza, sur la rive orientale, est un des grands reliquaires de l'épigraphie. Paul Girard, en juillet 1877, y toucha⁷. Holleaux, en 1885 et en 1886, y fit de fructueux séjours⁸. Mais sa découverte capitale fut, en septembre 1888, celle du discours que prononça Néron à Corinthe, le 28 novembre 67, en rendant aux Grecs la liberté⁹. Durant ce même automne, la borne-frontière délimitant les territoires d'Acræphiæ et de Copæ fut trans-

1. *BCH.*, t. XVIII, 1894, p. 201-215 (cf. Lechat, *Rev. Études gr.*, t. VIII, 1895, p. 430).

2. *BCH.*, t. XXI, 1897, p. 551-571.

3. Il releva successivement des inscriptions à Ægosthènes (voir plus haut, p. 296, n. 2), Thèbes, Chalcis (plus haut, p. 284, n. 11), Larymna, Copæ, Orchomène, Livadie (*BCH.*, t. XVIII, 1894, p. 497-504).

4. *Ibid.*, t. XX, 1896, p. 318-335 (en collaboration avec Choisy).

5. Voir plus haut, p. 296, n. 10.

6. *Le lac Copaïs*, dans les *Arch. Miss.*, t. I, p. 133-160. Voir, en particulier, les théories hydrographiques et météorologiques des pages 157 et 158 sur le système des vents d'été en Grèce, le rôle des syzygies, le mécanisme de l'évaporation. Elles sont de nature à surprendre.

7. *BCH.*, t. II, 1878, p. 507-508. Il venait de Chalcis (sur sa tournée d'Eubée, voir plus haut, p. 284, n. 8) et se rendait en Locride (plus bas, p. 300).

8. *Ibid.*, t. XII, 1888, p. 305-315 (lettre de Caligula), et XIV, 1890, p. 8-19 (constitution d'Acræphiæ).

9. *Ibid.*, t. XII, 1888, p. 510-528. Une réédition, amendée, a été publiée à Lyon, chez Pitrat, en 1889.

crité par Jamot¹. Dix ans plus tard (octobre 1898), Perdrizet ajouta un complément notable aux trouvailles de ses prédécesseurs².

De Karditza, un sentier mène à la Fontaine-des-Perdrix (Perdico-Vrysi). Ce fut là qu'Holleaux découvrit et déblaya, en six mémorables campagnes³, le sanctuaire d'Apollon Ptoïos. Outre le naos du dieu, il mit à nu : la grotte en appareil cyclopéen qui fut le premier siège de l'oracle; la terrasse qui supporta l'autel primitif; des citernes monumentales contemporaines de la construction du temple. Les monuments votifs qu'il exhuma se partagent en deux groupes : les statues et les menues offrandes. Les statues, et notamment l'« Apollon » de Perdico-Vrysi⁴, qui se place entre l'« Apollon » d'Orchomène et l'« Apollon » de Piombino, offrent cet intérêt capital de retracer l'évolution du type viril à l'aube de la plastique grecque, comme les statues de Délos redisent celle du type féminin. Les offrandes (vases, terres-cuites, bronzes) appartiennent également à l'époque archaïque (VIII^e-VI^e siècles). Quant aux inscriptions, elles embrassent une période d'un millier d'années, depuis les Pisistratides jusqu'à Dioclétien. De toutes les fouilles athéniennes, celles du Ptoïon sont celles qui, dans le stade des grands jeux archéologiques, serrent de plus près Délos et Delphes.

Depuis le dessèchement du Copais, le rocher de Gha a cessé d'être une île. De Ridder y dégageda, du 1^{er} au 21 juin 1893, les ruines d'un palais mycénien⁵. Le kastro de Gha, avec ses remparts cyclopéens, ne serait-il pas l'Arné homérique⁶? De Ridder rejette cette hypothèse⁷. Tout ce qu'on peut dire, c'est que l'enceinte de Gha fut une citadelle minyenne, bâtie ou rebâtie pour résister à l'invasion des

1. *BCH.*, t. XIII, 1889, p. 407-408.

2. Fouilles à la maison Nika : *ibid.*, t. XXII, 1898, p. 241-260; t. XXIII, 1899, p. 99-96 et 193-205.

3. I (12 décembre 1884-3 janvier 1885) : tranchées d'attaque; II (22 avril-5 juillet 1885), III (21 octobre-15 décembre 1885) et IV (2 mai-30 juin 1886) : fouilles essentielles, exhumation du temple, grandes trouvailles de statues archaïques; V (6 septembre-16 octobre 1888) et VI (13 août-13 octobre 1891) : travaux complémentaires, édifices annexes, relevés de topographie et d'architecture. Trois de ces campagnes ont été l'objet de rapports : la seconde (*BCH.*, t. IX, 1885, p. 474-481); la troisième (*C. R. Acad. Inscr.*, 1886, t. XIV, p. 26-28); la sixième (*BCH.*, t. XV, 1891, p. 661-662). Les résultats des autres ont été fondus par l'auteur dans les nombreux articles qu'il a rédigés sur ses découvertes. Diehl a consacré un chapitre de ses *Excursions archéologiques* (p. 189-202) aux fouilles du Ptoïon.

4. *BCH.*, t. X, 1886, p. 66-73, et pl. IV; cf. Collignon, *Histoire de la Sculpture grecque*, t. I, p. 196 et fig. 92.

5. *BCH.*, t. XVIII, 1894, p. 271-310, avec une carte de l'île et un plan du palais (pl. X et XI).

6. Noack, *Ath. Mitth.*, t. XIX, 1894, p. 405-485.

7. *BCH.*, t. XVIII, 1894, p. 446-452, et t. XXI, 1897, p. 149-151.



Doriens-Béotiens. Le même explorateur fit également des fouilles à Orchomène (25 septembre-25 octobre 1893)¹. Elles donnèrent des vases, des bronzes, des lames d'applique travaillées en relief², et fixèrent la position de deux temples : un Asclépiéion et un Héracléion.

La tournée de Paul Girard dans la Locride opontienne (été 1877) fait suite à son excursion d'Eubée³. Il en rapporta des catalogues militaires⁴, quelques déterminations topographiques⁵, une étude sur le pays⁶. En juin 1897, Homolle visita, avec Perdrizet et Jouguet, la Locride épiconnémentine. Il y reconnut une tour de guet qui surveillait l'un des sentiers voisins des Thermopyles, peut-être le fameux sentier d'Épialte⁷.

En Phocide, Bilco recueillit deux textes importants : à Kalopodi (1881), la lettre du roi de Macédoine Philippe V aux habitants d'Abæ; à Drakhmani (1882), un règlement archaïque provenant d'un téménos des Dioscures⁸.

Dans la montagne qui domine ce dernier bourg, sur une plate-forme de rochers au bord d'un précipice, Dodwell, en 1801, avait retrouvé et identifié le sanctuaire d'Athéna Cranaia. Pierre Paris jugea le site plein de promesses et les fouilles qu'il y entreprit justifèrent son attente. Le temple revit le jour (1883-1884)⁹, avec sa décoration plastique et architecturale, ses milliers d'ex-voto, ses archives lapidaires¹⁰. Mais l'actif explorateur ne se contenta pas de tirer d'un sommeil millénaire les cimes du mont Cranæ. En plaine, sans parler de battues à travers les villages¹¹, il débrya, dans l'antique enceinte

1. *BCH.*, t. XIX, 1895, p. 137-224. Sur le passage de Martha et Girard à Skripou, voir plus haut, p. 297, n. 6.

2. *De ectypis quibusdam aeneis, quae falso vocantur « argivo-corinthiaca »*, Paris, 1896.

3. Voir plus haut, p. 284, n. 8, et p. 298, n. 7.

4. *BCH.*, t. II, 1878, p. 492-493 (Hyettos).

5. *Ibid.*, t. III, 1879, p. 214 (Halké et Kynos). Pour Cyrtones, Corsia, Oponte, Thronion, voir les pages 37-48 de l'ouvrage cité à la note suivante.

6. *De Locris opuntiis*, Paris, 1881 (avec carte). Sur le mémoire dont cette thèse n'est que le développement, cf. Jules Girard, *Rpp.* XIX (10 janvier 1879), p. 13-14.

7. *BCH.*, t. XXI, 1897, p. 151-152.

8. *Ibid.*, t. VI, 1882, p. 171-175, et t. VIII, 1884, p. 216-218.

9. Août 1883 : exploration des lieux; novembre : sondages préliminaires; 1884 (7 mai-15 juillet) : fouilles.

10. Les recherches de Pierre Paris furent d'abord soumises à l'Institut : Heuzey, *Rpp.* XXV (22 janvier 1886), p. 7-12. Elles parurent ensuite en articles (*BCH.*, t. XI, 1887, et XII, 1888). Elles furent enfin reprises et fondues dans une monographie d'ensemble : *Élatée, la ville, le temple d'Athéna Cranaia*, Paris, 1891.

11. *BCH.*, t. XVIII, 1894, p. 53-62 (Kalopodi, Bogdana, Smixi, Exarchos, Davlia).

d'Élatée, plusieurs chapelles en ruines¹. L'une d'elles rendit un nouveau fragment de l'édit sur le maximum², pendant que d'une autre sortait, commémorant l'un des miracles du Christ, une relique destinée à un retentissement immense: la pierre de Cana³.

« Le site de Delphes est un des plus beaux de la Grèce: il a le mystère, la grandeur et l'effroi du divin⁴. » Sa forme est celle d'un



KASTRI AVANT LES FOUILLES.

Vue générale de l'ancien village (1891).

théâtre: l'hémicycle des Phædriades semble le séparer du monde; au centre du colossal enclos de roches nues, le temple domine superbement la solitude tragique et sonore; le mur de scène du Kirphis borne au sud l'horizon. Dès l'origine, le sanctuaire d'Apollon pythien fascina les jeunes imaginations de l'École⁵. Une première fois (1851),

1. Croquis du double champ de fouilles: *BCH.*, t. XI, 1887, p. 45 = *Élatée*, p. 37.

2. *BCH.*, t. IX, 1885, p. 222-239 = *Élatée*, p. 229-238.

3. Publiée par Diehl, *BCH.*, t. IX, 1885, p. 28-42 (= *Élatée*, p. 299-312).

4. Th. Homolle, *C. R. Acad. Inscr.*, 1894, t. XXII, p. 582.

5. A la suite de ses deux tournées en Phocide (mars et octobre 1849), l'une avec Gandar (cf. *Lettres et souvenirs*, t. I, p. 308-311), l'autre avec Jules Girard (voir l'*Union des Arts*, de Metz, t. II, 1853, p. 121-138), Vincent préparait une relation de voyage, quand la mort le foudroya (16 juin 1850). Guigniaut (le neveu de notre législateur) reprit ce dessein; mais il fut emporté à son tour (19 décembre 1851), et son mémoire, inachevé, resta manuscrit (*Arch. Miss.*, t. II, p. 729; t. III, p. 202, n. 2; t. IV, p. 407).

l'Académie en recommanda l'étude¹. Le sujet n'ayant été qu'imparfaitement traité², elle le remit au programme (1859)³. Cette heureuse insistance fut couronnée du plus éclatant succès.

En septembre 1860, Foucart et Bazin se dirigeaient de compagnie vers le golfe de Lépante⁴. A Itéa, les deux amis se séparèrent. Tandis que l'un continuait vers la côte étolienne, l'autre gravissait le sentier de Kastri. On n'était plus au temps où Letronne écrivait: « On chercherait vainement à Delphes des vestiges du fameux temple d'Apollon, dont l'emplacement est tout à fait inconnu⁵. » Depuis vingt ans, un double point de repère émergeait du sol⁶: d'une part, au cœur du village, un degré du stylobate sud de l'édifice; d'autre part, en contrebas, une section du mur, aujourd'hui célèbre, appelé dans l'histoire des fouilles tantôt « mur polygonal », à cause du mode de sa construction; tantôt « mur pélasgique inscrit », à cause des textes dont il est couvert; tantôt, plus brièvement, « pélasgico », pour le distinguer de l'« hellénico » qui lui est sensiblement parallèle et dont les assises forment la clôture méridionale du péribole. Mais ce que l'on ignorait, c'était dans quelle direction, est ou ouest, se prolongeaient et le temple et le mur qui en soutenait la terrasse.

Foucart trancha le problème. Un sondage pratiqué au nord du gradin qui affleurait sur la place du bourg mit à nu un couloir et latéralement des chambres⁷. Le jeune explorateur se figura qu'il venait de découvrir les hypogées où les généraux phocidiens avaient jadis cherché des trésors⁸. En réalité, ces compartiments n'étaient que les interstices du réseau de piles et de traverses sur lequel reposaient colonnes et dallage⁹. Il n'en subsistait pas moins que les cavités en question appartenaient à l'intérieur du temple, et, comme le gradin

1. Rpp. I (22 août 1851), p. 469-470.

2. Par Reynald: Rpp. IV (18 août 1854), p. 407-411.

3. *C. R. Acad. Inscr.*, 1859, t. III, p. XXI.

4. Sur les projets lyciens de Foucart, traversés par les massacres de Syrie, voir plus haut, p. 143.

5. *Journal des Savants* de janvier 1820, p. 40.

6. Foucart, *Le temple d'Apollon à Delphes*, dans la *Revue archéologique* de 1863, t. VIII, p. 44 et 52 (cf. le croquis de la page 51); *Mémoire sur les ruines et l'histoire de Delphes*, dans les *Arch. Miss.* de 1865, t. II, p. 82-84 (cf. le croquis de la page 79 et le plan).

7. *Mémoire sur Delphes*, p. 79-81. Les chambres souterraines avaient déjà été fouillées en 1840 par Otfried Müller. Ernest Curtius rend compte de cette découverte à laquelle il avait participé (*Allg. Litt. Zeitung* de janvier 1843, p. 44, et *Anecdota delphica*, p. 97). Quant aux gens du pays, ils n'en soufflèrent mot à Foucart, qui l'ignora.

8. Diodore, XVI, 56, 7; Strabon, IX, 3, 8.

9. Th. Homolle, *BCH.*, t. XVIII, 1894, p. 177-178.

visible reparaissait à l'ouest de la place sous des masures, on pouvait inférer de ces deux faits que l'édifice se développait du côté du couchant.

Cette première induction conduisit à une autre. En 1840, le pélasgico avait été déblayé, à son extrémité orientale, par Otfried Müller. Le mieux, pour ses successeurs, eût été de reprendre les travaux au point même où sa mort les avait laissés. Mais, à la faveur des troubles de 1843, un ancien chef d'irréguliers, le capitaine Franco, qui fut pendant un demi-siècle la terreur du pays, confisqua le mur à la suite de la fouille allemande et y accota les dépendances de sa maison ¹. Aller sur les brisées de ce tyran de village eût été vain et dangereux. Foucart raisonna comme il suit : puisque le stylobate du temple continue à l'ouest de la place publique, il en est de même et de la terrasse qui supportait le soubassement et du mur qui étayait la terrasse. On doit retrouver, dans le prolongement de la ligne dégagée en 1840, une extrémité occidentale du pélasgico, correspondant à la section occidentale du temple. Quelques coups de pioche justifèrent l'hypothèse. Au point d'attaque choisi, sous quatre pieds de terre, apparurent chaperon et parement, avec des textes gravés en grand nombre. Les paysans, qui avaient déclaré l'entreprise insensée, étaient dans la stupéfaction : « Tu voyais donc le mur ? » demandèrent-ils à leur hôte. « Oui, » leur répondit-il en riant, « avec les yeux de l'esprit. »

Du moment que la partie occidentale était chargée d'inscriptions, comme la partie orientale, on ne pouvait douter que la section intermédiaire, de beaucoup la plus étendue, ne renfermât toute une bibliothèque. Il s'agissait de la conquérir. Ce fut l'objet d'une seconde campagne (27 avril-15 juin 1861), pour laquelle Foucart s'associa Wescher. Un crédit de 1,200 francs, porté ensuite à 2,000, fut alloué aux explorateurs. Avec ces ressources modestes, ils déblayèrent trente-huit mètres du mur polygonal à l'ouest de la propriété Franco, transcrivirent 460 textes et retrouvèrent la base de la colonne des Naxiens ². « C'est sans comparaison, » disait Léon Renier à ses col-

1. Foucart, *Mémoire sur Delphes*, p. 83; Haussoullier, *BCH.*, t. V, 1881, p. 397; Pomtow, *Topographie von Delphi*, p. 15. Le trop célèbre *καπετάνος Φραγκός* donna souvent du souci à nos diplomates.

2. Sur cette campagne, il existe : 1^o un rapport de Wescher et Foucart, inséré au *Moniteur* du 29 août 1861 (*Journ. L. P.*, t. XXX, p. 581-583); 2^o des analyses de Léon Renier (*C. R. Acad. Inscr.* de 1861, t. V, p. 104-108, = *Bullettino dell' Inst.* de 1861, p. 131-135); 3^o une communication de Wescher (*C. R. Acad. Inscr.* de 1861, t. V, p. 231-238).

lègues¹, « le plus beau résultat obtenu depuis la fondation de l'École d'Athènes. »

Il restait à savoir si le pélasgico, dont on avait dégagé la face, ne formait pas un retrait latéral, parallèle aux petits côtés du temple. Des raisons de famille ayant obligé Foucart à quitter la Grèce, Wescher, assisté de Boitte, architecte pensionnaire de l'Académie de France, entama une troisième campagne (printemps-été 1862). Topographiquement, elle montra que le mur polygonal se repliait à angle droit, en arrière de la fouille de 1840 : la découverte du mur oriental, pour désigner comme Wescher ce retour d'épaulement, entraînait la détermination du parcours supérieur de la voie sacrée. Épigraphiquement, elle fut marquée par la conquête de textes relatifs aux limites du territoire delphique et par une revision complète de la sentence arbitrale d'Avidius Nigrinus assez improprement désignée sous le nom de monument bilingue².

Cette campagne d'été devait être suivie d'une campagne d'automne. L'éphore de la Parnasside recevait de son Gouvernement l'ordre d'exproprier des terrains³. Rouland accordait une subvention de 4,000 francs, que Napoléon III doublait sur sa cassette particulière. En outre, pour rehausser le prestige de l'entreprise, l'Empereur prescrivait d'envoyer un bâtiment de guerre dans les eaux d'Itéa⁴. Mais le roi Othon fut renversé (23 octobre 1862). Sa chute ajourna tout. Le 2 septembre 1863, Victor Duruy attacha Wescher à la mission que le vicomte de Rougé conduisait en Égypte : la première période des fouilles de Delphes était close⁵.

Dix-sept ans plus tard, la Société archéologique d'Athènes ayant acquis la propriété Franco et l'ayant mise à la disposition de l'École,

1. *C. R. Acad. Inscr.*, t. V, p. 168 (séance du 5 juillet 1861).

2. Wescher a résumé cette campagne à la fin de son rapport du 4 juillet 1863 (*Arch. Miss.*, 2^e série, t. I, p. 434-437 = *Rev. arch.* de 1864, t. X, p. 406-408). Voir encore et surtout son *Étude sur le monument bilingue de Delphes, suivie d'éclaircissements sur la découverte du mur oriental, avec le texte de plusieurs inscriptions inédites relatives à l'histoire des amphictyons*, dans les *Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des Inscriptions*, 1^{re} série, t. VIII, 1^{re} partie, p. 1-218, Paris, 1869. On y trouvera, en regard de la page 81, une « carte du territoire sacré de Delphes d'après les données du monument bilingue », avec les équivalents modernes des localités antiques.

3. Bourée à Thouvenel, Athènes, 12 septembre 1862 (Doss. I. P.).

4. Toutes ces mesures étaient prises à l'instigation de Léon Renier, qui en donne le détail dans une lettre à Rouland, Paris, 14 juin 1863 (Doss. I. P.). Sur les menées de Franco et consorts, voir plus haut, p. 144.

5. En dehors du *Mémoire sur Delphes et du Monument bilingue*, qu'ils publièrent séparément, Foucart et Wescher donnèrent en commun les *Inscriptions recueillies à Delphes*, Paris, Didot, 1863.

Haussoullier dirigea une quatrième campagne ¹. Les fouilles de juillet 1880 rendirent au jour, premièrement, les trente mètres du mur polygonal confisqués en 1843, avec les 168 textes qui y subsistaient; deuxièmement, le Portique des Athéniens, élevé, semble-t-il, dans les dernières années du VI^e siècle, pour commémorer des victoires remportées sur les rives de l'Euripe ²; troisièmement, une « avenue », qui n'était autre, comme l'ont démontré les recherches de 1893, que la Voie sacrée elle-même, au point où elle traverse la place dite de l'Aire ³.

En présence de ces résultats, M. Foucart, activement secondé par le comte de Mouÿ, demanda au Gouvernement français 100,000 francs de crédit extraordinaire et au Gouvernement grec l'expropriation d'une trentaine de maisons ⁴. Coumoundouros accueillit favorablement ces ouvertures ⁵. Le 2 février 1882, il signait, sur les bases du traité allemand d'Olympie, la première convention delphique. Malheureusement, cinq semaines plus tard, il était renversé. Tricoupis, son successeur, argua d'empêchements graves, se plaignit de notre politique douanière, exigea des réductions de tarif pour ses raisins secs ⁶. Notre diplomatie refusant de lier deux questions distinctes ⁷, il offrit Delphes à l'Allemagne. Mais, respectueuse de nos droits scientifiques, l'Académie de Berlin déclina la proposition ⁸.

Bientôt, nouvelle péripétie. Le 4 février 1887, M. de Montholon, pour la France, et M. Dragoumis, pour la Grèce, signaient la

1. *BCH.*, t. V, 1881, p. 1-19 (avec un plan de Loviot) et p. 397-398. Les autres articles d'Haussoullier sont des commentaires d'inscriptions et ne donnent qu'incidemment l'historique des fouilles.

2. L'hypothèse que le Portique des Athéniens se réfère aux victoires de 506 (Th. Homolle, *BCH.*, t. XX, 1896, p. 615-616) est la plus probable. Haussoullier descendait jusqu'à la date de 469.

3. Tout ce qu'Haussoullier décrit sous le nom d'« avenue » s'applique à la partie septentrionale de l'Ἄλως. Mention de l'Ἄλως était faite dans le décret relatif aux munificences d'Attale II (*BCH.*, t. V, 1881, p. 175), et ce décret avait été trouvé en bordure de la place (*ibid.*, p. 157). Mais l'indice était trop faible pour suggérer l'assimilation.

4. Rapports à Jules Ferry, Paris, 1^{er} décembre 1880, et Athènes, 27 avril 1881 (Doss. I. P.).

5. Comte de Mouÿ à Barthélemy Saint-Hilaire, Athènes, 21 mai 1881 (Doss. I. P.).

6. Foucart à Jules Ferry, Athènes, 20 mars 1882 (Doss. I. P.).

7. Comte de Mouÿ à Freycinet, Athènes, 12 avril 1882 (Doss. I. P.).

8. Ce fut alors que Pomtow entreprit son exploration (avril-mai 1887). Le volume où il en exposa les résultats (*Beitrag zur Topographie von Delphi*, Berlin, 1889) renferme, à l'égard de Foucart, Wescher et Haussoullier, des impertinences grossières que Salomon Reinach releva comme il convenait (*Chroniques d'Orient*, t. I, p. 542-543 et 629-630). On est un peu surpris, après cela, de voir un homme capable de s'oublier à ce point associé par l'École à la publication du *Corpus* delphique.

deuxième convention delphique¹. Le cabinet Goblet déposait un projet de loi², et le rapport de M. d'Ariste concluait à l'adoption³. Mais Tricoups continuait à jouer double : n'ayant rien obtenu pour ses raisins de Corinthe, il remit la Pythie sous clef. Les États-Unis, qui suivaient attentivement le débat, entrèrent en lice⁴. Des capitaux américains s'étaient groupés, couvrant Apollon de dollars, assumant toutes les dépenses, celles d'expropriation comme celles de fouilles. Le secrétaire d'État fédéral les appuyait avec énergie⁵. Cette intervention, médiocrement courtoise, eut du moins l'avantage d'entraîner une solution radicale. On n'avait jusque-là parlé que d'expropriations partielles. L'éphorie déclara que les fouilles ne se feraient que sur la base d'une expropriation totale, à laquelle cependant elle n'entendait contribuer que pour 60,000 drachmes. En revanche, on cessait de subordonner l'affaire de Delphes à l'entente commerciale.

Les choses en étaient là (janvier 1891), quand M. Léon Bourgeois, ministre de l'Instruction publique, fit appeler le nouveau directeur de l'École et lui posa cette question : « Faut-il entreprendre les fouilles de Delphes, et les entreprendre dans les conditions onéreuses qu'impose le Gouvernement grec ? » Très résolument, M. Homolle se porta garant du succès⁶. Un crédit de 500,000 francs fut demandé aux Chambres⁷, qui l'accordèrent⁸. L'ère des travaux définitifs s'ouvrait enfin⁹.

Signée le 8 mars 1891 par le président Carnot, le 25 avril par le

1. Dans le numéro de l'*Officiel* qui reproduit la convention (séance du 14 mai 1887, annexe n° 1768), on lit : « Fait à Athènes, le 2, 3, 4 février 1887. » Rectifier : « 23 janvier-4 février. »

2. Chambre des députés, séance du 14 mai 1887, annexe n° 1768.

3. Séance du 4 juillet 1887, annexe n° 1926.

4. Voir S. Reinach, *Chroniques d'Orient*, t. I, p. 630.

5. Ribot à Léon Bourgeois, Paris, 17 mai 1890 (Doss. I. P.).

6. *C. R. Acad. Inscr.*, 1893, t. XXI, p. 173.

7. Rapports de MM. Charles Dupuy (Chambre des députés, séance du 5 février 1891, annexe n° 1183) et Bardoux (Sénat, séance du 27 février 1891, annexe n° 25).

8. Le crédit fut voté le 16 février à la Chambre, le 3 mars au Sénat. Cette dernière Assemblée entendit de plaisantes choses : « On fait de nous des chercheurs de truffes, » s'écria M. le marquis de l'Angle-Beaumanoir, Quant à M. Hervé de Saisy, il divagua savoureusement sur la « statue » de Lysistrate, sur Ésope, qui trouva en bas du « mont » Hyampée sa « roche tarpéienne », mais qui du moins inspira notre « sympathique » La Fontaine, etc.

9. Pour cette troisième période, il n'existe encore aucune relation embrassant l'ensemble des fouilles. Sur les premières campagnes, on a, d'Homolle : 1° *Les fouilles de Delphes*, lecture faite à l'Académie des Inscriptions, en séance publique annuelle, et présentant un tableau de l'entreprise à la date du 16 novembre 1894 (*C. R.*, 4^e série, t. XXII, p. 580-592); 2° *Découvertes de Delphes*, dans la *Gazette des Beaux-Arts*, t. XII, 1894, p. 441-454; t. XIII, 1895, p. 206-216 et 321-331. — Un *Album des fouilles de Delphes*, où chaque planche est expliquée par une notice rapide, s'imprime en ce moment.

roi Georges ¹, la loi qui nous cédait pour dix ans le monopole des recherches archéologiques à Delphes attendit de longs mois son application. Il fallut exproprier un millier de maisons ou lots de terre, rebâtir Kastri sur la route d'Itéa, former un personnel et constituer un matériel, installer des voies Decauville en pleine montagne, sur des pentes d'une extrême raideur ². Ce fut seulement le 10 octobre 1892 que des wagons, pavoisés aux couleurs françaises et grecques, emportèrent au ravin les premiers déblais. D'ailleurs, cette campagne d'inauguration dura peu. On eut à réprimer une émeute des habitants : les chantiers furent envahis, les équipes dispersées, les déblaiements interrompus. On ne put les reprendre que l'année suivante, de haute lutte, sous la protection de la force armée ³.

Avec la campagne de 1893 (fin d'avril-15 novembre) ⁴, commencèrent les grandes découvertes ⁵. Des deux chantiers qui furent établis, l'un, au-dessus, l'autre, au-dessous du pélasgico, le plus actif ne fut pas celui du temple, mais celui de la Voie sacrée. Ce n'était pas seulement la configuration du terrain qui induisait à pousser d'abord le travail sur les pentes inférieures; c'était aussi la logique. En descendant du Portique des Athéniens, exhumé par Haussoullier, vers l'entrée du péribole, dégagée par Pomtow, on allait du connu à l'inconnu. On tâchait d'aborder le sanctuaire dans le même ordre que Pausanias, ce qui permettait de projeter la lueur des textes sur l'ossature confuse des monuments. Dès le début de la campagne, une superbe trouvaille mit l'allégresse dans les cœurs : le Trésor des Athéniens sortit du sol ⁶, livrant, outre sa décoration architecturale et plastique, deux pièces tout à fait inattendues : le péan d'Aristonoos et le fameux hymne à Apollon, ce dernier accompagné de sa notation

1. *Journal officiel* du 10 mars 1891; 'Εφημερίς τῆς Κυβερνήσεως du 6/18 mai 1891. La convention définitive, ainsi sanctionnée, était celle du 9 février 1887, remaniée et mise au point.

2. Homolle, *C. R. Acad. Inscr.*, t. XXII, 1894, p. 581.

3. Sur cette première campagne, la cinquième de la série totale, voir Homolle, *BCH.*, t. XVII, 1893, p. 184-186.

4. En tenant compte de l'interruption des travaux (août-septembre), cette campagne, la sixième depuis 1860, dura au total cinq mois. C'est la durée habituelle des campagnes de la troisième période. Cela ne veut pas dire qu'il y avait chômage pendant l'hiver. On employait la mauvaise saison à nettoyer et à préparer, à mettre les marbres en place, à démolir bâtisses et masures. Mais le vrai travail de fouilles ne commençait qu'au printemps pour finir à l'automne.

5. Relation de la II^e (= VI^e) campagne : Homolle, *BCH.*, t. XVII, 1893, p. 217-218 et 611-615; *C. R. Acad. Inscr.*, t. XXI, 1893, p. 171-175. Pour l'intelligence de notre exposé, nous renvoyons au plan de Tournaire, mentionné plus loin (p. 308, n. 4).

6. Il était situé au-dessous des maisons Canello et Liberis (nos 513-516 du plan Convert mentionné ci-dessous, p. 308, n. 4).

musicale¹. La résurrection de ces cantilènes sacrées, la conquête de trente métopes sculptées à la veille ou au lendemain de Marathon², la détermination de trois points topographiques essentiels (Grand-Autel, placé de l'Aire, rocher de la Sibylle)³, tel fut le gain de cette brillante campagne.

On sait, depuis les fouilles, que le sanctuaire delphique a l'aspect d'un trapèze dont les longs côtés, parallèles, regardent l'est et l'ouest, tandis que les petits côtés, obliques et divergents, regardent le nord et le sud⁴. Un mur d'enceinte continu, où l'appareil hellénique alterne avec le cyclopéen, l'enclôt. Intérieurement, deux autres murailles, dont le pélasgico, le divisent en trois régions. La région centrale, où se dressait le temple, forme palier entre la région haute et la région basse, qui épousent la pente de la montagne. Pour regagner la différence de niveau et s'élever de la porte d'entrée du péribole au seuil de l'escalier du théâtre, la Voie sacrée décrit une sorte de grand S renversé. En 1893, on avait déblayé la boucle moyenne de cet S. En 1894 (26 mars-15 novembre)⁵, on en dégagea les courbes inférieure et supérieure. A la naissance de la courbe nord, apparut le carrefour du Grand-Autel; à la naissance de la courbe sud, le carrefour des Trésors. Le long de chacune des branches rendues au jour, les découvertes s'accumulèrent: au tournant supérieur, l'ex-voto de Gélon, consacré en souvenir de la victoire d'Himère, et la plupart des fragments de la colonne florale, composée de trois jeunes filles dansant autour d'une tige d'acanthé; plus haut, à droite, la base des Thessaliens, avec sa rangée de statues, dont celle de l'athlète Agias,

1. Péan d'Aristonoos: *BCH.*, t. XVII, 1893, p. 561-568 (H. Weil). Hymne à Apollon: *ibid.*, p. 569-583 (H. Weil) et 584-610 (Th. Reinach); t. XVIII, 1894, p. 359-362 (H. Weil).

2. Sur la question de date, voir Lechat (*Rev. Études gr.*, t. XI, 1898, p. 163-164), qui croit le trésor des Athéniens antérieur à 490 et postérieur à l'expulsion des Pisistratides (510).

3. Homolle, *BCH.*, t. XVII, 1893, p. 619-620.

4. Voir Homolle, *Topographie de Delphes*, ap. *BCH.*, t. XXI, 1897, p. 256-320 (les pages 297-320 sont chiffrées par erreur 397-420). Deux plans accompagnent l'article. L'un (pl. XIV-XV), dressé par Convert, est celui du village de Kastri avant les fouilles; l'autre (pl. XVI et XVII), établi par Tournaire, donne en deux feuilles l'état du téménos, après les déblaiements essentiels. Une réédition de ce dernier plan s'impose, de nouvelles recherches (Homolle, *Ibid.*, t. XXII, 1898, p. 372 sqq.), ayant conduit à de nouvelles assimilations.

5. Relations de la III^e (= VII^e campagne): Homolle, *BCH.*, t. XVIII, 1894, p. 175-196, et t. XIX, 1895, p. 533-534 (résultats préliminaires); t. XX, 1896, p. 581-602, et XXI, 1897, p. 603-614 (résultats rectifiés). Voir aussi un rapport d'Homolle au ministre (*C. R. Acad. Inscr.*, t. XXII, 1894, p. 202-210) et diverses notes du même (*ibid.*, p. 352-358). La question des Trésors de Cnide et de Siphnos a été traitée de nouveau par Homolle, *BCH.*, t. XXII, 1898, p. 586-593.

réplique en marbre d'un bronze de Lysippe¹; enfin, tout à l'extrémité de la Voie, sur la gauche, la chambre de l'Antinoüs. Au tournant inférieur, entre le carrefour des Trésors et la porte du téménos, les investigations n'étaient pas moins heureuses. Sans parler du Trésor de Sicyone, chapelle dorique du VI^e siècle, aux sculptures de tuf naïvement hardies², on y exhumait le Trésor de Cnide, qu'on crut d'abord être celui de Siphnos, avec sa frise, d'une si belle fougue archaïque³, et la vigoureuse composition de son tympan⁴.

L'année 1895 fut une année de labeur ingrat. Bien qu'en sept mois de campagne (22 avril-16 novembre) le cube de déblais se soit élevé à plus de 116,000 wagons, aucune découverte retentissante ne paya cet énorme effort. Cela tient à ce que les fouilles portè-



KASTRI AVANT LES FOUILLES

La fontaine Cassotis.

rent sur la périphérie du téménos dont on dégagèa les quatre angles : angle sud-est (entrée principale du sanctuaire, seuil de la Voie sacrée); angle sud-ouest (chaos de soubassements anonymes); angle nord-ouest (moitié inférieure du théâtre : scène, orchestre et *πίσσοδοι*⁵); angle nord-est (source Cassotis, grand réservoir, Lesché de Cnide). La

1. L'attribution de l'Agias à Lysippe est due à Erich Preuner (voir H. Lechat, *L'Agias de Lysippe*, dans la *Revue des Études anciennes*, t. II, 1900, p. 195-203).

2. Ces métopes ont été étudiées en détail par Homolle, *BCH.*, t. XX, 1896, p. 657-675 et pl. X-XI. Cf. Lechat, *Rev. Études gr.*, t. XI, 1898, p. 164.

3. Deux des pièces de cette frise ont été reproduites en héliogravure dans la *Gazette des Beaux-Arts* d'avril 1895 (t. XIII, en regard de la page 328).

4. Elle figure en tête du chapitre, p. 295.

5. Le diazoma fut déblayé l'année suivante.

détermination de ce dernier édifice¹, si célèbre par les peintures de Polygnote qui le décoraient, fixa du moins la topographie de la zone supérieure de l'enceinte².

Avec la campagne de 1896 (15 avril-12 novembre), le télégraphe, muet depuis les grandes trouvailles de 1893 et de 1894, résonna de nouveau. Quatre chantiers fonctionnèrent à la fois, deux en dehors du péribole : celui du stade et celui de l'hellénico; deux en dedans : celui du théâtre et celui de la terrasse du temple. Au pied des Phædriades, le déblaiement du stade fut une œuvre laborieuse et coûteuse; mais c'était un devoir de rendre au jour le lieu où se célébraient les jeux pythiques. Cette arène splendide est d'ailleurs, en son genre, la plus belle qui soit en Grèce. Sur le pourtour du téménos, on nettoya les fronts est, ouest et sud, avec leurs portiques, leurs thermes et la plate-forme byzantine d'où part la Voie sacrée. Dans la région centrale, on acheva d'isoler l'énorme rectangle de maçonnerie, haut de cinq mètres, qui sert de piédestal au temple. En 1893, on avait mis à nu le côté sud du stylobate, avec la majeure partie de la terrasse qui règne au pied; en 1894 et 1895, l'aire nord, avec la dépression qui s'ouvre au milieu du naos et qui semble correspondre à l'adyton. Il restait à déchausser l'angle sud-est du socle. Deux monuments furent exhumés dans ce recoin : la base triangulaire de la Victoire des Messéniens de Naupacte³, réplique du célèbre ex-voto d'Olympie, et le Trophée de Paul-Émile vainqueur de Persée⁴, un des premiers spécimens de cette sculpture historique et documentaire à laquelle les Romains eurent si souvent recours pour éterniser leurs gloires. À l'extrémité nord-ouest du sanctuaire, Bourguet et Fournier, du 28 avril au 7 mai⁵, trouvèrent mieux encore. En contre-bas du théâtre, entre la façade extérieure du mur de scène et l'épaulement nord de la Voie sacrée, à quelques pas de la Chasse d'Alexandre, ils eurent la joie de voir apparaître, « dans toute la fleur de sa patine vert-bleu, sans

1. Homolle, *BCH.*, t. XX, 1895, p. 633-639.

2. Les campagnes de 1895 (IV^e/VIII^e), de 1896 (V^e/IX^e), de 1897 (VI^e/X^e) et de 1898 (VII^e/XI^e) n'ont pas été l'objet de relations distinctes. M. Homolle a étudié isolément, dans de nombreux articles, les résultats des deux premières. Les deux dernières ont été résumées par lui dans une des séances de l'Institut de Correspondance hellénique (*BCH.*, t. XXII, 1898, p. 563-566). Mes renseignements, pour 1895 et 1896, sont empruntés à des notes manuscrites de Bourguet, Fournier et Convert. Pour les campagnes de 1899 (VIII^e/XII^e) et 1900 (IX^e/XIII^e), M. Homolle m'a fourni de brèves indications.

3. Homolle, *BCH.*, t. XXI, 1897, p. 616-620.

4. Homolle, *ibid.*, p. 620-623.

5. Voici dans quel ordre les morceaux sortirent du sol : 1^o (28 avril), partie inférieure de la statue (la jupe cannelée et les pieds, avec l'inscription du socle); 2^o (1^{er} mai), partie supérieure (tête et buste, avec le bras qui subsiste); 3^o (7 mai), derniers fragments.

une oxydation, une déformation, ni un défaut ¹, « le joyau des fouilles, ce merveilleux bronze de Polykalos, universellement admiré aujourd'hui sous le nom d'Aurige ².

Entravée par la guerre gréco-turque, la campagne de 1897, à part quelques sondages, ne comporta que des travaux d'aménagement : restauration de l'entrée du stade, toilette générale du champ de fouilles, rapprochement des morceaux épars d'architecture ou de sculpture, remontage des caryatides, installation méthodique du Musée.

Le téménos d'Apollon ne remplissait pas en entier l'hémicycle des Phœdiades. Sur les bas-côtés de l'enclos, deux faubourgs couraient en ruban à la crête du Pleistos, l'un, celui de Castalie, vers Arakhova; l'autre, celui de Pylæa, dans la direction de Khryso. Ce furent ces quartiers excentriques, séparés l'un de l'autre par la masse inférieure du péribole, qu'entamèrent les trois dernières campagnes. L'effort de 1898 porta sur le Gymnase (Monastiraki) ³; celui de 1899, sur le synédriion (chapelle de Saint-Élie), et sur Castalie même, qui fut remise dans son état ancien; celui de 1900, sur Marmaria, où Pausanias mentionne quatre temples, qui formaient comme les propylées du sanctuaire. Voisins de la route, souvent bouleversés, ces divers emplacements donnèrent peu. En sortant de l'enceinte sacrée, on avait renoncé d'avance aux riches récoltes d'inscriptions et de statues. Il y a peu de vraisemblance que rien d'essentiel soit maintenant découvert à Delphes. Le moment est venu de jeter sur l'entreprise un regard d'ensemble.

Matériellement, d'abord, les fouilles ont été dirigées d'une façon remarquable. A cette altitude, sur un terrain aussi violemment accidenté, avec une population d'un caractère âpre et difficile, en présence d'obstacles sans cesse renaissants et toujours imprévus, dont ceux-là seuls qui ont vécu en Orient peuvent soupçonner la variété énervante, il fallait une singulière pratique des pays neufs pour tout mettre, rapidement et sûrement, à pied d'œuvre. L'École ne saurait taire ce qu'elle doit, sous ce rapport, au conducteur technique des travaux ⁴.

1. Homolle, *C. R. Acad. Inscr.*, t. XXIV, 1896, p. 186.

2. Voir les trois études que lui a consacrées Homolle : *C. R. Acad. Inscr.*, t. XXIV, 1896, p. 362-384 et pl. I-III; *BCH.*, t. XXI, 1897, p. 581-583; *Monuments Piot*, t. IV, 1897, p. 169-208 et pl. XV-XVI. Cf. Lechat, *Rev. Études gr.*, t. IX, 1896, p. 455-457, et XI, 1899, p. 179-183.

3. Le susdit « monastère » n'est qu'une simple ferme, annexe du grand couvent de Jérusalem dans le Parnasse.

4. Elle a également contracté une dette de reconnaissance envers son ingénieur-conseil, Quellenec, dont les négociations et les efforts accélérèrent l'interminable travail d'expropriation.

Henri Convert fut pour elle un collaborateur précieux. Ses fonctions étaient multiples. Achats de matériel, installation des voies, construction des baraquements, organisation des ateliers et des cantines, direction des chantiers (embauchage, surveillance, paie), outillage, traction, comptabilité, il cumulait les spécialités les plus complexes du métier de l'ingénieur. En outre, dessinateur et photographe, il prenait des croquis, levait des plans¹, exécutait des clichés. Jamais, si lourde que fût la charge, ses qualités de labeur, d'invention, de courage ne fléchirent. Sans lui, sans la connaissance éprouvée qu'il avait de la langue et du caractère grecs, sans l'ascendant qu'il exerçait sur les ouvriers, sans la vigueur habile et prudente avec laquelle il paya de sa personne, les discussions, les conflits, les grèves eussent fait durer des années ce qui prit déjà tant de mois. L'homme de dévouement, d'énergie et de coup d'œil que fut Henri Convert a sa place marquée dans le bulletin de conquête.

Scientifiquement, M. Homolle sut grouper autour de lui une élite de talents rares. Tournaire, l'architecte des fouilles, lui apporta cette union intime du savoir et du goût, qui est la marque distinctive des successeurs de Blouet à l'Académie de France². Il y a lieu de se féliciter que le plan de publication de Delphes appelle un artiste de cette valeur à collaborer dès les premières pages³. Couve, qui ouvrit les chantiers, Bourguet, Perdrizet, qui suivirent de près, Colin, Fournier, Laurent, qui furent associés aux dernières campagnes, n'ont pas moins bien mérité d'Apollon⁴. Les uns eurent la conscience

1. Plan de la Voie sacrée au-dessous du Trésor des Athéniens (*BCH.*, t. XVIII, pl. IX); plan, au millième, du village de Kastri avant les fouilles (*ibid.*, t. XXI, 1897, pl. XIV-XV). Indépendamment des plans qu'il fit à Delphes, Convert en dressa d'autres : à Stratos, en 1892, pour Joubin; à Délos, en 1894, pour Couve (*ibid.*, t. XIX, 1895, pl. III-VI); au Ptoion, en 1897, pour Holleaux. Quant à la grande carte archéologique de Délos (voir plus haut, p. 231), il l'exécuta conjointement avec Ardaillon.

2. Voici ce que Tournaire a déjà communiqué au public : 1^o (en 1895, au Louvre, avec les moulages de Delphes), le plan dont il a été question ci-dessus (p. 308, n. 4), une restauration du Trésor des Athéniens et diverses aquarelles; 2^o (à l'Exposition de 1900, dans la salle des Missions), deux plans de l'ensemble des ruines du téménos (un état actuel et une restauration); deux vues de l'aspect général du sanctuaire (un état actuel et une restauration); des restaurations de la colonne d'acanthe et de la colonne des Naxiens. Ces belles planches, jointes à celles que l'auteur garde ou termine (restaurations du temple, du Trésor de Chide, du Trophée de Paul-Émile, de la base des Messéniens, du stade), seront l'honneur de la publication définitive.

3. Cinq volumes sont prévus pour les *Fouilles de Delphes* : I. Architecture; II. Épigraphie; III. Statues et bas-reliefs; IV. Terres-cuites et bronzes; V. Histoire de Delphes et des fouilles.

4. Leurs recherches, en particulier les beaux travaux épigraphiques de Bourguet et de Colin, ne cessent d'alimenter le *Bulletin*. Elles formeront la substance de la publication définitive. Puisse la maladie qui a frappé Couve en pleine sève ne pas empêcher celui qui fut le premier à la peine d'être aussi le premier à l'honneur!

patiente et robuste; d'autres, la vivacité souple et lucide; tous, l'amour de l'École et la foi dans la mission à remplir.

Comme la plupart des entreprises humaines, Delphes a été fertile en joies et en déconvenues. Le temple, sur lequel on fondait de grands espoirs, a été une grande déception. De l'édifice rebâti au IV^e siècle 1, « on n'a recueilli ni une métope, ni un fragment de frise, ni le petit doigt d'une figure ayant appartenu aux frontons 2. » Du monument antérieur, construit par les Alcéméonides entre 538 et 515, on n'a retrouvé que de rares débris (mufles de lion, fragments d'une gigantomachie, Victoire ailée et volante servant d'acrotère d'angle). En revanche, les trois terrasses qui s'étagent du haut en bas du sanctuaire furent comme autant de bassins de retenue où les objets antiques s'accumulèrent. De là sortirent, sans parler de milliers de vases et de menus bronzes, d'incomparables œuvres d'art que Pausanias avait vues et dont la découverte fut une source d'enthousiastes surprises. L'histoire de la plastique grecque en a été fondamentalement renouvelée, depuis l'aube savoureuse et fraîche des maîtres archaïques jusqu'au brillant crépuscule du siècle des Antonins.

Quant aux inscriptions exhumées, elles s'élèvent à environ 3,000. Il n'y a pas à y chercher, comme on l'espérait peut-être, « les archives de la Grèce » : les textes, pour la plupart, se rapportent à Delphes même. Autre motif de regrets : ils remontent rarement au delà du IV^e siècle, soit qu'on ait peu écrit auparavant, soit que les pierres anciennes aient été remployées à d'autres usages, comme le fait s'est produit pour le dallage de la Voie sacrée. Malgré tout, cet ensemble épigraphique est des plus instructifs. N'eût-il ressuscité que la vie intime du sanctuaire, dans sa plénitude et son éclat, qu'il faudrait déjà s'estimer heureux. Mais les documents de ce riche *Corpus* ont souvent une portée plus générale. Les uns relatent les rapports d'Apollon avec les divers États de la Grèce, avec les monarchies hellénistiques, avec Rome. Les autres évoquent des artistes laissés complètement dans l'ombre par Pausanias; des généraux, comme Néarque, l'amiral d'Alexandre; des savants, comme Aristote et Callisthène, qui travaillèrent à la reconstitution des archives du dieu; des

1. Historiquement, il y eut trois temples : temple A (celui du VII^e siècle, brûlé en 548); temple B (celui du VI^e siècle, renversé en 373 par un tremblement de terre); temple C (celui du IV^e siècle, brûlé partiellement en 83 avant J.-C., réparé alors et durant le I^{er} siècle de l'ère chrétienne). A ce sujet, outre l'étude capitale d'Homolle (*BCH.*, t. XX, 1896, p. 64-732), voir le travail de Bury, *The temple of the pythian Apollon*, analysé par Salomon Reinach dans la *Revue critique* du 25 décembre 1899, p. 505-507.

2. Homolle, *BCH.*, t. XVIII, 1894, p. 175.

ingénieurs, comme Sostrate de Cnide, l'architecte du Phare. D'autres nous renseignent sur les concours et les fêtes. Mais, chose surprenante, les jeux pythiques n'y ont pas la grosse part : ce qu'ils dépeignent le mieux, c'est la pythaïde ou pythiade, la procession solennelle qu'envoyaient à Delphes les Athéniens. Il y a là tout un chapitre, entièrement nouveau, des institutions religieuses d'Athènes¹. Le Trésor des Athéniens, qui nous l'a rendu, occupe, à tous égards, une place exceptionnelle dans l'histoire des fouilles.

Enfin, et ce n'est pas le moindre fruit de l'entreprise, on a retrouvé à Delphes ce qu'on n'avait pas retrouvé à Olympie : un dialecte. Le delphique nous est restitué, non seulement dans sa grammaire, mais dans son histoire. Un certain nombre de textes antérieurs à sa disparition, en particulier le règlement de la phratrie des Labyades², nous permet d'en suivre le développement. S'il est vrai que, pour l'histoire de la sculpture, le Trésor des Athéniens soit « une pierre angulaire »³, on en dira autant de la découverte du delphique pour l'histoire de la philologie.

Donc, à quelque point de vue que l'on se place, la France n'a pas à regretter les sacrifices qu'elle s'est imposés pour Delphes. Son prestige scientifique sortira de là grandi. Les étrangers, trop enclins à croire qu'on ne trouve d'archéologues et d'épigraphistes qu'en Allemagne, s'aperçoivent un peu plus chaque jour qu'il y a aussi chez nous des maîtres, et qui comptent. Cette démonstration, qu'il ne faut pas se lasser de refaire, s'achèvera quand M. Homolle et ses collaborateurs auront donné à cette merveille de science et d'art qu'est la *Mission de Macédoine* une réplique phocidienne. Le monument fini, en louant comme il convient les ouvriers de la dernière heure, on n'oubliera pas le pionnier d'avant-garde, l'initiateur de 1860, Paul Foucart. Sa haute stature est la première que saluera le pèlerin delphique sous le laurier sacré d'Apollon.

Kastri fut, au cours des fouilles, un centre d'explorations secondaires. En 1880 (juillet-août), Beaudouin décrivit autour du Parnasse un cercle à grand rayon⁴. Sa meilleure découverte fut celle d'une convention entre deux villes phocidiennes, Médéon et Stiris, dont

1. Voir le mémoire de Gaston Colin sur *Le culte d'Apollon pythien à Athènes*, analysé par H. Weil, Rpp. XXXVI (29 janvier 1897), p. 9-14.

2. Homolle, *BCH.*, t. XIX, 1895, p. 5-69.

3. Mot de Studniczka cité par Homolle (*C. R. Acad. Inscr.*, t. XXII, 1894, p. 511).

4. Itinéraire : I. Itéa, Amphissa, Kastri, Arakhova, Distomo, Stiri, H. Loukas, ruines de Stiris, Aspra-Spitia, Kastri; II. Davlia, Smixi, Exarkhos, Drakhmani, Velitsa, Dadi, Vertsana, Glounista, Souvala, Agoriani, Kastri. Inscriptions : *BCH.*, t. V, 1881, p. 439-452.

l'emplacement se trouva du coup précisé¹. Ardaillon et Convert, en juillet 1893, levèrent le plan de l'acropole de Cirrha². Perdrizet, en juin 1895, étudia la topographie et les antiquités d'Amphissa, de Chaléion, d'Anticyre³. Entre temps (décembre 1884), Diehl avait exécuté au couvent de Saint-Luc des recherches sur l'art byzantin⁴.

Dans le pays des Locriens Ozoles, Cahen, en septembre 1898, recueillit à Malandrino de nouveaux actes d'affranchissement, et, à Velouchovo, une dédicace au roi Pyrrhus, qui rappelle l'expédition de ce prince en 289, fixe un point de sa marche et détermine peut-être l'emplacement d'Ægition⁵.

L'Étolie abonde en ruines, mais anonymes. Au tournant de chaque gorge, émerge, du milieu des taillis, un « palæo kastro », qui n'excite la curiosité que pour la décevoir. Bazin explora deux fois la contrée (automne 1860 et printemps 1861). Les inscriptions qu'il y releva fournirent le nom de plusieurs localités, dont une seule, Phistyon, put être assimilée avec certitude⁶. Quant à la monographie où ces textes parurent⁷, elle témoigne de beaucoup de flair et d'intelligence littéraires⁸. C'est une description agréable, fidèle, élégante, qui, malgré des rectifications de détail⁹, continue à faire autorité.

Quand Bory de Saint-Vincent, à la veille de partir pour la Morée, prit congé de Martignac, le ministre lui conseilla spirituellement de ne pas restreindre ses recherches aux mouches et aux herbes, mais de les étendre aux lieux et aux hommes. Ce fut un programme de ce genre qu'Heuzey se traça en Acarnanie (automne 1856, été 1857)¹⁰.

1. *BCH.*, t. V, 1881, p. 42-54.

2. Cf. *Ibid.*, t. XVII, 1893, p. 631.

3. *Ibid.*, t. XIX, 1895, p. 385-392, XX, 1896, p. 243-244, XXIII, 1899, p. 344-348 (Amphissa et Anticyre); *Rev. Ét. gr.*, t. X, 1897, p. 19-23 (Chaléion).

4. *L'église et les mosaïques du couvent de Saint-Luc en Phocide*, Paris, 1889, avec un plan. Cette monographie fut suivie d'articles que nous mentionnerons en leur lieu. À ce même voyage se rattachent le travail sur la pierre de Cana (voir plus haut, p. 301, n. 3) et la reproduction du masque en terre-cuite d'Abœ (*BCH.*, t. X, 1886, pl. X).

5. *Ibid.*, t. XXII, 1898, p. 354-361, avec discussion (p. 358-359) sur le site d'Énoé de Loctide. Itinéraire: Kastri, Malandrino, Lidoriki, Velouchovo, Naupacte, Vitrinitsa.

6. Pour les autres, Boucation (Kouvélo?), Itéa, Eoita, voir Kiepert, *Formae orbis antiqui*, pl. XV, notice explicative, p. 2 et n. 13.

7. *Mémoire sur l'Étolie*, ap. *Arch. Miss.*, 2^e série, t. I, p. 249-372 (avec carte).

8. Cf. Egger, *Rpp.* X (1^{er} août 1862), p. 129-130.

9. *BCH.*, t. X, 1886, p. 186 (Cousin).

10. Dans sa première tournée (22 septembre-1^{er} décembre 1857), Heuzey gagna l'Acarnanie par Delphes, Salone, Naupacte, Agrinion; dans la seconde (printemps-été 1857), il ne l'aborda qu'après un long détour par la Thessalie, Janina, Arta, l'Agrafa. Sur l'excursion complémentaire aux ruines d'Eniadas, voir Guigniaut, *Rpp.* VIII, 12 novembre 1858, p. 341, et IX, 2 décembre 1859, p. xxiii.



Sa première œuvre d'archéologue¹, aussitôt proposée comme modèle aux promotions ultérieures², est d'une souple et magistrale richesse. Nature physique et morale, ruines, langue, race, traditions, légendes, il interroge tout, avec un art, une finesse, une pénétration singulières. Rien n'a vieilli de ce livre remarquable. Qu'il s'agisse d'architecture ou d'ethnographie, de Stratos ou des Vlaques, l'observation reste exacte, sagace, vivante. C'est une merveille de charme et de vérité.

Cousin, durant l'été de 1885, reprit les traces de Bazin et d'Heuzey. Le principal fruit de sa battue à travers les halliers de l'Étolie et de l'Acarnanie fut la découverte d'un traité d'alliance entre Rome et Tyrhéion³. Cette heureuse trouvaille montra que Tyrhéion était bien à Haghios-Vasilios, comme l'avait établi Heuzey. Ce fut également l'œuvre de ce dernier que Joubin continua à Stratos. D'avril à juillet 1892, il fouilla le temple et l'agora⁴. Doublet, en septembre 1889, n'ajouta que peu à l'épigraphie de la région⁵.

L'exploration de l'Épire prit trois mois à Gaultier de Claubry (24 septembre 1858-7 janvier 1859). Dans le mémoire où il en rendit compte et qui fut soumis au jugement de l'Académie⁶, il entrevit que Dodone n'était ni à Ghardiki, comme le voulait Pouqueville, ni à Kastritza, où la plaçait Leake, mais à Dramesi⁷. Son hypothèse, qu'il ne présenta qu'avec réserve, faute de témoignages épigraphiques, fut condamnée par Guigniaut, et malheureusement, par suite de ses démêlés avec Daveluy, le jeune voyageur n'obtint pas la troisième année de pension qui lui eût permis de vérifier sa conjecture. On sait que les fouilles de Carapanos en démontrèrent le bien fondé⁸.

1. *Le Mont Olympe et l'Acarnanie*, paru en 1860, avec XVI planches, dont les plans d'Amphilochikon-Argos (Kænourio), Limnea (Karavassaras), Stratos (Sourovigli), Paleros (Kekropoula), Œniadæ (Tricardo-Kastro).

2. Guigniaut, Rpp. VIII (12 novembre 1858), p. 318-341.

3. *BCH.*, t. X, 1886, p. 165-175. Suivent (p. 175-189) des textes acarnaniens et étoliens de moindre importance.

4. *Ibid.*, t. XVII, 1893, p. 213-214 (résumé de la campagne); p. 445-452 (inscriptions). Le temple de Stratos était consacré à Zeus. Convert en leva le plan.

5. *Ibid.*, t. XVII, 1893, p. 632-633.

6. Guigniaut, Rpp. IX (2 décembre 1859), p. XVIII-XXIII.

7. Donaldson et Wordsworth avaient déjà eu la même idée (voir le Guide Juanne de 1891, *Grèce*, t. II, p. 121).

8. Les droits de priorité de Gaultier de Claubry furent établis par Georges Perrot (*C. R. Acad. Inscr.*, 1877, 4^e série, t. V, p. 126), qui, à l'appui de ses assertions, publia une partie du mémoire inédit de son ami (*Rev. arch.* de mai 1877, t. XXXIII, p. 329-341). Kiepert, qui, dans la réédition de son *Neuer Atlas von Hellas* (Berlin, 1872, p. 4 de la préface), avait encore un mot pour le voyageur français, ne le cite plus dans ses *Formae orbis antiqui* (notice explicative de la feuille XV). Carapanos de même. Après avoir discuté avec son prédécesseur dans la *Revue archéologique* de juin 1877 (note des pages 397-398), il s'abstient de le mentionner dans *Dodone et ses ruines* (Paris, 1878).

Gaultier de Claubry fut également le premier qui déchiffra complètement l'inscription de Byllis (Gradista)¹, si importante pour la géographie historique de la région. Enfin, il étudia l'itinéraire de Flamininus et de Philippe après la bataille des défilés de l'Aous². La substance de ces diverses recherches passa dans l'*Itinéraire descriptif, historique et archéologique de l'Orient*³.

Si, pour l'Épire, l'École n'a guère qu'un nom à citer⁴, elle en a dix pour la Thessalie. Du 25 octobre au 4 décembre 1851, Mézières explora le district des Magnètes⁵. Son *Mémoire sur le Pélion et l'Ossa*⁶, vivement loué par Guigniaut⁷, est une remarquable étude de topographie archéologique, où, selon le mot de son juge, l'auteur peint en artiste, décrit en géographe et raconte en historien⁸. Heuzey, qui étudia le quadrilatère thessalien⁹ (juillet 1861), appartient surtout à la Macédoine. Nous le retrouverons tout à l'heure. Gorceix, en 1869, fit l'ascension de l'Olympe¹⁰; en 1871, 1872 et 1873, il évolua du Pénée à l'Haliacmon, occupé surtout de géologie, de paléontologie et de préhistoire¹¹. En février 1874, Duchesne et Bayet

1. Sur la position de la ville de Byllis, dans les *Annali dell' Instit.*, t. XXXV, 1863, p. 263-269. Cf. *CIL.*, III, 600.

2. J'ai sous les yeux ce travail, resté manuscrit, avec la carte, les plans, les croquis, les vues qui l'accompagnaient. Le système de l'auteur me paraît plus simple, plus logique, mieux observé que celui de Leake. On le trouvera résumé dans le Guide Joanne de 1873, p. 859, 865, 867. — Sur un torse d'Apollonie donné au Louvre par Gaultier de Claubry, voir : Guigniaut, *Rpp.* IX, p. xx; Heuzey, *Mission de Macédoine*, p. 591; Gilliéron, dans les *Monuments grecs*, t. I, n° 6, 1877, p. 11.

3. Par le Dr Isambert. Voir, dans l'édition de 1873, la page xxv de la préface et, page 815, la note : « Nous devons toutes les routes de l'Épire à l'obligeance de M. Gaultier de Claubry. »

4. En 1866, Deville, chargé de voir s'il n'y avait pas lieu de fouiller Nicopolis et Dodone (*Arch. Miss.*, 2^e série, t. IV, p. 253-254), ne fut pas à la hauteur de sa tâche. D'Ambracie (*Arch. Miss.*, 3^e série, t. III, p. 331), l'abbé Duchesne ne rapporta que des « fumées », copiées, en 1874, avec Bayet.

5. Normand, architecte pensionnaire de l'Académie de France, l'accompagnait.

6. *Arch. Miss.*, t. III, p. 149-266.

7. *Rpp.* II (12 novembre 1852), p. 268-278.

8. A rejeter : les théories volcaniques sur la vallée de Tempé (p. 252-254).

9. Métropolis, Gomphi, Pélinaion, Tricca.

10. Heuzey, *Mission de Macédoine*, p. 414. Cf. *ibid.*, p. 271, n. 1, la mention d'un site antique relevé par Gorceix au sud-ouest de Pydna.

11. *Aperçu géographique de la région des Khassia*, dans le *Bull. de la Société de géographie* de Paris, t. VII, 1874, p. 449-457, avec une carte gravée d'après les relevés de l'auteur (noter, page 457, l'indication, à Tchourkli, d'un temple d'Esculape, et, à Palæo-Vlaki, celle d'une vieille place); *Sur un gisement de mammifères fossiles près de Lapsista*, dans les *C. R. Acad. Sc.*, t. LXXVI, 1873, p. 720-721; cf. *Bull. de la Société géologique de France*, 3^e série, t. I, 1873, p. 254. Voir encore, dans ce dernier recueil (même série, t. II, 1874, p. 491-502), la note sur les bassins d'eau douce de Kathérini et de Polydendri, et, dans la *Rev. archéologique* (t. XXV, 1873, p. 352-353), la communication sur des ἀσποπέλεκτοι de Larissa, Nézero et Rapsani.

venant d'Épire, traversèrent Kalabaka, Trikala, Larissa¹. Débarqué à Volo en juillet 1882, Monceaux explora successivement le fond du golfe pagasétique, le versant occidental de l'Othrys, le versant oriental du Pinde, les acropoles de la rive gauche du Pénée². Un riche lot d'inscriptions³, une solide étude sur la ligue thessalienne⁴, une relation qui fixe l'état de la province au lendemain de son annexion à la Grèce⁵, tels furent les fruits de cet important voyage. La belle récolte épigraphique faite à Larissa par Dürrbach⁶, en mai 1886, détermina Fougères à reprendre en grand l'œuvre de son devancier. Les Turcs évacuaient la Thessalie. Partout on démolissait les mosquées, les vieux quartiers, les cimetières. Dans une première tournée (1^{er} mai-9 juin 1887)⁷, Fougères signala deux stèles archaïques, dont il provoqua le transfert au Musée national d'Athènes, un bas-relief du IV^e siècle, et vingt-cinq textes inédits (décrets, affranchissements, dédicaces)⁸. Dans une seconde (17 août-25 septembre 1889), attiré par l'espoir de recueillir de nouvelles inscriptions relatives aux confédérations thessaliennes⁹, il combina un itinéraire qui, du golfe de Volo, le mena, par le Pinde, au golfe d'Arta. Entre ces deux chevauchées, Deschamps et Jamot explorèrent le bassin du Sperchios (juillet 1888)¹⁰. Kaïtsa, dont les ruines anonymes avaient déjà intrigué Monceaux, leur livra plusieurs stèles, malheureusement sans ethnique¹¹.

1. Les inscriptions recueillies en commun furent éditées par le savant abbé (*Arch. Miss.*, 3^e série, t. III, p. 305-330).

2. Itinéraire : I. Halmyro, Akitséli, Stous Képhalous; II. Pharsale, Domoco, lac Nézéro et site de Mélitée, Kaïtsa, Proerna; III. Karditza, Métropolis de Thessaliotide, Giomphi, Trikala, Kalabaka et les Météores, Zarko, Larissa, Vélestino, Volo.

3. *BCH.*, t. VII, 1883, p. 41-61.

4. *Revue archéologique* de 1888 (t. XI, p. 221-241; t. XII, p. 198-205, 299-318) et de 1889 (t. XIII, p. 50-63).

5. *Tour du Monde*, n^o 1408 (31 décembre 1887), t. LIV, p. 417-432.

6. *BCH.*, t. X, 1886, p. 431-451.

7. Itinéraire : I. Volo, Larissa, Tyrnavo; II. Larissa, Bouglar, Amarlar, Zarko, Trikala; III. Sophadès, Pharsale, Vélestino; IV. Halmyro, Daoutsa, ruines d'Halos, Kokotous.

8. *BCH.*, t. XII, 1888, p. 179-187 et 273-276 (monuments figurés : cf. pl. V, VI, XVI); t. XIII, 1889, p. 378-406 (inscriptions; — noter, page 405, la découverte du nom médiéval d'Halos : Ἀλυρά = Ἀλυρά, les Salines).

9. Cf. *ibid.*, t. XIII, 1889, p. 271-279.

10. On trouvera dans *La Grèce d'aujourd'hui*, de Deschamps (p. 250-315), la relation de ce voyage, avec l'indication des étapes. Pour les inscriptions, voir *BCH.*, t. XV, 1891, p. 327-343.

11. D'autres textes de Kaïtsa, découverts depuis (*ibid.*, t. XXI, 1897, p. 159-160), n'ont pas révélé davantage l'ancien nom.



DYRRACHIUM¹

IV

MACÉDOINE ET THRACE²

Exploration du mont Olympe et du bassin de l'Haliacmon : Heuzey et Delacoulonche (1855). — Mission de Macédoine : Heuzey et Daumet (1861). — Mission de Thrace : Albert Dumont (1868). — Du Strymon à l'Hébre : Deville (1861 et 1866). — Mission de l'Athos : Duchesne et Bayet (1874). — Région du Pangée : Couve (1891); champs de Philippes : Perrot (1856); delta du Nestos : S. Reinach (1880 et 1882); frontière thraco-macédonienne : Perdrizet (1894 et 1899). — Exploration des deux Roumélies : Seure et Laurent (1898 et 1899). — Constantinople : Lebarbier (1854-1855); Gabriel Millet (1893). — Chersonnèse de Thrace : Hauvette (1879).

Les premiers Athéniens qui firent œuvre savante dans ce qu'on peut appeler le quadrilatère de l'Hémus furent Delacoulonche et Heuzey. Ils eurent, comme les en loua Guigniaut³, deux idées également heureuses : « d'abord, de s'associer pour une exploration en commun, au grand profit l'un de l'autre; ensuite, de choisir deux sujets qui se liaient entre eux et pouvaient s'éclairer d'une mutuelle lumière. » Pour Heuzey, ce fut le mont Olympe; pour Delacoulonche, le berceau de la puissance macédonienne entre l'Axius et l'Haliacmon.

1. Reproduction d'une aquarelle d'Honoré Daumet, Durazzo, octobre 1861 (voir plus loin, p. 322).

2. Pour rédiger ce chapitre, je me suis servi de notes que m'a obligeamment communiquées mon camarade Paul Perdrizet.

3. Rpp. VII (7 août 1857), p. 217.

Leur voyage accompli (4 septembre-22 décembre 1855), ils rédigèrent séparément leurs mémoires¹.

Delacoulonche raconte à merveille, dans une manière un peu ancienne, mais qui attache. Ses pages sur l'Émathie ont le charme doucement fondu et pâli d'une fresque harmonieuse². Il observe aussi finement qu'il décrit. On lui saura gré un jour d'avoir fixé à une date importante l'aspect de ce champ clos macédonien où tant de races, Grecs, Turcs, Serbes, Albanais, Bulgares, s'agitent et se heurtent. Et le fond vaut la forme. Non seulement Delacoulonche récolta un nombre considérable d'inscriptions inédites (119), mais il donna cet excellent exemple de les reproduire en fac-similé. Il ne porta pas moins d'attention aux documents byzantins ou médiévaux qu'aux textes classiques³. Si l'on ajoute que son travail est bien informé, que les assimilations géographiques y abondent, les unes, comme pour Scydra d'Émathie, fondées sur la découverte de monuments lapidaires⁴, les autres, comme pour Aloros, Mandaræ, Almopia, établies par de solides conjectures, on s'étonnera que la fée des réputations ne se soit pas attardée davantage auprès de ce remarquable « Berceau ».

Le Mont Olympe d'Heuzey est inséparable de sa *Mission de Macédoine*. Il en forme le préambule. On ne trouve pas moins d'art, de conscience et de fini dans ces propylées de l'édifice que dans l'édifice même. La carte où l'auteur consigna les résultats de son enquête topographique a passé tout entière dans les atlas de Kiepert. Desdevises du Dezert a élevé quelques objections⁵, comme on en fait quand on voyage dans un fauteuil. Elles ne semblent guère fortes. Au reste, l'essentielle valeur du livre n'est pas dans son infailibilité : elle est dans sa méthode. Les règles suivies par Heuzey sont, pour ainsi parler, représentatives. On ne les méconnaîtra jamais sans dommage. C'est parce que l'explorateur eut l'énergique patience, l'attention toujours en éveil, la passion de s'enquérir et de contrôler,

1. Delacoulonche, *Mémoire sur le berceau de la puissance macédonienne des bords de l'Haliacmon à ceux de l'Axius*, dans les *Arch. Miss.*, t. VIII, p. 67-288 (paru aussi dans la *Revue des Sociétés savantes* de 1858); Heuzey, *Le Mont Olympe et l'Acarmanie*, Paris, 1860 (1^{re} partie, p. 1 à 220).

2. Voir, *op. cit.*, p. 87 sqq., le passage : « Nous étions bien dans l'aimable Émathie d'Homère... »

3. Voir, *op. cit.*, p. 163, n. 2, l'usage qui est fait d'un passage d'Henri de Valenciennes.

4. *Op. cit.*, p. 89-91.

5. *Géographie ancienne de la Macédoine*, Paris, 1862, p. 276, 295, 302, 303.

qu'il fit une de ces découvertes dont s'illumine une carrière d'archéologue : celles des ruines, aujourd'hui fameuses, de Palatitza¹.

D'aussi brillants débuts le désignaient pour une tâche plus grande. C'était le temps où Napoléon III préparait son *Histoire de César*. La curiosité du souverain se portait sur les champs de bataille où avait été fondée la fortune de l'Empire. Heuzey fut choisi pour étudier ceux de Pharsale et de Philippes. Il demanda que sa mission fût étendue, « avec un but scientifique plus général, à toute la Macédoine, ainsi qu'aux parties adjacentes de la Thrace, de l'Illyrie, de l'Épire et de la Thessalie. » Son désir agréé, il quitta Paris en mars 1861, rallia Daumet à Rome et gagna la Grèce avec lui. D'Athènes, où les avait rejoints le garde du génie Laloy, ils firent voile, sur une corvette de guerre², pour la côte thrace. Le 5 avril, ils débarquaient à Cavalla. Disposant de ressources considérables, ils évitèrent de les éparpiller : « Entreprendre une exploration de tout le pays, c'eût été renouveler le travail des premiers voyageurs, qui cheminaient à grandes journées, courant à toutes les ruines et cherchant à beaucoup voir sans trouver le temps de rien étudier. Cette méthode, dont l'Anglais Leake a su tirer un parti remarquable, ne pouvait que disperser notre attention et nos efforts. J'ai préféré choisir d'avance, pour les explorer à loisir, un petit nombre de points importants et m'arrêter là seulement où le renom d'une ville de premier ordre, le souvenir d'un grand fait historique, l'existence de ruines intéressantes nous promettaient des résultats de quelque valeur³. »

Conformément à ce programme, cinq districts furent, en huit mois⁴, étudiés ou fouillés : 1^o à l'est du Strymon, la région du Pangée,

1. « J'avais passé plusieurs fois à quelques lieues de ce village, sans entendre prononcer même son nom et sans recevoir des paysans aucun renseignement sur les antiquités qu'il renferme. Ce n'est qu'après avoir quitté l'Olympe, lorsque je parcourais avec M. Delacoulonche la région du bas Vardar, que la conversation d'un pappas intelligent m'en révéla l'existence. Prenant aussitôt un guide, je me séparai pour quelques jours de mon compagnon de route, et, repassant l'Haliacmon, je reconnus, non sans étonnement, que la découverte qui avait failli m'échapper devait être de beaucoup la plus intéressante de tout mon voyage » (*Mission de Macédoine*, p. 177). Cf. *Le Mont Olympe*, p. 189.

2. La *Biche*, mise à leur disposition par l'amiral commandant la station du Levant.

3. Heuzey, Rapport à l'Empereur (*Moniteur* du 13 avril 1862 = *Arch. Miss.*, 2^e série, t. I, p. 498 = *Mission de Macédoine*, p. II).

4. Itinéraire (5 avril-22 novembre) : I. La mission rayonne autour de Raktcha ; II. Elle gagne par mer Salonique (30 avril), Kourino (10 mai), fouille les tumuli de Pydna ; III. Elle se rembarque sur la *Biche* (23 mai) pour se rendre à Volo, fouille les environs de Pharsale (10-30 juin), étudie le quadrilatère (Métropolis, Gomphi, Pélinaion, Tricca),

entre Amphipolis et Drabescos; 2° au nord de l'Olympe, la Basse Macédoine, de Salonique à Dium et de Pydna à Palatitza; 3° au sud du Pénée, le Kambos thessalien, de Pharsale à Tricca; 4° dans la Haute Macédoine, les trois têtes du triangle qui délimitent le bastion central (Æané, Stobi, Lychnidos); 5° sur l'Adriatique, la côte illyrienne, d'Épidamne à Oricum.

A quelque point de vue qu'on l'envisage, la mission de 1861 fait date ¹. Géographiquement, les belles cartes des environs de Philippes et de Pydna, du cours de la Tscherna entre Monastir et Stobi, de la zone frontière entre la Vistritza et le Sélemyrias, de la Thessalie entre Pharsale et les Météores, prolongent, au nord de l'Othrys, les travaux de l'État-major français. Les acquisitions topographiques furent immenses ², les résultats épigraphiques et archéologiques d'un exceptionnel intérêt. On ne trouvera jamais de monuments d'une plus rustique saveur que ceux du *caza* de Drama. Reliefs rupestres de Philippes, avec dédicaces à Diane-Bendis, à Sabazius, à Mên, qui font de ces parois sculptées un véritable musée mythologique; temple de Sylvain, évoquant, si loin du Tibre, je ne sais quelle image du Latium de Cincinnatus ou de Caton; culte primitif de Bacchus Tasibasténus, avec sa fête mortuaire des roses; vers naïfs du bourg de Doxato, d'une inspiration déjà chrétienne: quel prodigieux alliage d'origines thraces, d'infiltrations grecques, d'apports romains! Et comme le hasard a bien fait les choses en livrant les restes de cette civilisation si étrangement composite à l'archéologue qui, par la finesse de son esprit comme par le tour de son imagination, était le plus capable d'en pénétrer la forte et poétique mysticité!

part des Météores (29 juillet), atteint Kaliani (4 août), fouille Palatitza (10-30 août), IV. A cette date, elle se divise. Daumet, sur la *Biche*, contourne la Morée, visite Nicopolis et Arta, attend ses compagnons à Durazzo. Heuzey et Laloy (fin septembre) suivent, avec des chevaux de poste, l'ancienne Voie Égnatienne, par Vodéna, Monastir, Okhrida, Elbassan; V. Exploration de Dyrrachium (octobre); descente, par Avlona, sur Apollonie; sondages à Paliassa et à Oricum (9-22 novembre). La *Biche* reconduit ses hôtes à Trieste.

1. Voir plus haut, p. 133.

2. Plans de Palatitza, des Météores, de Durazzo; interprétation définitive de la bataille de Philippes (*Mission de Macédoine*, p. 97-116, et la carte); le défilé de l'Acontisma placé où l'on mettait à tort les gorges Sapéennes (p. 21); l'Æané d'Étienne de Byzance fixée, par une dédicace, à Kaliani (p. 287); Héraclée des Lyncestes retrouvée près de Monastir (p. 300 sqq.); Stobi, qui fut, au IV^e siècle de notre ère, un grand chef-lieu provincial, découverte au confluent de l'Axius et de l'Érigon (p. 331-335); Okhrida d'Albanie assimilée à Lychnidos (p. 339-341); Dyrrachium à Épidamne (p. 349-375); Oricum, le dernier port épîrote du côté de l'Illyrie, reconnu à Palæo-Kastro, avec tous les traits qui le caractérisaient, lorsque Sextus Pompée y incendia les vaisseaux de César (p. 403-406).

Quand nous aurons goûté la science délicate et profonde d'Heuzey, admiré chez Danmet l'art et la perfection du dessin, nous n'aurons pas tout dit. Le Louvre reçut d'eux quelques-unes de ses maîtresses œuvres¹, et l'on ne saurait oublier que le bas-relief de Pharsale connu sous le nom d'« exaltation de la fleur » est, par ordre de date, la première des stèles archaïques exhumées dans la Grèce du nord².

Une entreprise si féconde excita les convoitises. Elle fut jalouée, démarquée, pillée. On essaya d'enlever à Heuzey le mérite d'une de ses plus authentiques découvertes : celle du site et des ruines de Stobi³. Kiepert, au lieu de rendre à César ce qui était à César, commit de fâcheuses méprises⁴. D'autres, malgré la générosité avec laquelle le chef de l'expédition avait communiqué ses trésors⁵, levèrent sur lui des contributions forcées⁶. Mais ces déprédations étaient un hommage à la richesse, comme l'hypocrisie est un hommage à la vertu.

De tous les ouvrages dus à la collaboration de l'École d'Athènes et de l'Académie de France, la *Mission de Macédoine* est sans doute le plus beau. Il est surprenant qu'un même voyageur ait pu étudier sous tant d'aspects les contrées parcourues, s'intéresser, avec une compétence égale, à la mythologie, aux institutions antiques, aux coutumes modernes, déchiffrer des inscriptions, lire et commenter des chrysobulles, expliquer et classer des monuments figurés, s'occuper de topographie ou d'architecture comme d'ethnographie et de folklore, trouver, pour rendre l'impression d'un paysage ou la dominante d'une race, les grands traits sobres qui font lumière, discuter en savant, penser en historien, sentir en artiste, écrire enfin avec l'aisance d'un maître, dans un style qui ne renonce au charme que pour atteindre la puissance. Je ne vois qu'une publication archéologique française que l'on puisse comparer à la *Mission de Macédoine* : c'est la *Mission de Phénicie*. L'une vaut l'autre. Peut-être même la science d'Heuzey est-elle supérieure. Car enfin, avec Renan, la synthèse est parfois antérieure à l'analyse et la vérité rigoureuse se ressent de l'ampleur des facultés créatrices. Chez Heuzey, au contraire, l'art et la science

1. Le catalogue en est donné dans la *Mission de Macédoine*, p. 460.

2. On sait qu'Heuzey défend contre Brunn cette idée, qui, malgré les recherches ultérieures d'Heberdey, prévaudra sans doute : qu'il n'y a pas d'art archaïque propre à la Grèce du Nord (cf. *BCH.*, t. VIII, 1884, p. 331-345).

3. Voir *Mission de Macédoine*, p. 458-459.

4. *Ibid.*, p. 411, note.

5. Mommsen, qui, au cours d'un voyage à Paris, avait abondamment puisé dans les carnets d'Heuzey, s'est acquitté de sa dette envers lui (*CIL.*, III, 2, p. 989).

6. Voir *C. R. Acad. Inscr.*, t. VI, 1862, p. 174-175. Renan fut victime d'une aventure semblable (cf. *Mission de Phénicie*, p. 34).

ne font qu'un; l'art n'enveloppe pas la science à la manière d'une merveilleuse parure : il est involontaire et latent.

La Thrace et la Macédoine sont terres jumelles. Léon Renier, qui avait servi de toute son influence l'entreprise d'Heuzey, fut l'initiateur de celle d'Albert Dumont¹. Les deux tournées se continuent et s'enchaînent. Elles dérivent de la même idée, s'inspirent de la même méthode. Comme Heuzey, Albert Dumont se proposa, non de parcourir en entier une province trois fois plus vaste que le Péloponnèse, mais de se limiter aux districts principaux et d'y pousser à fond son enquête. La mission qu'il obtint dura six mois (juin-décembre 1868)². D'abord, il profita de son séjour à Constantinople pour étudier la topographie du Bosphore et la naissante collection de Sainte-Irène. Prenant ensuite la voie romaine qui desservait la contrée, de Byzance aux Portes-Trajanées, il visita Andrinople et Philippopoli, en cherchant à fixer entre ces deux centres les stations de l'Itinéraire Antonin. Redescendant alors le cours de l'Hèbre, il découvrit près de son embouchure le site de Trajanopolis. Il retrouva de même sur la Propontide, en revenant d'Ænos à la Corne d'Or, la ville de Panion.

Les résultats de cette exploration méthodique et patiente alimentèrent deux mémoires considérables³, qui témoignent d'une ouverture et d'une maturité d'esprit bien rares chez un si jeune voyageur. Rien n'échappe à la pénétrante intelligence de ce débutant : « Il voit et il recueille ce que beaucoup d'autres ne se seraient pas donné la peine de ramasser. Le plus humble débris prend de la valeur entre ses mains⁴. » Avant tout, l'ethnographie le passionne. Il fait une chasse en règle à ces inscriptions thraco-grecques et thraco-latines dont il attend de précieux éclaircissements sur une race que les Indiens seuls, au témoignage d'Hérodote, dépassèrent en nombre. Les monuments votifs et religieux, si pauvre que soit leur style, ne l'intéressent pas moins. Et comme ce merveilleux juge d'instruction, habile à interroger les choses mortes, excelle à observer les vivants ! Quelles fines et alertes peintures renferme *Le Balkan et l'Adriatique* ! Pourquoi

1. Voir plus haut, p. 144.

2. Dès son arrivée en Grèce, Albert Dumont s'était mis à préparer l'affaire de Thrace. Mais ses projets, traversés une première fois par le choléra de 1865, le furent une seconde par l'intérim qu'il dut faire à la mort de Daveluy (avril-septembre 1867).

3. *Rapport sur un voyage archéologique en Thrace*, ap. *Arch. Miss.*, 2^e série, t. VI, p. 447-515; *Inscriptions et monuments figurés de la Thrace*, ap. *Arch. Miss.*, 3^e série, t. III, p. 117-200. Ces deux mémoires ont été réimprimés, par les soins d'Homolle, dans les *Mélanges d'archéologie et d'épigraphie*, p. 186-287 et 307-581.

4. Heuzey, *Notice sur les travaux d'Albert Dumont*, en tête des *Mélanges*, p. xv.

faut-il que des matériaux si remarquablement amenés à pied d'œuvre n'aient pas été repris et coordonnés en un livre définitif? Nul, mieux qu'Albert Dumont, n'était capable de donner un équivalent thrace à la *Mission de Macédoine*.

A l'inverse de ses deux contemporains, Deville ne fit sur les deux rives du Strymon que des apparitions superficielles. Une première course (mai-juin 1861), qui eut le tort de coïncider avec la campagne d'Heuzey et Daumet, embrassa le triangle délimité au nord par le Rhodope, au sud par une ligne droite allant de Salonique à Maronée. Elle donna lieu au *Mémoire sur la Macédoine transaxienne et sur une partie de la Thrace maritime*, qui ne nous est connu que par l'analyse d' Egger¹. Une seconde tournée (1866), complément de l'exploration de Samothrace, effleura les ports de la côte: Maronée, Dédé-Agatch, Ænos, Gallipoli. Elle fournit quelques inscriptions².

Dans la Chalcidique, l'œuvre importante à signaler est la Mission de l'Athos³. En classant les papiers de Blondel, Foucart avait remarqué des scolies qui portaient l'indice de la bibliothèque conventuelle du monastère de Vatopédi. Comme elles se référaient à des vers d'Homère qui manquent dans le manuscrit de Venise publié en 1788 par d'Ansse de Villosion, on décida qu'un paléographe irait les examiner. Désigné par Albert Dumont, l'abbé Duchesne partit de Rome, accompagné de Bayet. Leur voyage dura quatre mois (février-juin 1874)⁴. A Salonique, où Vidal-Lablache⁵, en 1869, avait recueilli le peu qui avait émergé depuis le passage d'Heuzey, ils arrivèrent comme on démollissait les remparts de la ville basse. Ils sauvèrent de la destruction une riche série de textes qui, joints à leur récolte d'Épire et de Thessalie, formèrent, avec diverses stèles de Potidée, d'Olynthe, d'Acanthe, de Lété (donation du roi Cassandre, décret

1. Rpp. X (1^{er} août 1862), p. 127-128. Albert Dumont y fait aussi allusion (*Mélanges*, p. 181). Le manuscrit, qui compte 95 pages, est conservé au Ministère, où je l'ai feuilleté. Un second envoi, sur la *Formation territoriale de la Macédoine au Moyen-Age* (Egger, Rpp. XI, 31 juillet 1863, p. 207-208), fut une simple compilation de cabinet. L'auteur n'était pas retourné sur le terrain. Il se contenta de tirer coup sur coup deux moutures de son voyage, l'une géographique, l'autre historique.

2. Publiées par Foucart (*Annuaire Assoc. Études gr.*, t. VII, 1873, p. 94-99).

3. Duchesne et Bayet, *Mission au mont Athos*, dans les *Arch. Miss.*, 3^e série, t. III, p. 201-528.

4. Pour l'histoire de la mission, voir: 1^o le rapport d'Albert Dumont inséré à l'*Officiel* du 31 juillet 1874 et reproduit, avec des additions, dans la *Revue archéologique* de septembre (t. XXVIII, p. 194-198), sans ces additions, en tête de la *Mission au mont Athos* (p. 201-203); 2^o l'analyse d' Egger, Rpp. XV (6 novembre 1874), p. 9-15.

5. *Revue archéologique*, t. XX, 1869, p. 62-64 (cf. *BCH.*, t. XXIII, 1909, p. 342).

pour Marcus Annius), un *Corpus* de deux cents numéros. En même temps que les antiquités classiques, ils étudiaient les mosaïques des églises, un ambon du VI^e siècle, les peintures du Moyen-Age byzantin. Dans l'Athos, où Lebarbier les avait précédés en 1855, ils eurent pour continuateur Gabriel Millet, dont le voyage de 1894 et la mission de 1895 seront appréciés en leur lieu¹.

Au nord-ouest du Pangée, Couve, en juillet 1891, découvrit une borne milliaire qui fixa le tracé de la Voie Égnatienne entre Amphipolis et Philippes². On notera que les seuls vestiges certains qui subsistent de cette route ont été trouvés par l'École: les milliaires d'Okhrida par Heuzey³, le milliaire de Provista par Couve. Nous avons déjà dit l'importance archéologique du каза de Drama. Perrot le visita en octobre 1856, avant d'explorer Thasos⁴. Salomon Reinach se montra en août 1880 dans le golfe d'Abdère⁵, en mars 1882 dans celui de Néapolis⁶. Le meilleur fruit de cette seconde excursion fut la découverte d'une inscription métrique mentionnant la reconstruction des murs de Cavalla, au X^e siècle, par le stratège du Strymon⁷. Le *Voyage dans la Macédoine première*⁸, de Paul Perdrizet (novembre-décembre 1894), est l'exploration la plus sagace que l'École ait faite, depuis Heuzey, entre la Bisaltie et le Nestos. Les résultats épigraphiques, archéologiques et topographiques en furent considérables. L'auteur découvrit ou précisa maint emplacement antique, fixa la frontière entre les provinces de Thrace et de Macédoine, délimita le territoire de la colonie de Philippes, signala un grand tombeau voûté dans le genre de ceux de Palatitza et de Pydna, retrouva l'ex-voto au dieu Totoès, dessiné jadis par Cousinéry,

1. Bien que les explorations archéologiques aient seules place dans ce chapitre, on s'étonnerait de ne pas me voir mentionner le voyage que Bérard fit en Albanie avec Legrand (juillet-septembre 1890) et d'où il rapporta sa première œuvre politique : *La Turquie et l'Hellénisme contemporain*, Paris, 1893.

2. *BCH.*, t. XIX, 1895, p. 109-112 (Perdrizet).

3. *Mission de Macédoine*, p. 344 = *CIL.*, 711, 712.

4. *Daton, Néapolis, les ruines de Philippes*, ap. *Revue archéol.*, t. II, 1860, p. 45-62, 67-77, et pl. XV. Perrot, dans ce travail, assimile Néapolis (ou Néapolis) à Cavalla, comme n'allait pas tarder à le faire, avec des arguments nouveaux, son camarade Heuzey.

5. *BCH.*, t. V, 1881, p. 87-95.

6. *Ibid.*, t. VIII, 1884, p. 47-49.

7. *Ibid.*, t. VI, 1882, p. 267-275.

8. *Ibid.*, t. XIX, 1895, p. 532 (résumé); t. XVIII, 1894, p. 416-445 (épigraphie et topographie de la Bisaltie, de l'Odontique, de la Piérie du Pangée); t. XXI, 1897, p. 514-543 (terres-cuites d'Amphipolis, inscriptions de Philippes et de la frontière thrace, territoire de la Colonia Augusta Iulia Philippi); t. XXII, 1898, p. 335-353 (tombeau du Sémoltes-Déré, culte d'Artémis Gazoria, dédicace au dieu Totoès).

recueillit toute une collection de terres-cuites, figurines au type d'Attis, provenant de la nécropole d'Amphipolis, poteries préhistoriques, analogues aux vases de la Troade, ramassées au confluent de l'Angitès et du Strymon. Ces recherches, récemment continuées (été 1899)¹, nous vaudront un livre qui, à en juger par les articles préparatoires, sera d'un vif intérêt.

Perdrizet s'inspirait d'Heuzey. Seure et Laurent viennent de



CONSTANTINOPLE. LE MUR D'ENCEINTE²

reprandre l'œuvre interrompue d'Albert Dumont. Leur tournée dans les deux Roumélies débuta par Constantinople. En cinq mois (juin-novembre 1898), ils explorèrent successivement : la côte thrace, du Bosphore à l'Hèbre; l'intérieur, de Dédé-Agatch à Bourgas, par Andrinople; la haute Bulgarie, de Philippopoli à Sofia³. Tandis que Laurent inspectait les monuments de la période byzantine et chrétienne, Seure, attentif à ceux des époques préhistorique et classique, étudiait à fond la stèle de Pizos, contenant l'édit du légat Sicinnius Clarus relatif aux emporia de la Thrace, retrouvait, en combinant les données de ce texte avec le témoignage des ruines, quatre des

1. *Mél. d'arch. et d'hist.*, t. XIX, 1899, p. 541-548, et XX, 1900, p. 223-233 (antiquités de Thessalonique).

2. Cliché de M. Paul Galibert, croisière du *Sénégal*, avril 1898.

3. Itinéraire : I (23 juin-27 août), Constantinople; II (28 août-15 septembre), Silivri, Éréglî, Rodosto, Avdin, Ganos, Khora, Myriophyto, Kavac, Gallipoli, Ænos, Dédé-Agatch; III (16-28 septembre), Andrinople, Seimenli, Bourgas, Anchialos, Missivri; IV (29 septembre-29 octobre), Iékesli, Ruso-Kastro, Karnabat, Slivno, Yamboli, Philippopoli et environs; V (30 octobre-12 novembre), Sofia. Résumé : *BCH.*, t. XXII, 1898, p. 559-560 (Homolle).

stations mentionnées par la Table de Peutinger et l'Itinéraire Antonin ¹, mettait en lumière, à l'aide de nouveaux documents, l'activité vigilante et féconde que Septime-Sévère déploya sur cette rude frontière de l'Empire ². L'exploration des deux Roumélies, que Seure compléta en 1899 par des fouilles dans les tumuli de la Bessique, est, pour l'histoire, la topographie, l'ethnographie, l'archéologie classique et médiévale, ce qui a été ajouté de plus substantiel à notre connaissance de la Thrace, depuis la belle campagne inaugurale d'Albert Dumont.

Ce serait le lieu d'analyser maintenant les différents travaux dont Constantinople a été l'objet, ceux de Lebarbier à la Bibliothèque du Saint-Sépulcre (1854-1855), ceux de Gabriel Millet à Kahrié-Djami (1893), si, par leur nature spéciale, ils ne devaient être plus utilement examinés ailleurs.

A l'autre extrémité de la Propontide, Hauvette, en 1879 (28 octobre-10 novembre), visita le centre de la Chersonèse de Thrace, entre Maïto et Gallipoli. Son excursion fut épigraphique et topographique ³. Il maintint Koila à Kilia, précisa l'emplacement de Sestos, chercha *Ægos-Potamos* près de Djumaly-Keuï.

1. Carasura = Ali-Pacha-Novo; Ranilum = Kara-Orman; Arzos = Kara-Bounar; Palæ = Seimenli.

2. *BCH.*, t. XXII, 1898, p. 472-491 et 520-557, avec, p. 474, une carte des environs de Pizos (district de Tchirpan). Seure a publié aussi (p. 593-598) une note sur le théâtre de Périnthe-Héraclée.

3. *BCH.*, t. IV, 1880, p. 505-520.





LE THÉÂTRE DE DÉLOS AVANT LES FOUILLES

(*BCH.*, t. XX, 1896, p. 391, fig. 7.)

V

L'ARCHIPEL¹

I (Groupe thrace). Thasos : Perrot (1856). Samothrace : Fouilles de Coquart et Deville (1866). Imbros et Lemnos : S. Reinach (1880 et 1882); Dürrbach et Cousin (1884); De Ridder (1892). — II (Sporades du nord). Scyros, Scopélos, Sciathos : Lebègue (1872); Paul Girard (1878). — III (Cyclades). Délos; les précurseurs : Benoit (1847); Terrier (1864). Les fouilles, 1^{re} période (1873) : Lebègue; 2^e période (1877-1880) : Homolle, Nénot; 3^e période (1881-1894) : Hauvette, S. Reinach, P. Paris, Homolle et Dürrbach, Fougères, Doublet, Chamonard, Ardaillon, Couve, Convert. Milo : Benoit (1847); Bayet (1876). Naxos : Dugit (1861); Martha (1879); De Ridder (1892). Amorgos : Dumont (1866); S. Reinach (1880); Dubois (1881); Paris et Radet (1885 et 1887); Deschamps (1888). Astypalée : Rayet (1871); Dubois (1881); Legrand (1889). Théra : Benoit (1847); fouilles de Gorceix et Mamet (1870). — IV (Arc de cercle dorien). Crète : Perrot et Thenon (1857 et 1858); Wescher (1862 et 1864); Haussoullier (1878-1879); Doublet (1888); Joubin (1891); Demargne (1898-1900). Carpathos : Beaudouin (1879). Rhodes : Guérin (1854); Wescher (1862); Foucart (1864); Cartault (1871); Martha (1878); Holleaux et Diehl (1884); Dürrbach et Radet (1885). — V (Iles asiatiques). Sporades du sud : Rayet (1870-1871); Gorceix (1873); Hauvette, S. Reinach, Dubois (1880-1882). Patmos : Guérin (1852); Lebarbier (1853); Decharme et Petit de Julleville (1865); Rayet (1871); l'abbé Duchesne (1874); Diehl (1884). Samos : Guérin (1853); Cartault et Rayet (1870 et 1871); Paul Girard et Clerc, fouilles à l'Héraion (1879 et 1883); Holleaux et Diehl (1884). — Chio : Fustel de Coulanges (1854-1855); Haussoullier (1878). Lesbos : Boutan (1854-1855); Pottier et Hauvette (1879).

Le premier explorateur que l'École ait envoyé dans la mer de Thrace est Georges Perrot. Par suite de circonstances que nous avons

1. Mentionnons pour mémoire les *Iles de la Grèce*, par Lacroix (Paris, 1853, avec 32 cartes, gravures et planches). C'est un répertoire utile, mais qui n'est pas fondé sur un examen personnel des lieux.

rapportées¹, son *Mémoire sur l'île de Thasos*², fruit d'une tournée d'un mois entreprise à l'automne de 1856, ne parut qu'en 1863. Dans l'intervalle, Conze, attiré sur ces mêmes côtes, décrivit le premier ce qu'il avait été le second à voir³. D'ailleurs, les deux relations se complètent plus qu'elles ne se nuisent, l'érudit allemand s'étant soucié surtout d'archéologie, le voyageur français surtout d'histoire.

Samothrace est faite pour nous inspirer des regrets. Quand il fut question d'y continuer l'œuvre de Champoiseau, un arrêté du 26 mars 1866 chargea de cette mission deux hommes d'une vive et séduisante intelligence, mais dont aucun n'avait le goût de l'archéologie militante⁴. L'un, artiste d'une rare valeur, à qui sont dues quelques-unes des plus délicates inspirations de l'architecture contemporaine, était prévenu contre sa tâche. L'autre, miné par un mal implacable, avait moins encore le feu sacré. Sous l'empire de ces dispositions chagrines et au plus fort des chaleurs d'un été déprimant (juillet-août 1866), ils remuèrent sans conviction le sol d'où était sorti l'incomparable ex-voto du Poliorcète. Un rapport, avec plans et dessins⁵, des relevés, demeurés manuscrits, l'attribution du « Monument circulaire » à la fille du premier roi lagide, une restauration, qui ne fut pas publiée non plus, de cette « Rotonde d'Arsinoé », voilà ce que donna la campagne de Coquart et Deville au sanctuaire des Cabires.

Salomon Reinach visita Imbros et Lemnos à la fin d'août 1880, passa quelques jours à Liménas, le port de Thasos, en mars 1882, reparut à Imbros la même année, dans le courant d'octobre⁶. Il rapporta de cette dernière île toute une série d'actes émanés des clérrouques athéniens⁷. Des achats pour le Louvre signalèrent ces rapides excursions.

1. Voir plus haut, p. 140.

2. *Arch. Miss.*, 2^e série, t. I, p. 1-103 (avec cartes et plans).

3. Dans sa *Reise auf den Inseln des thrakischen Meeres*, Hanovre, 1860.

4. Cf. Rayet, *Monuments de l'Art antique*, notice de la planche I, p. 2-5, et aussi *Études d'archéologie*, p. 178-179.

5. *Arch. Miss.*, 2^e série, t. IV, p. 253-265 (Deville) et 267-278 (Coquart). A l'occasion des recherches autrichiennes de 1873 (Conze, Hauser et Niemann, *Archæologische Untersuchungen auf Samothrake*, Vienne, 1875), Coquart résuma de nouveau sa mission de 1866 (*C. R. Acad. Inscr.*, 4^e série, t. I, 1873, p. 257-261).

6. I. *Chroniques d'Orient*, t. I, p. 136-140 (notes sur Lemnos); II. *Ibid.*, p. 74-79 (notes sur Thasos); *République française* du 17 mars 1882 (lettre sur Thasos); *BCH.*, t. VIII, 1884, p. 47 (inscription de Liménas); III. *République française* du 20 octobre 1882 (lettre sur Imbros).

7. Le décret des clérrouques d'Héphaestia (premier voyage) fut publié par lui (*BCH.*, t. IV, 1880, p. 542-546); le reste de la collection (second voyage), par Foucart (*ibid.*, t. VII, 1883, p. 153-168).

L'exploration la plus fructueuse que l'École ait faite au nord-est de la mer Égée est celle de Dürrbach et Cousin (août-septembre 1884). A Lemnos, outre une suite de décrets d'une importance historique et juridique considérable¹, ils découvrirent l'un des plus curieux monuments qu'on ait exhumés de nos jours, ce bas-relief « pélasge » dont la dédicace mystérieuse exercera longtemps la sagacité des philologues². Quelques textes d'Imbros s'ajoutèrent à ce riche butin³. Huit ans plus tard (mai-juin 1892), De Ridder naviguait à son tour dans les eaux thraces. Thasos, Lemnos et Imbros garnirent quelques pages de son carnet⁴.

Scyros, la plus méridionale des Sporades du nord, fut étudiée en 1872 par Lebègue⁵. Paul Girard la revit en 1878. Il avait préalablement exploré Sciathos, Scopélos et Khéliidromia. Ce voyage, qui fait suite à sa tournée de Locride⁶, fut l'objet d'un mémoire présenté à l'Institut⁷. On doit à l'auteur de précieuses remarques sur la topographie et les antiquités du petit archipel⁸.

Délos est, plus encore que Delphes, un domaine athénien. L'excursion, toute littéraire, qu'y fit Benoit en juin 1847, ne mérite qu'une mention⁹. Terrier, en mai 1864, parcourut l'île à son tour. Il en rapporta les matériaux d'un envoi dont l'Académie loua l'exécution sagace et diligente¹⁰. Mais, faute d'argent et d'ouvriers, l'explorateur n'avait pu mettre la pioche nulle part. Lebègue fut plus heureux. Un crédit de mille francs, bientôt doublé, lui valut d'inaugurer l'ère des fouilles à Délos (mai-juin 1873). Ses recherches portèrent, d'une part, au flanc du Cynthe, sur la caverne appelée communément l'Antre du Dragon; d'autre part, au sommet de la

1. *BCH.*, t. IX, 1885, p. 45-64.

2. *Ibid.*, t. X, 1886, p. 1-6.

3. *Ibid.*, t. XIII, 1889, p. 430-432.

4. *Ibid.*, t. XVII, 1893, p. 225-228 (Thasos et Lemnos); t. XVIII, 1894, p. 505-508 (Imbros). Il examina, durant ce même voyage, un alabastré provenant de Samothrace (*Revue des Universités du Midi*, t. II, 1896, p. 386-392).

5. Ses *Notes sur Scyros*, publiées dans la *Revue archéologique* de mars 1873 (t. XXV, p. 173-181), datent, autant que j'ai pu l'établir, de l'année précédente.

6. Voir plus haut, p. 300.

7. Cf. Jules Girard, *Rpp.* XIX (10 janvier 1879), p. 14-17.

8. *BCH.*, t. III, 1879, p. 59-69, 180-190, 402. Il établit notamment que Khéliidromia n'est point Halonnèse, mais Ikos. C'est également à l'École que l'on doit l'assimilation de Scopélos à Péparèthe (Dumont-Riemann, dans la *Revue archéologique* de mai 1875, t. XXIX, p. 330-331).

9. On en trouvera le récit dans les *Arch. Miss.*, t. II, p. 386-407. Voir plus haut, p. 72-73, et Druon, *Charles Benoit*, p. 74 sqq.

10. Dehèque, *Rpp.* XII (21 juillet 1865), p. 225-228. Le *Mémoire sur l'île de Délos*, resté inédit, se trouve dans nos dossiers au Ministère.

montagne, sur l'aire, aplanie de main d'homme, où se dresse un rocher à offrandes¹.

L'Antre du Dragon ne livra ni textes lapidaires, ni poteries primitives, ni bijoux mycéniens, en sorte que la destination en demeure indécise. Ross y voyait l'entrée du péribole d'en haut; Leake, un trésor; Tournefort, un corps de garde; Spon, une porte de citadelle.



L'ANTRE DU DRAGON

Après les fouilles de Lebègue.

Pour Burnouf, l'orientation de ce couloir trahit des préoccupations astronomiques; la grotte, dès l'époque homérique, servit d'observatoire aux Ioniens; elle n'est autre chose que la « caverne du soleil », mentionnée par Eustathe et Didyme. Pour Lebègue, elle fut encore et surtout un adyton prophétique, le plus ancien temple d'Apollon à Délos, le siège de l'oracle consulté par Énée, Ulysse, Agamemnon. Moins douteuse est la signification du plateau situé au-dessus de la voûte de granit. Des inscriptions, des fragments d'architecture et de

1. L'historique de la première campagne délienne a été fait par Burnouf (*Revue archéologique* d'août 1873, t. XXVI, p. 105-113, avec trois planches dont un plan) et par Lebègue (*C. R. Acad. Inscr.*, 1873, t. 1, p. 250-256; *Recherches sur Délos*, 1876, p. 49-84, avec carte; *Revue archéologique* de 1874, t. XXVIII, p. 43-52, et de 1890, t. II, p. 172-175).

sculpture, la mosaïque d'une citerne montrèrent que cette enceinte rupestre était un sanctuaire où l'on adorait en commun Zeus Cynthien et Athéna Cynthienne.

Ce n'était pas un résultat sans importance que d'avoir évoqué le couple divin qui régnait sur la cime de l'île et déblayé un monument d'une antiquité très reculée, mystérieux vestige des temps pélasgiques ou cariens. Mais là n'était pas le principal intérêt de Délos. En 1876, Homolle, envoyé par Albert Dumont pour inspecter le terrain, raisonna autrement que son prédécesseur : Délos, se dit-il, fut un sanctuaire et un entrepôt de commerce. Toute son histoire est celle d'un temple et d'un port. Il faut donc y étudier soit la cité religieuse, soit la cité marchande, l'une ou l'autre, l'une après l'autre, mais d'abord et de préférence celle des pèlerins, comme ayant été le noyau et la raison d'être de celle des négociants. Or, une des planches de l'*Expédition de Morée* indique, au lieu nommé Marmara, la position du sanctuaire¹. C'est là, au cœur du champ de décombres, dans le monticule formé par les ruines du temple, que les tranchées doivent plonger et rayonner. Telle fut l'idée logique qui présida au choix du point d'attaque lors de la reprise des fouilles.

Cette seconde campagne dura quatre mois (13 mars-15 juillet 1877)². Elle entama le temple, dont elle déchaussa la face ouest et le grand côté sud. Parallèlement au chantier central, deux percées annexes furent poussées dans la direction du port : l'une dégagait le portique auquel s'adosse la base du colosse des Naxiens; l'autre fit affleurer un édifice en pierre poreuse qui semble correspondre au Létoon de Strabon³.

L'année suivante (13 mai-31 juillet 1878), Homolle mit à nu le reste du temple, cella, front est, grand côté nord, et il acheva de nettoyer le massif anonyme qualifié de Létoon. Ce qui distingue cette troisième campagne de la seconde, c'est que les découvertes n'y furent plus exclusivement topographiques et épigraphiques⁴. Elle

1. Cette planche est reproduite dans le Guide Joanne, *Grèce*, t. II, édition de 1891, en regard de la page 450.

2. Homolle lui a consacré deux rapports : *BCH.*, t. I, 1877, p. 219-229, et II, 1878, p. 1-15.

3. Cet édifice est désigné sous le nom de « 1^{er} temple nord » dans le plan restauré du téménos d'Apollon par Nénot (Guide Joanne, *Grèce*, t. II, éd. de 1891, entre les pages 452 et 453). Se reporter aussi à l'état actuel du téménos d'Apollon par le même architecte (*Arch. Miss.*, 3^e série, t. XIII, en regard de la page 390). Je renvoie une fois pour toutes à ces deux planches. La seconde a été reproduite par Homolle à la fin de sa thèse sur *Les archives de l'Intendance sacrée à Délos*, Paris, 1886.

4. Le bilan des campagnes de 1877 et de 1878 a été magistralement établi par Homolle dans les *Monuments grecs*, t. I, n^o 7, 1878, p. 45-63 (avec plan de Loviot).

révéla de nombreuses œuvres d'art : ici, des sculptures à disposition pyramidante que l'on attribua d'abord au Létoon, que l'on restitua ensuite au temple d'Apollon lui-même¹ ; là², tout un lot de statues archaïques, où les plus vieilles écoles insulaires, Chios et Naxos, étaient représentées par la Niké d'Archermos et par le xoanon de Nicandra.

On avait tout lieu de croire qu'à Délos, comme à Olympie, la divinité en titre possédait un enclos où elle faisait place aux divinités clientes. Il s'agissait donc, le temple une fois rendu au jour, d'étendre les recherches de proche en proche, de déterminer les limites du téménos et de déborder sur ses dépendances. Quatre missions furent confiées à Homolle en vue de réaliser cette tâche³. La première⁴, celle de 1879, décrivant un cercle autour du temple, éventura trois grandes masses de ruines : près du Portique de Philippe, jadis étudié par Stuart et Revett, elle retrouva les Propylées du sud, par où les pèlerins entraient dans le sanctuaire, et sonda le Petit Portique ; à la hauteur de la jetée du port, elle dégagea deux bâtiments contigus, l'Artémision neuf et le vieil Artémision ; plus loin, à l'est-nord-est, elle découvrit quatre des six chapelles qui s'allongent en lame de faucille entre les deux derniers lacets de la Voie sacrée⁵.

Durant sa mission de 1880 (18 mai-25 août), Homolle, assisté de Nénot, acheva de reconnaître le péribole. Au centre, le « 2^e temple nord », dont la moitié sud avait été entamée en 1879, reparut en entier, pendant que l'édicule hypothétiquement assimilé au *Ναξίων οἶκος* des inventaires venait prendre la tête du fer à cheval des Trésors. Dans le secteur ouest de l'enceinte, on déblaya l'enclave d'Artémis et la Maison de tuf (*Περὶνός οἶκος*)⁶ ; dans le secteur nord, le Portique des Cornes, où les hôtes officiels logeaient pendant les fêtes ; dans le secteur sud, l'autel de Zeus Polieus. Extérieurement au péribole, le

1. *Monuments grecs*, t. I, n° 7, 1878, p. 34 et 55 ; *BCH.*, t. III, 1879, p. 515-526 ; *Revue archéologique*, t. XL, 1880, p. 92. Cf. Collignon, *Histoire de la Sculpture grecque*, t. II, p. 191 sqq.

2. Sur le lieu précis de la découverte : *Monuments grecs*, t. I, n° 7, 1878, p. 53 et 58 ; *BCH.*, t. III, 1879, p. 100 ; *Revue archéologique*, t. XL, 1880, p. 89.

3. I : 1879 ; II : 1880 ; III : 1885 ; IV : 1888.

4. Durée de la quatrième campagne délienne : trois mois (26 juin-21 septembre). Relation partielle : *Arch. Miss.*, 3^e série, t. VII, p. 65-72. Tableau général des résultats acquis à la fin de 1879 : *Revue archéologique* d'août 1880, t. XL, p. 85-95, avec un plan du champ de fouilles par Louis Homolle, ingénieur des ponts et chaussées (pl. XV).

5. A savoir : 1, l'Andrion Oikos du plan de Nénot ; 2 et 3, le Trésor et le temple qui lui font suite ; 4, le grand Trésor anonyme situé à l'extrémité de l'arc.

6. Les prêtres y remisaient le trop plein du matériel sacré.

temple de Dionysos fut retrouvé et déterminé¹, conjointement avec le Portique Tétragone.

L'indispensable union d'un archéologue et d'un architecte avait rendu la cinquième campagne particulièrement féconde. A la fin de 1879, les substructions s'éparpillaient en masses décousues. Un labyrinthe de fossés et de cavaliers hachait leurs lignes. On en saisissait mal les formes, les dimensions, les rapports. Maintenant,



LE TÉMÉNOS D'APOLLON A DÉLOS

État actuel.

le dessin général du sanctuaire se lisait clairement sur le sol. Dans le trapèze irrégulier que délimitait le mur d'enceinte, on percevait les groupes et les cadres². Restait à opérer entre les mailles du réseau. Ce fut l'objet de plusieurs campagnes, les unes, celles de 1881, de 1882, de 1886, confiées à Hauvette, à Salomon Reinach, à Fougères; les autres, celles de 1885 et de 1888, dirigées de nouveau par Homolle, au cours de ses deux dernières missions. Nous reviendrons plus loin sur les campagnes intercalaires. La campagne de 1885, à laquelle participa Dürrbach, fut, comme celle de 1880, une campagne à grand rayon³. Elle acheva de fixer la topographie du téménos, particulièrement au sud, à l'est et à l'ouest, exhuma de nombreux monuments figurés, rendit, entre autres dédicaces, la plus

1. Sur cette attribution, voir Hauvette, *BCH.*, t. VII, 1883, p. 104.

2. Voir le plan joint par Homolle à sa conférence sur *L'île de Délos*, publiée dans le *Bulletin de la Société de géographie de l'Est*, 1^{er} trimestre de 1881, p. 13-36.

3. Durée: 28 juin-30 août; relation d'ensemble: *Arch. Miss.*, 3^e série, t. XIII, p. 389-435 (Homolle).

ancienne signature d'artiste qui nous soit parvenue : celle du Naxien Iphicartidès. Sans être aussi brillante, la campagne de 1888, qui clôt l'œuvre personnelle d'Homolle à Délos, n'en apporta pas moins ses matériaux à l'édifice, et ce fut vraiment un tableau riche de faits que l'auteur de tant de belles découvertes traça au public, quand, le 30 juin 1889, du haut de la tribune du Trocadéro, il résuma les travaux de l'École française d'Athènes dans l'île d'Apollon¹.

Retrouver et déblayer le temple, en dégager les abords, fixer le périmètre de l'enceinte, était la partie essentielle du programme de 1876. Mais, à Délos, la vie religieuse ayant créé la vie marchande, sanctuaire et marché se touchaient. Des édifices consacrés au culte, les équipes devaient nécessairement gagner les établissements destinés au commerce. Puis, au delà du quartier des affaires, s'étendait la ville proprement dite, avec ses bâtiments publics et privés, ses gymnases et ses palestres, son stade, son théâtre, ses clubs, ses maisons de plaisance, ses chapelles où les étrangers adoraient leurs dieux nationaux. Enfin, il y avait les ports, avec leurs docks et leurs quais. Pour une œuvre si vaste, l'activité d'un seul ne pouvait suffire. Dix promotions d'Athéniens se partagèrent l'entreprise.

En abordant cette troisième période des fouilles, force nous est, avec un chantier qui s'élargit et des travaux qui se dispersent ou s'enchevêtrent, de renoncer à l'ordre chronologique². C'est sur la

1. *Conférences de l'Exposition universelle de 1889*, t. I, p. 75-115 (avec un plan et 15 gravures).

2. La VI^e campagne (août-septembre 1881) fut conduite par Hauvette; la VII^e (juillet-août 1882), par Salomon Reinach; la VIII^e (juillet-août 1883), par Pierre Paris; la IX^e (Homolle-Dürnbach, 28 juin-30 août 1885) fait suite à la V^e (Homolle-Nénot, 1880). La X^e (avril-août 1886) eut pour auteur Fougères. La XI^e (Homolle, assisté de l'architecte Demierre, 1888) se rattache à la IX^e. La XII^e (avril-mai 1889) est due à Doublet; la XIII^e (juillet-août 1892), à Chamonard; la XIV^e (août-septembre 1893), à Chamonard, Ardaillon, Convert; la XV^e (1894), à Ardaillon (25 juin-1^{er} septembre) et à Couve (2 juillet-22 septembre), assistés de Convert. — Hauvette s'attaqua essentiellement au sanctuaire des dieux étrangers (voir plus loin, p. 338), accessoirement au temple de Dionysos (*BCH.*, t. VII, 1883, p. 103-125) et à la zone voisine du port (*ibid.*, p. 5-14). Reinach ouvrit quatre chantiers : le premier, dans le secteur est du téménos (terrasse du monument de Sylla, partie sud du Porinos Oikos); le second, dans la Schola Romanorum et à l'ouest du lac Sacré (pour I et II, voir *BCH.*, t. VIII, 1884, p. 167-186, où certaines désignations topographiques ont cessé d'être exactes); le troisième, dans le ravin de l'Inopus (sanctuaire des Cabires); le quatrième, au théâtre (pour III et IV, voir plus loin, p. 338). P. Paris explora deux quartiers : celui du lac sacré et celui du théâtre. En dehors du gymnase des Kalyvia (ci-dessous, p. 338), Fougères sonda différents points du sanctuaire d'Apollon (Portique Tétragone et Portique de Philippe, région de la base de Sylla, Artémision, Porinos Oikos, Portique des Cornes), les alentours du lac sacré (notamment le monument 27 du relevé de Labégue), enfin, la pointe extrême des docks, au bord de l'anse de Fourni (*BCH.*, t. XI, 1887, p. 244-275, et t. XIII, 1889, p. 229-252). Doublet partagea ses efforts entre le Portique de Philippe, la Schola Roma-

configuration du terrain que va se modeler notre exposition. L'unique plaine de Délos a la forme d'un V très ouvert, horizontalement renversé¹. La pointe s'appuie à la côte ouest, entre les docks et la place du débarcadère; la branche gauche se dirige, par le puits du Maltais, vers le stade; la branche droite remonte le ravin de l'Inopus et finit au pied de l'Antre du Dragon. La branche gauche, la branche droite, la ligne des ports, telles sont les trois régions que nous allons parcourir.



LE DIADUMÈNE DANS LA MAISON DE LA BERGE

Au sud du lac sacré, le vaste quadrilatère de ruines connu sous le nom de « Schola Romanorum » fut sondé successivement par Homolle et Nénot (1880), Salomon Reinach (1882), Pierre Paris (1883), Fougères (1886), Doublet (1889). Terrier y plaçait l'agora. Les inscriptions montrèrent que ce n'était ni un marché ni un entrepôt, mais un club, le club des Hermaïstes, siège de l'Association des négociants italiens domiciliés à Délos². Non loin de là, Salomon Reinach, en 1882, découvrit un autre club, celui des Posidoniastes de Béryte, édifié par la confrérie des marchands et armateurs syriens³. Dans ces

norum et les Dieux étrangers (*ibid.*, t. XVI, 1892, p. 148-162 et 369-378). Les équipes de Couve opérèrent : 1° à l'ouest et au nord-est du lac sacré; 2° sur le versant oriental de l'Inopus; 3° dans la périphérie nord du théâtre. Pour les campagnes à périmètre localisé, je renvoie au corps du texte.

1. Se reporter à la carte de Lebègue.

2. Homolle l'a décrit dans son remarquable article sur les Romains à Délos (*BCH.*, t. VIII, 1884, p. 113-117).

3. *BCH.*, t. VII, 1883, p. 462-476.

mêmes parages, à l'ouest et au nord-est du lac sacré, Couve, en 1894, fouilla plusieurs habitations¹. Elles livrèrent d'importantes œuvres d'art. Le Diadumène de Délos², exhumé dans la « maison de la berge », est, parmi toutes les répliques du chef-d'œuvre de Polyclète, celle qui s'inspire le plus fidèlement de l'original.

Entre le lac sacré et la source de la Chersonèse, sur un plateau d'où l'on domine les deux versants de l'île, au lieu dit « Les Huttes » (Καλύβειζ), Fougères, en 1886, déblaya le gymnase, en dressa le plan, retrouva l'organisation du collège des éphèbes déliens³.

Symétriquement au quartier de la Chersonèse, dans la partie haute de l'autre branche du V, s'étend le quartier de l'Inopus. L'École y fouilla trois groupes de ruines : le sanctuaire des dieux étrangers, au pied du Cynthe; le sanctuaire des Cabires, sur le rebord opposé du vallon; le théâtre, au sommet de la même rampe.

A Hauvette échet le premier lot. Sa campagne de 1881 montra quelle place la communauté orientale s'était faite à Délos⁴. Sur la terrasse nettoyée par lui, Sérapis, le dieu suzerain, apparut flanqué d'un double cortège, cortège égyptien d'Isis, Anubis et Harpocrate, cortège araméen d'Astarté, Adad et Atargatis. Tandis que le panthéon d'Alexandrie et de Tyr émigrerait sur ce versant du ravin, les Grands Dieux de Samothrace, assimilés aux Dioscures, s'établissaient sur la corniche d'en face. Salomon Reinach, en 1882, explora leur domaine⁵. Ses recherches présentèrent un double intérêt : topographique et mythologique. Elles déterminèrent la situation de l'Inopus, discutée depuis Tournefort; elles achevèrent de révéler l'amplitude de ces courants religieux qui se fixaient à Délos comme en une sorte de rose des vents.

Le même explorateur, au cours de cette même campagne, mit la pioche dans les ruines du théâtre. Il dégaga les trois premiers rangs de gradins, une partie de l'orchestre et les fondations de la scène⁶. Chamonard reprit en 1892 et termina en 1893 le déblaiement de

1. Voir le rapport qu'il a publié sur sa campagne (*BCH.*, t. XIX, 1895, p. 460-516).

2. *Monuments Piot*, t. III, p. 137-153.

3. *BCH.*, t. XI, 1887, p. 244-248, et XV, 1891, p. 238-288. Cf. Croiset, *Rpp.* XXVII (20 janvier 1888), p. 8-10.

4. *BCH.*, t. VI, 1882, p. 295-305 et 470-503, avec un plan du sanctuaire, dû à Blondel, ancien pensionnaire architecte de l'Académie de France (pl. XI). Résultats complémentaires : *ibid.*, t. VII, 1883, p. 280.

5. *Ibid.*, t. VII, 1883, p. 329-373.

6. *Ibid.*, t. XIII, 1889, p. 369-378 et pl. XII-XIII.

l'édifice ¹. Ses découvertes permirent d'examiner à nouveau la question du *λογεῖον*. Elles attestent que la théorie de Dœrpfeld, recevable pour la grande période classique, ne convient plus au théâtre grec du IV^e siècle. On ne peut douter qu'à Délos les acteurs de la génération qui suivit Aristophane et Euripide, laissant le choeur évoluer seul au rez-de-chaussée, n'aient gravi le premier étage, et que le « parloir » adossé aux coulisses ne soit alors devenu la tribune où l'on jouait, la scène, au sens moderne du mot.

Ce quartier du théâtre était le plus salubre de l'île. Les maisons de plaisance y abondaient. Paris et Couve en fouillèrent quelques-unes, celui-là en 1883, celui-ci en 1894. Dans l'intervalle (1892), Chamonard explora la rue qui desservait la colline, à partir du Portique de Philippe. La petite Pompeï gréco-romaine qu'ils exhumèrent agrémenta d'une note pittoresque l'austérité documentaire des trouvailles ambiantes².

Depuis longtemps, la question du port de Délos préoccupait l'École³. En 1894, Ardaillon, habilement secondé par Convert, la résolut⁴. Sa patiente et vigoureuse campagne eut un triple résultat : elle fixa la topographie du quartier maritime et montra qu'il était coupé en deux, comme la ville même, par le téménos d'Apollon; elle débaya, entre le Portique de Philippe et la Pointe des Pilastres, une longue file de docks, les seuls que l'on ait jusqu'ici retrouvés en Grèce; elle nettoya, au confluent de trois grandes rues, rue de la Marine⁵, rue du Théâtre, rue de l'Inopus, une belle place ornée de bases et d'édicules. Située à la lisière du port marchand et du port sacré, formant terrasse entre le rivage et la banlieue, donnant accès au sanctuaire et aux quais, aux magasins d'entrepôt (docks), aux bazars de vente et d'étalage (Portique de Philippe et Petit Portique), à la bourse (Portique Tétragone), offrant ainsi à tous, prêtres, magistrats, promeneurs, banquiers, pèlerins, matelots, hommes d'affaires, un rendez-vous naturel, cette place est, de toutes les aires auxquelles

1. Des deux études consacrées par l'École au théâtre de Délos, l'une, celle d'Homolle (*BCH.*, t. XVIII, 1894, p. 161-167), utilise les comptes des hiéropes; l'autre, celle de Chamonard (*Ibid.*, t. XX, 1896, p. 256-318 et 390-392, avec plans dessinés par Convert), se fonde sur les résultats des fouilles.

2. *Ibid.*, t. VIII, 1884, p. 473-496 (P. Paris), et pl. XXI (Gotteland); t. XX, 1896, p. 314-317 (Chamonard); t. XIX, 1895, p. 497-500 (Couve), et pl. V (Convert).

3. Voir Homolle, *Arch. Miss.*, 3^e série, t. XIII, p. 398.

4. Résumé de la campagne : *C. R. Acad. Inscr.*, 1895, 4^e série, t. XXIII, p. 28-31 (Homolle); *synopsis* topographique : *BCH.*, t. XX, 1896, p. 428-445, avec plan hors texte (Ardaillon); inscriptions : *Ibid.*, t. XXIII, 1899, p. 56-80 (Jouguet et Colin).

5. Ou rue des Docks, comme on voudra.

on a pu songer¹, celle qui répond le mieux à ce que devait être l'agora d'une ville où le négoce s'associait étroitement au sacerdoce.

Un dernier service que rendirent Ardaillon et Convert fut de lever la carte archéologique de Délos. Cette minutieuse et délicate opération exigea quatre mois d'efforts (août-septembre 1893, août-septembre 1894)². Je regrette qu'il ne m'ait pas été possible de mettre sous les yeux du lecteur une réduction de ce beau travail : mon récit n'eût fait qu'y gagner en précision et en clarté.

Dresser l'inventaire de ce que les quinze campagnes de l'École à Délos ont révélé de nouveau est une tâche que je n'entreprendrai pas. Elle a été excellemment faite par Homolle et par d'autres. Je me bornerai à de brèves indications. Le temple d'Apollon était à la fois une maison de banque, un garde-meuble et un musée. Sa vie administrative et religieuse, économique et artistique, depuis les solennités les plus hautes, fêtes, jeux, concours poétiques et musicaux, jusqu'aux détails les plus humbles, tenue des livres de caisse, balance du doit et avoir, récolement de la vaisselle et du vestiaire, vente du fumier de la basse-cour, voilà ce qui, premièrement, nous a été rendu. Mais, grâce aux victoires de Flamininus et de Scipion, à la décadence de Rhodes et à la destruction de Corinthe, Délos fut pendant plus d'un siècle le grand carrefour commercial du monde. Le contact entre l'Occident et l'Orient est, avec le drame du conflit des monarchies hellénistiques, qui précède et prépare l'intervention romaine, ce que l'épigraphie délienne a le plus brillamment rajeuni. Enfin, l'histoire de l'art n'a pas été moins favorisée que l'histoire générale et locale. Que saurions-nous des origines de la sculpture grecque, sans le « magot » de Nicandra, sans les idoles gauches et vénérables du Temple aux sept statues³, sans la base d'Iphicartidès, sans cette étonnante Niké d'Archermos qui fait époque dans l'évolution de la plastique ? L'exhumation des écoles archaïques est une des conquêtes marquantes de la science contemporaine. Trois champs de fouilles ont contribué entre tous à cette résurrection : Délos, le Ptoïon et Delphes.

A Milo⁴, comme à Délos, Benoit, dans sa tournée de juin 1847,

1. Lebégue, *Recherches sur Délos*, p. 38; Homolle, *Revue archéologique* d'août 1880, t. XL, p. 94, et *Arch. Miss.*, 3^e série, t. XIII, p. 397-398. Il a pu y avoir, en dehors de l'agora principale, quelques marchés secondaires.

2. Voir plus haut, p. 237, et *C. R. Acad. Inscr.*, 1895 et 1896, t. XXIII, p. 31, et XXIV, p. 470.

3. Nom que les comptes des hiéropes donnent au vieil Artémision.

4. Je ne dis rien des recherches amorcees à Syra, en 1872, par Burnouf (*C. R. Acad. Inscr.*, 1874, 4^e série, t. II, p. 93), puisqu'elles n'ont pu aboutir.

ne fit que passer en pèlerin, en lettré, en amateur¹. L'île offre pourtant cet intérêt de posséder la seule catacombe que l'on ait découverte en Grèce. Quand Bayet, vingt-neuf ans plus tard², vint explorer cette nécropole souterraine, la dévastation en était consommée, et il dut se borner à étudier le type des sépultures³.

Naxos fut visitée, en mai 1861, par Dugit, qui en rapporta la matière d'importants travaux⁴. Martha, en août 1879, y fit plusieurs découvertes épigraphiques et topographiques⁵. Au temps où l'École songeait à publier un *Corpus* des îles, De Ridder, chargé de la revision des textes⁶, en collationna cinquante-six à Naxos (10-25 octobre 1892). Durant la précédente quinzaine, Paros, beaucoup plus riche, lui en avait livré deux cent vingt et un, dont un fragment archaïque défendant à l'étranger dorien de sacrifier à Coré⁷.

Bien que perdue à la limite des eaux grecques⁸, Amorgos est, après Délos, le point des Cyclades où l'effort de l'École a été le plus heureux et le mieux soutenu. Le premier, Albert Dumont y toucha (mai 1866) et s'occupa de ses antiquités préhistoriques⁹. Vinrent ensuite Salomon Reinach (septembre 1880)¹⁰ et Marcel Dubois (mai 1881)¹¹. Je fis moi-même deux voyages dans l'île, le premier avec Pierre Paris (juillet-août 1885), le second seul (août 1887). Au cours de cette dernière tournée, quelques sondages, effectués sur l'échine rocheuse d'Arcésine, mirent à nu deux têtes de marbre¹².

1. *Son Excursion scientifique dans l'île de Milo*, insérée parmi les *Mémoires lus à la Sorbonne* (avril 1867, section d'histoire, t. VI, p. 43-56), n'a de scientifique que le titre.

2. Juillet 1876 (*BCH.*, t. I, 1877, p. 44).

3. Son mémoire, d'abord soumis à l'Institut (Perrot, *Rpp.* XVII, 10 novembre 1876, p. 11-13), ne tarda pas à être publié (*BCH.*, t. II, 1878, p. 347-359).

4. Son envoi de seconde année (Egger, *Rpp.* X, 1^{er} août 1862, p. 130-131) devint plus tard une thèse latine : *De insula Naxo*, Paris, 1867, avec carte et fac-similés d'inscriptions. En 1874, l'auteur publia dans le *Bulletin de l'Académie delphinale* (3^e série, t. X, p. 81-337) une monographie considérable : *Naxos et les établissements latins de l'Archipel*.

5. *BCH.*, t. VI, 1882, p. 245-249 (inscription originaire de Paros), et t. IX, 1885, p. 493-505.

6. Perrot, *Rpp.* XXXIII (2 février 1894), p. 17.

7. *BCH.*, t. XXI, 1897, p. 16-18 (Paros) et 18-25 (Naxos).

8. La promenade faite par Hinstin dans l'Archipel (été 1857) ne nous est connue que par une conférence sans valeur : *L'île d'Ios et le tombeau d'Homère*, dans les *Mémoires de la Société des Sciences, Agriculture et Arts de Lille* (t. VIII, 1861, p. 47-52).

9. *Mélanges*, p. 9 et 13, n. 1.

10. *BCH.*, t. VIII, 1884, p. 438-454 (inscriptions d'époque classique).

11. *Ibid.*, t. VI, 1882, p. 187-191 (dédicaces rupestres archaïques). Sur les autres relevés de Dubois, cf. *ibid.*, t. XV, 1891, p. 587 sqq.

12. Collignon (*Ibid.*, t. XIII, 1889, p. 40-43) voit en elles un Zeus et une Artémis; S. Reinach (*Chroniques d'Orient*, t. I, p. 549), un Asclépios et une Hygie.

Mais le meilleur de la récolte fut épigraphique ¹. Il n'est pas sans intérêt d'avoir retrouvé un décret en l'honneur d'un des adversaires de Démosthène : l'homme d'État Androtion ². Deschamps me succéda. Ses fouilles de 1888 (16 février-11 avril) interrogèrent efficacement trois sites : Minoa, Arcésine, Ægialé ³.

L'île d'Astypalée attira successivement Rayet (automne 1871) ⁴, Dubois (printemps 1881) ⁵, Legrand (été 1889) ⁶. Ce dernier eut la main particulièrement heureuse ⁷. Anaphi, qu'il visita ensuite, ne lui fut pas moins hospitalière ⁸.

Santorin occupe une place à part dans l'Archipel. Le champ d'observation qu'offre cette terre convulsée et tragique est aussi varié que passionnant. Benoit, en juin 1847, y fut mieux inspiré qu'ailleurs ⁹. Il faut attendre cependant la grande éruption de 1866 pour assister à des explorations d'un caractère scientifique. Élève et continuateur de Fouqué, Gorceix, à trois reprises (décembre 1869, avril-juin 1870, octobre 1871), étudia le formidable volcan ¹⁰. Mais, comme son maître, le spectacle des bouleversements géologiques du globe l'amena vite à l'examen des convulsions primitives de l'humanité. L'espèce de Pompeï préhistorique décrite et datée par Fouqué avait été retrouvée sous les ponces de Thérasia. Ce fut à Théra même, près du village d'Acrotiri, dans un ravin plongeant vers la mer de Crète et sur le bord de la falaise interne du cratère, que Gorceix, assisté de Mamet, exhuma une seconde bourgade, antérieure, elle aussi, à l'effondrement du dôme central de l'île. Dégagées de leur suaire de tuf (16 avril-22 mai 1870) ¹¹, les maisons de cette petite ville plusieurs fois

1. Premier voyage : *BCH.*, t. XIII, 1889, p. 342-345 (inscriptions hypothécaires), et t. XV, 1891, p. 571-608 (décrets, règlements liturgiques, dédicaces).

2. Deuxième voyage : *Ibid.*, t. XII, 1888, p. 224-237.

3. *Ibid.*, p. 324-327. Cf. Collignon, *ibid.*, t. XIII, 1889, p. 43-47.

4. *Ibid.*, t. III, 1879, p. 406-408 = *Inscr. gr. Ins.*, t. III, n° 188.

5. *BCH.*, t. VII, 1883, p. 477-478 (cf. *ibid.*, p. 62-67, la lettre de l'empereur Auguste aux Cnidiens).

6. *Ibid.*, t. XV, 1891, p. 629-636 et XVI, 1892, p. 138-142.

7. Au petit *Corpus* de ses devanciers, il ajouta un traité d'alliance avec Rome, une lettre d'Hadrien et d'amusantes dédicaces métriques.

8. *BCH.*, t. XVI, 1892, p. 142-147.

9. Son mémoire (*Arch. Miss.*, t. I, p. 609-632) ne contient pas seulement des effusions géologico-mythologiques. On y trouve aussi d'intéressants détails sur la situation économique et sociale de l'île.

10. Ses trois séries d'observations sur les phénomènes consécutifs à l'éruption de 1866 ont paru : I, dans les *C. R. Acad. Sc.*, t. LXX, p. 274-276 (séance du 7 février 1870); II, dans le *Bull. de l'Éc. fr. d'Ath.*, n° IX (mai 1870), p. 192-196; III, dans les *C. R. Acad. Sc.*, t. LXXV, p. 372-374 (séance du 5 août 1872).

11. Sur les recherches de l'École à Théra (cf. plus haut, p. 158-159), nous possédons : 1° un rapport de Mamet, en date du 15 avril 1870 (*Bull. Éc. fr. Ath.*, n° IX, mai 1870,

millénaire reparurent avec leurs ustensiles de ménage, leurs outils de lave ou d'obsidienne, leurs vases encore pleins d'orge, de seigle, de pois, de lentilles. Ces poteries, aujourd'hui conservées au Musée de l'École, ont la valeur d'un indice chronologique. Elles représentent l'étape intermédiaire entre la céramique de Troie et celle de Mycènes; elles jalonnent, dans le vaste champ des origines, une zone de transition. Legs probable d'une population carienne ¹, elles attestent, chez les insulaires égéens du XX^e siècle avant notre ère, le sens de l'ornementation domestique, le goût du confort, un esprit curieux, éveillé, soucieux d'inventions nouvelles ². Gorceix et Mamet ont bien mérité de la science en l'enrichissant des reliques d'un si mystérieux passé.

En Crète, déférant à un vœu de l'Académie ³, Perrot et Thenon employèrent deux mois à recueillir les matériaux d'une monographie générale de l'île. Débarqués à La Canée le 14 septembre 1857, ils explorèrent successivement les districts de l'ouest, le каза de Sphakia, au pied des Monts-Blancs, et toute la région centrale, autour de l'Ida ⁴. On leur doit, avec d'importantes assimilations topographiques ⁵,

p. 183-186; le 1^{er} § seul est relatif au cap Arotiri; le reste se rapporte aux ruines de Mesa-Vouno; 2^o un rapport de Gorceix et Mamet, en date du 9 mai 1870 (*ibid.*, p. 187-191), exposant les premiers résultats des fouilles; 3^o un rapport de Gorceix, en date du 22 mai 1870 (*ibid.*, n^o X, juin 1870, p. 199-203), résumant la fin de la campagne. Après la guerre de 1870, nos deux explorateurs rédigèrent sur leurs découvertes un mémoire dont Egger rendit compte (Rpp. XIV, 22 novembre 1872, p. 2-3), mais qui ne fut pas publié. Le contenu en passa dans divers ouvrages. Tandis que Mamet éditait son *De Insula Thera* (Lille, 1875, avec une carte indiquant les ruines explorées et les points fouillés), le manuscrit de Gorceix, ainsi que les plans, dessins et photographies qui l'accompagnaient, trouvait place dans le magnifique volume de Fouqué: *Santorin et ses éruptions*, Paris, 1879. Plus tard, les mêmes matériaux furent communiqués à Perrot qui les analysa dans son *Histoire de l'Art* (t. VI, 1894, p. 135-154; voir en particulier la note de la page 136). Antérieurement, Albert Dumont, qui avait eu sous les yeux les vases d'Arotiri, leur avait accordé toute l'attention dont ils étaient dignes (*Journal des Savants* de décembre 1872, p. 798; cf. les *Céramiques de la Grèce propre*, t. I, p. 19-42). De son côté, Burouf, en janvier 1874, apprécia dans la *Revue des Deux Mondes* les fouilles de l'École à Santorin. L'article, reproduit dans ses *Mémoires sur l'Antiquité* (p. 109-133), nous apprend (p. 119) que Gorceix et Mamet avaient également donné quelques coups de pioche à Thérasia (juin 1870).

1. E. Pottier, *Catalogue des vases de terre cuite du Louvre*, 1^{re} partie, p. 126.

2. A. Dumont, *Les Céramiques de la Grèce propre*, t. I, p. 36.

3. Voir Guignaut, Rpp. VIII (12 novembre 1858), p. 352-353.

4. Itinéraire. I. La Canée, baie de la Sude, Aptère, presqu'île d'Arotiri; II. La Canée, Kissamo, Polyrrhénie, Grabousa, Phalagarne, l'Ennéa-Khorra, Selino, Rhodovani, Aliklanon; III. La Canée, Askypho, Sphakia, Haghia-Roumeli, Samaria, Anopolis, Aradena, Lappa; IV. La Canée, Rétimo, Métidoni, Axos, Éleutherne, Sybritia, couvent d'Arcadia, la Messara, Phastos, Gortyne, Claudie.

5. Des inscriptions leur permirent de fixer à Rhodovani le site d'Élyros et à Polis celui de Lappa.

le premier fragment de la célèbre loi de Gortyne¹. L'année suivante (printemps-été)², Thenon, revenu seul, parcourut l'éventail de vallons que domine la masse du Dicté. Une irrésistible vocation religieuse l'empêcha de donner le travail d'ensemble qu'il projetait : son *Mémoire sur les cent villes de la Crète*³, dont il faut rapprocher les souvenirs de voyage de son compagnon⁴, en tient lieu.

Pashley, d'accord avec la tradition locale, attribuait le nom d'Aptère aux ruines de Palæo-Kastro. Wescher prouva la vérité de cette conjecture. Une première reconnaissance ne lui ayant fourni que des textes sans ethnique (été 1862)⁵, il revint à la charge (avril 1864), et, grâce à de fructueux sondages, cet intéressant problème de géographie historique se trouva résolu⁶.

Haussoullier fit trois voyages en Crète⁷. Sa première tournée eut Aptère pour objet⁸. Les deux autres embrassèrent le reste de l'île, exception faite des cantons situés à l'ouest de Gonia et de Rhodovani. Une courte notice sur des vases archaïques de Cnosse⁹, quelques inscriptions de valeur (plaques gravées en boustrophédon, conventions entre villes, décrets, dédicaces)¹⁰, enfin et surtout, deux nouveaux fragments de la loi de Gortyne¹¹ marquèrent cette importante exploration.

Les documents que releva Doublet, dans sa battue de 1888 (avril-

1. *Revue archéologique* de novembre 1863, t. VIII, p. 441-447 (Thenon). L'inscription est aujourd'hui au Louvre.

2. La tournée de printemps (20 mai-18 juillet) fut séparée de celle d'été (2 août-10 septembre) par un voyage à Constantinople.

3. Après avoir été soumis au jugement de l'Institut (Egger, Rpp. X, 1^{re} août 1862, p. 132-133), l'envoi de Thenon fut partiellement inséré, sous le titre de *Fragments d'une description de l'île de Crète*, dans la *Revue archéologique* : t. XIV, 1866, p. 396-404 (Élyros et Syia); t. XV, 1867, p. 265-272 (Lappa) et 416-427 (Pôlyrrhénie); t. XVI, 1867, p. 104-115 (forteresses de la vallée du Vlithias et ruines préhelléniques de Téménia) et p. 409-416 (Aulon et Axos), t. XVII, 1868, p. 293-297 (Éleutherne et Osmida), p. 126-136 (Gortyne : emplacement et ruines; groupe de Zeus et Europe; inscriptions inédites), p. 192-202 (histoire de Gortyne; le labyrinthe). A la fin de ce dernier article, l'éditeur annonçait une suite qui n'a jamais paru.

4. G. Perrot, *L'île de Crète*, Paris, 1866.

5. *Arch. Miss.*, 2^e série, t. I, p. 432-434. L'État-major de la *Zénobie* aida Wescher dans ses recherches.

6. *Ibid.*, p. 439-444. Voir aussi, dans la *Revue archéologique* de juillet 1864 (t. X, p. 75-76), une lettre où Wescher résume ses travaux en Crète.

7. Deux en 1878 (I, août-septembre; II, décembre); un en 1879 (septembre-octobre).

8. *BCH.*, t. III, 1879, p. 418-437.

9. *Ibid.*, t. IV, 1880, p. 124-127.

10. *Ibid.*, t. IX, 1885, p. 128. Provenances : Axos, Lyttos, Gortyne (Haghious-Déka), Dréros, Hiérapytna, Erinopolis.

11. *Ibid.*, t. IV, 1880, p. 460-471.

juin) 1, fixèrent l'emplacement de Latos, révélèrent un culte nouveau, fournirent de curieux détails sur l'activité diplomatique des villes crétoises 2. Joubin, qui lui succéda en 1801 (printemps et automne) 3, projetait des fouilles à Cnosse. Elles ne purent aboutir. Sa meilleure trouvaille fut celle d'un extrait du formulaire sacré à l'usage des adeptes de l'orphisme 4. Le dernier missionnaire que l'École ait envoyé dans l'île de Minos est Demargne (1898-1900). Ses recherches ne nous sont jusqu'ici connues que par de brèves analyses 5.

Entre la Crète et Rhodes, Carpathos ressemble à l'agrafe qui réunit les pièces d'un collier. Une stèle originaire de Bryconte 6, l'une des trois villes de l'île, fit penser à Beaudouin que les ruines de Vourgounda, où persistait l'ancien nom, renfermaient plus d'un monument semblable. Il vint les explorer. Son enquête dura deux mois (août-septembre 1879). Elle fut méthodique et complète. Elle embrassa l'ensemble du petit Archipel, Casos avant Carpathos, Saros après. Elle porta sur les inscriptions et les antiquités, la topographie et le dialecte. Les articles qui en ont été le fruit équivalent à une monographie du groupe 7.

Pas plus à Rhodes qu'ailleurs, Victor Guérin n'a tracé un durable sillon. Infatigable en descriptions faciles, il est le Jacques Delille du tourisme. Sous prétexte qu'un médecin suédois, depuis longtemps établi dans l'île, se disposait à en publier l'histoire 8, il négligea toute observation sérieuse. Son excursion de 1854 (juin-juillet) fut une

1. Itinéraire: I. La Canée, Kissamo, Polyrhénie, Sélino, Rhodovani, Alikianou; II. La Canée, Rétimo, la Messara, Gortyne, Haghios-Thomas, Candie, Macritikhos, Xidi, Spina-Longa, Haghios-Nicolaos, Hiérapétra, Viano, Apano-Kastelliana, Axos, Éleutherne, Aptère; III. La Canée, Sphakia, Haghia-Rouméll, Tibaki, Papadiana.

2. *BCH.*, t. XIII, 1889, p. 47-77: Latos = Haghios-Nicolaos (n° 3); fêtes de Zeus Belkhanos à Lyttos (n° 6); traités d'alliance d'Antigone (Gonatas?) avec Éleutherne et Hiérapytina (n° 1 et 2); rapports de Polyrhénie avec Thèbes (n° 7) et du *xovón* crétois avec Samos (n° 1).

3. Sur son voyage de printemps: *Ibid.*, t. XV, 1891, p. 452, et *C. R. Acad. Inscr.*, 1891, t. XIX, p. 272 et 278; sur son voyage d'automne: *BCH.*, t. XVII, 1893, p. 181.

4. *Ibid.*, t. XVII, 1893, p. 121-124.

5. *Ibid.*, t. XXII, 1898, p. 559 et 602.

6. Déchiffrée à Rhodes, en 1862, par Wescher, publiée par lui dans la *Revue archéologique* de 1863, t. VIII, p. 469-491.

7. Casos: *BCH.*, t. IV, 1880, p. 121-124; Carpathos et Saros: *ibid.*, p. 261-264 et 364-369; Bryconte: *ibid.*, t. VIII, 1884, p. 353-361. Le décret d'Athènes en l'honneur des Étéocarpathilens (Foucart, *ibid.*, t. XII, 1888, p. 153-151) fut également copié par Beaudouin. Sur l'archéologie carpathote, voir S. Reinach, *Chroniques d'Orient*, t. I, p. 352-354.

8. Le manuscrit du Dr Hedenborg n'a jamais paru. M. Angelo Scrinzi, entre les mains duquel il finit par échoir, en a récemment extrait quarante-six textes inédits qu'il a donnés dans les *Atti del R. Istituto Veneto*, t. LVII, 1899, p. 251-286.

tournée à vol d'oiseau. Du livre qu'elle lui inspira¹, il n'y a guère à garder que les indications de statistique.

Le goût de l'épigraphie, dont Guérin était dépourvu, anima, au contraire, les recherches de ses successeurs. Wescher, en août 1862, copia quelques textes ayant trait à des associations religieuses². Foucart, en mai 1864, recueillit un riche *Corpus*, qu'il a sobrement commenté³. Le voyage de Cartault (hiver de 1871 à 1872) fut surtout archéologique⁴. Martha, en 1878 (21 juillet-4 août), recommença fructueusement la chasse aux inscriptions⁵. Holleaux, qui battit l'île à son tour, en juin 1884, avec Diehl⁶, est, après Foucart, celui qui a le mieux mérité des Rhodiens⁷. Dürrbach et moi nous ne pâmes, en octobre 1885, que glaner quelques fragments sur ses pas⁸.

Dans la partie centrale des Sporades, Rayet, en 1870, commença une croisière que la nouvelle de nos premiers désastres interrompit. Il la reprit un an plus tard⁹. Sans négliger les îlots secondaires, Tilos¹⁰, Nisyros¹¹, ce fut à la patrie d'Hippocrate qu'il voua le meilleur de ses forces. Son *Mémoire sur l'île de Cos* est d'un observateur plein de fougue, à qui rien n'échappe, que tout passionné, par qui tout vit. On

1. *Étude sur l'île de Rhodes*, Paris, 1856, avec carte. Ce fut sa thèse. Il l'offrit ensuite au public sous un titre un peu différent : *Voyage dans l'île de Rhodes et description de cette île*.

2. *Arch. Miss.*, 2^e série, t. I, p. 430-432, et *Rev. arch.* de 1864, t. X, p. 460-473.

3. Ses *Inscriptions inédites de l'île de Rhodes*, parues dans la *Revue archéologique* de 1865, 1866, 1867 (t. XI, p. 218-230 et 293-301; t. XIII, p. 152-167 et 351-364; t. XIV, p. 328-338; t. XV, p. 204-221; t. XVI, p. 21-34), forment un total de 71 numéros : 1-58 (Rhodes); 59 (Camiros); 60-71 (Lindos).

4. Egger, *Rpp.* XIV (29 novembre 1872), p. 4-5. Ce mémoire n'a pas été publié.

5. *BCH.*, t. II, 1878, p. 615-621, et IV, 1880, p. 138-145. Itinéraire : Rhodes, Philérimo, Kalavarda, Camiros, Embona, Laerma, Sklipio, Ghennadi, Lindos, Koskinour Symbulli.

6. Itinéraire : Rhodes, Koskinou, Massari, Kalathos, Lindos, Vati, Monolithos, Siana, Haghios-Isidoros (= Kékoia?), Artamiti, Camiros, Krémasti, Trianda. Inscriptions : *BCH.*, t. IX, 1885, p. 85-124, et X, 1886, p. 163-164; voir aussi *Inscr. gr. Ins.*, t. I, nos 93 et 94.

7. Son *Mémoire sur la Constitution politique des Rhodiens*, soumis en mai 1884 à l'Institut, ne fut l'objet d'aucun rapport, par suite de la mort d'Albert Dumont. Son envoi de l'année suivante, *Étude sur le Commerce des Rhodiens*, fut analysé par Heuzey (*Rpp.* XXV, 22 janvier 1886, p. 12-15). Ses remarques sur la chronologie des inscriptions rhodiennes ont paru dans la *Revue de philologie* (t. XVII, 1893, p. 171-185).

8. *BCH.*, t. X, 1886, p. 264-265 (Lindos). Symi, où nous abordâmes en quittant la Pérée rhodienne, nous fournit un certain nombre de textes provenant soit de Rhodes (p. 266), soit de la côte d'Asie (p. 259-261 et 267-269). La même île fut visitée, en 1889, par Bérard et Jamot. Ils y photographièrent la stèle funéraire archaïque qu'a publiée Joubin (*BCH.*, t. XVIII, 1894, p. 221-225).

9. Cartault, qui l'accompagnait en 1870, ne le suivit pas en 1871.

10. *BCH.*, t. III, 1879, p. 42-45 (inscriptions métriques).

11. Voir les *Inscr. gr. Ins.*, t. III, n^o 106-160, où l'éditeur cite trente fois les papiers de Rayet conservés au Musée de Saint-Germain.



y passe avec un égal plaisir d'une description pittoresque à une discussion savante, d'un tableau bourré de chiffres à un trait de mœurs spirituellement conté. Dans cet alerte et substantiel travail, le géographe, l'historien, l'antiquaire se doublent partout d'un écrivain¹. Plus spéciales furent les recherches de Gorceix (1873) : de Cos, il étudia les fossiles²; de Nisyros, le volcan³. Marcel Dubois a beaucoup navigué dans la Doride insulaire. En septembre 1880, nous le trouvons à Cos, où il relève avec Hauvette un premier lot de textes⁴, pendant que Salomon Reinach achète pour le Louvre une charmante tête d'éphèbe⁵. L'année suivante, il nolise un caïque, et, tantôt seul, tantôt accompagné de Clerc, il consacre le printemps et l'été à visiter les Sporades du sud. Calymnos et Cos lui fournirent de nouvelles inscriptions⁶. Une savante monographie de cette dernière île⁷, qu'il parcourut encore en 1882, couronna son long et allégre périple.

Patmos attira plusieurs fois l'attention de l'École. Guérin y débarqua en décembre 1852. Au bout d'un mois⁸, il en rapportait, avec un catalogue sommaire des manuscrits du couvent de Saint-Jean, la substance d'un envoi⁹. L'été d'après¹⁰, son camarade Lebarbier réussit à transcrire quarante-deux nouvelles pièces d'archives. Decharme et Petit de Julleville, en mars 1866, reprirent leurs traces¹¹.

1. Après avoir été soumis à l'Institut (Egger, Rpp. XIV, 29 novembre 1872, p. 7-10), l'envoi sur Cos fut inséré dans les *Archives des Missions* (3^e série, t. III, p. 37-116, avec deux cartes). Quant aux inscriptions, elles furent l'objet d'une étude séparée : *Ann. Assoc. Études gr.*, t. IX, 1875, p. 266-326 (I, nos 1-6, ville de Cos; II, nos 7-8, Antimakhia; III, nos 9-10, Halasarne; IV, nos 11-15, Isthmos).

2. *Bull. Soc. géol. de Fr.*, 1874, 3^e série, t. II, p. 146-147 et 398-400; *C. R. Acad. Sc.*, 1874, t. LXXVIII, p. 565-568.

3. *Bull. Soc. géol. de Fr.*, 1873 et 1874, 3^e série, t. I, p. 365, et t. II, p. 14; *C. R. Acad. Sc.*, 1873, t. LXXVII, p. 597-601, 1039, 1474-1477 et 1874, t. LXXVIII, p. 444-446 et 1301-1311; *Annales de chimie*, t. II, 1874, p. 333-354.

4. *BCH.*, t. V, 1881, p. 201-240.

5. *Ibid.*, t. VI, 1882, p. 467-469.

6. *Ibid.*, t. V, 1881, p. 468-476 (Cos et Calymnos), et VIII, 1884, p. 28-46 (Calymnos). Plusieurs de ces textes sont relatifs à un médecin de l'empereur Claude, mentionné par Tacite.

7. *De Co insula*, Paris, 1884, avec deux plans et une carte.

8. Sur son voyage, voir un rapport de Daveluy inséré au *Journ. I. P.*, t. XXII, 1853, p. 219. Cf. Müller, *C. R. Acad. Inscr.*, 1865, 2^e série, t. I, p. 32.

9. Ce mémoire, trop favorablement apprécié par Guigniaut (Rpp. III, 25 novembre 1853, p. 467-473), forma la première partie de la *Description des îles de Patmos et de Samos*, Paris, 1856 (*Histoire et géographie de l'île de Patmos*, avec carte).

10. Guigniaut, Rpp. III (25 novembre 1853), p. 473, et Rpp. IV (18 août 1854), p. 411-415.

11. *Note sur les manuscrits d'auteurs anciens qui se trouvent dans la bibliothèque du couvent de Patmos*, Paris, Lainé et Havard, 1866 (brochure). Voir aussi Petit de Julleville, *Une visite à Patmos*, dans la *Revue des cours littéraires* du 2 mars 1867, t. IV, p. 217-222.

Rayet, à la fin de 1871, exploita le même filon¹, suivi, en 1874, par l'abbé Duchesne², et, dix ans plus tard (mai 1884), par Diehl³.

A Samos, où il resta deux mois (janvier-février 1853), Guérin fut plus entreprenant qu'à Patmos et à Rhodes. Il tenta des fouilles, rechercha l'aqueduc souterrain d'Eupalinos de Mégare, essaya même de déblayer un coin de l'Héraion⁴. Son *Étude sur l'île de Samos*, qui forme la seconde partie du volume précédemment cité⁵, n'a d'ailleurs qu'une valeur médiocre. C'est un assemblage de faits sans lien, la mise au net du carnet de notes, un pêle-mêle où manquent l'esprit critique, l'effort de réflexion et d'analyse⁶.



FUSTEL DE COULANGES

Rayet visita l'île deux fois : en 1870, avec Cartault; en 1871, au cours de sa croisière des Sporades. Quelques relevés épigraphiques marquèrent l'une et l'autre tournée⁷. Paul Girard, en 1879, rendit un triple service : il acquit pour le Louvre la célèbre statue archaïque dédiée par Khéramyès à la grande déesse de Samos⁸; il fouilla l'Héraion (24 juillet-19 septembre)⁹; il recueillit vingt et un textes nouveaux¹⁰, dont un décret en l'honneur d'un

officier de finances des Lagides¹¹. Son œuvre fut continuée par Clerc (1881 et 1883)¹², Holleaux et Diehl, dans leur voyage de 1884, touchèrent également à Samos¹³.

1. *Revue archéologique* de 1873, t. XXV, p. 233-245.

2. Voir la deuxième partie de la *Mission au mont Athos*.

3. *Byzantinische Zeitschrift*, t. I, 1892, p. 488-525.

4. Daveluy, rapport du 26 mars 1853 (*Journ. I. P.*, t. XXII, p. 219); Guigniaut, Rpp, III (25 novembre 1853), p. 474-477; Guérin, *Description des îles de Patmos et de Samos*, p. 305-324.

5. P. 347, n. 10. Elle est accompagnée d'un plan des environs de Khora.

6. Seul, le chapitre XIII fournit à la statistique quelques indications utiles.

7. I: *Bull. Éc. fr.*, n° XI (septembre 1871), p. 227-231; II: *Rev. arch.* de 1872, t. XXIV, p. 36-39; *BCH.*, t. V, 1880, p. 487-488.

8. *BCH.*, t. IV, 1880, p. 483-493. Le marbre est reproduit ci-dessus, p. 211.

9. *Ibid.*, t. IV, 1880, p. 383-394 (avec un plan dessiné par Marcel Lambert); *Monuments grecs*, t. I, n° IX, 1880, p. 11-19.

10. *BCH.*, t. V, 1881, p. 477-491. Cette excursion eut lieu du 20 au 23 septembre.

11. Ce document a été repris par Holleaux (*Rev. des Études gr.*, t. X, 1897, p. 24-26).

12. I (automne 1881): reconnaissance épigraphique (*BCH.*, t. VII, 1883, p. 517-518); II (août-septembre 1883): fouilles à l'Héraion (*ibid.*, t. IX, 1885, p. 505-509).

13. Itinéraire (11-18 mai): Vathy, Mitylini, Khora, Pagonda, Myli, Tigani, Haghla-Triada. — Inscriptions: *BCH.*, t. VIII, 1884, p. 465-469.

Fustel de Coulanges fit deux tournées à Chio, l'une pendant l'été de 1854, l'autre au printemps de 1855. Tel il fut à l'apogée de sa carrière, tel nous le montrent ses débuts. Son génie a déjà sa rigueur abstraite et systématique. Trop consciencieux pour rien négliger, le jeune voyageur s'efforce d'être géographe, archéologue, épigraphiste. Il s'intéresse aux cultures de l'île; il opère des sondages pour retrouver les anciens remparts; il note au passage un monument figuré; il s'arrête çà et là pour copier des inscriptions¹. Et cependant il observe moins qu'il ne construit. Guigniaut lui reprocha « de trop généraliser certains faits et d'en tirer des inductions excessives »². Mais cette tendance est précisément ce qui imprime un attrait original au *Mémoire sur l'île de Chio*³.

Haussoullier nous ramène à la science de plein air. Sa belle campagne de novembre 1878, qui embrassa le nord et le sud de Chio⁴, est importante par les curieux détails dont nous lui sommes redevables sur la famille des Clytides, sur le dialecte parlé dans l'île au temps d'Hérodote, sur les relations du parti démocratique avec Alexandre⁵.

Le *Rapport sur la topographie et l'histoire de l'île de Lesbos*⁶, justement loué par l'Académie⁷, est un des meilleurs travaux que nous ait laissés l'ancienne École⁸. Il est le fruit de deux voyages, entrepris, le premier et le plus important, en 1854 (août-septembre); le second, au printemps de 1855. Boutan était né explorateur. Partout, nous le voyons unir à l'examen sagace des textes l'étude attentive du terrain. Il s'est trompé quelquefois. Dans l'ensemble, son vigoureux mémoire reste une solide acquisition pour la géographie archéologique.

Sans négliger l'épigraphie, Boutan ne l'avait utilisée que dans la mesure où elle servait à son dessein. La recherche des inscriptions fut,

1. On a publié après sa mort ce qui subsistait d'inédit (*BCH.*, t. XVI, 1892, p. 321-325). Cf. Fustel-Julian, *Questions historiques*, p. VIII, n. 4.

2. Rpp. V (10 août 1855), p. 467.

3. Inséré dans les *Archives des Missions* (t. V, p. 481-642), l'envoi de Fustel a été réédité par Julian dans les *Questions historiques*, p. 213-309.

4. Tournée du nord (31 octobre-14 novembre) : Chio (Kastron), Kardamyli, Mavrocampo, Kéramos, Kouphi, Kourounia, Volisso, Néa-Moni; tournée du sud (19-30 novembre) : Chio, Haghios-Georgios, Vessa, Lithi, Mesta, Olympi, Haghios-Minas, Katophana, Pyrghi, Dotia, Kalamoti, Kyni, Myrmiki (Mormingi de Kiperi), Tholapotami, Sklavia, Krina.

5. *BCH.*, t. III, 1879, p. 45-58, 230-255, 316-327. — L'excursion de Deschamps à Chio (*Sur les routes d'Asie*, p. 1-110) appartient à la littérature et non à l'érudition.

6. *Arch. Miss.*, t. V, p. 273-364.

7. Guigniaut, Rpp. V (10 août 1855), p. 463-464.

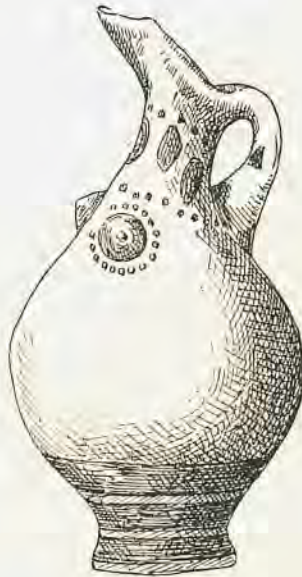
8. Koldewey s'en est servi plus qu'on ne pense.



au contraire, le but essentiel de Pottier et d'Hauvette. Débarqués à Mételin le 1^{er} septembre 1879, ils parcoururent ensemble, d'abord, la corne sud-est du disque lesbien, puis, le secteur nord. Hauvette ayant alors quitté son compagnon pour se rendre dans la Chersonèse de Thrace, Pottier explora seul l'extrémité occidentale du croissant¹. Parmi les nombreux textes inédits dont s'enrichit le carnet des voyageurs², l'un permit d'attribuer à Dionysos les ruines anonymes d'un sanctuaire et de fixer par contre-coup le site de Brésa; l'autre apprit que Lesbos avait fait un moment partie de l'empire des Lagides.

1. Itinéraire: I (9-20 septembre), Mételin, Khalika, Loutra, Pérama, Pappado, Potamos (vulg. Ploumari), Akrafi, Vrysia, H. Phocas (= Bresa), Polichnito, Pyrrha, Hayaso, Kéramia, Katotrito; II (28 septembre-3 octobre), Mételin, Thermi, Mandamado, Skamnia, Argina, H. Dimitrios, Molyvo (Méthymne); III (6-14 octobre) Akhyrona, Agra, Mesotopo, Ereso et ses environs, Sigri, Télonia, Tsoukalokhori, Molyvo.

2. *BCH.*, t. IV, 1880, p. 417-448.



VASE DE SANTORIN

(Fouilles de Gorceis et Mamet, 1870.)



FOUILLES DE LAGINA

Les builles employés au transport des marbres.

VI

L'ASIE MINEURE



I. Itinéraires du nord. Mission de Galatie : Perrot, Guillaume et Delbet (1861). Hauts Plateaux : Radet et Fougères (1886); Legrand et Chamonard (1891); Radet et Ouvré (1893). Paphlagonie : Doublet (1888); Legrand et Chamonard (1891). Pont : Millet (1893). Bithynie et Mysie : Diehl (1884); Radet et Lechat (1887); Legrand (1889). — II. Itinéraires du Centre. Éolide : Deville et Dugit (1860); Pottier et Hauvette (1879). Fouilles de Myrina : Pottier, S. Reinach, Veyries (1880-1882); de Cymé : S. Reinach (1881); d'Ægæ : Clerc (1882); Lydie : Clerc (1882); Radet (1886); Radet et Lechat (1887). Ionie : Pottier et Hauvette (1879); Legrand et Chamonard (1891). Méonie et Phrygie : P. Paris (1883). Vallée du Méandre : Clerc et Paris (1883); Radet (1886). — III. Itinéraires du sud. Doride : Wescher (1862). Golfe Latmique : Fouilles de Rayet et Thomas (1872-1873); fouilles à Didymes : Haussoullier et Pontremoli (1895-1896). Carie et Lycie. Explorations générales : Duchesne et Collignon (1876); Hauvette et Dubois (1880); Paris et Holleaux (1884); Diehl et Cousin (1885); Cousin et Deschamps (1886); Deschamps et Doublet (1887); Fougères et Bérard, Cousin (1889); Bérard et Colardeau (1890). Explorations partielles : Pérée rhodienne : Dürrbach et Radet (1885); Chrysaoride : Foucart (1887); fouilles de Lagina : Hamdy-Bey et Chamonard (1892). Karamanie : Duchesne et Collignon (1876); Paris et Radet (1885).

En Asie Mineure, l'œuvre de l'École a été si touffue qu'il est difficile de la présenter dans un ordre satisfaisant. Je plierai de mon mieux les nécessités géographiques aux exigences de la chronologie,

1. Septembre 1892. D'après une photographie d'André Joubin.

sans me flatter d'y réussir toujours. Constantinople, Smyrne, Adalia ayant été nos grandes têtes de ligne, je distinguerai trois groupes de chevauchées savantes : celles qui, du Bosphore, obliquèrent vers le Pont-Euxin ou la Propontide ; celles qui, du bas Hermus, rayonnèrent dans l'avant-corps lydo-phrygien ; celles qui, des falaises du Cataractès, s'élevèrent, par dessus le Taurus, jusqu'à la frange des Hauts Plateaux.

Depuis que Bousbeke, en 1555, avait découvert et transcrit le texte latin du Testament politique d'Auguste, le « Monument d'Ancyre » avait plus d'une fois attiré l'attention. Tournefort, en 1701, avait constaté l'existence d'une traduction grecque, dont Paul Lucas, en 1705, avait pris copie. Mais, en dépit des efforts d'Hamilton en 1836, de Mordtmann en 1859, la connaissance de cette inscription célèbre n'avait pas fait de sérieux progrès. Napoléon III résolut d'en obtenir une édition définitive. Georges Perrot fut chargé de cette tâche. Le 15 avril 1861, il débarquait à Constantinople, où ses collaborateurs Edmond Guillaume et Jules Delbet ne tardèrent pas à le rejoindre. Une tournée en Mysie préluda au voyage galate. Le 2 mai, nos trois compagnons touchaient à Nicomédie. De là, par Nicée et Brousse, ils gagnaient Cyzique. Puis, s'enfonçant dans l'intérieur, ils traversèrent la nécropole de Midas. Le 30 juin, ils rentraient à Péra. Dans la seconde moitié de leur expédition, Héraclée Pontique fut leur station initiale. Ils y abordèrent le 16 juillet. Le 11 août, après un fructueux séjour à Uskub et à Boli, ils atteignirent Angora. Ils en repartirent le 29 octobre pour visiter les châteaux rupestres de la Ptérie. D'Amasia, ils firent un crochet sur Zilleh et revirent la mer, le 15 décembre, à Samsoun. Le 20, ils mouillaient dans le Bosphore, en face de Top-Hané. Ils avaient consacré sept mois à l'exploration des bassins du Rhyndaque, du Sangarius et de l'Halys¹.

La mission de Galatie a rendu d'éminents services. Aux géographes, elle apporta, sur des régions mal connues, un précieux réseau d'itinéraires : Apamée des Myrléens, fixée en toute certitude à Mon-

1. Pour plus de détails, voir les quatre rapports de Perrot (*Arch. Miss.*, 2^e série, t. I, p. 445-479). Trois sont datés d'Angora; un, de Beyrouth. Diverses lettres ou notes les complètent (*C. R. Acad. Inscr.*, 1861, t. V, p. 241, 273, et 1862, t. VI, p. 14, 60; *Bullett. dell' Inst.*, 1861, p. 161-165, 193-198, 225-227; *Rev. Arch.*, 1862, t. V, p. 125-135 et 207-213). Le chef de l'expédition a de plus donné son journal de route : *Souvenirs d'un Voyage en Asie Mineure*, Paris, 1864.

2. *L'Exploration archéologique de la Galatie et de la Bithynie, d'une partie de la Mysie et de la Phrygie, de la Cappadoce et du Pont*, Paris, 1862-1872, compte deux volumes, un de texte, un de planches. Les sept feuilles d'itinéraires font suite aux 80 planches de l'Atlas.

dania, d'après le témoignage d'une inscription; Tavia identifiée, par la comparaison des textes et des lieux, à Néfés-Keui; le champ de bataille de Zêla, où César anéantit Pharnace, retrouvé, reconnu et décrit; telles sont les acquisitions dont la topographie lui est redevable.

Passons à ses relevés épigraphiques. Des cent soixante-trois documents qu'elle édita, ceux de Prusias ad Hypium sont des plus suggestifs pour l'histoire de la vie municipale dans l'empire romain. Mais ce fut Ancyre qui donna le joyau. Gravée sur la paroi extérieure de l'Augustéum, la traduction grecque des *Res gestae* disparaissait sous des mesures. Hamilton en avait copié quelques fragments. Le début, qui supplée aux lacunes de l'original latin, restait à conquérir. Nos habiles voyageurs réussirent à pénétrer dans les soupentes où l'épitomé impérial se cachait sous le mortier, la paille et la suie. Lettre à lettre, ils ajoutèrent douze colonnes à celles qu'avaient transcrites leurs prédécesseurs¹.

Archéologiquement, sans parler des monuments de l'âge classique étudiés, dessinés ou restitués par Guillaume², Perrot découvrit à Ghiaour-Kalessi une de ces forteresses rupestres où les plus anciennes races indigènes se plaisaient à sculpter l'image de leurs guerriers, de leurs rois ou de leurs dieux. S'il est permis d'exprimer un regret, c'est que, dépassant ses instructions, le futur historien des Phrygiens du Sangarius et des Leucosyriens de l'Halys n'ait pas, dès cette époque, exploité à fond ce filon nouveau. Il eût sans doute réussi, comme le lui disait Beulé³, à relier l'art oriental à celui de l'Occident et à bien définir ce point de contact que déjà certains pressentaient.

En 1886 (septembre-octobre)⁴, je repris avec Fougères les traces de Georges Perrot. Mon but était de recueillir sur l'empire grec de Nicée les matériaux d'un mémoire⁵. Une deuxième fois, en 1893 (août-

1. Cf. Perrot, *La Campagne de César contre Pharnace*, dans les *C. R. Acad. Inscr.*, 1871, t. VII, p. 312-328, avec carte (= *Mém. d'archéol.*, p. 264-287).

2. Par une libéralité dont la France d'alors était coutumière et dont elle fut étrangement récompensée, leur fac-similé, avant d'être reproduit dans l'atlas de l'*Exploration* (pl. XXV-XXVI : texte latin; pl. XXVII-XXIX : traduction grecque), avait été communiqué à Mommsen, qui en fit la base de son édition de 1865.

3. Théâtre d'Uskub, Augustéum d'Ancyre (état actuel et restauration), nécropole d'Amasia.

4. A la fin du quatrième et dernier article consacrés par lui à l'*Exploration* (voir le *Journal des Savants* d'avril 1873, p. 224).

5. Itinéraire : Brousse, Hadriani, Harmandjik, Tauschanly, Ezani, Koutahla, Kumbet, nécropole de Midas, Sidi-el-Ghazy, Arab-Euren, Kaïmaz, Sivri-Hissar, Pessinonte, Yeürmê, Ancyre, Istanox, Ayash, Bey-Bazar, Naly-Khan, Mudurlu, Torbalı, Narzannar, Ghieul-Bazar, Lefké, Nicée, Yéni-Chéhir, Brousse.

6. Ce mémoire, soumis à l'Institut, a été apprécié par Croiset, *Rpp.* XXVII (20 janvier 1888), p. 3-6.

septembre)¹, je parcourus les Hauts Plateaux. Un lot d'inscriptions², quelques déterminations topographiques³, la stèle de Dorylée⁴, œuvre d'un sculpteur ionien contemporain de Cyrus ou de Cambyse,



UNE VILLE DES HAUTS PLATEAUX : SIDI-EL-GHAZY⁶

me dédommagèrent des mille entraves suscitées par la fièvre et le choléra.

Legrand et Chamonard sillonnèrent également le cœur du pays phrygien (juin-juillet 1891). Partis de la côte occidentale⁵, ils remontèrent le Méandre jusqu'à ses sources. D'Apamée, qui fut leur premier centre d'opérations, ils rayonnèrent sur les quatre plaines dont cette ville est le pivot : la plaine d'Oulou-Borlou (Apollonie de Pisidie), la Métropolitène

(Tcheul-Ova), la Pentapole, la Peltène. Ils obliquèrent ensuite sur Ouchak, par Ahat-Keui; puis, de Sébaste, coupant à nouveau

1. Mon rapport (*En Phrygie*, dans les *Nouv. Arch. Miss.*, t. VI, 1895, p. 425-548) contient un journal de voyage et des cartes qui me dispensent de m'étendre. — Henri Ouvré m'accompagnait (voir ci-dessous, n. 6).

2. *BCH.*, t. XX, 1896, p. 107-118.

3. Le milliaire d'Atly-Hissar (*ibid.*, p. 115-116) fixe le tracé de la voie romaine d'Apamée à Dorylée en un point qui me paraît être Mélissa.

4. *Ibid.*, t. XVIII, 1894, p. 129-136. Cf. Lechat, *Rev. Ét. gr.*, t. IX, 1896, p. 250-251.

5. Les premières sections de leur itinéraire sont analysées plus loin, p. 360 et 369.

6. Extrait de H. Ouvré, *Un mois en Phrygie*, Paris, 1896, Plon, Nourrit et Cie. Gravure communiquée par les éditeurs.

Acmonia, ils gagnèrent Afium-Kara-Hissar, qui fut leur deuxième quartier général. Après un crochet sur Tchifont-Kassaba, ils s'avancèrent, par Amorium et Pessinonte, jusqu'à Sivri-Hissar. Leur retour s'effectua par Eski-Chéhir, Iznik et Brousse 1.

Dans sa marche d'Érégli à Ancyre et d'Ancyre à Samsoun, la mission de Galatie avait décrit une sorte de V dont les branches seules avaient été explorées par elle. L'intérieur de la fourche restait à parcourir. Cette région, très peu visitée, attira successivement Dou-



TRÉBIZONDE

blet, en septembre 1888, Legrand et Chamonard, en septembre 1891. De sa tournée paphlagonienne 2, le premier rapporta trois choses : de curieux vers où l'impératrice Eudokia, femme de Théodose II, relate une guérison due au pied de saint Étienne; l'assimilation de Zorah à la Sora du *Synecdème*; la découverte du temple de Zeus Boniténos. Toute cette zone abonde en épitaphes métriques. Doublet en avait relevé plusieurs. Legrand et Chamonard enrichirent la collection 3. On leur doit aussi d'utiles corrections à la carte de Kiepert 4.

Si l'École négligea le Pont, où je ne vois à mentionner que le séjour de Millet à Trébizonde (été 1893) 5, elle envoya de nombreux

1. Sur cette exploration : *BCH.*, t. XV, 1891, p. 456; résultats archéologiques : *ibid.*, t. XVII, 1893, p. 39-51 (bas-relief rupestre de Sondurlu); épigraphiques : *ibid.*, p. 241-293.

2. Itinéraire : Inéboli, Dévri-Khan, Kastamouni, Yéni-Bazar, Zafaranboli, Viran-Chéhir, Kotch-Hissar, Tossia, Tach-Keupru, Sinope. — Inscriptions : *BCH.*, t. XIII, 1889, p. 294-319.

3. *Ibid.*, t. XXI, 1897, p. 92-101.

4. *Ibid.*, t. XV, 1891, p. 679-680 (avec indication de l'itinéraire).

5. *Ibid.*, t. XVII, 1893, p. 617-618, et XIX, 1895, p. 419-459 (architecture religieuse); t. XX, 1896, p. 496-501 (inscriptions néo-helléniques).

missionnaires dans la Phrygie hellespontique. Les mosaïques byzantines de Nicée furent étudiées, en octobre 1884, par Diehl¹, ses monuments chrétiens, en juin 1898, par Laurent, assisté de l'architecte Pille². Cette même capitale des Lascaris, si riche en souvenirs de tous les âges, avait été, en juin 1887, l'avant-dernière étape d'une tournée qui nous amena, Lechat et moi, du Sipyle au Bosphore³. Deux ans plus tard (octobre 1889), Legrand refit en sens inverse notre chevauchée de la Propontide⁴. Il découvrit un nouveau dème bithynien, le milliaire XIII de la voie romaine partant de Cyzique et le nom d'une des tribus de Lampsaque.

Contentons-nous d'effleurer la Troade⁵. Les régions limitrophes, Mysie, Éolide, Lydie, nous retiendront plus longtemps. Deville et Dugit, en septembre 1860, visitèrent Pergame et Sardes⁶. Ils recueillirent sur leur route une vingtaine d'inscriptions qui trouvèrent place dans le recueil de Le Bas⁷. Après eux, Hauvette et Pottier, en août 1879, firent le périple des golfes de Smyrne, de Pitane et d'Adramytte⁸. Importante en elle-même⁹, cette croisière le fut plus encore par ses conséquences. Le petit delta du Khodja-Tchaï, entre le tchiflik

1. *Byzantinische Zeitschrift*, t. I, 1892, p. 74-85 et 525-526.

2. *BCH.*, t. XXII, 1898, p. 560.

3. Itinéraire, section II (pour la section I, voir ci-dessous, p. 359, n. 5) : Edremid (18 mai), Balia-Bazar-Keuï, Ghieunen, Panderma, Cyzique et ses environs (Débléki, Artaki, Aïdindjik), excursion dans les districts de Zéléa et de Pœmanène (2-5 juin), Mouhalitch, Ouloubad, Abulliont, Brousse, Iznik, Ghemlek. — Inscriptions : *BCH.*, t. XII, 1888, p. 63-69 et 187-204 ; t. XVII, 1893, p. 520-534.

4. Principales étapes : I. Ismidt, Yalova, Ghemlek, Diaskéli, Mouhalitch, Panderma, Dimetoka, Bigha, Kemur, Lampsaque, Bergaz, Dardanelles ; II. Troie, Ineh, Baïramitch, Tchan-Bazar-Keuï, In-Ova, Ghieunen, Panderma. — Inscriptions : *BCH.*, t. XVII, 1893, p. 534-556.

5. Les fouilles de Schliemann à Troie ont été l'objet d'un rapport de Burnouf (*Arch. Miss.*, 3^e série, t. VII, p. 49-64). Perrot, en mai 1890, a également vu Hissarlik autrement qu'en touriste (cf. *Histoire de l'Art*, t. VI, p. 158, n. 1).

6. Itinéraire : I. Smyrne, Ménémén, Ali-Agha-Tchiflik, Kalabassari, Pergame, Tchandarlik, Cymé, Guzel-Hissar, Magnésie du Sipyle ; II. Smyrne, Hadjilar, Kassaba, Sardes. Avant de rentrer en Grèce, les voyageurs touchèrent à Scala-Nova et visitèrent Éphèse.

7. Waddington indique comme provenant du carnet de Dugit : *Add.* 1535 *f* (Smyrne) ; — 1564 *ter*, 1566 *b* (Éphèse) ; — 1660 *a, b, c* (Magnésie du Sipyle) ; — 1720 *a, b, c*, 1721 *a, b, c*, 1722 *a*, 1723 *a, b, c, d, e, f* (Pergame) ; 1724 *a* (Pitane) ; — 1724 *b, c* (Guzel-Hissar) ; — 1724 *d* (Ali-Agha) ; — 1724 *e* (Kalabassari) — 1724 *f* (Ménémén).

8. Une barque les menait d'échelle en échelle. Ils parcouraient ensuite l'intérieur à dos de mulet. Itinéraire : Smyrne, Phokia, Namourt, Ali-Agha, Klissé-Keuï, Tchandarlik, Aivali, Lidja-Skala, Edremid ; retour par Dikelî, avec excursion à Pergame. — Inscriptions : *BCH.*, t. IV, 1880, p. 375-382.

9. Découvertes à signaler : l'emplacement probable d'un sanctuaire d'Asclépios et le milliaire au consul Manius Aquilius.

d'Ali-Agha et l'anse de Kalabassari, avait pris une singulière valeur depuis que Deville et Dugit s'y étaient montrés. Une nécropole émergeait maintenant du sol, et le propriétaire des ruines, Aristidebey Baltazzi, offrait au Cabinet Waddington de concéder à la France le droit d'y mettre la pioche. M. Fournier, notre ambassadeur à Constantinople, obtint de la Porte un firman de fouilles, et le 10 juillet 1880 commençait l'exploration méthodique des tombeaux de Myrina.

Pottier fut, avec Salomon Reinach, le chef de l'entreprise. Ensemble ou séparément, ils dirigèrent les trois premières campagnes. Veyries conduisit la dernière, qui fut abrégée par sa maladie et sa mort. Le frère du donateur, Démosthène Baltazzi, prit, en qualité de commissaire du Gouvernement turc, une part considérable aux travaux².

Apprécier ces recherches mémorables exigerait un développement qui m'est interdit. Bornons-nous à l'essentiel. Les délicieuses figurines de Myrina ne sont pas seulement des chefs-d'œuvre de vie hardie, exubérante et pittoresque. Inspirées de la statuaire du bronze et du marbre, elles nous redisent les motifs chers aux écoles de Lysippe et de Praxitèle, aux ateliers de Rhodes, de Tralles et de Pergame. Là est leur intérêt supérieur. Ces gracieuses pou-

pées de vitrine gardent le reflet de l'idéal fongueux et tourmenté de la Grèce hellénistique. L'industrie des coroplastes à qui nous les devons est la réplique en miniature du grand art contemporain.



STATUETTE DE MYRINA

1. Sur ce bienfaiteur du Louvre, mort à Marseille le 14 octobre 1887, voir S. Reinach, *Chroniques d'Orient*, t. I, p. 385.

2. Chronologie des campagnes : I (1880) : A (10 juillet-20 août), Pottier et Reinach ; B (20 août-4 octobre), Pottier ; C (novembre-décembre), Démosthène Baltazzi ; II (janvier-juin 1881), S. Reinach ; III (octobre 1881-avril 1882), Pottier ; IV (11 septembre-23 octobre 1882), Veyries. — Historique des fouilles : Pottier et Reinach, *BCH.*, t. VI, 1882, p. 197-198, et pl. IX (cartes du territoire de Myrina et du golfe Éléatique) ; *Terres vultes et autres antiquités trouvées dans la nécropole de Myrina*, Paris, 1886 (l'introduction) ; *La Nécropole de Myrina*, Paris, 1887 (l'introduction). Ce dernier ouvrage, où Pottier et Reinach ont repris, fondu et complété leurs articles du *Bulletin* (t. VI, 1882, à X, 1886), compte deux volumes, un de texte, un de planches. — Faits notables : octobre 1880, premier partage des antiquités à Smyrne ; octobre 1881, deuxième partage ; janvier 1883, troisième et dernier partage ; 1884, voyage d'Heuzey à Athènes pour prendre

Myrina, dont le site, jusque-là douteux, se trouva fixé par les fouilles, n'était pas la plus importante cité du district. Cymé, la patrie d'Éphore, Egæ, où se réfugia Thémistocle, ont compté davantage dans l'histoire. Reinach profita de son séjour en Éolide pour explorer l'une et rechercher l'emplacement de l'autre. Scientifiquement, ses fouilles à Namourt complètent celles de Kalabassari¹. Pratiquement, elles n'eurent pas le même succès : les Turcs, dont on ne s'était point assez méfié, mirent l'embargo sur les objets découverts. Pour Egæ, une excursion faite, le 21 janvier 1881, au Château-de-Nemrod (Nimroud-Kalessi) convainquit à bon droit Reinach que là était la retraite choisie par le vainqueur de Salamine². Acropole et nécropole ne tardèrent pas d'ailleurs à être fouillées par Clerc, qui se prononça dans le même sens³.

Sa campagne d'Egæ terminée (septembre 1882), Clerc employa le reste de l'automne à parcourir la fourche de jonction du Lycus et de l'Hyllus⁴. Thyatire lui fournit de nombreux textes dont il tira la matière d'une solide monographie⁵.

Mon voyage de Lydie fait suite au sien. Venu du sud, par les vallées du Méandre et du Cogamus⁶, j'atteignis Philadelphie, qu'avaient précédemment visitée Haussoullier et Paris⁷, le 29 avril 1886. De là, par Sardès et Thyatire, je gagnai Pergame⁸. Mes

livraison du premier lot d'objets cédés au Louvre par l'École; 1886, inauguration de la salle des terres cuites de Myrina; 1888, voyage de Potier, qui rapporte d'Athènes à Paris la seconde partie de la collection; 1893, transfert, par les soins d'Homolle, du reste des figurines et répartition, par les soins de MM. Liard et Potier, entre les musées archéologiques de nos Facultés des Lettres (Paris, Lyon, Bordeaux, Lille, Montpellier). — La gravure de la p. 357 est extraite de la *Revue de l'Art ancien et moderne*, t. I, 1897, p. 332.

1. Elles durèrent du 25 février 1881 à la fin de mars et mirent à nu 150 tombeaux (*BCH.*, t. X, 1886, p. 492-500, et XIII, 1889, p. 543-544; *Nécropole de Myrina*, p. 15 et 506). Reinach explora aussi la petite péninsule d'Arab-Tchiffik, entre Ali-Agha et Namourt. L'absence de ruines lui fit penser, avec Ch. Müller, que la prétendue ville d'Ἀράβη n'était qu'une mauvaise lecture pour ἄξι, les salines (*Chroniques d'Orient*, t. I, p. 19).

2. *BCH.*, t. V, 1881, p. 131-136. Kiepert assimilait Egæ à Guzel-Hissar.

3. Soumis d'abord à l'Institut (Dumont, Rpp. XXIV, 10 août 1885, p. 3-10), son mémoire fut ultérieurement publié (*BCH.*, t. X, 1886, p. 275-296, et XV, 1891, p. 213-237). Voir aussi S. Reinach, *Chroniques d'Orient*, t. I, p. 221-223 et *Rev. Étud. gr.*, t. IV, 1891, p. 271-272.

4. *BCH.*, t. X, 1886, p. 398-423.

5. *De rebus Thyatirenorum commentatio epigraphica*, Paris, 1893.

6. Cette première section de l'itinéraire est analysée ci-dessous, p. 360, n. 6.

7. L'excursion du premier est d'août 1879 (*BCH.*, t. IV, 1880, p. 131); le voyage du second est résumé plus loin, p. 360, n. 5.

8. Principales étapes : Ala-Chéhir, Koula (3 mai), Menneh, Salikhly, excursion à Sardès, nécropole de Bin-Tépé, Balek-Skélessi, Mermereh, Thyatire, excursion au Gurdük-Boghaz, Bakyr, Kirk-Agatch, Somah, Pergame, retour à Kirk-Agatch, ruines de Stratonicee-Hadriano polis, Elezler, Yaya-Keui, Magnésie. Smyrne (fin mai).

recherches, généralement fructueuses, le furent surtout dans le chevet de collines qui bordent le haut Caïque. Plusieurs des inscriptions que je relevai sur cette frontière intéressent la géographie : les unes contiennent les ethniques d'Acrasos et de Lycide¹; une autre détermine l'emplacement d'Attaleia du Lycus²; les plus importantes³, qui fixent au pied du Djénéviz-Kaleh la ville de Stratonicee de Lydie, longtemps confondue avec sa grande homonyme carienne, sont les trois lettres de l'empereur Hadrien dont il a été question déjà⁴. L'année suivante (avril-juin 1887), avec Lechat, dans la première section de notre voyage du Sipyle au Bosphore⁵, je fis de nouvelles acquisitions épigraphiques et topographiques : dédicace mentionnant les archives d'Ægæ⁶, découverte de la citadelle de Schahan-Kata, entre Thyatire et Gordus⁷, confirmation, par les marbres, de mes inductions sur le site d'Attaleia⁸, exhumation, à Tchavdir, d'un nom de dème lydien, Sandaina⁹. Cette double exploration m'inspira l'idée du livre où j'étudiai la physionomie ancienne et moderne de ce parc des Mille et une nuits que fut le royaume de Gygès¹⁰.

Entre les tournées qui rayonnèrent au nord de l'Hermus et celles qui se déployèrent au sud du Méandre¹¹, la transition est faite par une série d'itinéraires ioniens et méoniens. Pottier et Hauvette, en 1879, préludèrent à leur croisière d'Éolide par une exploration de la pénin-

1. *BCH.*, t. XI, 1887, p. 176 et 426.

2. *Ibid.*, p. 168-175 (cf. p. 398-399).

3. *Ibid.*, t. XI, 1887, p. 108-128.

4. Voir ci-dessus, p. 264-265.

5. Itinéraire, section I : A. Smyrne, Magnésie du Sipyle (21 avril), Hyrcanis, Mermereh, Hiérocésarée; B. Magnésie (1^{er} mai), Sari-Tehau et environs, Palamout, Thyatire; C. Route de Gheurdis; D. Thyatire, Attaleia, Seldjikli, Ghelembeli, Kirk-Agatch, Tchavdir, Souah, Pergame, Yokare-Bey-Keui, Kemer, Edremid. Pour la section II, voir ci-dessus, p. 356, n. 3. — Les inscriptions du voyage de 1887, sauf celles que Lechat et moi avons étudiées à part, ont été publiées avec celles du voyage de 1886 (*BCH.*, t. XI, 1887, p. 445-484).

6. *Ibid.*, p. 391-396. L'inscription de Mafoullar-Keuf ne déplace pas, comme je le crus d'abord, le site d'Ægæ; elle indique seulement, comme le montra Salomon Reinach (*Revue critique*, t. XXV, 1888, p. 271), l'extension de son territoire.

7. *BCH.*, t. XI, 1887, p. 467-468.

8. *Ibid.*, p. 397-403.

9. *Ibid.*, p. 402-404.

10. *La Lydie et le monde grec au temps des Mermnades*, Paris, 1898, avec carte et appendices géographiques.

11. Ne quittons pas la région lydo-mysienne sans mentionner une excursion qui profita grandement à la science. La collection où parurent l'*Olympie* de Laloux et Monceaux et l'*Épidoure* de Deffrasse et Lechat vient de s'enrichir d'un volume de Pontremoli et Collignon : *Pergame, restauration et description des monuments de l'acropole*, Paris, 1900. C'est en 1898 (24-26 avril) que Collignon est allé reconnaître la capitale des Attales. Les planches de Pontremoli ont obtenu le grand prix d'architecture à l'Exposition.

sule de Tchechmé¹. Érythrées leur livra vingt textes, dont une dédicace au sophiste Philostrate, le célèbre protégé de Julia Domna; Téos les renseigna plus abondamment encore sur ses associations religieuses, ses corporations d'artistes dionysiaques, ses concours lyriques et dramatiques². A Notion, en mai 1891, Legrand et Chamonard retrouvèrent, sur une liste de dignitaires sacrés, le nom d'un descendant de la vieille dynastie lydienne des Héraclides³.

Tandis que ceux-ci longeaient la côte, de Smyrne à Éphèse, d'autres contournaient la montagne, de Tralles à Philadelphie. En mai 1883, Clerc et Paris s'avancèrent ensemble, par le sillon du Méandre, jusqu'au pied du Cadmus⁴. A Colosses, le chef de l'expédition, atteint par la fièvre, rebroussa chemin. Son compagnon, qui l'avait ramené à Sara-Keuï, termina seul le voyage⁵. Euménia, Sébaste et Gordus furent ses trois plus fructueuses étapes. La première section de ma tournée de 1886, dans l'arrière-pays lydien⁶, fut marquée, elle aussi, par d'intéressantes trouvailles : détermination du site d'Acaraca, l'Épidaure de la Mésogide; relevé d'un milliaire sur une route que ne mentionne pas la Table; découverte d'une *κατακλις* dont le nom continue à intriguer les géographes⁷.

Nulle part, l'action de l'École n'a été plus régulière et plus forte que dans le pays carien. Déjà, en 1862, Wescher, explorant la Doride⁸, copiait à Boudroun une inscription métrique⁹. Mais ce fut Rayet qui donna le branle aux recherches. Présenté à MM. Gustave et Edmond de Rothschild, il leur montra le prodigieux intérêt des ruines du bas Méandre. Une expédition fut décidée. Elle prit deux campagnes : Rayet dirigea seul la première (septembre-décembre 1872);

1. Itinéraire (22 juillet-5 août) : Smyrne, Lidja, Ritri, Alatsata, Agrilia, Sighadjik, Sivri-Hissar, Ypsili (Lébédos), Samos, Éphèse, Smyrne. Les trajets Smyrne-Lidja, Agrilia-Sighadjik, Sighadjik-Ypsili furent effectués par mer.

2. *BCH.*, t. IV, 1880, p. 153-182.

3. *Ibid.*, t. XVIII, 1894, p. 216-221.

4. Itinéraire : Smyrne, Aïdin, ruines de Nysa, Assar, Dénizli, Khonas. — Inscriptions : *BCH.*, t. IX, 1885, p. 124-131, et XI, 1887, p. 346-354 (Clerc).

5. Itinéraire (mai-juin) : Yénidjé-Keuï, Gunch, Suleïmanly, Tschekli, Sivasly, Akat-Keuï, Ouchak, Sélindi, Sidas-Kaleh, Ghieurdîs, Mermereh, Ala-Chéhir, Koula. — Inscriptions : *BCH.*, t. VII, 1883, p. 448-457 (Sébaste); t. VIII, 1884, p. 233-254 (Euménia); p. 376-390 (Philadelphie, Koula, Tripolis, Gordus).

6. Itinéraire (11-29 avril) : Smyrne, Éphèse, Aïdin, Kiosk, Salabalî (= Acaraca), ruines de Nysa, Nazly, Kouyoudjak, Antioche du Méandre, Yénidjé, Kara-Sou, Aphrodisias, Assar, Sara-Keuï, Boulladan, Inch-Ghieul, Ala-Chéhir. Pour la section II, à partir de Philadelphie, voir ci-dessus, p. 358, n. 8. — Inscriptions : *BCH.*, t. XIV, 1890, p. 224-239, et XV, 1891, p. 373-380.

7. Cf. Anderson, *JHS.*, t. XVIII, 1898, p. 86-89.

8. *Arch. Miss.*, 2^e série, t. I, p. 423-427.

9. *Rev. arch.*, t. X, 1864, p. 133-142.

dans la seconde (mars-août 1873), il fut assisté par Albert Thomas, architecte pensionnaire de l'Académie de France. Les fouilles proprement dites entamèrent successivement le théâtre de Milet, l'agora d'Héraclée Latmique, le temple d'Apollon Philésios à Didymes. Quant aux simples investigations, en dehors des trois chantiers de Palatia, de Kapî-Kèrè, de Hiéronda, elles embrassèrent les sites de Myonte et de Priène, de Tralles et de Magnésie du Méandre¹. Il y eut là un déploiement excessif. Réduite à des proportions moins vastes, l'entreprise eût mieux paré aux coups du sort, car l'idée en était saine et la méthode aussi sagace que robuste : une étude approfondie de l'ossature physique, servant de base à la monographie érudite des villes, celle-ci encadrant à son tour le commentaire archéologique et architectural, tel était le plan que Rayet, soucieux de replacer chaque phénomène dans son atmosphère, avait conçu².

L'École devait à celui de ses membres dont la curiosité fut particulièrement robuste et inventive, sinon de pousser jusqu'au faite le monument qu'il rêvait, du moins d'en consolider les principales assises. Haussoullier se chargea de cette tâche pieuse. Dépositaire des papiers de son ami, il connaissait de plus cette côte, pour l'avoir explorée en août 1879 et en avoir rapporté une contribution de premier ordre à l'onomastique et à la toponymie cariennes³. Aidé de Pontremoli, il vint réoccuper le poste archéologique de Hiéronda. Malheureusement, on n'était plus au temps où Texier lisait encore sur le sol le plan du sanctuaire des Branchides. En deux rudes campa-

1. Pour l'histoire général des fouilles, voir Rayet, *Études d'archéologie et d'art*, p. 86-101, et *Rev. arch.*, 1874, t. XXVII, p. 9-21 (cf. Egger, *Rpp.* XIV bis, 24 octobre 1873, p. 419-420; Homolle, *Mémorial de l'Association des anciens élèves de l'École normale*, 1888, p. 98-100; Haussoullier, *Rev. de l'Art ancien et moderne*, t. II, 1897, p. 393-394). Pour le récit particulier des travaux dans le Didyméon, voir le t. I, 2^e partie, p. 39-54, de l'ouvrage cité à la note suivante. — Inscriptions publiées : *Rev. arch.*, 1874, t. XXVIII, p. 103-114. — Rappelons qu'une des salles du Louvre est remplie des fragments d'architecture et de sculpture rapportés par Rayet.

2. La belle publication de Rayet et Thomas, *Milet et le golfe Latmique (Tralles, Magnésie du Méandre, Priène, Milet, Didymes, Héraclée du Latmos), fouilles et explorations archéologiques faites aux frais de M. le baron G. et E. de Rothschild*, Paris, Baudry, 1877, a été interrompue par la mort de l'auteur principal. Des six monographies qu'elle devait comprendre, deux seulement (Tralles et Magnésie) ont pu être achevées, avec le vigoureux et substantiel chapitre sur la vallée du Méandre. De Priène et de Didymes, il n'a été donné que ce qui se rapportait au temple d'Athéna Poliaëe et au temple d'Apollon Philésios. L'atlas hors texte renferme 52 planches, dont deux cartes.

3. Itinéraire : Smyrne, Éphèse, Sokhia, Palatia, Hiéronda, Asin-Kaleh, Mylasa, Konyoudjak, île de Tarandos (Karyanda), Boudroun. — Inscriptions : *BCH.*, t. IV, 1880, p. 295-320 et 395-408 (Halicarnasée); t. VIII, p. 218-222 (Karyanda) et 454-458 (Iasos).

gnes (juillet-septembre 1895, juin-septembre 1896), les deux collaborateurs ne purent, au prix d'expropriations coûteuses, que dégager la façade du colossal édifice, le plus vaste des temples de l'ancienne Grèce. L'intérêt majeur de leurs fouilles fut de nous restituer, tout autrement qu'on ne se la représentait, l'histoire du Didyméion et de nous apprendre comment l'architecture ionique était passée de l'em-



LA FALAISE PAMPHYLIIENNE

Dessin de Maxime Collignon.

phase encore belle de l'école de Pergame à la mégalomanie déchaînée du mauvais goût romain¹.

En 1876, l'École, qui jusque-là ne s'était guère écartée du littoral, exécuta dans l'intérieur son premier voyage à grand rayon. Débarqués à Physcus, en face de Rhodes, Duchesne et Collignon commencèrent par explorer les ruines de la côte, entre Merméredjé et Ghieudjek. Tournant alors le dos à la baie de Makri, ils montèrent, en traversant la Cibyratide, jusqu'à Bouldour. D'Isbarta, qu'ils visitèrent ensuite, ils redescendirent par Aghlasoun vers la falaise pamphylienne. A Adalia s'arrêta la première section de leur itinéraire². En un mois (2 mai-

1. Historique des fouilles: *C. R. Acad. Inscr.*, t. XXIV, 1896, p. 20. et t. XXV, 1897, p. 32-33; *Archdol. Anzeiger (Beibl. zum Jahrb. des archäol. Instituts)*, t. XII, 1897, p. 63-65 (Haussoullier). — Résultats archéologiques: *Rev. de l'Art ancien et moderne*, t. II, 1897, p. 391-404 (Haussoullier et Pontremoli). — Résultats épigraphiques: *Revue de Philologie*, t. XXII, 1898, p. 37-54 et 113-131; t. XXIII, 1899, p. 1-27 et 147-164 (Haussoullier).

2. Pour plus de détails, voir: 1° Duchesne et Collignon, *Rapport sur un voyage archéologique en Asie Mineure*, dans le *BCH.*, t. I, 1877, p. 361-372 (cf. Perrot, *Rpp.* XVII, 10 novembre 1876, p. 49-50); 2° Collignon, *Notes d'un voyage en Asie Mineure* (réimpression d'articles parus dans la *Revue des Deux Mondes* en 1880), p. 1-17. La II^e section de l'itinéraire est analysée ci-dessous, p. 370.

3 juin), ils avaient étudié la topographie de Kaunos, déterminé le cours ancien du Calbis, fixé à Baba l'emplacement de Panorme et à It-Hissar le site probable de Calynda¹, restitué au village turc de Tefny son nom phrygien d'Ormélé, retrouvé à Bélenly la colonie romaine d'Olhasa, dessiné toute une série de stèles et de bas-reliefs avec dédicaces au dieu cavalier².

Cette grande chevauchée d'ouest en est, à travers les massifs méridionaux, eut pour complément deux explorations qui se développèrent du nord au sud, perpendiculairement au Méandre, l'une, celle d'Hauvette et Dubois, dans la zone maritime, l'autre, celle de Paris et Holleaux, dans l'arrière-pays. De leur quartier général d'Aidin, où ils s'étaient établis le 11 août 1880, les premiers se dirigèrent, par Alabanda, sur Mylasa. De là, après une excursion à Stratonicee et à Lagina, ils gagnèrent Bargylia et Iasos. Coupant ensuite l'isthme de Dourvanda, ils atteignirent, le 1^{er} septembre, Halicarnasse, point terminus de leur tournée continentale³. Leur marbre de Narly, aujourd'hui au Louvre⁴, enrichit d'un épisode nouveau l'histoire si accidentée de la domination de Mausole.

Quatre ans plus tard (novembre-décembre 1884), Paris et Holleaux opérèrent à l'autre extrémité du bastion carien. De Sara-Keuf à Makri, ils décrivirent une grande boucle qui leur fit couper la Phrygie, la Cabalide et la Lycie⁵. A Gheïra, ils relevèrent une épithète de Zeus dérivée du nom lélége d'Aphrodisias. Dans la Tabène, ils assignèrent définitivement Héraclée à Makouf, Sébastopolis à Kizildjeh, et ils découvrirent à Médet les ruines d'Apollonia

1. Ni les ruines de Baba ni celles d'It-Hissar ne figurent sur la *Specialkarte von westlichen Kleinasien* de Kiepert.

2. Géographie historique : *BCH.*, t. I, 1877, p. 338-346 (Kaunos) et 332-337 (Olhasa). Épigraphe : *Ibid.*, t. II, 1878, p. 53-64, 170-174, 243-265 (district d'Ormélé) et p. 503-614 (Cibyra); t. III, 1879, p. 333-347 (Bouldour, Isbarta, Adalia). Archéologie : *Ibid.*, t. IV, 1880, p. 291-295, et pl. IX-X (dieu cavalier).

3. Principales étapes : I. Aidin, Karaman-Keuf, Arab-Hissar, Dêmirdji-Déressi, Mylasa; II. Stratonicee, Djibi, Lagina; III. Mylasa, Varvoulla, Asin-Kaleh, Narly, Dourvanda, Boudroun (pour l'exploration de Cos, qui fait suite à celle-ci, voir plus haut, p. 347). — Inscriptions : *BCH.*, t. V, 1881, p. 31-41 et 95-119 (Mylasa); p. 179-194 (Alabanda, Stratonicee, Lagina, Bargylia); p. 340-348 (Tralles); p. 491-506 (décret d'Iasos pour Mausole).

4. Voir plus haut, p. 211, n. 1.

5. Itinéraire : Sara-Keuf, Assar, Aphrodisias, Makouf, Yerengumé, Davva, Médat, Kizildjeh, Karayuk-Hazar, Déré-Keuf, Durdurkar (Dodurga de Kiepert), Tcham-Keuf (d'où pointe sur Tefny), Yousoufja, Khorsoum, Ebedjik, Dermil, Balbura, Ertudja, Euren, Makri. — Inscriptions : *BCH.*, t. IX, 1885, p. 68-84 (Aphrodisias); p. 324-348 (Tabène et Cibyratide); t. X, 1886, p. 216-235 (Eneoanda); t. XIII, 1889, p. 513-529 (revision du rescrit d'Antiochus). Ajoutons, de Tefny, le marbre de l'astragalomanche, publié par Couain (*ibid.*, t. VIII, 1884, p. 496-508).

Salbacé. Dans la vallée du Cazanès, ils trouvèrent le rescrit d'Antiochus II en l'honneur de la reine Laodice. Dans la Tétrapole cibyratique, ils constatèrent à Cenoanda l'existence d'une cité-sœur, attenante et pourtant distincte : Termesse la petite, colonie de la grande Termesse pisidienne.

Ce ne fut plus seulement l'une des faces du polygone de Carie que Diehl et Cousin explorèrent du 13 avril au 23 juin 1885 : c'en fut le cercle entier¹. Ils amassèrent, d'étape en étape, un butin immense. Citons : d'Alabanda, un décret capital pour l'histoire des rapports de Rome avec les villes d'Asie au temps de la première guerre contre Mithridate²; de Lagina, neuf fragments du sénatus-consulte de l'an 81 avant notre ère; de Mylasa, une nouvelle série de documents émanés de ses tribus et de ses dèmes. Près de Bargylia, le site probable de Kindya leur fut indiqué par une dédicace. A Halicarnasse, ils constatèrent l'existence d'un exemplaire du fameux édit de Dioclétien sur le maximum. Dans l'ilot désert de Chéhir-Ada, au fond du golfe Céramique, ils découvrirent les ruines et le nom de Kedraei. Le lendemain, c'était Idyma qu'ils identifiaient à Djova. Dès leurs premiers pas en Lycie, Cadyanda leur exposa la variété de sa vie municipale aux beaux jours de l'empire romain. Plus loin, sur un mur d'Énoanda, ils copièrent tout un traité de philosophie épicurienne, dont Holleaux et Paris, en 1884, avaient déjà recueilli quelques paragraphes et qui, revu, collationné, augmenté par Cousin en 1889, par Heberdey et Kalinka en 1895, représente l'une des conquêtes les plus originales de l'épigraphie contemporaine³. Au retour,

1. Itinéraire : I. Aïdîn, Mazyn-Kalessi, Dêmirdji-Déré, Arab-Hissar et Karaman-Keûi, Tehinar, Lagina Djibi, Eski-Hissar, Mylasa, Kafoudja, Ayakly, Mendeliah, Asin-Kaleh (1^{er} mai), Varvoulia, Boudroun, Myndos; II (par mer). Cnide, Kéramo, Chéhir-Ada, Djova; III. Marmara (Merméredjé), Dalian, Makri, Uzumlu, Euren, Urudja (2 juin); IV. Ghieul-Hissar, Khorsoum, Durdurkar, Karayuk-Bazar, Adji-Payam, Dénizli, Hiéropolis, Sara-Keûi, Aïdîn; V. Excursion complémentaire à Lagina (17-22 juin). — Relation : Diehl, *Souvenirs d'un voyage en Asie Mineure*, dans le *Bulletin de la Société de géographie de l'Est*, Nancy, 1886, p. 245-260 et 400-417 (avec carte). — Inscriptions : *BCH.*, t. X, 1886, p. 299-314 (Alabanda); t. XI, 1887, p. 5-39 et 145-165 (Lagina); t. IX, 1885, p. 437-474 (sénatus-consulte et convention d'asile); t. XV, 1891, p. 418-430 (Djibi et Stratonicee); t. XII, 1888, p. 8-37 (Mylasa); t. XIII, 1889, p. 23-40 (lasos et Bargylia); t. XIV, 1890, p. 90-121 (Halicarnasse et Myndos); t. X, 1886, p. 39-65 (Cadyanda); t. XIII, 1889, p. 333-342 (districts de Cibyra et d'Ériza).

2. L'étude en a été reprise par Holleaux (*Rev. Études gr.*, t. XI, 1898, p. 258-266), qui le croyait postérieur d'un an seulement à la bataille de Magnésie du Sipyle. Willrich a montré (*Hermès*, t. XXXIV, 1899, p. 305-311) que cette date devait être avancée d'un siècle.

3. *BCH.*, t. XVI, 1892, p. 1-70 (Cousin); t. XXI, 1897, p. 345-443 (Heberdey et Kalinka).

entre l'Indus et le Méandre, un dernier lot de textes leur permit de poser l'important problème de l'emplacement d'Ériza.

En se rendant d'Idyma à Kaunos, Diehl et Cousin avaient laissé à droite la Pérée rhodienne. Nous l'explorâmes, Dürrbach et moi, six mois plus tard (octobre 1885)¹. A Phénikeh, nous découvrîmes les restes d'une ville étendue, avec acropole et nécropole, que la survivance du nom, jointe à diverses trouvailles épigraphiques, nous permit d'assimiler à la Phœnix de Strabon².

L'année 1886 ne fut pas moins féconde en découvertes. Dans la seconde quinzaine d'avril, Cousin, devenu à son tour chef de caravane, quittait Tralles avec Deschamps. Leur programme comportait, à l'aller, une reconnaissance du littoral, entre Magnésie du Méandre et la Pérée rhodienne; au retour, une battue dans le chaos de vallées d'où s'échappent le Marsyas et l'Harpasus. Sur la côte et dans la montagne, ils furent également heureux³. Leur premier gîte, Deïr-mendjik, leur livra un document incomparable : la lettre de Darius, fils d'Hystaspe. S'ils ne recueillirent, durant le mois suivant, que la menue monnaie des explorations habituelles, à Baïaca, non loin de Stratonicee, un renseignement donné par le moukhtar, Hadji-Méhémet, leur procura une de ces surprises éclatantes comme il ne s'en était pas vu depuis Le Bas⁴. Leur hôte ture leur ayant dit qu'une jonchée de « pierres écrites » couronnait le sommet d'un pic voisin, ils escaladèrent le sentier sous sa conduite. Au faite des rampes, une clairière apparut, toute blanche de stèles, comme si les marbres y eussent neigeé. C'était le sanctuaire d'un dieu carien, Zeus Panamarios. Il fallut huit jours pour en inventorier les archives, vierges, depuis neuf ou dix siècles, de tout contact européen. Elles contenaient le début d'un sénatus-consulte, le récit d'un miracle, soixante consécrations de chevelures, des ex-voto aux divinités du panthéon local,

1. Nous venions de Rhodes (voir plus haut, p. 346).

2. *BCH.*, t. X, 1886, p. 245-264.

3. Itinéraire (avril-juin) : I. Aïdin, Deïr-mendjik, Tekké, Sokhia, Kélébesh, Palatia, Héronda, Asin-Kaleh, Varvoulla, Boudroun, Alakichla, Kéramo, Chéhir-Ada, Djova, Mermérsifé; II. Moughla, Baïaca, plateau de Genova (sanctuaire de Zeus Panamarios), Akhyr-Kenl, Mesevliah, pointe sur Béli-Pouli (Pirlébol de Kiepert), Kapraklar, Bordoghlan, Harpas-Kalesi, Aïdin. — Inscriptions : *BCH.*, t. XIII, 1889, p. 519-542, et XIV, 1890, p. 646-648 (Lettre de Darius); t. XII, 1888, p. 204-223 (Magnésie du Méandre); t. XVIII, 1894, p. 5-32 et 38-43 (région Latmique, Halicarnasse, golfe Céramique, Phycus, Chrysaaride); t. X, 1886, p. 485-491 (Moughla); t. XI, 1887, p. 305-311 (Kys). Quant aux textes de Panamara, après avoir été l'objet d'un mémoire (Croiset, *Rpp.* XXVII, 20 janvier 1888, p. 6-8), ils ont jusqu'ici fourni la matière de six articles : *BCH.*, t. XI, 1887, p. 225-238 et 373-391; t. XII, 1888, p. 82-104, 249-275, 479-490; t. XV, 1891, p. 169-209.

4. L'épisode a été conté par Deschamps, *Sur les routes de l'Asie*, p. 345-348.

d'interminables biographies de prêtres, en tout quatre cents textes où revivaient cultes, fêtes, jeux, concours, pèlerinages, sacerdoces. Deux belles acquisitions géographiques s'ajoutèrent à ce superbe gain. On croyait Moughla moderne; une dédicace à ethnique révéla l'ancien nom : Mobolla. On ignorait le site de Kys, que le sénatus-consulte de Lagina était seul à mentionner : les ruines en furent retrouvées dans la combe de Pirlébol.

Au mois de septembre, les deux hardis pionniers, soucieux de ne laisser échapper aucune des paillettes de leur filon, revinrent à Panamara¹. Dürrbach les accompagnait. Ils achevèrent de fouiller les recoins du plateau.

L'année suivante (avril-juin 1887), Gaston Deschamps fit avec Doublet sa dernière expédition carienne². Sur l'échine rocheuse qui sépare l'Harpasus du Morsynus, au hameau de Yaïken, ils découvrirent les ruines d'une ville antique; mais ils n'en purent savoir le nom³. A Davas, un fragment de sénatus-consulte datant de Sylla; à Stratonicée, l'épithaphe d'un soldat lusitanien; à Mylasa, une dédicace des Ioniens d'Asie à l'historien Tacite furent, avec un milliaire d'Iasos, les reliques du voyage.

Pendant qu'ils chevauchaient en lacet des rives du Méandre aux rampes du Salbacus et du golfe Latmique aux grands lacs de la Pisidie, M. Foucart coupait du nord au sud leur ligne d'étapes⁴. A Kourbet-Keñi, entre Panamara et Mylasa, un décret trouvé parmi les ruines d'un temple lui permit d'établir que ce hameau correspondait à un dème bien connu dans l'épigraphie du district : Coraza. Plus loin, le sculpteur Philistidès, dont la signature fut lue sur une base de Kara-Kharoup, lui parut se rattacher à ce groupe d'artistes qu'attirèrent en Carie Mausole et ses successeurs.

Interrompues en 1888, les explorations au sud du Méandre repri-

1. Itinéraire : Aïdin, Alabanda, Lagina, Stratonicée, Panamara; retour par Deïrmen-Bachi, Arab-Hissâr et Djin-Djin. — Inscriptions : *BCH.*, t. XVIII, 1894, p. 33-38.

2. Itinéraire : Aïdin, Bozdoghan, Inéboli, Yaïken, Karadja-Sou, Aphrodisias, Makouf, Kara-Ghieul, Mèsevliâl, Tchinar, Demirdji-Déré, Héraclée du Latmus, Baïi, Asin-Kaleh, Mylasa, Stratonicée, Moughla, Davas, Yerengumé, Bouldour, Isbarta (d'où pointe sur Égherdir), Aïdomuch, Dineir. — Deschamps a donné, en conteur plus qu'en géographe, une relation de ce voyage (*Sur les routes d'Asie*, p. 240-362). — Inscriptions : *BCH.*, t. XIV, 1890, p. 603-630 (ensemble de la Carie); t. XIII, 1886, p. 503-508 (sénatus-consulte de Tabse); t. XVIII, 1894, p. 199-200 (Pisidie); t. XVII, 1893, p. 301-304 (Apamée du Méandre).

3. Ne serait-ce pas Hyllarima, que le *Synœdème* place entre Néapolis et Antioche, dans le voisinage d'Harpasa et d'Aphrodisias? Les données concordent.

4. Itinéraire (mai 1887) : Aïdin, vallée du Marsyas, Lagina, Stratonicée, Baïaca, Mylasa, Boudroun. — Inscriptions : *BCH.*, t. XIV, 1890, p. 363-376.

rent avec une ampleur et une énergie nouvelles durant les trois années qui suivirent. Avant d'analyser les tournées de Fougères et Bérard (avril-juin 1889), de Bérard et Colardeau (avril-juin 1890), résumons la mission de Cousin, qui s'intercale entre elles.

En août 1889, quittant pour la quatrième fois son quartier général d'Aidin, l'infatigable chercheur se dirigeait vers le lac de Bafi. A



EN CARIE.

Kara-Kouyouk, entre Mendéliah et Mylasa, il retrouva le site de Chalécetor, l'une des villes de la ligue attico-délienne. Près du Seuhnt-Ghieul, aux confins de la Lycie, de la Milyade et de la Cibyratide, sa bonne étoile mit sur sa route un rescrit des empereurs Justin et Justinien, contribution du plus vif intérêt à l'histoire byzantine². Il clôtura son expédition par un relevé général des inscriptions de Termesse³.

Le beau voyage de Fougères et Bérard, au printemps de 1889,

1. Sur la route de Mylasa à Boudroun, d'après une photographie de Georges Doublet. Personnages : 1. Manoli ; 2. Kharalambo ; 3. P. Foucart ; 4. G. Deschamps. A l'extrémité droite, G. Foucart ; à l'extrémité gauche, zaptiés et qatirdjis. Mai 1887.

2. Ce document a été publié par Diehl, *BCH.*, t. XVII, 1893, p. 501-520.

3. Durée de l'exploration : 11 août-20 octobre. — Inscriptions : *BCH.*, t. XXII, 1898, p. 361-402 et 421-459 (région Latmique, Mylasa et Olymos, avec un itinéraire très détaillé) ; t. XVIII, 1894, p. 21-24 (Iasos) ; t. XXIII, 1899, p. 165-192 et 280-303 (Termesse). — En 1898, Cousin a refait la marche des Dix Mille entre Sardes et l'Euphrate. Cette tournée n'a donné lieu encore à aucune publication.



embrassa trois régions : la Carie, du Thorax à l'Anticragus; la Lycie au nord du Xanthe; la Pisidie occidentale¹. Makri leur offrit un document historique de premier ordre, le décret en l'honneur de Ptolémée l'Épigone², fils du roi Lysimaque, et Karayuk-Bazar un texte également capital, la dédicace des $\rho\omega\lambda\alpha\lambda\iota\tau\alpha$ ³, mentionnant, outre Ériza, qu'ils assimilèrent au groupe de ruines compris entre Durdurkar, Youmour-Tach et Déré-Keui, deux $\alpha\alpha\tau\omega\lambda\iota\alpha$ nouvelles : Moxoupolis et Crithinia. A Padem-Agatch, sur le point de rallier Adalia, ils eurent une inspiration dont profita encore la géographie. S'écartant de la route directe et laissant le Tchibouk-Boghaz sur leur gauche, ils s'enfoncèrent dans la montagne, à destination d'Istanosz. La découverte du nom d'Ariassos, au milieu de ruines que l'on croyait être celles de Crétopolis, les paya des fatigues que ce laborieux circuit leur imposa.

Fougères et Bérard avaient contourné par l'ouest le bastion de Carie. Ce fut par l'est que Bérard et Colardeau entamèrent leur battue⁴. La Cibyratide explorée, ils coupèrent obliquement la Lycie, du Seuhut-Ghieul à Phinéka. Sur la côte, Olympos et Phasélis quintuplèrent leur butin. Entre Adalia et Bouldour, la boucle qu'ils décrivent au nord-est de Padem-Agatch ne leur fut pas moins profitable qu'en 1889 le raid sur Istanosz : ils découvrirent le nom et la citadelle des Osiéniens, tribu pisidienne, que n'avait signalée aucun auteur. Plus loin, l'acropole de Milli leur parut correspondre à la cité éponyme de la Milyade. Dineir fut leur dernière station épigraphique.

1. Itinéraire (25 avril-5 juin) : I. Aidin (d'où excursion à Magnésie du Méandre), Dénirdjé-Déré, Mylasa (d'où, le 1^{er} mai, pointe sur Iasos), Boudroun, Tchilik (d'où excursion à Kara-Kharoub), Alakiehla, Kéramo, Saryntchly, Djova, Merméredjé, Dalian, Ghieudjek, Makri; II. Sédiler, Euren, Pirnaz, Ébedjik, Khorsoum, Yousouftcha, Youmour-Tach, Karayuk-Bazar; III. Déré-Keui, Durdurkar, Tefny, Bélenly, Kemer, Urguulu, Foghla, Karibdjé, Padem-Agatch, Ariassos (1^{er} juin), Istanosz, Gulk-Khan, Termesse, Adalia. — Les inscriptions du voyage de 1889 ont été publiées avec celles du voyage de 1890 (voir ci-dessous, n. 4).

2. La restitution du surnom et l'identification du personnage sont dues à Holleaux (*Revue des Études anciennes*, t. I, 1899, p. 12).

3. Le mérite de la découverte revient à Fougères, qui, de Youmour-Tach, battit la plaine dans la direction du nord, pendant que son compagnon de route explorait à l'est le défilé de Déré-Keui.

4. Itinéraire (avril-juin 1890) : I. Aidin, Dénizli, Karayuk-Bazar, Adji-Payam, Khorsoum, Seuhut, Baındir, Elmaly, Phinéka, Délük-Tach (Olympos), Tékir-Ova et Phasélis, Adalia; II. Padem-Agatch, Osia et Milli, Boudjak, Bouldour, Dineir. La section III (Apamée-Constantinople, par Ischekli, Ouchak, Koutahia, Eski-Chébir, Biledjik et Brousse) n'a fait l'objet d'aucun article. — Inscriptions (de 1889 et de 1890) : *BCH.*, t. XV, 1891, p. 538-562, et XVI, 1892, p. 417-446 (ensemble de l'exploration); t. XIV, 1890, p. 162-176 (Termesse); t. XVI, 1892, p. 213-239 (Olympos); t. XVII, 1893, p. 305-321 (Apamée du Méandre).

En mai 1891, à la suite de leur excursion de Notion et avant d'entreprendre la traversée des Hauts Plateaux¹, Legrand et Chamonard passèrent quelques jours à Lagina. De rapides sondages leur valurent des inscriptions nombreuses et treize plaques de la frise du temple d'Hécate. Ces découvertes ne tardèrent pas à motiver des fouilles régulières, qui eurent lieu en septembre 1892 aux frais du service des Antiquités de l'empire ottoman.

Elles dégagèrent les soubassements de l'édifice, la porte du téménos, une partie des murs ouest et sud du péribole. Handy-bey, qui présidait aux travaux avec Chamonard, abandonna généreusement à son collaborateur le soin d'en publier les résultats. Un mémoire, soumis à l'Institut², résuma les recherches de l'École dans le vieux sanctuaire carien.



FOUILLES DE LAGINA

D'après une photographie d'André Joubin.

Parmi les sculptures de la frise, celles de la façade postérieure se prêtaient le mieux à une étude. Comme l'a établi Chamonard³, elles imitent la Gigantomachie de Pergame et datent, selon toute apparence, du temps où Sylla vainqueur s'efforça de réparer en Asie les ruines faites par Mithridate⁴.

Perdrizet et Jouguet ferment la liste des explorateurs cariens. En août 1895, ils relevèrent, entre Magnésie et Tralles, un nouveau milliaire au nom du proconsul Lollianus Gentianus. La borne de

1. Voir ci-dessus, p. 360 et 354.

2. Cf. Jules Girard, *Rpp.* XXXII (10 février 1895), p. 5-7.

3. *BCH.*, t. XIX, 1895, p. 235-262, et pl. X à XV.

4. Cf. Lechat, *Rev. Études gr.*, t. IX, 1896, p. 279. Pour des projets ultérieurs de fouilles, voir Homolle, *C. R. Acad. Inscr.*, 1893, t. XXI, p. 349. Les commentaires épigraphiques de Chamonard, sa liste des prêtres et prêtresses, ses notices sur les fêtes et les sacerdoxes ont été confiés par lui à Joubin, qui se propose d'utiliser un jour ces matériaux inédits.

Deïrmen djik atteste avec quel soin ce gouverneur s'était appliqué à sa tâche de grand voyer ¹.

Le Taurus central, du col d'Ariassos aux portes de Cilicie, n'a pas vu autant de chevauchées que ses prolongements occidentaux. Deux grandes tournées, encadrant de courtes excursions, voilà tout ce que nous avons à mentionner ici. Dans la seconde section de leur voyage d'Anatolie (9 juin-20 juillet 1876)², Duchesne et Collignon suivirent, d'Alaya à Khilindri, le littoral cilicien. Faisant ensuite un coude brusque au nord, ils gagnèrent la ville d'Ermenek, d'où ils redescendirent, par la vallée du Calycadnus, jusqu'à Sélefkéh. Une reconnaissance des ruines de la côte, entre Corycos et Tarse, termina leur exploration³. Cette fin de campagne nous valut, avec des remarques sur les nécropoles chrétiennes de Drouhan, de Mout et de Séleucie⁴, une note sur une grotte voisine de l'Antre corycien⁵.

En décembre 1878, Pompeïopolis, où dix ans plus tôt Albert Dumont avait déjà touché⁶, fut visitée de nouveau par Pottier et Beaudouin, qui en rapportèrent deux fragments de dédicace⁷.

Mon voyage en Karamanie, avec Pierre Paris, embrassa quatre lignes d'étapes : la première, Adalia-Koniah, par le Taurus pisidien ; la seconde, Koniah-Kaisarieh, par la courbe sud des steppes ; la troisième, Kaisarieh-Mersina, par le Taurus cilicien ; la dernière, Mersina-Adalia, par les futaies du Calycadnus⁸. En deux mois

1. *BCH.*, t. XIX, 1895, p. 318 a-320 [a].

2. Pour la section I, voir ci-dessus, p. 362-363.

3. Itinéraire détaillé : Collignon, *Notes d'un voyage en Asie Mineure*, p. 59-101 ; Duchesne et Collignon, *BCH.*, t. I, 1877, p. 372-376.

4. *Ibid.*, t. IV, 1880, p. 195-205 (Duchesne).

5. *Ibid.*, p. 133-138, et pl. XI (Collignon).

6. Mai 1868 : *Rev. arch.*, 2^e série, t. XVIII, p. 238, n. 1.

7. *BCH.*, t. IV, 1880, p. 75-76. C'est en revenant d'explorer Chypre et la Syrie que nos voyageurs firent escale à Mersina.

8. Itinéraire : I. Adalia, Pergé, Syllion, Aspendus, Sahrin, Selgé, Boulladan, Deïrmen-Keuf, Kizildja, Kiesmé, Kachakli, Bey-Chéhir, Monument d'Efflatoun, Kéréli, Selki-Sérai, Yonouklar, Assar-Kalessi, Kizil-Euren, Koniah ; II. Ali-Bey-Keuf, Apa, Hadjilar, Kuz-Euren, Elmasoun (Almassen), Zosta (Losta), Bossola, Kassaba, Ilisra, Karaman, Kilbasan, Bin-Bir-Kilissch, Ambararas (Ambar-Arasi), Éréglî, Bajât, Ouloukicha, Halvar-Déré, Guelvéré, Sivri-Hissar, Malagob, Urgub, Indjé-Sou, Kaisarieh ; III. Zindji-Déré, Éverek, Doundarly, Férek, Nigdeh, Kiz-Hissar, Pasmaktché, Kulek-Boghaz, Tersous, Mersina ; IV. Pompeïopolis, Sélefkéh, Anaf-Bazar, Ermenek, Daoudas, Fériské, Mahamatlar, Alaya, Adalia. — Relation : soumise à l'Institut et analysée par Weil, *Rpp.* XXVI (17 et 24 décembre 1886), p. 5-8. Nos observations sur le monument d'Efflatoun ont été résumées par Perrot, *Histoire de l'Art*, t. IV, p. 810. J'ai utilisé moi-même quelques-unes de mes notes dans la *Revue archéologique* : t. XVI, 1896, p. 203-224 (*Les villes de la Pamphylie*), et t. XXII, 1897, p. 185-220 (*Les villes de la Pisidie*). — Inscriptions : *BCH.*, t. X, 1886, p. 148-161 (Attaleïa, Pergé, Aspendus) ; t. XIII, 1889, p. 486-498 (Syllion) ; t. X, 1886, p. 500-514,

(14 avril-16 juin 1885), la terre d'Asie déroula sous nos yeux la violence magnifique de ses contrastes. Le bocage pamphylien, où nous chevauchâmes d'abord, nous fit un accueil hospitalier, et notre récolte épigraphique y fut abondante. Adalia nous révéla l'existence du proconsul Ælius Bruttius Lucianus; Pergé, la popularité de sa grande déesse protectrice; Syllion, la division de ses habitants en



HUTTE DE MOHADIRES A LA LISIÈRE DE L'AXYLON¹

classes hiérarchiques; Apendus, le nom de l'un des riches donateurs à qui elle dut son splendide aqueduc. L'âpre Selgê nous laissa déchiffrer quinze textes sous le lichen de ses tristes roches grises. Près de Kiesmé, sur le haut Eurymédon, un ethnique, lu parmi les décombres d'une acropole, nous fit penser, à tort peut-être, que Syllion de Pamphylie avait eu là une homonyme pisidienne. Un peu plus loin, nous retrouvâmes un dème nouveau : Moulassa. En Lycaonie, Iconium et les mornes bourgades de l'Axylon nous permirent

et t. XI, 1887, p. 63-70 (Pisidie, Lycaonie, Isaurie); t. IX, 1885, p. 433-436 (deux nouveaux gouverneurs de provinces); t. XIV, 1890, p. 587-589 (Ptolémée, fils de Thraséas : cf. *Revue de Philologie*, t. XVII, 1893, p. 61-62). L'apparition du grand ouvrage du comte Charles Lanckoronski (*Les villes de la Pamphylie et de la Pisidie* : t. I, *La Pamphylie*, 1890; t. II, *La Pisidie*, 1893) rendit inutile la publication des textes que nous avions recueillis à Selgê.

1. D'après une photographie prise par moi en août 1893 (voir plus haut, p. 353-354). Gravure extraite de H. Ouvré, *Un mois en Phrygie*, Paris, 1896, et communiquée par les éditeurs Plon, Nourrit et C^o.

d'entrevoir l'étrange et barbare saveur de la vieille onomastique indigène, pendant que le hameau de Zosta nous faisait connaître deux sculpteurs de Lystra, la ville de Saint-Paul. Sur le formidable pic d'Isaura, deux bases de statues rendirent à l'histoire un gouverneur de province entièrement ignoré, Labérius Priscus, légat propréteur d'Antonin. A Mersina, ce fut un grand dignitaire mentionné par Josèphe et Polybe, le stratège Ptolémée fils de Thraséas, dont nous copiâmes une dédicace au roi Antiochus III sur une dalle provenant de Pompeïopolis.



MASQUE DE THÉÂTRE

Trouvé à Myrina dans les fouilles de l'École
(*Nécropole de Myrina*, t. II, p. 491-492).



MUSÉE DU LOUVRE: BANDEAU D'OR MYCÉNIEN TROUVÉ A CHYPRE

Don de M. E. Boysser, consul de France.

VII

CHYPRE, SYRIE, ÉGYPTE, AFRIQUE DU NORD, OCCIDENT

I. Chypre: Beaudouin et Pottier (1878); Perdrizet (1896). — II. Syrie: Guérin (1852-1888); Beaudouin et Pottier (1878); Fossey et Perdrizet (1895 et 1896). — III. Égypte: Lacroix (1847); Guérin (1857-1887); Deville (1860-1861); Wescher (1864); Jouguet (1894-1897). — IV. Tunisie: Fouilles de Beulé à Carthage (1859); Guérin (1860); S. Reinach (1884-1885); Diehl (1892-1893). — V. Espagne: P. Paris (1897-1898).

L'École, pendant ses trente premières années, n'envoya pas de missionnaires à Chypre. De loin en loin, quelques-uns de ses membres y firent escale; aucun ne s'y arrêta longuement et fructueusement. Ce n'est pas la moindre preuve que l'on puisse donner de son peu d'initiative avant le triennat. Là, comme ailleurs, Albert Dumont essaya de créer une tradition féconde. En 1878, Beaudouin et Pottier furent chargés par lui d'une triple exploration: philologique, épigraphique, archéologique. Parti en éclaireur, Beaudouin débarqua le 23 juillet à Larnaca. Il étudia seul, en deux tournées consécutives, la plaine médiane et ses abords. Pottier le rejoignit le 3 septembre. Un voyage à Paphos, un voyage au Karpas, un voyage à Nicosie, faits en commun, complétèrent l'expédition¹.

1. Itinéraires: I (31 juillet-18 août), Larnaca, Athiénou, Nicosie, Palæo-Khytro, Khytrœa, Kérynia, Karavas, Lapithos, Myrtou, Kormakiti, Morphou, Xéropotamo, Karavostasi, Lefka, Korakou, Lembria, Evrykhrou, Péra, Politiko, Nissou, Dali, Athiénou; II (21-31 août), Larnaca, Trémithoussa, Arsos, Vatili, Lefkoniko, Akanthou, Davlo, Trikomo, H. Sergios, H. Varnavas (Salamine), Famagouste, H. Napa, Ormidia, Pyla; III (10 septembre-4 octobre), Larnaca, Kiti, Mari, Asgata, Moni, Pyrgo, H. Tykhon (Amathonte), Limassol, Kilani, Kykkou, Polis tou Khrysokhou, Ktima

Beaudouin et Pottier avaient ouvert la voie. En dépit des entraves suscitées par le climat ou les hommes, ils s'étaient initiés, avec un soin scrupuleux et une méthode excellente, l'un, au dialecte parlé dans l'île, l'autre, à cette difficile question des origines de l'art dont son maître Heuzey et lui n'allaient pas tarder à faire leur spécialité. Il est regrettable que l'heureux exemple de 1878 n'ait pas été suivi et que durant seize ans aucun des archéologues de l'École n'ait pu examiner sur place la céramique de Chypre, ses terres-cuites, ses antiquités mycénienne et prémycénienne. Perdrizet nous a relevés de cette infériorité fâcheuse. Une exploration habile et tenace, qui embrassa l'île entière (juillet-septembre 1896)¹, lui fit découvrir une importante série de monuments, épitaphes de mercenaires, dédicaces à l'empereur Hadrien et à la reine Arsinoé, offrandes à un dieu guérisseur, vases, sculptures, bijoux. Beaucoup des objets trouvés, joints aux dons généreux de M. Boysset², consul de France, prirent le chemin du Louvre. Ce n'est pas un mince titre à notre reconnaissance que d'avoir procuré à notre Musée national l'inscription phénicienne de Larnaca tou Lapithou et l'inscription chypriote d'Amathonte.

En Syrie, Victor Guérin fit des pèlerinages répétés. Deux pointes rapides à Jérusalem (été 1852 et printemps 1854), prélude des voyages de Patmos et de Rhodes, servirent de prétexte à une thèse insignifiante³. L'auteur, cependant, rêvait à un grand ouvrage sur la Palestine. Il fut à cet effet chargé de missions nombreuses. Celle

(Néa-Paphos, Kouklia (Palæa-Paphos), Avdimou, Episkopî, Acrotiri, Limassol, Kiti; IV (11-26 octobre), Larnaca, Athiénou, Prastio tou Sygouri, Trikomo, H. Théodoros, Koma tou Yalou, Rhizo-Karpasso, Cap Saint-André, Aphendrika, Yaloussa, Trikomo, H. Sergios, H. Varnavas, Salamine, Famagouste, Kouklia (en Mésorée), Pyla; V (1^{re}-6 novembre), Larnaca, Athiénou, Khytraça, Nicosie, Destrera, Dali, Larnaca. — Relation : soumise à l'Institut et analysée par Miller, Rpp. XX (14 novembre 1879), p. 8-11. — Résultats : 1^o philologiques : Beaudouin, *BCH.*, t. III, 1879, p. 110-120 et 202-211 (particularités du dialecte chypriote); *Étude du dialecte chypriote moderne et médiéval* (thèse, Paris, 1884); 2^o épigraphiques : Beaudouin et Pottier, *BCH.*, t. III, 1879, p. 163-176 (inscriptions grecques et latines), et 347-352 (inscriptions chypriotes); 3^o archéologiques : Pottier, *ibid.*, p. 83-96 (collections Piéridis et Castan, figurines et vases de terre cuite, verreries), et t. IV, 1880, p. 497-505 (hypogées doriques de Néa-Paphos).

1. Itinéraires : I (20-25 juillet), Larnaca; II (26 juillet-10 août), Athiénou, Nicosie, Kérynia, Lapithos, Larnaca; III (17-31 août), Famagouste, Salamine, Cap Saint-André, retour par le Karpas, Larnaca; IV (1^{er}-5 septembre), Amathonte, Limassol, Palæa et Néa-Paphos, retour à Larnaca. Départ pour Beyrouth : 20 septembre. — Résultats : *BCH.*, t. XX, 1896, p. 336-363 (inscriptions); t. XXII, 1898, p. 417-420 (lécythe de la collection Piéridis); *Revue numismatique*, 4^e série, t. II, 1898, p. 207-209 (statère chypriote au nom d'Épipalos).

2. Voir la gravure de frise, en tête du chapitre.

3. *De ora Palestinæ a promontorio Carmelo usque ad urbem Joppen pertinente*, Paris, 1856, avec carte.

de 1863 (mars-novembre), consacrée à la Judée, celle de 1870 (mars-septembre), consacrée à la Samarie, celle de 1875 (mai-décembre), consacrée à la Galilée, furent respectivement suivies de rapports¹, transformés bientôt en volumes². Rien, dans ces productions verbales, qui rappelle les substantiels travaux de Waddington, Duthoit et de Vogué; rien qui fasse songer à Renan et à la *Mission de Phénicie*. Guérin n'est pas plus hébraïsant et arabisant qu'il n'est archéologue ou épigraphiste³. Il se borne à décrire ce qu'il rencontre, dans l'ordre que lui indiquent ses étapes. Il met sa gloire à voir tous les villages, tous les couvents, à leur assigner des noms de l'Écriture sainte, à les identifier avec les lieux bibliques. Près de tel deir, il retrouve le tombeau de Josué⁴; dans tel khirbet, la sépulture des Macchabées⁵. Nulle critique; aucun aperçu neuf; point de véritable enquête. On ne compte guère qu'un effort à son actif: la détermination du site de Modin⁶.

La *Description géographique, historique et archéologique de la Palestine* était destinée aux savants. Pour le grand public, Guérin écrivit *La Terre Sainte, son histoire, ses souvenirs, ses sites, ses monuments*⁷, dont le tome premier parut en 1881. La seconde partie, imprimée deux ans plus tard⁸, fut préparée par une nouvelle campagne syrienne (1882). En 1884 et 1888, Guérin retrempa encore son âme à Jérusalem: la dernière de ces pérégrinations chrétiennes se traduisit comme les autres par un pieux in-octavo⁹.

Les seuls Athéniens qui aient fait œuvre d'archéologues en Syrie sont Beaudouin et Pottier, Fossey et Perdrizet. Beaudouin et Pottier,

1. Voyage de 1863, trois rapports (*Arch. Miss.*, 2^e série, t. I, p. 373-422 avec carte); voyage de 1870, trois rapports (*ibid.*, t. VII, p. 381-430, avec plans); voyage de 1875, quatre rapports (*ibid.*, 3^e série, t. IV, p. 35-98).

2. *Description géographique, historique et archéologique de la Palestine*: 1^o Judée (t. I-III), Paris, 1868-1869; 2^o Samarie (t. I-II), 1874-1875; 3^o Galilée (t. I-II), 1880 (en tout, 3 vol. grand in-8^o).

3. Quelques brouilles grecques et latines insérées çà et là dans ses œuvres, une inscription hébraïque sans importance communiquée à Renan (*Journal asiatique* de 1876, t. VIII, p. 273-275), voilà tout son apport lapidaire.

4. *Rev. arch.*, de 1865, t. XI, p. 100-108 = *Samarie*, t. II, p. 89-104.

5. *Rev. arch.*, de 1872, t. XXIV, p. 265-277.

6. *Samarie*, t. II, p. 404-426.

7. A la même date, il donna sa grande *Carte de la Palestine*, au 250,000^e.

8. Le premier volume de *La Terre Sainte* renferme 22 planches hors texte et 288 gravures; le second, 3 cartes, 19 planches et 500 gravures. Ces illustrations exagèrent à plaisir le caractère pittoresque des paysages et des scènes; pas de tombeaux où ne pénétrient des Bédouins porte-lances et porte-torches; pas de gorges où ne se déploie un arc-en-ciel; pas de mers où la lune ne joue sur les flots.

9. *Jérusalem, son histoire, sa description, ses établissements religieux*, Paris, 1889, avec carte.

en quittant Larnaca, séjournèrent à Beyrouth (novembre-décembre 1878), et y copièrent les inscriptions de la collection Pérétié¹. Fossey, dès son arrivée en Grèce, manifesta le dessein de se vouer au sémitique. En 1895, il fut envoyé à Damas, d'où il rayonna surtout dans le Hauran et l'Hermon². L'année suivante, tandis qu'il étudiait l'arabe dans le Liban, Perdrizet, venu pour explorer Chypre, lui proposa d'entreprendre à frais communs un voyage dans la Syrie du nord. Cette chevauchée dura deux mois (octobre-novembre 1896)³. Elle fut plus archéologique encore qu'épigraphique, et on lui doit l'un des rares monuments d'art vraiment asiatique trouvés par l'École : le bas-relief hétééen de Tchatal-Tépé, près d'Antioche⁴.

Pour l'Égypte, nous n'avons pas à enregistrer beaucoup plus de noms qu'en Syrie. Lacroix, durant l'automne de 1847, remonta le Nil jusqu'à la première cataracte⁵. Guérin, qui lui succéda, n'y fit que des promenades⁶. Deville utilisa mieux son temps : de son voyage à Syène avec Dugit (novembre 1860-février 1861), il rapporta un *Corpus* de 241 numéros⁷. Peu après (1864), Wescher, envoyé pour continuer ces relevés épigraphiques⁸, publia quelques textes

1. *BCH.*, t. III, 1879, p. 257-271.

2. Itinéraire I (avril-mai, le Hauran, du Derb-el-Hadj au Jourdain) : Es-Sanaméin, Naoua, Deir-Eyoub, Saham (d'où, Heit et Djilin), Khisîn, Fik (d'où, El-A), Semak, Tibériade, Oumm-Qeïs, Tell-ech-Chebab, Zeïzoun, Mzérîb (d'où Yedoubeh), Tafas, Da'el (d'où, Khirhet-el-Ghazaleh), Obta'a, Cheikh-Miskin, Raïfa, Fkâa, Damas; II (juin-août, Anti-Liban, Damascène, Hermon) : Damas, Halboun, Saïdnaya (d'où, Deir-Mar-Touma), Qasr-Nimroud, Yabroud, El-Hijanch, Dulbeh, Keïr-Haouar (d'où, Hiné), Qala'at-Djendel, Arné, Beïtûma, El-Burdj, Deir-el-Achair, Racheyya (d'où, Rakhleh et Keïr-Kouk), Hasbeya, Banias, Damas. — Inscriptions : *BCH.*, t. XIX, 1895, p. 303-306 (attribution de l'éthnique Σεϊρα = Séïra au bourg de Qala'at-Djendel); t. XXI, 1897, p. 39-65 (à noter les nos 54 et 68 contenant des ethniques araméens hellénisés).

3. Itinéraire : *BCH.*, t. XXI, 1897, p. 66. — Relation : soumise à l'Institut et analysée par Weil, *Rpp.* XXXVI (29 janvier 1897), p. 3-6; notes complémentaires : *BCH.*, t. XXI, 1897, p. 165-166 et 580. — Documents recueillis : *ibid.*, p. 66-91 (inscriptions et monuments figurés); documents communiqués : *ibid.*, t. XX, 1896, p. 395-396, et t. XXI, 1897, p. 164-165. Voir aussi, dans la *Rev. arch.* de 1898 (t. XXXII, p. 34-49), les *Syriaca* de Perdrizet, et, dans la *Revue biblique* de juillet 1900, sa *Lettre au R. P. Séjourné*.

4. Il a été reproduit dans Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, t. III, p. 36 : « Le char de guerre des Khâti au ix^e siècle ».

5. Des nombreuses lettres qu'il écrivit à Daveluy, une seule, relative aux écoles des Lazaristes, a été partiellement publiée (*Arch. Miss.*, t. I, p. 113-118).

6. Sa tournée de 1857-1858 (*Arch. Miss.*, t. VIII, p. 60-66), en compagnie du jeune comte de Manpas, fut le voyage d'un précepteur avec un fils de famille; sa tournée de 1886-1887 lui inspira *La France catholique en Égypte*, Tours, Mame, 1887.

7. *Inscriptions grecques d'Égypte recueillies en 1861 à Philae, Éléphantine, Silsilis, Bîban-el-Mulouk, Abydos, Antinoë, Sakkarah et Alexandrie*, dans les *Arch. Miss.*, 2^e série, t. II, p. 437-492.

8. Voir son rapport du 12 avril 1864 (*ibid.*, 2^e série, t. I, p. 179-191 = *Rev. arch.* de 1864, t. X, p. 210-216).

d'Alexandrie¹. Mais les vrais services à mentionner ici sont ceux qu'a rendus Jouguet. Détaché au Caire², il resta quatre ans dans le pays (1894-1897), étudiant les collections publiques et privées, dressant l'inventaire des salles grecques du Musée de Gizeh³, voyageant⁴, faisant la chasse aux documents lapidaires⁵, s'initiant à la science difficile des papyrus⁶.

Depuis que la succursale romaine de 1873 a conquis sa pleine indépendance, c'est à elle qu'appartient l'Afrique du Nord en deçà de la Grande Syrte. Son aînée ne s'est toutefois jamais désintéressée de l'Occident. En 1859 (printemps et automne), Beulé fit des fouilles sur l'emplacement de Byrsa⁷. L'année suivante (janvier-septembre), Guérin explora l'ensemble de la contrée et glana plus d'un texte inédit⁸. Pour n'être encore qu'un journal de route, son *Voyage archéologique dans la Régence de Tunis, exécuté et publié sous les auspices et aux frais de M. H. d'Albert, duc de Luynes*⁹, n'en reste

1. *Rev. arch.* de 1864, t. IX, p. 379-381 et 420-423.

2. Voir ci-dessus, p. 228-229.

3. Son *Catalogue des statuettes de terre cuite conservées au Musée khédivial de Gizeh* a fait l'objet d'un mémoire soumis à l'Institut : Weil, Rpp. XXXVI (29 janvier 1897), p. 6-9. L'auteur se propose d'en reprendre les conclusions dans sa thèse sur les idoles égypto-grecques en terre cuite.

4. Parti avec Bouriant, à la fin de 1895, pour explorer la Nubie, il dut, sur l'injonction des Anglais, s'arrêter à Assouan. De cette tournée proviennent les quatre inscriptions latines publiées par Cagnat (*C. R. Acad. Inscr.*, 1896, t. XXIV, p. 37-45).

5. Inscription grecque de Dendèrah mentionnant le jour Sébasté (*BCH.*, t. XIX, 1895, p. 523-531, et XX, 1896, p. 396-397); dédicace d'une chapelle d'Ombos (*ibid.*, t. XX, 1896, p. 167-169); tarification de transports à Coptos (*ibid.*, p. 169-177, 250 et 397-398); listes militaires d'Hermopolis magna (*ibid.*, p. 177-191, 196, et t. XXI, 1897, p. 166-167); épitaphes métriques d'Apollinopolis magna (*ibid.*, t. XX, 1896, p. 191-196 et 459-466); constitution de Ptolémaïs (*ibid.*, t. XXI, 1897, p. 184-208; cf. t. XX, 1896, p. 245-248 et 398); stèle de Naucratis (*ibid.*, t. XX, 1896, p. 249-250); consécration à Cybèle-Agdistis (*ibid.*, p. 398-399); signature d'artiste (*ibid.*, t. XXI, 1897, p. 167-168). — En novembre 1900, Jouguet, chargé d'une nouvelle mission, a quitté la France pour aller fouiller dans le Fayoum.

6. De là, son mémoire de seconde année, analysé par Jules Girard, Rpp. XXXV (28 février 1896), p. 7-9, et son article du *BCH.*, t. XXI, 1897, p. 141-147 (Ptolémaïs X et la révolte de la Thébaidé). Voir aussi sa *Note sur le soi-disant préfet d'Égypte Lucius Mevius Honoratus* dans les *C. R. Acad. Inscr.*, 1900, t. XXVIII, p. 211-215.

7. Relation : *Fouilles et découvertes*, t. II, p. 3-58, lettres résumées dans les *C. R. Acad. Inscr.*, 1859-1860, t. III, p. 33-37 (cf. p. 169-170), et IV, p. 7-11. — Publication : *Fouilles à Carthage*, Paris, 1860, avec 6 planches (extrait du *Journal des Savants* de 1859, p. 498-515, 561-579, 674-694, et de 1860, p. 51-66).

8. Parmi les 568 inscriptions qu'il releva, beaucoup avaient été déjà publiées par d'autres. Sa meilleure découverte fut celle des ruines et du nom de Gightis (*Régence de Tunis*, t. I, p. 224-229). Sur la valeur épigraphique du *Voyage* de Guérin, cf. Willmanns, *CIL*, VIII, 1, p. xxx, § xxxix.

9. Paris, 1862, 2 vol. grand in-8° avec carte.

pas moins de beaucoup le plus durable de ses ouvrages¹. Salomon Reinach fut, à trois reprises, chargé de missions dans le pays des suffètes. En 1884, avec Babelon, il mit la pioche à Meninx, à Gightis, à Carthage²; en 1885, il entreprit de nouvelles recherches avec Cagnat³. Diehl, par deux fois (avril-juin 1892 et mars-mai 1893), vint en Tunisie étudier les monuments de la domination byzantine. Un excellent mémoire⁴, bientôt suivi d'un livre solide⁵, fut le fruit de cette double expédition.

Pour l'Italie et la Sicile, aujourd'hui réservées aux missionnaires du palais Farnèse, nous n'aurions à signaler que de rares travaux. L'Espagne, plus excentrique encore, échappe à l'action directe de l'École, mais non à son action indirecte. La petite colonie athénienne de Bordeaux a jeté son dévolu sur elle. Depuis cinq ans, Pierre Paris y relève les vestiges de la civilisation mycénienne, ibérique et grecque. Son voyage d'août 1897 dans la province d'Alicante a enrichi le Louvre d'un joyau incomparable, étonnement des savants, ravissement des artistes : la très belle et très originale « Dame d'Elche »⁶,

1. Il lui a valu d'avoir son nom inscrit au Musée du Louvre, dans la salle des antiquités du nord de l'Afrique, avec celui de Beulé.

2. Relation (partielle) : S. Reinach, *Rev. arch.*, 1884, t. III, p. 185-191. — Résultats : S. Reinach et E. Babelon, *Recherches archéologiques en Tunisie (1883-1884)*, dans le *Bull. arch. du Comité des trav. hist.* de 1886, p. 4-78, avec 10 planches.

3. Cagnat et Reinach, *Exploration de la vallée supérieure de l'Oued Tin*, même recueil, p. 99-120, avec planche.

4. *Rapport sur deux missions archéologiques dans l'Afrique du Nord*, ap. *Nouv. Arch. Miss.*, t. IV, p. 285-434, avec plans, gravures et planches.

5. *L'Afrique byzantine. Histoire de la domination byzantine en Afrique (533-709)*, Paris, 1896, avec planches, gravures et carte.

6. P. Paris, *Buste espagnol de style gréco-asiatique trouvé à Elché*, dans les *Monuments et Mémoires (Fondation Piot)*, t. IV, p. 137-168. — J'écris Elche, à l'espagnole.



LA DAME D'ELCHE

Cliché de la *Revue des Études anciennes*.



MOSAÏQUE DE DAPHNI

D'après une aquarelle de M. Novo (*BCH.*, t. XVIII, 1894, p. 329, fig. 1).

TROISIÈME PARTIE

LE BILAN SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE

I

ÉRUDITION

I. Sciences géographiques. — II. Histoire et chronologie; biographies; institutions publiques et privées; antiquités religieuses. — III. Épigraphie. — IV. Archéologie: répertoires; origines orientales et question mycénienne; architecture; sculpture; figurines de terre cuite; peinture; céramique; glyptique. — V. Numismatique et métrologie. — VI. Philologie classique et néogrecque. — VII. Byzantinisme.

La production de l'École, depuis cinquante ans, a été considérable. Il ne peut être question d'en dresser l'inventaire complet. Même en écartant les travaux qui ne dérivent pas étroitement du séjour en Grèce, une simple bibliographie, réduite à la mention des titres, exigerait à elle seule un volume. Marquer les directions, caractériser les ensembles, indiquer les lacunes suffit à notre dessein.

Je débiterai par l'expression d'un regret : l'École n'a pas fait aux sciences géographiques la part qui leur est due. Si l'on excepte Heuzey, dont les ouvrages sont pleins d'observations infiniment précieuses, nos anciens du principat Daveluy, en un temps où cependant les exemples de Ritter parlaient assez haut, se sont bornés à être des littérateurs. Benoit et Guérin eurent chez nous une postérité beaucoup trop abondante. En revanche, deux Athéniens, Vidal-Lablache d'abord, Marcel Dubois ensuite, furent en France les principaux agents de la renaissance géographique. Mais comme ils ne se spécialisèrent qu'après avoir quitté Athènes, comme leurs recherches de géographie pure n'eurent qu'incidemment le monde hellénique pour objet ¹, nous n'avons pas à expliquer l'intérêt de leurs travaux. Gorceix, dès son temps de pension, eût pu tracer une voie nouvelle. Quoique physicien, il fit bravement en Grèce son apprentissage de géologue. Mais on n'a de lui que des notes. Postérieurement à Heuzey, Rayet est le premier qui donna un effort de réflexion comparable à celui de la *Mission de Macédoine*. L'étude des phénomènes superficiels de la vallée du Méandre, par où s'ouvrent *Milet et le Golfe Latmique*, est excellente. Dans ma *Lydie*, j'essayai à mon tour d'associer la terre et les hommes. Les chapitres de *Mantinée*, où Fougères a si vigoureusement décrit le pays arcadien, dénotent une rare expérience technique. Notre maître commun, Vidal-Lablache, forma également celui dont la compétence professionnelle s'est manifestée au Laurium et à Délos, celui qui sera, si l'on veut bien lui en fournir les moyens, le géographe de la Phocide : Ardaillon ².

Pour l'histoire et les institutions, un livre domine tous les autres : *La Cité antique* (1864). C'est l'œuvre d'un esprit créateur, impérieux et subtil. L'acuité de l'analyse pénètre et frappe la pensée ; l'ampleur de la synthèse ravit l'imagination. Aucun travail ne fut plus discuté ; aucun ne laissa une trace plus profonde. En voulant montrer l'influence des croyances religieuses sur la formation de l'État, Fustel de Cou-

1. Du premier, on citera un pénétrant et substantiel mémoire, extrait des *C. R. Acad. Inscr.*, 4^e série, t. XXIV, 1896, p. 456-483 : *Les voies de commerce dans la Géographie de Ptolémée*, avec trois cartes, dont un *État économique du monde gréco-romain au II^e siècle de l'ère chrétienne* ; du second, un livre plein de science et de sève, *l'Examen de la Géographie de Strabon, étude critique de la méthode et des sources*, Paris, 1891. Signalons encore les très curieux articles de Bérard, *Topologie et toponymie antiques*, dans la *Rev. arch.* de 1899 et de 1900 (t. XXXIV, p. 65-96 ; XXXVI, p. 345-391 ; XXXVII, p. 15-124 et 262-299).

2. *La Lydie et le monde grec au temps des Mermnades (687-546)*, *Les mines du Laurion dans l'Antiquité. Mantinée et l'Arcadie orientale* forment les fascicules LXIII, LXXVII et LXXVIII de la *Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome*.

langes a trop méconnu l'importance des phénomènes économiques et des forces politiques et sociales. Mais quelle lucidité dans l'examen! Quelle puissance dans la construction! Les textes s'agentent, comme d'eux-mêmes, et se groupent, abondants et précis, autour de l'idée maîtresse, indéfiniment reprise. Ce livre honore la science historique, et il restera l'un des chefs-d'œuvre de notre langue.

Ce ne sont plus de suggestives recherches de laboratoire, destinées à faire époque dans le mouvement intellectuel d'un siècle, mais d'agréables et faciles manuels que *l'Histoire de la Grèce sous la domination romaine*, par Petit de Julleville (1875), et *La Grèce avant Alexandre*, de Paul Monceaux (1892).

Les travaux de détail qu'inspirèrent, ici, l'exploration d'une contrée, là, des fouilles, ailleurs, la découverte d'inscriptions, n'ont laissé de côté aucune période importante. L'époque où s'opéra le contact fécond de la jeune civilisation hellénique avec les vieilles monarchies orientales a été reconstituée dans *La Lydie et le monde grec au temps des Mermnades* (1892). Pour l'âge classique, on citera le vigoureux *Mémoire sur les colonies athéniennes au V^e et au IV^e siècle*, de Foucart (1878)¹; mes recherches sur les colonies macédoniennes dans l'Asie cistaurique (1892)²; *Les Lígues étolienne et achéenne*, de Marcel Dubois (1885)³; la thèse de Fustel sur *Polybe ou la Grèce conquise par les Romains* (1858); le magistral article d'Homolle sur *Les Romains à Délos* (1884)⁴; la Galatie romaine, de Perrot⁵; les solides études de Monceaux sur le *zovév* de la province d'Asie⁶ et de Fougères sur le *zovév* lycien⁷. Parmi les monographies de villes ou de sanctuaires⁸, celles de Foucart sur Delphes (1861)⁹ et de Fougères sur Mantinée (1898) tiennent le premier rang.

En matière de chronographie, l'École fait bonne figure. Sans parler d'une multitude de points de repère isolés, établis par nos épigraphistes au cours de leurs commentaires, la succession des archontes athéniens postérieurs à la CXXII^e olympiade fut l'objet de rigoureuses

1. Publié dans les *Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des Inscriptions*, 4^e série, t. IX, 1^{re} partie, p. 323-413.

2. *De colonis a Macedonibus in Asiam cis Taurum deductis* (thèse).

3. *Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome*, fasc. XL.

4. *BCH.*, t. VIII, p. 75-158.

5. *De Galatia provincia romana* (thèse), 1867.

6. *De communi Asiae provinciae* (thèse), 1885.

7. *De Lyciorum communi* (thèse), 1898.

8. *L'État* de Pierre Paris a été mentionnée ci-dessus, p. 300, n. 10.

9. *Le Mémoire sur les ruines et l'histoire des Delphes*, daté d'octobre 1861, parut en 1865 dans les *Arch. Miss.*, 2^e série, t. II, p. 1-230.

enquêtes, menées par Dumont¹, Reinach², Homolle³. Celui-ci étudia aussi le calendrier déléen⁴. Quant à sa thèse⁵, sans négliger le fonctionnement administratif du sanctuaire d'Apollon à Délos, elle fixe avant tout la date des archives de l'Intendance sacrée par le classement des magistrats éponymes. Dans la Grèce centrale et la Grèce du Nord, Holleaux, Heuzey, Monceaux se sont occupés, l'un, des archontes béotiens⁶, l'autre, du calendrier thessalien⁷, le dernier, des fastes de la ligue thessalienne⁸. Mais ici les travaux les plus considérables sont ceux qu'ont provoqués les récentes fouilles de Delphes. Les comptes des naopes, que Bourguet débrouilla, permirent à Homolle de serrer la répartition des faits au temps de la troisième guerre sacrée⁹, pendant que sous un titre modeste, *Notes de chronologie delphique*¹⁰, Colin reconstituait, pour un laps de deux siècles, l'ordre des prêtrises et des archontats.

Trois biographies, vivifiées par l'examen des monuments ou des lieux, méritent d'être citées avec éloge : l'*Hérodote historien des guerres médiques*, d'Hauvette (1894); l'*Orateur Lycurgue*, de Dürbach (1890); l'*Hérodote Atticus*, de Vidal-Lablache (1872). Ajoutons-y, avec le travail de Paul Girard sur Aristophon d'Azenia¹¹, l'*Étude sur Théocrite*, si minutieusement étudiée, de Legrand (1898)¹².

1. *Essai sur la chronologie des archontes athéniens postérieurs à la CXXII^e olympiade et sur la succession des magistrats éphébiques* (thèse), 1870; *Nouveau mémoire sur la chronologie des éponymes athéniens postérieurs à la CXXII^e olympiade*, dans les *Arch. Miss.*, 3^e série, t. I, 1873, p. 125-192; *Liste d'éponymes athéniens (olympiades CLXXIV-CLXXXI)*, ap. *Rev. arch.*, t. XXV, 1873, p. 246-250; *Remarques sur les archontes athéniens postérieurs à la CXXII^e olympiade*, même recueil, t. XXXII, 1876, p. 108-111; *Supplément à la chronologie des archontes athéniens postérieurs à la CXXII^e olympiade*, I: *BCH.*, t. I, 1877, p. 36-39; II (Homolle): *ibid.*, t. IV, 1880, p. 182-191.

2. *Observations sur la chronologie de quelques archontes athéniens postérieurs à la CXXII^e olympiade*, ap. *Rev. arch.*, t. II, 1883, p. 91-101.

3. *Note sur la chronologie des archontes athéniens de la seconde moitié du II^e siècle avant J.-C.*, ap. *BCH.*, t. X, 1886, p. 6-38; *Remarques sur la chronologie de quelques archontes athéniens*, même recueil, t. XVII, 1893, p. 145-179.

4. *Ibid.*, t. V, 1881, p. 25-30.

5. *Les Archives de l'Intendance sacrée à Délos (315-166 avant J.-C.)*, XLIX^e fascicule de la *Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome*, 1886.

6. *Recherches sur la chronologie de quelques archontes béotiens*, ap. *Rev. Études gr.*, t. VIII, 1895, p. 183-197, et XIII, 1900, p. 187-197.

7. *Le calendrier thessalien d'après une inscription découverte à Armyra*, ap. *Rev. archéol.*, t. XXXI, 1876, p. 253-260 = *Mission de Macédoine*, p. 431-435, n^o 214.

8. *Fastes éponymiques de la ligue thessalienne, tages et stratèges fédéraux* (*Rev. arch.*, 1888 et 1889, t. XI, p. 221-241; t. XII, p. 198-205 et 299-318; t. XIII, p. 50-63.)

9. *BCH.*, t. XXII, 1898, p. 602-633.

10. *Ibid.*, p. 1-200.

11. *Annuaire Assoc. Études gr.*, t. XVII, 1883, p. 179-221.

12. Le *Lycurgue* et le *Théocrite* forment les fascicules LVII et LXXIX de la *Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome*.

Les institutions politiques et sociales des Grecs ont suggéré d'importants mémoires¹. Bon nombre d'entre eux ont trouvé place dans le *Dictionnaire des antiquités*, à la direction duquel Pottier prend depuis des années une part prépondérante. Ont isolément paru : en 1885, la thèse française de Monceaux sur *Les proxénies grecques*; en 1894, la thèse latine de Bérard sur l'arbitrage². Les *Recherches sur le droit de propriété chez les Grecs*, de Fustel de Coulanges, n'ont été intégralement connues qu'après sa mort³. On ne poussera jamais plus loin l'art de grouper et d'interpréter les textes.

Pour les travaux qui sont particuliers à l'Attique, nous n'avons que l'embaras du choix. Fustel, ici, dans un lumineux tableau d'ensemble⁴, là, dans de pénétrantes analyses de détail⁵, a merveilleusement décomposé le mécanisme constitutionnel de la cité de Solon. L'*Essai sur le droit public d'Athènes*, de Perrot, est toujours utile à consulter, de même que l'*Étude sur l'Aréopage athénien*, de Dugit⁶. L'*Essai sur l'éphébie attique*, d'Albert Dumont (1876), est une œuvre de forte synthèse, qui sert de point de départ à d'autres publications, notamment au beau livre de Paul Girard sur *L'éducation athénienne au V^e et au IV^e siècle avant Jésus-Christ* (1889)⁷. Les *stratèges athéniens* et *Les mètèques athéniens* eurent pour historiographes, ceux-là, Hauvette (1885), ceux-ci, Clerc (1893)⁸. *La trière athénienne*⁹, de Cartault (1881), nous initie à la science nautique des concitoyens de Thémistocle, comme *Le commerce des céréales en Attique au IV^e siècle avant notre ère*¹⁰, de Perrot, à leur

1. *Le Manuel de philologie classique*, de Salomon Reinach, reste en dehors de notre inventaire, l'auteur l'ayant composé avant sa nomination à l'École.

2. *De arbitrio inter liberos Græcorum civiles*.

3. Julian les a insérées en 1891 dans les *Nouvelles recherches sur quelques problèmes d'histoire* (p. 1-144). Elles remontaient à 1879 (voir *ibid.*, p. 1-11, les détails que donne l'éditeur). — A rapprocher du précédent mémoire : *Le problème des origines de la propriété foncière*, 2^e partie, dans les *Questions historiques*, p. 65-82.

4. Article *Attica respublica*, dans le *Dictionnaire des antiquités*, 1877. L'article *Lacedæmoniorum respublica*, qui lui fait pendant, vient de paraître (novembre 1900), tel que l'auteur l'avait rédigé avant sa mort.

5. *Recherches sur le tirage au sort appliqué à la nomination des archontes athéniens*, dans la *Nouvelle Revue historique de Droit*, t. II, 1878, p. 613-643 = *Nouvelles recherches sur quelques problèmes d'histoire*, p. 145-179.

6. Ces deux thèses sont l'une et l'autre de 1867.

7. Du même, les articles *Educatio* et *Ephēbi*, dans le *Dictionnaire des antiquités*.

8. Fascicules XLI et LXIV de la *Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome*.

9. Même collection, fascicule XX. Cartault a rédigé aussi l'article *Classis* dans le *Dictionnaire des antiquités*.

10. *Revue historique*, t. IV, 1877, p. 1-72.

génie économique. Dans *La vie municipale en Attique* (1884)¹, Haussoullier a méthodiquement exposé l'organisation des démes. On doit à Foucart des éclaircissements précieux sur diverses magistratures énumérées dans l'*Ἀθηναίων Πολιτεία* d'Aristote².

L'Asie Mineure a également inspiré d'importantes études³ : celle de Clerc sur le régime municipal de Thyatire⁴ ; celle de Pierre Paris sur la participation des femmes à la vie politique des cités⁵.

Parmi les innombrables travaux consacrés aux institutions privées, les plus remarquables se fondent sur les inscriptions exhumées par l'École à Delphes. Ce sont : le *Mémoire sur l'affranchissement des esclaves par forme de vente à une divinité*, de Foucart⁶, et les *Règlements de la phratrie des Labyades*, d'Homolle⁷.

Les antiquités religieuses ont exercé, sur les esprits les plus divers, un irrésistible attrait. Decharme prélude, par une thèse sur les Muses⁸, à sa *Mythologie de la Grèce*⁹, comme Fustel, par son culte de Vesta¹⁰, à la *Cité antique*. L'*Essai sur les dieux protecteurs des héros grecs et troyens dans l'Iliade*, d'Alexandre Bertrand (1858), est un des livres qui font le plus d'honneur à l'ancienne École. On en dira autant de l'ouvrage, si justement devenu classique, de Jules Girard : *Le sentiment religieux en Grèce, d'Homère à Eschyle* (1869). Signalons, plus près de nous, *L'idée de la mort en Grèce*, par De Ridder (1897) ; n'oublions pas *L'Essai sur les monuments grecs et romains relatifs au mythe de Psyché*, de Collignon (1877), et mettons à part, avec l'excellente dissertation de Reinach sur les arétalogues¹¹, *L'étude sur les lécythes blancs attiques à représentations funéraires*, de Pottier (1883)¹². La diffusion des cultes étrangers en Grèce a motivé la thèse française de Foucart : *Des associations religieuses chez les Grecs, thiasés, éranes, orgéons* (1873). Mèn,

1. *Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome*, fasc. XXXVIII.

2. *Revue de Philologie*, t. XVIII, 1894, p. 244-251, et t. XIX, 1895, p. 24-31.

3. Pour le *κοινόν* d'Asie et le *κοινόν* lycien, voir plus haut, p. 381.

4. *De rebus Thyatirenorum commentatio epigraphica*, 1893.

5. *Quatenus feminae res publicas in Asia Minore, Romanis imperantibus, attigerint*, 1891.

6. *Arch. Miss.*, 2^e série, t. III, p. 375-424. Daté de 1863 ; fait suite au *Mémoire sur Delphes*, qui est de 1861.

7. *BCH.*, t. XIX, 1895, p. 5-69.

8. *Les Muses, étude de mythologie grecque*, 1869.

9. La première édition de la *Mythologie de la Grèce antique* est de 1879.

10. *Quid Vestae cultus in institutis veterum privatis publicisque valuerit*, 1858.

11. *BCH.*, t. IX, 1885, p. 257-265. D'ailleurs, ce travail relève plus encore de la philologie que de la mythologie.

12. *Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome*, fasc. II et XXX.

l'une de ces divinités orientales dont s'éprirent les Hellènes, n'a pas moins heureusement inspiré Perdrizet¹.

Si, du panthéon commun à toute la Grèce, nous passons à la religion particulière des États, force nous est encore de choisir. *La Légende athénienne*, de Burnouf (1872), étude de mythologie comparée, appartient plus à la philosophie qu'à l'histoire. Ce sont, au contraire, de solides travaux historiques, nourris de la moelle des documents, que *L'Asclépieion d'Athènes d'après de récentes découvertes*, par Paul Girard (1881), et *Les sacerdoce athéniens* (1882), de Jules Martha². Par la hardiesse de l'idée et l'adresse de la démonstration, les *Recherches sur l'origine et la nature des mystères d'Éleusis* (1893)³, où Foucart explique par des emprunts au rituel égyptien d'Isis les singularités du culte de Déméter, occupent, dans l'œuvre du sévère épigraphiste, une place éminente. Plus systématique encore est la thèse où Bérard, se posant le problème *De l'origine des cultes arcadiens* (1894), met la Phénicie à la base de toute la mythologie du Péloponnèse⁴.

De toutes les sciences auxiliaires de l'histoire, l'épigraphie est celle que l'École a cultivée avec le plus de fruit. On n'appréciera jamais assez les services de Foucart en cette matière. Vers le milieu du siècle, les études où il s'illustra déclinaient chez nous. Letronne était mort sans laisser d'élèves; Renier ne s'occupait qu'accidentellement d'inscriptions grecques; Le Bas fut surtout un bon copiste; Waddington réservait ses préférences pour les textes d'époque impériale et d'origine asiatique. Il suffit de parcourir *La Voie sacrée éleusinienne*, où quelques décrets attiques sont édités, pour voir où en étaient tombées les recherches de cette nature. Foucart les restaura en France. Dans sa continuation du recueil de Le Bas, il a donné le modèle, non surpassé, de ce que doit être un commentaire exhaustif. Moins aride que Waddington, dont la concision est excessive, il ne verse jamais dans la prolixité ou le verbiage. Sa méthode rappelle de près celle de Letronne et de Renier. *L'Explication des inscriptions grecques et latines* de la Mégaride et du

1. *BCH.*, t. XX, 1896, p. 55-106.

2. *Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome*, fasc. XXIII et XXVI.

3. Inséré dans les *Mém. Acad. Inscr.*, t. XXXV, 2^e partie, p. 1-84. L'auteur imprime en ce moment, dans le même recueil, un *Mémoire sur les grands mystères d'Éleusis*, consacré au personnel et aux cérémonies.

4. Rappelons que Foucart, dans son *Mémoire sur Delphes*, Dürrbach, dans son *De Orofa et Amphiarai sacro*, Lebègue, dans ses *Recherches sur Délos*, Lechat, dans *Épidaure*, Monceaux, dans *Olympie*, pour nous borner à ceux-là, ont fait une place considérable aux antiquités religieuses.

Péloponnèse est digne d'être comparée, et c'est le plus bel éloge qu'on en puisse faire, au *Recueil des inscriptions grecques et latines de l'Égypte*, du premier, aux *Mélanges épigraphiques*, du second.

Le système de Foucart, autant qu'on peut le définir, est celui-ci : 1^o édition parfaite du texte, vérifié sur des copies ou des estampages exécutés avec soin ; 2^o grande prudence dans les restitutions ; 3^o reproduction fidèle et minutieuse des caractères graphiques du monument ; 4^o efforts pour le dater aussi exactement que possible ; 5^o efforts pour en extraire tous les renseignements historiques qu'il contient et pour montrer, sans le surfaire, en quoi il est instructif. — N'oublions pas l'usage de traductions serrées s'attaquant loyalement aux difficultés et dispensant de longs commentaires. Les meilleurs élèves de Foucart, et tous les Athéniens peuvent être regardés comme ses élèves, même s'ils n'ont pas reçu personnellement ses conseils, n'ont fait qu'appliquer la méthode du maître, quelquefois avec plus de rigueur, par exemple en insistant davantage encore sur les indices qui aident à déterminer la date des documents.

Grâce à Foucart, l'École, depuis trente ans, est devenue une excellente pépinière d'épigraphistes. Elle a découvert et publié plus d'inscriptions qu'aucun Institut similaire. Les cadres sont ici tellement variés et remplis que je ne puis en donner même un aperçu ¹. Énumérer les artisans d'une tâche aussi vaste équivaudrait à dresser la liste complète des promotions dans ce dernier tiers de siècle. En revanche, on ne distinguera pas sans profit les deux branches entre lesquelles se partage la lignée. Parmi nos épigraphistes, il en est qui s'interdisent toute étude étrangère, ou ne s'y vouent que dans la mesure où elle peut servir à la science de leur choix. Haussoullier, Cousin, Bourguet, Colin sont les principaux représentants de ce groupe, où se perpétuent religieusement les traditions de Foucart. D'autres, à l'exemple d'Albert Dumont, ne séparent pas l'épigraphie de l'archéologie. Homolle et Holleaux guident l'élite de cette colonne, où éclate la diversité de leurs tempéraments. Pareil au semeur confiant et heureux, celui-là jette, à large et souple volée, le grain des intuitions fécondes, pendant que celui-ci, dirigé par un sens critique aux obsédants scrupules, s'attaque à la friche dont tout autre désespère, retourne industrieusement la glèbe et creuse à fond le sillon.

Dans le domaine où il s'est volontairement cantonné, Foucart a fait preuve d'une activité incessante. L'extrême variété de ses

1. L'essentiel des trouvailles a d'ailleurs été indiqué, chemin faisant, dans le tableau des explorations et des fouilles (p. 271-378).

travaux confond. Il n'est pas de sujets, sauf ceux de chronologie pure, qu'il n'ait traités. En dehors d'une foule d'articles et de mémoires, on lui doit deux des trop rares collections documentaires parues chez nous : les inscriptions de Delphes, publiées avec Wescher ; les inscriptions de la Mégaride et du Péloponnèse, éditées parallèlement aux inscriptions d'Asie Mineure, de Waddington. Avec les *Inscriptions céramiques de Grèce*, d'Albert Dumont ¹, et la collaboration d'Haus-soullier au *Recueil des inscriptions juridiques grecques*, c'est tout ce que l'École peut mettre en regard des grands *Corpus* étrangers ². La part semblera modeste. Il est regrettable qu'un établissement dont tous les membres, depuis 1875, ont été des épigraphistes, n'ait pas contribué davantage au classement des greniers d'abondance de l'épigraphie. Notre infériorité sur ce point tient à plusieurs causes : d'abord, au peu de goût des Français pour l'abnégation de l'effort collectif ; ensuite, au manque d'encouragement que certaines initiatives ont rencontré ; enfin, à la conscience avec laquelle les disciples de Foucart pratiquent la méthode exhaustive. On n'arrive pas, sans des retards infinis, à munir chaque texte d'un commentaire qui l'épuise. De là, dans la publication des résultats de certaines explorations capitales, une lenteur fâcheuse. Souhaitons que l'avenir nous dédommage du passé. Le jour où, sur tant de riches fondations de détail, l'École édifierait un ensemble définitif ; le jour où, mobilisant les talents et les dévouements dont il dispose, son chef actuel donnerait Delphes et Délos, la France regarderait d'un œil plus calme les longues annexions des Académies de Vienne et de Berlin ³.

Tandis que le développement de l'épigraphie à l'École est de date relativement récente, celui de l'archéologie figurée remonte au lendemain même du concordat de 1850. Ici, l'initiateur fut Beulé. Sans doute, cet esprit ouvert et facile eut moins de doctrine que de brillant. Il ne peut revendiquer, comme Foucart, comme Dumont, l'honneur d'avoir formé des élèves. Il n'en a pas moins été un précurseur. On ne lui refuserait pas sans injustice une concession perpétuelle à l'orée des Champs-Élysées de la science.

1. *Arch. Miss.*, 2^e série, t. VI, 1871, p. 1-445.

2. Dans la collection nouvelle que vient d'entreprendre l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres : *Inscriptiones graecae ad res romanas pertinentes*, Foucart a été chargé de la seconde partie (Grèce, Macédoine, Iles), et Haussoullier figure au nombre des auxiliaires nommés par l'Institut.

3. Un seul ouvrage technique à mentionner : le *Traité d'épigraphie grecque*, de Salomon Reinach (1885). Ce livre, utile et méritoire, se peut cependant passer que pour un essai.

De tous les travaux d'ensemble élaborés par ses cadets, celui qui atteste le plus formidable déploiement d'énergie est l'*Histoire de l'Art*, écrite par Perrot en collaboration avec Chipiez¹. Cette œuvre monumentale, d'un plan clair et symétrique, où les ailes s'ajoutent régulièrement aux ailes, est pour l'archéologie contemporaine ce que fut l'*Encyclopédie* du XVIII^e siècle pour les diverses branches du savoir



GEORGES PERROT⁴

humain : le rayon de bibliothèque où se dépose, en lumineuses assises, l'état actuel de nos connaissances. Des services de même nature sont rendus par le *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, dont il a été question déjà², et par la *Bibliothèque des monuments figurés*, véritable « thesaurus » d'érudition et de critique, grâce auquel des collections peu accessibles ont été mises à la portée de tous³. L'auteur de cet énorme répertoire, Salomon Reinach, a plus fait qu'aucun autre pour l'organisation du travail archéologique. Dès son retour de Grèce (1882), il entreprit ces vivantes *Chroniques d'Orient*, où il centralisa pendant treize ans, en y ajoutant beaucoup du sien, une infinité de renseignements précieux⁵. Avec non moins d'intelligence avisée, d'accent personnel et d'indépendance, Lechat, depuis 1895, nous donne périodiquement un *Bulletin archéologique*,

le rayon de bibliothèque où se dépose, en lumineuses assises, l'état actuel de nos connaissances. Des services de même nature sont rendus par le *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, dont il a été question déjà², et par la *Bibliothèque des monuments figurés*, véritable « thesaurus » d'érudition et de critique, grâce auquel des collections peu accessibles ont été mises à la portée de tous³. L'auteur de cet énorme répertoire, Salomon Reinach, a plus fait qu'aucun autre pour l'organisation du travail archéologique. Dès son retour de Grèce (1882), il entreprit ces vivantes *Chroniques*

1. *Histoire de l'Art dans l'Antiquité (Égypte, Assyrie, Phénicie, Judée, Asie Mineure, Perse, Grèce)*. Le premier volume date de 1882; le tome VIII vient de paraître (1898); le tome IX sera donné en livraisons à partir de 1901.

2. Voir plus haut, p. 383.

3. Les recueils jusqu'ici réédités sont : I (1888), le *Voyage archéologique en Grèce et en Asie Mineure (1842-1844)*, de Philippe Le Bas; II (1891), les *Peintures de vases antiques recueillies par Millin (1808) et Millingen (1813)*; III (1892), les *Antiquités du Bosphore cimmérien*; IV (1895), les *Pierres gravées* des collections Malborough et d'Orléans, des recueils d'Eckhel, Gori, Levesque de Gravelle, Mariette, Millin, Stosch. La *Bibliothèque* ne semble malheureusement pas devoir être continuée.

4. D'après une photographie de la maison Liébert.

5. Insérées de 1883 à 1896 dans la *Revue archéologique*, les *Chroniques d'Orient, documents sur les fouilles et découvertes dans l'Orient hellénique*, ont été par deux fois (1891 et 1896) réunies en volumes. La première série (1883 à 1890) est la plus importante. Dans la seconde (1891 à 1895), les notices sont plus sèches et contiennent moins d'inédit. On m'a dit que Salomon Reinach songeait à renouer la trame de ses informations critiques. Il serait à souhaiter qu'en reprenant ses bulletins il y fit une large place à l'illustration.

où il fixe, étape par étape, le mouvement des études qui lui sont chères¹.

Ce serait le lieu de signaler un certain nombre de catalogues, si les uns, comme celui du Musée de Sainte-Étienne², par Albert Dumont, et celui du Musée de Tchynili-Kiosk³, par Salomon Reinach, n'avaient été ultérieurement complétés et refondus⁴; si les autres, comme ceux des collections d'Athènes, par Collignon, Martha, De Ridder, ou des collections du Louvre, par Heuzey et Pottier, ne devaient être mentionnés plus utilement dans les catégories spéciales où ils rentrent. Rappelons aussi les grandes monographies qui ont cimenté l'union de l'École et de l'Académie de France: la *Macédoine*, d'Heuzey et Daumet; la *Galatie*, de Perrot et Guillaume; le *Golfe Latmique*, inachevé, de Rayet et Thomas; l'*Olympe*, de Monceaux et Laloux; l'*Épidaure*, de Lechat et Defrasse; la *Pergame*, nouvellement parue, de Collignon et Pontremoli. Ajoutons enfin que de nombreuses signatures d'artistes⁵, retrouvées au cours des explorations et des fouilles, ont éclairci plus d'une filiation obscure et révélé maint atelier inconnu.

La question des rapports de l'art grec, dans sa plus ancienne période, avec les civilisations orientales n'est ni la moins importante ni la moins complexe de toutes celles que discute présentement la science archéologique. Heuzey, le premier (1882), dans le premier volume de son admirable catalogue des terres cuites du Louvre, volume entièrement consacré aux figurines orientales et gréco-orientales,

1. La *Revue des Études grecques*, où il insère ses bulletins, en a jusqu'ici publié huit: I, t. VIII, 1895, p. 399-443; II et III, t. IX, 1896, p. 231-305 et 437-481; IV, t. X, 1897, p. 328-386; V, t. XI, 1898, p. 159-231; VI et VII, t. XII, 1899, p. 176-236 et 438-500; VIII, t. XIII, 1900, p. 373-412. Précédemment (1892-1894), la tâche dont s'acquitta maintenant Lechat avait été confiée à Diehl.

2. *Revue archéologique* d'octobre 1868, t. XVIII, p. 227-263.

3. *Catalogue du Musée impérial d'antiquités*, Constantinople, 1882.

4. Joubin a exécuté trois catalogues pour le Musée impérial ottoman: I, *Monuments funéraires, catalogue sommaire* (1^{re} édition, 1893; 2^e édition, 1898); II, *Catalogue des sculptures grecques, romaines, byzantines et franques* (1893); III, *Bronzes et bijoux, catalogue sommaire* (1898).

5. Les plus célèbres, celles de Mikkiadès et Archermos (*BCH.*, t. V, 1881, p. 272-278, et t. VII, 1883, p. 254-258), celle d'Iphicartidès (*ibid.*, t. XII, 1888, p. 463-479), proviennent de Délos. Autres signatures déliennes: Homolle, *Monuments grecs*, t. I, n° VIII, 1879, p. 37-54; *BCH.*, t. V, 1881, p. 461-468, et t. XVI, 1892, p. 479-484 (pour Télésimos, *ibid.*, t. XII, 1888, p. 419-424); S. Reinach, *ibid.*, t. VIII, 1884, p. 178-183 (Agasias d'Éphèse). Signatures thébaines: Foucart, *Rev. arch.* de 1875, t. XXIX, p. 110-115 (Lysippe et Polyclète le jeune); delphiques: Homolle, *BCH.*, t. XXIII, 1899, p. 378-388). École mégalo-politaine: Bérard, *ibid.*, t. XVII, 1893, p. 7-8. Voir d'ailleurs: 1^o le compte rendu des *Inchriften griechischer Bildhauer* de Lœvy, par Homolle (*Revue critique* du 7 février 1887, nouvelle série, t. XXIII, p. 100-107); 2^o les tables du *BCH.*, aux mots « signatures de sculpteurs » (table décennale, 1877-1886), et « signatures d'artistes » (table quinquennale, 1887-1891).

a traité, avec la plus fine pénétration, certaines parties de ce difficile problème. L'attrait qu'il y prit eut ce résultat de le passionner dès le début pour les restes de l'antique civilisation chaldéenne, rendus au jour par M. de Sarzec. Dans une double série de publications¹, le maître historien a étudié, avec une sagacité et une autorité croissantes, ces découvertes d'un intérêt capital. *Le vase d'argent d'Entéména*, une merveille merveilleusement commentée², est le dernier fanal qu'il ait allumé dans la nuit de ces origines millénaires. Ce fut encore par l'attention aiguë qu'il ne cessa de porter à l'art des peuples orientaux, à l'art des Phéniciens en particulier, dans ses relations avec l'art grec, qu'Heuzey sut discerner dans les sculptures proclamées suspectes du « Cerro de los Santos » les monuments d'un ancien art ibérique, mêlé d'éléments grecs et phéniciens. Ses conclusions, présentées dès 1890 à l'Institut³, reprises bientôt et développées avec une délicatesse incisive⁴, ne tardèrent pas à être confirmées (4 août 1897), d'une façon aussi imprévue qu'éclatante, par la découverte de la « Dame d'Elche »⁵.

De la question générale des origines de l'art grec se détache une question particulière, qui prend de jour en jour une importance plus grande : la question « mycénienne ». Elle a été brillamment discutée chez nous, où les deux principales thèses adverses ont eu pour champions, l'une, Reinach, l'autre, Pottier. Parmi les mémoires du premier, on citera : *Le mirage oriental* et *La sculpture en Europe avant les influences gréco-romaines*⁶; du second, on lira un article d'une méthode historique très sûre, intitulé *L'orfèvrerie mycénienne à propos d'un vase du Dipylon*⁷, et surtout, dans son *Catalogue des vases antiques de terre cuite* du Louvre⁸, le beau chapitre sur Mycènes, un des plus substantiels du livre.

1. I, *Découvertes en Chaldée par Ernest de Sarzec* (la première livraison date de 1884); II, *Les origines orientales de l'Art* (le tome 1^{er} a paru en 1891).

2. *Monuments et Mémoires (Fondation Piot)*, t. II, 1895, p. 5-28 et pl. I.

3. *C. R. Acad. Inscr.*, 4^e série, t. XVIII, p. 125-127.

4. *Revue d'assyriologie et d'archéologie orientale*, t. II, n^o 3, 1891, p. 96-114 = *BCH.*, t. XV, 1891, p. 608-625.

5. Voir plus haut, p. 378. Sur la « Dame d'Elche », cf. Lachat, *Rev. Études gr.*, t. XII, 1899, p. 211-219.

6. Inséré d'abord dans *L'Anthropologie*, t. IV, 1893, p. 539-578 et 699-732. *Le mirage oriental* a été réimprimé, avec quelques retouches, dans les *Chroniques d'Orient*, t. II, p. 509-565. Quant à *La sculpture en Europe*, après avoir été publiée aussi en articles dans *L'Anthropologie* (t. V-VII), elle fut tirée à part et réunie en volume (Musée de Saint-Germain, 1896).

7. *Rev. Études gr.*, t. VII, 1894, p. 117-132.

8. Première partie, 1896, p. 181-213.

L'École ne s'est occupée qu'incidemment d'architecture. Beulé, dans son *Histoire de l'Art grec avant Périclès* (1868)¹, a propagé quelques idées d'un caractère plus littéraire que scientifique, généralement démodées aujourd'hui ou gâtées, dans leurs parties saines, par des théories fausses. En somme, il n'y a d'essentiel à mentionner ici que les travaux des pensionnaires de l'Académie de France². Dans les monographies communes énumérées plus haut, l'exposé historique et critique est de l'Athénien; l'étude artistique et technique, planches, dessins, relevés, états actuels, restaurations, du Romain. C'est également un camarade de Rome, — Thomas à Milet, Nénot à Délos, Tournaire à Delphes³, — qui, pour toutes nos grandes fouilles, a été appelé comme architecte.

Arrivons à la plastique. Deux noms se détachent ici. A Rayet, qui représente l'énergie créatrice, avide de conquête et d'apostolat, s'opposent, en Collignon, la mesure, le charme, l'amour du juste milieu. Dans son *Histoire de la Sculpture grecque*⁴, l'élégant écrivain évite les affirmations tranchées et se range avec tact aux solutions les plus judicieuses. Les doctrinaires lui reprochent cette prudence. Elle ne saurait paraître excessive à ceux qui voient combien l'orthodoxie archéologique est changeante et à quel point la vérité d'hier est l'hérésie d'aujourd'hui. Les *Monuments de l'Art antique*, publiés par Rayet en 1884, avec le concours de Collignon, Martha et quelques autres, forment comme une suite de morceaux choisis de la sculpture, depuis la période archaïque jusqu'aux temps romains : ces morceaux ont été savamment commentés, tous avec goût, plusieurs avec force. Le *Répertoire de la statuaire grecque et romaine*⁵, que vient d'achever Salomon Reinach, équivaut, et c'est

1. Première partie, p. 1-310. Ce travail, extrait des t. XV et XVI de la *Revue générale de l'Architecture et des Travaux publics*, fut d'abord édité sous un autre titre : *L'Architecture au siècle de Pisistrate*, Paris, 1860.

2. On doit à Marcel Lambert un plan du versant méridional de l'Acropole pendant les fouilles de l'Asclépieion (*BCH.*, t. I, 1877, p. 169-170, et planche); à Blondel, des notes, présentées par Pottier, sur les monuments choragiques (*Ibid.*, t. III, 1879, p. 221-229); et un plan du sanctuaire des dieux étrangers à Délos (voir ci-dessus, p. 338, n. 4); à Blavette, des remarques sur les monuments d'Éléusis et un plan de l'enceinte sacrée de Déméter (*BCH.*, t. VIII, 1884, p. 254-264; IX, 1885, p. 65-67, et pl. D); à Nénot, un état actuel et une restauration de l'autel des cornes à Délos (*Ibid.*, t. VIII, 1884, pl. XVII-XIX, avec article d'Homolle, p. 417-438).

3. Voir plus haut, p. 361, n. 2; p. 333, n. 3; p. 308, n. 4.

4. Le premier volume a paru en 1892, le second en 1897.

5. T. I (1895) : *Clarac de poche, contenant les bas-reliefs de l'ancien Jouis du Louvre et les statues antiques du Musée de Sculpture de Clarac, avec une introduction, des notices et un index*; t. II (1898) : *Sept mille statues antiques, réunies pour la première fois, avec des notices et des index*.

dire son utilité, à un dictionnaire de la plastique ¹. Non moins utiles sont les catalogues des bronzes d'Athènes rédigés par De Ridder ².

Les tâtonnements de la statuaire grecque à ses débuts, ici, la formation du type féminin, là, l'évolution du type viril, ont été supérieurement retracés par Homolle et par Holleaux : par l'un, dans sa thèse sur les « Artémis » archaïques de Délos ³; par l'autre, dans la série de ses articles sur les « Apollons » archaïques de Perdico-Vrysi ⁴. Les recherches de l'heureux explorateur du Ptoïon sur des œuvres entre toutes difficiles à commenter sont des modèles d'anatomie archéologique ⁵.

Pour l'époque suivante, Lechat, dans ses mémoires aussi nourris qu'attentifs sur les figures archaïques de l'Acropole, sculptures en tuf ⁶, sculptures en marbre ⁷, s'est révélé le plus sagace des juges. Les morceaux qu'il a si lumineusement expertisés sont les maîtresses pièces de la période prépersique. A côté de ces compositions devenues célèbres, il en est d'autres d'une valeur à peine moindre : l'Héra de Samos, que Paul Girard acquit en 1879 pour le Louvre ⁸; la stèle de Dorylée, découverte en 1893 et que je fus le premier à faire connaître ⁹.

Aucun des grands ateliers de l'âge classique n'a été négligé par l'École. Homolle s'est efforcé de retrouver ceux d'où sortirent

1. Un recueil des bas-reliefs votifs grecs est en préparation (*BCH.*, t. XXII, 1898, p. 563). Collignon, qui en a pris l'initiative, s'est assuré du concours de divers Athéniens. Perdrizet ouvrira le feu en publiant les monuments d'Éleusis. Le chef de l'entreprise continuera en donnant les en-têtes de décrets. D'autres séries suivront, si l'Académie des Inscriptions le juge à propos.

2. *Catalogue des bronzes de la Société archéologique d'Athènes*, 1894; *Catalogue des bronzes trouvés sur l'Acropole d'Athènes*, 1896 (fasc. LXIX et LXXIV de la *Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome*).

3. *De antiquissimis Dianae simulacris deliacis*, Paris, 1885, avec 11 planches. — Cf. Holleaux, *BCH.*, t. XI, 1887, p. 1-5 et pl. VII (tête archaïque féminine trouvée au Ptoïon).

4. Marbres : *BCH.*, t. X, 1886, p. 66-80 et pl. IV et VII; p. 98-101 et pl. V; p. 269-275 et pl. VI (torse; cf. t. XI, p. 275-287 et pl. XIII-XIV, statue complète); t. XI, 1887, p. 177-200 et pl. VIII. — Bronzes : *ibid.*, t. X, 1886, p. 190-199 et pl. VIII-IX; t. XI, 1887, p. 354-363 et pl. IX-X.

5. On notera que les fouilles de Delphes ont ajouté quelques exemplaires phocidiens à la série béotienne des « Apollons » primitifs.

6. *Rev. arch.* de 1891, t. XVII, p. 304-333; t. XVIII, p. 12-44, 137-157, 280-299, et pl. X-XVII; *Mélanges Weil*, 1898, p. 249-272.

7. *Rev. arch.* de 1889, t. XIV, p. 396-402, et pl. XXIII; *BCH.*, t. XIV, 1890, p. 121-124, 301-302, 552-586, et pl. VI-VI bis; t. XVI, 1892, p. 177-213 (cf. p. 344-345) et 485-528.

8. *BCH.*, t. IV, 1880, p. 483-493 et pl. XIII-XIV (voir ci-dessus, p. 211).

9. *Ibid.*, t. XVIII, 1894, p. 129-136 et pl. IV bis (cf. Lechat, *Rev. Études gr.*, t. IX, 1896, p. 250-251). Mon compagnon de route Henri Ouvré fut de moitié dans la trouvaille et dans la publication (cf. plus haut, p. 354).

l'Aurige et les Danseuses de la colonne d'acanthé¹; Pottier a spirituellement indiqué, sous forme de préterition, celui auquel on serait tenté d'attribuer la « Tête au cécryphale »². L'Acropole de Beulé contient des pages éclatantes sur les sculptures du Parthénon, sur les Caryatides de l'Érechthéion, sur les Victoires de la balustrade du temple d'Athéna Niké. Couve, en découvrant le Diadumène de Délos, Paris, en signalant le Diadumène de Madrid, ont contribué à nous mieux renseigner sur le chef-d'œuvre de Polyclète³. Les bas-reliefs praxitéliens de Mantinée, exhumés par Fougères, n'ont été nulle part commentés avec plus de force et de justesse que dans ses propres travaux⁴. C'est encore une découverte personnelle, celle du Gaulois blessé de Délos, qui permit à Salomon Reinach d'apprécier les traits marquants de l'école de Pergame⁵. Dans le dernier chapitre de *Pergame*, Collignon vient de résumer à son tour les caractères généraux de l'art de cour en vogue auprès des Attalides.



LA COLONNE D'ACANTHE
Fouilles de l'École française à Delphes.

1. Aurige : *C. R. Acad. Inscr.*, 1896, t. XXIV, p. 362-384 et pl. I-III; *Monuments et Mémoires (Fondation Piot)*, t. IV, 1897, p. 169-208 et pl. XV-XVI; *BCH.*, t. XXI, 1897, p. 579-583 (cf. Lechat, *Rev. Études gr.*, t. IX, 1896, p. 455-457, et t. XII, 1899, p. 179-183). — Colonne d'acanthé : *BCH.*, t. XXI, 1897, p. 603-614 (cf. Lechat, *Rev. Études gr.*, t. XII, 1899, p. 195-196).

2. *BCH.*, t. XX, 1896, p. 445-458 et pl. XVII-XVIII (cf. Lechat, *Rev. Études gr.*, t. XI, 1898, p. 196-197).

3. *Monuments et Mémoires (Fondation Piot)*, t. III, 1896, p. 137-153 et pl. XIV-XV (Diadumène de Délos); t. IV, 1897, p. 53-75 et pl. VIII-IX (Diadumène de Madrid). Cf. Lechat, *Rev. Études gr.*, t. XI, 1898, p. 199-202.

4. Voir *Mantinée*, appendice II, p. 543-564 et pl. I-IV (cf. Lechat, *Rev. Études gr.*, t. XII, 1899, p. 234-236, et XIII, 1900, p. 394).

5. *BCH.*, t. XIII, 1889, p. 113-130 et pl. I-II.

Sur les délicieuses créations des coroplastes grecs, nous avons à citer plusieurs ouvrages d'ensemble : *Les figurines antiques de terre cuite du Musée du Louvre*, par Heuzey, superbe atlas de cinquante-six planches avec des notices fort courtes, mais documentées et substantielles¹; le *Catalogue des figurines antiques de terre cuite du Musée du Louvre*, par le même, catalogue admirable et qui, sous son air modeste de petit almanach populaire, n'en est pas moins un livre de science exquise et profonde²; *Les statuettes de terre cuite dans l'Antiquité*³, où Pottier a su lui aussi enfermer une érudition si savoureuse; le *Catalogue des figurines en terre cuite du Musée de la Société archéologique d'Athènes*⁴, par Martha, avec une introduction qui renferme ce que l'on a écrit de plus instructif sur l'industrie et la technique des coroplastes; enfin, les deux séries de notices rédigées par Cartault pour la collection Lécuyer⁵. Parmi les dissertations de détail, on mentionnera celles qui ont eu pour objet les figurines de Tanagre. Ici, le connaisseur à la fois si vibrant et si sûr qu'était Rayet fut le premier à ouvrir la voie⁶. Nul, après lui, n'a mieux apprécié ces merveilles de grâce fine et svelte, pas même Heuzey, dont les articles⁷, qui sont un pur délice, revêtent des tendances symboliques naturellement sujettes à contestation. Pour Myrina, les deux volumes où Pottier et Reinach ont étudié les pittoresques « poupées » de sa nécropole, nous sont déjà connus⁸. Reinach a également caractérisé la fabrique de Smyrne⁹.

*La peinture antique*¹⁰, de Paul Girard, est un travail de vulgarisation, mais où l'on trouve à peu près tout ce qu'il est possible de

1. Paris, 1883. Les planches ont été gravées par Jacquet.

2. Le tome I^{er}, entièrement consacré aux figurines orientales et gréco-orientales (voir ci-dessus, p. 389), a paru en 1882. Jamot doit continuer le travail avec Heuzey.

3. Paris, 1890, avec 92 gravures (*Bibliothèque des Merveilles*).

4. *Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome*, fasc. XVI, 1880.

5. I. *Collection Camille Lécuyer, terres cuites antiques trouvées en Grèce et en Asie Mineure*, Paris, 1882-1885, avec 117 planches; II. *Terres cuites grecques photographiées d'après les originaux des collections privées de France et des Musées d'Athènes*, Paris, 1890, avec 29 planches. — Nous n'avons pas à nous prononcer sur les questions d'authenticité soulevées par cette double publication.

6. *Études d'archéologie et d'art*, p. 275-324 (extrait de la *Gazette des Beaux-Arts* de 1875).

7. *Recherches sur les figures de femmes voilées dans l'art grec (Monuments grecs, t. I, n^o 2, 1873, p. 5-22, et n^o 3, 1874, p. 1-28, avec 2 planches); Nouvelles Recherches sur les terres cuites grecques (Ibid., n^o 5, 1876, p. 1-24, avec planche).*

8. Voir ci-dessus, p. 357.

9. *Mélanges Graux*, 1884, p. 143-158, avec planche.

10. *Bibliothèque de l'enseignement des Beaux-Arts*, Paris, 1891, avec 205 gravures. — *L'Essai sur la peinture de genre dans l'Antiquité*, de Gebhart (*Arch. Miss.*, 2^e série, t. V, 1868, p. 1-62), relève de la littérature et non de l'archéologie.

savoir aujourd'hui sur cet art si mal connu. *Le cratère d'Orviète et les jeux de physionomie dans la céramique grecque*¹, du même, constituent une étude précieuse sur certaines fresques de Polygnote. *La polychromie dans la sculpture grecque*², de Collignon, traite moins de la peinture proprement dite que de l'application de la couleur à la sculpture. Pottier, en quelques pages d'une nouveauté précise et lumineuse³, qui resteront au nombre de ses plus originales découvertes, a retracé l'emploi du modèle projeté par silhouette dans les ateliers du VII^e et du VI^e siècle, jusqu'au moment où Gimon de Cléones inventa l'art des raccourcis.

Nos archéologues n'ont pas prêté moins d'attention aux vases peints qu'aux terres cuites. Deux grands ouvrages de fond, qu'interrompit la mort de leurs auteurs, furent achevés par des mains pieuses : *Les céramiques de la Grèce propre*⁴, d'Albert Dumont, par Pottier; *l'Histoire de la céramique grecque*⁵, d'Olivier Rayet, par Collignon. Mais l'œuvre capitale, à en juger par ce qui a déjà paru, sera l'inventaire en double série, catalogue et album, des vases antiques du Louvre⁶, où Pottier, à l'exemple d'Heuzey, met le goût le plus délicat au service de la science la plus pénétrante. De son côté, Salomon Reinach vient d'achever la publication d'un *Répertoire des vases peints grecs et étrusques*⁷, qui rendra pour la céramographie le même genre de services que son *Répertoire de la statuaire* pour la plastique. Antérieurement, l'infatigable érudit avait réédité les recueils de Millin et Millingen⁸. Le *Catalogue*

1. *Monuments grecs*, t. II, nos 23-25, 1895-1897, p. 7-52.

2. *Petite Bibliothèque d'art et d'archéologie*, t. XXIII, Paris, 1898.

3. *Le dessin par ombre portée chez les Grecs*, dans la *Rev. Études gr.*, t. XI, 1898, p. 355-388, avec 16 figures (cf. Lechat, *ibid.*, t. XII, 1899, p. 225-227). — On n'oubliera pas que le *Catalogue des vases antiques* du Louvre, dont il est question ci-dessous, note 6, porte en sous-titre : *Études sur l'histoire de la peinture et du dessin dans l'Antiquité*.

4. T. I, 1888, avec 40 planches et 53 vignettes; t. II, 1890, avec 42 planches et 16 vignettes. La partie artistique est l'œuvre de Chaplain.

5. Paris, 1888, avec 145 figures et 16 planches.

6. I : *Catalogue des vases antiques de terre cuite* (la première partie, *Les origines*, a paru en 1896; la seconde, *L'École ionienne*, en 1899; la troisième, *L'École attique*, est en préparation); II (album) : *Vases antiques du Louvre* (le premier volume, contenant 51 planches, a paru en 1897; la publication du second est imminente). Avec un rare esprit d'abnégation, Pottier, dans son album, ne donne que des vases non encore dessinés. Il se contente de décrire les autres, sans les reproduire à nouveau. Ce sont naturellement les plus beaux dont il se prive ainsi.

7. T. I, 1899; t. II, 1900, avec des notices et un index.

8. *Peintures de vases antiques recueillies par Millin (1808) et Millingen (1813)*, Paris, 1891 (deuxième fascicule de la *Bibliothèque des monuments figurés*), avec 113 planches.

des vases peints du Musée de la Société archéologique d'Athènes 1, par Collignon, fut, à sa date (1877), une publication méritoire et d'un salubre exemple. Une refonte du travail ayant été rendue nécessaire par l'accroissement des séries et leur transfert du Polytechnion au Musée national, Couve l'entreprit 2. Son état de santé l'empêcha de poursuivre. Il put donner cependant, avant d'être vaincu par le mal, quelques-unes de ses notes 3.

Aux publications d'ensemble s'ajoutent les articles de détail. Dans ses recherches sur les *Vases à reliefs provenant de Grèce* 4, Pottier a démontré qu'il fallait restituer aux Hellènes une industrie dont on avait jusqu'ici fait honneur aux Étrusques. *Les représentations allégoriques dans les peintures de vases grecs* n'ont pas été moins finement analysées par lui 5. Dans *Grèce et Japon* 6, il a mis en lumière, avec la sûreté habituelle de son goût, les ressemblances étonnantes qu'on peut relever entre l'art des peintres ou dessinateurs japonais et celui des peintres céramistes grecs. Signalons encore trois notables mémoires : l'un, de Salomon Reinach, sur les sarcophages de Clazomène 7; les autres, de Collignon et de Pottier, sur le vase archaïque de Cléomènes 8.

Pour la glyptique, en rééditant sous le titre de *Pierres gravées* un certain nombre de recueils anciens, peu communs et peu connus 9, Salomon Reinach a facilité des recherches que l'on avait, dans ces derniers temps, beaucoup trop négligées 10.

L'École a peu cultivé la numismatique. Un livre qui eut jadis un légitime succès, mais que des travaux plus récents ont rejeté dans l'ombre, *Les monnaies d'Athènes*, par Beulé 11, quelques articles ou

1. *Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome*, fasc. III, avec 7 planches.

2. Jules Girard, Rpp. XXXII (10 février 1893), p. 7-8. L'œuvre, complétée par De Ridder, va paraître avec une introduction de Collignon.

3. *BCH.*, t. XXI, 1897, p. 444-474; t. XXII, 1898, p. 273-302, et pl. VII.

4. *Monuments grecs*, t. II, nos 14-16, 1885-1888, p. 43-59, et pl. VIII.

5. *Ibid.*, nos 17-18, 1889-1890, p. 1-33, et pl. IX-X.

6. *Gazette des Beaux-Arts*, 3^e période, t. IV, 1890, p. 105-132.

7. *Rev. Études gr.*, t. VIII, 1895, p. 161-182, avec planche.

8. *Monuments grecs*, t. II, nos 23-25, 1895-1897, p. 53-67, et pl. XVI-XVII (Collignon); *Rev. arch.* de 1900, t. XXXVII, p. 181-203, et pl. XIII-XIV (Pottier).

9. *Pierres gravées des collections Malborough et d'Orléans, des recueils d'Eckhel, Gori, Levesque de Gravelle, Mariette, Millin, Stosch*, Paris, 1805 (quatrième fascicule de la *Bibliothèque des monuments figurés*), avec 137 planches.

10. Pérdrizet semble attiré de ce côté, comme en témoigne son compte rendu de Babelon, *Collection Pauvert de la Chapelle*, dans la *Revue des Études anciennes*, t. II, 1900, p. 372-382.

11. Paris, 1858 (cf. *C. R. Acad. Inscr.*, t. III, 1859, p. 150-151).

notes d'Albert Dumont¹, Vidal-Lablache², Engel³, Gabriel Millet⁴, voilà tout ce que nous avons à mentionner⁵.

La philologie nous offre un champ plus riche. Non pas que les pupilles de l'Académie aient toujours répondu, autant que celle-ci l'eût souhaité, à ses invitations pressantes. Egger se plaignit plus d'une fois que les études de linguistique fussent au nombre des questions les plus sacrifiées⁶. Il y eut cependant, de loin en loin, quelques initiatives heureuses. Les épigraphistes, en premier lieu, n'ont jamais publié d'inscriptions de valeur sans les accompagner d'observations relatives au dialecte. Parmi les meilleurs travaux de ce genre, on citera ceux de Foucart⁷, Riemann⁸, Reinach⁹, sur l'orthographe et la grammaire attiques; de Beaudouin, sur le rhotacisme éléen et laconien¹⁰; d'Homolle, sur le delphique primitif¹¹.

D'autre part, la recherche et la description des manuscrits ne furent pas sans attirer nos voyageurs, en particulier ceux qui visitèrent le couvent de Saint-Jean à Patmos¹². Mais, dans cet ordre d'idées, les services qu'il convient de mettre en vedette sont ceux de Wescher, Blondel et Riemann. Au premier, on doit plusieurs fragments inédits d'historiens grecs¹³, et deux éditions savantes¹⁴.

1. *Mél. d'arch. et d'épigr.*, p. 597-606 (médaille au type de Jésus Sauveur chalcéen); p. 116-154 et 607-620 (métrologie grecque et byzantine).

2. *Bull. École fr. Ath.*, nos V et VI, nov.-déc. 1868, p. 77-80 (monnaie byzantine).

3. *BCH.*, t. VIII, 1884, p. 1-21, et pl. I-VI (tessères grecques en plomb).

4. *Ibid.*, t. XVII, 1893, p. 69-80 (plombs byzantine).

5. Les monnaies trouvées à Delphes, dans les dernières fouilles, ont été publiées par Svoronos (*BCH.*, t. XX, 1896, p. 5-54), et Caron (*Ibid.*, t. XXI, 1897, p. 26-39).

6. Rpp. X (1^{er} août 1862), p. 126; Rpp. XIV (29 novembre 1872), p. 9-11.

7. *Rev. de Philologie*, t. I, 1877, p. 35-39 (*Notes sur l'orthographe attique d'après les inscriptions*). — On doit aussi à Foucart d'excellentes remarques sur deux épigrammes de l'*Anthologie*; la dédicace des Thespiens (*BCH.*, t. III, 1879, p. 457-458) et le pont du Céphise (*Rev. de Philol.*, t. XVII, 1893, p. 161-163).

8. *BCH.*, t. III, 1879, p. 492-507, et t. IV, 1880, p. 146-153 (*Notes sur l'orthographe attique*); *Rev. de Philologie*, t. V, 1881, p. 145-180, et t. IX, 1885, p. 49-99 (*Le dialecte attique d'après les inscriptions*).

9. *Traité d'épigraphie grecque*, 1885, p. 237-293 (*Orthographe et grammaire des inscriptions*). Pour le mémoire sur les arétalogues, voir ci-dessus, p. 384.

10. *Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux*, t. III, 1881, p. 423-428.

11. *BCH.*, t. XIX, 1895, p. 15-28. — Du même, lire (*Mélanges Weil*, p. 207-224), à propos des offrandes delphiques des fils de Deinoménès, une remarquable discussion sur une épigramme de Simonide, et (*BCH.*, t. VI, 1882, p. 608-612), à propos d'un marbre délien, une correction aux *Antiquités judaïques* de l'historien Josèphe.

12. Aux renvois donnés ci-dessus, p. 347, ajouter: Riemann. *BCH.*, t. I, 1877, p. 182-194 (*Remarques sur les scholies de Démosthène et d'Eschine du manuscrit de Patmos*).

13. *Rev. arch.* de 1867, t. XVI, p. 363-368, et de 1868, t. XVII, p. 177-188 (Ariatodème), 401-407 (anonyme); t. XVIII, p. 86-94 (Priscus); de 1869, t. XIX, p. 50-60 et 124-130 (Polybe).

14. *Poliorettique des Grecs*, Paris, 1867; *Dionysii Byzantii de Bosphori navigatione*, Paris, 1874.

Le second, en 1868, entreprit de publier les *Apocritica* de Macarius Magnès, dont le manuscrit, égaré depuis le XVI^e siècle, venait d'être retrouvé en Épire¹. Ralentie par sa maladie et interrompue par sa mort, l'œuvre n'en fut pas moins terminée grâce au dévouement et à la science de Foucart². Le troisième profita de son année d'Italie (1875) pour examiner le manuscrit des *Helléniques* à l'Ambrosienne



OTHON RIEMANN

de Milan. Il offrit ensuite au public les résultats de son travail, avec un spécimen d'édition critique³. Une thèse fut le couronnement de ces recherches⁴. L'exactitude, la rigueur, la solidité qui la distinguent en font un instrument indispensable pour quiconque aspire à constituer le texte de Xénophon.

Nulle part, mieux qu'à l'École, on n'est en mesure d'apprendre le vocabulaire et la syntaxe du grec moderne. Que l'on explore ou que l'on fouille, le contact prolongé avec les gens du peuple invite à recueillir tout ce qui regarde leur idiome et leurs coutumes : mots et formes, contes, chants, légendes, noms de lieux.

Dès 1853, Beulé se demanda si l'on pouvait, comparaison faite entre le grec classique et le néo-grec, conclure à l'existence d'une langue populaire chez les anciens Hellènes⁵. Après lui, Bazin, en parcourant l'Étolie (1860-1861), releva de curieuses particularités dialectales⁷, pendant que Wescher éditait deux chants populaires de Carpathos⁸, notés par lui à Rhodes en 1862. Leur camarade Deville a plus de titres encore à notre reconnaissance. Ses deux thèses de doctorat témoignent d'un goût décidé pour la grammaire et le folklore. Dans

1. Il fut aussitôt signalé par Albert Dumont (*C. R. Acad. Inscr.*, 2^e série, t. III, 1867, p. 138).

2. *Macarii Magneti quae supersunt ex inedito codice*, Paris, 1876. — Cf. la thèse de l'abbé Duchesne, *De Macario Magne et scriptis ejus*, Paris, 1877.

3. *BCH.*, t. II, 1878, p. 133-161.

4. *Qua rei criticae tractandae ratione Hellenicon Xenophontis textus constituendus sit*, Paris, 1879.

5. D'après la planche qui accompagne la notice de Goelzer dans *Le Centenaire de l'École normale*, Paris, Hachette, 1895.

6. *An vulgaris lingua apud veteres Graecos exsisterit?* Il s'est prononcé pour l'affirmative.

7. *Arch. Miss.*, 2^e série, t. I, 1864, p. 290-291.

8. *Rev. arch.* de 1863, t. VIII, p. 491-495.

l'une¹, il analyse finement les mœurs du peuple grec, étudie avec soin le vocabulaire des chants qu'il cite, en donne plusieurs inédits. S'il n'a pas toujours suffisamment respecté les traits caractéristiques des dialectes auxquels appartiennent ces poésies, comment lui tiendrait-on rigueur, quand la grande publication de Passow elle-même n'est pas exempte de ce défaut? L'autre, son *Étude sur le dialecte tzaconien* (1866), marque une date. Issue d'observations faites sur place², rigoureusement composée, cherchant à rendre compte de presque tous les points délicats, elle est le premier travail d'ensemble qu'ait inspiré un dialecte néo-grec, le plus intéressant de tous par ses attaches anciennes, et, malgré ses imperfections, elle laisse loin derrière elle le mémoire de Thiersch sur le même sujet. Sans doute, elle a été dépassée à son tour, et ceux qui s'occupent de romainque sont assez portés à la dédaigner aujourd'hui. Mais on notera qu'au temps où elle fut entreprise, la linguistique n'était pas encore en possession de méthodes perfectionnées et que l'auteur trouvait un secours médiocre dans les productions antérieures. Toutes proportions gardées, Deville a beaucoup fourni à la science.

Son exemple resta malheureusement isolé. Le néo-grec ne fut l'objet d'aucun livre nouveau jusqu'au jour où Albert Dumont fut appelé à diriger la mission. Le maître sagace estima que l'exploration épigraphique et archéologique d'une contrée ne serait vraiment féconde qu'à la condition de se combiner avec la recherche philologique. Il ne voulut plus que l'étude des monuments anciens fit tort à l'observation des parlars modernes. Dans sa pensée, l'École, où entraient maintenant des agrégés de grammaire³, élèves des Thurot, des Bréal, des Bergaigne, devait, par une série de monographies spéciales, procéder à une enquête d'ensemble sur le romainque et attacher ainsi son nom à une œuvre de longue haleine. Ce plan ne reçut qu'un commencement d'exécution. Beaudouin fut envoyé à Chypre⁴. De son voyage, il rapporta toute une collection de matériaux dont plusieurs furent immédiatement publiés⁵. Cinq ans plus tard (1884), il donna son *Étude du dialecte chypriote médiéval et moderne*, qui fixe l'état présent de l'idiome parlé dans l'île et en détermine l'évolution chronologique au Moyen-Age. Deux

1. *De popularibus cantilenis apud recentiores Græcos*, Paris, 1866.

2. Voir plus haut, p. 292.

3. Voir plus haut, p. 179-180.

4. Voir plus haut, p. 373.

5. *BCH.*, t. III, 1879, p. 110-130 et 202-211 (particularités du dialecte chypriote).

appendices, l'un sur le dialecte de Carpathos¹, l'autre sur une catégorie de mots cités par Ducange et Meursius, complètent l'ouvrage, dont les spécialistes font le plus grand cas. En même temps, l'auteur abordait la « question de la langue » (τὸ ζήτημα τῆς γλώσσης), qui, depuis un siècle, passionne et divise les savants grecs. Les opinions de Coraï sur les moyens de fixer et d'épurer l'idiome vulgaire furent excellemment discutées par lui².

Après Beaudouin, comme après Deville, les recherches de dialectologie subirent une longue éclipse. Deux faits semblent devoir leur donner un nouveau branle : les fouilles de Delphes et la renaissance des études byzantines. Le butin du philologue est une des richesses delphiques. Il y a dix ans, le dialecte de Delphes n'était guère représenté que par des inscriptions d'époque étolienne et romaine. Or, la langue de ces textes, on peut l'affirmer maintenant, n'est plus le delphique. Le delphique a dû disparaître, vers la fin du IV^e siècle, devant la langue commune, qui elle-même, cent ans plus tard, recula devant l'étolien. Cette crise des IV^e et III^e siècles, nous avons aujourd'hui assez de documents pour l'étudier. Quant à l'idiome antérieur, les règlements de la phratrie des Labyades et d'autres inscriptions, encore plus archaïques, réparties sur l'ensemble du V^e siècle, permettent d'en suivre le développement. La découverte est d'importance. L'attique mis à part, il n'y a, dans toute la dialectologie grecque, que le parler de Delphes dont on puisse reconstituer, non seulement la grammaire, mais l'histoire. Cette histoire, qui compte deux révolutions et embrasse plus de six siècles, Fournier a reçu mission de l'écrire. Son mémoire sur le delphique³, auquel il a préludé par quelques observations pleines d'intérêt⁴, entraînera, selon toute apparence, une classification nouvelle des idiomes congénères.

L'ouvrage fini⁵, il est possible que ce genre de recherches soit de nouveau abandonné. On n'en saurait être surpris. L'École n'aura sans doute pas une seconde fois la fortune d'exhumer un dialecte, et lorsqu'il s'agit d'une langue morte, des travaux comme ceux de Foucart, Riemann, Reinach sur la grammaire attique, de Beaudouin sur le rhotacisme éléen et laconien se font, non sur les pierres mêmes, mais d'après les recueils épigraphiques, et plus utilement à Paris ou

1. Voir plus haut, p. 345.

2. *Quid Korais de neohellenica dialecto senserit*, Paris, 1883.

3. *Analysé par Müntz*, Rpp. XXXVIII (12 mai 1899), p. 11-13.

4. *BCH.*, t. XXI, 1897, p. 590-592.

5. Paul Fournier le donnera comme thèse, sous ce titre : *Le delphique et ses congénères. Grammaire historique des dialectes grecs d'Outre-Pinde.*

à Bordeaux qu'en Grèce. Il en va tout autrement d'une langue vivante. Sur ce point, il serait à désirer que M. Homolle parvint à fixer une tradition qu'Albert Dumont avait cru un instant pouvoir établir. En dehors du néo-grec, dont les variétés, romaine d'Asie, des Sept-Iles, de Crète, du Péloponnèse, demandent toujours à être examinées, il est un idiome qui fut longtemps méconnu et qui, entré depuis peu dans la comparaison indo-européenne, n'y occupe encore qu'un rang secondaire. Il se parle à Lefkina, aux portes d'Athènes. Qui sait les lois que la connaissance de son vocabulaire et de sa syntaxe permettrait de préciser ou même de découvrir? Un jour peut-être, dans la maison du Lycabette, entre l'archéologue et l'épigraphiste qui y sont de fondation, à côté de l'helléniste, du byzantinologue ou du géographe, on rencontrera, s'il est permis de terminer par un barbarisme des pages consacrées à la grammaire, un « albanisant ».

Les études byzantines, que tant de liens rattachent à la philologie néo-grecque, ont de tout temps attiré l'attention de l'École. Nos plus sagaces explorateurs, Mézières¹, Delacoulonche², Heuzey³, Fustel de Coulanges⁴, Perrot⁵, n'ont jamais négligé de les comprendre dans leur description méthodique des vestiges du passé. D'autres en firent l'objet spécial de leurs envois. En 1853, Lebarbier, suivant de près Guérin à Patmos⁶, y copiait quatorze bulles qui lui fournirent les matériaux d'un opuscule sur le fondateur du monastère⁷. Compulsant ensuite les manuscrits de la bibliothèque du Saint-Sépulcre à

1. *Mémoire sur le Pélion et l'Ossa*, dans les *Arch. Miss.*, t. III, p. 244-250 (couvent de Saint-Dimitri, avec plan de Normand).

2. *Mémoire sur le berceau de la puissance macédonienne*, dans les *Arch. Miss.*, t. VIII, p. 270-276 (inscriptions byzantines de Verria).

3. Dans *Le mont Olympe et l'Acarnanie*, il passe en revue, avec un charme inimitable, les ruines byzantines, les monastères, les populations, les légendes, et rappelle les événements historiques du Moyen-Age. Dans la *Mission de Macédoine*, il publie des pièces de toute nature, monuments figurés, inscriptions, manuscrits, chartes, bulles d'or : p. 13-14 (Cavalla); p. 96 (Philippe); p. 203 (Palatiza); p. 321 (Treskavetz); p. 340 (Okhrida); p. 357-359 et 362-370 (Durazzo); p. 440-456 (Thessalie); pl. V (fragments de Dérekler).

4. *Mémoire sur l'île de Chio*, dans les *Arch. Miss.*, t. V, surtout les p. 576-588 (monastère de Néamoni) et 589-620 (domination génoise et turque).

5. *Exploration de la Galatie*, p. 17-19 (Héraclée pontique); p. 65-66 (Hadriani); p. 126 (Altun-Tach); p. 171-172 (Vezir-Keupru); p. 204 (le christianisme en Galatie); p. 240-241, 263 et 270-271 (Ancyre); p. 296, 299, 315, 317 (transformation de l'Augusteum en église chrétienne); p. 281 (Assaril-Kaia); p. 339 (Aladja); p. 376 (Amasia).

6. Voir ci-dessus, p. 347.

7. *Saint-Christodoule et la réforme des couvents grecs au XI^e siècle, d'après les bulles d'or inédites du monastère de Saint-Jean l'évangéliste à Patmos, découvertes en 1857*, Paris, 1863, chez Didot.

Constantinople (1854-1856)¹, il revenait avec un travail de quinze cents pages, où abondaient les documents inédits. Mais de cet effort plein de promesses, comme d'un séjour au mont Athos (1855)², aucune publication n'est résultée. Un peu plus tard, Petit de Julleville donna ses *Recherches sur l'emplacement et le vocable des églises chrétiennes en Grèce*³, et Armingaud son *Histoire des relations de Venise avec l'empire d'Orient depuis la fondation de la république jusqu'à la prise de Constantinople au XIII^e siècle*⁴. L'édition des *Apocritica* de Macarius Magnès, par Blondel, a été signalée en son lieu⁵.

Jusque vers 1875, ce courant byzantin n'eut rien de systématique. Albert Dumont essaya de lui imprimer une direction régulière. Lui-même, il aborda, non sans bonheur, plusieurs sujets d'archéologie et d'histoire ecclésiastique⁶. D'autre part, il ouvrit le *Bulletin* à des érudits tels que Schlumberger, Paparrigopoulos, Néroutsos-bey, Clon Stéphanos, Sakkélion, Paul et Spyridon Lambros. Enfin, il suscita d'heureuses vocations. Pour ne pas revenir sur la mission philologique dont il investit Beaudouin, ce fut sur son conseil que Duchesne et Bayet se vouèrent à l'épigraphie néo-grecque et songèrent à un *Corpus* des inscriptions chrétiennes antérieures au VII^e siècle. Partiellement réalisé⁷, ce projet ne cessa jamais d'être à l'ordre du jour. Bayet en présenta jadis un chapitre, celui de l'Attique⁸; plus tard, appelé à diriger l'École archéologique de Rome, l'abbé Duchesne le reprit sous forme de préface à une refonte de l'*Oriens christianus*⁹. Héritier lui aussi des vues d'Albert Dumont, M. Homolle engageait de son côté Millet et Laurent à préparer le recueil

1. Sur la mission de Lebarbier à Constantinople : Guignaut, Rpp. IV (18 août 1854), p. 415; Rpp. V (10 août 1855), p. 467-468; Rpp. VI (8 août 1856), p. 643-648.

2. Sur la mission de Lebarbier au mont Athos : Guignaut, Rpp. V (10 août 1855), p. 468; Brunet de Presle, *C. R. Acad. Inscr.*, t. II, 1858, p. 44; Langlois, *Le mont Athos*, 1867, p. 29-30.

3. Voir plus haut, p. 283, n. 3.

4. *Arch. Miss.*, 2^e série, t. IV, p. 299-443. Commencé en 1863, le mémoire fut achevé en 1865 (*C. R. Acad. Inscr.*, 2^e série, t. I, p. 77-78).

5. Voir plus haut, p. 398.

6. *Mélanges d'archéologie et d'épigraphie*, p. 582-620.

7. Cf. Duchesne, *BCH.*, t. II, 1878, p. 289-299 (Bithynie); t. XI, 1887, p. 311-317 (Lydie); t. IV, 1880, p. 195-205, et t. VII, 1883, p. 230-246 (Isaurie); t. III, 1879, p. 144-146 (Béotie).

8. *BCH.*, t. I, 1877, p. 391-408; II, 1878, p. 31-35, 162-170, et *De titulis Atticae christianis antiquissimis commentatio historica et epigraphica*, Paris, 1878.

9. C'est à son instigation que le répertoire des inscriptions chrétiennes grecques de l'Asie Mineure fut dressé par Franz Cumont dans le recueil de l'École française de Rome (*Mél. d'arch. et d'hist.*, t. XV, 1895, p. 245-299).

des textes épigraphiques byzantins¹. Pour le plus grand bien de la science, les deux idées ont été fondues en une seule, et, d'un commun accord, on s'est arrêté au plan qui suit² : sans attendre le *Corpus* définitif, qui exigera de longues années d'efforts et une collaboration multiple, MM. Cumont et Laurent rédigeront un *Corpus* provisoire. Les monuments connus y seront imprimés en caractères courants, après avoir été ou collationnés sur les originaux, ou contrôlés sur des estampages, ou pour le moins soumis à une révision critique. Diehl, en ces derniers temps, a fourni une contribution précieuse au futur *Corpus* christiano-byzantin³.

Archéologiquement, l'influence d'Albert Dumont n'a pas été moins féconde. Ici, des deux auteurs de la *Mission au mont Athos*⁴, c'est Bayet qui prend la tête. Dans ses *Recherches pour servir à l'histoire de la peinture et de la sculpture chrétiennes en Orient avant la querelle des Iconoclastes* (1879)⁵, un peu plus tard, dans *L'Art byzantin*⁶, il a su débrouiller les difficiles questions d'origines, réunir en un tout systématique les éléments épars, dégager les traits saillants avec une précision et une justesse qui n'ont point été dépassées, établir les principes sur lesquels les plus récentes études s'appuient encore. Il a su aussi, le premier, apprécier la réelle valeur de cet art, en goûter la séduction particulière et mettre au service de vues pénétrantes une délicate sensibilité.

Après lui, Diehl, qui forme la transition entre le triennat et l'époque actuelle, a concentré son attention sur des monuments de la seconde période : église de Saint-Luc en Phocide⁷, mosaïques de Nicée⁸, peintures de l'Italie méridionale⁹. Ses travaux relient

1. Indépendamment de leurs recherches dans le Péloponnèse, en Macédoine et en Thrace, sur le Bosphore, à Trébizonde (ci-dessus, p. 231, 292, 355), Millet et Laurent ont dépouillé, celui-ci, les papiers des voyageurs dans les bibliothèques italiennes, celui-là, les manuscrits de Fourmont à la Nationale.

2. Homolle, *Le Corpus inscriptionum graecarum christianarum*, ap. *BCH.*, t. XXII, 1898, p. 410-415. Cf. Müntz, *Rpp.*, XXXVIII (12 mai 1899), p. 4.

3. On lui doit la publication de deux textes d'une extrême importance : *BCH.*, t. IX, 1885, p. 28-42 (*La pierre de Caua*) ; t. XVII, 1893, p. 501-526 (*Rescrit des empereurs Justin et Justinien, en date du 1^{er} juin 527*).

4. Voir plus haut, p. 325-326.

5. *Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome*, fasc. X.

6. *Bibliothèque de l'enseignement des Beaux-Arts*, Paris, 1883.

7. *Études d'archéologie byzantine. L'église et les mosaïques du couvent du Saint-Luc en Phocide*, IV^e fasc. de la *Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome*, Paris, 1889.

8. Voir plus haut, p. 356, n. 1.

9. *BCH.*, t. VIII, 1884, p. 264-281 ; t. IX, 1885, p. 207-219 ; t. XII, 1888, p. 441-459 et pl. VII-X, articles réunis ensuite en volume : *L'Art byzantin dans l'Italie méridionale*, Paris, 1894.



l'enquête de Bayet sur les débuts du Bas-Empire aux recherches, plus sensiblement médiévales, de Laurent et de Millet¹.

Un des mérites de M. Homolle sera d'avoir renoué la tradition des grands byzantinologues français². Il ne s'est pas contenté de



AARON

Mosaïque du couvent de Daphni³.

choisir et de former des recrues, de les armer avec une diligence sagace, de leur adjoindre au passage des volontaires précieux⁴, de

1. A citer, du premier, une importante étude d'archéologie et d'épigraphie dernièrement parue (*BCH.*, t. XXIII, 1899, p. 206-279) : *Delphes chrétien*.

2. Cf. Müntz, *Rpp.* XXXVIII (12 mai 1899), p. 3-4.

3. Gravure empruntée à Gabriel Millet, *Le Monastère de Daphni*, p. 115, fig. 53. Du même ouvrage proviennent les culs-de-lampe des pages xii, 36 et 258, qu'a bien voulu nous communiquer l'éditeur Leroux.

4. Voir plus haut, p. 231 ; p. 292, n. 8 ; p. 356.

les diriger, en stratéliste habile, sur les points tactiques, Mistra ou Constantinople, Salonique ou Trébizonde, Monemvasie ou Nicée, l'Athos ou Daphni; il s'est encore assuré, pour l'édifice à construire, d'appuis qui en garantiront la durée. L'Académie des Inscriptions, l'École des Hautes Études, la Direction de l'Enseignement supérieur et des Missions, celle des Beaux-Arts, ont prêté leur concours matériel ou accordé leur patronage scientifique. Un recueil des *Monuments de l'art byzantin* vient d'être inauguré. Il débute par un ouvrage dont la méthode et les résultats feront époque : *Le Monastère de Daphni, histoire, architecture, mosaïques*, de Gabriel Millet¹. Cette belle monographie dépasse de beaucoup l'horizon du petit défilé où les Cisterciens du XIII^e siècle se substituèrent aux moines grecs du XI^e. Elle vaut pour l'histoire générale de l'art et l'on y puisera, sur la filiation et la parenté des écoles au Moyen-Age, des conclusions nouvelles établies avec rigueur².

Ce n'est qu'un premier pas. Kahrié-Djami, dont le même savant a étudié les mosaïques en 1893, durant son long séjour à Constantinople³, donnera matière à un autre fascicule, que Diehl est chargé d'établir. De son côté, Millet enrichira la collection d'un *Album du mont Athos*, dont les éléments, réunis en 1894 et en 1898⁴, comprendront des spécimens variés d'architecture et de peinture, les fresques du réfectoire de Lavra, un sceptre, des miniatures et des icônes, des psautiers et des évangéliaires⁵.

Ainsi, le séminaire byzantin rêvé par Albert Dumont a ses cadres. A Paris, désigné au choix du Conseil de l'Université par ses travaux historiques⁶, Diehl évoque en Sorbonne les passionnantes figures

1. Paris, Leroux, 1899 (paru en 1900), avec 19 planches hors texte et 75 gravures.

2. Voir le compte rendu qu'en a fait Chamouard, dans la *Revue des Études anciennes*, t. II, 1900, p. 391-397.

3. Homolle, *C. R. Acad. Inscr.*, 4^e série, t. XXI, p. 346-347. Les recherches de Millet sur Kahrié-Djami ont servi pour la dernière refonte du Guide Joanne (*De Paris à Constantinople*, Paris, Hachette, 1896, p. 276-280).

4. En 1894 (août-septembre), voyage préparatoire; en 1898 (avril-juillet), mission avec Ronsin. Sur cette dernière : Millet, *C. R. Acad. Inscr.*, 4^e série, t. XXVI, p. 381-382 et 516-518 (lettres à M. Schlumberger, Lavra, 10 mai, et Vatopédi, 2 juillet 1898).

5. *Les Mosaïques de Kahrié-Djami* doivent former le fascicule VI et l'*Album du Mont Athos* le fascicule VII des *Monuments de l'Art byzantin*. Autres volumes prévus de la collection : II. *Mélanges* (Bayet, Bertaux, Diehl, Laurent, Millet, Müntz, Omont, Schlumberger); III. *Le Monastère de Saint-Luc en Phocide* (Diehl); IV. *Les ruines de Mistra* (G. Millet); V. *La Péloponnèse chrétienne* (J. Laurent).

6. *Études sur l'administration byzantine dans l'exarchat de Ravenne (568-751)*, Paris, 1888 (LIII^e fasc. de la Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome); — *L'Afrique byzantine. Histoire de la domination byzantine en Afrique (533-709)*, Paris, 1896, avec planches, gravures et carte.

de Justinien et de Théophano¹, pendant qu'à l'École des Hautes Études Millet initie à l'art grec médiéval et aux institutions ecclésiastiques un auditoire d'érudits. A Nancy, Laurent continue les traditions qu'on lui a léguées et il en crée de nouvelles. De ces ruches, sur lesquelles veille paternellement M. Schlumberger, sortiront de nouveaux essaims. Athènes en accueillera les unités d'élite, qu'elle emploiera, munies du viatique nécessaire, à la conquête de l'Orient byzantin.

1. Voir son *Introduction à l'histoire de Byzance*, dans la *Rev. arch.* de 1900, t. XXXVI, p. 45-65. Son livre sur *Justinien et la civilisation byzantine au VI^e siècle* est annoncé en librairie.



DELPHES

Fragment de dalle byzantine.

(*BCH.*, t. XXIII, 1899, p. 264, fig. 24.)



RESTAURATION DE L'ACROPOLE D'ATHÈNES¹

II

BELLES-LETTRES

I. Philosophie : Ch. Lévêque, *La Science du Beau* (1861). — II. Littérature et histoire littéraire : acquisitions dues aux fouilles de Délos et de Delphes. — III. Politique : *La Grèce*, de Grenier (1863); Daveluy, sa correspondance; About, *La Grèce contemporaine* (1855). Fiction : *Le roi des montagnes* (1856). Genre narratif et descriptif : Gandar, *Lettres* (1847-1867); Gebhart, *Souvenirs* (1892-1895); Deschamps, *La Grèce d'aujourd'hui* (1892). *Sur les routes d'Asie* (1894). Question d'Orient : Perrot, *L'Asie Mineure* (1863), *L'île de Crète* (1866); Dumont, *Le Balkan et l'Adriatique* (1873); Bérard, *La Turquie et l'Hellénisme contemporain* (1893), *La politique du sultan* (1897), *La Macédoine* (1897), *Les affaires de Crète* (1898).

Des différentes catégories d'ouvrages qu'il nous reste maintenant à examiner, une seule, celle des livres ou impressions de voyage et de politique, découle immédiatement et nécessairement du séjour en Grèce. Les autres n'ont avec lui qu'un rapport accidentel et lointain. Je serai donc ici très bref.

S'il est un genre d'études pour lequel les conditions de résidence importent peu, c'est assurément la philosophie². Deux philosophes

1. Par Marcel Lambert, ancien pensionnaire de l'Académie de France à Rome. D'après H. d'Espouy, *Fragments d'architecture antique*, Paris, Ch. Schmid, 1895, pl. I.

2. Pour l'analyse qui suit, mon collègue M. Hamelin, avec l'autorité qui s'attache à ses jugements, a bien voulu guider mon inexpérience.



seulement, Burnouf et Lévêque, sont entrés à l'École, tous deux en 1846. Ni la thèse française de l'un : *Des principes de l'Art d'après la méthode et les doctrines de Platon* (1850), ni celle de l'autre : *Le premier moteur et la nature dans le système d'Aristote* (1852), encore que cette dernière ait le mérite, trop rare en France, d'offrir des



CHARLES LÉVÊQUE
Portrait par Timbal, 1857.

preuves non équivoques de compétence en matière d'aristotélisme, ne sont d'élaboration athénienne. Il en est autrement de l'œuvre essentielle de Charles Lévêque ¹, *La Science du Beau* ² tient de très près à l'hellénisme. Sans doute, l'auteur y développe cette idée que l'artiste ne doit pas chercher à imiter la nature, mais plutôt à dégager la beauté que déjà celle-ci exprime; sans doute, au-dessus de la sculpture, entravée selon lui par la « nécessité de respecter absolument la beauté de la forme physique », il met la peinture, « art chrétien

et spiritualiste, » et cela n'est pas très grec. On sent toutefois, dans les pages consacrées à Phidias et au Parthénon, une ardente sympathie pour le génie hellénique. Si les chefs-d'œuvre de la Grèce ne sont pas l'objet le plus haut des admirations de Charles Lévêque, ce sont eux qui l'ont initié à la connaissance des arts, et il le rappelle avec émotion. Dans ses parties théoriques aussi, *La Science du Beau* porte la marque hellénique. Outre que le célèbre mot d'Aristote : « Le beau consiste dans la grandeur et dans l'ordre, » y joue un rôle capital, outre que Platon y occupe une place d'honneur parmi les esthéticiens dont les systèmes sont examinés, on doit dire

1. Voir plus haut, p. 40 et 81.

2. *La Science du Beau, étudiée dans ses principes, ses applications et son histoire*, Paris, 1861.

que la doctrine de l'auteur est platonicienne. Pour Lévêque, il n'y a pas, contrairement à l'opinion de Kant, de beauté qui plaise sans concept. Il y a toujours un idéal; toute beauté est conformité à un type. A la vérité, sous le type idéal est la puissance qui le fait être, et c'est même, à parler exactement, cette invisible puissance qui est la beauté. Par là, notre métaphysicien sort incontestablement du platonisme et de l'hellénisme. Il est, dans ses idées sur le beau, aussi grec qu'un moderne pouvait le demeurer 1.

Pour la littérature et l'histoire littéraire, la part des attaches athéniennes n'est pas aisée non plus à définir. Il suffira de signaler en note les ouvrages qui ne résultent pas de campagnes menées sur le sol grec 2. Mettons, au contraire, en bonne page certaines découvertes de nos épigraphistes. Les fouilles de Délos ont ressuscité toute une légion d'écrivains: le poète Démotélès d'Andros, auteur d'hymnes dans le genre de Callimaque; le grammairien Dioscouridès de Tarse, auteur de ré citations officielles en l'honneur des villes; son élève, Myrinos d'Amisos, qui pratiquait à la fois le genre épique et lyrique; le musicien-librettiste Amphiclès et le versificateur Ariston de Phocée, qui faisaient exécuter par des chœurs, dans les processions, des cantates patriotiques ou religieuses 3. Tandis qu'à Olympie les jeux étaient exclusivement hippiques et gymniques, à Delphes, comme à Délos, la musique et la poésie tenaient le premier rang dans les concours. Par là s'explique l'importance des trouvailles de 1893 et des années suivantes: péan de Philodamos de Scarphie, en l'honneur de Dionysos 4; péan d'Aristonnos de Corinthe, en l'honneur

1. Sans être philosophe, Georges Cousin a rendu service à la philosophie, en publiant l'inscription épicurienne d'Énoanda (*BCH.*, t. XVI, 1892, p. 1-70).

2. É. Burnouf, *Histoire de la littérature grecque*, 1869. — Ch. Benoit, *Essai historique et littéraire sur la comédie de Ménandre*, 1854. — J. Girard, *Des caractères de l'atticisme dans l'éloquence de Lysias*, 1854, thèse que l'auteur réimprima dans ses *Études sur l'éloquence attique (Lysias, Hypéride, Démosthène)*, 1874; *Essai sur Thucydide*, 1860; *Le sentiment religieux en Grèce d'Homère à Eschyle, étudié dans son développement moral et dans son caractère dramatique*, 1869; *Études sur la poésie grecque: Épicharme, Pindare, Sophocle, Théocrite, Apollonios*, 1884. — G. Perrot, *L'éloquence politique et judiciaire à Athènes (1^{re} partie: Les précurseurs de Démosthène)*, 1873. — Decharme, *Euripide et l'esprit de son théâtre*, Paris, 1893. — Petit de Julleville, *L'école d'Athènes au IV^e siècle après Jésus-Christ*, 1868 (thèse). — Grenier, *La vie et les poésies de saint Grégoire de Nazianze*, (1858 (thèse). — Gandar, *Ronsard considéré comme imitateur d'Homère et de Pindare*, 1854 (thèse). — Pour l'*Hérodote* d'Hauvette, l'*Aristophane* de Paul Girard, le *Lycergue* de Dürrbach, le *Théocrite* de Legrand, voir ci-dessus, p. 382. — Il y aurait aussi à mentionner les élégantes traductions d'Hinsin (Euripide, orateurs attiques, etc.)

3. Démotélès, Dioscouridès et Myrinos: *BCH.*, t. IV, 1880, p. 345-348, 350-353, 357-363 (Homolle); Amphiclès et Ariston: *Ibid.*, t. XIII, 1889, p. 244-251 (Fougères).

4. *Ibid.*, t. XIX, 1895, p. 393-418 (H. Weil).

d'Apollon¹; hymnes anonymes au dieu pythien, ceux-ci avec notation musicale². Le même sanctuaire nous a rendu toute une série d'actes intéressants les lettres grecques : décret en faveur d'Aristote et



ANTOINE GRENIER
Portrait par Louise Abbéma,

de son neveu Callisthène, pour les remercier d'avoir reconstitué le catalogue des vainqueurs aux jeux pythiques³; décrets en faveur d'amis de Plutarque, nommés dans ses écrits philosophiques et moraux⁴; décrets ou dédicaces en faveur de lauréats obscurs, poètes lyriques ou tragiques, historiographes, conférenciers, virtuoses, metteurs en scène, entrepreneurs de spectacles⁵.

De tous les travaux qu'a produits l'École, ceux à qui elle doit le plus clair de sa popularité ont eu pour objet la peinture de l'Orient moderne. Ce genre d'études inspira trois catégories d'écrivains : les satiristes, les lettrés, les politiques. Dans le premier

groupe, on rangera Grenier, Daveluy, About; dans le second, Gandar, Gebhart, Deschamps; dans le troisième, Perrot, Dumont et Bérard.

1. *BCH.*, t. XVII, 1893, p. 561-568 (H. Weil).

2. Premier hymne : *Ibid.*, t. XVII, 1893, p. 569-583 (H. Weil) et 584-610 (Th. Reinach); t. XVIII, 1894, p. 359-362 (H. Weil). Second hymne : *Ibid.*, t. XVIII, 1894, p. 345-359 (H. Weil) et 363-389 (Th. Reinach). Couve avait cru pouvoir rapporter l'un des hymnes à Cléocharès d'Athènes (*ibid.*, p. 72-74); mais l'attribution ne paraît pas fondée (Weil, *ibid.*, p. 361-362).

3. Homolle, *Un ouvrage d'Aristote dans le temple de Delphes*, ap. *BCH.*, t. XXII, 1898, p. 260-270.

4. *Ibid.*, t. XXI, 1897, p. 155-157 (Homolle).

5. Wescher-Foucart, *Inscriptions recueillies à Delphes*, n° 469 (Julien de Smyrne); Haussoullier, *BCH.*, t. IV, 1882, p. 218-219 (Nicandre de Colophon); Couve, *ibid.*, t. XVIII, 1894, p. 71-100 (Cléocharès et Thrasyclés d'Athènes, Damoclès d'Ægion, Cléodore et Thrasybule de Phénée, Satyros de Samos, etc.).

Grenier, dans *La Grèce en 1863*, nous dépeint en réalité la Grèce de 1847. A la chute de la dynastie bavaroise, l'idée lui vint d'utiliser ses souvenirs. Rédigé à la hâte, en un temps où déjà le journalisme l'avait pris, son livre n'a plus l'exquise fraîcheur de ses lettres¹. C'est un album de fulgurantes esquisses. Les unes sentent la fièvre, l'improvisation, le décousu; les autres sont de merveilleuses eaux-fortes, gravées en traits de feu. Grenier n'était pas qu'un polémiste; son intelligence ouverte aimait à prendre l'essor. Il sait rendre justice aux Grecs et parle des beaux côtés de leur nature avec un chaleureux accent. A cette œuvre de combat se rattachent ses *Idées nouvelles sur Homère*². Il y réagit, avec une verve de prime-saut, contre la banalité des admirations toutes faites. Un jugement sain guide d'ailleurs l'éblouissante fusée de ses paradoxes.

Daveluy passe pour avoir fourni quelques traits à *La Grèce contemporaine*. Il excellait dans l'épigramme. Sa correspondance est d'un homme d'esprit qui joue volontiers au diplomate. La cour du roi Othon y est saisie sur le vif, en des pages d'un tour élégant et hautain. Voici un fragment, écrit au lendemain de la guerre de Crimée, qui donnera une idée de sa manière :

La Prusse, la Bavière et même la Belgique s'agitent beaucoup, sont fort écoutées au Palais, et veulent — M. de Goltz surtout, l'envoyé prussien — qu'on se le tienne pour dit. L'Autriche, toujours ennemie de la Grèce, dévote, réservée, sort peu de chez elle, mais agit sourdement, selon sa coutume, et voudrait nous enlever le patronage des intérêts catholiques en Orient. La Russie, depuis la paix, est fort aimable pour tout le monde et courtise particulièrement l'orthodoxie grecque. Elle vient de réparer à grands frais une église, à la campagne, dans le voisinage de Patissia, qu'habite M. Ozeroff. A la dernière cérémonie officielle, qui avait lieu à Sainte-Irène et à laquelle assistait le corps diplomatique, on a beaucoup remarqué l'attitude de l'envoyé russe. Pendant que ses collègues, placés à droite du chœur de l'église, fesaient face au roi et à la reine, lui s'est tenu constamment tourné vers l'autel avec une grande ferveur, a laissé partir Leurs Majestés et les autres ministres, puis s'est approché avec force respects des évêques officiants et des pappas restés à leur place et leur a baisé les mains à différentes reprises. L'Angleterre, cela va sans dire, n'a pas de faiblesses pour nous; elle vante, après tant d'insultes, le roi et la reine dans ses journaux et cherche à nous entraver dans la commission qui examine la gestion des finances grecques, parce que le seul homme vraiment capable parmi les commissaires est notre inspecteur des finances, M. Le Pleuck, et que l'orgueil anglais ne veut pas que nous ayons même ce petit avantage sur lui. Enfin, la France, au milieu de tout cela, regarde faire les autres et s'abstient jusqu'à la magnanimité³.

1. Sur celles-ci, voir plus haut, p. 42.

2. Paris, Durand, 1861. C'est une refonte de sa thèse latine : *De descriptionibus apud Homerum*, Lyon, 1858.

3. Daveluy à Rouland, Athènes, 10 décembre 1857 (Doss. L. P.).

Citons encore ce joli croquis :

Nous attendons ici le duc de Brabant, qui, d'après les journaux grecs, négocie en ce moment à Constantinople l'achat de l'île de Chypre moyennant quarante millions. On parle aussi de l'arrivée prochaine du prince Napoléon. Cela donne fort à penser aux Grecs, qui croient fermement que l'heure de *l'homme malade* est venue et que l'on va procéder sans retard au partage de ses dépouilles. Le roi et la reine sont bien peuplé à cet égard : l'idée fixe de l'empire de Byzance les possède plus que jamais. Du moins paraissent-ils comprendre maintenant qu'ils auraient besoin de l'*exequatur* de la France pour entrer en possession et qu'il n'est pas indifférent d'être bien ou mal avec elle. Aussi n'ai-je pas été surpris l'autre jour d'entendre le roi me parler, sans trop de préparation, de ses vives sympathies pour la France, en exprimant la crainte que notre Gouvernement ne lui rende pas toute justice à cet égard. Le *quidlibet impotens sperare* serait bien la devise de cette petite cour : c'est vraiment d'elle qu'on peut dire qu'elle est tyrannisée par ses espérances¹.

Si jamais pamphlet vint à son heure, ce fut celui d'About. Plus tôt, il eût fait cabrer l'opinion, encore tout imprégnée de philhellénisme romantique. En 1855, *Orientales* et *Messéniennes* étaient loin. La guerre de Crimée mettait les Turcs à l'ordre du jour, et la génération d'Offenbach éprouvait le besoin de se détendre. Ces goûts frondeurs, auxquels Halévy allait bientôt offrir *La Belle Hélène* en pâture, trouvèrent dans *La Grèce contemporaine* leur premier aliment. D'une touche à la fois mordante et légère, d'un esprit dru, sain, preste, qui captive et ne lasse pas, ce livre étincelant fut aussitôt classé parmi les chefs-d'œuvre d'un genre dont notre pays s'est toujours montré avide. Un roman, *Le roi des montagnes*, paru l'année suivante (1856), mit le comble à l'engouement du public. Hadji-Stavros ne fut pas moins populaire en son temps que Tartarin ne l'a été du nôtre. Même suc ici et là : un mélange intime de fantaisie plaisante et d'exacte réalité².

Entre About et Gandar, nulle analogie. L'un est un railleur et l'autre un croyant. L'un distribue les nasardes aux petits-fils sous le vénérable portique des aïeux ; l'autre, parmi les défaillances des vivants, évoque avec une pieuse candeur l'antique majesté des morts. Où celui-là pétille devant le tréteau des ridicules, celui-ci s'enivre de lointaines et poétiques harmonies. Penché sur la nature au sortir de ses livres, il mêle, dans un élan d'apothéose, les impressions qui lui viennent de ces deux sources. Il sent avec force, mais à travers

1. Daveluy à Rouland, Athènes, 26 avril 1860 (Doss. I. P.).

2. Sur la réalité du thème d'About, voir Roux, *Correspondance*, p. 64-65 (lettre du 18 février 1849). Le portrait que reproduit notre planche VII date de 1871.



Héliog Braun Clément & C^{ie}

EDMOND ABOUT
d'après le portrait de Paul Baudry



une auréole de souvenirs. Ses lettres¹, où se déroulent de beaux paysages que la gloire du passé colore, font songer aux toiles de son peintre de prédilection : Nicolas Poussin.

Gebhart est plus moderne. Il conte avec humour². Il a le sens du pittoresque, la facilité nonchalante et souple, une spontanéité qu'alimente une vaste culture. Sa curiosité vagabonde est toujours inventive. Des articles qu'il a semés en prodigue dans les revues et les journaux, on ferait une aimable gerbe qu'on pourrait nouer avec ce titre : « Anémones ioniennes, cueillies en flânant. »

Gaston Deschamps préside au chœur de ce que j'appellerai les écrivains plastiques. Il a le goût de la couleur, l'amour des somptueuses ordonnances. Ne lui demandez pas la rigueur d'un procès-verbal. Il prend son argile au sol; mais il la pétrit et la pare. Dans *La Grèce d'aujourd'hui* (1892), il retouche complaisamment le relief de ses figures et il se les donne à lui-même en spectacle. *Sur les routes d'Asie* (1894), il ne caresse pas d'un moins ample ébauchoir la frise chatoyante de ses héros à fez ou en turban. Sa prose est pleine de nombre et de rythme. Les vers blancs y abondent. Celui-ci, que je glane au hasard³, mériterait de servir d'épigraphe à ses deux créations athéniennes :

Nous chevauchons d'ailleurs en magnifique arroi,

La question d'Orient n'a pas laissé l'École indifférente. Sur deux points bien choisis, l'Anatolie et la Crète, Perrot a tâté le pouls de l'homme malade⁴. Son diagnostic aisé se développe avec abondance : on suit avec un plaisir très vif la crise du rusé valétudinaire à travers le commentaire savoureux du médecin.

Albert Dumont pratiqua l'anatomie du monde oriental avec infiniment d'exactitude, de mesure et de tact⁵. La perception d'About est nette, juste, aiguë, mais partielle et contingente. Celle d'Albert Dumont ne dénote pas une moins rare finesse psychologique; mais elle n'est pas limitée au moment et ne se contente pas de se jouer

1. *Lettres et souvenirs d'enseignement*, Paris, 1869, t. I.

2. *Souvenirs d'un vieil Athénien*, dans la *Revue universitaire* de 1892, n° du 15 juin (p. 61-69); — 1893, n° du 15 janvier (p. 37-41), 15 juin (p. 42-49), 15 décembre (p. 494-500); — 1894, n° des 15 mars (p. 239-244) et 15 décembre (p. 449-456); — 1895, n° du 15 juillet (p. 142-146).

3. *Sur les routes d'Asie*, p. 353. — Le vers cité dans le bas de la page 270 est emprunté à un sonnet inédit de Gaston Deschamps.

4. *Souvenirs d'un voyage en Asie Mineure*, 1863 (date de la préface); *L'île de Crète*, 1866.

5. *Le Balkan et l'Adriatique*, Paris, 1873.



à la surface. Sous les salissures de l'épiderme, elle met à nu le réseau constitutif. Elle est optimiste et n'est pas convenue. Comparez, sur le peu de mysticité de l'âme grecque, telle page de *Saint Paul* à telle autre du *Balkan* ¹. Renan est plus artiste, Dumont plus réaliste. Le style de l'un est un délicieux vase à parfums qui imprègne tout d'un arôme subtil; celui de l'autre est un pur cristal qui soutient sans avantager, n'étant là que pour faire transparaître les choses dans toute la délicate variété de leurs contours.

Les grands problèmes politiques auxquels Albert Dumont touchait d'une main si ferme passionnent aujourd'hui Victor Bérard ². On louera en lui l'ardente célérité de l'intelligence, la plénitude et la jeunesse du talent. Il a toujours couru à la défense de causes généreuses, sans crainte de paraître évoluer dans ses préférences. Il a vaillamment flétri les « atrocités » arméniennes ou crétoises. Dans la petite pléiade athénienne des favoris de la renommée, il n'est pas celui dont l'étoile brille avec le moins d'éclat.

1. Renan, *Saint Paul*, p. 202-205; Dumont, *Le Balkan*, p. 152-154.

2. Victor Bérard, *La Turquie et l'Hellénisme contemporain*, 1893; *La politique du sultan*, 1897; *La Macédoine*, 1897; *Les affaires de Crète*, 1898.



UN ATHÉNIEN EN EYZONE



LA DANSE PYRRHIQUE

Bas-relief trouvé par Benli dans ses fouilles sur l'Acropole 1.

CONCLUSION

Il nous reste à clore l'enquête et à la résumer. L'École a d'assez beaux états de services pour mettre son point d'honneur à ne pas dissimuler ses imperfections. Deux vices organiques ont gêné sa croissance : les incertitudes de sa règle directrice et le défaut de préparation de ses membres.

Créée dans une intention pédagogique et politique, elle ne s'orienta qu'assez tard vers les régions désintéressées de la science. Elle commença par être un collège ; elle finit par devenir un institut. D'abord, le perfectionnement littéraire fut l'essentiel et la recherche scientifique l'accessoire. Puis, on renversa les termes et l'école d'application se changea en école de production. Mais le passage de l'une à l'autre ne s'effectua pas sans heurts. Tirillée en sens contraires, la délégation athénienne eut trop d'enseignes à sa façade : cabinet d'humanistes, séminaire d'érudits, pépinière d'enseignement supérieur, bureau d'inspection secondaire et primaire, Faculté ou rectorat du Levant. Elle fut parfois, comme le disait plaisamment Guigniaut dans son véhément réquisitoire contre le statut impérial de 1859, une « selle à tous chevaux » 2.

1. D'après la *Revue de l'Art ancien et moderne*, t. I, (1897), p. 323.

2. Voir plus haut le chapitre sur la nouvelle constitution, p. 160.

Les variations de son programme eurent pour conséquence les insuffisances de son recrutement. On vint à elle sans dessein précis, sans apprentissage préalable, sans vocation éprouvée. Des esprits trop jeunes, grisés par la vaine fumée des concours, lui apportèrent des aptitudes mal définies, un criticisme ombrageux, moins d'énergie que d'amour-propre, le mirage des grandes ambitions littéraires, le dédain de l'éminente dignité des recherches modestes. Les chefs, pas plus que les soldats, ne furent à l'abri du reproche. Il leur arriva de manquer de vertus éducatives, tantôt de clairvoyante bonhomie ou d'initiative généreuse, tantôt de fermeté soutenue et de persévérante attention. De part et d'autre, on ne sut pas toujours sacrifier le souci des préoccupations personnelles aux intérêts supérieurs de la maison.

Faute de discipline commune et d'abnégation réciproque, le travail collectif ne put être organisé. L'École, en tant qu'École, n'a édité aucun des grands recueils documentaires qui sont la gloire de la science contemporaine. J'accorde qu'une entreprise de ce genre, par la maturité des talents qu'elle exige comme par l'importance des ressources qu'elle nécessite, est plutôt du ressort d'une Académie. Mais les champs de fouilles où ont été faites de si riches moissons auraient dû fournir tous leur orge au moulin. Ceux qui eurent leur monographie historique, comme Mantinée, ou leur monographie archéologique, comme Myrina, sont rares. Il en est de même des explorations. Certains pays, la Carie par exemple, furent le théâtre des plus brillantes campagnes. Les découvertes qu'on y a faites sont prodigieuses. Mais cet immense effort n'a été condensé dans aucun livre. Nous avons eu vingt razzias individuelles : nous n'avons pas eu d'annexion nationale.

Quand les cadres flottent, chacun agit à sa guise. L'un remet sa tâche au lendemain ; l'autre change son fusil d'épaule. On hésite, on somnole, on s'éparpille. De là, tant d'essais infructueux, tant d'envois restés inédits, tant d'articles dont la fin n'a pas été donnée, tant d'édifices interrompus près du faite et laissés par la surprise de la mort à la mélancolique piété des survivants. Est-il chimérique de désirer une cohésion plus grande ?

Ce sont les mœurs qu'il faut réformer, non la législation. Je ne vois pas qu'il y ait lieu d'activer à l'avenir notre végétation administrative, déjà suffisamment luxuriante. N'innovons plus : achevons. Ne touchons plus au jardin : bornons-nous à lui demander son maximum de rendement utile.

Les améliorations que l'état de choses actuel comporte sont doubles : d'ordre pratique et intérieur, d'ordre extérieur et diplomatique.

La section étrangère est inscrite au rôle depuis 1847. Pour être réelles, les difficultés qui s'opposent encore à sa réalisation ne sont pas insurmontables. L'École normale reçoit périodiquement des levées faites au delà des frontières. Avec un peu d'industrie, l'École d'Athènes réussirait de même à héberger son contingent exotique, belge, suisse ou luxembourgeois. Mais ce n'est pas seulement parmi les peuples de langue française que nous avons intérêt à développer notre clientèle savante; c'est aussi parmi nos frères latins, et notamment, car il y a là des pousses qui semblent prêtes à être provignées, parmi ceux d'Espagne. A l'autre extrémité de l'Europe, nos anciens partisans du Nord scandinave ne demanderaient sans doute qu'à renouer, sur le terrain archéologique, la vieille alliance de la Guerre de Trente ans. Un nouveau traité de Bernwald attend son négociateur, qui n'aura pas besoin d'être un Richelieu.

S'il est avantageux pour l'École de se renforcer d'une légion étrangère, il lui importe davantage encore de veiller à l'excellence de son recrutement français. L'expérience du passé est décisive. Il ne faut plus qu'on débarque en Grèce sans éducation technique, qu'on y tâtonne en aveugle à la recherche d'une vocation, qu'on en parte au moment où, l'esprit devenu plus clairvoyant, on y pourrait séjourner enfin avec profit. On serait coupable, après avoir signalé l'erreur, d'y retomber; après avoir indiqué le remède, de ne pas y recourir. Le futur Athénien doit se montrer digne du titre qu'il ambitionne. Il le doit d'autant plus qu'on lui impose des conditions plus sages : « Pour ma part, » écrivait récemment M. Homolle ¹, « je ne veux ni programme rigoureux, ni préparation intégrale et mécanique; je tiens seulement à éveiller, développer et contrôler sûrement chez les candidats l'*aptitude scientifique*, qui est le point essentiel, beaucoup plutôt que la masse des connaissances plus ou moins digérées. » Le principe est sain. Qu'on y reste fidèle. Mieux vaut laisser les places vides que les encombrer de figurants.

Depuis que la colonie du Lycabette a la faculté de se renouveler comme elle l'entend et de rappeler à elle ses anciens membres, il est à souhaiter qu'elle en use pour se munir d'un rouage dont la nécessité crève les yeux. Actuellement, son chef est tenu au don d'ubiquité. Athènes et Paris le réclament ensemble, sans parler de Constantinople

¹. Lettre à M. Liard, Paris, 9 juin 1899 (Doss. I. P.).

ou de Smyrne, et la nature de ses fonctions veut qu'il soit, avec une égale maîtrise, un savant de premier ordre, un administrateur habile et un diplomate consommé. C'est beaucoup exiger d'un seul homme. Sans doute, Albert Dumont sut mener jadis à souples guides ce char de Phaéton; mais il est à craindre que le miracle ne se reproduise pas tous les jours et qu'un modèle de cette trempe ne soit aussi difficile à retrouver que la triple Hécate d'Alcamène. La prudence conseille un partage des attributions. Au directeur, qui garderait la haute main sur l'École, il siérait d'adjoindre un secrétaire général, chargé du détail des affaires. L'un gouvernerait et représenterait, correspondrait avec le Ministère et l'Académie, donnerait le branle scientifique, servirait de lien entre les conscrits, qu'il formerait à leur tâche, et les vétérans, qu'il tiendrait en haleine. Il lui serait désormais loisible de quitter la Grèce sans que les nombreux intérêts dont il a la charge périssent en son absence. L'autre gèrerait trois départements : la comptabilité, la bibliothèque, le *Bulletin* ¹.

Le *Bulletin* surtout exige une activité permanente et des soins minutieux. Il est, il sera de plus en plus l'arbre de couche du croiseur. Il appelle deux réformes qui pour être modestes n'en sont pas moins impérieuses : une périodicité régulière et une irréprochable correction. La France, en retour des sacrifices qu'elle s'impose, mériterait d'être renseignée sur la vie archéologique de sa mission athénienne à des intervalles moins rares et avec certaines prévenances matérielles qui n'ont rien d'oiseux. Que penserait-on d'un amphitryon qui servirait des mets de luxe dans des plats ébréchés? C'est un peu ce que nous faisons. Il faut éviter les coquilles, les orthographes déconcertantes, les mots turcs zézayés à la grecque, les numérotages défectueux, les mille et un péchés de lèse-typographie ². L'œil souffre à voir certaines pages où texte et notes, de même casse, ont l'air d'un sablier sans haut ni bas. Le choix des caractères n'est pas indifférent. Les types allemands ou anglais ont leur vigueur. Les types français, ceux du recueil de Le Bas par exemple, ont leur grâce, un peu sèche, mais

1. Dans un de ses derniers rapports (Athènes, 18 mars 1899, Doss. I. P.), M. Homolle demandait la nomination d'un architecte, qui, à la surveillance des bâtiments, eût joint les fonctions de bibliothécaire-comptable. A mon sens, la gérance du *Bulletin de Correspondance hellénique* doit être, avec l'administration de la bibliothèque, l'essentielle prérogative du futur secrétaire général, qu'on choisira en conséquence, non parmi les artistes, mais parmi les érudits.

2. Le *Bulletin* s'imprimant à Athènes, avec un personnel d'ouvriers grecs, la tâche est plus difficile qu'elle ne le serait en France. Ce manque de ressources locales n'en rend que plus évidente la nécessité d'avoir à l'École même un fondé de pouvoirs qui soit rompu au métier de prote.

nette, fine et nerveuse. On ne saurait en assortir la gamme avec trop d'attention. Ce n'est pas dans le domaine des Estienne et des Didot qu'un beau désordre sera jamais un effet de l'art.

Il est un autre perfectionnement, non moins pratique, auquel on devrait songer. L'École a parcouru l'Orient en tous sens. De cette



CARAVANE PRÈS DE SYNADA¹

immense battue, il ne reste pour ainsi dire aucune trace géographique. Rentré au gîte, l'Athénien transcrit et commente les inscriptions qu'il rapporte. Jamais, ou presque jamais, il ne publie ses itinéraires. Exiger de lui qu'il laisse aux archives ses carnets de route serait excessif. Ces feuilles, jaunies et salies de toute la misère des étapes, sont une relique personnelle. Mais ce qu'on peut demander au voyageur, c'est qu'il résume son voyage. A cet effet, il y a lieu de créer un registre des explorations. La dépense sera nulle, l'utilité considérable. Dans ce cahier trouveraient place : 1^o des graphiques (relevé des lignes de marche, cartes et cartons, plans et croquis); 2^o un journal, avec évaluation des distances et notes sur les faits essentiels; 3^o des photographies, soit documentaires, soit pittoresques.

1. D'après une photographie prise par moi en août 1893. Gravure empruntée à H. Ouvré, *Un mois en Phrygie*, Paris, 1896 (Plon, Nourrit et C^o).

On peut hésiter, par amour-propre scientifique, à rédiger un article qu'éplucheront des juges sévères. On n'hésitera pas à consigner des remarques sans apparat qui seront consultées sous le manteau. La valeur éducative d'un pareil épitomé se devine. Avant de se mettre en campagne, le futur missionnaire ouvre l'indicateur manuscrit, regarde où le réseau est le plus dense, observe la nappe des blancs, suppute les crochets à faire pour atteindre des ruines que ses devanciers n'ont pas vues, mais qu'on leur a signalées. Il ne part qu'à bon escient. Sa tournée accomplie, il se pique d'honneur, et, traçant lui aussi son esquisse sur l'album, paie à ses cadets la dette qu'il a contractée envers ses anciens. Le registre des explorations est l'amorce naturelle d'un petit institut de topographie archéologique que l'École sera amenée un jour ou l'autre à établir.

On serait assez tenté de généraliser le système. Pourquoi notre stationnaire hellénique n'aurait-il pas, comme tout bâtiment bien tenu, son journal de bord où il consignerait, brièvement, les épisodes marquants de sa vie et la nature de ses exercices quotidiens? Définir, classer, n'est-ce pas le rudiment dont ne se passe aucune science?

Toute entreprise humaine vogue entre deux écueils : l'égoïsme et la dispersion. On ne saurait être trop passionné de bien ; mais cette passion doit s'exercer avec méthode. L'Athénien de jadis était le Maître Jacques du haut enseignement. L'Athénien d'aujourd'hui est un ouvrier d'art qui vise à la prééminence dans sa spécialité. Qu'il taille et refouille ce merveilleux métal de Corinthe qu'est l'Antiquité grecque, rien de plus légitime. Seulement, le travail à la loupe peut faire des myopes. C'est ce dont l'Académie, en vertu de son droit de patronage, se préoccupa naguère. En transmettant le projet que ne tarda pas à codifier le décret du 18 juillet 1899, son secrétaire perpétuel, afin de maintenir un lien entre l'érudition, qui trouve, et le professorat, qui vulgarise, demanda l'institution de voyages d'études, réservés à l'élite de nos maîtres¹. Ces caravanes permettraient à l'École, qui leur prêterait son concours, d'infuser dans la vie des lycées et collèges le renouveau qui résulte de la découverte archéologique. L'Athénien est tenu plus qu'un autre d'être un savant qui enseigne, ne fût-ce que pour rester fidèle aux idées de solidarité généreuse qui animèrent ses fondateurs.

1. H. Wallon à G. Leygues, Paris, 26 juin 1899 (Docs. I. P.) : « L'Académie émet le vœu que l'on mette à l'étude, à l'exemple de l'Allemagne, de l'Autriche et de l'Angleterre, l'organisation des voyages scientifiques dans les pays classiques, précédés, pour être profitables, d'une préparation analogue aux *Ferienurse* de l'Allemagne. »

Pour les mêmes raisons, l'École continuera en Orient son œuvre de « pédagogie patriotique ». Dernièrement ¹, on la représentait « surveillant, inspectant, dirigeant les maisons françaises d'éducation en Grèce, en Turquie, en Égypte » ; connaissant « les ressources, les besoins de chacune, et sa valeur » ; se faisant pour toutes « l'intermédiaire renseignée et la patronne bienveillante » ; signalant les mérites et les nécessités, les progrès et les lacunes ; appropriant les programmes « aux aptitudes et aux moyens des maîtres, au but et à la capacité des étudiants » ; coordonnant les efforts dispersés, soutenant les bonnes volontés isolées, facilitant les examens par des tournées périodiques, gagnant des sympathies pour la France en même temps que des élèves pour nos Universités, encourageant partout « ceux qui travaillent pour notre langue, luttent pour notre influence et font de vrais miracles d'intelligence, de dévouement et d'abnégation ». Ce rôle, pratiqué avec mesure, peut et doit être le sien.

Ainsi, nous en revenons, par un détour, au point de départ de 1846. Nous ne plaçons plus les mêmes choses aux mêmes rangs ; mais nous ne répudions aucune des parties saines de l'héritage. L'inventaire, en cinquante ans, ne s'est pas enrichi de pièces sans analogue. Il n'y a que le classement de changé. L'esprit littéraire et l'esprit scientifique, dont l'antagonisme forme la trame de notre histoire, se fondent, à les envisager d'un peu haut, dans une harmonie supérieure : celle des coefficients moraux.

Disons-le donc avec fierté, maintenant qu'on ne saurait nous accuser d'avoir brûlé sur l'autel de famille le banal encens des admirations convenues : l'École a rempli l'essentiel de ses obligations. Elle a contribué au bon renom de la Patrie, et elle s'est vouée à l'apostolat de la science. Si, dans maints districts du Levant, jadis indifférents aux vestiges du passé, tant de néophytes arrachent aujourd'hui les monuments à la mort, avec un zèle qui va parfois jusqu'au fanatisme, le mérite d'avoir éveillé la religion nouvelle revient pour beaucoup aux conseils qu'elle a donnés, aux initiatives qu'elle a suscitées. Elle a eu, dans toute la Méditerranée orientale, une grande force de rayonnement. C'est pour elle un honneur que d'avoir servi de modèle aux établissements étrangers dont elle est la doyenne ou l'aïeule. Plusieurs d'entre eux le rappelaient à l'occasion de son jubilé. Elle n'a pas à décliner l'hommage, parce qu'il s'adresse à la France dont il accroît le prestige.

¹. Th. Homolle, *Revue de l'Art ancien et moderne*, t. II, (1897), p. 1042.

L'École n'a pas moins servi le pays en lui rendant, mieux trempés pour l'effort, les hommes qu'elle en avait reçus. Si les Athéniens n'entrèrent qu'à la longue dans la « voie précise », il en est peu qui revinrent de la Terre Sainte de l'Art sans cet affinement de l'intelligence et cette distinction du talent que j'appellerai la marque athénienne. La Grèce les scella de son empreinte. S'adonner aux lettres ou à la fiction, être philologue ou épigraphiste, déchiffrer des manuscrits ou des marbres, classer des vases ou dater des sculptures, disséquer l'Antiquité dans sa moelle, en respirer l'haleine et la fleur, retrouver, ici, les tangibles réalités de l'histoire, là, le fluide impondérable du mythe, tout cela n'est que le moyen. Cultiver les hérédités acquises pour ajouter au patrimoine intellectuel de la race, voilà le but. Sainte-Beuve, notre père spirituel, l'avait pressenti. Il convenait de s'en souvenir. C'est à lui qu'en sortant du bois sacré cher aux Muses notre piété reconnaissante offrira le dernier rameau d'olivier.



L'EXALTATION DE LA FLEUR

Bas-relief de Pharsalé, rapporté au Louvre par Heuzey et Daumet.



DELPHES

Fragment d'un Trésor anonyme 1

APPENDICES

I

ACTES LÉGISLATIFS 2

I. Ordonnance de fondation 3.

11 SEPTEMBRE 1846

LOUIS-PHILIPPE, roi des Français,
A tous présents et à venir, salut.

Sur le rapport de notre Ministre Secrétaire d'État au département de l'Instruction publique, Grand-Maître de l'Université,

Nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

ARTICLE PREMIER. — Il est institué une École française de perfectionnement pour l'étude de la langue, de l'histoire et des antiquités grecques à

1. Gravure empruntée à la *Revue générale des Sciences*, du 30 mars 1898, p. 207.

2. Les textes que je groupe ici ont presque tous été publiés, soit dans le *Bulletin administratif du Ministère de l'Instruction publique*, soit par A. de Beauchamp, *Recueil des lois et règlements sur l'enseignement supérieur*. Deux seulement, les numéros II et XIII, sont inédits.

3. Voir plus haut, p. 21-29. — *Bulletin de l'Université*, t. XV, p. 147-148; A. de Beauchamp, t. I, p. 987.

Athènes. Cette école se compose d'élèves de l'École normale supérieure, reçus agrégés des classes d'humanités, d'histoire ou de philosophie. Elle est placée sous la direction d'un professeur de Faculté ou d'un membre de l'Institut nommé par nous.

ART. 2. — Les membres de l'École française d'Athènes y passent deux années; ils peuvent y rester une troisième année par décision spéciale de notre Ministre Secrétaire d'État au département de l'Instruction publique, Grand-Maître de l'Université. Pendant toute la durée de leur séjour, ils jouissent des traitements du professorat dont ils étaient revêtus à leur départ.

ART. 3. — Le programme des cours d'études et des travaux de l'École française d'Athènes est arrêté par le Grand-Maître de l'Université, en Conseil royal. Ce programme ne peut être modifié que dans la même forme. Il est révisé tous les ans en Conseil.

ART. 4. — L'École française d'Athènes pourra ouvrir, avec l'autorisation de S. M. le roi de la Grèce, des cours publics et gratuits de langue et de littérature françaises et latines. Ses membres pourront, à la demande du Gouvernement grec, professer dans l'Université et les écoles grecques tous les cours compatibles avec leurs études. Ils seront institués en Commission des lettres pour conférer le baccalauréat ès lettres aux élèves des écoles françaises et latines de l'Orient, qui ont reçu ou qui recevraient le plein exercice de l'Université de France.

ART. 5. — Le directeur de l'École française transmet, tous les trois mois, à notre Ministre Secrétaire d'État au département de l'Instruction publique, Grand-Maître de l'Université, un rapport sur l'état des études et sur les travaux. Ce rapport sera mis sous nos yeux. La mission du directeur est de trois années. Elle peut être prolongée à cinq ans par décision spéciale du Grand-Maître.

ART. 6. — L'École française est placée sous la surveillance et l'autorité de notre ministre près S. M. le roi de la Grèce. Ce ministre peut toujours mettre un terme au séjour de ceux des membres de l'École dont le travail ou la conduite ne répondraient pas à la pensée de l'institution et à notre attente.

ART. 7. — L'École française d'Athènes pourra recevoir, par décision ministérielle, tous les développements nécessaires aux progrès des lettres ou des arts, et à l'étude des monuments.

ART. 8. — Les dépenses prévues en la présente ordonnance seront imputées sur les chapitres XXVI et XXVII du budget du département de l'Instruction publique (*Missions scientifiques et Encouragements aux lettres*).

ART. 9. — Notre Ministre Secrétaire d'État au département de l'Instruction publique, Grand-Maître de l'Université, est chargé de l'exécution de la présente ordonnance.

Fait au palais de Neuilly, le 11 septembre 1846.

LOUIS-PHILIPPE.

Par le Roi:

*Le Ministre Secrétaire d'État au département de l'Instruction publique,
Grand-Maître de l'Université,*

SALVANDY.

II. Création d'une section des Beaux-Arts¹.

25 JANVIER 1847

Le Ministre Secrétaire d'État au département de l'Instruction publique,
Grand-Maître de l'Université,

Vu l'ordonnance royale du 11 septembre 1846,

Vu les dépêches de M. le Ministre de l'Intérieur en date du 16 septembre 1846 et du 22 janvier 1847,

Arrête :

ARTICLE PREMIER. — Il est créé à l'École française d'Athènes une section des Beaux-Arts dont feront partie les élèves pensionnaires de l'Académie de France à Rome désignés par M. le Ministre de l'Intérieur.

ART. 2. — L'élève ou les élèves de la section des Beaux-Arts sont placés sous l'autorité de M. le directeur de l'École française d'Athènes qui, pour tout ce qui concerne cette section, correspondra directement avec M. le Ministre de l'Intérieur.

Fait à Paris, le 25 janvier 1847.

*Le Ministre Secrétaire d'État au département de l'Instruction publique,
Grand-Maître de l'Université,*

SALVANDY.

III. Arrêté instituant le mémoire et en déférant l'examen
à l'Académie des Inscriptions².

26 JANVIER 1850

Le Ministre de l'Instruction publique et des Cultes,

Vu l'ordonnance du 11 septembre 1846, portant création de l'École française d'Athènes;

Considérant que l'École française d'Athènes doit son existence à une pensée analogue à celle qui a déterminé la création de l'École française de Rome, dont les élèves sont tenus d'envoyer annuellement des travaux qui donnent la mesure de leur application et de leurs progrès;

1. Voir plus haut, p. 31.

2. Voir plus haut, p. 102. — *Bulletin administratif du Ministère de l'Instruction publique*, t. 1, p. 23; A. de Beauchamp, *Recueil*, t. II, p. 83-84.

Considérant qu'il importe à l'avenir de l'École française d'Athènes et à l'avenir de ses membres que cette institution ne demeure pas stérile, mais qu'elle fournisse à l'érudition des résultats sérieux et publiquement constatés,
Arrête :

ARTICLE PREMIER. — Chacun des membres de l'École d'Athènes sera tenu d'envoyer, avant le 1^{er} juillet de chaque année, au Ministère de l'Instruction publique et des Cultes, un mémoire sur un point d'archéologie, de philologie ou d'histoire, choisi dans un programme de questions que l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres sera invitée à présenter à l'approbation du Ministre.

ART. 2. — Les mémoires envoyés seront transmis à l'Académie des Inscriptions, qui sera priée d'en faire l'objet d'un rapport au Ministre, et d'en rendre compte dans sa séance publique annuelle, où seront également annoncées les questions formant le programme des travaux de l'École pour l'année suivante.

ART. 3. — Les mémoires envoyés par les membres de l'École d'Athènes pourront être insérés dans les *Archives des Missions*, instituées par arrêtés ministériels des 29 octobre et 14 décembre 1849.

ART. 4. — Le *Moniteur* publiera, chaque année, la liste des élèves présents à l'École, et, en regard, l'indication des travaux envoyés par chacun d'eux.

Fait à Paris, le 26 janvier 1850.

Le Ministre de l'Instruction publique et des Cultes,

E. DE PARIEU.

IV. Décret élargissant le recrutement de l'École et instituant l'examen spécial subi devant l'Académie ¹.

7 AOUT 1850

1^o Rapport à Louis-Napoléon Bonaparte.

Monsieur le Président,

L'École française d'Athènes, instituée en 1846, vient enfin, après quatre années de durée incertaine et précaire, de recevoir de l'Assemblée législative, avec la consécration de son existence désormais assurée, la récompense de ses premiers et utiles travaux. Connaissant et les services qu'elle a déjà rendus et ceux qu'elle peut rendre dans l'avenir, soit en élevant chez nous le niveau des études classiques et archéologiques, soit en étendant l'influence

¹. Voir plus haut, p. 105-107. — *Bull. I. P.*, t. I, p. 226-229; A. de Beauchamp, *Recueil*, t. II, p. 165-166.

et le renom traditionnel de la France en Orient, je n'avais pas attendu cet acte de justice à la fois et de bonne politique pour signaler l'École d'Athènes à l'intérêt du Gouvernement et à l'attention de l'Institut, son protecteur naturel. Mon arrêté du 26 janvier dernier a mis l'École française d'Athènes sous le patronage scientifique et la haute direction de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, à l'imitation de l'École française de Rome, placée depuis longtemps sous la direction de l'Académie des Beaux-Arts. L'Académie, empressée de répondre à cet appel, non seulement a décidé qu'elle acceptait la mission confiée à son zèle pour l'intérêt de la science, mais elle s'est mise immédiatement à l'œuvre, afin de poser les bases d'un règlement général de travaux qui, annoncé dans l'ordonnance constitutive, manquait encore à l'École d'Athènes. C'est au Gouvernement qu'il appartient aujourd'hui de consolider ces mesures en les couronnant par un décret organique qui achève de régulariser le jeu d'une institution éminemment libérale et populaire.

D'après l'article 1^{er} de l'ordonnance du 11 septembre 1845, l'École d'Athènes se compose d'élèves de l'École normale supérieure reçus agrégés des classes d'humanités, d'histoire et de philosophie.

Cette disposition, qui constitue un privilège en faveur d'une classe de candidats, ne me paraît pas en harmonie avec les principes de concurrence et de liberté qui doivent désormais vivifier tout notre système d'instruction publique. Pourquoi, lorsque tous les agrégés présentent des garanties égales, ne seraient-ils pas tous également appelés à l'honneur et à l'avantage de faire partie de l'École d'Athènes?

Mais, outre que le titre général d'agrégé ne garantit pas la possession de toutes les connaissances nécessaires au succès de cette mission particulière, il reste la difficulté de faire, entre les candidats pourvus de ce titre, le choix le plus équitable possible.

Parmi les jeunes gens dont le nom seul d'Athènes éveillera l'imagination, il ne manquera pas de s'en trouver qui prendront sincèrement une curiosité d'artiste pour une vocation d'érudit, et verront avant tout, dans l'admission à l'École, l'occasion d'un pèlerinage aux lieux les plus célèbres de l'Antiquité classique. C'est précisément à ces ambitions qu'il faut fermer le chemin de l'École d'Athènes. Contre les déceptions qui s'ensuivraient infailliblement, l'unique garantie se trouve dans la sévérité d'un examen spécial qui, en fournissant le moyen de classer entre eux les candidats, assure à l'École un personnel sérieux, un ensemble d'esprits d'élite, dont la mission sera d'autant plus féconde qu'elle aura été précédée d'une préparation plus longue et plus approfondie. Ainsi il ne peut qu'y avoir avantage à tenir la barrière haute; nous sommes assurés qu'il se présentera toujours assez de concurrents capables de la franchir.

Si, comme je le pense, l'idée féconde de l'École d'Athènes consiste à faire étudier les civilisations antiques sur le théâtre même de leur développement, en présence des monuments qui en furent témoins, la suite naturelle de cette idée nous conduit à profiter du passage nécessaire par l'Italie, de la proximité de l'Asie et même de l'Égypte, pour attribuer une part du séjour de chaque élève hors de France à des explorations dans la Grèce même, et dans les autres pays classiques, soit de l'Orient, soit de l'Occident.

Plus l'État se montre disposé à faire des sacrifices en faveur de l'érudition, plus il importe d'en assurer les fruits au bénéfice de la gloire nationale. C'est quelque chose déjà que d'avoir entouré l'admission à l'École des meilleures garanties de zèle et de capacité; mais ce n'est pas tout : il faut encore au Gouvernement la certitude de la persévérance et la mesure des progrès. Ce but me paraît pouvoir être atteint par l'envoi annuel de mémoires que chacun des membres de l'École serait tenu de rédiger sur telle ou telle question choisie dans un programme dressé par l'Académie des Belles-Lettres. Ces travaux, dont il serait rendu compte en séance solennelle de l'Institut, seraient pour le monde savant le témoignage des bons résultats de l'École, et une source d'émulation pour les auteurs qui ne pourraient souhaiter une plus favorable occasion de débiter avec honneur dans la carrière.

Tel est, Monsieur le Président, l'objet du projet de décret que j'ai l'honneur de soumettre à votre sanction.

Agrérez, Monsieur le Président, l'hommage de mon respect.

Le Ministre de l'Instruction publique et des Cultes,

E. DE PARIEU.

2^e Décret.

Le Président de la République,

Vu l'ordonnance, en date du 11 septembre 1846, qui a créé l'École française d'Athènes;

Vu l'arrêté du Ministre de l'Instruction publique et des Cultes, en date du 20 janvier 1850, destiné à régulariser les travaux des membres de cette École;

Vu les propositions à ce sujet contenues dans le rapport fait à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de l'Institut, le 8 mars dernier;

Considérant qu'il importe de mettre l'École française d'Athènes en harmonie avec les principes de liberté qui régissent l'instruction publique, d'en élargir les bases, d'en assurer le bon recrutement et d'en compléter l'organisation,

Décète :

ARTICLE PREMIER. — A partir de la prochaine année scolaire, l'École française d'Athènes sera formée concurremment d'agrégés sortis de l'École normale supérieure et d'agrégés pris en dehors de cette École.

ART. 2. — Les agrégés, membres de l'École française d'Athènes, seront nommés par le Ministre de l'Instruction publique et des Cultes, après un examen spécial, dont le programme sera dressé par une Commission de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et devra porter sur la langue grecque ancienne et moderne, sur les éléments de la paléographie et de l'archéologie, sur la géographie et l'histoire de la Grèce.

ART. 3. — Le cours d'études de l'École française d'Athènes demeure fixé à deux ans au moins et trois ans au plus, dont une année, ou davantage, sera employée, par chaque membre, à des explorations et à des recherches dans la Grèce et les autres pays classiques, soit de l'Orient, soit de l'Occident.

ART. 4. — A l'expiration de chaque année, et au plus tard avant le 1^{er} avril de l'année suivante, les membres de l'École seront tenus d'envoyer individuellement les résultats des travaux qui leur auront été prescrits en vertu du règlement général d'études préparé par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de l'Institut et arrêté par le Ministre de l'Instruction publique et des Cultes.

ART. 5. — Les résultats des travaux des membres de l'École seront transmis par le Ministre à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, qui en fera l'objet d'un rapport, et en rendra compte dans sa séance publique annuelle, où elle annoncera les sujets d'explorations et de recherches plus spécialement proposés pour la seconde et la troisième année d'études.

ART. 6. — Le directeur de l'École sera tenu de faire, à l'expiration de chaque année scolaire, un rapport détaillé, qu'il adressera au Ministre, sur la situation de l'École, sur les progrès réalisés et les améliorations désirables.

Fait à l'Élysée National, le 7 août 1850.

LOUIS-NAPOLÉON BONAPARTE.

Par le Président de la République :

Le Ministre de l'Instruction publique et des Cultes,

E. DE PARIEU.

V. Décret admettant les licenciés à concourir pour l'École¹.

15 DÉCEMBRE 1852

NAPOLÉON,

Par la grâce de Dieu et la volonté nationale, empereur des Français,
A tous présents et à venir, salut.

Sur le rapport de notre Ministre Secrétaire d'État au département de l'Instruction publique et des Cultes;

Vu l'article 1^{er} de l'ordonnance du 11 septembre 1846, qui a créé l'École française d'Athènes;

Vu les articles 1 et 2 du décret du 7 août 1850, qui a complété l'organisation de cette École;

Vu, d'autre part, l'article 7 du décret du 10 avril 1852 sur l'agrégation des lycées;

Vu l'article 5 du même décret, et notamment le dernier paragraphe, instituant, pour les élèves de l'École normale qui auront terminé leur cours

1. Voir plus haut, p. 111-112. — *Bull. I. P.*, t. III, p. 395-396; A. de Beauchamp, *Recueil*, t. II, p. 262.

d'études et obtenu le grade de la licence, des examens de sortie passés devant les inspecteurs généraux;

Considérant que l'agrégation des lycées est désormais soumise à des conditions de stage que ne pourraient toujours remplir les aspirants à l'École française d'Athènes,

Avons décrété et décrétons ce qui suit :

ARTICLE PREMIER. — A l'avenir, les licenciés élèves de l'École normale supérieure qui auront subi avec distinction les examens de sortie, et les licenciés non élèves de l'École, âgés de vingt et un ans au moins, qui auront fait un noviciat de deux années ou plus dans l'enseignement des lycées, pourront, sur la proposition des inspecteurs généraux, être admis, concurremment avec les agrégés, à subir l'examen prescrit par l'article 2 du décret du 7 août 1850 pour la nomination des membres de l'École française d'Athènes.

ART. 2. — Les années passées à l'École française d'Athènes par les licenciés nommés membres de l'École pourront, sur le rapport du directeur et sur celui de l'Académie, prescrits l'un et l'autre par les articles 5 et 6 du décret précité, leur être comptées comme autant d'années d'enseignement pour le noviciat exigé des candidats à l'agrégation, aux termes de l'article 7 du décret du 10 avril 1852.

Fait au Palais des Tuileries, le 15 décembre 1852.

NAPOLÉON.

Par l'Empereur :

*Le Ministre Secrétaire d'État au département
de l'Instruction publique et des Cultes,*

H. FORTOUL.

VI. Décret instituant trois sections, modifiant les conditions d'entrée et limitant le privilège de l'Académie ¹.

9 FÉVRIER 1859

1^o Rapport à l'Empereur.

SIRE,

J'ai l'honneur de mettre sous les yeux de Votre Majesté un projet de décret qui réunit, en les modifiant dans quelques-unes de leurs dispositions, les décrets, ordonnances et arrêtés sur l'organisation de l'École française d'Athènes. J'ai cru devoir y comprendre plusieurs mesures nouvelles dont l'expérience a démontré l'avantage ou la nécessité; elles sont relatives au

1. Voir plus haut, p. 128-133. — *Bull. I. P.*, t. X, p. 35-40; A. de Beauchamp, *Recueil*, t. II, p. 524-527.

recrutement, au programme d'examen et aux études de cette École. J'ose espérer que Votre Majesté voudra bien leur donner son approbation.

Le premier soin qui devait me préoccuper, dans les circonstances actuelles, était celui du recrutement. J'ai pensé à l'asseoir sur des bases plus larges et mieux assurées. L'École d'Athènes était composée, à l'origine, de professeurs et d'agrégés des classes supérieures des lettres. En 1852, par suite d'une mesure qui n'admettait de candidats au concours d'agrégation qu'à l'âge de vingt-cinq ans accomplis, elle s'ouvrit aux simples licenciés ès lettres. C'était une nécessité du moment : l'École dut la subir; mais on put craindre, dès lors, qu'elle n'en souffrit, quelque jour, dans sa discipline et dans ses travaux.

Aujourd'hui que la condition d'âge pour obtenir le titre d'agrégé est beaucoup moins rigoureuse, ou même n'existe plus, j'ai l'honneur de proposer à Votre Majesté qu'à partir du 1^{er} janvier 1859 les professeurs et agrégés des classes supérieures soient appelés seuls à renouveler notre mission littéraire et scientifique d'Orient.

Une autre mesure non moins efficace, à mon avis, pour le bon recrutement et la prospérité de l'École, serait celle qui permettrait d'y admettre, avec dispense d'examen, les professeurs et agrégés pourvus du diplôme de docteur ès lettres, et tout agrégé des classes supérieures nommé le premier au concours, qui n'auraient pas encore l'âge de trente ans. Aussi je n'hésite pas à la proposer à Votre Majesté.

Je demande aussi à l'Empereur d'approuver la disposition d'après laquelle les membres de l'École ayant le titre de professeur seront avancés d'une classe à leur retour en France, et les agrégés seront nommés titulaires dans les lycées impériaux.

Cette assurance excitera le zèle et convaincra les aspirants à l'École d'Athènes, parfois trop inquiets de leur avenir, que le temps passé par eux à l'étranger profitera à leur avancement. Il n'a pas été stérile jusqu'ici pour ceux de leurs devanciers qui ont su faire honneur à l'École par leur bon esprit et la distinction de leurs travaux.

Un des articles du projet de décret institue une section des sciences à l'École. Cette section sera formée de deux agrégés de l'ordre des sciences, envoyés à Athènes en mission extraordinaire. Ces maîtres seront soumis aux mêmes règles et jouiront des mêmes avantages que les élèves de l'École. Ils devront étudier la Grèce sous un de ses aspects les plus nouveaux et les plus intéressants, et compléter, pour le continent et les îles, les travaux scientifiques de notre expédition de Morée. Ils seront chargés, en même temps, de former des collections d'histoire naturelle qui manquent à l'École, et pourront, dans l'intervalle de leurs voyages, faire des leçons publiques sur différents points de la science. Ces cours, ou plutôt ces comptes rendus par nos jeunes maîtres de leurs explorations et de leurs études, seraient pour eux une excellente préparation à l'enseignement supérieur. Nul doute qu'ils ne fussent accueillis avec la plus grande faveur. Ils ajouteraient encore à la popularité de l'École dans un pays désireux d'apprendre, et où notre langue, nos idées et nos mœurs font, chaque jour, de nouveaux progrès.

L'examen pour l'admission à l'École d'Athènes est maintenu dans le projet soumis à Votre Majesté, mais j'ai cru devoir le modifier sur deux points : d'une part, la connaissance du grec moderne n'est plus exigée des candidats;

de l'autre, ils auront à répondre sur les auteurs latins et sur la géographie et l'histoire de l'Italie ancienne. Ce changement est facile à motiver : les membres de l'École d'Athènes apprennent la langue grecque moderne en Grèce même ; c'est un des objets de leur mission, et aucun d'eux, jusqu'à présent, ne l'a négligé. Il m'a donc paru inutile de conserver cette épreuve sur le programme d'examen. C'était, d'ailleurs, une condition quelquefois difficile à remplir, surtout pour les candidats qui se préparent en province, et l'on comprend qu'elle ait pu écarter déjà plus d'un concurrent dont l'abstention a été regrettable.

Quant aux études latines, il m'a semblé d'autant plus opportun de leur faire une part dans l'examen, que les membres de l'École doivent les continuer pendant leur séjour en Grèce, et qu'à l'avenir ils seront tenus, en se rendant à leur poste, de s'arrêter plusieurs mois en Italie pour les perfectionner.

Tel est, Sire, l'ensemble des nouvelles mesures soumises à la sanction de Votre Majesté. Toujours attentive aux grands intérêts du pays, elle voit dans l'École d'Athènes une institution destinée à rendre profitable et féconde pour nos jeunes professeurs de l'Université l'étude des richesses monumentales et littéraires de la Grèce antique, et à porter au sein d'une nation amie le témoignage de nos sympathies et le goût de notre civilisation. Ce but si noble sera, je l'espère, complètement atteint, grâce à la haute bienveillance de l'Empereur et aux dispositions organiques qu'il veut bien adopter. L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres continuera à l'École son précieux concours pour la surveillance et le jugement de ses travaux. Le patronage si éclairé de M. le Ministre des Affaires Étrangères s'étendra sur nos élèves au nom de Votre Majesté, et j'ai pleine confiance, pour la discipline et la régularité des études, dans le fonctionnaire habile et dévoué qui les dirige depuis plus de onze années.

Je suis, avec le plus profond respect,

Sire,

De Votre Majesté,

Le très humble, très obéissant et très fidèle serviteur.

*Le Ministre Secrétaire d'État au département
de l'Instruction publique et des Cultes,*

ROULAND.

2^o Décret.

NAPOLÉON, etc.,

Décree :

ARTICLE PREMIER. — L'École française d'Athènes, créée par l'ordonnance du 11 septembre 1846, est placée sous l'autorité de notre Ministre de l'Instruction publique et sous le patronage de notre Ministre des Affaires Étrangères. Elle a pour chef un fonctionnaire supérieur de l'Instruction publique ou¹ un membre de l'Institut.

1. Rédaction conforme à la minute de Daveluy. Ailleurs (*Bull. I. P.*, t. X, p. 37 — Beauchamp, t. II, p. 526), on a imprimé « et » par erreur, avec « chefs » au pluriel.

ART. 2. — Elle se compose de trois sections, savoir :

Une section des lettres ;

Une section des sciences ;

Une section des beaux-arts.

ART. 3. — A dater du 1^{er} janvier 1859, peuvent être admis à faire partie de la section des lettres :

1^o Après un examen spécial, les professeurs et agrégés des classes supérieures, âgés de moins de trente ans ;

2^o Avec dispense d'examen, dans la même condition d'âge que ci-dessus, les professeurs et les agrégés pourvus du diplôme de docteur ès lettres, et tout candidat reçu le premier au concours de l'agrégation des classes supérieures.

ART. 4. — L'examen pour l'admission à l'École française d'Athènes porte sur la langue grecque ancienne et la langue latine, sur les éléments de la paléographie et de l'archéologie, sur la géographie et l'histoire de la Grèce et de l'Italie anciennes.

Cet examen est subi devant une Commission à laquelle sont adjoints deux membres de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et qui est présidée par un inspecteur général de l'enseignement supérieur.

ART. 5. — Les candidats nommés à l'École d'Athènes se rendent à leur destination en passant par l'Italie ; ils y restent trois mois qui sont répartis entre Rome, Florence, Naples et la Sicile. Pendant leur séjour à Rome, ils sont placés sous l'autorité du directeur de l'Académie de France. Ils reviennent en France par les îles Ioniennes, Venise, Munich, et les principaux centres d'études en Allemagne.

ART. 6. — Chacun des membres de l'ordre des lettres est tenu d'envoyer, avant le 1^{er} juillet de la deuxième ou la troisième année de son séjour en Grèce, un mémoire sur un point d'archéologie, de philologie ou d'histoire, choisi dans un programme de questions rédigé par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et agréé par notre Ministre de l'Instruction publique.

Ces mémoires sont l'objet d'un rapport de l'Académie à notre Ministre de l'Instruction publique. L'Académie est invitée à rendre compte de ce rapport dans sa séance publique annuelle, où sont également annoncées les questions inscrites au programme des travaux de l'École pour l'année suivante.

ART. 7. — Les membres de la section des lettres peuvent ouvrir, avec l'autorisation de S. M. le roi de Grèce, des cours publics et gratuits de langues et de littératures latines et françaises. Ils seront institués en Commissions d'examen, conjointement avec les membres de l'ordre des sciences pour conférer le baccalauréat ès lettres aux élèves des Écoles françaises et latines de l'Orient qui ont reçu ou qui recevraient le plein exercice de l'Université de France.

ART. 8. — La section des sciences est formée d'agrégés des sciences physiques et naturelles, âgés de moins de trente ans. Ils sont nommés directement par le Ministre de l'Instruction publique, sur la proposition des inspecteurs généraux et des recteurs d'Académie.

Les mémoires dans lesquels ils auront à rendre compte, chaque année, de leurs travaux, seront examinés par une Commission qui en fera un rapport au Ministre.

ART. 9. — Les membres des deux premières sections sont nommés pour deux ans. Ils peuvent être autorisés, par une décision spéciale du Ministre, à passer une troisième année à l'École.

ART. 10. — Les membres de l'École, professeurs titulaires, qui ont été signalés par le directeur pour leur bonne conduite et leurs travaux, reçoivent, à leur retour en France après le temps réglementaire, un avancement de classe, et les agrégés sont nommés titulaires dans les lycées impériaux.

ART. 11. — Pendant toute la durée de leur mission, les membres de la section des lettres et de la section des sciences jouissent d'un traitement annuel de 3 600 francs, indépendamment de l'indemnité qui leur est allouée pour frais d'aller et retour.

ART. 12. — La troisième section, celle des beaux-arts, est composée des élèves pensionnaires de l'Académie de France à Rome, envoyés en Grèce pour y continuer leurs études. Pour tout ce qui les concerne, le directeur de l'École d'Athènes correspond directement avec notre Ministre d'État.

ART. 13. — A l'expiration de chaque année, le directeur de l'École adresse au Ministre de l'Instruction publique un rapport détaillé sur la situation de l'École, sur les progrès réalisés et les améliorations désirables.

ART. 14. — Tout ce qui regarde l'ordre intérieur de l'École, ainsi que les voyages à exécuter par ses membres, sera l'objet d'un règlement particulier.

ART. 15. — Toutes les dispositions antérieures concernant l'École française d'Athènes et contraires au présent décret, sont et demeurent abrogées.

Fait au Palais des Tuileries, le 9 février 1859.

NAPOLÉON.

Par l'Empereur :

*Le Ministre Secrétaire d'État au département
de l'Instruction publique et des Cultes,*

ROULLAND.

VII. Premier règlement intérieur¹.

10 FÉVRIER 1859

Le Ministre Secrétaire d'État au département de l'Instruction publique et des Cultes,

Vu l'article 14 du décret du 9 février courant,

Arrête ainsi qu'il suit le règlement pour l'École française d'Athènes :

ARTICLE PREMIER. — Les candidats nommés à l'École d'Athènes partent dans les dix jours qui suivent leur nomination; ils se rendent à leur poste en

¹ Voir plus haut, p. 128 et 253. — *Bull. I. P.*, t. X, p. 527-528; A. de Beauchamp, *Recueil*, t. II, p. 527-528.

passant par l'Italie, et rentrent en France par les îles Ioniennes, Venise et l'Allemagne.

ART. 2. — Ils sont placés, pendant leur séjour à Rome, sous l'autorité du directeur de l'Académie impériale de France; ils sont logés, autant que cela est possible, à l'Académie, et prennent leurs repas avec les pensionnaires du Gouvernement.

ART. 3. — Les membres de l'École, en arrivant à Athènes, occupent la chambre qui leur est assignée par le directeur. Ils donnent au concierge surveillant un reçu des objets mobiliers qui la garnissent, et en sont responsables.

ART. 4. — Les draps de lit et le linge de table leur sont fournis par l'École, qui en paye le blanchissage.

ART. 5. — Ils se nourrissent à leurs frais; ils mangent en commun et ne peuvent recevoir d'étrangers à leur table, à moins d'une permission expresse du directeur.

ART. 6. — La bibliothèque et la salle à manger seules sont éclairées et chauffées par l'École.

ART. 7. — Les dépenses de l'infirmerie sont également supportées par elle. Le médecin ne peut être mandé que par le directeur.

ART. 8. — Les domestiques affectés au service des membres de l'École sont payés par la maison. Ils restent toujours aux ordres et à la disposition du directeur. Ils ne peuvent être emmenés en course ou en voyage par les membres de l'École.

ART. 9. — Les membres de l'École ne sont astreints à aucune règle particulière pour la distribution et l'emploi de leur temps; seulement, à la fin de chaque mois, ils rendent compte de leurs études au directeur, qui transmet, tous les trimestres, à S. Exc. M. le Ministre de l'Instruction publique, un bulletin détaillé sur la conduite et le travail de chacun d'eux.

ART. 10. — Le soin de la bibliothèque est confié au dernier des membres admis. Elle n'est ouverte aux étrangers que par une permission spéciale du directeur. Les livres, cartes, plans, dessins, etc., ne peuvent être prêtés au dehors ni emportés en voyage.

ART. 11. — Les membres de l'École ne peuvent recevoir de visites que deux jours par semaine, le lundi et le vendredi, à partir de midi.

ART. 12. — Les portes de l'École, à moins de cas très rares prévus par le directeur, sont fermées à minuit.

ART. 13. — Les membres de l'École, pendant la 2^e et la 3^e année de leur séjour (s'ils obtiennent la faveur d'y passer trois ans), ont à traiter une des questions portées au programme de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Ce travail doit être terminé et remis au directeur avant le 1^{er} juillet.

ART. 14. — Le moment et, autant que possible, la durée des voyages sont fixés par le directeur. Aucun des membres de l'École ne peut s'absenter, même pour un jour, sans y être autorisé par lui. Pendant leurs voyages, ils doivent se tenir constamment en rapport avec le directeur; au retour, ils se présentent à lui dès leur arrivée.

ART. 15. — Les voyages peuvent commencer à dater du 1^{er} avril et finissent du 1^{er} au 10 novembre. Aucune indemnité n'est allouée pour cet objet en dehors du traitement annuel.



ART. 16. — Le traitement des membres de l'École (3 600 francs) leur est payé à la fin de chaque mois. Sur les 285 francs nets qu'ils ont à toucher, il leur est retenu 100 francs qui leur sont rendus quand ils partent en voyage ou quittent définitivement l'École.

ART. 17. — Les membres de l'École peuvent rentrer en France après avoir remis le mémoire de 2^e ou de 3^e année, mais en suivant un itinéraire qui leur sera tracé par le directeur. Ils auront soin, à leur arrivée dans les villes où ils doivent séjourner, de faire viser leurs passe-ports par l'autorité française ou étrangère.

ART. 18. — Les membres de l'École, pendant leur séjour en Grèce, n'ont d'autre intermédiaire avec les autorités du pays que le directeur, qui, suivant la nature des circonstances, réclame personnellement la bienveillante intervention du Ministre plénipotentiaire de l'Empereur. Il leur est expressément interdit d'écrire dans aucun journal sans une permission particulière.

ART. 19. — Le directeur a toute autorité sur les membres de l'École; il prend à leur égard telles mesures qu'il juge nécessaires, sauf à en référer à M. le Ministre de l'Instruction publique et à prévenir, en cas d'urgence, le Ministre de France.

ART. 20. — Les peines pour manquements ou fautes, suivant leur gravité, sont :

- L'avertissement simple,
- L'avertissement avec censure,
- Le blâme avec rapport spécial au Ministre,
- Le rappel,
- La révocation.

Fait à Paris, le 10 février 1859.

*Le Ministre Secrétaire d'État au département
de l'Instruction publique et des Cultes,*

ROULAND.

VIII. Décret instituant la succursale de Rome ¹.

25 MARS 1873

Le Président de la République française,
Sur le rapport du Ministre de l'Instruction publique, des Cultes et des
Beaux-Arts,

Vu l'article 5 du décret du 9 février 1859;

Considérant qu'un séjour de trois mois en Italie est une préparation
insuffisante aux études spéciales des membres de l'École française d'Athènes;

¹. Voir plus haut, p. 173-177. — *Bull. I. P.*, t. XVI, p. 179; A. de Beauchamp, *Recueil*, t. II, p. 856.

Considérant qu'il importe d'assurer aux membres de ladite École, en résidence à Rome, des conseils et une direction,

Décète :

ARTICLE PREMIER. — Les membres de l'École française d'Athènes, avant de se rendre en Grèce, séjourneront une année en Italie.

ART. 2. — Un savant, choisi en raison de la spécialité de ses travaux, est chargé de faire à Rome, pour l'instruction de ces jeunes gens, un cours d'archéologie, d'après un programme proposé par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Les membres de l'École d'Athènes, pendant leur séjour à Rome, sont tenus de suivre cet enseignement.

ART. 3. — Le savant dont il est parlé à l'article 2 correspond avec le directeur de l'École d'Athènes et rend compte annuellement au Ministre de l'Instruction publique de son enseignement et des résultats qu'il a obtenus.

ART. 4. — Les membres de l'École française d'Athènes sont, comme par le passé, logés à la villa Médicis, soumis aux règlements de l'École et placés sous l'autorité du directeur de l'Académie de France.

Fait à Versailles, le 25 mars 1873.

A. THIERS.

Par le Président de la République :

Le Ministre de l'Instruction publique, des Cultes et des Beaux-Arts,

Jules SIMON.

IX. Décret modifiant la composition de l'École et réorganisant le patronage de l'Académie ¹.

26 NOVEMBRE 1874

Le Président de la République française,

Sur la proposition du Ministre de l'Instruction publique, des Cultes et des Beaux-Arts,

Vu l'ordonnance royale du 11 septembre 1846;

Vu les décrets des 7 août 1850, 9 février 1859 et 25 mars 1873,

Décète :

ARTICLE PREMIER. — L'École française d'Athènes est placée sous l'autorité du Ministre de l'Instruction publique, le patronage du Ministre des Affaires Étrangères et la direction scientifique de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

¹. Voir plus haut, p. 177-180. — *Bull. I. P.*, t. XVII, p. 964-966; A. de Beauchamp, *Recueil*, t. II, p. 913-914.

Elle a pour chef un directeur, membre de l'Institut ou fonctionnaire supérieur de l'Instruction publique, nommé par décret.

Une double liste de deux candidats est présentée par l'Académie des Inscriptions et par la section de l'enseignement supérieur du Comité consultatif.

La durée des fonctions du directeur est de six ans; son mandat peut être renouvelé par décret.

ART. 2. — Les candidats au titre de membre de l'École d'Athènes doivent être âgés de moins de trente ans; ils doivent être docteurs ès lettres ou agrégés des lettres, de grammaire, de philosophie ou d'histoire.

Le concours pour l'admission à l'École française d'Athènes porte sur la langue grecque ancienne et moderne, sur les éléments de l'épigraphie, de la paléographie et de l'archéologie, sur l'histoire et la géographie de la Grèce et de l'Italie anciennes. Il est tenu compte aux candidats de la connaissance qu'ils auraient du dessin.

Cet examen, qui se compose de deux épreuves, l'une écrite, l'autre orale, d'après un programme préparé par l'Académie, est subi devant une Commission de sept membres désignés par le Ministre.

ART. 3. — Les membres de l'École française d'Athènes sont nommés par le Ministre sur le rapport de la Commission de concours. Le nombre des membres est fixé à six. La durée de leur mission est de trois ans, y compris l'année de séjour à Rome, prévue par le décret du 25 mars 1873.

ART. 4. — Chaque membre de l'École d'Athènes est tenu d'envoyer à l'Académie, par l'intermédiaire du Ministre de l'Instruction publique, avant l'expiration de chaque année, un travail personnel, qui sera soumis au jugement d'une Commission spéciale. Il en sera fait par elle un rapport à l'Académie, et, après adoption, un compte rendu public soit à la séance annuelle, soit par insertion au *Journal officiel*.

Dans la séance annuelle seront annoncés également les sujets de recherches et de mémoires que l'Académie, sur la proposition de la Commission, jugerait utile d'indiquer aux membres de l'École pour les années suivantes.

Les membres de l'École communiquent à l'Académie, par l'entremise du directeur, les découvertes archéologiques qui seraient venues à leur connaissance et les résultats des fouilles auxquelles ils auraient assisté ou dont ils auraient pris l'initiative.

ART. 5. — Tout membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et tout ancien membre de l'École sont, de droit, associés correspondants.

Le titre d'*associé correspondant* peut être, en outre, décerné, sans condition de nationalité, par le Ministre de l'Instruction publique, sur une double proposition de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et du directeur de l'École d'Athènes.

ART. 6. — Les mémoires des membres de l'École d'Athènes, les communications adressées par les associés correspondants seront publiés par les soins du Ministre de l'Instruction publique, après avis de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

ART. 7. — Les élèves de l'Académie de France à Rome, autorisés à faire un séjour à Athènes, les boursiers de voyage, les prix d'exposition seront

reçus à l'École française d'Athènes et placés temporairement sous l'autorité du directeur.

ART. 8. — A l'expiration de chaque année, le directeur de l'École d'Athènes adresse au Ministre de l'Instruction publique un rapport détaillé sur la situation de l'École, sur les progrès réalisés et les améliorations désirables dans le régime de l'établissement.

La partie de ce rapport relative aux travaux des membres de l'École d'Athènes est communiquée à l'Académie.

ART. 9. — La section romaine de l'École d'Athènes prend le titre d'École archéologique de Rome. Le sous-directeur de l'École d'Athènes ajoute à ce titre celui de Directeur de l'École archéologique de Rome.

ART. 10. — Les dispositions antérieures concernant l'École française d'Athènes qui seraient contraires au présent décret sont et demeurent abrogées.

Fait à Versailles, le 26 novembre 1874.

MAJ DE MAC-MAHON.

Par le Président de la République :

Le Ministre de l'Instruction publique, des Cultes et des Beaux-Arts,

A. DE CUMONT.

X. Décret maintenant l'année de séjour à Rome ¹.

20 NOVEMBRE 1875

Le Président de la République française,

Sur le rapport du Ministre de l'Instruction publique, des Cultes et des Beaux-Arts,

Vu l'article 9 du décret du 26 novembre 1874;

Vu le projet de règlement pour l'École française de Rome élaboré par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dans sa séance du 26 octobre 1875;

Décète :

ARTICLE PREMIER. — L'École de Rome a pour objet :

La préparation pratique des membres de l'École d'Athènes aux travaux qu'ils doivent faire en Grèce et en Orient;

¹. Voir plus haut, p. 180. — *Bull. I. P.*, t. XVIII, p. 774; A. de Beauchamp, *Recueil*, t. III, p. 97-98.

ART. 2. —

L'École se compose des membres de première année de l'École d'Athènes et des membres propres à l'École de Rome.

Les membres de première année de l'École d'Athènes sont nommés conformément aux dispositions de l'article 2 du décret du 26 novembre 1874.

Fait à Versailles, le 20 novembre 1875.

MAI DE MAC-MAHON.

— Par le Président de la République :

Le Ministre de l'Instruction publique, des Cultes et des Beaux-Arts,

H. WALLON.

XI. Décret supprimant le mémoire de première année ¹.

24 JANVIER 1883

Le Président de la République française,

Sur le rapport du Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts,

Vu le décret du 26 novembre 1874;

Vu le décret du 20 novembre 1875;

Vu l'avis de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres,

Décète :

ARTICLE PREMIER. — Les mémoires que les membres des Écoles d'Athènes et de Rome doivent soumettre à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres doivent être adressés au Ministère de l'Instruction publique avant le 31 mars.

Les membres de première année des deux Écoles ne sont pas tenus d'envoyer de mémoire.

Fait à Paris, le 24 janvier 1883.

JULES GRÉVY.

Par le Président de la République :

Le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts,

DUVAUX.

1. Voir plus haut, p. 206-207. — A. de Beauchamp, *Recueil*, t. III, p. 701-702 (simple mention dans le *Bull. I. P.*, t. XXIX, p. 198-199).

XII. Arrêté supprimant le premier règlement intérieur ¹.

12 SEPTEMBRE 1883

Le Président du Conseil, Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts,

Arrête :

ARTICLE PREMIER. — L'arrêté du 10 février 1859 portant règlement pour l'École française d'Athènes est et demeure abrogé.

Fait à Paris, le 12 septembre 1883.

*Le Président du Conseil,
Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts,*

Jules FERRY.

XIII. Deuxième règlement intérieur ².

8 DÉCEMBRE 1886

Le Ministre de l'Instruction publique, des Beaux-Arts et des Cultes,

Arrête :

ARTICLE PREMIER. — Les candidats nommés à l'École d'Athènes partent dans les dix jours qui suivent leur nomination; ils se rendent à leur poste en passant par l'Italie.

ART. 2. — Ils sont placés, pendant leur séjour à Rome, sous l'autorité du directeur de l'Académie de France; ils sont logés à l'Académie et prennent leurs repas avec les pensionnaires du Gouvernement.

ART. 3. — Les membres de l'École, en arrivant à Athènes, occupent la chambre qui leur est assignée par le directeur. Ils donnent au concierge surveillant un reçu des objets mobiliers qui la garnissent et en sont responsables.

ART. 4. — Les draps de lit et le linge de table leur sont fournis par l'École, qui en paye le blanchissage.

ART. 5. — Les membres de l'École se nourrissent à leurs frais; ils mangent en commun et ne peuvent recevoir d'étrangers à leur table sans l'autorisation du directeur.

ART. 6. — La salle à manger est éclairée et chauffée aux frais de l'École.

ART. 7. — Les dépenses de l'infirmerie sont également supportées par elle. Le médecin ne peut être mandé que par le directeur.

1. Voir plus haut, p. 207. Simple analyse dans le *Bull. I. P.*, t. XXXI, p. 367, et dans A. de Beauchamp, *Recueil*, t. III, p. 749.

2. Voir plus haut, p. 207 et 254.

ART. 8. — Les domestiques affectés au service des membres de l'École sont payés par la maison. Ils restent toujours aux ordres et à la disposition du directeur. Ils ne peuvent être emmenés en course ou en voyage par les membres de l'École.

ART. 9. — Les membres de l'École, à la fin de chaque mois, rendent compte de leurs études au directeur. Il leur est expressément interdit d'écrire dans un journal, à moins d'une permission particulière.

ART. 10. — Le soin de la bibliothèque est confié au dernier des membres admis. Elle n'est ouverte aux étrangers que par une permission spéciale du directeur. Les livres, cartes, plans, dessins, etc., ne peuvent être prêtés au dehors ni emportés en voyage.

ART. 11. — Les membres de l'École, pendant la deuxième et la troisième année de leur séjour, ont à traiter une question portant sur l'Antiquité grecque. Ce travail doit être terminé et remis au directeur avant le 1^{er} avril.

ART. 12. — Le moment et, autant que possible, l'itinéraire des voyages sont fixés par le directeur. Aucun des membres de l'École ne peut s'absenter, même pour un jour, sans y être autorisé par lui. Pendant leurs voyages, ils doivent se tenir constamment en rapport avec le directeur; au retour, ils se présentent à lui dès leur arrivée.

ART. 13. — Les voyages peuvent commencer à dater du 1^{er} avril, et finissent du 1^{er} au 10 novembre. Une indemnité peut être allouée pour cet objet en dehors du traitement; elle doit être exclusivement consacrée aux frais du voyage pour lequel elle a été allouée.

ART. 14. — Le traitement des membres de l'École (4 000 francs), leur est payé à la fin de chaque mois. Une indemnité de 800 francs leur est remise avant leur départ de France pour se rendre à leur poste, et avant leur départ d'Athènes pour rentrer en France.

ART. 15. — Le directeur est seul chargé de décider sur les questions qui concernent l'École; il a toute autorité sur les membres de l'École; il prend à leur égard telles mesures qu'il juge nécessaires, sauf à en référer à M. le Ministre de l'Instruction publique, et à prévenir, en cas d'urgence, le ministre de France.

Fait à Paris, le 8 décembre 1886.

Le Ministre de l'Instruction publique, des Beaux-Arts et des Cultes,

René GOBLET.

XIV. Décret ouvrant l'École à de nouvelles catégories de candidats et modifiant la nature de la pension ¹.

18 JUILLET 1899

Le Président de la République française;
Sur le rapport du Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts,

¹: Voir plus haut, p. 227-228. — *Bull. I. P.*, t. LXVI, p. 119-120.

Vu le décret du 20 novembre 1875;

Vu l'avis de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en date du 26 juin 1899,

Décète :

ARTICLE PREMIER. — L'École d'Athènes se recrute soit parmi les agrégés de l'enseignement secondaire qui ont fait dans les grands établissements scientifiques de France une année au moins d'études spéciales pour se préparer à leurs futurs travaux, soit parmi les candidats que recommandent leurs titres scientifiques.

ART. 2. — L'examen des connaissances et des titres des candidats est confié à une Commission composée de membres de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Le directeur de l'École fait partie de la Commission.

ART. 3. — Les membres de l'École sont nommés pour une année, avec faculté de renouvellement : leur mission peut être prolongée pendant une deuxième année ou plus encore, si leurs aptitudes, les nécessités de leurs travaux et les intérêts de l'École justifient cette prolongation.

ART. 4. — Les anciens membres de l'École pourront être rappelés en Grèce à une époque quelconque de leur carrière, si ce nouveau séjour est jugé avantageux pour la science.

ART. 5. — Les prolongations ou rappels sont accordés par le Ministre sur le rapport du directeur et l'avis de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

ART. 6. — Le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts est chargé de l'exécution du présent décret.

Fait à Paris, le 18 juillet 1899.

ÉMILE LOUBET.

Par le Président de la République :

Le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

Georges LEYGUES.

XV. Décret instituant une section étrangère ¹.

20 JANVIER 1900

Le Président de la République française,
Sur le rapport du Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts
et du Ministre des Affaires Étrangères,

Décète :

ARTICLE PREMIER. — Il est institué à l'École française d'Athènes une

1. Voir plus haut, p. 234. — *Bull. I. P.*, t. LXVII, p. 77-78.

section étrangère dans laquelle seront admis les savants des pays qui en feront la demande au Gouvernement français et signeront avec lui une convention à cet effet.

ART. 2. — Ces conventions détermineront pour chaque pays, suivant les usages universitaires et les besoins scientifiques de chacun d'eux, les conditions ou preuves de capacité à exiger des candidats.

ART. 3. — Les membres étrangers de l'École française d'Athènes seront nommés par leurs Gouvernements respectifs. Ils devront être agréés par le Gouvernement français, représenté par le Ministre de l'Instruction publique.

ART. 4. — Les membres étrangers seront placés à Athènes sous l'autorité de leurs ministres respectifs et sous la direction du directeur de l'École française.

ART. 5. — Ils seront admis à l'usage de la bibliothèque et des collections de l'École; ils seront associés à ses travaux, conférences, voyages et fouilles, de la manière qui paraîtra le plus conforme à leur éducation scientifique et aux intérêts de l'École.

ART. 6. — S'ils reçoivent de leurs Gouvernements des allocations spéciales pour fouilles ou voyages, le directeur de l'École, après avis des représentants des Gouvernements intéressés, choisira la région des monuments à explorer et fera toutes démarches auprès des administrations compétentes pour obtenir les autorisations nécessaires et les facilités et sécurités désirables.

ART. 7. — Les membres étrangers seront logés à Athènes dans un immeuble mis à la disposition de l'École par le Comité de patronage des étudiants étrangers de Paris. Les conventions prévues à l'article 1^{er} du présent décret détermineront la redevance annuelle à payer pour chacun d'eux pour les frais de service.

Les frais de leur nourriture seront à leur charge ou à celle de leurs Gouvernements.

ART. 8. — Le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts et le Ministre des Affaires Étrangères sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent décret.

Fait à Paris, le 20 janvier 1900.

ÉMILE LOUBET

Par le Président de la République :

Le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts,

Georges LEYGUES.

Le Ministre des Affaires Étrangères,

DELCASSÉ.

XVI. Décret portant modifications au recrutement
de la section étrangère ¹.

14 JUILLET 1900

Le Président de la République française,
Sur le rapport du Ministre de l'Instruction publique et du Ministre des
Affaires Étrangères,

Décète :

ARTICLE PREMIER. — Les articles 1, 2, 3 et 7 du décret du 20 janvier 1900
sont modifiés ainsi qu'il suit :

Article premier. — Il est institué une section étrangère à l'École fran-
çaise d'Athènes.

Art. 2. — Les membres de cette section devront être agréés par le Gou-
vernement français, représenté par le Ministre de l'Instruction publique.

Art. 3. — Les candidats seront présentés à l'agrément du Gouvernement
français, soit directement par leurs Gouvernements, soit par l'intermédiaire du
Comité de patronage des étudiants étrangers de Paris.

Art. 7. — Les membres de la section étrangère seront logés gratuitement
dans un immeuble mis à la disposition de l'École par le Comité de patronage
des étudiants étrangers de Paris.

Les Gouvernements étrangers ou le Comité de patronage devront s'en-
gager à payer pour chacun d'eux, à titre de frais de service, une redevance
annuelle déterminée par le Ministre de l'Instruction publique.

Les frais de nourriture des membres de la section étrangère seront à leur
charge ou à celle de leurs Gouvernements.

ART. 2. — Le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts et le
Ministre des Affaires Étrangères sont chargés, chacun en ce qui le concerne,
de l'exécution du présent décret.

Fait à Paris, le 14 juillet 1900.

ÉMILE LOUBET.

Par le Président de la République :

Le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts,

Georges LEYGUES.

Le Ministre des Affaires Étrangères,

DELCASSÉ.

¹ Bull. I. P., t. LXVIII, p. 253-254.

XVII. Décret spécifiant à nouveau l'obligation du mémoire¹.

14 NOVEMBRE 1900

Le Président de la République française,
Sur le rapport du Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts,
Vu l'avis émis par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres dans
sa séance du 9 novembre 1900,

Décète :

ARTICLE PREMIER. — L'article premier du décret du 18 juillet 1899,
modifiant le régime de l'École française d'Athènes, est complété par le
paragraphe suivant :

« ...Ils devront remettre, à la fin de leur première année, un rapport sur
leurs recherches ou quelques articles sur des points d'érudition étudiés par
eux. »

ART. 2. — Le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts est
chargé de l'exécution du présent décret.

Fait à Paris, le 14 novembre 1900.

ÉMILE LOUBET.

Par le Président de la République :

Le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts,

Georges LEYGUES.

1. *Bull. I. P.*, t. LXVIII, p. 915.

II

STATISTIQUE FINANCIÈRE

I^o BUDGETS

L'École n'eut son budget propre et régulier qu'à partir de l'exercice 1851 (voir plus haut, p. 105). Au début, les dépenses qu'elle occasionna furent prélevées sur les fonds des Missions, les Collèges royaux, les Encouragements aux Lettres et divers autres chapitres (voir plus haut, p. 32-33). D'après une note que j'ai sous les yeux¹, elles s'élevèrent :

En 1847, à 61 147 fr. 72;
 En 1848, à 55 496 fr. 07;
 En 1849, à 47 808 fr. 35.

La crise de 1848 entraîna des économies. En supprimant des postes (professeur de grec moderne et secrétaire interprète), en réduisant à cinq le nombre des membres et en diminuant les traitements, on arriva, en 1850, à un chiffre de 40 000 francs, qui devint le budget initial de l'École.

A partir de 1851, les variations du crédit ordinaire annuel furent les suivantes² :

Exercices 1851-1855	=	40 000 francs;
— 1856-1857	=	45 624 —
— 1858-1860	=	58 000 —
— 1861-1865	=	59 000 —
— 1866-1873	=	64 500 —
— 1874-1876	=	52 500 — ³
— 1877	=	64 200 — ⁴
— 1878-1882	=	72 000 — ⁵

1. Elle provient des matériaux que m'a remis M. Charles-Émile Ruelle et fut établie par lui au Ministère en 1867.

2. Dans la *Statistique de l'Enseignement supérieur* de 1878, on trouvera : 1^o le tableau du budget de 1876 (p. 860); 2^o le relevé des augmentations permanentes de 1867 à 1878 (p. 868-869); 3^o l'analyse détaillée de ces augmentations (p. 886); 4^o l'exposé des motifs (p. 970-972).

3. L'économie de 12 000 francs, réalisée à partir de 1874, représente le montant du loyer que l'École cessa de payer en s'installant dans un immeuble à elle.

4. Motifs de l'augmentation pour l'exercice 1877 : traitement du sixième membre, achats de livres, publications.

5. Articles principaux de l'augmentation pour l'exercice 1878 : 1^o Institut de Correspondance hellénique (*Bulletin*), 4 000 francs; 2^o élévation à 6 000 francs du crédit pour fouilles et moulages. Ce crédit, de 4 000 francs jusque-là, avait été constitué, en 1872, pour l'exercice 1873, en prenant 1 000 francs sur le chapitre du mobilier et 3 000 sur celui des frais de représentation.

Exercices 1883-1884 =	79 400 francs ¹ ;
— 1885-1896 =	78 000 —
— 1897-1898 =	88 000 — ²
— 1899-1900 =	108 000 —

Aux crédits ordinaires s'ajoutent les extraordinaires. Nous ne mentionnerons que les principaux : celui de 150 000 francs voté par l'Assemblée nationale pour la construction de l'immeuble Burnouf et qui fut porté, après règlement définitif, à 200 700 francs (exercices 1872-1874)³; celui de 500 000 francs voté en 1891 pour les fouilles de Delphes et qui fut suivi de deux autres (150 000 et 100 000 francs), non intégralement employés.

2° TRAITEMENTS

Un arrêté du 1^{er} février 1847 fixa le traitement du directeur de l'École à 12 000 francs, le traitement des membres à 3 000. Le traitement du directeur n'a pas changé depuis lors; il s'y est joint seulement des frais de représentation. Le traitement des membres a été augmenté par deux fois. Un arrêté du 15 octobre 1847 le porta à 3 600 francs (voir plus haut, p. 77), un arrêté du 5 janvier 1883 à 4 000 francs (voir plus haut, p. 206).

1. Motifs de l'augmentation pour l'exercice 1883 : traitements portés de 3 600 francs à 4 000; crédit pour voyages, 5 000 francs (voir plus haut, p. 206).

2. Pour 1897, le chiffre que donnent les *Documents parlementaires* (Chambre, 1896, p. 867) est 113 000 francs. Les 25 000 francs d'écart représentent un crédit extraordinaire voté pour le cinquantenaire et la réfection du mobilier. Pour 1898, il y eut également un crédit extraordinaire affecté à la célébration du cinquantenaire, que la guerre gréco-turque avait fait différer : d'où le chiffre de 97 000 francs inscrit dans la loi de finances. Quant à l'augmentation permanente de 30 000 francs entre 1896 et 1900, elle se décompose ainsi : 1^o frais de publication pour Delphes, 10 000 francs; 2^o fouilles, 20 000 francs.

3. Pour plus de détails, voir la *Statistique de l'Enseignement supérieur* de 1878, p. 970-971.

III

TABLEAU DES PROMOTIONS

I^o LISTE CHRONOLOGIQUE

A. *Membres ordinaires*

Première Direction (1846-1867)

Amédée DAVELUY¹

NUMÉRO DE LA PROMOTION	NOMS DES TITULAIRES	DATE DE L'ARRÊTÉ DE NOMINATION
I	1. LACROIX (Louis)* ² . 2. BENOIT (Charles)*. 3. LÉVÊQUE (Charles)*. 4. HANRIOT (Charles)*. 5. ROUX (Emmanuel)*. 6. BURNOUF (Émile)*. 7. GRENIER (Antoine)* ³ .	24 décembre 1846 — — — — — —
II	1. GANDAR (Eugène)*.	29 septembre 1847
III	1. GIRARD (Jules)*. 2. VINCENT (Isidore)*.	19 décembre 1848 —

1. Nommé par ordonnance du 18 décembre 1846; mort en fonctions le 21 avril 1867.

2. Les astérisques indiquent les normaliens.

3. Burnouf et Grenier occupent le septième et le huitième rang dans le texte de l'arrêté. Avant eux, au sixième, figure Hippolyte Rigault. Mais Rigault ayant démissionné, il n'y a pas lieu de le maintenir sur nos listes.

NUMÉRO DE LA PROMOTION	NOMS DES TITULAIRES	DATE DE L'ARRÊTÉ DE NOMINATION
IV	1. MÉZIÈRES (Alfred)*. 2. BERTRAND (Alexandre)*. 3. BEULÉ (Ernest)*.	20 septembre 1849 — —
V	1. GUIGNIAUT (Joseph)*.	10 février 1851
VI	1. ABOUT (Edmond)*.	1 ^{er} décembre 1851
VII	1. GUÉRIN (Victor)*.	6 mai 1852
VIII	1. REYNALD (Hermile)*. 2. LEBARBIER (Edmond)*.	22 janvier 1853 —
IX	1. DELACOULONCHE (Alfred)*. 2. FUSTEL DE COULANGES (Numa)*. 3. BOUTAN (Ernest)*.	19 novembre 1853 — —
X	1. HEUZEY (Léon)*.	1 ^{er} décembre 1854
XI	1. PERROT (Georges)*.	20 octobre 1855
XII	1. THENON (Léon)*. 2. HINSTIN (Gustave)*.	22 octobre 1856 —
XIII	1. GAULTIER DE CLAUBRY (Xavier)*.	30 octobre 1857
XIV	1. BAZIN (Hugues)*. 2. DEVILLE (Gustave)*. 3. DUGIT (Ernest)*. 4. FOUCART (Paul)*. 5. WESCHER (Carl)*.	14 octobre 1859 — — — —
XV	1. GEBHART (Émile). — 2. TERRIER (Léon)*.	15 octobre 1861 21 décembre 1861

NUMÉRO DE LA PROMOTION	NOMS DES TITULAIRES	DATE DE L'ARRÊTÉ DE NOMINATION
XVI	1. ARMINGAUD (J.-J.) [*] .	10 octobre 1862
XVII	1. DECHARME (Paul) [*] . 2. PETIT DE JULLEVILLE (Louis) ^{*1} .	7 septembre 1863 7 décembre 1863
XVIII	1. DUMONT (Albert) [*] . 2. BLONDEL (Charles) [*] .	1 ^{er} octobre 1864 7 octobre 1864
XIX	1. BIGOT (Charles) [*] .	16 janvier 1866
XX	1. VIDAL DE LA BLACHE (Paul) [*] .	16 janvier 1867

Deuxième Direction (1867-1875)

Émile BURNOUF²

NUMÉRO DE LA PROMOTION	NOMS DES TITULAIRES	DATE DE L'ARRÊTÉ DE NOMINATION
XXI	1. MAMET (Henri) [*] .	21 octobre 1868
XXII	1. GORCEIX (Henri) [*] . 2. CARTAULT (Augustin) [*] . 3. RAYET (Olivier) [*] . 4. LEBÈGUE (Albert) [*] .	1 ^{er} juin 1869 1 ^{er} octobre 1869 — 9 octobre 1869

1. Édouard Sayous, nommé le 28 septembre 1863, en vertu de son privilège de premier agrégé, démissionna et fut remplacé par Petit de Julleville.

2. Nommé par décret du 20 mai 1867; maintenu par arrêtés des 30 avril 1870 et 15 février 1873; remplacé par décret du 10 août 1875; nommé directeur honoraire par décret du 23 mars 1878.

NUMÉRO DE LA PROMOTION	NOMS DES TITULAIRES	DATE DE L'ARRÊTÉ DE NOMINATION
XXIII	1. RUEL (Édouard)*.	6 novembre 1871
XXIV	1. BLOCH (Gustave)*. 2. BAYET (Charles)*. 3. COLLIGNON (Maxime)*.	1 ^{er} octobre 1873 — —
XXV	1. HOMOLLE (Théophile)*. 2. RIEMANN (Othon)*.	30 octobre 1874 —

Troisième Direction (1875-1878)

Albert DUMONT¹

NUMÉRO DE LA PROMOTION	NOMS DES TITULAIRES	DATE DE L'ARRÊTÉ DE NOMINATION
XXVI	1. GIRARD (Paul)*.	8 octobre 1875
XXVII	1. MARTHA (Jules)*. 2. HAUSSOULLIER (Bernard)*. 3. BEAUDOUIN (Mondry)*.	23 octobre 1876 — —
XXVIII	1. POTTIER (Edmond)*.	24 octobre 1877

1. Nommé par décret du 19 août 1875; nommé directeur honoraire par décret du 28 décembre 1878.

Quatrième Direction (1878-1890)

Paul FOUcart¹

NUMÉRO DE LA PROMOTION	NOMS DES TITULAIRES	DATE DE L'ARRÊTÉ DE NOMINATION
XXIX	1. HAUVETTE (Amédée)* ² .	4 novembre 1878
XXX	1. DUBOIS (Marcel)*. 2. REINACH (Salomon)*.	30 octobre 1879 —
XXXI	1. BILCO (Joseph)*. 2. CLERC (Michel)*.	29 octobre 1880 —
XXXII	1. MONCEAUX (Paul)*. 2. VEYRIES (Alphonse)*.	14 octobre 1881 —
XXXIII	1. HOLLEAUX (Maurice)*. 2. PARIS (Pierre)*.	27 octobre 1882 —
XXXIV	1. COUSIN (Georges)*. 2. DIEHL (Charles)*. 3. DÜRRBACH (Félix)*.	27 octobre 1883 — —
XXXV	1. RADET (Georges)*.	7 novembre 1884
XXXVI	1. DESCHAMPS (Gaston)*. 2. FOUGÈRES (Gustave)*.	28 octobre 1885 —
XXXVII	1. DOUBLET (Georges)*. 2. LECHAT (Henri)*.	29 octobre 1886 —

1. Nommé par décret du 28 décembre 1878; renouvelé par décret du 26 novembre 1884; nommé directeur honoraire par décret du 27 décembre 1900.

2. Hauvette appartient à la période d'intérim qui s'étend entre la nomination d'Albert Dumont au rectorat de Grenoble (11 août 1878) et la nomination de Foucart à la direction de l'École (28 décembre 1878). Administrativement, il relève de la troisième Direction; scientifiquement, de la quatrième.

NUMÉRO DE LA PROMOTION	NOMS DES TITULAIRES	DATE DE L'ARRÊTÉ DE NOMINATION
XXXVIII	1. BÉRARD (Victor)*. 2. JAMOT (Paul)*.	28 octobre 1887 —
XXXIX	1. LEGRAND (Philippe)*.	3 novembre 1888
XL	1. COLARDEAU (Théodore)*. 2. JOUBIN (André)*.	31 octobre 1889 —
XLI	1. CHAMONARD (Joseph)*. 2. COUVE (Louis)*. 3. DE RIDDER (André)*.	24 octobre 1890 — —
Cinquième Direction (1890-19..) Théophile HOMOLLE ¹		
NUMÉRO DE LA PROMOTION	NOMS DES TITULAIRES	DATE DE L'ARRÊTÉ DE NOMINATION
XLII	1. ARDAILLON (Édouard)*. 2. MILLET (Gabriel). —	29 octobre 1891 —
XLIII	1. BOURGUET (Émile)*.	26 octobre 1892
XLIV	1. JOUGUET (Pierre)*. 2. PERDRIZET (Paul)*.	28 octobre 1893 —
XLV	1. COLIN (Gaston). + 2. FOSSEY (Charles)*.	27 octobre 1894 —

1. Nommé par décret du 27 décembre 1890; renouvelé par décret du 18 décembre 1896. Son deuxième mandat expire fin 1902.

NUMÉRO DE LA PROMOTION	NOMS DES TITULAIRES	DATE DE L'ARRÊTÉ DE NOMINATION
XLVI	1. FOURNIER (Paul)*. 2. LAURENT (Joseph). +	24 octobre 1895 —
XLVII	1. DEMARGNE (Joseph). + 2. CAHEN (Émile)*.	19 octobre 1896 —
XLVIII	1. SEURE (Georges)*.	29 octobre 1897
XLIX	1. MENDEL (Gustave)*.	25 octobre 1898
L	1. CHAPOT (Victor). +	26 octobre 1899
LI	1. BRIZEMUR (Daniel). + 2. GRANGER (Ernest)*.	25 octobre 1900 —

B. Membres hors cadre.

NATURE DE LA FONCTION	NOMS DES TITULAIRES	DATE DE L'ARRÊTÉ DE NOMINATION
Secrétaire interprète	BLANCARD (Jules).	27 janvier 1847
Conducteur technique	CONVERT (Henri).	15 juin 1892
Architecte délégué	CASTEX (Antoine).	18 mars 1899
Membres libres	1. BARRILLEAU (Georges). 2. ENGEL (Arthur). 3. BEAUCHET (Ludovic).	10 novembre 1880 6 octobre 1881 13 février 1895

2^o LISTE ALPHABÉTIQUE ¹

ABOUT (Edmond). — Né à Dieuze (Meurthe), le 14 février 1828; mort à Paris, le 26 février 1885. — Prom. VI.

ARDAILLON (Édouard). — Né à Mazères (Ariège), le 4 mai 1867. — Prom. XLII.

ARMINGAUD (J.-J.). — Né à Saint-Pons (Hérault), le 29 mars 1841; mort à Paris, le 24 août 1889. — Prom. XVI.

BARRILLEAU (Georges). — Né à Châteauroux (Indre), le 30 mars 1853. — Membre hors cadre.

BAYET (Charles). — Né à Liège (Belgique), le 25 mai 1849. — Prom. XXIV.

BAZIN (Hugues). — Né à Saulieu (Côte-d'Or), le 15 avril 1831; mort à Arcachon (Gironde), le 22 mai 1868. — Prom. XIV.

BEAUCHET (Ludovic). — Né à Verdun (Meuse), le 3 février 1855. — Membre hors cadre.

BEAUDOUIN (Mondry). — Né à Cellettes (Loir-et-Cher), le 7 janvier 1852. — Prom. XXVII.

BENOIT (Charles). — Né à Nancy (Meurthe), le 25 août 1815; mort à Nancy (Meurthe-et-Moselle), le 16 mai 1898. — Prom. I.

BÉRARD (Victor). — Né à Morez-du-Jura (Jura), le 10 août 1864. — Prom. XXXVIII.

BERTRAND (Alexandre). — Né à Paris, le 21 juin 1820. — Prom. IV.

BEULÉ (Ernest). — Né à Saumur (Maine-et-Loire), le 29 juin 1826; mort à Paris, le 4 avril 1874. — Prom. IV.

BIGOT (Charles). — Né à Bruxelles, le 14 septembre 1840; mort à Paris, le 15 avril 1893. — Prom. XIX.

BILCO (Joseph). — Né à Bourges, le 1^{er} mai 1858; mort à Lamia (Thessalie), le 10 septembre 1882. — Prom. XXXI.

BLANCARD (Jules). — Né à Quillan (Aude), le 17 octobre 1815; mort à Marseille, le 4 août 1891. — Secrétaire interprète.

1. Les dates que je donne ici ne concordent pas toujours avec celles que l'on pourra trouver ailleurs, notamment dans le *Mémorial* de l'Association des anciens élèves de l'École normale supérieure. J'ai établi les miennes sur les notices individuelles conservées soit au Ministère de l'Instruction publique, soit aux Archives nationales. Bien que rédigées par les intéressés, ces pièces ne sont pas nécessairement exactes. Il est rare que les mêmes gens ne se fassent pas naître le même mois; mais il arrive fréquemment qu'ils ne se font pas naître la même année et le même jour. Dans l'embarras ou le doute, j'ai recouru aux registres de l'état civil. Si, en dépit de mes recherches, les vivants constatent malgré tout des erreurs, ils voudront bien s'en prendre à la façon dont ils ont dressé leur statistique officielle au cours de leur carrière. Pour les noms géographiques, je me suis arrêté à l'orthographe du *Dictionnaire des Postes*. Il est bien possible que cette publication ne soit pas impeccable non plus.

BLOCH (Gustave). — Né à Fegersheim (Bas-Rhin), le 21 juillet 1848. — Prom. XXIV.

BLONDEL (Charles). — Né à Versailles, le 29 juillet 1836; mort à Versailles, le 16 septembre 1873. — Prom. XVIII.

BOURGUET (Émile). — Né à Nîmes, le 27 septembre 1868. — Prom. XLIII.

BOUTAN (Ernest). — Né à la Hignère, commune de Mirepoix (Gers), le 27 mai 1827; mort à Toulouse, le 29 juin 1880. — Prom. IX.

BRIZEMUR (Daniel). — Né à Amboise (Indre-et-Loire), le 6 octobre 1860. — Prom. LI.

BURNOUF (Émile). — Né à Valognes (Manche), le 25 août 1821. — Prom. I; deuxième directeur.

CAHEN (Émile). — Né à Paris, le 26 mai 1874. — Prom. XLVII.

CARTAULT (Augustin). — Né à Paris, le 24 août 1847. — Prom. XXII.

CASTEX (Antoine). — Né à Bordeaux, le 23 juin 1868. — Architecte délégué.

CHAMONARD (Joseph). — Né à Lyon, le 11 novembre 1866. — Prom. XLI.

CHAPOT (Victor). — Né à Grenoble, le 20 novembre 1873. — Prom. L.

CLERC (Michel). — Né à Chalon-sur-Saône (Saône-et-Loire), le 29 janvier 1857. — Prom. XXXI.

COLARDEAU (Théodore). — Né à La Neuville-les-Wasigny (Ardennes), le 3 septembre 1866. — Prom. XL.

COLIN (Gaston). — Né à Charleville (Ardennes), le 12 mai 1870. — Prom. XLV.

COLLIGNON (Maxime). — Né à Verdun (Meuse), le 9 novembre 1849. — Prom. XXIV.

CONVERT (Henri). — Né à Troyes, le 1^{er} janvier 1861. — Conducteur technique.

COUSIN (Georges). — Né à Paris, le 4 août 1860. — Prom. XXXIV.

COUVE (Louis). — Né à Bordeaux, le 27 novembre 1866; mort à Leysin (Suisse), le 31 octobre 1900. — Prom. XLI.

DAVELUY (Amédée). — Né à Paris, le 21 juillet 1798; mort à Athènes, le 21 avril 1867. — Premier directeur.

DECHARME (Paul). — Né à Beaune (Côte-d'Or), le 16 décembre 1839. — Prom. XVII.

DELACOUILONCHE (Alfred). — Né à Paris, le 8 décembre 1826. — Prom. IX.

DEMARGNE (Joseph). — Né à Brignoles (Var), le 8 août 1870. — Prom. XLVII.

DE RIDDER (Audré). — Né à Saint-Germain-en-Laye (Seine-et-Oise), le 20 septembre 1868. — Prom. XII.

DESCHAMPS (Gaston). — Né à Melle (Deux-Sèvres), le 5 janvier 1861. — Prom. XXXVI.

DEVILLE (Gustave). — Né à Paris, le 1^{er} août 1835; mort à Paris, le 6 décembre 1867. — Prom. XIV.

- DIEHL (Charles). — Né à Strasbourg, le 4 juillet 1859. — Prom. XXXIV.
- DOUBLET (Georges). — Né à Versailles, le 13 novembre 1863. — Prom. XXXVII.
- DUBOIS (Marcel). — Né à Paris, le 25 juillet 1856. — Prom. XXX.
- DUGIT (Ernest). — Né à Saint-Martin-du-But (Calvados), le 22 octobre 1834; mort à Grenoble, le 17 avril 1900. — Prom. XIV.
- DUMONT (Albert). — Né à Scey-sur-Saône (Haute-Saône), le 21 janvier 1841; mort à Paris, le 11 août 1884. — Prom. XVIII; troisième directeur.
- DURRBACH (Félix). — Né à Schiltigheim (Bas-Rhin), le 10 décembre 1859. — Prom. XXXIV.
- ENGEL (Arthur). — Né à Strasbourg, le 8 décembre 1855. — Membre hors cadre.
- FOSSEY (Charles). — Né à Cambrai, le 29 juillet 1869. — Prom. XLV.
- FOUCART (Paul). — Né à Paris, le 24 mars 1836. — Prom. XIV; quatrième directeur.
- FOUGÈRES (Gustave). — Né à Baume-les-Dames, le 24 avril 1863. — Prom. XXXVI.
- FOURNIER (Paul). — Né à Bligny-sur-Ouche (Côte-d'Or), le 4 mars 1870. — Prom. XLVI.
- FUSTEL DE COULANGES (Numa). — Né à Paris, le 18 mars 1830; mort à Massy (Seine-et-Oise), le 12 septembre 1889. — Prom. IX.
- GANDAR (Eugène). — Né au Neufour (Meuse), le 8 août 1825; mort à Paris, le 22 février 1868. — Prom. II.
- GAULTIER DE CLAUDRY (Xavier). — Né à Paris, le 22 août 1833. — Prom. XIII.
- GEBHART (Émile). — Né à Nancy, le 19 juillet 1839. — Prom. XV.
- GIRARD (Jules). — Né à Paris, le 24 février 1825. — Prom. III.
- GIRARD (Paul). — Né à Paris, le 23 mars 1852. — Prom. XXVI.
- GORCEIX (Henri). — Né à Saint-Denis-des-Murs (Haute-Vienne), le 19 octobre 1842. — Prom. XXII.
- GRANGER (Ernest). — Né à Montfaucon-sur-Maine (Maine-et-Loire), le 16 janvier 1876. — Prom. LI.
- GRENIER (Antoine). — Né à Brioude (Haute-Loire), le 29 juin 1823; mort à Paris, le 23 mai 1881. — Prom. I.
- GUÉRIN (Victor). — Né à Paris, le 15 septembre 1821; mort à Paris, le 21 septembre 1890. — Prom. VII.
- GUIGNIAUT (Joseph). — Né à Paray-le-Monial (Saône-et-Loire), le 10 septembre 1824; mort à Athènes, le 19 décembre 1851. — Prom. V.
- HANRIOT (Charles). — Né à Dieuze (Meurthe), le 10 février 1818; mort à Chartres, le 27 décembre 1895. — Prom. I.
- HAUSSOULLIER (Bernard). — Né à Paris, le 13 septembre 1853. — Prom. XXVII.
- HAUVETTE (Amédée). — Né à Paris, le 10 janvier 1856. — Prom. XXIX.

- HEUZEY (Léon). — Né à Rouen, le 1^{er} décembre 1831. — Prom. X.
- HINSTIN (Gustave). — Né à Paris, le 4 septembre 1834; mort à Paris, le 3 juillet 1894. — Prom. XII.
- HOLLEAUX (Maurice). — Né à Château-Thierry (Aisne), le 15 avril 1861. — Prom. XXXIII.
- HOMOLLE (Théophile). — Né à Paris, le 19 décembre 1848. — Prom. XXV; cinquième directeur.
- JAMOT (Paul). — Né à Paris, le 22 décembre 1863. — Prom. XXXVIII.
- JOUBIN (André). — Né à Laval (Mayenne), le 11 avril 1868. — Prom. XL.
- JOUGUET (Pierre). — Né à Bessèges (Gard), le 14 mai 1869. — Prom. XLIV.
- LACROIX (Louis). — Né à Paris, le 18 août 1817; mort à Paris, le 13 janvier 1881. — Prom. I.
- LAURENT (Joseph). — Né à Bar-le-Duc, le 2 novembre 1870. — Prom. XLVI.
- LEBARBIER (Edmond). — Né à Rouen, le 3 décembre 1828; mort à Cottévrard (Seine-Inférieure), le 18 janvier 1892. — Prom. VIII.
- LEBÈGUE (Albert). — Né à Bordeaux, le 19 février 1845; mort à Toulouse, le 1^{er} avril 1894. — Prom. XXII.
- LECHAT (Henri). — Né à Auvillers-les-Forges (Ardennes), le 22 décembre 1862. — Prom. XXXVII.
- LEGRAND (Philippe). — Né à Saint-Doulchard (Cher), le 2 septembre 1866. — Prom. XXXIX.
- LÉVÊQUE (Charles). — Né à Bordeaux, le 7 août 1818; mort à Bellevue (Seine-et-Oise), le 4 janvier 1900. — Prom. I.
- MAMET (Henri). — Né à Salins (Seine-et-Marne), le 17 février 1845; mort à Saint-Omer (Pas-de-Calais), le 2 juillet 1891. — Prom. XXI.
- MARTHA (Jules). — Né à Strasbourg, le 8 janvier 1853. — Prom. XXVII.
- MENDEL (Gustave). — Né à Reims, le 29 juin 1873. — Prom. XLIX.
- MÉZIÈRES (Alfred). — Né à Réhon (Moselle), le 19 novembre 1826. — Prom. IV.
- MILLET (Gabriel). — Né à Saint-Louis (Sénégal), le 17 avril 1867. — Prom. XLII.
- MONCEAUX (Paul). — Né à Auxerre, le 29 mai 1859. — Prom. XXXII.
- PARIS (Pierre). — Né à Rodez, le 15 janvier 1859. — Prom. XXXIII.
- PERDRIZET (Paul). — Né à Montbéliard (Doubs), le 22 juillet 1870. — Prom. XLIV.
- PERROT (Georges). — Né à Villeneuve-Saint-Georges (Seine-et-Oise), le 12 novembre 1832. — Prom. XI.
- PETIT DE JULLEVILLE (Louis). — Né à Paris, le 18 juillet 1841; mort à Paris, le 25 août 1900. — Prom. XVII.
- POTTIER (Edmond). — Né à Sarrebruck (Prusse rhénane), le 13 août 1855. — Prom. XXVIII.

RADET (Georges). — Né à Chesley (Aube), le 28 novembre 1859. — Prom. XXXV.

RAYET (Olivier). — Né au Cairou (Lot), le 23 septembre 1847; mort à Paris, le 19 février 1887. — Prom. XXII.

REINACH (Salomon). — Né à Saint-Germain-en-Laye (Seine-et-Oise), le 29 août 1858. — Prom. XXX.

REYNALD (Hermile). — Né à Pradières (Ariège), le 13 septembre 1828; mort à Aix-en-Provence, le 22 juillet 1883. — Prom. VIII.

RIEMANN (Othon). — Né à Nancy, le 13 juin 1853; mort à Wilderswyl (Suisse), le 16 août 1891. — Prom. XXV.

ROUX (Emmanuel). — Né à Paris, le 12 janvier 1819; mort à Paris, le 7 avril 1879. — Prom. I.

RUEL (Édouard). — Né à Paris, le 24 octobre 1847; mort à Paris, le 3 mars 1896. — Prom. XXIII.

SEURE (Georges). — Né à Paris, le 2 novembre 1873. — Prom. XLVIII.

TERRIER (Léon). — Né à Rosoy (Yonne), le 15 mai 1838. — Prom. XV.

THENON (Léon). — Né à La Villette (Seine), le 26 juin 1831; mort à Paris, le 29 décembre 1881. — Prom. XII.

VEYRIES (Alphonse). — Né à Tonneins (Lot-et-Garonne), le 12 juin 1858; mort à Smyrne, le 5 décembre 1882. — Prom. XXXII.

VIDAL DE LA BLACHE (Paul). — Né à Pézenas (Hérault), le 22 janvier 1845. — Prom. XX.

VINCENT (Isidore). — Né à Saint-Dié (Vosges), le 30 décembre 1821; mort à Naples, le 16 juin 1850. — Prom. III.

WESCHER (Carl). — Né à Strasbourg, le 16 août 1832. — Prom. XIV.



IV

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS

Rapports sur les envois d'Athènes.

NUMÉRO D'ORDRE	CHIFFRE de RENOI ¹	NOM du RAPPORTEUR	DATE de la LECTURE DU RAPPORT	RECUEIL OU TL. À ÊTÉ PUBLIÉ ²
				<i>Arch. Miss.</i>
I	I	GUIGNIAUT	23 août 1851	T. II, p. 457-470
II	II	GUIGNIAUT	12 novembre 1852	T. III, p. 267-289
III	III	GUIGNIAUT	25 novembre 1853	T. III, p. 459-481
IV	IV	GUIGNIAUT	18 août 1854	T. IV, p. 405-419
V	V	GUIGNIAUT	10 août 1855	T. IV, p. 463-471
VI	VI	GUIGNIAUT	8 août 1856	T. V, p. 643-654
				<i>C. R. Acad. Inscr.</i> (1 ^{re} série)
VII	VII	GUIGNIAUT	7 août 1857	T. I, p. 210-228
VIII	VIII	GUIGNIAUT	12 novembre 1858	T. II, p. 318-356
IX	IX	GUIGNIAUT	2 décembre 1859	T. IV, p. xvii-xxiii
X ³	X	EGGER	1 ^{er} août 1862	T. VI, p. 125-134
XI	XI	EGGER	31 juillet 1863	T. VII, p. 206-214
XII		DEHÈQUE ⁴		
				(2 ^e série)
XIII	XII	DEHÈQUE	21 juillet 1865	T. I, p. 218-228
XIV		DEHÈQUE ⁵		

1. Les rapports de la Commission de l'École n'ont pas été tous publiés. Dans la première colonne, j'en indique la succession chronologique complète; dans la seconde, je ne chiffre que ceux auxquels renvoient les notes de mon livre.

2. Les rapports sur les envois ont été reproduits ailleurs que dans les *Archives des Missions* et les *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*. Je me borne à mentionner les recueils dont j'ai cité plus haut la pagination.

3. Par suite du renouvellement intégral de l'École en 1859, il n'y eut en 1860 et en 1861 ni envois, ni rapports.

4. Il y eut en 1864 un rapport de Dehèque; mais il n'a pas été publié. On le connaît par l'analyse du président de Saulcy (*C. R. Acad. Inscr.*, t. VIII, 1864, p. 234-236).

5. Dehèque était chargé du rapport pour 1865. Une indisposition l'empêcha de le faire. Le jugement de la Commission est connu par le résumé de Brunet de Presle (*C. R. Acad. Inscr.*, 2^e série, t. II, p. 243-246).

NUMÉRO D'ORDRE	CHIFFRE de RENVOI	NOM du RAPPORTEUR	DATE de la LECTURE DU RAPPORT	RECUEIL OU IL A ÉTÉ PUBLIÉ
				<i>C. R. Acad. Inscr.</i> (2 ^e série) <i>suiv.</i>
XV	XII	DEHÈQUE ¹	26 juillet 1867	
XVI		WADDINGTON	30 octobre 1868	T. IV, p. 311-312
XVII	XIII	DEHÈQUE	29 octobre 1869	T. V, p. 201-205 (3 ^e série)
XVIII ²	XIV	EGGER	29 novembre 1872	T. I, p. 489-499 (4 ^e série)
XIX	XIV ^{bis}	EGGER	24 octobre 1873	T. I, p. 418-425
XX	XV	EGGER	6 novembre 1874	T. II, p. 457-467
XXI	XVI	HEUZEY	3 décembre 1875	T. III, p. 452-465
XXII	XVII	PERROT	10 novembre 1876	T. IV, p. 367-416
XXIII	XVIII	PERROT	30 novembre 1877	T. V, p. 478-515
XXIV	XIX	Jules GIRARD	10 janvier 1879	T. VI, p. 349-371
XXV	XX	MILLER	14 novembre 1879	T. VII, p. 320-355
XXVI	XXI	HEUZEY	17 et 24 décembre 1880	T. VIII, p. 449-479
XXVII	XXII	PERROT	24 février 1882	T. IX, p. 377-406
XXVIII	XXIII	DESJARDINS	1 ^{er} et 8 décembre 1882	T. X, p. 407-440
XXIX	XXIV	DUMONT	10 août 1883	T. XI, p. 346-375
XXX ³	XXV	HEUZEY	22 janvier 1886	T. XIV, p. 97-119
XXXI	XXVI	WEIL	17 et 24 décembre 1886	T. XIV, p. 595-616
XXXII	XXVII	A. CROISSET	20 janvier 1888	T. XVI, p. 501-511
XXXIII	XXVIII	A. CROISSET	11 janvier 1889	T. XVII, p. 58-70
XXXIV	XXIX	PERROT	7 février 1890	T. XVIII, p. 58-80
XXXV	XXX	A. CROISSET	30 janvier 1891	T. XIX, p. 66-77
XXXVI	XXXI	BOISSIER	23 octobre 1891	T. XIX, p. 384-393
XXXVII	XXXII	Jules GIRARD	10 février 1893	T. XXI, p. 24-35
XXXVIII	XXXIII	PERROT	2 février 1894	T. XXII, p. 53-72
XXXIX	XXXIV	WEIL ⁴	7 décembre 1894	T. XXII, p. 593-609
XL	XXXV	Jules GIRARD	28 février 1896	T. XXIV, p. 86-100
XLI	XXXVI	WEIL	29 janvier 1897	T. XXV, p. 71-87
XLII	XXXVII	PERROT	4 mars 1898	T. XXVI, p. 116-141
XLIII	XXXVIII	MÜNTZ	12 mai 1899	T. XXVII, p. 280-302

1. En 1867, Dehèque, également rapporteur (*C. R. Acad. Inscr.*, t. III, p. 170), ne publia pas davantage son aperçu. La substance en est passée dans le discours d'ouverture du président de Longpérier (*ibid.*, p. 177-178).

2. Le rapport XVIII embrasse les années 1869-1872. A partir de 1872, la série des rapports imprimés en format in-4° sous couverture verte se trouve couramment : c'est la pagination de ces fascicules que j'ai citée dans mon livre pour les trente dernières années ; mais je crois bon d'indiquer ici la correspondance avec les *Comptes rendus*.

3. Par suite de la mort d'Albert Dumont, il n'y eut pas de rapport en 1884.

4. Le rapport du 7 décembre 1894 est attribué par erreur, dans les *Comptes rendus* (p. 593), à M. Jules Girard.

JIFAI:AFIS:SIATYFIJ :MAPACΓ:AFIΣ:Α□ΓAI
 :ΞX□□:ΤIT:IAQA:□IΓJ:ΓJ:IAJIE:□IAPAB:Γ□9
 ΓOI VIKI:ΦOKIVSIVLE:LEB□VIE:EEI3□□:I□EEB□W

INSCRIPTION « DÉLASSÉ » DE LEMNOS

(BCH, t. X, 1886, p. 5.)

ADDITIONS ET CORRECTIONS

P. XIII. — Je n'ai pas cru devoir mentionner dans ma bibliographie l'article d'Hermann Semmig, *Die französische Hochschule in Athen*, paru dans le *Magazin für die Literatur des Auslandes* de 1864 (nos 43-44) et cité plus haut, p. 142, n. 3, d'abord parce qu'il ne m'est connu que par l'analyse qu'en a faite Georges Perrot (*Revue de l'Instruction publique* du 29 juin 1865, t. XXV, p. 194-195), ensuite parce que les éléments de ce travail sont empruntés à Ernest Vinet.

P. 25, l. 10. — L'inévitable « Colonne », dont j'avais réussi à me préserver en 1898, s'est glissée à la réimpression.

P. 32, n. 6. — D'après une information récente, M. Stecher, qui professa depuis à l'Université de Liège, aurait été le second philologue désigné (*Revue de l'Instruction publique en Belgique*, t. XLII, 1899, p. 63).

P. 157, l. 26. — C'est en 1869 que Lebègue fut nommé (voir ci-dessus, p. 451). La liste du *Centenaire de l'École normale*, à laquelle j'empruntais la date de 1870 (p. 691), est à rectifier sur ce point.

P. 224. — La préparation des recrues vient d'être organisée, non plus à Paris, mais à Athènes. Pottier et Perdrizet sont en ce moment à l'École avec mission d'y former les nouveaux. C'est, avec des nuances, une idée d'Albert Dumont qui est reprise (voir plus haut, p. 151).

P. 255, l. 24. — Au lieu de « cimes de Parnès », lire « cimes du Parnès ».

P. 282, n. 7. — *Daphni* n'a effectivement paru qu'en 1900; mais le volume porte le millésime de 1899.

P. 284. — Sur le voyage de Couvé en Eubée, cf. Perdrizet, *Annales de l'Est*, t. XV, 1901, p. 121-122.

P. 292. — Dans *Topologie et toponymie antiques* (voir ci-dessus, p. 380, n. 1), Bérard consacre tout un article (*Rev. arch.* de 1900, t. XXXVI, p. 345-391) à la Pylos homérique. Il y soutient, avec sa verve ingénieuse et séduisante, qu'il faut la placer, non pas en Messénie, mais, conformément à l'opinion de Strabon, en Triphylie, et l'assimiler à la vieille citadelle de Samicon, l'un des plus beaux spécimens connus de l'architecture préhistorique.

P. 297 et 300. — J'ai omis de mentionner la troisième partie de la mission d'Hauvette : *Platées* (avec croquis); *Note sur le passage des Thermopyles* (avec carte), ap. *Nouv. Arch. Miss.*, t. II, p. 359-374 et 375-376 (cf. *Hérodote historien des guerres médiques*, p. 455-481 et 351-369).

P. 315, n. 10. — Au lieu de « 1857 », lire « 1856 ».

P. 323, n. 2. — La théorie d'Heuzey a été reprise par Couve dans son mémoire, resté inédit, sur *Les bas-reliefs archaïques de Thessalie*: cf. Perrot, *Rpp.* XXXIII (2 février 1894), p. 19-20, et Perdrizet, *Annales de l'Est*, t. XV, 1901, p. 122-123.

P. 328, l. 12 (cf. p. 319, l. 7 du sommaire). — Le séjour de Lebarbier à Constantinople se prolongea jusqu'en 1856 (voir *Arch. Miss.*, t. V, p. 644).

P. 329, l. 17 du sommaire. — Au lieu de « 1865 », lire « 1866 » (cf. plus bas, p. 347, l. 14, où l'on substituera « février » à « mars »).

P. 333, n. 4. — Pour être exact, j'aurais dû écrire : « avec mention d'un plan manuscrit de Loviot. »

P. 356, n. 9. — Corriger « milliaire au » en « milliaire du ».

P. 375, l. 6. — Au lieu de « Vogué », lire « Vogué ».

P. 384. — La monographie de Clerc a été traduite en grec, sur l'initiative de M. Aristote Fontrier, par Anastase Zaka, professeur à l'École évangélique de Smyrne: *Περὶ τῶν τῆς πόλεως Θυατείρων*, Athènes, 1900.

P. 396. — Sur l'œuvre céramographique de Couve, cf. Perdrizet, *Annales de l'Est*, t. XV, 1901, p. 119-121.





INDEX ANALYTIQUE¹

- Abac. Lettre aux habitants d', 360.
About, 450 et 456. Concourt, 111; s'ennuie, 121. Voyage, 122 (ill.); à Egine, 284. Et Garnier, 238; et Petro, 145. Travaux, 122, 284, 412. Portrait, pl. VII.
Académie de France à Rome. Création de Colbert, 77. Ses pensionnaires en Grèce, 18. Sert de modèle à l'École, 5, 7, 21, 31, 34, 102, 112. Hospitalisée par elle, 84, 141, 179, 210; l'hospitalise à son tour, 241-243, 131, 141, 177. Leur union, 211, 21, 24, 104; ses avantages, 142 (n. 3), 242. — V. Architectes, Envois, Médecis (villa), Restaurations.
Académie des Beaux-Arts. Sa tutelle romaine, 18, 20, 112; hostile à l'hospitium athénien, 243 (n. 1).
Académie des Inscriptions². Son patronage institué, 102, 106, 107, 425, 426; inauguré, 113; défini, 125, 126, 133; menacé, 127, 129; limité, 130, 132, 430; combattu encore, 155; maintenu, 156; restauré, 179, 178, 179, 437. Consultée, 264, 207, 227, 443, 446. Querelle avec la Direction (v. ce mot). Ses libéralités, 231. — Cf. Envois, Questions, Rapports.
Acanthe. Colonne d', 308, 393 (ill.).
Acaraca. Site, 360.
Acarmanie. Explorée, 315-316.
Acontisma. Site, 322 (n. 2).
Acraphia (Karditza). Borne d', 296. Constitution d', 298 (n. 8).
Acropole d'Athènes, 3 (ill.); 95 (ill.); 119 (ill.); 271 (ill.). Forteresse, 119, 172; assiégée, 11. Fouilles, 117, 272, 281. Restauration, 407 (ill.). — V. Beulé, Érechthéion, Parthénon, Propylées.
Acrotiri (cap), 159, 168, 342.
Actes législatifs, 423-446.
Adad, 338 (Délos).
Adalia, 269, 352, 362 (ill.). Explorée, 363 (n. 2), 371.
Aidyton. A Delphes, 310; du Cynthe, 322.
Æané. Site, 322 (n. 2).
Ægæ d'Éolide. Site, 359 (n. 6). Explorée, 358; fouilles, 208, 358; archives, 359.
Ægiaté. Fouilles, 312.
Ægion. Ruines anonymes près d', 293.
Ægition. Site, 315.
Ægos-Potamos. Site, 328.
Ægosthènes, 296.
Ælius Bruttius Lucianus, 371.
Afrique du nord. Explorée, 377-378.
Aghlasoun (Sagalassus), 195 (ill.).
Agias. Statue d', 308.
Agora, 255. D'Athènes, 282 (n. 1); de Délos, 337, 340; d'Héraclée Latmique, 361; de Stratos, 229, 316.
Agrégés, 225, 226. Premiers, 130, 168, 178; de grammaire, 179, 399.
Aïdin, 261, 367. — V. Tralles.
Aire. Place de l', 305, 308 (Delphes).
Alabanda. Décret d', 367.
Alaux (Jean), 242.
Albanais (idiome), 103, 401.
Albanie. Voyage en, 326 (n. 1).
Alcméonides, 313.
Alexandre le Grand. Chasse d', 310. Rapports avec Chio, 349.
Alexandre (Charles). Sa mission, 22, 59.
Ali-Agha, 357. — V. Myrina.
Allemagne. Menaçante, 182 (n. 2). — V. Institut archéologique allemand.
Almopia. Site, 320.
Aloros. Site, 320.
Altis (l'), à Olympie, 293.
Amasia. Nécropole d', 353 (n. 3).
Anathone. Inscription chypriote d', 374.
Amérique (États-Unis d'). Bréguent Delphes, 366.

1. L'abréviation ill. (illustration) renvoie aux gravures insérées dans le texte. Les chiffres romains indiquent les pages de la préface.

2. Le mot Académie, employé sans épithète, désigne toujours l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, tutrice de l'École.

- Amorgos. Explorations, 341-342; fouilles, 209, 342.
- Ampère (J.-J.), 8.
- Amphiaros (sanctuaire d'). Site, 284.
- Amphiclès, 409.
- Amphipolis, 326; nécropole d', 327.
- Amphissa, 315.
- Anaphi. Explorée, 342.
- Anatolie. — V. Asie Mineure.
- Ancyre. Explorée, 352-353.
- André. A Rome, 242 (n. 5); Théséion, 142.
- Androtion, 342.
- Anglais (parti), 10, 12, 60, 70, 77. Ses surnoms, 13, 14.
- Angle-Beaumanoir (de l'), 306 (n. 8).
- Angleterre. Une des trois puissances protectrices, 9; sa brutalité, 105; son orgueil, 411. Cause la fondation de l'École, 9.
- Anticyre (de Phocide), 315.
- Antinous. Chambre de P, 309 (Delphes).
- Antiochus II. Rescrit d', 211, 364.
- Antiochus III. Dédicace à, 211, 372.
- Antiquité. Façons d'en concevoir l'étude, 68, 88, 91, 109, n. 1, 193, 200, 223.
- Antonin (Itinéraire), 328.
- Antre du Dragon. A Délos, 322 (ill.).
- Anubis, 338 (Délos).
- Apamée. Des Myrliéens, 302; du Méandre, 368 (n. 4).
- Aphrodisias, 363.
- Apollon. Délien, 332; de Perdrico-Vrysi, 299, 392; d'Orchomène; 296; Maléatas, 288 (n. 7); Philéios, 361; Ptoios, 208, 299; Pythien, 301. Et Hercule, 295 (ill.); et Marsyas, 290. Hymne à, 307, 410.
- Apollonia Salbacé, 363.
- Aprère. Site, 344.
- Aratus. Dédicace en l'honneur d', 289.
- Arbouville (M^{me} d'), 16.
- Arcadie. Explorée, 91, 288, 290-292; décrite, 288, n. 5, 290, n. 3, 291, n. 1. Ses cultes, 115, 153, 385.
- Arcésine. Fouilles, 341, 342.
- Archéologie. Négligée, 4, n. 4, 35, 86, 88, 91; prescrite, 103, 107, 110, 116, 121, 142, 222-224; cultivée, 133, 143, 193, 387-396.
- Archerinos, 389, n. 5. Sa Niké, 334, 340.
- Archipel. Visité, 72; exploré, 329-350.
- Architectes (de l'Académie de France à Rome). Délégués en Grèce, 18, 20; à l'École, 84, 141, 179, 216, 242, 250; leurs services, 85, 142; travaux, 391. — V. Beaux-Arts (section des), Envois, Restaurations.
- Architecte, 85, 224, 391.
- Archives des Missions. Créées, 102; supprimées, 139; rétablies, 140.
- Ardaillon, 454 et 456, 254 (ill.). Géographe, xi, 350. Explore: Délos, 231, 339; Laurium, 231, 383; Phocide, 315.
- Argolide. Explorée, 114, 116 (n. 1), 289.
- Argonautes, 49 (n. 2).
- Ariassos. Site, 368.
- Ariston de Phocée, 409.
- Aristonoos. Péan d', 307, 409.
- Aristophon d'Azénia, 382.
- Aristote à Delphes, 313, 410.
- Armingaud, 451 et 456. Travaux, 402.
- Arné. Site, 299.
- Arsinoé. Rotonde d', 330.
- Art. Histoire de P, 388. — V. Archéologie.
- Artémis. A Délos, 392; Limnatis, 288; Orthia, 288 (n. 7).
- Artémision. A Délos, 334; au Pirée, 282.
- Asclépiion. D'Athènes, 385; d'Épidaure, 290 (n. 1); de Mantinée, 288 (n. 7).
- D'Éléa, 356 (n. 9).
- Asie Mineure. Explorée, 196, 209-219, 351-372. Institutions, 364.
- Aspendus, 371.
- Astarté, 338 (Délos).
- Astragalomanie, 363 (n. 5).
- Astropélékia, 317 (n. 11).
- Astypalée. Explorée, 342.
- Atargatis, 338 (Délos).
- Athéna, 282 (n. 4). Aléa, 292; Cranaia, 300; Cynthienne, 333; Itonia, 296 (n. 10); Niké, 393. Quadriges d', 219 (ill.).
- Athènes. Ancienne, 282; moderne, 37 (ill.), 49, 282 (n. 3), 492 (ill.). — V. Acropole, Bibliothèque, Musées, Savants.
- Athéniens. Portique des, 305, 307; Trésor des, 307, 314.
- Athéniens (membres de l'École française d'Athènes), 244. Chez les Romains, 241-248; chez eux, 249-258; en voyage, 259-270.
- Athos (mont), 231, 405. Exploré, 194, 205.
- Attaleia du Lycus. Site, 359.
- Attique. Son charme, 88, 93, 100, 197, 258. Explorée, 271-286. Dialecte, 397. Institutions, 383, 385.
- Attis. Figurines au type d', 327.
- Auguste (Testament d'), 352-353.
- Aumale (duc d'), 15, 38.
- Aurige (l'), 238 (ill.), 311, 393.
- Autel (grand), à Delphes, 308.
- Autriche. Rivale de la France, 411.
- Avidius Nigrinus, 304.
- Baccalauréat, 28, 130, 155, 225.
- Bacchus, 73. Tasibasténus, 322.
- Baïaca, 365. — V. Panamura.
- Balābarata, 81.
- Ballu. Architecte, 18.
- Baltazzi (A. et D.), 208, 357.
- Bargylia. Explorée, 363.
- Barrias (Félix). Portrait par, 86 (ill.).
- Barrilleau, 455, 456.
- Barthélemy Saint-Hilaire, 176.

- Bastide. Ministre, 98.
- Baudry (Paul), 242, n. 5; pl. VI et VII.
- Bayet, 452 et 456. Élève de Dumont, 117, 196. A l'École, 250. Explore: Athos, 325; Milo, 341; Salonique, 326; Thessalie, 317. Byzantiniste, 194, 201. Travaux, 325 (n. 3), 403, 403.
- Bazin, 450 et 456. Humaniste, 136; en Étolie, 315; travaux, 315 (n. 7), 398.
- Beauchet, 455 et 456.
- Beaudouin, 452 et 456. Explore: Beyrouth, 376; Carpathos, 345; Chypre, 373; Phocide, 314; Pompéiopolis, 370; Venise, 194. Philologue, xi, 17 (note), 201. Travaux, 397, 399, 400.
- Beaux-Arts (section des), 31, 84, 130, 133, 141, 170, 179, 227.
- Belge (section), 30, 31, 32, 217, 234.
- Bendis (Diane), 322.
- Benoit, 449 et 456. A l'École, 40, 43 (ill.), 57; premier doyen, 50; ses goûts, 41, 53, 80, 84, 86, 91, 92. Cours, 78. Tournée, 72; à Délos, 331; à Milo, 340; à Santorin, 343. Travaux, xiii, 84 (n. 1), 341 (n. 1), 342 (n. 9), 409 (n. 2).
- Béotie. Visitée, 91; explorée, 295-300. Fouilles en, 209, 229. Archontes, 382. — V. Gha, Ptoion, Thespies.
- Bérard, 454, 456. Visite l'Albanie, 326 (n. 1); explore l'Asie Mineure, 210, 367, 368; fouilles à Tégée, 291. Travaux, xiii, 202 (n. 4), 383, 385, 414, 464.
- Berryer. Hostile, 101; rallié, 100.
- Bertrand, 449 et 456. Admis, 111. Explore le Péloponnèse, 113, 287. Mythographe, 115. Travaux, 115 (n. 1), 288 (n. 1), 384.
- Beulé, 450 et 456. Admis, 111. A Rome, 212 (n. 5). Explore le Péloponnèse, 113, 287. Fouilles sur l'Acropole, 117-120, 272-281; à Carthage, 377. Ses initiatives: 116, 281, 387 (science militante); 241-243 (hospitium romain). Prête son concours: 160 (recueil); 163, 165 (construction de la nouvelle École). Et Leboutoux, 248. Porte Beulé, 108 (ill.), 273. Travaux, 115 (n. 1), 122, 281, 282 (n. 3), 353 (n. 6), 377 (n. 7), 391, 393, 396, 398. Caractère, 116, 117, 119, 278, 279, 281. Portrait, pl. VII.
- Bibliothèque. De l'École, 138, 139, 249 (ill.), 250, 252. De Patmos, 347 (n. 11). De Vatopédi, 325. Du Saint-Sépulcre à Constantinople, 401. Nationale d'Athènes, 9 (n. 1), 18 (n. 1), 35.
- Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome: antécédents, 140, 174; créée, 192.
- Biennourry. Portrait par, 19 (ill.).
- Bigot, 451-et 456. Apprécie Daveluy, 147. Travaux, xiii, 297.
- Bilan. Scientifique et littéraire, 379-414.
- Bilco, 453 et 456. En Phocide, 300. A Lamia, 207. Son médaillon, 206 (ill.).
- Bilingue (monument), 304.
- Bineau, 99 (ill.).
- Bithynie. Explorée, 133, 352, 356.
- Blancard, 455 et 456. Caractère, 42; aventures, 44; services, 71.
- Bloch, 452 et 457. Élève de Dumont, 177, 196. A l'École, 250.
- Blondel (Charles), 451 et 457. A Olympie, 293; à Thisbé, 297. Travaux, 297-298.
- Blondel (Paul). Acropole, 281; Délos, 338 (n. 4).
- Boissier (Gaston), 4 (n. 4), 215, 461.
- Boitte, 142, 144, 304.
- Bosco, vii, 245.
- Bosphore. Topographie du, 324.
- Botta. Fouilles de, 35.
- Boudroun (Halicarnasse), 360.
- Boulangier (Florimond), 18.
- Bourgeois (Émile), 232.
- Bourgeois (Léon). Ministre, 306.
- Bourguet, 454 et 457, 254 (ill.). A Delphes, 310, 312. Epigraphiste, xi, 231, 386. Travaux, 382.
- Bousbecke, 352.
- Boutan, 450 et 457. Concourt, 112. Exphore: Triphylie, 293; Lesbos, 349. Travaux, 293 (n. 1), 349.
- Boysset. Dons au Louvre, 373 (ill.), 374.
- Brabant (duc de), 412.
- Branchides (sanctuaire des), 361.
- Bréal (Michel), 399.
- Brésa. Site de, 350.
- Brizemur, 455 et 457.
- Brogie (Albert de), 45.
- Brunet de Presle, 152, 401 (n. 5).
- Brycote. Site, 345.
- Budget. De l'École, 32, 96, 99, 101, 105, 447-448.
- Buland. Graveur, 244.
- Bulgaridès, 269 (n. 1).
- Bulletin de Correspondance hellénique.* Antécédents, 7, 79, 140, 151, 174; créé, 184-191; développé, 211, 212, 232; imperfections, 212, 214, 236; améliorations désirables, 417.
- Bulletin de l'École française d'Athènes,* 160, 161, 174.
- Burnouf (Émile), 449, 451, 457. Membre de l'École, 40, 43 (ill.), 57, 73; ses goûts, 80, 82, 85. Directeur, 152, 181, 197. Curriculum, 153; programme, 154; initiatives: 158 (Santorin); 160 (Délos); 160 (*Bulletin*); 162 (construction de l'École); 172-174 (succursale de Rome). Lutte avec l'Académie, 155, 170, 181; memorandum, 171. Explore: Attique et Mégaride, 282, 285; Copais, 298; isthme



- de Corinthe (289). Fouilles, 281 (Acropole). Travaux : 85 (n. 2), 104 (n. 3), 115, 282 (n. 1), 285 (n. 9), 298 (n. 6), 332 (n. 1), 343 (note), 385, 408, 409 (n. 2). Caractère, x, 41, 166. Portrait, 153 (ill.).
- Burnouf (Eugène), 100.
- Byllis. Site, 317.
- Byron (lord), 90, 137.
- Byrsa. Fouilles à, 377.
- Byzance. Empire de, 412.
- Byzantinisme, 194, 214, 231, 320, 326, 356, 378, 401-406.
- Byzantios, 70 (n. 1).
- Cabalide. Explorée, 363.
- Cabires, 330. A Délos, 338.
- Cadyanda, 364.
- Cæadas. Site du, 292.
- Cahen, 455 et 457. En Locride, 315.
- Caïque, 359.
- Caire (Le), 377.
- Calbis. Cours du, 363.
- Caligula. Lettre de, 298 (n. 8).
- Callisthène, 313, 410.
- Calynda. Site, 363.
- Camaréza, 283.
- Campaux, xii, 60 (n. 3).
- Caná. Pierre de, 218 (ill.), 301.
- Cappadoce. Explorée, 133, 352 (n. 2).
- Carapanos, 191, 294, 316.
- Carie. Explorée, 209-210, 360-370 (cf. 416). Fouilles, 229. — V. Lagina.
- Carnot (Hippolyte), 95, 98, 100, 138.
- Carpathos. Explorée, 345. Dialecte, 400.
- Cartault, 451 et 457. A l'École, 168-169. A Rhodes, 346; à Samos, 348. Travaux, 383, 394.
- Cartographie, 231, 237, 322, 340, 352, 355.
- Caryatides (portique des). Restauré par la France, 20.
- Carystos. Explorée, 284. Siège de, 10.
- Casos, 345.
- Cassandre. Donation du roi, 325.
- Cassotis (fontaine), 309 (ill.).
- Castalie (fontaine). Restaurée, 311.
- Castex, 455 et 457.
- Catalogues, 297, 389, 392, 394, 395-396. Leur utilité, 193, 230.
- Catastik, 256.
- Cavalier (dicu), 363.
- Cavalla, 321. Murs de, 326. Agent consulaire à, 269 (n. 1).
- Cavvadias, 215, 290.
- Caestre, 270.
- Cécryphale. Tête au, 393.
- Céphalonie. Explorée, 293.
- Céphise. Lit du, 90. Pont du, 397 (n. 7). Cheval —, 52.
- Céramographie, 143, 223, 395.
- Cérigo. Explorée, 294.
- Cerro de los Santos. Sculptures du, 390.
- César. En Épire, 322 (n. 2); et Pharnace, 353. Histoire de, 321.
- Ceuleneer (A. de), xiii, 217.
- Chalcétor. Site, 367.
- Chalcis, 109 (ill.), 115, 284.
- Chalcodon (le héros), 164.
- Chaléion, 315.
- Chamonard, 454 et 457, 233 (ill.), 246 (ill.), 254 (ill.). A Tchivril, 267; à Péra-Khora, 296; à Phigalie, 292. Explore : Attique, 282; Délos, 338-339; Paphlagonie, 355; Phrygie, 354. Fouille à Lagina, 229, 233, 369. Travaux, 339 (n. 1), 369 (n. 3).
- Champoiseau, 330.
- Chaplain, 174 (ill.). Mission, 174; et Dumont, 248. Médaillon par, 142 (ill.).
- Chapot, 455 et 457.
- Chapu. Médailleurs par, 133 (ill.), 143 (ill.).
- Chateaubriand, 80, 109 (cf. 9).
- Chaudet. Architecte, 273 (n. 4). Ami de Titeux, 19. Affaire de l'escalier, 273-280.
- Chéronée, 296.
- Chersonnèse de Thrace. Explorée, 328.
- Chérulé, 140.
- Chesnay, 230 (ill.), 231.
- Chio. Explorée, 349.
- Chipiez, 388.
- Chochars, 245, 251.
- Choiseul-Gouffier, 3 (ill.), 7, 138.
- Choisy, 224, 298 (n. 4).
- Chorsie, 297.
- Christidès (D^r), 269 (n. 1).
- Chronographie, 381-382.
- Chypre. Explorée, 373-374. Convoitée, 412. Dialecte, 194, 374, 399.
- Cibyrtide. Explorée, 364, 367, 368.
- Cilicie. Explorée, 370.
- Gimon de Cléones, 395.
- Cinquantenaire, vii, 221, 232. Médaille du, xii, 221, 232, 248; face, 1 (ill.); revers, 239 (ill.).
- Cirra. Acropole de, 315.
- Cité antique (La), 380.
- Clarac, 138, 391 (n. 5).
- Clazomène. Sarcophages de, 396.
- Cléocharès d'Athènes, 410 (n. 2).
- Cléoménès. Vase de, 396.
- Clepsydre (fontaine), 281.
- Clerc, 453 et 457. A Mégalopolis, 292. Explore : la Carie, 360; Thyatire, 358. Fouilles d'Égée, 208, 358; de Samos, 348. Travaux, 383, 384.
- Clérical (parti), 22, 105, 107.
- Clytides. Famille des, 349.
- Cnide. Lesché de, 309. Trésor de, 167 (ill.), 219 (ill.), 237 (ill.), 294 (ill.), 308 (n. 5), 309.
- Cnosse, 344, 345.
- Cokkidis (général), 78.

- Colardeau, 454 et 457, 216, 368.
 Colbert, 5, 21, 31, 77.
 Coletti. Médecin, 29 (n. 5). Chef du parti français, 9. Premier ministre, 10. Son caractère, 11, 13, 55. Sa popularité, 12. Participe à la fondation de l'École, 17, 18, 30, 33. Attaqué pour ce fait, 62, 63. Malade, 14; sa mort, 67; deuil national, 75. Portrait, pl. III.
 Colin, 454 et 457, 226. A Thespies, 298; à Delphes, 312. Épigraphiste, 21, 231, 388. Travaux, 314 (n. 1), 382.
 Collectif (travail), 80, 221, 387, 416.
 Collignon, 452 et 457. A l'École, 250. Élève de Dumont, 177, 196. Se forme, 193, 202. Inaugure les voyages anatoliotes, 196, 209. Explore : le sud de l'Asie Mineure, 362, 370; Pergame, 359 (n. 11); Tégée, 291 (n. 2). Et Pontremoli, 248, 389. Travaux, 359 (n. 11), 362 (n. 2), 384, 391, 395, 396. Aquarelles et dessins, 181 (ill.), 195 (ill.), 202 (ill.), 270 (ill.), 362 (ill.).
 Colone. Paysage de, 89, 100.
 Comerre. Portrait par, 247 (Roty).
 Commission de l'École. Instituée, 102; modifiée, 130, 178; alarmée, 188.
 Comminos (Dr), 269.
 Concordat de 1850. Expliqué, 107; apprécié, 109. Ses auteurs, 101; ses imperfections, 125. Affaibli, 129, 133; restauré, 170, 178.
 Conon, 280, 281, 282.
 Constantinople. Projet d'y transférer l'École, 131. Lycée français, 151, 154, 155. Musées, 233, 324, 389. Bibliothèque, 401. Institut russe, 231. Explorée, 324, 327, 328. Murs d'enceinte, 327 (ill.).
 Convers. Sculpteur, 246 (ill.).
 Convert, 455 et 457. A Delphes, 312. Ses relevés, 231, 315, 339, 340.
 Conze, 296 (n. 4), 330.
 Copie. Borné de, 398.
 Copais (lac). Exploré, 298.
 Coquart. Et Deville, 248. A Samothrace, 330.
 Coraï, 14. Son projet d'École, 16.
 Corcyre. Fouilles, 294. — V. Corfou.
 Cordonnier. Médaille par, 266 (ill.).
 Coré. Culte de, 341 (Paros).
 Corfou. Visitée, 91; étudiée, 293. Lycée à, 151, 154. — V. Corcyre.
 Corinthe. Excursion, 71; explorations et fouilles, 289.
 Cornes. Portique des, 334.
 Coronée. Sanctuaire à, 298.
 Corpus. Céramographique, 143, 387; christiano-byzantin, 231, 402-403; de Bœckh, 103; des îles, 341.
 Corycien (ancre), 370.
 Cos. Explorée, 346-347.
 Cosakis (Typaldo). Le père, 17, 18 (n. 1); le fils, x.
 Cosmao (Le), 231.
 Coste. *Embryogénie de*, 138.
 Coumoundouros, 305.
 Cours de français, 28, 74-79, 96, 130, 151.
 Cousin (Georges), 453 et 457, 220. Épigraphiste, 386. Explore : Acarnanie, 316; Carie, 209, 364, 365, 367; Lemnos, 331; Mégaride, 296; Pisidie, 364, 367, 409 (n. 1). Fouille à Némée, 290. Découvre : inscription « pélasge » de Lemnos, 331; lettre de Darius, 211 (n. 4); sanctuaire de Panamara, 209, 263, 365.
 Cousin (Victor), 16, 22 (n. 4), 69.
 Cousinéry, 326.
 Couve, 454 et 457. A la Villa, 246 (ill.); à l'École, 254 (ill.), 312 (n. 4), 396. Explore : Délos, 229, 338, 339; Delphes, 312; Eubée, 284; Thrace, 226. Travaux, 393, 396, 410 (n. 2), 464.
 Crane (mont), 300.
 Crète. Explorée, 343-345. Dialecte, 194. Monographies, 344, 413.
 Crithinia, 368.
 Croiset (Alfred). Rapports, 291 (n. 4), 402.
 Cumont (Franz), 231, 402 (n. 9), 403.
 Curtius (Ernest), 272 (n. 3), 302 (n. 7).
 Cyclades, 161. — V. Archipel.
 Cymé. Fouilles de, 208, 358.
 Cynthe, 331, 333.
 Cynurie. Explorée, 114, 288.
 Cyzique. Milliaire de, 356.
 Damas, 376.
 Damianos (Dr), 269.
 Daphni (monastère de). Exploration, 231, 282; monographie, 405; mosaïques, 379 (ill.), 404 (ill.).
 Darius. Lettre de, 211, 365.
 Daumet, 129 (ill.), 143, 253. En Macédoine, 133, 221, 323. Et Heuzey, 248. Médaille, 133 (ill.). Aquarelles, 109 (ill.), 125 (ill.), 319 (ill.).
 Daumier. Caricature par, 99 (ill.).
 Davas, 366. — V. Tabæ.
 Daveluy, 449 et 457. Premier directeur, 38. A Rome, 45. En Grèce, 66. Son principat, 135. L'homme, 39, 66, 67, 79, 80, 84, 87, 128, 136, 148, 200, 215. Représente, 145, 146, 162. Lié avec Thouvenel, 66 (n. 1), 131, 133, 145. Jugé par Bigot, 147; Dumont, 145; Gebhart, 147; Grenier, 66; Nisard, 37, 148. Ses idées, 78, 128, 145. Culture littéraire, 37, 43, 148; préférences artistiques, 45, 84, 141; antipathies savantes, 86, 127-128, 144, 148. Crée la bibliothèque, 138. Querelle avec Guigniaut et l'Académie, 114, 124.

- 133, 140; démêlés avec l'École, 128, 252; difficultés avec la Légation, 131-132.
 Épigrammes, 116, 119, 120, 121, 141, 277. Fragments de rapports, 411-412. Portraits, 39 (ill.), 43 (ill.), 147 (ill.).
- Débats (Journal des)*. Contribue à la fondation de l'École, 16, 23, 58.
- Debidour, 11 (n. 1).
- Decharme, 451 et 457. A Patmos, 347; en Béotie, 143, 296. Travaux, 384, 409 (n. 2).
- Defrasse, 248, 290.
- Dehèque, 23 (n. 2), 461-462.
- Deirmendjik, 365, 370.
- Delacoulouche, 450 et 457. Concourt, 112. En Arcadie, 290; en Macédoine, 319. Travaux, 123, 290 (n. 3), 320, 401.
- Delbet (Jules), 352.
- Delcassé. Ministre, 234.
- Délos, 340. Explorée, 332. Fouilles, 160, 196, 209, 229, 331-340. Monuments, 322 (ill.), 329 (ill.), 335 (ill.), 337 (ill.). Carte, 231, 237.
- Delphes. Site, 301 (ill.). Excursion, 91. Fouilles, 133, 143, 301-314. Dialecte, 231, 400. Institutions, 382, 384. Monuments, 167 (ill.), 219 (ill.), 237 (ill.), 238 (ill.), 309 (ill.), 393 (ill.).
- Demargne, 455 et 457. En Crète, 345.
- Démétré. A Eleusis, 385; à Platées, 296 (n. 10); ἐν Κορυθίοις, 291.
- Démotèles d'Andros, 409.
- Dénéké, 260.
- De Ridder, 454 et 457, 254 (ill.). En Mégaride et Béotie, 396, 398; dans l'Archipel, 331, 341. Fouilles de Gha et d'Orchomène, 299, 300. Travaux, 231, 300 (n. 2), 384, 389, 392, 396 (n. 2).
- Desbuisson, 117, 142, 242, 274, 277.
- Deschamps (Gaston), 453 et 457. A Rome, 247; à Chio, 349 (n. 5). En voyage, 367 (ill.). Explore: Carie, 209, 365, 366; vallée du Sperchios, 318. Découvre: Lettre de Darius, 211 (n. 4); sanctuaire de Panamara, 209, 263, 365. Écrivain, 137. Ouvrages, xiii, 413.
- Desjardins (Ernest). Rapporteur, 462.
- Deville, 450 et 457, 136, 145. En Égypte, 376; en Thrace, 326; en Tzaconie, 292. Fouilles de Samothrace, 330. Et Coquart, 248. Travaux, 376 (n. 7), 399.
- Diadumène. De Délos, 337 (ill.), 338, 393; de Madrid, 393.
- Dialectes. Albanais, 103, 401; attique, 397; carpathote, 400; chypriote, 399; delphique, 400; étolien, 398; nœo-grecs, 194, 198, 401; tzaconien, 399.
- Didot (Ambroise-Firmin), 8.
- Didymes. Fouilles, 361-362.
- Diehl, 453 et 458. Explore: Archipel, 346, 348; sud de l'Asie Mineure, 209, 364, 365; Nicée, 356; Tunisie, 378. Byzantiniste, 214. Travaux, 232 (n. 1), 299 (n. 3), 378 (n. 4), 403, 405, 406.
- Dimitsas, 78.
- Dîner de Rome et d'Athènes, 247.
- Dionysiaques (artistes), 360.
- Dionysos. De Bréssa, 350. Mystère, 291. Péan à, 409. Temple de, 335 (Délos). — V. Bacchus.
- Dioscouridès de Tarse, 409.
- Dioscures, 338.
- Direction (de l'École). Querelle avec l'Académie, 126-128, 132-133, 136, 155-156, 167-168, 170, 180.
- Docteurs ès lettres, 130.
- Dodone. Site, 316.
- Dodwell, 103, 300.
- Dœrpfeld, 200, 339.
- Dorylée. Stèle de, 354, 392.
- Doublet, 453 et 458. Explore: Acarnanie, 316; Carie, 366; Crète, 344; Eubée, 284; Paphlagonie, 210, 355. Fouille à Délos, 209-337.
- Doyen. A l'École, 50, 256.
- Dragounis, 191, 305.
- Dubois (Marcel), 453 et 458. Explore l'Archipel, 341, 342, 347; la Carie, 209, 363. Découvertes, 211 (n. 1). Géographe, 380. Travaux, 347 (n. 7), 380 (n. 1).
- Duchâtel (comte), 18, 31, 84.
- Duchesne (abbé). Mission de l'Athos, 325; en Thessalie, 317-318; à Patmos, 348. Explore le sud de l'Asie Mineure, 196, 362, 370. Travaux, 325 (n. 3), 362 (n. 2), 398 (n. 2), 402 (n. 7).
- Dugit, 450 et 458. A l'École, 136, 145. A Naxos, 341; en Asie Mineure, 356. Travaux, 341 (n. 4), 383.
- Du Mesnil, 170, 172, 176, 203.
- Dumont (Albert), 451, 452, 458. A l'École, 130, 146, 152 (n. 1); ses goûts, 137, 143, 144; son plan de réforme, 151. Fonde la succursale de Rome, 174-177. Passe de Rome à Athènes, 180-181. Son triennat, 181-202. L'homme, 181-182, 201, 216; l'éducateur, 187, 191, 196, 197, 198, 199; le diplomate, 175, 184, 186, 188, 192, 200. Ses créations: l'Institut de Correspondance hellénique, 183-190; le *Bulletin*, 184-191; la *Bibliothèque*, 192-193. Ses initiatives: archéologie, 193; byzantinisme, 194, 402; philologie, 194, 399; règlements, 207, 216 (n. 3), 217; voyages, 196, 373. Ses exemples, 228, 233, 297, 401, 402, 403, 405. Mission en Grèce, 172; en Thrace, 144, 324. Visite Amorgos, 341; le Laurium, 283; Pompeiopolis, 370. Et Clairpain, 248. Rapport sur les envois, 210, 211, 467. Travaux, 324 (n. 3), 382, 383, 387, 389,

- 395, 397, 402, 413. Portraits, 137 (ill.), pl. V.
- Dumont (M^{me} Albert), x, 198.
- Durazzo. — V. Dyrrachium.
- Dürnbach, 453 et 458. Explore : Oropos, 284; Mégaride, 296; Péloponnèse, 291 (n. 2), 292; Thessalie, 318; Lemnos, 331; Rhodes, 346; Asie Mineure, 365, 366. Fouille à Délos, 335; à Némée, 290. Trouve : inscription « pélasge » de Lemnos, 331. Services, xi. Travaux, 382, 385 (n. 4).
- Duruy (Victor). L'homme, 150. Actes, 107, 140. Projets, 152, 281. Rapports avec Burnouf, 156, 163.
- Duvergier de Hauranne, 10 (n. 1).
- Dyrrachium, 319 (ill.), 322 (n. 2).
- École des Beaux-Arts, 242.
- École des Chartes, 105.
- École des Hautes Études, 151, 224.
- École du Louvre, 224.
- École française d'Athènes. Ballon d'essai, 3; antécédents, 4-9; préliminaires, 9-25. Charte constitutive, 26-36. Premiers membres (Argonautes), 37-56; débuts, 57-94. Crise de 1848 : Bineau, 99; Beryer, 101. Transformations organiques : 1^o concordat entre le Ministère et l'Académie, 102-107; 2^o statut impérialiste de la Direction, 129-133; 3^o nouvelle constitution parlementaire, 177-180; 4^o dernières réformes, 227-228 (cf. actes législatifs, 423-446). Les divers types : École de perfectionnement, 27, 128; d'application, 110-111; de production, 224, 226, 415. Instigateur : Sainte-Beuve; fondateurs : Piscatory, de Salvandy; législateur : Guigniaut; directeurs : Daveluy, Burnouf, Dumont, Foucart, Homolle (v. ces mots). Patronage diplomatique (v. Légation); scientifique (v. Académie des Inscriptions); liens artistiques (v. Académie de France). Rôle extérieur (v. Levant). Vie intime (v. Athéniens). Sections : des Beaux-Arts, des Lettres, des Sciences, étrangère (v. ces mots). Promotions, 449-460. Budgets, 447-448. Anciens locaux : v. Ghennadios (maison); Lemnienne (maison). Immeuble actuel : en construction, 149 (ill.), 165 (ill.); achevé, 251 (ill.). — Cf. Direction.
- École française de Rome. Projetée, 173; négociée, 174; ajournée, 175; instituée, 177; émancipée, 180; envahissante, 182.
- École française du Caire, 229.
- École normale de Cluny, 154.
- École normale supérieure. Fournit les Athéniens, 27; perd ce privilège, 105-106, 226. Culture, 193, 225. Étrangers, 417.
- Écoles françaises du Levant, 22, 154, 223, 421.
- Éctéonia. Péninsule de l', 282. Fouilles, 283.
- Égger, 9 (n. 3), 179, 397, 461-462.
- Égine. Mémoire d'About sur, 122, 284.
- Égypte, 106, 229. Explorée, 370-377.
- Élatée. Fouilles d', 209, 300-301.
- Elche. Dame d', 378 (ill.), 390.
- Eleusis. Visitée, 70, 71. Voie sacrée, 282 (n. 5), 285. Mystères d', 385.
- Élide. Explorée, 293; décrite, 115, 288.
- Élyros. Site, 343 (n. 5), 344 (n. 3).
- Émathie. Décrite, 320 (n. 2).
- Engel (Arthur), 456 et 458. Travaux, 397.
- Entéména. Vase d', 390.
- Envois. 1^o de Rome, 141; étendus à la Grèce, 18 (v. Restaurations); publiés, 87 (n. 1); — 2^o d'Athènes : institués : 102, 425; définis, 103, 107, 205, 213, 330; laissés au jugement de l'Académie, 179. — V. Mémoire.
- Éolide. Explorations, 356, 358. Fouilles, 208, 357. — V. Ægæ, Cymé, Myrina.
- Épée, 73. — V. Uniforme.
- Éphèse, 270, 356 (n. 7), 360.
- Éphialte. Sentier d', 300.
- Éphyra. Acropole d', 289.
- Épidamne. Assimilée, 322 (n. 2).
- Épigraphie, 385-387. Prévue, 25; négligée, 88, 91; prescrite, 103, 110, 116; naît, 115, 196; se développe, 210, 211-212, 231. De Délos, 340; de Delphes, 313; de Philippes, 322.
- Épire. Explorée, 127, 133, 310-317.
- Équipement. D'excursionniste, 83; d'explorateur, 259-261.
- Érechthéon. Restauré, 20, 87 (ill.), 142. Fouilles, 86, 281.
- Erétrie, 115. Nécropole d', 284.
- Erimokastró, 229, 298. — V. Thespies.
- Eriza. Site, 365; mention, 368.
- Érudition. Travaux d', 379-406.
- Érythrées. Explorée, 360.
- Escalier. Des Propylées, 272, 274. Affaire de l', 118, 273-277.
- Esculape, 115. — V. Asclépios.
- Espagne, 378, 417.
- Esthétique, 81, 408-409 (cf. 40, 116).
- Ethnographie, 157, 213, 324.
- Étolie. Explorée, 315. Dialecte, 398, 400.
- Étrangère (section). Projetée, 217; instituée, 234; à réaliser, 417.
- Eubée. Explorée, 116, 284.
- Eudokia (impératrice). Guéric, 355.
- Eugénie (impératrice), 158.
- Euménia. Explorée, 360.

- Eupalinos de Mégare, 348 (Samos).
 Eurymédon. Vallée de l', 270.
 Eustache, 254 (ill.); à Mistra, 231.
 Eustratiadis, 281.
 Evzone. Athénien en, 414 (ill.).
 Examen d'entrée. Établi, 106, 428; défini, 107; modifié, 130-131, 433; obligatoire, 170, 178, 438, 443.
 Explorations, 25, 126-127, 271-378. — Cf. Voyages.
 Eynard, Philhellène, 16, 17.
 Fabvier (général), 10, 11 (n. 1).
 Faculté. L'École érigée en, 151, 155, 415.
 Falloux (de), 139.
 Fauvel, 7.
 Ferry (Jules), 164, 207, 217.
 Flamininus. Itinéraire de, 317.
 Florence. Séjour à, 131.
 Folklore, 323, 398 (cf. 172).
 Fondation (ordonnance de), 23, 26-29, 34.
 Fontrier (Aristote). Ses services, 268-269.
 Fonesi. Philhellène, 10 (n. 4).
 Forth-Rouen, 120, 131.
 Fortoul, 111, 118, 120-121, 128, 131.
 Fossey, 454 et 458. En Syrie, 229, 376.
 Foucart, 450, 453, 458. Membre de l'École, 136. Précurseur, 160, 204. Son initiative à Delphes, 194, 133, 143, 314. Quatrième directeur, 204-218. Caractère, 205-206, 212, 215-218. Services rendus à l'École, 208-210; au Louvre, 210-211; à l'épigraphie, 210-211, 385-387. Explorations: Mégaride et Péloponnèse, 286, 288; Grèce centrale, 296; Rhodes, 346; Carie, 366. Fouilles: Delphes, 144, 302-304. Travaux, 282, 302 (n. 6), 346 (n. 3), 384, 385, 387, 397, 410 (n. 5). Portraits, 204 (ill.), 367 (ill.).
 Fougères, 453 et 458. A l'École, 215; à la Villa, 247. Explorations: Asie Mineure, 353 (nord), 367, 368 (sud); Salamine, 285; Thessalie, 318. Fouilles: Délos, 337, 338; Mantinée, 290-291. Découvre: bas-reliefs praxitéliens, 290. Travaux, 272 (note), 291 (n. 1), 380, 381, 393.
 Fouilles. Crédit pour, 158, 447 (n. 5). — V. Acropole, *Ægæ*, *Ægialé*, Arcésine, Byrsa, Carthage, Corcyre, Corinthe, Cymé, Délos, Delphes, Didymes, Éétioné, Élatée, Gha, Gighis, Héraclée Latmique, Lagina, Mantinée, Meninx, Milet, Minoa, Myrina, Orchomène, Samos, Santorin, Tégée.
 Fouqué, 130, 158, 342.
 Fourmont, 289, 403 (n. 1).
 Fournier (Henri). Obtient Myrina, 357.
 Fournier (Paul), 455 et 458. Philologue, 231, 400. A Delphes, 263 (ill.), 310, 312. Services, xi.
 Français (parti). En Grèce, 10; sa composition bigarrée, 13, 65. — V. Moskhomangite.
 Française (langue). Sa diffusion par l'École, 28, 59, 75, 130, 151, 154, 222.
 France. Une des trois puissances protectrices, 9. Son action orientale, 22, 28, 59, 74, 150, 411.
 Franco (capitaine), 303.
 Freslon, 99, 138.
 Fronde de 1858. Causes, 128, 139; épisodes, 252-253; médiation, 143; conséquences, 136.
 Fustel de Coulanges, 450 et 458. Concourt, 112; voyage, 123. A Chio, 349. Travaux, 380, 383, 384, 401. Portrait, 348 (ill.).
 Gabier. Brevet de, 255.
 Gadatas. Lettre de Darius à, 211.
 Galata-Serai. Lycée de, 153.
 Galatie. Explorée, 133, 210, 352-353.
 Galilée. Décrite, 375.
 Gandar, 449 et 458. A l'École, 57, 89 (ill.), 139. Goûts, 86, 90-91; programme, 68, 78, 87-88; excursions, 91. A Ithaque, 91, 293; en Béotie, 296; à Rome, 342. Lettres, xii, 412-413. Travaux, 293 (n. 8), 409 (n. 2).
 Garnier (Charles). A Égine, 248, 284. Et Beulé, 242 (n. 5), 276. Croquis: About, 122 (ill.); Logothète, 257 (ill.). Envoi, 142. Médailion, 142 (ill.).
 Gaultier de Claubry, 450 et 458. Concourt, 113 (n. 2), A l'École, 129 (ill.). Goûts, 124. En Épire, 127, 316-317. Don au Louvre, 317 (n. 2).
 Gebhart, 450 et 458. A l'École, 136, 146; ses goûts, 137; voyage, 145. A Rome, 243. Travaux, 394 (n. 10), 413.
 Geffroy, 144, 192.
 Gell, 103, 293.
 Gélon. Ex-voto de, 308.
 Géographie, 213, 221, 231, 380, 419-420.
 Géologie, 130, 157, 380.
 Georges I^{er}. Au Cinquantenaire, 232 (ill.).
 Géreste. Site de, 284.
 Gerhardt. Architecte, 164.
 Gha. Fouilles de, 229, 299.
 Ghennadios (maison), 34, 59, 128. Autrefois, 33 (ill.), 48 (ill.); aujourd'hui, 49 (ill.).
 Gighis. Site, 377 (n. 8). Fouilles, 378.
 Girard (Jules), 449 et 458. A l'École, 58. En Eubée, 114, 284. Envoi, 113, 115. Travaux, 284 (n. 6), 285 (n. 10), 384, 409 (n. 2). Rapports, 193 (n. 3), 462.
 Girard (Paul), 452 et 458. Élève de Dumont, 193, 202. Visite Olympie, 200. Explore: Eubée, 284; Karditza, 298; Locride, 300; Oropos, 284; Sporades du nord, 331. Fouille l'Héraion de Samos,

348. Services, x-xi, 210. Travaux, 300 (n. 6), 382, 383, 385, 394.
- Gizeh. Musée de, 229, 377.
- Glyptique, 396.
- Goltz (de), 411.
- Gorceix, 451 et 458. Caractère, 157-158. Géologue, 380. Explore : Achaïe, 293; Corinthe, 289, 293; Cos et Nisyros, 347; Eubée, 284; Laurium, 283; Thessalie, 317. Fouille à Santorin, 342. Trouvailles, 159, 252. Envoi, 167, 343 (note).
- Gordus. Explorée, 360.
- Gortyne, 344 (n. 3). Loi de, 344.
- Granger, 455 et 458.
- Graphio, 250.
- Grec moderne. Défini, 87. Au programme, 22-23, 34, 107 (cf. 131), 155, 189, 191. Prononciation, 23. Variétés, 194. — V. Dialectes.
- Grèce. Ancienne : histoire, 381; institutions, 383; art, 389. — Moderne : aimée, 8-9, 90, 197; studieuse, 61, 74. Journaux, 61; partis, 9; politique, 13, 65, 131, 200, 412. D'About, 412; de Grenier, 411. — V. Philhellénisme.
- Grécques (Association pour l'encouragement des études). En France, 151; en Angleterre, 217.
- Greco, 78. Associés à l'École, 183, 187. — V. Grèce, Palikares.
- Grenier, 449 et 458. Membre de l'École, 40, 57. Nature, 42, 54, 83, 90. Ardeur patriotique, 55, 70, 74. Sentiment littéraire, 88-89. Mots de lui, 50, 55-56, 87. Projets, 82-83. Lettres, ix-x, 43. Ouvrages, 409 (n. 2), 411. Portrait, 410 (ill.).
- Guérin, 450 et 458, m, 122. Voyages : Égypte, 376; Patmos, 347; Rhodes, 345; Samos, 348; Syrie et Palestine, 374-375; Tunisie, 377. Travaux, 346 (n. 1), 347 (n. 9), 374 (n. 3), 375, 377.
- Guignaut (J.-D.), 108 (n. 1). « Père de l'École », 4, 94. L'aide, 100; la sauve, 101; la représente, 85-86. Son législateur : 102-107 (concordat); 111-112 (licenciés); 114 (questions); 130 (section des sciences); 139-140 (recueil); 169-173 (nouvelle constitution). Son historiographe : 108, 113-114, 126-127, 461 (envois); 118, 120, 273 (fouilles de Beulé). Caractère, 107, 126, 136. Apprécié : About, 285; Delacoulonche, 290; Fustel, 112, 349; Mézières, 317. Et Daveluy, 126, 128, 129, 140. Et Jules Simon, 114, 169, 172 (cf. 4, n. 2). Travaux, 4 (n. 1), 9 (n. 2), 110. Portrait, pl. IV.
- Guignaut (Joseph), 450 et 458. A Delphes, 301 (n. 5).
- Guillaume (Edmond), 142. En Galatie, 133, 352. Et Perrot, 248. Travaux, 141, 353. Médaillon, 143 (ill.).
- Guillaume (Eugène), 242. Médaillon par, 21 (ill.).
- Guillemot, 96, 98.
- Guizot, 10 (n. 1), 12-13, 33, 67 (n. 1), 234.
- Gygès. Royaume de, 359.
- Gymnase. De Délos, 338; de Delphes, 311; de Trézène (palestre), 289.
- Hadji-Méhémét. Guide à Panamara, 365.
- Hadriani. Ruines d', 213 (ill.).
- Hadrien. Lettres de l'empereur, 265, 359. Portique d', 35 (Athènes).
- Hagiorgitika. Idole d', 292 (cf. 264).
- Halévy (Ludovic). Sa *Belle Hélène*, 412.
- Halicarnasse (Boudroun). Explorée, 360, 364 (n. 1), 365 (n. 3).
- Halmyra. Nom médiéval d'Halos, 318 (n. 8).
- Halonnière. Position rectifiée, 331 (n. 8).
- Halos. Ancien nom d'Halmyra, 318 (n. 8).
- Hamdy-Bey, 233 (ill.). A Lagina, 369.
- Hamelin, 407 (n. 2).
- Hamilton. A Ancyre, 352, 353.
- Hanriot, 449 et 458. Membre de l'École, 40, 43 (ill.), 57. Caractère, 41; goûts, 80. Explorations, 285. Travaux, xiii, 282 (n. 2), 283 (n. 2).
- Harpocrate. A Délos, 338.
- Hase. Protège Bancard, 43.
- Hauran (le). Exploré, 376.
- Haussoullier, 452 et 458. A l'École, 202, 250. Explore : Béotie, 297; Carie, 361; Chio, 349; Crète, 344; Philadelphie, 358. Fouille : Delphes, 208, 305, 307; Didymes, 361-362. Épigraphiste, 386. Travaux, 271 (n. 1), 297 (n. 2), 384, 387.
- Hauvette, 453 et 458. Explore : Chersonèse de Thrace, 328; Cos, 347; Lesbos, 350; Littoral asiatique, 356, 360, 363; Marathon, 284; Platées, 464; Salamine, 285. Fouille : Délos, 209, 335 (n. 1), 338. Trouvailles, 211 (n. 1), 356 (n. 9). Travaux, 382, 383.
- Heberdey, 323 (n. 2), 364.
- Hébert. Le peintre, 175 (n. 5).
- Hécate (temple d'). A Lagina, 229, 369.
- Heibeh, 261, 270.
- Hellénico. Mur à Delphes, 302, 310.
- Héra. De Samos, 210, 211 (ill.), 392.
- Héraclée. Des Lyncestes, 322 (n. 2); Latmique, 361; Pontique, 353; Salbacé, 363.
- Héraclides lydiens, 360.
- Héraion. De Mantinée, 291 (ill.); de Samos, 208, 348 (fouilles).
- Hercule. Et Apollon, 295 (ill.). Sarcophage des travaux d', 298.
- Hermastes. Leur club à Délos, 337.
- Hermès. De Trézène, 289.
- Hermion (l'). Exploré, 376.

- Hérode Atticus, 382 (Vidal-Lablache).
 Hérodote historien, 382 (Hauvette).
 Hésiode. Stèle dite d', 297.
 Hétérochtones, 12, 255.
 Héthéen (Bas-relief), 376.
 Heuzey, 450 et 459. Concours, 112. Explore : Acarnanie, 315; mont Olympe, 320; Péloponnèse, 288; Thessalie, 317. Mission de Macédoine, 133, 320-324. Sa méthode, 214. Étendue et qualité de sa science, 315-316, 323-324, 401 (n. 3). Précurseur, 160. Modèle, 40, 123, 314, 380. Et Daumet, 248. Découvertes, 321 (n. 1), 322 (n. 2), 414 (ill.). Rapports, 195 (n. 2), 462. Théories, 390, 464. Travaux, 316 (n. 1), 323, 382, 389-390, 394, 401. Portrait, 129 (ill.); médaillon, 132 (ill.).
 Hiérona, 361. — V. Didymes.
 Himère. Victoire d', 308.
 Hinstin. 450 et 459. Concours, 113 (n. 2). A l'École, 124, 129 (ill.). Voyage, 288, 341 (n. 8). Travaux, 282, 409 (n. 2).
 Histié. Et Oréos, 115.
 Holleaux, 453 et 459. A l'École, 215, 250. Explore : Carie et Cibyratide, 363; Karditza, 298; Rhodes, 346; Samos, 348. Fouille à Perdico-Vrysi (Ptoion), 209, 299. Découvertes, 211 (n. 2). Épigraphiste, xi, 386. Envois, 346 (n. 7). Travaux, 364 (n. 2), 382, 392.
 Homolle, 452, 454, 459. A l'École, 236 (n. 2); à Délos, 201; à Olympie, 200. Projets byzantins, 194. — Cinquième directeur, 218. L'homme, 202, 234-238; disciple de Dumont, 220, 228, 253, 402. Programme, 219-226; réformes, 226-228; initiatives, 228-234. Fouilles : Délos, 333-336; Delphes, 306-314. Travaux, xiv, 232 (n. 2), 235 (n. 1), 308 (n. 4), 381, 382, 384, 389 (n. 5), 392, 397, 409 (n. 3), 410 (n. 3). Portraits, 227 (ill.), 232 (ill.), 235 (ill.).
 Hôtes de l'École, 222, 268-269.
 Hugo (Victor). Protestation de, 101 (n. 1). Humaniste. Définition, 88.
 Hyllarima. Site, 366 (n. 3).
 Hymnes. Trouvés à Délos, 409; à Delphes, 307, 409-410.
 Iani. Son génie de cafetier, 257.
 Iasos. Explorée, 361 (n. 3), 364 (n. 1), 367 (n. 3). Décret, 211; milliaire, 366.
 Iconium. Explorée, 371.
 Idÿma. Site, 364.
 Ikos. Assimilée, 331 (n. 8).
 Illissus (I'). Dépeint, 88.
 Illustration (L), xii, 71.
 Imbros. Explorée, 330, 331.
 Indépendance (guerre de l'). Motive la fondation de l'École, 9, 17. Épisodes, 10.
 Inopus. Site, 338.
 Inscriptions. Chasse aux, 261. Recueils d', 387. — V. Épigraphie.
 Institut archéologique allemand d'Athènes. Projeté, 160; fondé, 183. Rapports avec l'École, 199. Recrutement, 217.
 Institut de Correspondance archéologique à Rome, 4, 173.
 Institut de Correspondance hellénique. Créé, 183-190; délaissé, 217; reconstitué, 220-222. Et Köchler, 199.
 Institut impérial archéologique de Berlin, 5, 221, 222.
 Institut russe de Constantinople, 231, 234.
 Ionie. Explorée, 359-360.
 Ioniennes (îles). Explorées, 293-294.
 Ios. Visitée, 341 (n. 8).
 Iphicartidès. Base d', 336, 340.
 Isaura. Explorée, 372.
 Isbarta, 269. Explorée, 362, 363 (n. 2).
 Isis. A Délos, 338. Et Déméter, 385.
 Italiens. A Délos, 337.
 Itéa. Port de Delphes, 302, 304.
 Ithaque. Explorée, 293 (cf. 91).
 Jamot, 454 et 459. A l'École, 251. Explore : Argolide, 289; Karditza, 299; vallée du Sperchios, 318. Fouille : Vallon des Muses et Thespies, 297-298. Travaux, 297 (n. 8).
 Jérusalem. Voyages à, 375.
 Josèphe (l'historien), 211, 372, 397 (n. 11).
 Josué. Tombeau de, 375.
 Joubin, 454 et 459. A Constantinople, 233. En Crète, 345; en Eubée, 284. Travaux, 389 (n. 4).
 Jouguet, 454 et 459. A l'École, 249 (ill.). En Carie, 369; en Égypte, 229, 377; en Locride, 300. Travaux, 377 (n. 5 et 6).
 Journal de l'Instruction publique, xiv, 79, 137, 139.
 Joyau, 142. A Sunium, 248, 283 (n. 4).
 Judée. Décrite, 375.
 Jullian (Camille), x, 383 (n. 3).
 Justin. Rescrit de l'empereur, 367.
 Justinien, 406. Rescrit de, 403 (n. 3).
 Kahrié-Djami. Ses mosaïques, 405.
 Kaïmakam. Méfaits du, 265.
 Kaïtas. Ruines anonymes, 318.
 Kalinka, 364.
 Kanôn (authentique), 250.
 Karayuk-Bazar. Explorée, 368.
 Karditza (Acræphix), 299. Explorée, 298.
 Kastri (Delphes). Ancien, 301 (ill.); nouveau, 307.
 Kaunos. Topographie de, 363.
 Kedraï. Découverte de, 364.
 Kékryphalia. Assimilée à Kyra, 289.
 Kharalambo, 257, 267, 367 (ill.).

- Khélidromia. Assimilée à Ikos, 331 (n. 8).
 Khéramyès. Ex-voto de, 348.
 Kiepert (Henri), 213, 271 (n. 1), 320, 323, 355.
 Kiesmé. Acropole voisine de, 371.
 Kindya. Site de, 364.
 Köhler (Dr), 183, 186, 190.
 Koila. Site, 328.
 Krékouki. Sanctuaire à, 296 (n. 10).
 Kyparissia. Explorée, 292.
 Kys. Découverte de, 366.
- Labyades. Phratrie des, 384.
 Laconie, 91. Explorée, 114, 288, 292.
 Lacroix, 449 et 459. A l'École, 40, 43 (ill.), 57, 81. Caractère, 41. En Égypte, 376. Travaux, 329 (n. 1).
 Lagides. Dans l'Archipel, 348, 350.
 Lagina. Explorée, 363 (n. 3). Fouilles, 233, 351 (ill.), 369 (ill.). Sénatus-consulte de, 364.
 Laloux. Et Monceaux, 248; à Olympie, 293.
 Lamartine, 90, 96.
 Lambert (Marcel). Fouille sur l'Acropole, 281; restauration, 407 (ill.).
 Lambros (Sp.), x, 10 (n. 4), 14 (n. 3).
 Lampsaque. Tribu de, 356.
 Landron. Propylées, 272 (n. 4), 274 (n. 6).
 Laodice. Rescrit en son honneur, 364.
 Lappa. Site de, 343 (n. 5).
 Larnaca tou Lapithou. Inscription de, 374.
 Lasteyrie (F. de). Défend l'École, 104.
 Latmique (golfe). Exploré, 361.
 Latos. Site de, 345.
 Lattry (Léonidas), 269.
 Laurent, 455 et 459. A l'École, 226. A Delphes, 312; à Nicée, 356; dans le Péloponnèse, 292; en Italie, 403 (n. 1); en Thrace, 327. Byzantiniste, 231, 403, 405 (n. 5), 406. Travaux, 406 (n. 1).
 Laurium. Exploré, 231, 283.
 Leake, 103, 115, 285, 293, 316, 321, 332.
 Lebarbier, 450 et 459. Concours, 112. Nature, 123. A Constantinople, 401-402; au mont Athos, 402; à Patmos, 123, 347. Travaux, 401 (n. 7).
 Le Bas (Philippe), 60, 110, 138, 288, 385.
 Lebégue, 451 et 459. Caractère, 160. Explore: Égion, 293; golfe de Corinthe, 295; Scyros, 331. Fouille à Délos, 331-333. Travaux, 295 (n. 2), 331 (n. 5), 332 (n. 1).
 Lebouteux, 142. Aide Beulé, 108 (ill.), 119 (ill.), 248, 279 (n. 4).
 Lechat, 453 et 459. Explore: Asie Mineure, 356, 359; Béotie, 297; Epidauré, 290. Fouille: Pirée, 283; Corcyre, 294. Et Deffrasse, 248. Historien de l'art, 215, 388. Services, xi. Travaux, 272 (note), 309 (n. 1), 389, 392.
- Lécuyer (collection), 394.
 Légation de France. Accueille la délégation romaine, 19, 20. Liens avec l'École, 27, 125 (surveillance); 132 (patronage). Rapports avec la Direction, 60, 131, 169, 216. — V. Piscatory, Thouvenel.
 Legrand (J.-G.). Son projet d'École, 5.
 Legrand (Ph.), 454 et 459. A Tchivril, 267. Explore: Anaphi et Astypalée, 342; Bithynie, 356; Eubée, 284; Ionie, 360; Lagina, 369; Paphlagonie, 355; Phrygie, 354. Fouille à Trézène, 289. Travaux, 5 (n. 2), 7 (n. 2), 382.
 Lemnienne (maison), 135 (n. 1). L'École s'y installe, 128; palais, 146, 162. Situation, 146 (ill.); aspect, 135 (ill.); galerie, 147 (ill.); terrasse, 129 (ill.).
 Lemnos. Explorée, 330, 331. Inscription « pélasge » de, 331, 463 (ill.).
 Léonidaion. Emplacement du, 293.
 Lesbos. Explorée, 349-350.
 Lesché de Gnide, 309-310.
 Létoon. A Délos, 333.
 Letronne, 25, 138 (n. 2), 385.
 Lettres (Belles-), 161, 407-414.
 Lettres (Section des), 129, 130, 133, 179.
 Leuctres, 296.
 Levant. Rôle de l'École dans le, 22, 28, 59, 74, 150, 151, 152, 154, 171, 173, 223, 421.
 Lévêque, 449 et 459. A l'École, 40, 57, 78, 81, 85. Caractère, 40, 53, 81. Services, ix, 146. Et Thouvenel, 74. Travaux, xiii, xiv, 408.
 Leygues (Georges). Ministre, 234.
 Liard (L.), viii, 22 (n. 1), 58 (n. 3), 98 (n. 2).
 Liban. Exploré, 229, 376.
 Licenciés. Admis au concours de l'École, 112, 430; éliminés, 130 (n. 2).
 Littéraire (culture), 111, 193, 225, 421.
 Livadié, 296. Devis de, 298.
 Locride. De l'est, 300; de l'ouest, 315.
 Λογιστήν. Question du, 339.
 Logothète. Majordome, 257 (ill.).
 Lollianus Gentianus. Milliaire de, 369.
 Lombard (Henri). Sculpteur, 244.
 Lorgèril (de). Hostile à l'École, 173.
 Louis-Philippe, 15, 27, 38, 64.
 Louvet, 142. Aide Beulé, 279 (n. 4).
 Louvre (Musée du). Acquisitions dues à l'École, 208, 210-211, 269 (n. 1), 317 (n. 2), 323, 330, 344 (n. 1), 347, 361 (n. 1), 363, 374, 378 (ill.), 422 (ill.).
 Loviot. Envoi, 281; fresques, 251.
 Lucas (Paul). A Ancyre, 352.
 Luyne (duc de), 4, 377.
 Lycabette. Vu de l'Acropole, 95 (ill.).
 Lycaonie. Explorée, 371.
 Lychnidos, 322 (n. 2). — V. Okhrida.
 Lycide. Ethnique de, 359.
 Lycie. Explorée, 363, 364, 368.

- Lycurgue (l'orateur). Monographie, 382.
 Lydie. Explorée, 210, 358-359, 360; décrite, 380. Histoire, 381.
 Lyons (Sir E.), 10, 12, 14, 27, 56, 69, 74, 75.
 Lysicrate. Monument de, 286 (ill.); fouilles, 281.
 Lysippe, 297, 357. L'Agias de, 309 (n. 1).
 Lystra. Sculpteurs de, 372.
- Macchabées. Sépulture des, 375.
 Macédoine. Explorée, 123, 127, 133, 319-324. Mission de. — V. Heuzey.
 Mac-Mahon (maréchal de), 177.
 Magne, 72. — V. Péloponnèse.
 Magnésie. Du Méandre, 361, 365; du Sipyte, 210, 356 (n. 7).
 Makri. Trouvailles à, 368.
 Mamet, 451 et 459. Caractère, 168. Fouilles de Santorin, 158, 342-343.
 Mamoura. Sanctuaire à, 298.
 Mandaræ. Site, 320.
 Maniglier. Médaillon par, 132 (ill.).
 Manoli. Fourrier-interprète, 267, 367 (ill.).
 Mantinée. Explorée, 288 (n. 7); fouillée, 290.
 Marathon. Site exploré, 284.
 Maréchal (Émile). Services, 269 (n. 1).
 Marine. Rapports avec la, 155, 161, 207, 216, 231, 253, 254 (ill.), 304, 321, 344 (n. 5).
 Marsyas. Et Apollon, 290.
 Martha, 452 et 459. Élève de Dumont, 193, 202. Visite Olympique, 200. Explore: Naxos, 341; Péloponnèse, 289; Rhodes, 346; vallées des Muses, 297. Travaux, 385, 389, 391, 394.
 Martignac (de). Instructions, 315.
 Maspero, 229.
 Massier (le). A la Villa, 243.
 Maury, 124 (n. 2).
 Mausole, 211, 363, 366.
 Mavrocordato (Alexandre), 10.
 Mavrodilissi, 284. — V. Amphiaras.
 Méandre (vallée du). Explorée, 360-361; décrite, 380.
 Médéon. Et Stiris, 314.
 Médicis (villa). Façade intérieure, 241 (ill.). Séjour à, 241-248. — V. Académie de France.
 Mégalopolis. Visite, 288, 292.
 Mégare. Topographie de, 285-286.
 Mégare. Explorée, 286, 287, 288, 295. Inscriptions de la, 387.
 Mélida (José Ramón), 234.
 Mélissa. Site, 354 (n. 3).
 Mémoire. Institué, 102, 420; supprimé en première année, 207, 440; spécifié à nouveau, 446. — V. Envois.
 Mén, 384-385. A Philippos, 322.
 Mendel, 455 et 459.
 Meninx. Fouilles à, 378.
- Mermnades. Histoire des, 381.
 Messénie. Explorée, 114, 288, 292.
 Messéniens. Victoire des, 310.
 Métaxa (André), 10.
 Météores. Plan des, 322 (n. 2).
 Mézières, 450 et 459. Membre de l'École, n. Goûts, 115, 288, 317. Explore: le Pélion et l'Ossa, 317; le Péloponnèse, 287-288. Services, 206. A la villa, 243 (n. 1). Travaux, 288 (n. 2), 401 (n. 1).
 Michaélis, 296 (n. 4).
 Midas. Nécropole de, 352.
 Milet, 270. Fouilles de, 159, 361.
 Miliarakis, 78.
 Miller. Rapporteur, 462.
 Millet (Gabriel), 454 et 459. A l'École, 226, 254 (ill.). Explore: Constantinople, 328; Daphni, 282; Mistra, 292; mont Athos, 326. Trébizonde, 229, 355. Byzantiniste, 21, 231, 403 (n. 1); 404, 406. Travaux, 397, 405.
 Milli. Acropole de, 368.
 Milliaires, 326 (Okhrida et Provista); 356, Cyzique; 366 (Iasos); 369 (Magnésie du Méandre).
 Milo. Visitée, 340; explorée, 341.
 Milyade. Explorée, 367, 368.
 Minoa. Fouilles de, 342.
 Missions. Alexandre, 22-23. De Pathos, 325-326; de Galatie, 352-353; de Macédoine, 321-324; de Phénicie, 323, 375; de Samothrace, 330; de Thrace, 324-325.
 Mistra, 287 (ill.). Explorée, 231, 292.
 Mithridate. Guerres de, 304, 369.
 Mnésiclès, 117, 273, 276, 280, 281.
 Mobolla. Assimilée à Moughla, 366.
 Modin. Site de, 375.
 Mommson, 124, 323 (n. 5), 353 (n. 2).
 Monceaux, 453 et 459. Explore: Megare, 286; Olympie, 293; Salamine, 285; Thessalie, 318. Fouille à l'isthme de Corinthe, 289. Et Laloux, 248. Travaux, 272 (note), 289 (n. 6), 381, 382, 383, 389.
Moniteur, 3, 20, 79, 104, 118, 139.
 Montherot (de), 132.
 Montholon (de), 305.
 Montpensier (duc de). Visite Athènes, 11 (n. 1), 19, 63 (n. 1). Et Piscatory, 20 (n. 1).
 Mordtmann. A Ancyre, 351.
 Morée. Expédition de, 103, 130, 138, 238, 293, 333, 431.
 Morgan (de), 229.
 Moskhomangite, 14 (n. 3).
 Moughla. Assimilée à Mobolla, 366.
 Moulassa. Dème nouveau, 371.
 Mout. Kastro, 181 (ill.); nécropole, 370.
 Mouy (de). Négocie Delphes, 306.
 Moxoupolis, 368.
 Müller (Otfried), 110. A Delphes, 303.

- Müntz. Rapporteur, 462.
 Murs. De Constantinople, 327 (ill.); du Péloponnèse, 289. Longs, 282.
 Musées. D'Athènes, 35, 230, 396; de Constantinople, 233, 389; de l'École, 159, 211 (n. 2 et 3), 252; de Gizeh, 229, 377; du Louvre (v. ce mot). — Cf. Catalogues.
 Muses, 388. Bas-relief des, 290 (Mantinée); temple des, 298 (Thespies); vallon des, 290, 297 (Hélicon).
 Mycénienne (Question), 390.
 Mylasa. Explorée, 364, 366, 367.
 Myonte. Explorée, 361.
 Myrina. Site de, 358. Fouilles de, 208, 357. Terres cuites de, 210 (ill.), 372 (ill.), 357 (ill.), 394.
 Myrinos d'Amisos, 409.
 Mysie. Explorée, 133, 210, 352, 356-357, 359 (n. 11).
 Mythographie, 115, 384-385.
 Napiste, 62 (n. 2). — V. Russe (parti).
 Naples. Séjour à, 46, 90, 131.
 Napoléon (prince), 412.
 Napoléon III. Favorise les recherches savantes, 133, 173, 304, 321, 352.
 Narly. Marbre de, 363.
 Naxiens. Colonne des, 303; colosse des, 333; Trésor des, 334.
 Naxos. Explorée, 341.
 Néarque (l'amiral). A Delphes, 313.
 Négroponte (Jean), 230 (ill.), 231.
 Némée. Fouilles de, 290.
 Nénot. A Délos, 334, 337. Plans, 333 (n. 3).
 Néron. Canal de, 289; discours de, 91, 298.
 Nestor. Grotte de, 292.
 Nicandra. Xanone de, 334, 340.
 Nicée. Explorée, 353, 350.
 Niké. D'Archermos, 334, 340. — V. Athéna, Victoire.
 Nisyros. Explorée, 346, 347.
 Normand, 317 (n. 5), 401 (n. 1). Et Mézières, 248.
 Notion. Trouvaille à, 360.
 Numismatique, 103, 224, 396-397.
 Ocha (mont). Ruines du, 115.
 Odyssée (bastion d'). Dégagé, 281.
 Œdipe. A Colone, 89.
 Œnoanda. Explorée, 304.
 Okhrida. Assimilée à Lychnidos, 322 (n. 2). Milliaire d', 326.
 Olbasa. Colonie romaine d', 363.
 Olivier (Louis), 21, 232.
 Olympe (mont). Exploré, 127, 317, 319, 320.
 Olympie. Visitée, 200; explorée, 115, 288, 293.
 Olympos. Inscriptions d', 368.
 Orchomène (de Béotie). Inscriptions, 296 (n. 8); fouilles, 300.
 Oréos. Visitée, 284. Et Histée, 115.
 Oricum. Site d', 322 (n. 2).
 Orient. — V. Levant.
 Ormelé. Retrouvée à Tefny, 363.
 Oropos. Explorée, 284.
 Orphisme. Formulaire de l', 345.
 Orvietto. Cratère d', 395.
 Osiéniens. Citadelle des, 368.
 Ossa (mont). Exploré, 317.
 Othon (le roi), 11, 64, 86, 120, 304, 412.
 Ouvré (Henri), 354 (n. 1), 392 (n. 9).
 Ozeroff, 411.
 Paccard, 18. Sur l'Acropole, 20. Restauration du Parthénon, 7 (ill.), 18 (n. 5). Et Beulé, 117, 275. Médaillon, 21 (ill.).
 Pacifico (Affaire), 105, 133.
 Palatitza. Découverte, 321; plan, 322 (n. 2).
 Palestine. Explorée et décrite, 374-375.
 Palikares, 13, 51, 65, 75, 255.
 Pallantium, 91.
 Palmerston (lord), 12, 27.
 Pamphylie. Explorée, 362, 371.
 Pan. Escalier de, 281.
 Panamara. Découverte de, 209, 263, 365.
 Pangée (région du). Explorée, 321, 326.
 Panion. Site de, 324.
 Panorme. Emplacement de, 363.
 Pantasidés. Lié avec Sainte-Beuve, 15.
 Pantazidis. Lié avec l'École, 78, 191.
 Pantéllidis (famille), à Lemnos, 209 (n. 1).
 Papety, 51 (n. 1). Vue d'Athènes, 37 (ill.), 492 (ill.); du temple de Sunium, 57 (ill.).
 Paphlagonie. Explorée, 133, 210, 355.
 Papyrus, 229, 377.
 Parieu (de). Sauve l'École, 101, 102, 107.
 Paris (Pierre), 453 et 459. Explore : Amorgos, 341; Carie et Cibyrate, 363; Espagne, 378; Lydie et Phrygie, 358, 360. Fouille : Délos, 337, 339; Elatee, 300-301. Trouve : documents séleucides, 211 (n. 2 et 3); pierre de Canr, 218 (ill.), 301; dame d'Elche, 378 (ill.). Travaux, 300 (n. 10), 384, 393.
 Parlier, 32 (n. 6).
 Parthénon. Colonnade du, 271 (ill.). Musée au, 6. Restauration du, 7 (ill.).
 Patissia. Résidence de, 54-55, 411.
 Patmos. Explorée, 123, 347.
 Paul-Émile. Trophée de, 310.
 Pausanias, 103, 252, 307, 311, 313.
 Peinture. Antique, 394-395; byzantine, 493.
 Pélasge (inscription), 331, 463 (ill.).
 Pélasgico, 302, 308. Déblayé, 143, 303, 305; transcrit, 263 (ill.).
 Pélion. Exploré, 317.
 Péloponnèse. Visité, 91; exploré, 113, 287-294; décrit, 115 (n. 1). Dialectes, 194, 401. Inscriptions, 387.
 Péparète. Assimilée à Scopélos, 331 (n. 8).

Péra-Khora. Lion de tuf à, 296.
 Perdrico-Vrysi, 299, 299. — V. Ptoion.
 Perdrizet, 454 et 459. A l'École, 226, 231, 248 (ill.), 463. Explore : Carie, 369 ; Chypre, 374 ; Karditza, 299 ; Locride et Phocide, 300, 315 ; Syrie, 229, 376 ; Thrace, 326-327 (cf. xi). Fouille à Delphes, 312. Travaux, 385, 396 (n. 10).
 Pérée rhodienne. Explorée, 365.
 Pérétic (collection), 376.
 Pergame. Explorée, 356 ; étudiée, 359 (n. 11). École de, 357, 362, 393.
 Pergé. Grande déesse de, 371.
 Perrot (Georges), 450 et 459. Concourt, 113. A l'École, 123, 129 (ill.). Explore : Crète, 343-344 ; Galatie, 133, 352-353 ; Philippines, 326 ; Thasos, 329-330. Et Guillaume, 248. Méthode, 214. Travaux, 140, 326 (n. 4), 352 (n. 1 et 2), 353 (n. 1), 381, 383, 388, 389, 401, 409 (n. 2), 413. Rapports, 212, 213-215, 462. Portrait, 388 (ill.).
 Persiani, Ministre russe, 74.
 Petit de Julleville, 451 et 459. A l'École, 136. A Patmos, 347. Dans l'Hélicon, 143, 296. Travaux, 283, 381, 402, 409 (n. 2).
 Petro, Serviteur de l'École, 256. Et Gandar, 89 (ill.) ; et About, 145.
 Peutingier. Table de, 328, 360.
 Peynot, Médaille par, 207 (ill.).
 Phœdriades. Hémicycle des, 301, 311.
 Phalæcos. A Delphes, 143 (cf. 302).
 Phariotes, 12, 14, 53, 64, 70, 255.
 Phare, Architecte du, 314.
 Pharnace. Et César, 353.
 Pharsale. Explorée, 321, 322. Bas-relief de, 323, 422 (ill.). Plaine de, 125 (ill.).
 Phasélis. Inscriptions de, 368.
 Phèdre (le). Lu sur place, 88.
 Phénicie. Art, 390. Cultes, 385. Mission de, 323, 375.
 Phénikèh. Ruines de, 365.
 Philadelphie. Explorée, 358.
 Philhellènes, 10. — V. Eynard, Fabvier, Fornesi, Piscatory, Salvandy.
 Philhellénisme, 8, 65, 147, 191, 200, 216, 412.
 Philippe V (de Macédoine). Lettre aux habitants d'Abœ, 300. Portique de, 334, 339 (Délôs). Et Flaminius, 317.
 Philippines. Explorée, 321, 322, 326.
 Philippson, 238.
 Philistides d'Athènes, 366.
 Philodamos de Scarphie, 409.
 Philologie. Au programme, 163, 151, 156, 171-172, 179-180, 224. Classique, 231 ; néo-grecque, 194. Négligée, 214. Cultivée, 397-401. — V. Agrégés (de grammair), grec moderne.
 Philosophie, 81, 407-409.

Philostrate. Dédicace à, 360.
 Phistyon. Site de, 315.
 Phocide. Explorée, 300-315 (cf. 237-238).
 Phocidiens (généraux). A Delphes, 302.
 Phœnix. Assimilée à Phénikèh, 365.
 Phrygie. Explorée, 210, 352, 354-355, 363.
 Phylé. Excursion à, 71.
 Piali, 291 (n. 2). — V. Tégée.
 Pie IX. Audience de, 45.
 Pierné (Gabriel), 247.
 Pierron (Alexis), 60 (n. 3).
 Pille. A Nicée, 356.
 Pinacothèque, 119, 280.
 Piombino. Apollon de, 299.
 Pirée (Le), 163. Fouilles, 283. Ports, 282.
 Piscatory, 51 (n. 1). Philhellène, 53. Participe à la guerre de l'Indépendance, 10-11. Ministre de France en Grèce, 17, 29, 77. Son caractère, 11-12, 51-52. Son parti, 13, 50-51, 65. Sa politique, 14-15. S'entoure d'artistes, 19-20. Saisi du projet d'École, 15-16 ; le prend en main, 17-18 ; le fait aboutir, 21, 26-27. Notifie la nouvelle création, 30 ; l'organise, 33-34 ; la dirige, 53, 73, 79. Son action, 51-52, 53, 55, 198. Crée les cours de français, 74-79. Mots de lui, 66, 68. Et Coletti, 11 ; et Daveluy, 66 ; et Lyons, 10, 12, 56 ; et Montpensier, 11 (n. 1), 19, 20 (n. 1) ; et Sainte-Beuve, 16 ; et Salvandy, 29 ; et Thouvenel, 65. Ambassadeur à Madrid, 20 (n. 1), 67. Portraits, 51 (n. 1), pl. II.
 Piscatory (M^{me}), 52, 66, 198. — V. Trubert.
 Pisidie. Explorée, 364, 367, 368, 371.
 Pittakis, 64, 146, 275.
 Pityonnèse. Assimilée à Angistri, 289.
 Pizos. Stèle de, 327.
 Plaisance (duchesse de), 81, 163.
 Platées. Explorée, 296, 297, 464.
 Platon, 88, 137, 153, 408.
 Pnyx, 104 (n. 3), 282 (n. 1).
 Polybe, 372. Et Rome, 381.
 Polyclète. Canon de, 289. Diadumène de, 337 (ill.). 338, 393. Histoire de, 137.
 Polygnote, 310 (Delphes). Fresques de, 395.
 Polygonal (Mur). A Delphes, 263 (ill.). — V. Pélasgique.
 Polyzalus. Bronzé de, 311. — V. Aurige.
 Pompeïopolis. Explorée, 370, 371.
 Pontow. A Delphes, 305 (n. 8), 307.
 Pont. Exploré, 133, 352, 355.
 Pontremoli. A Didymes, 361-362. Et Colignon, 248. Pergame, 359 (n. 11).
 Ποσειδών αἶνος. A Délôs, 334.
 Porta. Défilé de, 125 (ill.).
 Poseidon. Ténarien, 288 (n. 7).
 Posidoniastes. Club des, 337.
 Pottier, 452 et 459. A l'École, 193, 202, 204. Exploré, 209 ; Beyrouth, 375-376 ;

- Chypre, 373; Éolide, 356; Ionie, 359-360; Lesbos, 350; Pompéopolis, 370.
Fouille : Monument de Lysistrate, 381;
Myrina, 357. Découvertes, 350, 356 (n. 9).
Services, xi, 208, 463. Travaux, 357 (n. 2), 383, 384, 390, 393, 394, 395, 396.
Prasinós (le pappas Dimitri), 369 (n. 1).
Praxitèle, 357. Bas-reliefs de, 290, 393.
Préparation. — V. Stage.
Priène. Explorée, 361.
Probalinthos. Site de, 284 (n. 1).
Programmes. — V. Questions.
Promotions. Tableau des, 449-460.
Propontide. Explorée, 354, 328, 356.
Propylées. Batterie, 272; Musée, 35. Articles : Burnouf et Raoul-Rochette, 104 (n. 3), 275. Envois de Rome : Desbuisson, 117, 142, 274; Guillaume, 141; Titeux : 18 (n. 5), 26 (ill.), 273. Plans : Chaudet, 274 (n. 6); Landron, 272 (n. 4), 274 (n. 6); Ross, 272 (n. 3). Fouilles : Beulé, 117, 272-281.
Provista. Milliaire de, 356.
Provias ad Hypium. Épigraphie de, 358.
Prusse, 160, 411. — V. Allemagne.
Ptérié. Ses châteaux rupestres, 352.
Ptoion. Fouilles du, 209, 299, 392.
Ptolémée. L'Épigone, 368; le stratège, 372.
Publicité (moyens de), 139-140. — V. *Bulletin*, Recueils.
Pykeá. Faubourg de, 311.
Pylos. Site, 292, 404.
Pyrrhique (Danse), 415 (ill.).
Pyrrhus. Dédicace au roi, 315.
Pythiade. A Delphes, 314.

Questions académiques, 114, 126, 426.

Radet, 453 et 460. A Salamine, 285 (n. 6); à Symi, 346 (n. 8); à Yamourli, 264-265. En Asie Mineure, 209-210. Explore : Amorgos, 341-342; Bithynie et Mysie, 350; Carie, 360; Karamanie, 370-372; Lydie, 358-359; Nicée, 353; Pérée rhodienne, 365; Phrygie et Galatie, 353-354; Rhodes, 346. Travaux, 211 (n. 3), 265, 392. Travaux, xiv, 354 (n. 1), 370 (n. 8), 380, 381, 392.
Ramsay (W.-M.), 213, 233.
Raoul-Rochette, 25, 109 (n. 1), 275.
Rapports sur les envois, xiv. Inaugurés, 113; cités, 126-127 (Guigniaut); 193 (Heuzey et Perrot); 211-212 (Dumont); 213-214 (Perrot). Tableau, 461-462.
Ravaisson, 140, 173, 174 (n. 2).
Rayet (Olivier), 451 et 460. A l'École, 157. Caractère, 159-160. Précurseur, 209, 391. Explore : Cos, 346; Patmos, 348; Samos, 348. Fixe le Cæadas, 292. Fouilles de Milet, 360-361. Et Thomas, 248.
Travaux, 346, 361 (n. 2), 380, 389, 391, 394, 395. Portrait, 159 (ill.).
Rectorat du Levant, 22, 154, 223, 415, 421.
Recueils. D'inscriptions, 387; de monuments, 391; de travaux, 140, 196, 222. — V. *Bulletin*, Publicité, Répertoire.
Redon (Gaston). A la Villa, 244, 247.
Règlement intérieur. Le premier, 128, 253-254, 434-436; abrogé, 207, 441. Le second, 207, 254, 441-442; apprécié, 208.
Reinach (Salomon), 453 et 460. Explore, 209; Ægæ, 358; Amorgos, 341; Cavalla, 356; Imbros, Lemnos et Thasos, 330. Fouille : Cymé, 358; Délos, 337, 338; Myrina, 357. Services rendus au Louvre, 211 (n. 1), 330, 347. Et Pomtow, 365 (n. 8). Travaux, 282 (n. 4), 357 (n. 2), 382, 383 (n. 1), 384, 387 (n. 3), 388, 389, 391, 393, 394, 395, 396, 397.
Renan, 323, 375, 414.
Renaud (Edouard). Attaque Beulé, 276.
Renier (Léon). Epigraphiste, 140, 365. Initiatives et services : Delphes, 303, 304 (n. 4); École de Rome, 173; Mission de Macédoine, 133, 324; Mission de Thrace, 144, 324.
Répertoire. De statues, 391; de vases, 395.
Restaurations, 18, 20, 141-142, 226, 274 (n. 2). — Acropole, 407 (n. 1); Délos, 333 (n. 3), 391 (n. 2); Delphes, 312 (n. 21); Épidaure, 290 (n. 1); Érechthéion, 87 (n. 1); Olympie, 293 (n. 4); Parthénon, 7 (n. 1); Pergame, 359 (n. 11); Propylées, 274, 275.
Revett (et Stuart), 141, 334.
Révolution de février, 32, 77, 95, 447.
Revue de l'Instruction publique, 59-60, 150 (n. 1).
Revue des Deux Mondes, 79.
Reybaud (Louis), 35.
Reynald, 450 et 460. Concourt, 112. A Salamine, 285; à Delphes, 302 (n. 2).
Rhangabé (Rizo), 70, 276.
Rhodes. Explorée, 345-346. École de, 357. Dialecte, 194.
Riemanth (Othon), 452 et 460. A l'École, 194, 201. Dans les îles Ioniennes, 293-294. Travaux, 294 (n. 1), 397, 398. Portrait, 398 (ill.).
Rigault (Hippolyte), 39, 40.
Romains (artistes pensionnaires de l'Académie de France à Rome). — V. Académie de France, Médicis (villa).
Rome. Séjour à, 44-46, 90, 132.
Ronsin. A Mistra, 231.
Ross (Ludwig), 35, 103, 115, 273 (n. 3), 332.
Rossi. Présente l'École à Pie IX, 45.
Rothschild (G. et E. de), 159, 360.
Roty, 247 (ill.). Médaille de, xi, 232, 248; reproduite, 1 (ill.), 239 (ill.).

- Rougé (vicomte de), 304.
 Rouland, Ministre, 128, 131, 140.
 Roux, 449 et 460. Membre de l'École, 40, 43 (ill.), 57. Caractère, 41; goûts, 80, 84, 86. Occupations, 78, 82. Lettres, ix.
 Ruel, 452 et 460. A l'École, 157. Caractère, 108. Mémoire, 282.
 Ruelle (Charles-Émile), x, 447 (n. 1).
 Russe (parti), 10, 60. — V. Napiste.
 Russie. Une des trois puissances protectrices, 9. Sa politique en Grèce, 10, 411.
 Ruzzica, 245, 246.
 Sabazius. A Philippe, 322.
 Saint Etienne. Relique de, 355.
 Saint-Luc (couvent de). Exploré: 315, 403 (cf. 405, n. 5).
 Saint-Paul, 372. De Renan, 414.
 Sainte-Beuve. A l'idée de l'École, 15, 17; y la communique, 16; l'expose, 23-25, 73. Notre père spirituel, 432. Et Gandar, 52, 111, 88 (n. 3); et Grenier, 42, 75, 102.
 Sainte-Irène. Musée de, 324, 389.
 Saisy (Hervé de), 306 (n. 8).
 Salamine. Explorée, 285.
 Salonique. Explorée, 325.
 Salvandy (de), 16 (n. 1). De l'Académie française, 101 (n. 5). Philhellène et romantique, 9, 77. Sa carrière, 15. Ministre, 16, 22 (n. 4). Son caractère, 16, 26-27, 31, 36, 67, 68. Ses idées, 23, 68-69. S'inspire de Colbert, 31, 77. Saisi du projet d'École, 16; le discute, 18; y ajoute du sien, 21, 152. Rédige la chartre constitutive, 26-29; la notifie, 29-30. Ses rapports avec l'École, 70-77, 138. L'augmente d'une section des Beaux-Arts, 28, 30-31, 425. Instructions, 39, 67-68, 101. Et Daveluy, 38, 39, 67; et Sainte-Beuve, 16, 20; et Piscatory, 18, 26-27. Portrait, pl. I.
 Samarie. Décrite, 375.
 Samos. Explorée, 348. — V. Héra, Héraion.
 Samothrace. Dieux, 338. Fouilles, 330.
 Sandaina. Dème lydien, 359.
 Santorin, 91-92. Fouilles, 158, 342-343.
 Sapéennes (Gorges). Site, 322 (n. 2).
 Sarandidis (Georges), 269.
 Sarcey (Francisque). Courcour, 112.
 Saros (île de). Explorée, 345.
 Sarzec (de). Fouilles en Chaldée, 390.
 Savants d'Athènes, 64, 70, 189.
 Schahan-Kaïa. Kastro de, 359.
 Schinas (Constantin), 69.
 Schlumberger (G.), 402, 405 (n. 5), 406.
 Schnetz, 20, 45, 241.
 Schola Romanorum, 337.
 Sciences (section des). Instituée, 130, 133, 431, 433. Inaugurée, 157. Programme, 157, 161, 172. Disparaît, 170, 179.
 Scopéios. Assimilée à Péparèthe, 331 (n. 8).
 Scydra d'Emathie. Site, 320.
 Scyros. Explorée, 331.
 Sébaste de Phrygie. Explorée, 360.
 Sébastopolis de Carie. Site, 363.
 Secrétaire général. Nécessité d'un, 418.
 Secrétaire interprète, 34, 43, 446.
 Segris, Ministre, 158, 163.
 Séleucie du Calycadnus. Nécropole, 370.
 Selgé. Inscriptions de, 371.
 Sélim on-bachi. Zaptié albanais, 264.
 Semmig (Hermann), 142 (n. 3), 463.
 Sénatus-consulte. De Lagina, 364; de Panamara, 365; de Tabæ, 366; de Thisbé, 297.
 Septime-Sévère. Sa politique thrace, 328.
 Sérapis. A Délos, 338.
 Sestos. Site de, 328.
 Seure, 455 et 460. En Thrace, 327-328.
 Sibylle. Rocher de la, 308.
 Sicile, 131, 378.
 Sicyone. Trésor de, 309.
 Sidi-el-Ghazy, 354 (ill.).
 Signatures d'artistes, 366, 389.
 Simon (Jules). Caractère, 163, 172, 176. Actes, 163-164 (construction de l'École); 169-170, 172 (nouvelle constitution); 175-176 (succursale de Rome). Et Burnouf, 163; et Guigniaut, 4 (n. 2), 172.
 Simopoulo (lycée). Ancienne École, 49 (ill.).
 Siphnos. Trésor de, 308 (n. 5), 309.
 Smyrne. Lycée à, 151, 154. Tête de ligne, 209, 213, 269, 352. Terres-cuites de, 394.
 Société archéologique d'Athènes, 70, 86. A Delphes, 144, 304. Son Musée, 394, 396.
 Sondurlu. Bas-relief de, 355 (n. 1).
 Sophocle. Lu à Colone, 89, 90.
 Sora. Assimilée à Zorah, 355.
 Sortais. Architecte, 254 (ill.).
 Sotiri, 258, 267.
 Sparte. Visitée, 91; explorée, 288.
 Spon. A Délos, 332.
 Sporades (Exploration des). Du nord, 331; du sud, 169, 346-347.
 Spratt. A Mégare, 285.
 Stade. De Delphes, 310.
 Stage préparatoire. Nécessaire, 172, 174, 176. Établi, 177, 437, 439. Négligé, 180, 204, 206, 220. Redemandé, 224, 417. A Rome, 177; à Paris, 203; à Athènes, 463.
 Stais. A Épidaure, 290.
 Stecher, 463.
 Stiris. Et Médéon, 314.
 Stobi. Découverte de, 322 (n. 2), 323.
 Stratonicée. De Carie, 364 (n. 1), 366; de Lydie, 264, 359.
 Stratos. Exploration et fouilles, 316.
 Strymon. Stratège du, 316.
 Stuart (et Revett), 141, 334.
 Stymphale. Stèle de, 289 (n. 1).

- Syène. Voyage à, 376.
 Sylla. En Asie, 366, 369.
 Syllion. Ethnique de, 371.
 Sylvain. Temple de, 322.
 Symi. Explorée, 336 (n. 8).
 Syra. Projet de fouilles à, 340 (n. 4).
 Syrie. Explorée, 299, 374-376.
 Syriens. A Délos, 337, 338.
- Tabæ (Davas). Sénatus-consulte de, 366.
 Tabène. Explorée, 363.
 Tacite. Dédicace à l'historien, 366.
 Tahir-Osman. Guide à Yamourli, 264.
 Tanagrè. Explorée, 297. Figurines de, 394.
Tancrede (Le), 46, 48.
 Taqué. Dénonce l'École, 96-98.
 Tasse. Tombeau du, 45.
 Taurus. Parcouru, 296, 299, 370.
 Tavia. Assimilée, 353.
 Tchatal-Tépé. Bas-relief de, 376.
 Tchinnli-Kiosk. Musée de, 233, 389.
 Tégée. Fouilles de, 299, 291-292.
Télémaque (Le), 44.
 Temples (Emplacements de). Achaïe, 293; Béotie, 298; Péloponnèse, 288, 289.
 Téos. Inscriptions de, 360.
 Termesse. La petite, 364; de Pisidie, 367.
 Terrier, 450 et 460. Voyage, 165. Explore : Sunium, 283; Délos, 331, 337. Et Joyau, 248. Travaux, 283 (n. 4).
 Tétaz, 85 (ill.). A l'École, 84, 242. Erechthéion, 87 (ill.). Et Beulé, 117, 275.
 Tétragone (Portique). A Délos, 335, 339.
 Texier. A Didymes, 361. Son Voyage, 138.
 Thasos. Explorée, 330, 331. Décrite, 140, 330.
 Théâtre. De Délos, 329 (ill.), 338-339; de Delphes, 309; de Milet, 361; de Périnthe, 328 (n. 2); d'Uskub, 353 (n. 3).
 Thèbes. Explorée, 296, 297.
 Thémistocle. A Egée, 358.
 Thenon, 450 et 460. Concourt, 113 (n. 2). Explore : Crète, 343-344; Péloponnèse, 288. Pris par l'Église, 124.
 Théocrite. Étude sur, 382.
 Théra, 342. — V. Santorin.
 Thérasia. Bourgade préhistorique à, 342.
 Thermopyles, 464. Tour de guet, 300.
 Théséion. Musée, 35. Restauration, 142.
 Thespies, 296. Fouilles, 297-298.
 Thessalie. Explorée, 133, 317-318, 322. Institutions, 382.
 Thessaliens. Base des, 308.
 Theuriet (André), 118 (n. 6).
 Thiers, 175-177 (succursale de Rome).
 Thibé, 296. Sénatus-consulte de, 297.
 Thomas (Albert). A Milet, 361. Et Rayet, 248.
 Thouvenel (Édouard). Chargé d'affaires en Grèce, 96, 98. Caractère, 65. Peu favo-
 rable à l'École, 28 (n. 1), 65; Padopte, 32, 74; la défend, 99, 104. Et Coletti, 13 (n. 3); et Daveluy, 66 (n. 1), 131, 133, 145; et Lévéque, 74; et Piscatory, 20 (n. 2), 65 (n. 1). Mots de lui, 9, 14, 32, 42. Ministre, 133-134. Papiers, VIII-IX. Lettres, 10 (n. 1). Portrait, 97 (ill.).
 Thrace. Explorée, 133, 324-328. Mission de, 144, 324. Chersonèse de, 328.
 Thurot. François, 16. Charles, 399.
 Thyatire. Explorée, 209, 210, 358. Monographie, 384, 464. Hospitalité à, 269.
 Tilos. Inscriptions de, 346.
 Tissot (Charles), 166, 189.
 Titeux, 19 (n. 3). En Grèce, 18, 273.
 Fouilles, 275. Envoi, 18 (n. 5), 26 (ill.). Ignoré de Beulé, 277. Danseuse voilée, 56 (ill.). Portrait, 19 (ill.).
 Topographie, 103, 224, 420. Athènes, 282; Bosphore, 324; Constantinople, 194; Delphes, 308 (n. 4); Galatie, 353; Lesbos, 349; Macédoine, 322 (n. 2), 326; Péloponnèse, 115, 288; Thrace, 324.
 Totoès. Ex-voto au dieu, 226.
 Τουμπούστα. Temple à, 298.
 Tournaire, 246 (ill.). A Delphes, 308 (n. 4), 312.
 Tournefort, 332, 338, 352.
 Traitements, 448.
 Tralles, 269. Explorée, 361. École de, 357.
 Trébizonde, 355 (ill.). Explorée, 229, 355, 465. Dialecte, 194.
 Trépieds. Rue des, 281.
 Trésors. A Délos, 334. A Delphes, 307-309.
 Trézène. Fouilles, 289.
 Tricoupis, 305, 306.
 Troade. Voyages en, 68, 356.
 Troie. Visitée, 91. Fouilles de, 356 (n. 5).
Troude. A bord du, 254 (ill.).
 Troump, 149 (n. 1). A Daphni, 231.
 Trubert (M^{me} Piscatory-), VIII, 75 (n. 3).
 Trypi. Langada de, 292.
 Tsaroukia, 255.
 Tuf (Maison de). A Délos, 334.
 Tunisie. Explorée, 377-378.
 Turc. D'Adalia, 270 (ill.); de Karamanie, 202 (ill.).
 Turque. Chambre, 243 (ill.). Langue, 83, 155, 203, 418. Maison, 195 (ill.).
 Tzaconie. Explorée, 292. Dialecte, 299.
- Uniforme de l'École, 41, 73.
 Université de France, 22, 58, 105. Conseil royal de l', 4, 22 (n. 4), 60.
 Universités. Françaises, 223, 421; étrangères, 232.
 Uskub, 352. Théâtre d', 353 (n. 3).
- Valérien. Mur de, 279.
 Vassos. A Carysto, 10.

- Vatopédi. Couvent de, 325, 487 (ill.).
 Vaulabelle (de), 98, 99, 138.
 Venise. Séjour à, 68, 131, 194.
 Veyries, 453 et 460. A Myrina, 357. Médailon, 207 (ill.).
 Victoire. Aillée, 313 (Delphes); aptère 393 (Athènes); d'Archermos, 340 (Délolos); des Messéniens, 310 (Delphes).
 Vidal (Paul). A la Villa, 244.
 Vidal-Lablache, 451 et 460. A l'École, 157; à Salonique, 325. Géographe, 380. Travaux, 380 (n. 1), 382, 397.
 Villemain, 16, 18, 35.
 Villoison (d'Ansse de), 8, 43, 325.
 Vincent (Isidore), 449 et 460. A l'École, 58. Caractère, 92-93. A Delphes, 301 (n. 5).
 Vinet (Ernest), XIII, 4 (n. 4), 188.
 Vlaques. Observés, 316.
 Vogué (marquis de), 375.
 Voie Sacrée. A Délos, 334; à Delphes, 308, 313; à Olympie, 293. Éleusinienne, 282 (n. 5), 385.
 Voyages. Prescrits, 25, 68, 106, 195. De l'âge héroïque, 71-73, 91-92; actuels, 259-270. D'agrément, 145, 216, 260; d'exploration, 127, 195, 261; d'études, 232, 420. Crédit pour, 206, 448 (n. 1); nature et durée, 435, 442; relations de, 214, 419. D'aller et retour, 131, 433, 442. Alla turqua, 261. Incidents de, 266-267. — V. Équipement, Explorations.
 Vyzantine. Réceptions à la, 70.
 Waddington (W. H.). Ministre, 186, 188. Conseiller pour l'École, 196. Ambassadeur, 217 (n. 5 et 6). En Syrie, 229, 375. Et Dugit, 356 (n. 7). Travaux épigraphiques, 385, 387. Rapport sur les envois, 462.
 Wallon (Henri). Ministre, 192. Notice, 8 (n. 1). Vœu, 420 (n. 2).
 Weil (Henri). Travaux, 410 (n. 2); rapports, 462.
 Wescher, 450 et 460. A l'École, 136. Voyage, 145. En Crète, 344; à Rhodes, 346; en Égypte, 304, 376. Fouilles de Delphes, 144, 303-304. Et Boitte, 248. Travaux, 304 (n. 2 et 5), 387, 397, 398.
 Wilhelm (Adolf), 284 (n. 11).
 Wolters (Paul), 282 (n. 4).
 Yaïken. Hyllarima (?), 366 (n. 3).
 Yamourli. Découverte à, 264-265.
 Yperman. A Mistra, 231.
 Zaïmis. Cède un terrain, 163.
 Zaka (Anastase), 464.
 Zante. Visitée, 145; explorée, 293.
 Zéla. Champ de bataille de, 353.
 Zeus. Basileus, 298; Belkhanos, 345 (n. 2); Boniténos, 355; Cynthien, 333; Krarios, 291; Meilichios, 282 (n. 4); Nineudios, 363; Panamaros, 365; Polieus, 334.
 Zingouni (Apostolo), 269.
 Zyromski (Ernest), 21.



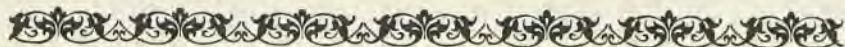


TABLE DES GRAVURES

PRÉFACE

	PAGES
1 Corniche du couvent de Daphni.	XII

TEXTE

2 Médaille Roty (face).	1
3 Acropole Choiseul-Gouffier	3
4 Parthénon restauré (Paccard).	7
5 Titeux (portrait par Biennourry).	19
6 Paccard (médaillon par Eugène Guillaume).	21
7 Propylées en 1846 (Titeux)	26
8 Maison Ghennadios (Façade intérieure)	33
9 Corniche du couvent de Daphni	36
10 Athènes en 1846 (Papety)	37
11 Daveluy (d'après une photographie).	39
12 L'École en 1848 (groupe).	43
13 Maison Ghennadios (Façade extérieure).	48
14 Lycée Simopoulo (ancienne École).	49
15 Danseuse voilée d'Auguste Titeux.	56
16 Temple de Sunium (Papety).	57
17 Tétaz (portrait par F. Barrias).	85
18 L'Érechthéion restauré (Tétaz)	87
19 Gandar, Athanase et Petro	89
20 Stèle de l'Acropole (dessin de Paccard).	94
21 Le Lycabette vu de l'Acropole	95
22 Thouvenel (portrait par Kindermann).	97
23 Bineau (caricature de Daumier).	99
24 Porte Beulé (dessin de Lebouteux).	108
25 Chalcis en Eubée (aquarelle de Daumet).	109
26 Khani de Kaloyéras.	113
27 Entrée de l'Acropole après les fouilles de Beulé (dessin de Lebouteux).	119
28 About à cheval sur la route de Némée (croquis de Ch. Garnier).	122
29 Défilé de Porta en Thessalie, vu de la plaine de Pharsale (aquarelle de Daumet)	125

30	L'École en 1858 (groupe)	129
31	Heuzey (médaillon par Maniglier)	131
32	Daumet (médaillon par Chapu)	133
33	Stèle de l'Acropole (dessin de Paccard)	134
34	Maison Lemnienne (Hôtel de la Grande-Bretagne)	135
35	Albert Dumont jeune	137
36	Charles Garnier (médaillon par Chaplain)	141
37	Edmond Guillaume (médaillon par Chapu)	143
38	Athènes et la maison Lemnienne en 1858	146
39	Daveluy dans sa galerie	147
40	L'École en construction (vue prise de l'est)	149
41	Émile Burnouf (d'après une photographie)	153
42	Olivier Rayet (d'après une photographie)	159
43	L'École en construction (vue prise du nord)	165
44	Chéneau du Trésor de Cnide à Delphes	167
45	Jules Chaplain en 1866	174
46	Kastro de Mout en Cilicie (aquarelle de Maxime Collignon)	181
47	Maison turque à Aghlasoun (aquarelle de Maxime Collignon)	195
48	Turc de Karamanie (dessin de Maxime Collignon)	202
49	Gargouille en terre cuite du temple d'Athéna Cranaia en Phocide	203
50	Paul Foucart (d'après une photographie)	204
51	Bilco (médaillon par Cordonnier)	206
52	Veyries (médaillon par Peynot)	207
53	Soldat galate foulé aux pieds par un éléphant (terre cuite de Myrina)	210
54	L'Héra de Samos (Musée du Louvre)	211
55	Ruines d'Hadriani en Mysie	213
56	Inscription de la pierre de Cana	218
57	Le quadrigé d'Athéna (frise du Trésor de Cnide à Delphes)	219
58	Théophile Homolle (d'après une photographie)	227
59	Sainte Sophie de Monemvasie	230
60	La stèle du Cinquantenaire présentée au roi Georges	232
61	Hamdy-Bey à Lagina	233
62	M. Homolle dans son cabinet de travail (Athènes)	235
63	Le Trésor de Cnide à Delphes	237
64	L'Aurige (fouilles de Delphes)	238
65	Médaille Roty (revers)	239
66	Villa Médicis (Façade intérieure)	241
67	La Chambre turque	243
68	Salle à manger des pensionnaires	245
69	L'homme de neige	246
70	O. Roty (portrait par Comerre)	247
71	Stèle de l'Acropole (dessin de Paccard)	248
72	A la Bibliothèque de l'École	249
73	L'École française d'Athènes (Façade intérieure)	251
74	A bord du <i>Troude</i> (groupe)	254
75	Logothète en 1852 (aquarelle de Ch. Garnier)	257
76	Corniche du couvent de Daphni	258
77	Le Caique de l'École française à Délos	259

78	Découverte d'un piédestal à inscriptions en Phrygie.	262
79	Relevé des inscriptions du mur polygonal à Delphes.	263
80	Une file d'arabas sur la route de Dorylée à Apamée.	266
81	Turc d'Adalia (dessin de Maxime Collignon)	270
82	L'Acropole, vue du haut de la colonnade nord du Parthénon	271
83	Le Monument de Lysistrate en 1829	286
84	Mistra	287
85	Mantinée. Le temple d'Héra.	291
86	Mantinée. Fragment de vase	294
87	Fronton du Trésor de Cnide à Delphes (La dispute du trépied entre Hercule et Apollon)	295
88	Kastri avant les fouilles : L'ancien village (1891).	301
89	Kastri avant les fouilles : La fontaine Cassotis.	309
90	Dyrrachium (aquarelle de Daumet).	319
91	Constantinople : Le mur d'enceinte.	327
92	Fragment de dalle byzantine à Delphes.	328
93	Le théâtre de Délos avant les fouilles.	329
94	L'Antre du Dragon à Délos.	332
95	Le téménos d'Apollon à Délos.	335
96	Le Diadumène dans la Maison de la berge à Délos.	337
97	Fustel de Coulanges (d'après une photographie).	348
98	Vase préhistorique de Santorin.	350
99	Fouilles de Lagina : Les buffles employés au transport des marbres	351
100	Une ville des Hauts Plateaux : Sidi-el-Ghazy	354
101	Trébizonde	355
102	Statuette de Myrina	357
103	La falaise pamphylienne (dessin de Maxime Collignon)	362
104	En Carie (groupe).	367
105	Fouilles de Lagina.	369
106	Hutte de mohadjirs à la lisière de l'Axylon.	371
107	Masque de théâtre exhumé à Myrina	372
108	Bandeau d'or mycénien trouvé à Chypre (Musée du Louvre).	373
109	La Dame d'Elche.	378
110	Mosaïque du couvent de Daphni : <i>Prière de Sainte Anne et Apparition de l'ange à Joachim</i>	379
111	Georges Perrot (d'après une photographie).	388
112	La colonne d'acanthé (fouilles de Delphes)	393
113	Othon Riemann (d'après une photographie).	398
114	Mosaïque du couvent de Daphni : Aaron.	404
115	Fragment de dalle byzantine à Delphes	406
116	Restauration de l'Acropole d'Athènes (Marcel Lambert).	407
117	Charles Lévêque (portrait par Timbal)	408
118	Antoine Grenier (portrait par Louise Abbéma)	410
119	Un Athénien en evzone	414
120	La danse pyrrhique (fouilles de Beulé sur l'Acropole).	415
121	Caravane près de Synnada	419
122	L'Exaltation de la fleur (Musée du Louvre).	422

APPENDICES ET TABLES

	PAGES
123 Fragment d'un Trésor anonyme à Delphes	423
124 Inscription « pélasge » de Lemnos.	463
125 Monastère de Vatopédi.	487
126 Athènes et l'Acropole en 1846 (Papety)	492

TABLE DES PLANCHES

	EN REGARD DE LA PAGE
I. Narcisse-Achille de Salvandy (d'après le tableau de Paul Delaroche).	16
II. Théobald Piscatory (d'après le dessin original de Dominique Papety).	50
III. Jean Coletti (d'après le dessin de Papety).	66
IV. Joseph-Daniel Guigniaut (d'après une photographie)	108
V. Albert Dumont (d'après le buste de Chaplain)	200
VI. Ernest Beulé (d'après le tableau de Paul Baudry)	274
VII. Edmond About (d'après le tableau de Paul Baudry)	412





MONASTÈRE DE VATOPÉDI

D'après une photographie de M. Paul Galibert, avril 1898.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER : L'HISTOIRE.

PREMIÈRE PÉRIODE. — LES ORIGINES (1841-1849).

- I. Les causes et les préliminaires. 3 à 25
- Les aspirations romantiques : M. de Salvandy. — Les circonstances politiques : Coletti et le parti français en Grèce; rivalité de Sir Edmund Lyons et de M. Piscatory. — Les influences artistiques : règlement du 22 février 1845; délégation en Grèce des pensionnaires architectes de l'Académie de France à Rome. — Les dernières étapes : voyage du duc de Montpensier (septembre 1845); mission Alexandre (6 mars-2 juillet 1846); programme de Sainte-Beuve (25 août 1846).
- II. La charte de 1846 26 à 36
- Analyse de la charte de fondation (11 septembre 1846); ses fins extérieures. — Compléments : section des Beaux-Arts (25 janvier 1847); section belge (5 août 1847). — Détails d'organisation : budget; local; personnel.
- III. La première « théorie » athénienne 37 à 56
- Le Directeur : Amédée Daveluy. — Les sept membres fondateurs : Benoit; Lacroix; Hanriot; Lévêque; Roux; Burnouf; Grenier. — Le secrétaire interprète : Jules Blancard. — Séjour en Italie; traversée de Naples au Pirée; la maison Ghennadios. — Patissia : M. et M^{me} Piscatory. — Le contact avec l'Attique : impressions de début.
- IV. Physionomie générale de l'âge héroïque 57 à 94
- Limites de la période des origines. — 1. Histoire extérieure : L'accueil fait en France à la charte organique; approbation des *Débats*; opposition du monde universitaire. — L'accueil en Grèce : polémiques de presse; aigreur du parti anglais; violences du parti russe; dispositions

malveillantes des savants locaux. — Difficultés des premiers mois : maladie de Daveluy ; mort de Coletti ; départ de M. Piscatory. — L'action politique de l'École ; les cours de français. — 2. Histoire intérieure : Le travail scientifique et littéraire ; services rendus par les pensionnaires architectes. — Gandar et la conception humaniste ; insuffisances de ce programme ; nécessité d'une réforme.

DEUXIÈME PÉRIODE. — L'ÉPOQUE DE TRANSITION (1850-1873).

I. Le concordat de 1850 95 à 108

La crise de 1848. — Dangers que court l'École : 1° en Grèce (dénonciation Taque) ; 2° en France (rapport de Bineau). — Période d'accalmie (novembre 1848-décembre 1849). — La crise de 1850. — Rapport menaçant de Berryer. — Arrêté du 30 janvier instituant le mémoire et déférant à l'Académie des Inscriptions la direction intellectuelle de l'École. — Acceptation de la Compagnie : rapport de Guignaut établissant un règlement général d'études (8 mars). — La question de légalité devant la Législative (2 avril). — Inscription régulière de l'École au budget (22 juillet). — Décret de réorganisation (7 août). — Programme de l'examen d'entrée (8 novembre). — Jugement sur le concordat de 1850 et ses auteurs.

II. La floraison du nouveau régime. 109 à 124

Fonctionnement du concordat de 1850 ; le premier examen d'entrée : About. — Décret du 15 décembre 1852, ouvrant l'École aux licenciés. — Les recrues jusqu'en 1859 : Delacoulonche, Fustel de Coulanges et Boutan ; Heuzey ; Perrot. — Les premiers envois (1851) : Jules Girard (Eubée) ; Bertrand, Mézières et Beulé (le Péloponnèse). — Les premières fouilles (1852-1853) : brillante initiative de Beulé ; ses deux campagnes sur l'Acropole ; leur retentissement. — Possibilité d'une transformation de l'École en institut : dispositions de Fortoul ; affluence des candidatures. — En dépit de circonstances favorables, la mission reste mi-littéraire, mi-savante.

III. La réaction de 1859. 125 à 134

Vice du concordat de 1850 : insuffisante délimitation des pouvoirs ; antagonisme des hommes chargés de l'appliquer. — Caractère et programme de Guignaut ; caractère et programme de Daveluy. — Rapports courtois, puis lutte sourde jusqu'en 1856. — Cause occasionnelle de la rupture : la Fronde de 1858. — Décret du 9 février 1859 : son but mesquin ; ses clauses rétrogrades ; ses rares bons côtés. — Fâcheux effets de la querelle entre l'Académie et la Direction.

IV. Le principat Daveluy 135 à 148

Renouvellement intégral de l'École : promotion du 14 octobre 1859. — Deux courants en présence, l'un scientifique, l'autre littéraire. — Les champions des doctrines adverses : Albert Dumont, Émile Gebhart. — Moyens de travail : la bibliothèque ; sa formation. — Projet d'un recueil spécial destiné à l'impression des mémoires ; comment et pourquoi il échoue. — Section des beaux-arts ; vœu tendant à publier les restaurations des pensionnaires architectes. — Les entreprises savantes laissées à l'initiative individuelle : Paul Foucart à Delphes ; Albert Dumont et la Thrace. — Éclat extérieur du régime. — Jugement sur Daveluy.

V. Essais et revers 149 à 166

L'opinion en 1867 : préoccupations patriotiques. — Ce qu'on attend de l'École : un rôle national. — Victor Duruy et la « pensée d'avenir ». — Nomination d'Émile Burnouf (30 mai 1867) ; ses titres. — Les tentatives de cette période : l'École Faculté française du Levant. — Reprise du duel avec l'Académie. — La section des sciences réalisée (1^{er} juin 1869-1^{er} juin 1873) ; Henri Gorceix. — Les fouilles : Gorceix et Mamet à Santorin ; Olivier Rayet à Millet ; Lebégue à Délos. — Le premier *Bulletin* (1868-1871). — Projets divers. — Construction de la nouvelle école (1872-1874). — Finale.

TROISIÈME PÉRIODE. — L'ÈRE SCIENTIFIQUE (1873-1900).

I. La nouvelle constitution. 167 à 180

Nécessité d'une réforme; initiative de Guigniaut; bon vouloir de Jules Simon (mai 1872). — Projet de l'Académie; memorandum de la Direction; observations du Ministère. — Idée d'un établissement français d'archéologie à Rome (Léon Renier); Burnouf propose de l'appliquer au profit de l'École d'Athènes; négociations d'Albert Dumont (juin 1871-mars 1873); résistances de Thiérs; décret du 25 mars 1873, instituant la succursale. — Décret du 26 novembre 1874, réorganisant l'École; caractères et défauts de la nouvelle constitution.

II. Le triennat Dumont 181 à 202

L'homme. — Ses créations: l'Institut de Correspondance hellénique; le *Bulletin*; la *Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome*. — La direction scientifique: inventaire des collections athéniennes; étude des dialectes grecs; programme byzantin. Explorations et fouilles: Duchesne et Collignon en Karamanie (printemps-été 1876); Homolle à Délos (printemps-été 1877). — La direction morale: dévouement d'Albert Dumont. — La politique extérieure: rapports avec les Allemands et les Grecs. — Jugement sur le triennat.

III. La renaissance épigraphique. 203 à 218

La période de douze ans consécutive au triennat: M. Paul Foucart, directeur. — Modifications apportées au statut de l'École: arrêté du 5 janvier 1883, augmentant les traitements; décret du 24 janvier 1883, supprimant le mémoire de première année; règlement du 8 décembre 1886. — L'activité scientifique. Essor donné aux fouilles: Myrina, Delphes, le Ptoion, Mantinée, Délos. Essor donné aux voyages: conquête épigraphique de l'Asie Mineure. Prospérité du *Bulletin*; ses lacunes. — L'action extérieure. Disparition de l'Institut de Correspondance hellénique. — Conclusion.

IV. Les neuf dernières années. 219 à 238

État de l'École à l'avènement de M. Homolle. Premiers actes: réouverture de l'Institut de Correspondance hellénique (18 avril 1891). Programme de la cinquième Direction. — Les réformes organiques: rapport du 25 avril 1893; décret du 18 juillet 1899; décret du 20 janvier 1900. — Extension du périmètre des voyages: Jouguet en Égypte; Perdrizet et Fossey en Syrie; Millet dans l'Orient slave. — Les fouilles: Delphes; Délos; Erimokastro; île de Gha; Stratos; Lagina. — La production scientifique: sa libérale variété. — La vie extérieure: célébration du jubilé de l'École (18 avril 1898); réalisation du projet de section étrangère. — Jugement d'ensemble; desiderata.

LIVRE SECOND : L'ŒUVRE.

PREMIÈRE PARTIE. — LA VIE ATHÉNIENNE.

I. Les Athéniens chez les Romains. 241 à 248

Le séjour à la Villa Médicis: établissement du droit d'hospitium en faveur de Beulé (juillet 1851). — L'arrivée au Pincio: présentation dans les ateliers. — La vie quotidienne: le « bosco » et la « ruzzica »; les discussions et les charges. — Départ. — Intime union de la Villa et de l'École.

II. Les Athéniens chez eux. 249 à 258

La maison du Lycabette : son aspect. — Le jardin ; l'aile des pensionnaires ; la bibliothèque ; le musée. — La vie intérieure ; les démêlés avec le « chef » : fronde de 1858. — L'ancien règlement et le nouveau. — Les distractions : la Marina, la ville, le monde. — Le doyen ; ses attributions. — Les serviteurs d'autrefois : Pétro et Logothète ; les serviteurs d'aujourd'hui ; Jani, Sotiri, Kharalambo. — Le charme de l'École.

III. Les Athéniens en voyage. 259 à 270

Les préparatifs d'une tournée savante : « dèneké » et « heibeh ». — En route : joies et mécomptes de la chasse aux inscriptions. — Les péripéties en Grèce : enlèvement d'une dame en tuf ; en Turquie : conquête de trois lettres de l'empereur Hadrien. — Fléau de l'archéologie : le kaimakam. — Du meilleur fourrier-interprète : Kharalambo, Sotiri, Manoli. — Les évergètes : Aristote Fontrier ; les hôtes : Apostolo Zingouni. — Poésie du voyage athénien.

DEUXIÈME PARTIE. — LES EXPLORATIONS ET LES FOUILLES.

I. L'Attique et ses dépendances 271 à 286

Athènes. Les fouilles de l'Acropole : Beulé (1852-1853) ; la polémique de l'escalier. Fouilles au bastion d'Odyssee (1874), autour de l'Érechthéion (1877 et 1879), au monument de Lysicrate (1878). — Daphni. — Les Longs Murs et le Pirée : Hinstin (1858) et Ruel (1873). Fouilles de l'Éétéoneia : Lechat (1887-1888). — L'Attique. Topographie de ses démes : Harriot (1847-1849). Sunium et Laurium : Terrier (1862) ; campagnes d'Ardailon (1892-1894). Marathon : mission d'Hauvette (1891). Sanctuaire d'Amphiaraos : Paul Girard (1879) ; Dürrbach (1885). — L'Eubée : Jules Girard (1850-1851) ; ses successeurs. — Égine : voyage d'About (1852). — Salamine ; Voie sacrée éleusiniennne ; Mégare et son port.

II. Le Péloponnèse et les îles Ioniennes 287 à 294

Explorations générales : I. Beulé, Mézières et Bertrand (1856) ; II. Heuzey, Thenon et Hinstin (1857) ; III. Mission Foucart (1868) ; IV. Martha (1877). — Explorations particulières : Fouilles de Monceaux à Corinthe (1883). — Argolide : Jamot (1888). Fouilles de Legrand à Trézène (1890 et 1899). Deffrassé et Lechat à Épidaure (1890). — Némée : Fouilles de Dürrbach et Cousin (1884). — Arcadie : Delacoulonche (1854). Mantinée et Tégée : Fouilles de Fougères et Bérard (1887-1889). — Tzâconie : Deville (1863-1864). — Laconie. Fouilles de Millet à Mistra (1894-1898). — Messénie : Laurent et Colin (1890-1897). — Triphylie : Boutan (1855-1856). — Olympie : Laloux et Monceaux (1881-1883). — Achate : Gorceix et Lebègue (1871). — Îles Ioniennes : Gandar (1848 et 1853) ; Riemann (1876). Corcyre : Fouilles de Lechat (1889).

III. La Grèce Centrale et la Grèce du Nord. 295 à 318

Béotie. Périphe du littoral sud : Lebègue (1871). Explorations générales : Decharme, Peit de Julléville, Blondel (1865-1866) ; Foucart (1868) ; Haussoullier (1878). Explorations partielles : Fouilles de Jamor à Thespies (1888-1891), d'Holleaux au Ptoion (1884-1891), de De Ridder à Gha (1893). — Locride opontienne : Paul Girard (1877). — Phocide : Bilco (1881). Fouilles de P. Paris à Élatée (1883-1884). Fouilles de Delphes. 1^{re} période (1860-1862) ; reconnaissance initiale, II^e et III^e campagnes (Foucart, Wescher, Boitte). 2^e période (1880-1882) ; IV^e campagne (Haussoullier). 3^e période (1887-1900) : les trois conventions delphiques (1882, 1887, 1891) ; V^e-XIII^e campagnes (Homolle, Tournaire, Couve, Bourguet, Perdrizet, Colin, Fournier, Laurent, Convert). Pourtour du Parnasse : Beaudouin (1880). — Locride Ozole : Cahen (1898). — Étolie : Bazin (1860-1861). — Acarnanie : Heuzey (1856-1857) ; Cousin (1885) ; fouilles de Joubin à Svatos (1891). — Épire : Gauthier de Claubry (1858-1859). — Thessalie : Mézières (1851) ; Gorceix (1860-1873) ; Monceaux (1882) ; Dürrbach (1886) ; Fougères (1887 et 1889) ; Deschamps et Jamot (1888).

IV. Macédoine et Thrace 319 à 328

Exploration du mont Olympe et du bassin de l'Haliacmon : Heuzey et Delacoulonche (1855). — Mission de Macédoine : Heuzey et Daumet (1861). — Mission de Thrace : Albert Dumont (1868). — Du Strymon à l'Hèbre : Deville (1861 et 1866). — Mission de l'Atchos : Duchesne et Bayet (1874). — Région du Pangée : Couvé (1891); champs de Philippes : Perrot (1856); delta du Nestos : S. Reinach (1880 et 1882); frontière thraco-macédonienne : Perdrizet (1894 et 1899). — Exploration des deux Roumélies : Seure et Laurent (1898 et 1899). — Constantinople : Lebarbier (1854-1856); Gabriel Millet (1893). — Chersonnèse de Thrace : Hauvette (1879).

V. L'Archipel. 329 à 350

I (Groupe thrace). Thasos : Perrot (1856). Samothrace : Fouilles de Coquant et Deville (1866). Imbros et Lemnos : S. Reinach (1880 et 1882); Dürrbach et Cousin (1884); De Ridder (1892). — II (Sporades du nord). Scyros, Scopélos, Sciathos : Lebègue (1872); Paul Girard (1878). — III (Cyclades). Délos; les précurseurs : Benoit (1847); Terrier (1864). Les fouilles, 1^{re} période (1873); Lebègue; 2^e période (1877-1880) : Homolle, Nénot; 3^e période (1881-1894) : Hauvette, S. Reinach, P. Paris, Homolle et Dürrbach, Fougères, Doublet, Chamonard, Ardaillon, Couvé, Convert. Milo : Benoit (1847); Bayet (1876). Naxos : Dugit (1861); Martha (1879); De Ridder (1892). Amorgos : Dumont (1866); S. Reinach (1880); Dubois (1881); Paris et Radet (1885 et 1887); Deschamps (1888). Astypalée : Rayet (1871); Dubois (1881); Legrand (1889). Théra : Benoit (1847); fouilles de Gorceix et Mamet (1870). — IV (Arc de cercle dorien). Crète : Perrot et Thenon (1857 et 1858); Wescher (1862 et 1864); Haussoullier (1878-1879); Doublet (1888); Joubin (1892); Demargne (1898-1900). Carpathos : Beaudouin (1879). Rhodes : Guérin (1854); Wescher (1862); Foucart (1864); Cartault (1871); Martha (1878); Holleaux et Diehl (1884); Dürrbach et Radet (1885). — V (Iles asiatiques). Sporades du sud : Rayet (1870-1871); Gorceix (1873); Hauvette, S. Reinach, Dubois (1880-1882). Patmos : Guérin (1852); Lebarbier (1853); Decharme et Petit de Julleville (1866); Rayet (1871); l'abbé Duchesne (1874); Diehl (1884). Samos : Guérin (1853); Cartault et Rayet (1870 et 1871); Paul Girard et Clerc, fouilles à l'Héraion (1879 et 1883); Holleaux et Diehl (1884). — Chio : Fustel de Coulanges (1854-1855); Haussoullier (1878). Lesbos : Boutan (1854-1855); Pottier et Hauvette (1879).

VI. L'Asie Mineure 351 à 372

I. Itinéraires du nord. Mission de Galatie : Perrot, Guillaume et Delbet (1861). Hauts Plateaux : Radet et Fougères (1886); Legrand et Chamonard (1891); Radet et Ouvré (1893). Paphlagonie : Doublet (1888); Legrand et Chamonard (1891). — Pont : Millet (1893). Bithynie et Mysie : Diehl (1884); Radet et Lechat (1887); Legrand (1889). — II. Itinéraires du Centre. Éolide : Deville (1860); Pottier et Hauvette (1879). Fouilles de Myrina : Pottier, S. Reinach, Veyries (1880-1882); de Cymé : S. Reinach (1881); d'Ægæ : Clerc (1882). Lydie : Clerc (1882); Radet (1886); Radet et Lechat (1887). Ionie : Pottier et Hauvette (1879); Legrand et Chamonard (1891). Méonie et Phrygie : P. Paris (1883). Vallée du Méandre : Clerc et Paris (1883); Radet (1886). — III. Itinéraires du sud. Doride : Wescher (1862). Golfe Latmique : Fouilles de Rayet et Thomas (1872-1873); fouilles à Didymes : Haussoullier et Pontremoli (1895-1896). Carié et Lycie. Explorations générales : Duchesne et Collignon (1876); Hauvette et Dubois (1880); Paris et Holleaux (1884); Diehl et Cousin (1885); Cousin et Deschamps (1886); Deschamps et Doublet (1887); Fougères et Bérard, Cousin (1889); Bérard et Colardeau (1890). Explorations partielles : Pérée rhodienne : Dürrbach et Radet (1885); Chrysaoride : Foucart (1887); fouilles de Lagina : Hamdy-Bey et Chamonard (1892). Karamanie : Duchesne et Collignon (1876); Paris et Radet (1885).

VII. Chypre, Syrie, Égypte, Afrique du Nord, Occident . . . 373 à 378

I. Chypre : Beaudouin et Pottier (1878); Perdrizet (1896). — II. Syrie : Guérin (1852-1888); Beaudouin et Pottier (1878); Fossey et Perdrizet (1895 et 1896). — III. Égypte : Lacroix (1847); Guérin (1857-1887); Deville (1860-1861); Wescher (1864); Jouguet (1894-1897). — IV. Tunisie : Fouilles de Beulé à Carthage (1859); Guérin (1860); S. Reinach (1884-1885); Diehl (1892-1893). — V. Espagne : P. Paris (1897-1898).

TROISIÈME PARTIE. — LE BILAN SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE.

I. Érudition. 379 à 406

I. Sciences géographiques. — II. Histoire et chronologie; biographies; institutions publiques et privées; antiquités religieuses. — III. Épigraphie. — IV. Archéologie: répertoires; origines orientales et question mycénienne; architecture; sculpture; figurines de terre cuite; peinture; céramique; glyptique. — V. Numismatique et métrologie. — VI. Philologie classique et néo-grecque. — VII. Byzantinisme.

II. Belles-Lettres 407 à 414

I. Philosophie: Ch. Lévêque, *La Science du Beau* (1861). — II. Littérature et histoire littéraire: acquisitions dues aux fouilles de Délos et de Delphes. — III. Politique: *La Grèce*, de Grenier (1863); Daveluy, sa correspondance; About, *La Grèce contemporaine* (1855). Fiction: *Le roi des montagnes* (1856). Genre narratif et descriptif: Gandar, *Lettres* (1847-1867); Gebhart, *Souvenirs* (1892-1895); Deschamps, *La Grèce d'aujourd'hui* (1892), *Sur les routes d'Asie* (1894). Question d'Orient: Perrot, *L'Asie Mineure* (1863), *L'île de Crète* (1866); Dumont, *Le Balkan et l'Adriatique* (1873); Bérard, *La Turquie et l'Hellénisme contemporain* (1893), *La politique du sultan* (1897), *La Macédoine* (1897), *Les affaires de Crète* (1898).

CONCLUSION 415 à 422

APPENDICES. — I. Actes législatifs 423 à 445

— II. Statistique financière 447 à 448

— III. Tableau des promotions. 449 à 450

— IV. Rapports sur les envois, 461 à 462

ADDITIONS ET CORRECTIONS 463 à 464

INDEX ANALYTIQUE 465 à 482

TABLE DES GRAVURES ET DES PLANCHES 483 à 486

TABLE DES MATIÈRES. 487 à 492



ATHÈNES ET L'ACROPOLE EN 1846



ACHEVÉ D'IMPRIMER A BORDEAUX
SUR LES
PRESSES DES IMPRIMERIES G. GOUNOUILHOU
G. CHAPON, DIRECTEUR
LE XVI FÉVRIER MDCCCCI





ANNO 2/21

TIT. / n. 21

Ti







